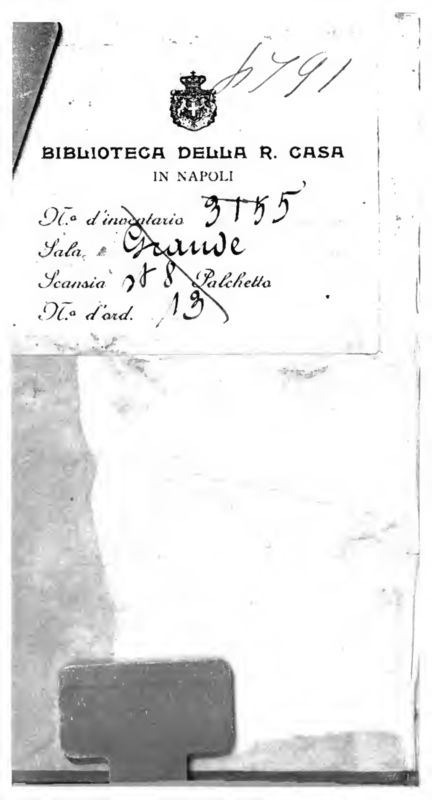





Digitized by Google

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

OCTOBRE.

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

OCTOBRE.

A LYON,
Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.



TABLE

Des Titres contenus dans ce dixieme Volume.

PREMIER JOUR.

SECOND JOUR.

TROISIEME JOUR.

QUATRIEME JOUR.

CINQUIEME JOUR.

SIXIEME JOUR.

SEPTIEME JOUR.

HUITIEME JOUR.

NEUVIEME JOUR.

DIXIEME JOUR.

ONZIEME JOUR.

DOUZIEME JOUR.

TREIZIEME JOUR.

QUATORZIEME JOUR.

QUINZIEME JOUR.

SEIZIEME JOUR.

DIX-SEPTIEME JOUR.

DIX-HUITIEME JOUR.

DIX-NEUVIEME JOUR.

VINGTIEME JOUR.

VINGT-UNIEME JOUR.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

VINGT-TROISIEME JOUR.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

VINGT-SIXIEME JOUR.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

VINGT-HUITIEME JOUR.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

TRENTIEME JOUR.

TRENTE-UNIEME JOUR.

Fin de la Table du Tome dixieme.



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

OCTOBRE.

PREMIER JOUR.

SAINT REMY, ARCHEVÊQUE DE RHEIMS.

SAINT REMY, la gloire de l'Episcopat, l'un des plus saints et des plus savans Prélats de son temps, l'Apôtre de la France, étoit d'une des plus illustres familles des Gaules, encore plus distinguée par la sainteté qui sembloit héréditaire dans sa maison, que par l'éclat d'une noblesse qui brilloit dans tout le pays depuis plusieurs siecles. Il étoit fils d'Emile, Seigneur de Laon, et de sainte Cilinie, dont l'Eglise célebre la mémoire le 21 du mois d'Octobre. Ils n'avoient eu que deux fils, saint Principe Evêque de Soissons, et un cadet dont on ignore le nom,

qui fut pere de saint Loup, Evêque de la même ville après son oncle.

Emile et Cilinie n'étoient plus en âge d'avoir des enfans, lorsqu'un saint Solitaire nommé Montan leur vint prédire de la part de Dieu la naissance d'un troisieme fils, qu'ils nommeroient Remy, et qui seroit un jour l'Apôtre de la France. L'événement vérifia bientôt la prédiction. Cilinie se trouva enceinte peu de jours après, et elle accoucha heureusement à Laon de ce fils, qu'on regarda comme un enfant de miracle : il fut nommé Remy au Baptême, comme le saint Hermite Montan l'avoit marqué. La Bienheureuse Cilinie ne voulut pas qu'une autre qu'elle prît soin de ce cher fils. Elle le nourrit quelque temps, et son grand âge l'obligeant de lui donner une nourrice, elle en choisit une si vertueuse, qu'elle a mérité d'être révérée comme une Sainte dans l'Eglise de Rheims.

Les parens de notre Saint résolus de ne rien oublier pour bien répondre aux desseins du Ciel, le firent élever avec un soin tout particulier dans la piété et dans l'étude des Lettres. Les bénédictions dont Dieu l'avoit prévenu, abrégerent les soins de l'éducation. Il parut dans le jeune Remy de si grands talens naturels, et un penchant pour la vertu si extraordinaire, qu'on fut obligé de modérer dès ses premieres années son application et sa ferveur; aussi fit-il des progrès si merveilleux dans la science des Lettres et dans celle des Saints, que dès l'âge de dix-huit ans on admiroit autant sa vertu éminente, que son éloquence et son profond savoir. Lui seul ignoroit son mérite; et son humilité le rendant insensible à toutes les louanges que lui attiroient les éloquentes productions de son esprit, il croyoit n'avoir du talent que pour la priere; c'étoit aussi son grand attrait, il y passoit une grande partie du jour et de la nuit, car les amusemens de la

jeunesse les plus innocens ne furent jamais de son goût. Il aimoit la retraite, et c'est ce qui l'obligea après ses études de se retirer au château de Laon, où sa famille le voyant de plus près; fut plus édifiée de ses rares vertus, qu'elle n'étoit illustrée par son savoir et par son éloquence. Il y passa jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, lorsque le Ciel voulut enfin tirer cette éclatante lumiere de dessous le boisseau, et la placer sur l'un des premiers Sieges de l'Eglise de France.

Bennade, Evêque de Rheims, étant mort, on n'eut pas plutôt pensé à lui donner un successeur, que tous les suffrages du Clergé et du peuple se trouverent réunis en faveur de saint Remy, et l'on n'eut à vaincre que son humilité et sa modestie. L'innocence et la pureté de ses mœurs jointes à une capacité au-dessus de son âge, firent peu délibérer sur ce choix. Il ne manqua pas d'objecter sa jeunesse parmi les défauts qu'il croyoit devoir être un obstacle à son élection: on aima mieux peser son mérite que de s'amuser à compter ses années; on ne l'avoit trouvé jeune dans aucune de ses actions, et l'on avoit toujours remarqué dans toute sa conduite une maturité d'esprit, une gravité et une sagesse qui le rendoient supérieur à la science expérimentale des vieillards; ce qui obligea le Saint Siege à passer en sa faveur sur les regles ordinaires de l'Eglise.

On reconnut bientôt combien la vertu supplée à l'âge; jamais Evêque ne fit plus d'honneur à l'Episcopat, et n'en remplit mieux tous les devoirs. Persuadé que pour être puissant en paroles, il faut l'être en œuvres, il s'étudia d'abord à acquérir toutes les vertus que saint Paul demande dans tous les Pasteurs. Sa chasteté fut toute sa vie sans tache et sans ombre. Sa charité ne put jamais être altérée. Après avoir vendu son riche patrimoine et en avoir distribué l'argent aux pauvres, il se regarda lui-même comme un pauvre de

JESUS-CHRIST, que l'Eglise de Rheims nourrissoit, et à qui la même Eglise avoit confié ses revenus pour les distribuer aux pauvres. Son affabilité et sa douceur, son humilité et sa modestie lui gagnerent d'abord tous les cœurs ; et comme son zele répondoit à sa haute vertu, tout le Diocese en sentit bientôt les effets. Infatigable dans les exercices de sa charité et dans les fonctions de son ministere, nul hameau qu'il ne visitât, nul ignorant qu'il n'instruisît, nul malheureux qui ne trouvât en lui un consolateur et un pere. Saint Grégoire de Tours remarque que la sainteté de sa vie étoit parvenue à un degré si éminent, et qu'elle étoit si généralement reconnue, qu'on regardoit saint Remy à Rheims, comme on regardoit saint Sylvestre à Rome. Fortunat nous le représente comme le plus savant et le plus saint Prélat de son siecle. Mais, dit-il, sa doctrine, quoique soutenue de tout ce que l'érudition et l'éloquence humaine pouvoient lui fournir, venoit beaucoup plus du Ciel que de la terre.

Dieu voulant rendre une si haute vertu encore plus éclatante, l'autorisoit par des miracles continuels. Faisant sa visite à Chaumecy, il guérit un aveugle qui étoit possédé par intervalle. Etant à Cernay, il remplit de vin, par le seul signe de la Croix, un muid vide, pour reconnoître la charité d'une bonne femme qui l'avoit logé chez elle avec beaucoup d'empressement. Tout cédoit aux prieres et à la vertu de l'homme de Dieu. Le feu ayant pris à un quartier de la ville de Rheims, menaçoit d'un incendie général toute la ville. Le saint Prélat y accourut, et il n'eut pas plutôt fait le signe de la Croix, que le feu fut entiérement éteint. La réputation de saint Remy attiroit tous les jours à Rheims un nombre prodigieux de malades, qui recouvroient tous la santé par les prieres du Saint. Une femme possédée étant allé trouver saint Benoît dans sa solitude

de Sublac, ce Saint la renvoya à saint Remy pour être délivrée. On raconte plusieurs morts ressuscités, et un nombre prodigieux d'autres miracles de ce Thaumaturge de la France. Mais la plus grande merveille de ce grand Saint fut la conversion du Roi Clovis, et de presque toute la Nation Françoise. Il y avoit déjà cinq ans que Clovis régnoit sur les François, lorsqu'ayant défait Syagrius, Gouverneur des Gaules et Général de l'armée Romaine, il prit Soissons et tous les pays que les Romains avoient conquis : il s'appliqua à gagner les peuples presque tous Chrétiens, et à modérer la licence et les excès de ses soldats, leur défendant sur-tout de toucher aux Eglises, ce qui ne contribua pas peu à lui gagner le cœur de ses nouveaux sujets. Un soldat ayant enlevé un vase sacré fort riche dans une des Eglises de Rheims, saint Remy prit la liberté d'envoyer au Roi un de ses Ecclésiastiques pour le ravoir. Clovis à qui le mérite et la sainteté du Prélat n'étoient pas inconnus, le reçut avec beaucoup de bonté, et lui promit de rendre le vase sacré à l'Evêque. Lorsqu'on vint à partager le butin selon la coutume de la Nation, le Roi demanda le vase au soldat, qui répondit insolemment que le Roi devoit se contenter de son lot, et déchargea un grand coup de hache sur le vase. Le Roi dissimula ce manque de respect. Il se contenta de prendre le vase sacré, et de l'envoyer au saint Evêque. Mais dans une revue qu'il fit l'année suivante, ayant remarqué que les armes de ce soldat n'étoient pas nettoyées, il lui fendit la tête dans le moment, en lui disant : Souviens-toi du vase de Soissons.

Six ans après, Clovis épousa Clotilde niece de Gondebaud Roi des Bourguignons, Princesse Chrétienne et fort vertueuse, qui avoit conservé la pureté de la foi Catholique au milieu d'une Cour Arienne, et qui sut si bien profiter de l'as-

cendant que sa vertu et ses belles qualités lui donnoient sur le cœur et sur l'esprit du Roi, qu'elle le rapprocha beaucoup de la Religion Chrétienne.

Vers l'an 494, les Allemands, peuples belliqueux, qui n'avoient pas encore donné leur nom à toute cette grande étendue de pays aujourd'hui si peuplé, sortant de leurs terres, vinrent fondre sur les François dont la Monarchie ne faisoit que de naître, et paroissoit plus aisée à ébranler. Ils entrerent d'abord sur les terres de Sigebert Roi de Cologne. Clovis crut devoir les prévenir, et ayant assemblé promptement ses troupes, vint à leur tête joindre l'armée de Sigebert; ils rencontrerent l'ennemi à Zulc, alors Tolbiac dans le duché de Juliers. Les deux armées en vinrent incontinent aux mains. Le choc fut terrible par la valeur des deux Nations. Sigebert ayant été blessé, se retira, et ses troupes plierent. La terreur se communiqua bientôt à celles de Clovis. Tout sembloit désespéré du côté des François, lorsque le Roi se souvenant qu'il avoit promis à la Reine Clotilde, que si le Dieu qu'elle adoroit le faisoit revenir victorieux de cette expédition il se feroit Chrétien, s'arrêtant tout à coup au milieu de la mêlée, leve les yeux et les mains au Ciel, et s'adressant au Dieu de sa pieuse épouse: Seigneur, lui dit-il, dont on m'a cent fois relevé la puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre et de celle des dieux que j'ai adorés jusqu'ici, daignez m'en donner une marque dans l'extrémité où je me trouve réduit. Si vous me faites cette grace, je me fais baptiser au plutôt pour n'adorer plus désormais que vous. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit animé d'un nouveau courage, et s'apperçut d'une semblable ardeur que le Dieu qu'il venoit d'invoquer avoit rallumée dans le cœur de tous ceux qui étoient autour de lui; il les remet en ordre,

marche à l'instant à un gros d'ennemis qui venoient à lui pour l'envelopper, il les charge, les enfonce, les défait, et le Roi des Allemands ayant été tué, Clovis remporte une pleine victoire. Il n'en fut jamais une plus complette, ni où le Dieu des Chrétiens parût plus le Dieu des armées que dans celle-ci. Ce Prince sûr du secours du Ciel, passe le Rhin, et ensuite le Mein, entre dans le pays des Allemands, dissipe tout ce qu'il trouve de rassemblé du reste des ennemis, et les mene toujours battant jusqu'aux Alpes.

Clovis n'ayant plus d'ennemis, retourne dans son Royaume pour y exécuter la promesse solemnelle qu'il avoit faite au vrai Dieu. Jamais nouvelle ne causa plus de joie à la Reine Clotilde. Elle vint de Soissons au-devant du Roi jusqu'à Rheims, et pria saint Remy d'achever par ses inspirations et ses exhortations la conversion du Roi, que le Ciel avoit si heureusement commencée. Le saint Evêque n'étoit pas inconnu au Prince, qui révéroit sa sainteté, et étoit instruit de son mérite. Clovis ne fut pas plutôt arrivé à Rheims, qu'il se fit le Cathécumene de saint Remy. Les dispositions du Prince abrégerent beaucoup les instructions du saint Prélat. Clovis fut bientôt en état de recevoir le Baptême; mais il voulut que tous ses sujets, selon le conseil du saint Evêque, le reçussent avec lui. Ayant assemblé ses Officiers et ses soldats, il leur remit devant les yeux ce qui s'étoit passé à la journée de Tolbia, leur déclara la résolution où il étoit de se faire Chrétien, et les exhorta tous d'une maniere noble et pathétique à suivre son exemple. Il s'éleva de tous côtés des voix, et il se fit tout-à-coup des acclamations, qui disoient comme de concert, Nous renonçons aux dieux mortels, et nous ne voulons plus adorer que l'Immortel. Nous ne reconnoissons plus d'autre Dieu que celui que le saint Evêque Remy nous prêche. Ce fut alors

que le zele du Saint parut dans tout son éclat. On ne peut dire les soins qu'il se donna, et les travaux qu'il essuya pour fournir à une si riche et si abondante moisson, en instruisant un si grand peuple.

Le jour du Baptême du Roi étant arrêté, on choisit l'Eglise de Saint-Martin hors des portes de Rheims pour cette auguste cérémonie. L'Eglise et les rues qui y conduisoient furent magnifiquement parées. On les tendit des plus belles tapisseries avec des courtines blanches, pour marquer l'effet du Sacrement dans l'ame de ceux qui le reçoivent. Les cierges qui y brûloient en grand nombre étoient composés d'une cire mêlée d'essences précieuses qui s'exhaloient avec la flamme, et qui jointes au baume et aux autres matieres odoriférantes dont on avoit rempli l'Eglise, y répandoient une très-agréable odeur. Le jour de cette mémorable cérémonie, fut le jour de Noël de l'an 496. Le Roi avec toute sa famile y parut à la tête de plus de trois mille hommes de sa Cour et de son armée, choisis parmi le grand nombre de ceux qui avoient demandé le Baptême.

Le Roi en habit blanc s'avança avec la troupe de trois mille Cathécumenes vêtus de même couleur, jusqu'aux fonts baptismaux, et il trouva saint Remy accompagné des Ministres de l'Eglise en habits de cérémonie et de plusieurs autres Evêques des Gaules. Le saint Prélat l'y reçut avec un discours qui marquoit sa joie et celle des peuples nouvellement soumis à l'empire des François, et en même-temps l'autorité spirituelle que lui donnoit sa qualité de Pasteur sur celui qu'il recevoit au nombre de ses ouailles. Ce fut avec ce ton d'autorité, plus soutenu encore par la sainteté de sa vie que par l'éminence de son caractere, que sur le point de le baptiser, il lui adressa ces paroles : Prince, lui dit-il, humiliez-vous sous la main toute-puissante du Maître

de l'Univers ; respectez maintenant ses Temples que vous réduisiez autrefois en cendres ; et résolvez-vous à jeter au feu ces idoles que vous avez adorées si long-temps. Le Roi renonça aussitôt publiquement à toutes les superstitions païennes, confessa un Dieu Tout-puissant en trois Personnes, Jesus-Christ notre Rédempteur, toutes les vérités de la Religion Chrétienne. Après quoi saint Remy le baptisa, et après lui plus de trois mille personnes, du nombre desquelles furent Lantilde et Albofledo sœurs de Clovis ; celle-ci peu après se consacra à Dieu, renonçant au mariage pour vivre en perpétuelle virginité : ce fut-là le fruit des instructions et de la direction du saint Evêque.

On assure que le Ciel manifesta par bien des merveilles la joie qu'il avoit de la conversion du premier Roi Chrétien, fils aîné par-là de l'Eglise ; car le Clerc qui portoit le saint Chrême n'ayant pas pu fendre la presse, saint Remy levant les yeux au Ciel, en priant le Seigneur de vouloir bien y suppléer, on vit paroître une colombe d'une blancheur éblouissante, portant au bec une petite fiole d'un baume miraculeux, qu'elle vint remettre entre les mains du saint Pontife. Le Saint l'ayant reçue avec action de graces, la colombe disparut, et il se servit de cette huile céleste soit pour la cérémonie du Baptême, soit pour le sacre du Roi, qui s'ensuivit. C'est cette bouteille venue du Ciel qu'on appelle la sainte Ampoule, qu'on garde avec tant de vénération dans l'Abbaye de Saint-Remy de Rheims, et c'est cette huile miraculeuse qui sert encore aujourd'hui à sacrer les Rois de France. Hincmar Archevêque de Rheims, qui vivoit du temps de Charles le Chauve en 850, Flodoard qui florissoit dans le dixieme siecle, Aimoin qui vivoit au commencement du onzieme, Gerson, Gaguin, et autres anciens Historiens assurent que cette

huile céleste parfuma toute l'Eglise. On raconte encore que l'Ecu semé de Fleurs-de-lis et l'Oriflamme furent déposés par un Ange entre les mains d'un Hermite dans la solitude de Joïenval; que le Roi reçut le don de guérir les écrouelles, et qu'il l'éprouva sur Lanicet son favori; don qui a été continué depuis à tous les Rois de France.

Après cette auguste cérémonie, saint Remy que Clovis honora toujours comme son pere, employa son zele à la conversion de toute la nation; et il ne se servit du crédit qu'il avoit auprès du Roi, que pour faire tous les jours de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, et pour faire refleurir la discipline Ecclésiastique. L'Empereur Anastase ayant envoyé au Roi une riche couronne d'or, saint Remy persuada à ce pieux Prince de l'envoyer à Rome. Le Pape Hormisdas reçut ce présent avec les sentimens de joie et de reconnoissance que lui inspiroit une si éclatante conversion, et sachant qu'après Dieu, l'Eglise en étoit redevable au zele de saint Remy, il le créa son Légat en France. Notre Saint se trouvant au premier Concile d'Orléans, un Evêque Arien qui n'y étoit venu que pour confondre les Catholiques, ne daigna pas seulement se lever lorsque saint Remy entra dans l'assemblée. Il fut puni sur l'heure même de son orgueil, car il perdit l'usage de la langue. Il reconnut sa faute avec ses erreurs, et se prosternant aux pieds du Saint, témoigna assez par ses signes son repentir. Ayant donc abjuré ses erreurs, saint Remy lui rendit la parole.

Dieu ayant fait connoître au saint Prélat qu'il châtieroit les péchés de son peuple par une horrible famine, la charité du Saint lui fit amasser une grande quantité de blé pour les besoins du public. Les paysans s'imaginant que c'étoit par avarice que le Saint faisoit cette provision, mirent malicieusement le feu au grenier. Saint Remy

en étant averti, courut au feu, et voyant que tout étoit déjà consumé : Le feu est bon en tout temps, dit-il en souriant ; il faut du moins s'y chauffer, si l'on n'en peut pas tirer un autre avantage.

Le Seigneur voulant purifier sa vertu par de douloureuses infirmités pendant les dernieres années de sa vie, sa douceur et sa rare patience n'en furent point altérées. Ayant eu révélation du jour de sa mort, il s'y prépara par un redoublement de ferveur et de pénitence. Enfin comblé de mérites et usé de travaux, il rendit tranquillement son esprit à Dieu le 13 de Janvier de l'an 533, âgé d'environ 96 ans, la 75e. année de son Episcopat, qui n'avoit été qu'une suite de merveille. On résolut d'abord d'enterrer ce saint Corps dans l'Eglise de Saint-Timothée ; mais au milieu du chemin le corps devint immobile. On pensa à le porter dans celle de Saint-Nicaise, puis à celle de Saint-Sixte, mais ce fut toujours inutilement ; enfin la pensée vint de l'enterrer dans l'Eglise de Saint-Christophe, où il n'y avoit point encore de Corps saint, et alors le corps devint mobile. Les miracles prodigieux et fréquens qui se firent à son tombeau le rendirent glorieux, on y accouroit en foule de tous côtés. Saint Grégoire de Tours qui est mort dans le même siecle que saint Remy, dit que ce grand nombre de miracles obligea le Clergé à lever ce saint Corps, et à le placer derriere l'Autel dans un lieu plus décent, et comme cette translation se fit avec beaucoup de pompe le premier d'Octobre, on commença dès-lors de faire sa fête ce jour-là. Le Corps du Saint demeura en cet état jusqu'à ce qu'au neuvieme siecle, l'Archevêque Hincmar le leva pour le mettre dans une place plus honorable. Il fit agrandir l'Eglise, fit faire une nouvelle chapelle souterraine qu'il enrichit de décorations, mit dans une châsse d'argent le Corps du Saint qui se trouva tout entier, envo-

loppé dans un linceul d'étoffe rouge ; posa la châsse sur le tombeau de marbre qu'on lui avoit fait au temps de sa premiere translation, qui se fit le premier jour d'Octobre comme la premiere. Il s'en fit une troisieme par l'Archevêque Hervé l'an 901 dans l'Abbaye de Saint-Remy, qui avoit été bâtie sur les ruines de la petite Eglise de Saint-Christophe. Enfin l'an 1049, le Pape saint Léon IX de ce nom étant à Rheims, où il tint un Concile, prit occasion de la Dédicace de la nouvelle Eglise de l'Abbaye de Saint-Remy, pour y transporter le Corps du Saint qu'on trouva tout entier cinq cent seize ans après sa mort. Cette derniere translation se fit encore avec beaucoup de solemnité le premier jour d'Octobre, auquel jour le Pape fixa sa fête.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut beati Remigii Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Remy, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

ECCE Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est jus-

VOICI ce grand Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et

tus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi sacerdotium magnum, et beatificavit illum in gloria Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde, il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur Dieu ; il l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité ; qu'il chantât les louanges du Seigneur ; qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple ; et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

C'est du Sacerdoce d'Aaron que parle ici l'Auteur de l'Ecclésiastique ; mais le Sacerdoce d'Aaron n'étoit que la figure de celui de Jesus-Christ, dans lequel seul s'accomplit littéralement la parole qui est ici, qu'il durera autant que le Ciel : car le Sacerdoce légal est abrégé il y a long-temps.

RÉFLEXIONS.

Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple. Que le nombre des fidelles serviteurs de Dieu est petit ! jugeons-en

par le nombre de ceux qui observent sa loi avec ferveur, avec ponctualité, avec zele. La loi divine est-elle aujourd'hui la regle des mœurs et de la conduite de tous ceux qui se disent Fidelles? Combien de gens ne regardent cette divine loi que comme une loi purement pénale, qu'on n'observe que par une crainte purement servile, qu'on viole souvent sans remords. L'observation de la loi divine suit toujours le rang que tient dans le cœur des Fidelles la Religion. A-t-on beaucoup de religion : on observe la loi de Dieu avec fidélité, avec exactitude ; mais on la viole sans peine dès qu'on est peu chrétien. Jugeons de la religion que nous avons, par la fidélité, par l'empressement, par la ponctualité avec laquelle nous gardons les préceptes. Les dogmes ne sont pas seulement spéculatifs, la foi des Chrétiens est encore pratique, elle regle le cœur, en éclairant l'esprit. Les démons croient, mais d'une foi purement spéculative. Il faut croire pour être sauvé; mais malheur à qui n'a que la foi sans les œuvres : il faut croire, mais il faut vivre conformément aux vérités qu'on croit. Quel rang tient aujourd'hui la Religion dans le monde? le même que celui qu'on y donne à la loi divine; et si elle cede, cette loi, à l'intérêt, à l'ambition, aux passions, aux impies maximes du monde, devons-nous faire un grand fond sur la religion que nous avons? Parcourons toutes les conditions, tous les états, tous les âges; la loi de Dieu prime-t-elle par-tout? Elle se trouve souvent en concurrence avec les lois des passions et de l'amour-propre. Combien de fois défend-elle ce que l'amour du plaisir sollicite? combien de fois condamne-t-elle ce que le monde ambitionne, ce que le mauvais exemple autorise, ce que les libertins prônent, ce qu'un cœur à demi perverti poursuit? En faveur de laquelle des deux parties est le jugement dans un tribunal où la passion

préside ! Et de là vient ce relâchement de morale si universel ; de là cette corruption des mœurs si générale ; de là cette préférence de l'esprit des maximes du monde sur celles de l'Evangile ; de là ce manque de soumission à l'Eglise ; de là enfin ce petit nombre des Elus. Mais ce déréglement de mœurs, et cette injustice criante de jugement et de conduite ne regnent-ils que chez les mondains ! Quelle étrange abomination de la désolation dans le Lieu saint, si l'état Ecclésiastique et Religieux n'étoit pas impénétrable à l'esprit du monde, si l'asile de la foi et de l'innocence étoit violé et profané par la corruption !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo; alii verò unum, unicuique secundùm, propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et acce-

En ce temps-là, Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres : pareillement celui qui en avoit reçu deux, en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après, le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu,

dens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui.

en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner, entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien à gouverner, entrez dans la joie de votre Seigneur.

MÉDITATION.

Du bonheur que nous avons d'être Chrétiens.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le plus grand bonheur que nous puissions avoir sur la terre, c'est d'être Chrétiens. Naissance illustre, famille distinguée, alliances honorables, places élevées, fortune brillante, anciens titres, emplois éclatans; grands noms, quel prix aurez-vous durant toute l'éternité, dans un Infidelle ? Les Alexandre, les César sont aujourd'hui confondus avec les plus vils esclaves païens. Trouvez quelque distinction dans leurs cendres, il n'y en a pas plus dans leurs personnes. Bon Dieu, que les plus

grands hommes sont petits à leur mort, s'ils ont le malheur de mourir sans être Chrétiens ! L'enfer est plein de ces heureux du siecle, de ces dieux de la Fable ; et dans l'enfer est-ce un titre bien respectable d'avoir passé sur la terre pour un demi-dieu ? La seule qualité de Chrétien est un titre d'honneur dans l'une et dans l'autre vie ; c'est un caractere indélébile, et lui seul donne droit au bonheur éternel. Eût-on tous les titres imaginables de noblesse, de prééminence, de grandeur, si celui de Chrétien manque, tous les autres s'évanouissent : fût-on le plus puissant Prince qui ait jamais été, et qui sera dans le monde, on est souverainement malheureux, si l'on n'est pas Chrétien. Le véritable et le seul bonheur, dit Jesus Christ, c'est de vous connoître, Pere Eternel, et de connoître votre Fils unique que vous avez envoyé sur la terre. Cette foi, cette connoissance est la Religion des seuls Chrétiens. Comprenons de tout ceci, s'il est possible, le prix, la valeur, la dignité, le mérite du saint Baptême ; comprenons l'excellence de l'auguste qualité de Chrétien. Conçus dans le péché, nous naissons esclaves du démon, enfans de malédiction et de colere. Le Baptême est une régéneration, une nouvelle naissance, par laquelle nous jouissons de la précieuse liberté des enfans de Dieu ; nous avons droit à l'héritage éternel ; nous sommes du peuple de Dieu, freres, pour ainsi dire, de Jesus-Christ, ses cohéritiers, membres de son Corps mystique, qui est l'Eglise. Concevez quel bonheur c'est d'avoir reçu le saint Baptême.

SECOND POINT.

Considérez les avantages infinis qu'apporte l'auguste qualité de Chrétien ; représentez-vous les mérites infinis de la vie, de la passion, de

la mort précieuse de Jesus-Christ, le prix et la vertu infinie des Sacremens, les joies incompréhensibles de la céleste Jérusalem, la valeur sans mesure des graces du Sauveur, les avantages inestimables de la communion des Saints, la dignité indicible de notre Religion, le bonheur enfin de l'éternité bienheureuse; le saint Baptême, l'auguste qualité de Chrétien nous donne droit à tous ces trésors, nous enrichit de tous ces biens, nous rend citoyens de la céleste Patrie. Quelle haute idée, bon Dieu, aurons-nous de ce bonheur durant toute l'éternité? quelle idée aurons-nous du saint Baptême? mais quels sentimens de reconnoissance pour un tel bienfait! confondrons-nous la suprême qualité de Chrétien avec celle d'homme de qualité, d'homme riche et puissant, d'homme d'esprit, d'homme du monde? et si nous ne devons estimer durant toute cette éternité que la qualité de Chrétien; si nous ne devons être pénétrés que des sentimens de la plus vive reconnoissance, pourquoi ne pensons-nous pas de même à présent? Chose étrange! un Chrétien vit et meurt sans avoir peut-être jamais remercié Dieu d'une faveur si insigne; sans avoir peut-être jamais regardé la grace d'être Chrétien comme une insigne faveur. On se sait si bon gré d'être né Grand, d'être né Prince, d'être né Maître: on est si aise d'être d'une maison illustre, d'une famille opulente; et combien de gens ne se sont jamais applaudis d'être nés de parens Chrétiens, et d'avoir été régénérés dans les eaux salutaires du Baptême! Combien de fois a-t-on remercié Dieu d'un bienfait si insigne? Devrions-nous passer un seul jour de la vie sans rendre à Dieu de vives actions de graces pour un si grand bienfait? Nous nous glorifions d'un vain titre de noblesse; quelle qualité, quelle noblesse pareille à celle d'être enfans de Dieu, d'avoir droit au Paradis, d'être membres de la vraie Eglise?

Nous sommes ingrats, parce que nous estimons peu ce bonheur; nous l'estimons peu, parce que nous avons peu de foi, parce que nos mœurs et notre conduite décrient notre condition et la sainteté du Christianisme.

Je sens, Seigneur, l'irrégularité, l'impiété de ma conduite; mais me confiant en votre grace, j'espére de réparer à l'avenir le passé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tuus sum ego, salvum me fac. Psal. 27.

Seigneur, je suis par le Baptême votre serviteur, votre enfant; ne permettez pas que votre serviteur, votre enfant, se perde à jamais.

Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. Joan. 17.

L'unique bonheur et la vie éternelle, c'est de vous connoître pour le seul véritable Dieu, vous, et Jesus-Christ que vous avez envoyé.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NULLE qualité comparable à celle de Chrétien, nul titre de noblesse, nulle place d'honneur, nulle dignité sur la terre, nul nom qui ne cede à l'auguste titre et au caractere respectable que nous recevons au Baptême. On a vu bien des Princes et des Princesses ne se glorifier que de cette auguste qualité. Je suis Chrétien, je suis Chrétienne, a-t-on dit bien des fois; voilà tous les titres de ma noblesse. Saint Louis signoit *Louis de Poissy*, parce que c'étoit à Poissy où il avoit été baptisé. Je suis Chrétienne, répondoient aux Tyrans ces illustres Martyres, qui ne comptoient pour rien d'être nées Princesses. Cette auguste qualité ne s'est point avilie; d'où

vient qu'on ne s'en fait plus tant d'honneur ? c'est qu'on est peu Chrétien. On est grand dans le monde, on est Gentilhomme, on est riche, et l'on s'en fait honneur ; mais se glorifie-t-on aujourd'hui d'être Chrétien ? c'est sans doute qu'on sait bien que la conduite démentiroit les paroles et la profession. Prenez une forte résolution de tenir désormais une conduite bien différente ; remerciez Dieu matin et soir du bonheur insigne que Dieu vous a fait d'être Chrétien et Catholique, et faites gloire d'être, de paroître et de vous dire Chrétien ; et lorsqu'on louera votre maison, votre rang, la place que vous occupez, votre condition, votre ministere, dites hardiment que vous n'estimez que la qualité de Chrétien.

2.° Sachez le jour de l'année auquel vous avez été baptisé, et célébrez tous les ans ce jour heureux par une fête particuliere. Ne manquez pas de vous confesser et de communier ce jour-là en action de graces d'un si signalé bienfait. Faites offrir le divin sacrifice pour la même fin, et intéressez les pauvres par des aumônes, à joindre leurs actions de graces aux vôtres. Renouvelez ce jour-là les promesses que l'on a faites à Dieu en votre nom à votre Baptême, et ayez une dévotion particuliere au Saint ou à la Sainte dont vous portez le nom.

SECOND JOUR.

LA FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS.

NULLE Fête, ce semble, n'intéresse plus en particulier chaque Fidelle que celle de l'Ange Gardien. La sainteté de la personne, son excellence, son crédit auprès de Dieu, son office ; les

services importans qu'il nous rend, ceux qu'il nous a rendus, et qu'il est en état de nous rendre; en un mot, la justice, le devoir, nos propres intérêts, la Religion, la reconnoissance, tout, dit saint Bernard, exige de tous les Fidelles un tribut annuel d'hommage, de louange et de solemnité. C'est aussi ce que l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, toujours attentive au bien spirituel de ses enfans, a eu en vue, en établissant cette Fête. L'Eglise de Tolede la célébroit avec beaucoup de dévotion depuis plusieurs siecles. C'est d'elle apparemment que l'Eglise de Rhodès en Rouergue la reçut par les soins et la piété du saint Evêque François Destain, qui vivoit sous les Rois Louis XII et François I. C'est encore de l'Espagne que les Pays-Bas l'avoient reçue, puisque toutes ces Eglises la célébroient le premier du mois de Mars. Il faut pourtant que la dévotion aux saints Anges Gardiens soit plus ancienne en France, puisque saint Louis fit bâtir en leur honneur une Chapelle dans l'Eglise Cathédrale de Notre-Dame de Chartres, et l'on a vu long-temps avant le seizieme siecle, des Autels dédiés en l'honneur des saints Anges, à Clermont en Auvergne et ailleurs. On célébroit leur fête le dix de Mars à Cordoue en Espagne, et le dix de Mai en Stirie. C'est le Pape Paul V qui l'a fixée au premier jour libre après la Fête de saint Michel, et ce jour est le deuxieme d'Octobre. L'Archiduc Ferdinand d'Autriche qui fut depuis Empereur, pressé par les mouvemens d'une dévotion particuliere envers l'Ange Gardien, sollicita fortement le Pape de rendre cette Fête générale par toute l'Eglise. Le Saint Pere n'eut point de peine à satisfaire un si pieux désir; il le fit par une Bulle expresse qui réveilla encore plus la dévotion de tous les Fidelles.

L'institution de cette Fête solemnelle ne fut pas l'institution du culte et de la dévotion envers

l'Ange Gardien; cette dévotion est aussi ancienne que l'Eglise; et Jesus-Christ, en apprenant à tous les Fidelles que chacun a en particulier un Ange singuliérement destiné pour avoir soin de lui, leur a appris en même-temps quel culte, quel respect, quelle confiance, quel amour exigent un si religieux devoir et une si juste reconnoissance.

Le culte des Saints Anges en général étoit connu dans la Synagogue; mais il semble que le culte de l'Ange Gardien en particulier n'est né qu'avec l'Eglise; et ce qu'en disent les saints Peres montre assez combien la dévotion envers l'Ange Gardien étoit familiere à tous les Fidelles dès ces premiers temps. Il n'y eut que la crainte que les Païens ne crussent que les Chrétiens adoroient des Génies comme eux, qui empêchât qu'on ne bâtît des Temples sous le nom des Anges Gardiens, dans les quatre ou cinq premiers siecles. Mais depuis que l'Eglise n'a plus craint les calomnies des Païens, et qu'on a eu toute la liberté d'instruire les Fidelles, la dévotion envers les Anges Gardiens ne s'est plus renfermée dans le cœur. On a bâti par-tout des Temples, et dressé des Autels; on a solemnisé en leur honneur des Fêtes, et l'on expérimente tous les jours les grands avantages qu'on tire de cette dévotion.

Il faut avouer, dit saint Jérôme, que rien ne donne une plus grande idée de la dignité de notre ame que ce que Dieu a fait pour elle, et singuliérement d'avoir donné à chacune, dès le moment de la naissance, un Ange pour en avoir soin: *Magna dignitas animarum, ut unaquæque ab ortu nativitatis habeat in custodiam sui Angelum delegatum.* On juge de l'estime qu'on a d'une chose par le soin qu'on en prend. Il est vrai que le sang de Jesus-Christ suffit pour donner une juste idée de l'excellence de notre ame. Ce prix infini d'une rédemption surabondante, jette dans

l'admiration et dans l'extase les célestes Intelligences, qui ne sauroient s'empêcher d'aimer, dit saint Bernard, et de respecter ceux que Dieu a aimés jusqu'au point de donner son Fils unique pour leur rançon : *Ipsi amant nos, quia nos Christus amavit* (a). De tous les ouvrages du Tout-Puissant, on peut dire que l'homme est celui pour qui Dieu a fait, pour ainsi dire, le plus de frais : il n'est pas surprenant qu'il prenne un soin particulier de son ouvrage, jusqu'à donner à chaque homme un Ange pour en avoir soin.

Le Seigneur, dit le Prophete, outre sa Providence universelle, vous a confiés aux soins de ses Anges ; il leur a ordonné de vous accompagner et d'avoir soin de vous : *Angelis suis Deus mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (b). Il y a bien des voies scabreuses et des chemins difficiles et périlleux, dit saint Bernard : *Multæ sunt viæ et genera multa viarum* (c). Et que de mauvais pas à craindre dans ces voies ! Les dangers naissent, pour ainsi dire, avec nous ; tout est glissant, tout est plein de précipices dans cette carriere. Le démon nous tend des pieges dès le berceau. A combien d'accidens fâcheux est exposé un enfant, avant que sa raison se développe ? la tendresse des parens n'est jamais assez vive, et la vigilance d'une nourrice est toujours trop limitée, trop bornée pour les pouvoir tous prévenir. Que fait le Seigneur ? il charge un des Esprits célestes du soin de cet enfant dès le premier moment de sa naissance. Cet Ange tutélaire que l'Eglise a toujours appelé l'Ange Gardien, est appliqué continuellement à détourner tout ce qui pourroit lui nuire, et à rendre inutiles tous les mauvais desseins de ces malins Esprits toujours portés à nous faire du mal. De combien d'accidens fâcheux n'est-on pas

(a) *De S. Mich. Serm.* 1.
(b) *Psal.* 90. (c) *Serm.*

préservé par l'assistance de nos bons Anges, dans ce premier âge? Ce sont eux, dit saint Hilaire, qui conjurent les maléfices; ce sont eux, dit saint Bernard, qui préservent les jeunes enfans de mille dangers, et qui les soutiennent même dans leurs chutes.

Mais si nos Anges Gardiens nous rendent de si grands services dans les divers accidens de la vie, quelles obligations ne leur avons-nous pas pour les secours qu'ils nous donnent dans tout ce qui regarde l'affaire du salut! Le Seigneur connoissant la malice des malins Esprits qui voudroient empêcher qu'aucun homme ne prît la place qu'ils ont perdue dans le Ciel, dit saint Grégoire de Nisse, et voyant notre ignorance et notre foiblesse depuis le péché, a bien voulu nous donner à chacun, un de ces Esprits célestes pour Ange tutélaire, lequel rendît inutiles toutes les ruses de cet ennemi du salut: *E cœlo nobis Christus Angelos institutores præfecit, ejusmodi scilicet qui injuriæ Dæmonum suum robur opponant* (a). Ces Anges tutélaires, dit saint Hilaire, nous sont donnés pour nous conduire dans les voies sûres du salut: *Hi Spiritus ad salutem humani generis emissi sunt.* Car il eût été bien difficile qu'étant aussi foibles que nous le sommes, ajoute le même Pere, nous eussions évité toutes les ruses d'un si redoutable ennemi: *Neque enim infirmitas nostra, nisi datis ad custodiam Angelis, tot tantisque spiritualium nequitiis obsisteret* (b). Non-seulement les bons Anges rendent inutiles les efforts des malins Esprits, non-seulement ils nous délivrent de mille dangers, mais ils nous retirent des occasions où ils prévoient que selon nos dispositions nous ne saurions manquer de faire de funestes chutes.

C'est aux bons Anges, disent les Peres, que

(a) *In Matt.* 13.
(b) *In Psal.* 134.

nous devons après Dieu, la plupart de nos bonnes pensées et tant de salutaires réflexions qui ont si fort servi à notre conversion. Ces secours imprévus du Ciel dans des accidens si dangereux, ces miracles de la Providence, événemens si heureux et si peu attendus; tout cela est l'effet ordinaire de la protection des saints Anges Gardiens; quels doivent être nos sentimens d'amour, de vénération, de reconnoissance!

Je vais envoyer mon Ange, dit Dieu à Moyse, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous conduise dans le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans le Pays que je vous ai préparé : *Ecce ego mittam Angelum meum qui præcedat te* (a). Respectez-le, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser; c'est-à-dire, selon la version des Septante, soyez docile à ses avis, et faites ce qu'il vous inspire : *Observa eum, et audi vocem ejus.* Car il agit en mon nom : *Et est nomen meum in illo.* Que si vous écoutez sa voix et que vous fassiez ce que je vous dis : *Quòd si audieris vocem ejus :* Je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui vous affligent : *Inimicus ero inimicis tuis, et affligam affligentes te.* Et mon Ange marchera sans cesse devant vous, et il vous fera entrer dans la Terre promise : *Præcedetque te Angelus meus.* Voilà le précis et l'image de la commission, pour ainsi dire, et de la députation de nos Anges Gardiens, exprimée dans celle de l'Ange tutélaire des Israélites.

Les bons offices et les services importans que l'Ange Raphaël rend à Tobie sont encore une figure bien expresse de ceux que nous rendent tous les jours nos Anges Gardiens. Jamais Eleve ne fut plus docile, ni plus reconnoissant que ce jeune homme : imitons son exemple. Mon pere, dit le jeune Tobie, quelle récompense pouvons-nous donner à ce Guide fidelle, à ce cher ami,

(a) *Exod.* 23.

qui ait quelque proportion avec les services importans qu'il m'a rendus, et avec les biens dont nous lui sommes redevables ? *Quam mercedem dabimus ei, aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus* (a) ? Il m'a mené et ramené dans une parfaite santé, et de combien de périls ne m'a-t-il pas préservé durant mon voyage ? *Me duxit, et reduxit sanum.* Le chemin étoit long et difficile, je pouvois à toute heure m'égarer, et je me suis trouvé bien des fois en danger de la vie ; si je suis arrivé heureusement à la maison de mon pere, c'est après Dieu, aux soins de cet aimable Guide que j'en suis obligé. Ce n'est pas tout : il a été lui-même recevoir l'argent de Gabelus ; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée : il a éloigné d'elle le démon, qui depuis long-temps remplissoit la maison de pleurs et de deuil ; il a rempli de joie son pere et sa mere ; il m'a délivré du poisson qui alloit me dévorer ; il vous a fait voir à vous-même la lumiere du Ciel, et c'est par lui que nous nous trouvons comblés de toutes sortes de biens : *Meipsum à devoratione piscis eripuit ; te quoque videre fecit lumen cœli, et bonis omnibus per eum repleti sumus.* Qui ne voit dans ce Mystérieux détail, et dans toute la suite de cette histoire consolante, les secours et les services importans que nous recevons tous de nos Anges Gardiens, durant le cours du pélerinage de cette vie ? Dangers évités ; fâcheux accidens prévenus ; malice du démon confondue ; affaires importantes terminées ; succès dans les entreprises épineuses, et dans les plus difficiles projets : voilà en abrégé une partie des obligations que nous avons aux Anges tutélaires. *Quid illi ad hæc poterimus dignum dare ?* devons-nous dire avec le jeune Tobie : que devons-nous donc lui donner qui soit proportionné à ce que nous lui devons, pour tous les bienfaits dont il nous a comblés,

(a) *Tob.* 12.

pour tous les services qu'il nous a rendus, et pour tous les secours que nous avons droit d'en attendre ?

Saint Bernard nous l'apprend, lorsqu'après avoir admiré la bonté ineffable de notre Dieu dans cette admirable destination de nos saints Anges tutélaires, en s'écriant : *Mira dignatio, et verè magna dilectio charitatis* (a) ! O charité ! ô excès d'amour ! ô bonté vraiment incompréhensible ! il ajoute : Puisque nous sommes si heureux, d'être continuellement sous la tutelle d'un de ces Esprits Bienheureux, de l'avoir sans cesse à nos côtés, de l'avoir durant tout le cours de la vie pour guide. *Quantam tibi debet hoc verbum inferre reverentiam, afferre devotionem, conferre fiduciam :* Quelle vénération, quel respect, quelle dévotion et quelle confiance ne doit pas nous inspirer cette douce, cette consolante vérité. *Reverentiam pro præsentia :* Quel respect en tout temps ne doit pas nous inspirer sa présence. Comment oser faire devant lui ce que je n'oserois faire devant le dernier de tous les hommes ? *Tunc audeas illo præsente, quod vidente me non auderes.* Et si la présence des Grands du monde retient dans la modestie et dans le devoir les plus libertins et les plus impolis, quelle impression ne doit pas faire sur mon esprit et sur mon cœur la présence continuelle de celui que le Sauveur assure être plus grand et plus respectable que tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre.

Devotionem pro benevolentia, continue le même Pere, quel soin ne prend pas de nous notre bon Ange ? Quels bons offices ne nous rend-il point ? quels services dans ce lieu d'exil ? il nous préserve de mille dangers ; il nous délivre de mille maux ; il nous procure toutes sortes de biens ; il présente nos prieres au Seigneur ; il nous obtient mille graces et mille bienfaits ; il nous défend

(a) *In Psal.* Qui habitat.

contre toutes sortes d'ennemis ; il nous porte, pour ainsi dire, dans ses mains ; il empêche nos chûtes, et morales et physiques, et quand, malgré ses soins, nous tombons dans le péché, il nous aide à nous relever; il voit toujours Dieu, et ne nous perd point cependant de vue ; plein de Dieu, entiérement occupé de Dieu, il n'en est pas moins occupé de nous, ni moins attentif à tout ce qui nous regarde ; il observe et conduit toutes nos démarches ; il nous rappelle de nos égaremens ; il nous éclaire dans nos doutes, il nous détermine dans nos perplexités ; et après nous avoir conduits si assidument pendant la vie, quels secours, quelle assistance, quels importans services ne nous rend-il pas à la mort ? *Quid illi ad hæc poterimus dignum dare !* Quelle reconnoissance ne lui devons-nous pas pour un si grand nombre de bienfaits ?

Fiduciam pro custodia. Certainement si les bienfaits reçus sont une preuve de la bonne volonté ; et si la bonne volonté jointe au crédit de la personne est un juste motif de confiance, quelle doit être la nôtre envers notre Ange Gardien ! Fut-il jamais une bonne volonté plus connue, un crédit plus efficace et plus sûr, une bonté pour nous mieux marquée ? ce qu'il fait en notre faveur nous répond de ce qu'il est en état de faire. Attentif à tous nos besoins, empressé à nous donner tous les secours, chargé enfin par office du soin de notre conduite, peut-il n'être pas sensible à nôtre confiance, ou nous refuser sa protection dans le besoin ? Nous devons donc ces trois choses à nos Anges Gardiens : l'honneur et le respect, puisqu'ils sont toujours présens ; l'amour, puisqu'ils nous aiment avec tendresse ; la confiance, puisqu'ils sont plus zélés pour notre bien et pour notre salut, que nous.

Affectuosè diligamus Angelos, s'écrie saint Bernard ; aimons ardemment nos Anges Gardiens,

et comme les illustres habitans de la céleste Patrie dont nous espérons d'être un jour les cohéritiers et les concitoyens : *Tanquam futuros aliquando cohæredes nostros ;* et comme nos tuteurs et nos guides préposés par le Pere des miséricordes pour nous assister et pour nous conduire : *Interim verò actores, tutores à Patre positos, et præpositos nobis.* Qu'avons-nous à craindre sous de tels Protecteurs et avec de tels Guides ! *Quid sub tantis custodibus timeamus !* Il n'y a aucun danger qu'ils se laissent vaincre par nos ennemis, ou qu'ils se laissent donner le change par les artifices du séducteur, et encore moins qu'ils nous égarent par ignorance : *Nec superari, nec seduci, minus autem seducere possunt qui custodiunt nos in omnibus viis nostris.* Ce sont des amis fidelles, des guides sûrs et expérimentés, des protecteurs puissans : qu'avons-nous à craindre ! *Fideles sunt, prudentes sunt, potentes sunt, quid trepidamus !* Soyons seulement dociles à leurs inspirations, exacts à leur obéir, prompts à recevoir leurs pieuses impressions, fidelles à les suivre : *Tantùm sequamur eos, adhæreamus eis.* Nous sommes sûrs d'être sous la protection de Dieu même, quand nous sommes sous la tutelle de notre Ange Gardien : *Et in protectione Dei cœli commoremur.*

Enfin, toutes les fois que nous sommes pressés par une violente tentation, ajoute saint Bernard, toutes les fois que nous nous trouvons dans des circonstances périlleuses, quand il arrive des accidens fâcheux, quand on se trouve dans des perplexités chagrinantes, quand le trouble agite notre cœur et fatigue notre esprit, quand on entreprend une affaire, un voyage, où il y a toujours à risquer et à craindre : invoquons notre Ange Gardien avec ferveur et avec confiance. Voulons-nous gagner la bienveillance des personnes dont nous avons besoin : invoquons leur

Ange Gardien, personne ne peut mieux que lui nous les rendre favorables. Nul saint qui n'ait eu une dévotion singuliere aux Anges Gardiens. Il y a des Anges tutélaires des Royaumes, des Ordres Religieux et des Villes, dit saint Thomas; nulle Eglise où réside le très-saint Sacrement, qui n'ait un grand nombre de ces Esprits célestes destinés à faire la cour à tous momens à leur divin Maître réellement présent dans l'Eucharistie. Combien de saints Anges, dit le même Saint, assistent au divin Sacrifice toutes les fois qu'il est offert : nul qui ne soit digne de notre culte, et qui ne nous obtienne une dévotion plus respectueuse et plus tendre, si nous l'en prions. Enfin souvenons-nous que par-tout nous trouvons des saints Anges prêts à nous assister dans tous nos besoins. Ils nous aiment comme leurs freres, dit saint Augustin, *Ipsi sunt fratres nostri qui valdè nos diligunt ;* ils nous instruisent par-tout, et partout ils nous assistent : *Nos ubique instruunt, in cunctis nos protegunt*, dans une sainte impatience de nous voir remplir dans le Ciel les places dont les démons se sont rendus indignes : *Sedes Paradisi per nos repleri expectantes.* Recourons donc à notre Ange Gardien, conclut saint Bernard, dans toutes les tentations, dans tous les périls, dans toutes nos adversités, dans toutes les affaires épineuses, dans tous nos doutes, dans toutes nos entreprises : implorons son secours, demandons-lui qu'il nous éclaire, qu'il nous encourage, qu'il nous assiste ; et disons-lui en toutes les occasions dangereuses : Seigneur, sauvez-nous, nous sommes perdus. *Quoties ergò gravissima cernitur urgere tentatio, et tribulatio vehemens imminere, invoca Custodem tuum, Ductorem tuum, Adjutorem tuum in opportunitatibus, in tribulatione, inclama eum, et dic : Domine salva nos, perimus.*

La Messe de ce jour est à l'honneur de l'Ange Gardien.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui ineffabili providentiâ sanctos Angelos tuos ad nostrum custodiam mittere dignaris: largire supplicibus tuis, et eorum semper protectione defendi, et æternâ societate gaudere. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui par une providence ineffable, daignez envoyer vos saints Anges pour nous garder; accordez à nos très-humbles prieres la grace d'être soutenus par leur protection, et la joie d'être dans l'éternité les compagnons de leur gloire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de l'Exode. Chap. 23.

Hæc dicit Dominus Deus: Ecce ego mittam Angelum meum, qui præcedat te, et custodiat in via, et introducat in locum quem paravi. Observa eum, et audi vocem ejus, nec contemnendum putes: quia non dimittet cùm peccaveris, et est nomen meum in illo. Quòd si audieris vocem ejus, et feceris omnia quæ loquor, inimicus ero inimicis tuis, et affligam affligentes te; præcedetque te Angelus meus.

Voici ce que dit le Seigneur votre Dieu: Je vais envoyer mon Ange, afin qu'il marche devant vous, et qu'il vous conduise dans le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans le pays que je vous ai préparé. Respectez-le, écoutez sa voix, et gardez-vous bien de le mépriser, car il ne vous pardonnera point lorsque vous pécherez; et il agit en mon nom. Que si vous écoutez sa voix, et que vous fassiez ce que je vous dis, je serai l'ennemi de vos ennemis, et j'affligerai ceux qui vous affligent, et mon Ange marchera devant vous.

Le Livre d'où cette Epître est tirée, est appelé Exode, d'un mot Grec qui signifie la sortie; parce qu'il renferme le récit de la sortie des Israëlites de

l'Egypte, et l'histoire de cent quarante-cinq ans depuis la mort de Joseph jusqu'à l'érection du Tabernacle au pied du Mont Sinaï.

RÉFLEXIONS.

Je vais envoyer mon Ange, afin qu'il marche devant vous, et qu'il vous conduise dans le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans le pays que je vous ai préparé. Le soin que Dieu prend de nous, est une preuve bien sensible de sa bonté et de son infinie miséricorde; mais peut-on imaginer une plus criante, une plus noire ingratitude? peut-il même y avoir une preuve plus marquée d'un mauvais cœur, que de ne faire nulle attention à ses soins paternels, à cette efficace attention, à cette tendre sollicitude que Dieu a sans cesse pour nous? Non content de veiller continuellement à nos intérêts, il nous assigne à tous un gouverneur, un précepteur, un guide, et c'est du milieu de sa Cour, c'est parmi ses plus insignes favoris qu'il choisit ce sage conducteur de ses enfans. C'est toujours un de ses plus nobles et de ses plus chers Courtisans, c'est un des Princes de la Jérusalem céleste qui assistent d'office devant son Trône, qu'il charge du soin de notre conduite. Que cette divine Providence est aimable! Y sommes-nous sensibles, nous qui le sommes tant [illegible] pour le moindre service que [illegible] nous recevons de nos amis? S'il eût été à notre choix dans ce chemin scabreux, dans ces voies épineuses de la vie, de nous choisir un guide, nous fussions-nous jamais avisés de choisir un Ange pour nous rendre ce service important, mais si au-dessous de la dignité de ces Ministres du Très-Haut? Ce que nous n'eussions pas osé demander, ce que nous n'eussions pas osé même penser sans témérité, sans une espece d'extravagance, nous a été donné par le Dieu Tout-Puissant. A peine sommes-nous

nés, avant même que nous voyions le jour, nous avons chacun un Ange qui est chargé du soin de notre conduite, qui écarte tout ce qui peut nous nuire dans un âge où nous sommes incapables de nous aider, dans un âge où notre raison enveloppée ne sauroit se faire jour pour prévoir tant de dangers, tant de mauvais pas, tant de pieges. Le reste de la vie n'est pas moins à craindre : notre Guide fidelle, aussi prévoyant et aussi puissant qu'éclairé, ne nous quitte pas un moment. Quelle est notre gratitude pour un si signalé bienfait, soit à l'egard de Dieu, soit à l'égard de nos bons Anges? Combien de gens passent leur vie sans avoir jamais témoigné la moindre reconnoissance à un si fidelle guide! Redevables d'une infinité de bienfaits, combien de gens meurent sans avoir honoré, aimé, remercié leur Ange Gardien! que cet oubli, que cette indifférence, doivent révolter un cœur Chrétien! que cette ingratitude est criante!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 18.

In illo tempore: Accesserunt Discipuli ad Jesum, dicentes: Quis, putas, major est in regno Cœlorum? Et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum, et dixit: Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in Regnum Cœlorum. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in Regno Cœlorum. Et qui

En ce temps-là: Les Disciples s'approcherent de Jesus, et lui dirent: A votre avis, qui est le plus grand dans le Royaume des Cieux? mais Jesus faisant venir un enfant le mit au milieu d'eux, et leur dit: Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux. Quiconque donc deviendra humble comme cet enfant, celui-

susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit. Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis, qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. Væ mundo à scandalis. Necesse est enim ut veniant scandala : verumtamen væ homini illi, per quem scandalum venit. Si autem manus tua, vel pes tuus scandalizat te ; abscide eum, et projice abs te : bonum tibi est ad vitam ingredi debilem vel claudum, quàm duas manus, vel duos pedes habentem mitti in ignem æternum. Et si oculus tuus scandalizat te, erue eum, et projice abs te : bonum tibi est cum uno oculo in vitam intrare, quàm duos oculos habentem mitti gehennam ignis. Videte ne contemnatis unum ex his pusillis : dico enim vobis, quia Angeli eorum in Cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in Cœlis est.

là est le plus grand dans le Royaume des Cieux. Et celui qui recevra en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est moi-même qu'il reçoit ; mais si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, ce seroit un bien pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales. Car c'est une nécessité qu'il arrive des scandales ; mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Que si votre pied ou votre main vous est une occasion de chute, coupez-le et jetez-le loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie étant estropié d'une main, ou d'un pied, que d'être jeté dans le feu éternel ayant deux mains, ou deux pieds. Et si votre œil vous est une occasion de chute, arrachez-le, et jetez-le loin de vous. Il vous est plus avantageux de parvenir à la vie avec un œil seul, que d'être jeté dans l'abyme du feu ayant deux yeux. Gardez-vous bien de mépriser un seul de ces petits, car je vous dis que leurs Anges dans le Ciel voient continuellement la face de mon Pere céleste.



MÉDITATION.

De la dévotion de l'Ange Gardien.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'après la dévotion que nous devons avoir à Jesus-Christ notre Sauveur et notre Dieu, et envers la sainte Vierge notre bonne Mere, toute notre dévotion, notre vénération, notre confiance doit être envers notre Ange Gardien. C'est un de ces Esprits Bienheureux qui composent la Cour du Très-Haut, c'est un de ces Princes de la céleste Jérusalem, favori du Dieu Tout-puissant, et qui possédant ses bonnes graces, a tout crédit auprès de lui, sur-tout quand il s'agit de l'intérêt du salut de celui qui lui a été confié, et dont il est l'Ange tutélaire. C'est à cette céleste Intelligence, à ce cher Favori, à cet Esprit Bienheureux que Dieu nous a confiés depuis le moment de notre naissance. Quel respect ne lui devons-nous pas, étant sans cesse en sa présence? quelle tendresse, quelle reconnoissance envers un tel Guide qui ne nous quitte pas d'un moment? quelle docilité à ses saintes inspirations, à ses avis secrets? quelle confiance? La Majesté des Rois imprime tant de respect, que leur seule présence nous tient dans le devoir. Celui, dit le Sauveur, qui est le moindre dans le Ciel, est au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre. Le dernier des Anges est plus noble que le plus grand Roi du monde : avec quel respect ne devons-nous pas nous tenir devant lui? Hélas! combien de gens n'ont peut-être jamais pensé qu'ils étoient en la présence de leur bon Ange? Cet Esprit si noble et si pur est sans

cesse avec moi, il est témoin de toutes mes actions, il ne me quitte pas d'un pas; et je passe les jours, les semaines, les mois, et peut-être même les années sans penser que j'ai sans cesse à mes côtés mon bon Ange : quelle inadvertance plus irréligieuse! quelle plus criante indignité! Un ami de cette qualité, un protecteur de cette sainteté et de cette excellence : et cependant on ne fait pas plus d'attention à ce Guide si respectable, que s'il n'étoit jamais auprès de nous. Mon Dieu, que ce manque de respect nous causera un jour un regret bien sensible!

SECOND POINT.

Considérez combien les services importans que nous rend sans cesse notre Ange Gardien, nous engagent à une vive et continuelle reconnoissance. Quels soins ne prend-il pas de nous? quels bons offices ne nous rend-il point depuis le premier moment de la naissance? de combien d'accidens fâcheux ne nous a-t-il pas défendus dans notre enfance? de combien de mauvais pas ne nous a-t-il pas tirés durant notre jeunesse? combien de secours importans ne lui devons-nous point durant tout le cours de la vie; et quels services n'est-il pas en état de nous rendre à l'heure de notre mort? Nous saurons un jour ce que nous devons à notre Ange Gardien; mais quel creve-cœur, quel regret de ne découvrir les obligations que nous lui avons, que quand nous ne sommes plus en état de lui donner des marques de notre vive reconnoissance! quel regret quand, paroissant devant Dieu au sortir de cette vie, nous appercevrons cet Esprit Bienheureux, cet Ange tutélaire qui ne nous a jamais abandonnés d'un seul moment, et dont nous aurons négligé les salutaires avis, que nous avons tant de fois contristé par nos volontaires égare-

mens, dont nous n'aurons jamais respecté la présence! et quel doit être le dépit, la rage et le désespoir de ces malheureux réprouvés au moment qu'ils se verront contraints de se séparer de leurs bons Anges pour toute l'éternité! Prévenons du moins ces cruels regrets, et réparons le passé par une continuelle reconnoissance. Notre bon Ange est jour et nuit avec nous, ne le perdons jamais de vue. Nous devons avoir une soumission entiere à tous ses ordres, une parfaite docilité à ses avis, et une grande confiance en sa protection. Si nous avions un ami puissant, éclairé, fidelle et zélé pour nos intérêts, manquerions-nous d'avoir recours à lui dans nos peines, de le consulter dans nos doutes? ses conseils ne seroient-ils pas des loix pour nous? ne nous ferions-nous pas une obligation et un plaisir de les suivre? manquerions-nous de confiance? Notre Ange Gardien est ce fidelle ami qui possede avec avantage toutes ces qualités: ne devons-nous pas avoir à son égard la même conduite? Quand nous sentons un bon mouvement qui nous porte au bien, ou qui nous éloigne du mal, c'est une inspiration qu'il nous procure, c'est un conseil qu'il nous donne pour notre salut; et nous le négligeons, et même nous le rebutons pour obéir à la suggestion du démon qui n'a pour but que de nous rendre les compagnons de son supplice, en nous rendant les compagnons de sa révolte. Chargé du soin de notre conduite, il ne respire que notre salut, il n'est attentif qu'à nous faire vaincre les ennemis de notre salut, qu'à nous en faire surmonter les obstacles. Avec quel empressement, avec quelle confiance ne devons-nous pas avoir recours à notre Ange Gardien dans toutes les tentations, dans tous les dangers, dans toutes les affaires épineuses et importantes?

Mon Dieu, que j'ai de regret et de confusion d'avoir négligé jusqu'ici autant que je l'ai fait un

Protecteur si puissant, un si fidelle ami, un Guide à qui j'ai des obligations infinies! Combien de fois ai-je manqué de respect en sa présence, quelle ingratitude pour tous ses bienfaits! Quel amour ai-je eu pour lui, quelle confiance en son assistance? Faites, Seigneur, que cet aveu, joint au repentir que j'ai, m'obtienne le pardon de ma faute. Je vais la réparer le reste de mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

In conspectu Angelorum psallam tibi. Psal. 137.
Je n'oublierai jamais, ô mon Dieu, que c'est en présence de mon Ange Gardien que je chante vos louanges.

Benedictus Deus qui misit Angelum suum. Dan. 3.
Soyez éternellement béni, Seigneur, qui avez daigné nous envoyer votre Ange pour prendre soin de nous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CE n'est pas assez de connoître le bonheur que nous avons d'avoir un Ange tutélaire que Dieu a chargé du soin de veiller sur nous et de nous conduire; ce n'est pas assez d'être persuadés des obligations que nous lui avons, nos sentimens de respect, d'amour et de reconnoissance doivent se montrer par notre conduite, et notre dévotion envers ce Conducteur fidelle doit croître chaque jour avec ses bienfaits. Ne passez aucun jour de votre vie sans l'honorer d'un culte particulier; terminez chaque jour la priere du matin et du soir par cette priere à votre bon Ange: *Angele Dei, qui custos es meî, gratias ago tibi pro omnibus beneficiis mihi à te collatis. Me tibi commissum pietate supernâ, hodie et quotidie illumina, custodi, rege, guberna, et in hora mortis meæ ab hoste maligno me defende.* Ange du

Seigneur, sous la tutelle duquel je suis, je vous remercie de tous les bienfaits que j'ai reçus de vous. Et puisque Dieu par sa bonté infinie m'a confié à vos soins, daignez aujourd'hui et tous les jours de ma vie m'éclairer, me garder, me gouverner, me diriger, et me défendre à l'heure de la mort de la malice de l'ennemi de mon salut.

Ne manquez jamais de vous confesser, et de communier le jour de la Fête de l'Ange Gardien. Invoquez-le sans cesse dans tous vos besoins. N'entreprenez jamais rien de considérable sans implorer son assistance ; et lorsque vous êtes en voyage, récitez l'Oraison qu'on dit aujourd'hui à la Messe, avant que de vous mettre en chemin.

2.° Quoique nous devions tous les jours honorer notre bon Ange, et même l'invoquer plusieurs fois chaque jour, il y a un jour dans la semaine consacré plus particuliérement à son honneur, et c'est le mardi. Honorez-le ce jour-là d'une maniere plus particuliere, et ne manquez pas de dire l'Oraison suivante :

O fidelissime Comes à Deo tutelæ meæ assignate! Protector et Defensor meus nunquam recedens à latere meo! quas tibi gratias referam pro fide, amore, innumerisque in me collatis beneficiis. Tu dormienti advigilas, mœstum solaris, dejectum erigis, imminentia pericula avertis, futura doces cavere, à peccatis abstrahis, ad bonum impellis, lapsum ad pœnitentiam hortaris, Deoque concilias. Jamdudum fortassis in infernum detrusus fuissem, nisi tuis precibus divinam à me iram avertisses. Ne, precor, me unquam deseras. In adversis solare, in prosperis contine, in periculis tuere, in tentationibus adjuva, ne iis unquam succumbam. Preces et gemitus meos, omniaque pia opera divino conspectui offer, atque effice ut in gratia ex hac vita perveniam ad vitam æternam. Amen.

O fidelle Gardien qui ne m'abandonnez jamais,

et que la providence de Dieu m'a donné pour me soutenir, me protéger et me défendre ! quelles actions de grace puis-je vous rendre qui répondent à la fidélité que vous me marquez, à l'amour que vous me témoignez, et aux bienfaits que je reçois de vous à toute heure ! C'est vous qui veillez pour moi lorsque je dors, qui me consolez lorsque je suis triste, qui m'encouragez lorsque je suis abattu; c'est vous qui écartez les dangers présens qui me menacent, et qui m'instruisez à me précautionner contre les dangers futurs qui pourroient me menacer; c'est vous qui me retirez du péché, et qui m'excitez au bien; c'est vous qui m'exhortez à la pénitence après la chute; c'est vous qui ménagez ma réconciliation avec Dieu. Peut-être qu'il y a long-temps que l'enfer seroit ma demeure, si par la force de vos prieres vous n'aviez détourné le coup de la divine Justice prêt à m'accabler. Continuez-moi, je vous prie, vos amoureux soins, ne m'abandonnez jamais, consolez-moi dans l'adversité, ne permettez pas que je passe les bornes de la modération chrétienne dans la prospérité, soyez mon soutien dans les périls, ma force dans les tentations, afin que je sorte toujours victorieux du combat; tout ce que je répands de prieres, tout ce que je pousse de gémissemens, tout ce que je fais de bonnes œuvres, offrez tout au Dieu dont vous ne perdez jamais la vue; enfin faites en sorte par votre amoureuse vigilance que mon dernier soupir soit un soupir d'amour, et que mourant dans la grace je passe de la vie qui finit, à celle qui n'a point de terme. Ainsi soit-il.

TROISIEME JOUR.

SAINT GERARD, ABBÉ DE BROGNE.

SAINT GERARD, fils de Stance, proche parent de Haganon Duc de la basse Austrasie, et de Plectrude, qui étoit sœur d'Etienne Evêque de Liege, vint au monde sur la fin du neuvieme siecle. Il naquit au village de Staves dans le Comté de Namur. Il parut bien dès le berceau que Dieu l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions; et la beauté de son naturel, son inclination à la vertu, sa modestie et sa docilité furent dès-lors un présage de cette haute sainteté où il parvint dans la suite. On lui donna une éducation propre aux enfans de sa qualité; mais sa vertu fut toujours au-dessus de son âge. Dans tout le temps de ses études et de ses autres exercices, sa piété ne se démentit point. Son amour pour la pureté, laquelle se conserva avec autant d'éclat à la Cour que dans le Cloître, lui fit toujours éviter avec soin tout ce qui pouvoit la ternir. Sa modestie imposoit aux plus libertins, et on le voyoit rougir et souffrir à la moindre parole libre.

On lui fit prendre de bonne heure le parti des armes, qui sembloit être la vocation des enfans de sa qualité. La Cour de Beranger Comte de Flandres, passoit alors pour la plus brillante de l'Europe. Gerard fut envoyé à cette école pour se former. Il s'y distingua bientôt par toutes ses belles qualités, par son esprit doux, brillant et naturellement poli, mais singuliérement par sa sagesse. On ne vit jamais un jeune Gentilhomme plus accompli, ni plus Chrétien. La Cour, l'écueil ordinaire de l'innocence, ne servit qu'à

rendre la sienne plus éclatante. Il n'omit aucun de ses exercices de piété, et il sut si bien joindre les prééminences de sa naissance avec les devoirs de sa Religion, que ses belles manieres faisoient honneur à sa dévotion, et sa dévotion à sa naissance.

Gerard se conduisit avec tant de sagesse à la Cour de Namur, que le Comte l'admit dans tous ses conseils, et lui donna toute sa confiance. Revenant un jour de la chasse, il trouva à trois petites lieues de Namur, dans un lieu appelé Brogne, une Chapelle que Pepin avoit fait bâtir; il s'y arrêta pour prier Dieu. Fatigué de sa course, il s'assoupit, et dans son sommeil il eut un songe. Il lui sembla de voir saint Pierre qui lui ordonnoit de bâtir une Eglise en ce lieu, et de l'enrichir des Reliques du Martyr saint Eugene son disciple. S'étant éveillé, il fut frappé de cette espece de vision; saint Eugene lui étoit inconnu, et il ignoroit parfaitement où étoient ses Reliques. Comme ce lieu lui appartenoit, il y fit bâtir une magnifique Eglise, et fonda des Prébendes pour l'entretien des Clercs qui devoient la desservir.

Cependant le Comte de Namur ayant une affaire importante à négocier avec le Prince Robert, envoya Gerard à la Cour de France. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il y laissa ses gens, et alla seul loger dans l'Abbaye de Saint-Denys, pour y passer quelques jours en retraite. Assistant un jour à l'Office avec les Moines, il entendit que parmi les saints Patrons de l'Abbaye, on faisoit commémoration de saint Eugene Martyr; ce qui lui rappela la vision qu'il avoit eue dans son Eglise de Brogne. Il s'informa des Moines, qui étoit ce saint Eugene. On lui dit que c'étoit un des disciples de saint Pierre, qui avoit donné son sang pour la Foi, et qu'on avoit son corps dans l'Abbaye. Il raconta à quelques-uns des

Religieux ce qui lui étoit arrivé, le songe qu'il avoit eu, et l'envie qu'il auroit d'avoir ce sacré dépôt pour en enrichir son Eglise de Brogne; mais on lui fit entendre qu'on n'étoit pas d'humeur de lui faire un tel présent, et qu'on ne se priveroit jamais d'une si belle Relique. N'ayant rien pu obtenir, il revint à Paris, termina sa négociation auprès du Prince Robert, et retourna en rendre compte à Beranger, sans perdre l'espérance d'avoir un jour la Relique.

Pendant la retraite qu'il avoit faite à l'Abbaye de Saint-Denys, il avoit été tellement touché du bonheur de la vie Religieuse, et si édifié de ce qu'il avoit vu pratiquer aux Moines, qu'il en avoit remporté le désir de quitter le monde, et de revenir en ce lieu pour s'y consacrer à Dieu le reste de ses jours. Quelque tentant que fût son état, quelques flatteuses que fussent les espérances que sa naissance, ses rares qualités, son crédit pouvoient lui promettre, le vide de tous ces biens apparens, la pensée de l'éternité, la brieveté de cette vie faisoient croître son désir pour la solitude, en augmentant son dégoût pour la Cour. L'étroite amitié qui étoit entre lui et le Comte ne lui permit point de lui cacher plus long-temps son dessein; il s'ouvrit à lui, et lui déclara que n'ayant qu'une seule affaire qui l'intéressât, qui étoit celle de son salut, il avoit résolu de quitter le monde. Le Comte de Namur fut touché d'une si sainte et si généreuse résolution, et ne lui répondit d'abord que par des larmes. Comme ce Prince étoit fort Chrétien, il ne voulut point s'opposer aux desseins de Dieu et à une vocation si marquée. Gerard ayant obtenu son agrément, alla prendre congé de son oncle l'Evêque de Liege, et partit pour se rendre à Saint-Denys. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie de cette célebre Communauté, en recevant un sujet si illustre. Gerard y prit l'habit de Saint-Benoît, et

ne s'attacha plus qu'à se rendre parfait dans la profession de la vie Monastique. Il parut bientôt dans le Monastere ce qu'il avoit paru à la Cour. A peine avoit-il passé deux mois dans le Noviciat, qu'on le proposoit aux plus anciens Religieux comme un parfait modele. Son humilité, sa modestie, l'exacte observance de sa Regle, sa mortification et sa piété faisoient revivre en lui les Maur et les Placide. Après sa profession, il se remit à l'Alphabet des Lettres comme un enfant de cinq ans; et il y fit un si merveilleux progrès en peu de jours, que ses Supérieurs l'obligerent deux ans après de prendre les premiers Ordres. Il fallut combattre long-temps, pour vaincre son humilité. On le fit résoudre à recevoir le Diaconat; mais il fallut lui accorder encore cinq ans pour se préparer à la Prêtrise.

Sa vertu reçut un nouveau lustre à l'Autel. Plein de la haute idée du Sacerdoce de Jesus-Christ, il en soutint la sublime dignité par une innocence et une pureté qui approchoit fort de celle des Anges. Il se fit une loi d'offrir tous les jours le divin Sacrifice, et c'étoit chaque jour avec une nouvelle ferveur; sa tendre dévotion et son ardent amour pour Jesus-Christ, se manifestoient pàr ses larmes; la source n'en put jamais tarir.

Cependant le souvenir de sa vision dans la Chapelle de Brogne persévéroit, et le désir de l'enrichir du corps de saint Eugene n'étoit pas éteint. Il en fit la proposition en plein Chapitre; il y raconta en présence de tous les Moines tout ce qui lui étoit arrivé; ce que l'Apôtre saint Pierre lui avoit ordonné dans son songe; et parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction, que tous les Religieux, qui avoient pour lui une estime et une vénération singuliere, convinrent de lui accorder sa demande.

Notre Saint ayant obtenu enfin ce qu'il souhai-

toit depuis si long-temps, partit pour s'en retourner en son pays chargé des saintes dépouilles. Il déposa le Corps du saint Martyr dans son Eglise de Brogne, avec beaucoup d'autres Reliques qu'on lui avoit encore données à Saint-Denys; et la cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solemnité le 18 du mois d'Août de l'an 930. Les miracles qui s'y firent en grand nombre depuis cette translation, y attirerent la dévotion des peuples de tous côtés. Ce concours des Fidelles excita la jalousie des Curés voisins, et inquiéta la molle fainéantise des Clercs que notre Saint y avoit établis pour desservir l'Eglise. Ils firent de si grandes plaintes à l'Evêque de Liege contre cette nouvelle dévotion, que ce Prélat résolut de l'abolir. Mais il n'eut pas plutôt formé ce dessein, qu'il tomba sur le champ dangereusement malade. Il reconnut sa faute, et il ne recouvra la santé que par l'intercession de saint Eugene. Saint Gerard mal édifié de l'indévotion des Clercs, les congédia; il y appela les Moines de Saint-Benoît, et telle fut l'origine de la célebre Abbaye de Brogne.

Quelque répugnance qu'eût notre Saint pour toute supériorité, il fallut cependant se charger de la conduite du nouveau Monastere. Il y établit la discipline monastique dans toute sa pureté selon l'esprit de saint Benoît. Mais se trouvant trop interrompu par la foule des peuples qui y formoient un grand concours, et n'ayant pu obtenir de l'Evêque de Liege la démission de sa charge, il se pratiqua une cellule à l'écart pour y vivre en reclus, et ne converser plus qu'avec Dieu dans une parfaite solitude. Les douceurs qu'il y goûtoit dans le repos de la contemplation, étoient pour lui un avant-goût des joies du Ciel; mais la divine Providence l'appeloit à une vie plus active.

Il y avoit en Haynaut une Communauté de Chanoines Réguliers sous le titre de Saint-Guis-

lein, devenue depuis long-temps peu réguliere. L'Evêque de Cambrai à la sollicitation de Gislebert Duc de Lorraine, résolut d'y mettre la réforme. Il ne crut pas pouvoir trouver personne plus propre pour en venir à bout que saint Gerard. Mais il n'étoit pas aisé de le résoudre à quitter sa cellule. Il employa les raisons, les prieres et les larmes pour détourner ce nouveau fardeau; il fallut cependant obéir malgré sa répugnance. On ne voulut pas même lui laisser la liberté de se décharger sur un autre de la direction de son Monastere de Brogne, tant on étoit persuadé que son nom seul suffisoit pour maintenir la réforme dans sa ferveur. Etant arrivé à Ursidung, c'étoit le nom de la Communauté de Saint-Guislein, il commença par y appeler de ses Religieux, après en avoir ôté les Chanoines. La discipline monastique y brilla bientôt avec éclat. L'esprit de saint Benoît dont il étoit animé, régna d'abord avec autant de ferveur à Ursidung qu'à Brogne. Une piété édifiante, une mortification sans bornes, l'esprit de la plus austere pauvreté, furent moins le fruit de ses exhortations que de ses exemples. Le Monastere de Saint-Guislein devint l'admiration de toute la Flandre; et Dieu donna de si grands succès à ses travaux, que la plupart des Prélats et des Princes voisins, souhaiterent de l'avoir pour réformateur des Monasteres qui étoient dans le relâchement. Son penchant et son amour pour la retraite, furent obligés de céder à l'ardeur de sa charité. Son zele ne lui permit pas de se refuser aux besoins spirituels de plusieurs Communautés qui avoient besoin de réforme. Ce fut alors qu'on vit avec admiration ce que peut la sainteté quand elle est animée d'un vrai zele. Saint Gerard se vit chargé de toutes les Abbayes de Flandre, aux instances du Comte Arnould surnommé le Grand, qu'il avoit guéri miraculeusement de la pierre, et porté à mener une vie pénitente le reste de ses jours.

Le nombre des Monasteres qui étoient déchus de l'esprit primitif de leur Institut, et la qualité des Moines qu'il falloit réformer, rendoient l'entreprise presque impossible ; notre Saint en vint heureusement à bout. En moins de vingt ans, il établit la réforme en dix-huit Monasteres ; et l'on vit refleurir la ferveur et la discipline la plus exacte dans celui de Saint-Pierre de Gand et dans celui de Saint-Bavon, dans ceux de Saint-Martin de Tournay, de Marchiennes, de Hasnon, de Rhonay, de Saint-Wast d'Arras, de Turhoult, de Wormhoult, de Saint-Riquier, de Saint-Bertin, de Saint-Silvain, de Saint-Samer, de Saint-Amand, de Saint-Amé de Douay, et de Sainte-Berthe.

S'il est vrai qu'il est plus difficile de réformer un Monastere que de le fonder, que de sueurs, que de déboires, que de fatigues, que de travaux une réforme si générale ne lui procura-t-elle point ? il est étonnant qu'un seul homme ait pu suffire à une si ample moisson. Ces dix-huit Monasteres qui regardent encore aujourd'hui saint Gerard comme leur Abbé, et qui sont autant de miracles de son zele, ne furent pas les seuls qui profiterent de ses travaux ; la Lorraine, la Champagne, la Picardie demanderent le Réformateur, et tous leurs Monasteres virent bientôt fleurir la réforme : Mouzon, Thin le Moutier, Saint-Remy de Rheims, l'honorent comme le Restaurateur de l'Ordre de Saint-Benoît, et comme leur second Patriarche.

Quoique tant de travaux joints à ses grandes austérités eussent beaucoup altéré sa santé et usé ses forces, il entreprit malgré son grand âge, le voyage de Rome pour faire autoriser et confirmer par le Pape toutes les réformes qu'il avoit faites ; à son retour, il voulut faire encore la visite de tous les Monasteres qui étoient sous sa direction ; et s'en étant ensuite démis, il alla se renfermer

dans sa cellule de Brogne. Il ne s'y occupa plus que de la pensée de l'éternité. Son Oraison étoit une continuelle contemplation : c'étoit dans ces douces et intimes communications avec Dieu que cette grande ame se préparoit par l'exercice du plus pur amour à aller recevoir dans le Ciel sa récompense. Il avoit eu toute sa vie une dévotion tendre envers la Mere de Dieu, et c'étoit devant son image et aux pieds de Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement, qu'il passoit les nuits en prieres. Enfin comblé de mérites et plein de jours, il termina une longue et sainte vie par la mort des Justes. Ce fut le troisieme d'Octobre de l'an 959, auquel jour l'Eglise célebre sa mémoire. Le grand nombre des miracles éclatans qui se firent à son tombeau et ceux qu'il avoit faits durant sa vie, augmenterent son culte. Son saint Corps fut levé de terre l'an 1131 ; et depuis, l'Eglise de Brogne qui a pris le nom de Saint-Gerard, l'a pour son titulaire.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit à l'honneur des saints Abbés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Gerardi Abbatis commendet, ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, par l'intercession du bienheureux Gerard Abbé, de nous rendre agréables à votre divine Majesté ; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jesus-Christ Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

Il a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis: il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois: il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire: il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: Car il lui a fait entendre sa voix; et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

Les Hébreux n'ont pas voulu reconnoître pour Canonique le Livre de l'Ecclésiastique dont cette Epître est tirée; mais toute l'Eglise Catholique l'a toujours reçu comme tel, c'est-à-dire, comme un ouvrage inspiré de Dieu, et qui fait partie de l'Ecriture-Sainte. La Tradition, tous les Peres ont reconnu sa canonicité. C'est le Livre spirituel de tous les siecles.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur. La foi regle l'esprit et le cœur des Saints, et la douceur leur conduite. Une sévérité seche et amere ne fut jamais l'effet d'un zele Chrétien;

c'est d'ordinaire l'effet d'un orgueil déguisé, qui prend le masque de la religion pour se satisfaire aux dépens de la simplicité, et même de la bonne foi du peuple. C'est le juste reproche que Jesus-Christ faisoit aux Pharisiens qui faisoient parade de leur sévérité envers les autres à qui ils imposoient des fardeaux insupportables, tandis qu'ils se dispensoient eux-mêmes en secret des plus essentielles observances de la Loi. Tel est l'artifice naturel de tous les hérétiques; nul qui n'ait crié à la réforme contre le relâchement. A la vérité un air de sévérité impose; le pécheur sent bien qu'il a besoin de pénitence, et quand on est véritablement pénitent, on n'aime point à être flatté. Ce sont des malades qui sentant leur danger, estiment un Médecin qui n'ordonne que des remedes violens. Il en faut quelquefois pour les maladies de l'ame; mais ce n'est point l'esprit du Sauveur de ne vouloir employer pour toutes les infirmités spirituelles que le feu, le vin et le vinaigre. C'est du vin et de l'huile dont se sert le charitable Samaritain. C'est une erreur grossiere de confondre toujours la douceur avec le relâchement. Celui-ci ne tend qu'à affoiblir, qu'à éluder la Loi de Jesus-Christ; celle-là veut la faire observer avec amour, et en rendre la pratique moins dure. Le Sauveur condamne par-tout le relâchement de sa Morale, mais par-tout il nous recommande la douceur: *Discite à me, quia mitis sum*. Nul Saint qui n'ait été sévere à lui-même, c'est un précepte : il faut se haïr soi-même : *Adhuc et animam suam*. Il ne faut rien se pardonner. Nous sommes un sujet bien propre pour la sévérité Evangélique. Jesus-Christ ne cesse de nous en faire d'admirables leçons, et par ses paroles et par ses exemples. Jeûnons, et ne cherchons pas à adoucir, à mitiger notre jeûne par cent petits secours qui ne sont que des raffinemens de délicatesse que l'amour-propre et

la sensualité, fertiles en expédiens, inventent et suggerent. Macérons notre chair sans pitié, et sans craindre de nous rendre des serviteurs inutiles; imposons-nous des pénitences proportionnées et salutaires; quand c'est dans notre propre fonds, nous avons moins à craindre les excès. Mais ménageons toujours avec prudence la foiblesse des autres. L'huile avec le vin est excellent pour les plaies; le vin seul s'il est aigre les irrite, et ne les guérit point : ces Maîtres durs et peu compatissans, ces tons si hauts, ces airs impérieux et toujours chagrins, ces manieres hargneuses et impatientes, se font haïr, et se font peu craindre. On lasse la patience, on aigrit le cœur et l'esprit par une sévérité outrée. La douceur de Jesus-Christ est toujours efficace.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans,

meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.	ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Sur la mauvaise Humeur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la mauvaise humeur est, pour ainsi dire, l'ennemi domestique du repos de l'homme; on pourroit même l'appeler son tyran. Quel trouble ne cause-t-elle pas dans l'esprit, quelle tempête n'excite-t-elle point dans le cœur, quels chagrins, quels depits, quelle rage! Si elle n'est pas toujours si violente, elle n'en est pas moins maligne; ses effets ordinaires sont le tourment du cœur humain. Quelle amertume ne répand-elle pas dans le naturel le plus doux! elle obscurcit les jours les plus sereins; elle fait disparoître la politesse, la piété, la raison même; c'est une maladie qui croît avec l'âge et qui devient incurable dans un âge un peu avancé. Si la mauvaise humeur ne répandoit son aigreur et son fiel que dans le fonds où elle est née, elle ne rendroit malheureux que son propre sujet : mais elle fait sentir sa malignité à tous ceux qui l'approchent. Elle trouble, elle fait gémir toute une famille, si elle se trouve dans un des chefs. Elle n'épargne ni amitié, ni société, ni bienséances; et c'est de cet ennemi domestique que le démon se sert d'ordinaire pour tendre des pieges à l'innocence et à la plus sincere vertu. Est-on de mauvaise humeur : on est fâcheux aux autres, et l'on devient insupportable à soi-même, et c'est d'ordinaire dans ces troubles que les passions font le plus de progrès et de dégâts. Ce ne sont pas seulement

les libertins qui sont sujets à cette maladie; ceux qui passent pour des gens sages, ceux qui font même profession de vertu, n'en sont pas exempts; ceux qu'on appelle dévots, sont quelquefois de plus mauvaise humeur que les autres, et leur mauvaise humeur est souvent plus aigre, plus inquiete, plus chagrine, plus vétilleuse, plus chagrinante; elle est même plus incurable, parce qu'un faux prétexte de gloire de Dieu, de dévotion, de zele, la nourrit. Est-il possible, Seigneur, qu'un défaut si grossier, qu'une passion si marquée, qu'une maladie de l'ame si visible, n'excite pas notre indignation, notre zele et notre application! Est-il possible qu'on épargne si long-temps, toute la vie même, un ennemi domestique qui se fortifie tous les jours, et qui devient tous les jours plus impérieux, plus fier, plus dangereux à mesure qu'il se fortifie! On en sent les tristes effets, on en condamne les plus fâcheuses suites; mais quels efforts fait-on, quels remedes prend-on pour guérir une maladie qui nuit si fort?

SECOND POINT.

Considérez qu'outre les tristes, les funestes effets que produit la mauvaise humeur dans les personnes livrées à leurs passions, et peu Chrétiennes, rien ne décrie tant la vertu, rien ne fait tant de tort à la dévotion que cette maladie de l'ame. Comme la mauvaise humeur est une preuve d'immortification et de foiblesse, elle est si opposée à l'idée qu'on a de la véritable piété; elle est si opposée à son véritable caractere, que par-tout où elle se trouve, elle éteint toute la bonne opinion qu'on avoit des personnes qui se laissent maîtriser par cette humeur bizarre. Ce qui détruit cette bonne opinion des personnes qui ont de l'humeur, c'est que la mauvaise humeur

est la marque la plus sensible d'une ame imparfaite et d'un cœur immortifié. On n'est jamais de mauvaise humeur qu'on ne prouve l'empire de la passion sur un cœur lâche, infidelle à la grace, et peu dévot. Quelle contradiction plus bizarre! quel manque de vertu mieux marqué que de voir des gens au sortir de la table de la Communion, au sortir d'une bonne œuvre, au sortir même de l'Autel, chagrins, inquiets, fâcheux, coleres même! Quel honneur fait à la dévotion une conduite si irréguliere! une égalité d'humeur toujours inaltérable est le privilege singulier et inaliénable de la véritable vertu. Dès que la dévotion, la prudence, la civilité, la politesse dépendent de l'humeur, ce n'est plus vertu, ni belle qualité; c'est caprice. L'esprit ne doit pas dépendre de l'humeur, et un cœur Chrétien en doit être encore moins l'esclave; c'est la dévotion, c'est l'esprit de Dieu qui en doit modérer toutes les saillies et régler tous les sentimens. A la vérité rien de plus naturel que l'humeur, on n'en est pas toujours le maître; il est vrai que la mauvaise humeur naît de la constitution et du sang, mais elle n'est pas moins soumise à la raison, et sur-tout à la grace. Les passions et l'amour-propre naissent avec nous, ils sont aussi l'objet de notre mortification et le sujet de nos victoires. Soyons déterminés à les combattre, la grace du Sauveur qui ne nous manque jamais, nous répond de leur défaite. On n'est jamais de mauvaise humeur que faute de mortification. Etudions-nous à vaincre ce naturel, ces passions dominantes : ce travail est toujours salutaire, et il n'est jamais ingrat. Chose étonnante! les naturels les moins heureux, les moins doux, ne sont jamais de mauvaise humeur en présence de ceux qu'on veut ménager, et à qui il est de notre intérêt de plaire. Quand est-ce que les motifs de Religion auront autant de pouvoir sur notre cœur que les motifs naturels?

Daignez, Seigneur, me donner votre grace pour vaincre, pour détruire cet ennemi domestique si opposé à mon salut et à mon repos ; car je suis résolu de m'étudier, de m'appliquer dès ce moment à le vaincre ; avec votre secours j'espere en venir à bout.

Aspirations dévotes durant le jour.

Libera me de sanguinibus Deus, Deus salutis meæ. Psal. 50.

Mon Sauveur et mon Dieu, délivrez-moi de ces passions immortifiées qui me mettent de si mauvaise humeur.

Ne deseras in tristitia cor meum. Eccli. 38.

Ne permettez pas, Seigneur, que je me laisse aller à la mauvaise humeur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA mauvaise humeur est toujours l'effet d'un cœur immortifié et du déréglement de l'ame. Rien ne prouve mieux combien on a peu de vertu, que cette alternative de joie, de tristesse et de chagrins. Mais si vous êtes inquiet et fâcheux à vous-même, faut-il que ceux qui sont auprès de vous en essuient les orages ? Si vos passions vous maîtrisent, pourquoi en répandre le fiel et l'amertume sur les innocens ? Vous ne pouvez vous supporter vous-même : quelle injustice, quelle dureté de vouloir que ceux qui ne contribuent point à votre maladie, en supportent toutes les incommodités ! Etes-vous sujet à ces accès de tristesse, de mélancolie, de mauvaise humeur : prenez tous les remedes propres pour guérir un mal si opposé à la piété, et à la société civile. La mauvaise humeur est naturelle dans son principe, mais elle est toujours libre à

l'égard de ses effets. C'est un défaut, vous devez le corriger; c'est une passion, vous devez la mortifier et la vaincre. Elle ne devient incurable que parce qu'on l'épargne, et qu'on la laisse agir sans la contrarier. Dès que vous sentirez naître en vous cette mauvaise humeur, faites tous vos efforts pour la dompter, pour l'étouffer, ou du moins pour la rendre invisible. Ne soyez jamais plus doux, plus affable, plus poli, plus obligeant que quand vous sentirez que vous êtes de mauvaise humeur.

2°. C'est un mauvais remede que de s'éloigner de la conversation et du commerce, lorsqu'on se trouve dans cette chagrine disposition, la retraite la rend plus violente. Il faut au contraire la fatiguer par l'exercice. Rien ne l'affoiblit tant que les fréquentes victoires. La priere est un excellent remede pour cette fâcheuse maladie. Elle ne manque jamais de sécher la dévotion; on ne trouve plus de goût aux exercices de piété : soyez-y plus fidelles alors qu'à l'ordinaire, multipliez-les même. Cette pratique dompte et affoiblit merveilleusement la mauvaise humeur.

QUATRIEME JOUR.

Saint François d'Assise, Confesseur.

Saint François, si célebre par l'éclat de ses vertus, l'admiration du monde Chrétien par son détachement de tous les biens créés, l'un des plus grands Saints de l'Eglise, étoit natif de la Ville d'Assise en Ombrie. Il vint au monde l'an 1102, et naquit dans une étable où sa mere se trouvant saisie tout-à-coup des douleurs de l'enfantement, accoucha; le Seigneur ayant voulu

que celui qui devoit mener une vie si conforme à celle de Jesus-Christ, lui ressemblât même pour le lieu de sa naissance. Son pere Pierre Bernardon, et sa mere Pique étoient marchands, et vivoient de leur négoce. Il fut nommé Jean au Baptême, mais on lui donna depuis le nom de François-, parce qu'il avoit appris en peu de temps la langue Françoise, nécessaire alors aux Italiens pour le commerce.

Ses parens ne prirent pas un grand soin de son éducation; et après lui avoir fait prendre une légere connoissance des Lettres, l'appliquerent tout jeune au négoce. François avoit de l'esprit, il étoit bien fait, il avoit un cœur noble et généreux, et sensible aux miseres d'autrui; ses manieres honnêtes, douces et naturellement polies le distinguoient parmi ceux de sa condition, et lui gagnoient le cœur de tout le monde: il aimoit le plaisir plus que l'intérêt, mais il avoit en horreur la débauche, et sa belle passion dès son enfance fut la charité. Ne pas donner l'aumône à un pauvre qui la lui demandoit, c'étoit pour lui un supplice; aussi l'ayant refusé un jour par mégarde pour être trop occupé à faire un marché, il en eut un si grand regret, que quittant tout, il courut après ce mendiant, lui donna tout ce qu'il avoit, et promit à Dieu de ne refuser jamais l'aumône à personne.

Le tracas du négoce et l'air d'une boutique lui convenoient peu. Dieu avoit bien d'autres desseins sur lui; mais il étoit trop dissipé pour comprendre ces mysteres; un événement désagréable servit à le rendre moins distrait. Dans un démêlé qu'eurent les habitans d'Assise avec ceux de Pérouse, François fut un des plus ardens à défendre ses droits; on prit les armes, on en vint aux mains. François s'y distingua par sa valeur, mais il fut fait prisonnier, et resta un an à Pérouse. Cette retraite commença à le dégoûter du monde; mais elle ne le

convertit pas. A peine eut-il recouvré sa liberté qu'il tomba dans une longue et fâcheuse maladie qui ne le rendit pas plus dévot. Lorsque sa santé fut rétablie, il se fit faire un habit fort propre. Le jour qu'il commença à le mettre, il rencontra un pauvre Gentilhomme couvert d'un vieux haillon; il en fut si touché qu'il lui donna son bel habit et se revêtit de celui du pauvre. La nuit suivante il vit en songe un magnifique Palais rempli d'armes luisantes toutes marquées du signe de la croix. Il demanda à qui étoient ces armes : on lui répondit, qu'elles étoient pour lui et pour ses soldats. A son réveil il ne douta point que la Providence ne le destinât à être quelque jour un grand Capitaine. A cette pensée sa passion pour la gloire se réveilla. Il part pour aller dans la Pouille offrir ses services à Gautier Comte de Brienne, qui, assisté par Philippe-Auguste Roi de France, y commandoit une grosse armée contre les ennemis de sa Maison; mais notre nouveau Guerrier fut rappelé à Assise par un autre songe, où Dieu lui faisoit connoître qu'il ne devoit servir d'autre Maître que lui. Il commença pour lors à comprendre que la Milice où il devoit s'engager étoit toute spirituelle, et que l'ennemi qu'il avoit à combattre étoit lui-même et ses passions. Il revint donc à Assise, et renonçant au négoce, il ne pensa plus qu'à connoître ce que Dieu demandoit de lui.

Un jour étant à cheval dans la plaine d'Assise, il rencontra un lépreux qui lui fit d'abord horreur. Mais faisant réflexion que pour servir Jesus-Christ, il faut commencer par se vaincre soi-même, il descend de cheval, embrasse et baise le lépreux, lui donne tout ce qu'il avoit d'argent, et étant remonté à cheval, il fut agréablement surpris de ne plus voir personne. Cette aventure le toucha. Il résolut dès-lors à tendre sans cesse à la perfection, et n'eut plus de goût que pour la so-

litude et la priere. Fondant un jour en larmes au souvenir de ses péchés passés, Jesus-Christ lui apparut dans son état mourant. Cet objet l'attendrit encore davantage ; et il fit une telle impression sur son cœur, que pendant le reste de sa vie, il ne put presque plus s'exprimer touchant la Passion de Jesus-Christ, que par des gémissemens et des larmes.

Ce ne fut pas le seul effet que ce divin objet produisit dans son cœur. Un désir vif et ardent d'imiter la pauvreté et les souffrances de Jesus-Christ crucifié, le saisit si violemment, qu'il ne trouvoit plus de plaisir que d'être avec les lépreux et les pauvres. Dans un voyage de dévotion qu'il fit à Rome, après avoir visité le tombeau des Apôtres, il trouva au sortir de l'Eglise un tas de pauvres qui attendoient les effets de la charité des passans. Il leur distribua tout l'argent qu'il avoit, se dépouilla de son habit pour le donner à un d'eux qui étoit à demi-nu, se couvrit de ses haillons, et se mêlant avec ces gueux, passa au milieu d'eux toute la journée. François étoit naturellement altier, et aimoit la propreté dans ses habits et la magnificence. Cette victoire éteignit cette double passion. On eût dit que l'humilité étoit née avec lui, et la pauvreté fut désormais sa vertu favorite.

Peu de temps après son retour à Assise, priant Dieu dans l'Eglise de Saint-Damien qui étoit à quatre cents pas de la Ville, et qui tomboit en ruine, il entendit une voix comme venant du Crucifix, qui lui disoit de réparer cette Eglise. Il crut avoir entendu la voix de Jesus-Christ même ; et résolu d'obéir, il va chez son pere, prend plusieurs pieces d'étoffe qu'il va vendre à Foligny avec le cheval qui les avoit portées, et venant trouver un bon Prêtre qui desservoit l'Eglise de Saint-Damien, le prie de le loger chez lui et de recevoir l'argent qu'il lui apportoit pour réparer

cette Eglise. Le Prêtre qui craignoit de se faire des affaires avec le pere de François, consentit qu'il demeurât chez lui, mais refusa l'argent, que François jeta sur une fenêtre. Après avoir passé quelques jours avec ce bon Prêtre dans les jeûnes, les veilles, les disciplines et la priere, il vit arriver son pere fumant de colere, et se plaignant d'avoir été volé. Le Saint voulant éviter les premiers ressentimens de son pere, se sauva dans une caverne, où il demeura caché durant quelques jours; puis se reprochant sa lâcheté, il sort de sa retraite déterminé à tout souffrir; et paroissant dans les rues d'Assise tout défiguré et tout hideux, il passa bientôt pour avoir perdu l'esprit, et fut poursuivi par les enfans avec de grandes huées. Son pere accourut au bruit de ces clameurs, et l'ayant traîné chez lui, ajouta les coups aux reproches; l'enferma comme un insensé; et ayant été obligé de faire un voyage de quelques jours, le laissa en garde à sa femme. La mere désespérant de vaincre la constance de son fils, le laissa aller; et François retourna à Saint-Damien chez le bon Prêtre. Bernardon à son retour courut à Saint-Damien plus fâché de perdre ses étoffes que son fils; mais celui-ci plein d'un nouveau courage, lui vint au-devant; et animé de l'esprit de Dieu: Mon pere, lui dit-il, je suis à Dieu plus qu'à vous, je ne veux plus servir que lui; ne comptez plus sur moi, je suis au service d'un plus grand Maître. Puisque cela est, dit le pere, rendez-moi mon argent, et venez renoncer à votre succession devant l'Evêque. Je le veux bien, repart François: et si-tôt qu'il parut devant le Prélat, sans attendre que son pere parlât, il se dépouille de tous ses habits, les lui rend, et ne gardant qu'un long cilice dont il étoit revêtu: Jusqu'ici, lui dit-il, je vous ai appelé mon pere, à l'avenir je dirai avec plus de confiance: Notre Pere qui êtes aux Cieux. L'Evêque charmé et

touché de ce dépouillement, l'embrasse, le couvre de son manteau, jusqu'à ce qu'ayant trouvé un manteau à capuce de quelque Berger, il l'en revêtit, et lui donnant sa bénédiction, le renvoya à son hermitage.

François avoit alors vingt-cinq ans, lorsqu'ayant brisé tous les liens de la chair et du sang, dégagé de tous les biens qui l'avoient retenu dans le siecle, il alla chercher fort loin une solitude, chantant par les chemins les louanges de Dieu en Langue Françoise. Il fut rencontré dans un bois par des voleurs qui le rouerent de coups et le jeterent dans une fosse pleine de neige. Le plaisir qu'il eut de souffrir quelque chose pour Jesus-Christ le dédommagea bien de ces mauvais traitemens ; il compta depuis cette aventure au nombre de ses bonnes fortunes.

Etant arrivé à Gubbio il fut reconnu par un de ses anciens amis, qui le reçut chez lui et le revêtit d'une pauvre tunique. Son amour pour Jesus-Christ croissant tous les jours, il se mit à servir les lépreux dans l'hôpital, et sentant renaître sa répugnance il en embrassa un qui lui faisoit plus d'horreur, le baisa ; et le lépreux se trouva guéri sur l'heure. Cependant le souvenir de l'ordre qu'il avoit reçu de Jesus-Christ de réparer l'Eglise de Saint-Damien, le fit retourner à Assise : il y quêta pour fournir à son dessein, et il y réussit. Travaillant lui-même avec les Maçons, l'Eglise fut bientôt réparée. Ce succès l'enhardit à entreprendre de rebâtir celle de Saint-Pierre, et il en vint à bout.

L'Eglise de Notre-Dame des Anges, dite de la Portioncule, ainsi appelée, parce qu'elle faisoit une petite partie d'un bien que les Peres Bénédictins y possédoient, étoit abandonnée et presque entierement ruinée. L'amour tendre et la dévotion extraordinaire qu'avoit François pour la très-sainte Vierge, lui inspira le désir de la réta-

blir. Il le fit par son travail et par sa quête. C'est cette Eglise située à six cents pas d'Assise où le Saint reçut depuis de si grandes faveurs du Ciel, et qui fut comme le berceau de son Ordre. Un jour y entendant la Messe, il ouit lire cet endroit de l'Évangile, où Jesus-Christ dit à ses Disciples : *N'ayez ni or, ni argent, ni aucune monnoie; n'emportez même pour le voyage ni sac, ni deux habits, ni souliers, ni bâton* (a). François éclairé tout-à-coup d'une lumiere surnaturelle, et le cœur embrasé d'un nouveau désir de la plus haute perfection, connut que c'étoit-là ce que Dieu demandoit de lui, et prit ce conseil pour sa regle. Il ôte ses souliers, jette son bâton, renonce pour toujours à l'or et à l'argent, et ne gardant que sa tunique, ôte sa ceinture de cuir et se ceint d'une corde. Pratiquant ainsi à la lettre ce qu'il y avoit de plus parfait, il se sentit pressé d'aller prêcher la pénitence. Son exemple soutenant ses paroles, on ne peut dire le grand nombre de conversions qu'il fit dès qu'il commença à se montrer. Ses discours étoient simples, mais solides et efficaces. Tout le monde étoit étonné, et personne ne pouvoit l'entendre sans se convertir. Quelques-uns non-contens de l'entendre, voulurent l'imiter, et quittant tout, vinrent se mettre sous sa conduite. Le premier fut un Bourgeois d'Assise, nommé Benoît de Quintavalle ; le second, un Chanoine de la Cathédrale, appelé Pierre de Catane ; et le troisieme, le Bienheureux Frere Gilles, que le Saint prit depuis pour son compagnon.

Dès que saint François vit auprès de lui ces trois Disciples, il résolut d'en former une Société, pour aller prêcher par-tout la pénitence. Le nombre de ses compagnons s'accrut bientôt jusqu'à sept, et peu de temps après jusqu'à douze. Alors ayant reçu la bénédiction de l'Evêque avec

(a) *Matth.* 10.

leur mission, ces nouveaux Apôtres se disperserent pour prêcher par-tout la Pénitence. On ne les appeloit que les Pénitens d'Assise; et les conversions merveilleuses qu'ils opéroient par-tout, les firent regarder comme des hommes extraordinaires que Dieu envoyoit pour la réformation des mœurs dans tout le monde Chrétien, et pour faire changer de face à tout l'Univers par la vertu de leurs paroles et de leurs exemples.

Telle fut la naissance de cet ordre Religieux si célebre dans tout le monde par la perfection Evangélique de son Institut, par un nombre infini de Docteurs, de Martyrs et de Saints, l'une des plus nobles et des plus précieuses portions du troupeau de Jesus-Christ, qui depuis plus de cinq cents ans fait l'admiration de tout l'Univers, l'objet de la vénération du Public, et l'un des plus brillans ornemens de l'Eglise. C'est cet Ordre dont la sainteté est respectée de toutes les Nations, qui a donné quatre grands Papes au Saint Siege, Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV et Sixte V; un nombre prodigieux d'Evêques, d'Archevêques, de Patriarches et de Cardinaux; et un nombre si étonnant de fervens Religieux, que du vivant même du Saint Fondateur on en comptoit plus de six mille.

Saint François voyant croître tous les jours le nombre de ses Disciples, composa une Regle, contenant en termes fort simples tous les préceptes qu'il leur avoit donnés, et voulut qu'elle tînt lieu à tous ses Enfans d'une seconde Loi après l'Evangile. L'Evêque d'Assise qu'il consultoit dans tous ses projets, étoit d'avis qu'il prît des fonds pour pourvoir à la subsistance des Freres; mais le Saint s'en défendit, et ne voulut point que son Ordre eût d'autre fonds que celui de la Providence et de la charité des Fidelles.

Il falloit que le Saint Siege approuvât ce nouvel Institut; saint François se rendit à Rome

pour en obtenir la confirmation : mais le Pape Innocent III n'en voulut point entendre parler, et traita le nouveau Patriarche de visionnaire. Ce rebut ne découragea point le Saint; il se setira avec humilité, et eut recours à la priere. La nuit suivante le Pape vit en songe naître à ses pieds une petite palme, qui devint d'abord un grand arbre; et en même-temps il apperçut ce pauvre qu'il avoit rebuté, qui soutenoit de ses épaules l'Eglise de Latran qui lui sembloit tomber en ruine. A son réveil il fait chercher François, et il ne l'eut pas plutôt entendu qu'il découvrit sous cet air de simplicité un des plus grands Saints de l'Eglise. Il l'embrasse, l'encourage à poursuivre son grand dessein; approuva sa Regle de vive voix, et l'établit Ministre général après l'avoir fait Diacre.

Saint François comblé des faveurs et des bénédictions du Pape, sortit de Rome avec ses douze Disciples, tous résolus de mourir à eux-mêmes, et de ne vivre plus que de la vie de Jesus-Christ. Etant arrivés dans la vallée de Spolette, ils délibérerent s'il ne seroit pas plus sûr pour eux de vivre dans la solitude pour n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu. Mais le Seigneur fit connoître à notre Saint durant une fervente priere, qu'il les avoit choisis pour travailler au salut des ames en prêchant par-tout la pénitence, et par leurs exemples et par leurs discours. Instruits de la volonté de Dieu, ils se rendent à l'Eglise de la Portioncule que les Peres Bénédictins leur avoient donnée. Saint François y bâtit d'abord de petites cellules, mais le nombre de ceux qui venoient de toute part se mettre sous sa conduite fut si grand, qu'il fallut bâtir plusieurs Couvens: Cortone, Arezzo, Vergoreta, Pise, Boulogne, Florence, et plusieurs autres villes demanderent de ses Enfans, et dans moins de trois ans il eut plus de soixante Monasteres. Cet accroissement

si prodigieux et si subit n'est pas le moindre des miracles que saint François ait fait, la vie merveilleuse de ce grand Saint est un des plus grands prodiges qu'on ait vu dans l'Eglise.

Jamais Saint ne porta la mortification plus loin que lui. Son jeûne étoit continuel, sans que ses travaux excessifs pussent jamais l'interrompre. Il ne mangeoit presque jamais rien de cuit, et refusoit à ses sens tout ce qui pouvoit les flatter. Pour peu qu'il trouvât de la saveur dans ce qu'on lui présentoit, il l'assaisonnoit sur-le-champ avec de la cendre. Il traitoit son corps avec autant de sévérité que de mépris, et ne l'appeloit que sa bête de charge qu'il eût souhaité ne pouvoir nourrir que de chardons. Il n'avoit d'ordinaire d'autre lit que la terre nue, et une pierre pour oreiller. Il n'avoit en tout temps qu'une méchante tunique pour tout habit; et le feu divin dont il étoit embrasé, suppléoit au feu terrestre dont au plus fort même de l'hiver il s'étoit interdit l'usage. Il ne croyoit pas que Jesus-Christ voulût le reconnoître pour son Disciple s'il ne crucifioit sa chair; aussi la macéroit-il avec une sévérité extrême. Doux, compatissant à l'égard de ses Enfans, il n'étoit austere qu'à lui-même, et son zele ne fut jamais amer. Après avoir passé le jour à prêcher, à servir les malades et dans toutes sortes d'œuvres de charité, il passoit la plus grande partie de la nuit aux pieds du Crucifix, ou devant le saint Sacrement, fondant en larmes. Ce n'étoit pas seulement durant les fréquentes extases dans lesquelles Jesus-Christ et la sainte Vierge lui apparoissoient ordinairement, qu'il paroissoit tout en feu; toutes ses Oraisons étoient des extases. Son visage paroissoit toujours tout allumé du feu Divin dont il brûloit jour et nuit; c'est ce qui le fit appeler le Séraphin mortel, et son Institut l'Ordre Séraphique. Mais ce qui relevoit encore l'éclat de cette éminente sainteté, c'étoit son humilité

profonde. Jamais homme ne fut plus humble que ce grand Saint. Avec de si extraordinaires faveurs du Ciel, il ne croyoit pas qu'il y eût un plus grand pécheur que lui sur la terre. Eclairé de ces connoissances divines et de ces lumieres surnaturelles qu'il recevoit dans ses communications intimes avec Dieu, et qui lui ont donné une science de la Religion que Dieu seul peut communiquer à une ame chérie, il ne sortoit jamais de sa premiere simplicité; il étoit si pénétré, si occupé de son néant, qu'il s'estimoit moins qu'un petit ver de terre. On ne put jamais le résoudre à prendre la Prêtrise; et c'est cet esprit d'humilité qui lui fit donner à ses enfans le nom de *Freres mineurs*. Enfin les vertus de saint François brilloient dans tout le monde avec tant d'éclat, et sa haute sainteté se faisoit si fort admirer, que les miracles éclatans qu'il faisoit par-tout n'étoient pas ce qui frappoit le plus et les Grands et le peuple. Aussi ne paroissoit-il jamais en chaire que tout son nombreux Auditoire ne fondît en pleurs; nul de ses sermons, nul de ses entretiens même particuliers qui ne fût suivi de plusieurs conversions éclatantes. Etant à Rome où il obtint le Cardinal Hugolin pour Protecteur de son Ordre, le Pape voulut l'entendre prêcher. L'Auditoire fut brillant, mais les fruits de sa prédication furent encore plus merveilleux; les Cardinaux en furent touchés, et le Pape ne put durant tout le Sermon retenir ses larmes.

Tandis que les enfans de saint François se répandoient avec tant de fruit par-tout l'Univers, Dieu inspira à sainte Claire de se mettre sous la direction du saint Patriarche: elle y fit de si grands progrès dans les voies de la perfection, qu'ayant renoncé à tous ses grands biens, à l'exemple de son saint Directeur, elle devint la Fondatrice d'un des plus saints et des plus illustres Ordres Religieux de Filles. Saint François leur donna

des Regles conformes à son premier Institut, et elles furent appelées d'abord *les pauvres Dames*, et depuis *les Religieuses de Sainte-Claire*, ou *les Clarisses.*

Un nombre presque infini de gens mariés, touchés par les discours et par les exemples de saint François et de sainte Claire, pensoient à se retirer dans le Cloître pour passer leurs jours dans la pénitence ; mais notre Saint leur ayant fait voir qu'on pouvoit se sanctifier dans tous les états, et que sans sortir de l'état conjugal, on pouvoir mener une vie chrétienne et pénitente, leur donna un Réglement de vie conforme à leur état, et qui fut une troisieme Regle de son Ordre. Il donna le nom de *Freres et Sœurs de la Pénitence* à ceux qui entroient dans cette sainte Société, laquelle fut appelée depuis *le Tiers-Ordre*, qui fleurit encore aujourd'hui dans tout le monde Chrétien, et qui fait tant d'honneur à l'Eglise.

Le Saint Patriarche voyant les bénédictions que Dieu répandoit sur son Ordre naissant, établi déjà dans toute l'Italie, se regardoit encore comme un serviteur inutile, et il se croyoit tel. Son amour pour Jesus-Christ croissant tous les jours, sa charité envers le prochain augmentoit, et déjà l'Europe entiere ne suffisoit pas à son zele. Il résolut d'aller en Syrie porter la lumiere de l'Evangile aux Sarrasins. Il prit le chemin de Rome pour en demander la permission au Pape.

Il obtint du Saint Pere tout ce qu'il voulut, et après y avoir établi un Couvent, il s'embarqua pour la Syrie. La tempête l'ayant jeté sur les côtes de l'Esclavonie, il se vit contraint de revenir en Italie. Le désir du martyre le laissa peu de temps en repos ; il se rendit en Espagne pour passer en Afrique, espérant toujours de trouver le martyre parmi les Mores. Dans toutes les Villes de son passage il laissa des marques du pouvoir que Dieu lui avoit donné sur les maladies, sur les

élémens et sur la mort même, faisant par-tout des miracles éclatans ; mais une longue maladie l'obligea encore de revenir en Italie. Il se retira dans son premier Couvent de Notre-Dame des Anges, où il perfectionna son Institut par quelques nouveaux Réglemens. Il se retira ensuite sur le Mont Alverne, où le Comte Orlando de Catane, qui l'honoroit comme son pere, lui avoit bâti un Couvent. Il y passa quelque temps dans les douceurs de la contemplation, et il y fit la conversion d'un voleur insigne. Il passa de là dans la vallée de Fabiano, qui fut encore une de ses stations favorites. Ce fut de là qu'il distribua à ses Freres les Missions de France, d'Angleterre et d'Allemagne, où l'on vit bientôt toutes les principales villes s'empresser à avoir des Enfans de saint François, et à leur bâtir des Monasteres.

Le Pape Innocent III étant mort après le Concile général de Latran, notre Saint se rendit à Rome pour obtenir d'Honorius III qui lui avoit succédé, la confirmation de son Ordre. Le Pape le reçut avec la tendresse et la vénération que méritoit une si éclatante sainteté, confirma son Ordre par une Bulle, et lui accorda les plus grands privileges. Ce fut durant le séjour qu'il fit à Rome que se lia cette étroite amitié entre saint Dominique et saint François, laquelle a passé jusqu'aux Enfans avec tant d'avantage pour l'Eglise.

A son retour au Couvent de Notre-Dame des Anges, l'an 1218, il y tint ce fameux Chapitre général, qui fut nommé le Chapitre des Nattes, à cause que pour loger tous les Religieux qui s'y trouvoient au nombre de plus de cinq mille, on avoit été obligé de dresser en pleine campagne des cellules de joncs, de roseaux et de nattes. On ne vit jamais rien de plus merveilleux ni de plus édifiant. L'esprit du Pere, communiqué à

tous les Enfans, faisoit voir autant de Saints qu'il y avoit de Religieux; et bien loin d'avoir besoin d'exhortation pour rallumer la ferveur, le Cardinal Hugolin, Protecteur de l'Ordre, qui y présidoit, ne fut occupé qu'à modérer les austérités de ceux qui enchérissoient sur les mortifications de la Regle.

Après la dissolution de cette nombreuse assemblée, saint François apprit que cinq de ses Enfans, Pierre de Saint-Geminien et Otton, Prêtres, Berard de Corbe, Ajut et Accurse, qu'il avoit envoyés prêcher la Foi à Maroc, avoient remporté la couronne du Martyre. La joie qu'il en eut réveilla son désir et son zele. Il part encore pour la Syrie avec quelques-uns de ses Religieux, et étant arrivé à Damiette, se présente au Sultan, et lui déclare avec un courage digne des premiers Héros Chrétiens, que Dieu l'envoyoit pour lui démontrer la fausseté de la Loi de Mahomet, et lui apprendre la voie du salut dans la seule Loi Chrétienne. Une déclaration si hardie devoit lui mériter la couronne du Martyre, mais Dieu le réservoit à un Martyre d'amour. Le Sultan frappé de l'air de sainteté de François, et charmé de ses entretiens, et encore plus de la générosité avec laquelle il refusa les riches présens dont il vouloit le combler, le renvoie avec de grands honneurs, en lui disant de prier Dieu qu'il l'éclaire. Notre Saint désespérant de pouvoir répandre son sang pour la Foi, fut obligé de se rembarquer pour l'Italie.

S'étant retiré sur le Mont Alverne, il n'eut point de repos qu'il ne se fût démis en faveur du Bienheureux Pierre de Catane de son Généralat. Déchargé de ce fardeau, il passoit les jours et les nuits dans de continuelles communications avec Dieu, et dans les exercices de la plus austere pénitence. Sur la fin du Carême qu'il faisoit tous les ans en l'honneur de saint Michel, il

reçut cette insigne faveur du Ciel, dont l'Eglise a consacré la mémoire par une Fête. Ce furent les impressions miraculeuses des Stigmates sur son corps, tandis que le feu du divin amour embrasoit son cœur et le transformoit en un Séraphin sur la terre. En vain s'étudia-t-il de cacher aux yeux des hommes ces plaies de l'amour divin, le sang qui en couloit trahit son humilité, et l'on ne l'appela plus que le Patriarche Séraphique.

Saint François ne vécut presque plus depuis ce Martyre d'amour que par une espece de miracle. Les larmes qui couloient à tous momens de ses yeux, affoiblirent si fort sa vue qu'il n'y voyoit presque plus. Durant les deux ans qu'il survécut à l'impression des Stigmates, ce ne furent plus que maladies, que douleurs très-cuisantes, qu'extases continuelles qui acheverent bientôt de l'épuiser. Enfin Dieu lui fit connoître le moment heureux auquel il vouloit le récompenser.

Lorsqu'on sut qu'il avoit prédit le jour de sa mort, il s'éleva une contestation de jalousie dans les villes voisines, laquelle seroit enrichie de ce trésor. Il se déclara lui-même pour celle d'Assise, sans savoir rien de ce qui se passoit. Il se fit rapporter du Couvent de Font-Colombe à celui de Notre-Dame des Anges, en faveur duquel il avoit obtenu de Notre-Seigneur la fameuse Indulgence appelée de la Portioncule, confirmée par tant de Souverains Pontifes pour le jour de la Dédicace de cette premiere Eglise ou berceau de son Ordre, laquelle on célebre le deux Août. Y étant arrivé, il demanda qu'on lui ôtât sa tunique et qu'on le mît à terre pour y mourir dans la derniere pauvreté, comme Jesus-Christ son divin modele étoit mort dépouillé de tout sur la croix. On le satisfit, mais en même temps le Gardien ayant pris une mauvaise tunique et une corde, les lui présenta, en lui disant : Je vous

prête cet habit comme à un pauvre, prenez-le par obéissance. Le Saint obéit. Ensuite se voyant entouré de tous ses Freres qui éclatoient en sanglots et fondoient en larmes, levant les mains au Ciel, les exhorta à conserver l'amour de Dieu qui étoit l'ame de leur Institut; à garder avec une extrême ponctualité toutes leurs Regles; à ne se démentir en rien de cette rigoureuse et parfaite pauvreté qui étoit leur caractere de distinction; à conserver avec une fidélité et une soumission sans bornes la foi de l'Eglise Romaine; à avoir un amour tendre et ardent envers la sainte Vierge leur chere Mere, et à une inaltérable charité. Puis étendant sur eux ses bras mis l'un sur l'autre en forme de croix, il pria le Seigneur de bénir tous ses chers Enfans, et de leur tenir lieu de Pere. Il se fit lire ensuite la Passion de JESUS-CHRIST selon saint Jean. Puis récitant lui-même d'une voix mourante le Pseaume cent quaranteunieme : *Voce meâ ad Dominum clamavi :* J'éleve la voix vers le Seigneur pour implorer son secours. *Effundo in conspectu ejus orationem meam :* Je répands mon cœur devant lui, et je lui expose mon affliction. *In deficiendo ex me spiritum meum :* Me sentant abattu, j'ai recours à vous, mon Dieu, qui connoissez toutes mes démarches. *Clamavi ad te Domine, dixi : Tu es spes mea, portio mea in terra viventium :* Je pousse des cris vers vous, Seigneur, et je vous dis : Vous êtes toute mon espérance et mon partage dans la terre des vivans. Etant arrivé à ce dernier Verset : *Educ de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo : me expectant justi, donec retribuas mihi :* Tirez mon ame de la prison de ce corps, afin que je bénisse sans cesse votre nom; tous les Justes attendent que vous me fassiez miséricorde en me donnant une place parmi les Elus. A ces dernieres paroles il mourut tranquillement entre les mains de ses Enfans, le Samedi quatrieme d'Oc-

tobre de l'an 1226, en la quarante-cinquieme année de son âge, la vingt-neuvieme de sa conversion, et la dix-neuvieme de la fondation de son Ordre.

Saint François ne fut pas plutôt expiré, que la gloire dont son ame jouissoit sembla rejaillir jusque sur son corps, qui rendit une odeur suave dont toute la chambre fut embaumée. On n'entendoit par toutes les rues d'Assise que ces paroles : *Le Saint est mort.* Tout le monde vit alors à loisir les sacrés Stigmates, c'est-à-dire, les impressions sensibles que Notre-Seigneur avoit fait de ses plaies sur les mains, sur les pieds et sur le côté de ce grand Saint. On porta d'abord ce saint Corps au Couvent de Saint-Damien, qui étoit celui de Sainte-Claire, pour satisfaire sa dévotion et celle de toutes ses Filles. Puis on le porta comme en triomphe dans l'Eglise de Saint-Georges, où il avoit été baptisé : il y fut enterré, et le nombre prodigieux de miracles qui se firent à son tombeau, obligerent deux ans après le Pape Grégoire IX, qui, étant encore le Cardinal Hugolin, grand ami du Saint, avoit été témoin de sa sainteté et de ses miracles, à le canoniser le 17 de Juillet de l'an 1228, avec une solemnité extraordinaire dans la ville d'Assise même. On n'eut pas plutôt achevé les céremonies de la Canonisation, que l'on commença les fondemens d'une Eglise magnifique. Le Pape en voulut mettre la premiere pierre. Elle fut bâtie en moins de deux ans. Et l'an 1230, durant la tenue d'un Chapitre général, on transporta solemnellement le saint Corps dans la nouvelle Basilique, où il fut déposé le vingt-cinq de Mai de l'an 1230, dans une cave voûtée sous le grand Autel. On avoit trouvé le Corps tout entier sans avoir même été desséché. Et l'on assure qu'il se conserve de même sans aucune corruption ; qu'il se tient droit sur ses pieds sans appui ; qu'il a les yeux ouverts et

et levés un peu vers le Ciel, et que le sang de ses plaies est encore vermeil et liquide. Le Pape Nicolas V le vit en cette posture en l'année 1449, deux cent vingt-trois ans après sa mort, accompagné d'un Cardinal, d'un Evêque, de son Secrétaire, du Gardien du Couvent et de trois Religieux, comme il paroît par un acte authentique.

Quoique ce grand Saint ne se fût pas beaucoup appliqué à l'étude des Sciences humaines, Dieu y avoit suppléé par les lumieres surnaturelles, et la science infuse dont il l'avoit doué, et par les connoissances divines qu'il puisoit comme dans la source durant les fréquentes communications intimes qu'il avoit avec Dieu. Outre qu'il avoit un esprit excellent et une éloquence naturelle qui se faisoit jour à travers sa profonde humilité et la sainte simplicité qu'il gardoit dans ses paroles et dans ses manieres, on découvre dans ses Sermons, dans ses conférences spirituelles, dans ses instructions monastiques, dans cet ouvrage admirable qu'on appelle son Testament, dans ses cantiques spirituels, dans ses avertissemens, et dans quelques autres ouvrages de piété de ce Saint qu'on a donnés au Public, cette Science des Saints que Dieu seul donne, et cette sagesse, cette intelligence sublime qui sont les fruits du Saint-Esprit.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Ecclesiam tuam Beati Francisci meritis fœtu novæ prolis amplificas : tribue nobis ex ejus imitatione terrena des-

O Dieu, qui par les mérites de saint François, donnez à votre Eglise de nouveaux Enfans : faites-nous la grace de mépriser, à son

picere, et cœlestium donorum semper participatione gaudere. Per Dominum, etc.

imitation, les choses de la terre; et de mettre toute notre joie dans la participation de vos dons célestes. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. 6.

FRATRES: mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi: per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. In Christo enim Jesu, noque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura: et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, et misericordia, et super Israël Dei. De cætero nemo mihi molestus sit: ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. Gratia Domini nostri Jesu Christi cum spiritu vestro, Fratres. Amen.

MES Freres: pour moi Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ, par qui le monde est crucifié à mon égard, et moi je le suis à l'égard du monde: Car, en Jesus-Christ ce qui sert, ce n'est ni d'être circoncis, ni de ne l'être pas, mais d'être une créature toute nouvelle; et tous ceux qui auront suivi cette regle, la paix et la miséricorde est pour eux, et pour l'Israël de Dieu: du reste, que personne ne me fasse de peine: car je porte en mon corps les marques du Seigneur Jesus. Mes Freres, que la grace de Jesus-Christ Notre-Seigneur accompagne votre esprit. Ainsi soit-il.

Les Galates étoient originaires des Gaules. Quelques troupes de Gaulois s'étant répandues dans l'Asie Mineure, entre la Cappadoce et la Phrygie, y fixerent leur habitation, et ce pays fut appelé de leur nom Galatie. Saint Paul fut le premier qui y prêcha l'Evangile aux Gentils; mais on a lieu de croire que saint Pierre avant lui y avoit prêché aux Juifs, qui causerent ensuite parmi les Gentils convertis, les troubles qui donnerent occasion à cette Epître.

RÉFLEXIONS.

Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ. Qu'il y a peu de Chrétiens dans le monde qui tiennent aujourd'hui ce langage ! c'est pourtant le langage qui devroit être le plus ordinaire aux Chrétiens ; du moins nul autre ne leur convient mieux. Depuis que Jesus-Christ a daigné consommer le mystere et l'ouvrage de notre Rédemption sur la croix, la croix doit caractériser tous les Fidelles. Non, ce n'est point la noblesse du sang, ni l'éclat de la naissance qui doivent nous distinguer ; ce n'est point l'élévation de la place qu'on occupe, ni la dignité de l'emploi qu'on exerce, ni l'abondance des biens qu'on possede qui font notre mérite devant Dieu. Se glorifier de ces biens adventifs, pour ainsi parler, c'est se glorifier d'une gloire étrangere. Ces sortes de biens n'ont qu'un prix arbitraire : selon l'esprit du Christianisme, ce sont des non-valeurs à la fin de la vie ; et l'on meurt toujours pauvre et insolvable, quand on n'a pas d'autres fonds en mourant. La croix de Jesus-Christ ennoblit pour toute l'éternité, c'est un titre de distinction reçu par Dieu même. C'est un fonds inépuisable de mérites, c'est un véritable trésor : mais que ce trésor est un trésor caché à bien des Chrétiens ! La croix, dit l'Apôtre, est un sujet de scandale aux Juifs, et passe pour une folie dans l'esprit des Infidelles ; mais est-elle aujourd'hui plus estimée, plus respectée par la plupart des Chrétiens ? Dieu me garde, dit l'Apôtre, de me glorifier d'autre chose que de la croix de Jesus-Christ. Ces Grands du monde nourris dans la splendeur et dans les plaisirs ; ces femmes mondaines qui ne sont occupées que de parures, que de vains amusemens, que d'inutilités ; ces hommes du siecle, tristes

victimes de l'ambition et de l'intérêt ; ces gens de plaisir qui n'ont du goût que pour ce qui flatte les sens et les passions ; ces riches qui se font une idole des biens de cette vie ; ceux-mêmes qui font profession d'une vie chrétienne, et qui aiment si fort leurs propres commodités ; tous ces gens-là qui se disent Chrétiens, ont-ils tous le même sentiment que l'Apôtre ? peuvent-ils dire tous avec sincérité : Dieu me garde de me glorifier d'autre chose que de la Croix de Jesus-Christ ? Et l'on ne peut pas s'imaginer après cela que le nombre des Elus soit si petit parmi les Fidelles.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 11.

In illo tempore : Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, qui abscondisti hæc à sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater : quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo. Et nemo novit Filium, nisi Pater : neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

En ce temps-là : Jesus dit : Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Savans et aux Sages, et que vous les avez révélées aux plus petits. Oui, mon Pere, car il vous a plu que cela fût ainsi. Tout m'a été mis entre les mains par mon Pere. Personne ne connoît le Fils que le Pere ; et personne ne connoît le Pere que le Fils, et celui à qui le Fils voudra le faire connoître. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames ; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

De la pauvreté Evangélique.

PREMIER POINT.

Considérez que la pauvreté Evangélique n'est pas simplement de conseil, elle est de précepte, puisque Jesus-Christ l'ordonne indifféremment à tous les Fidelles, par ces paroles : Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple. Ce renoncement ne doit pas s'entendre d'un dépouillement effectif de tous ses biens, tel que fut celui de saint François, et tel qu'est celui des Religieux : le Sauveur ne demande pas de tous les Chrétiens ce sacrifice; mais ce qu'il exige indispensablement de tous ceux qui veulent être ses vrais Disciples, c'est de n'attacher son cœur à aucun bien de la terre ; il veut qu'on soit pauvre d'affection et de cœur au milieu même de l'abondance : il nous laisse l'usage, le domaine même des biens créés, mais il nous défend de nous y attacher, et encore plus d'en faire notre idole. Soyez riche si la Providence vous a fait naître tel, ou si Dieu bénissant votre industrie a voulu que vous le soyez devenu; mais en possédant des richesses, n'y attachez pas votre cœur. Ce cœur est créé pour des biens plus précieux et plus durables ; et, ou il faut renoncer à la qualité de Disciple de Jesus-Christ, ou il ne faut aimer les biens créés qu'avec subordination aux biens éternels, aux biens célestes. L'oracle du Fils de Dieu n'excepte personne ; le Prince, comme le sujet ; le pere de famille, comme celui qui n'a point de postérité ; l'homme d'affaire, comme tout

autre particulier ; tout est compris dans la généralité de ce précepte. Ce n'est point ici un simple conseil de perfection ; un attachement de cœur aux biens qu'on a, est condamné par l'Evangile. On doit conserver ces biens qu'on a acquis et que Dieu nous a accordés ; on doit les faire valoir, toujours selon ses vues ; mais dès qu'on y attache son cœur, on fait de ces biens son idole. De là cette cupidité, cette ambition, cette avarice que l'Apôtre appelle idolâtrie ; ce ne sont pas, à proprement parler, les richesses légitimement acquises qui nous rendent si peu Chrétiens ; c'est l'affection, c'est l'attachement déréglé aux richesses qui cause ce désordre, et qui fait que tant de gens riches sont réprouvés : combien de Rois, combien de Princes saints ; combien de Saints qui ont été riches : ils ne se sont pas dépouillés de leurs richesses, mais de l'affection aux richesses. Et comme on peut retenir l'affection aux biens de la terre en faisant profession de la pauvreté la plus étroite, et par-là même n'être point reconnu pour disciple de Jesus-Christ, on peut aussi être pauvre au milieu de l'abondance, en se dépouillant de toute affection à ces richesses pour l'amour de Jesus-Christ.

SECOND POINT.

Considérez si le nombre des Disciples de Jesus-Christ est bien grand aujourd'hui dans le monde. Y a-t-il beaucoup de gens aisés, de gens riches qui soient dépouillés de cette affection, de cet attachement aux biens créés ? n'est-ce pas l'amour desbiens de la terre qui est la passion dominante de toutes sortes de gens, dans toutes sortes d'états. L'intérêt est aujourd'hui comme le grand mobile qui fait agir. Cette cupidité prouve-t-elle un grand détachement ? recherche-t-on les biens créés avec beaucoup de tranquillité et

d'indifférence ? les possede-t-on sans attachement ? les quitte-t-on avec résignation ? ne peut-on pas dire que les richesses sont l'idole universelle qui a pris la place, pour ainsi dire, de celles du Paganisme, même parmi les Chrétiens? Qu'est donc devenu ce détachement si recommandé dans l'Evangile, ce dénuement même de cœur si propre des Disciples de Jesus-Christ? regne-t-il du moins parmi ceux qui, consacrés à Dieu d'une maniere plus spéciale, sont engagés par leur état à n'avoir d'autre héritage que le Seigneur ? Quelle indignité, si après avoir quitté pour Dieu tous leurs biens, ils en conservoient encore l'affection ! quel déréglement criminel de monter à l'Autel avec un cœur profané par l'amour des biens de la terre ! Mais quelle impiété, si ceux qui font profession par vœu d'être pauvres, veulent avoir les avantages des gens riches, et jouir des mêmes commodités sans en avoir les charges ; et après s'être dépouillés de tout à la face des Autels, ne vouloir manquer de rien en secret ? Avec quel front oseroit-on se glorifier d'être Disciple de Jesus-Christ, avec un attachement, avec une passion si opposée à celle de l'Evangile ? Certainement, si le dénuement de cœur à l'égard des biens temporels est nécessaire, de nécessité de précepte aux personnes du monde, quelle tranquillité de conscience peuvent avoir les Ecclésiastiques et les Religieux qui ont le cœur attaché à ces biens ?

Ne permetiez-pas, Seigneur, que mon cœur tienne jamais à ces biens terrestres. Je veux être votre Disciple; et je veux, avec le secours de votre grace, en avoir toutes les qualités et toutes les vertus.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum Cœlorum. Matth. 5.

Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit : car le Royaume des Cieux leur appartient.

Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. Psal. 61.

Quelque abondantes que soient les richesses, à Dieu ne plaise que j'y attache jamais mon cœur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° DIEU ayant fait toutes les conditions, nulle n'exclut par elle-même de la céleste Patrie; les riches y ont droit comme les pauvres; et ils trouvent dans leur condition les moyens de se faire Saints. La comparaison du chameau, les expressions fortes de l'Evangile, si désavantageuses aux riches, les anathemes même de l'Ecriture contre tous ceux qui vivent dans l'abondance; tout cela prouve seulement la difficulté de faire son salut dans un état où tout flatte les passions, où tout tente. Ce ne sont pas précisément les richesses qui forment cette difficulté, c'est l'attachement du cœur aux richesses. Dieu veut qu'il y ait des riches dans le monde, mais il ne veut pas que ces riches mettent leur cœur dans leur trésor; et voilà ce qui est rare. Jugez vous-même si vous êtes dans le cas. Examinez si vous n'êtes pas aussi possédés par l'amour des biens créés, dit saint Grégoire, que vous les possédez. N'y a-t-il rien à réformer sur cette attache, sur cette avidité, sur cet empressement ! Dieu ne veut pas que vous négligiez votre bien, Dieu veut que vous en ayez soin, et que vous le fassiez valoir; mais il ne veut pas que vous en fassiez votre idole. Réglez aujourd'hui votre cœur sur cet article, si vous

voulez être son disciple ; et pour cela ne manquez pas de faire tous les matins et tous les soirs une désappropriation sincere de tous vos biens aux pieds de Jesus-Christ. Dites-lui avec sincérité que vous le remerciez de tous les biens temporels qu'il vous a donnés, mais que vous renoncez de tout votre cœur à toute attache, et que vous ne voulez avoir de l'attache que pour les biens éternels.

2.° Prouvez ce désintéressement par votre conduite. Faites-vous quelque perte : remerciez-en Dieu ; dites avec Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum.* Ne faites paroître ni de la joie lorsque votre négoce réussit, et ne paroissez pas non plus triste quand vous aurez fait quelque perte. Cette égalité d'humeur et de conduite toujours inaltérable, est la preuve la plus sûre de votre détachement.

CINQUIEME JOUR.

SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

SAINT PLACIDE, fils de Tertulle Sénateur Romain, d'une des plus nobles et des plus anciennes Maisons de Rome, fut mis dès sa premiere enfance sous la discipline du grand saint Benoît, qui faisoit alors le sujet de l'admiration et de la vénération de toute l'Italie. Il n'avoit encore que sept ans, lorsque son pere le mena au saint Patriarche pour être élevé à Sublac sous sa conduite. Une si jeune plante, cultivée avec soin par une si bonne main dans une terre si fertile en Saints, ne pouvoit pas manquer de porter des fruits excellens. Le jeune Placide étoit né avec une si grande inclination pour la vertu et avec de

si belles dispositions pour l'état Religieux, qu'il ne fut pas plutôt à Sublac qu'il devint l'admiration de tout le Monastere. Les pénibles exercices d'une vie austere ne l'effrayerent point. Bien-loin d'avoir besoin d'être encouragé à la vue d'un joug si pesant pour un âge si tendre, il fallut modérer sa ferveur. Placide vouloit être de tous les exercices de la Religion, et pratiquer toutes les pénitences. On ne pouvoit voir sans admiration un jeune enfant le premier au Chœur pour chanter jour et nuit les louanges du Seigneur, et user de cent petites industries pour macérer une chair innocente. Jamais Novice ne fut plus dévot, plus humble, plus obéissant que lui; et les plus anciens se sentoient animés par les exemples du jeune Placide. Saint Grégoire raconte qu'ayant eu ordre un jour d'aller puiser de l'eau dans un lac tout près du Monastere, il se laissa tomber dedans avec sa cruche, et fut emporté par les flots à un jet de pierre loin du bord. Saint-Benoit qui étoit dans sa cellule, connut à l'instant même ce triste accident, et appelant aussi-tôt le jeune Maur son Disciple, il lui ordonna de courir promptement pour secourir cet enfant. Maur obéit; et sans se donner le loisir de penser au danger où il alloit s'exposer, court au lac, entre dedans, marchant sur les eaux miraculeusement durcies comme du marbre, et prenant Placide par les cheveux, le ramene par un double miracle au bord du lac.

Lorsque Placide fut revenu à lui, on lui fit diverses questions sur ce à quoi il pensoit dans l'état où il s'étoit trouvé au milieu de l'eau et prêt à être noyé. Il répondit que lorsqu'il sentit qu'on le tiroit par les cheveux, il voyoit au-dessus de sa tête la peau qui servoit d'habit à saint Benoît, et que ce saint Abbé l'avoit toujours tenu par la main durant tout le temps qu'il fut dans l'eau pour l'empêcher d'enfoncer.

Depuis ce temps-là Placide fit encore plus de

progrès dans les voies de la perfection. Croissant en âge, il croissoit en sagesse, en innocence, en vertu. Aussi le saint Patriarche l'aimoit comme un de ses plus chers enfans qu'il prévoyoit devoir honorer l'Ordre le premier de tous de la gloire du Martyre. Placide étoit le compagnon ordinaire du saint Abbé ; et comme le Sauveur choisissoit toujours ses Disciples bien-aimés pour être les témoins de ses merveilles, saint Benoît prenoit toujours Placide pour compagnon quand il avoit quelque miracle à opérer. Fallut-il faire sortir du roc une fontaine pour l'usage du Monastere, Placide fut le témoin de ce fait merveilleux, et lorsque saint Benoît voulut aller renverser les idoles qu'on adoroit encore au Mont-Cassin, et y établir la Maison Patriarchale, pour ainsi dire, de son Ordre, il prit pour compagnon Placide.

A la vérité jamais Disciple ne fit plus d'honneur à son Maître que notre jeune Saint. Sa ferveur croissoit tous les jours ; et chaque jour Placide croissoit en humilité, en dévotion et en ponctualité pour les plus menues observances de ses Regles. Cependant le Seigneur Tertulle son pere ayant donné en pur don à saint Benoît plusieurs grandes terres qu'il possédoit en Sicile avec tous les Villages qui en dépendoient, saint Benoît résolut d'y envoyer Placide son cher Disciple pour y établir un Monastere : il lui donna pour compagnons Donat et Gordien, deux saints Religieux de la Communauté du Mont-Cassin ; et leur donnant son esprit avec sa bénédiction, il les fit partir pour cette expédition Apostolique. Saint Placide fut reçu à Capoue avec toutes les marques de tendresse et de vénération par saint Germain, à Benevent par saint Martin, à Canose par saint Savin, et à Regio en Calabre par saint Sisinie, qui étoient les saints Evêques de toutes ces Villes : peu d'Evêques alors qui ne fussent Saints. Les miracles accompagnoient par-tout notre Saint, mais

son humilité les lui faisoit tous attribuer à son saint Patriarche. Etant arrivé à Messine il y fut reçu comme un Ange du Ciel par le Seigneur Masselin, ancien ami de son pere Tertulle. Quelque priere que lui fît ce Seigneur pour le retenir quelques jours chez lui, il ne put pas l'obtenir; c'étoit une des maximes de notre Saint, qu'il ne falloit pas que les Religieux s'arrêtassent jamais dans des maisons séculieres.

Ses premiers soins furent de bâtir un Monastere près du port de Messine, dont il dédia l'Eglise en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Les conversions admirables qu'il faisoit tous les jours dans l'Isle, lui attirerent un grand nombre de jeunes Seigneurs que le Ciel lui avoit destinés pour former cette religieuse Colonie. Trente ayant renoncé à tous leurs biens, embrasserent d'abord la vie Monastique. Le Monastere de la Sicile ressembla bientôt à celui du Mont-Cassin, parce qu'on voyoit toutes les vertus de saint Benoît éclater dans son vrai Disciple saint Placide. Quoiqu'il fût d'une santé foible et d'une complexion fort délicate, ses austérités passoient toujours la rigueur de son Institut. Son jeûne étoit continuel, et sa nourriture ordinaire étoit du lait, de l'eau et quelques racines; et il ne s'accordoit l'usage de quelques morceaux de pain que le Mardi, le Jeudi et le Dimanche. Il passoit plusieurs jours du Carême sans boire ni manger. Il n'eut point d'autre lit qu'une chaise fort dure et sans dossier, où, appuyé contre la muraille, il prenoit durant la nuit deux ou trois heures de sommeil, employant le reste du temps à la priere. Quelque dur qu'il fût à lui-même, jamais Supérieur ne fut plus doux envers les autres; et une douceur inaltérable, jointe à une charité parfaite, lui gagnoit tous les cœurs. Toujours uni intimement avec Dieu, il ne put jamais être distrait par les affaires et les soins

fatigans d'une Communauté naissante. Sa dévotion tendre envers la sainte Vierge, fut comme la source de ces graces extraordinaires et de ces faveurs singulieres dont le Ciel le combloit continuellement; et l'on assure que le don des miracles le fit regarder comme le Thaumaturge de son siecle. Il guérit un jour par un signe de Croix et une courte priere, un nombre prodigieux de malades qui s'étoient assemblés à la porte du Monastere pour avoir sa bénédiction; et dans moins d'un an, le nom de Placide fut célebre dans toute l'Isle.

Il gouverna son Monastere avec une sagesse qui parut d'autant plus admirable; qu'on le voyoit encore dans une assez grande jeunesse. Sa vertu suppléoit à son âge; et il fit bien voir par sa conduite ce que saint Paul écrivoit à son cher Timothée (*a*) : que la pieté sert à tout. Il y avoit déjà quatre ou cinq ans que notre Saint remplissoit de merveilles toute la Sicile, et faisoit la joie et la gloire de son Pere saint Benoît, lorsque deux de ses freres puînés, Eutique et Victorin qui ne l'avoient jamais vu, et une de ses sœurs nommée Flavie, vinrent de Rome pour avoir la consolation de le voir, attirés beaucoup plus par la réputation de sa haute sainteté que par une tendresse naturelle. La joie fut mutuelle; et la conversation et les exemples de Placide firent tant d'impression sur les freres et sur la sœur, qu'ils étoient tous résolus de renoncer à tous les biens de la terre, pour ne travailler plus que pour les biens du Ciel, lorsque la Providence divine leur ouvrit une voie pour l'éternelle félicité, beaucoup plus courte.

Manuca, fameux Pirate, l'un des plus entêtés des superstitions païennes, vint faire une descente en Sicile, et tomba d'abord sur le Monastere de saint Jean-Baptiste qui n'étoit pas éloigné du port.

(a) *Chap.* 4.

Les Barbares étant entrés dans le Couvent se saisirent de saint Placide et de tous ses Religieux. Eutique et Victorin avec leur sœur furent du nombre des prisonniers qu'on chargea de chaînes.

Le Barbare ayant demandé à Donat, le Compagnon de saint Placide, s'il étoit Chrétien? et celui-ci lui ayant répondu hardiment, qu'il avoit le bonheur d'être Chrétien et Religieux, le Barbare lui fendit la tête d'un coup de cimeterre; puis se faisant amener cette glorieuse troupe de Confesseurs de Jesus-Christ, il n'oublia ni promesses, ni menaces pour les pervertir; mais il fut étourdi lui-même de la constance et de la magnanimité des Saints Martyrs. Tous protesterent hautement qu'ils étoient Chrétiens, qu'ils voudroient avoir plusieurs vies pour les sacrifier toutes pour leur Religion, et que bien loin de craindre la mort, ils portoient une sainte envie à celui de leurs compagnons, qui le premier de tous avoit eu le bonheur de remporter la palme du Martyre. Une réponse si généreuse irrita le tyran. Il les fit tous déchirer à coups de fouets, et les fit tourmenter avec une cruauté inouie. Les ayant ensuite chargés de fers, il les fit jeter dans un sombre cachot, où ils furent sept jours sans nourriture. Durant tout ce temps-là saint Placide animoit ses compagnons avec un zele et une éloquence vraiment Chrétienne. Ses deux freres sur-tout et sa sœur, bien loin de déplorer leur sort, regardoient cette aventure comme le plus grand bonheur qui pût leur arriver, et attribuoient la grace que le Ciel leur faisoit aux prieres et aux mérites de leur saint frere.

Cependant les Barbares voyant leur fermeté dans la foi, malgré les bastonnades et les autres mauvais traitemens qu'ils leur faisoient souffrir chaque jour, résolurent avant que de se rembarquer, de leur ôter la vie. Ils firent une nouvelle tentative pour leur faire renoncer à la foi. Saint

Placide, parlant au nom de tous, dit au tyran, que tous ses efforts seroient vains, et qu'il devroit bien plutôt pourvoir lui-même à son salut, en renonçant à toutes les superstitions païennes. Que ses idoles auxquelles il offroit ses vœux étoient de foibles statues et des images méprisables de divinités chimériques. Qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, qui étoit le Dieu que les Chrétiens adoroient, Créateur de l'Univers, seul arbitre de notre sort éternel, et qui doit bientôt être notre souverain Juge. Le Barbare, à qui cette hardiesse du saint Martyr déplaisoit fort, l'interrompant, lui fit briser avec un caillou les dents et les mâchoires, et pour l'empêcher de parler, lui fit arracher inhumainement la langue jusqu'à la racine; mais en perdant la langue pour Jesus-Christ, il n'en perdit pas l'usage. Placide par un miracle des plus éclatans, parla plus haut et plus distinctement qu'il n'avoit jamais fait. Cette merveille convertit beaucoup de Païens, mais elle ne convertit pas le tyran; il en devint plus furieux, et craignant quelque émotion populaire, il les condamna tous à avoir la tête coupée. Ils furent conduits sur le bord de la mer qui étoit le lieu du supplice. Y étant arrivés, ils se mirent tous à genoux, offrant à Jesus-Christ le sacrifice de leur vie. Saint Placide dont la voix miraculeuse relevoit encore plus le courage des Martyrs, fit tout haut au nom de tous cette priere : Mon Sauveur Jesus-Christ, qui avez bien daigné souffrir la mort sur la croix pour notre salut, soyez propice à vos serviteurs; donnez-nous la constance jusqu'à la fin, et faites-nous la grace d'être associés au chœur de vos saints Martyrs; rendez-nous intrépides jusqu'au dernier moment de notre vie, et daignez recevoir le sacrifice que nous vous en faisons. Toute la bienheureuse Troupe répondit : Ainsi soit-il. Et en même temps toutes ces innocentes victimes furent

immolées le cinquieme d'Octobre de l'an 541 au nombre de trente-trois, dont les plus célebres sont saint Placide, âgé seulement de vingt-quatre ans, Fauste et Firmat Diacres, Eutique et Victorin freres de notre Saint, et sa sœur Flavie.

Après ce carnage, les Barbares mirent le feu au Monastere, le démolirent et profanerent l'Eglise. Après quoi s'étant rembarqués, ils reçurent bientôt le juste châtiment de leur barbarie ; car à peine avoient-ils pris le large vis-à-vis le phare de Messine qu'il s'éleva une furieuse tempête qui les fit tous périr sans qu'il se sauvât un seul homme. Gordien, un des Religieux du Monastere, qui s'étoit trouvé absent étant revenu, trouva les Corps des saints Martyrs encore tout entiers sur le rivage. Il les enterra dans l'Eglise, où ils furent trouvés et levés avec beaucoup de solemnité dans le seizieme siecle, près de onze cents ans depuis leur martyre. Dieu honora cette translation d'un grand nombre de miracles.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Placidi et sociorum ejus natalitia colere : da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui nous faites la grace de célébrer la naissance dans le Ciel des saints Martyrs Placide et ses Compagnons ; faites que nous ayons le bonheur de jouir avec eux de la joie et de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 10.

Fratres : Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum : Et in altero quidem, opprobriis et tribulationibus spectaculum facti : in altero autem, socii taliter conversantium effecti. Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Nolite itaque amittere confidentiam vestram, quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est : ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit. Justus autem meus ex fide vivit.

Mes Freres, remettez-vous en l'esprit ces premiers temps, où après avoir reçu la lumiere, vous avez soutenu de grands combats et de grandes persécutions. D'un côté, servant de spectacle au monde, par les opprobres et les vexations, et de l'autre, prenant part aux peines de ceux qui étoient dans le même état : car vous avez compati à ceux qui étoient dans les fers, et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous avez un fonds plus riche, et toujours durable. Ne perdez donc point cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie d'une si grande récompense : car la patience vous est nécessaire ; afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de ses promesses. Aussi-bien ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra celui qui doit venir, et il ne tardera point ; cependant le Juste qui est à moi, vit de la foi.

Cette Lettre a été écrite avant la destruction du Temple de Jérusalem, comme il paroît par tout ce que l'Apôtre dit des Prêtres et des sacrifices de la Loi. Il marque assez qu'il étoit en Italie lorsqu'il l'écrivit, puisqu'à la fin de sa Lettre, il dit : Les Freres qui sont en Italie vous saluent.

RÉFLEXIONS.

Ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra celui qui doit venir, et il ne tardera point. Peu de vérités dans notre Religion dont on soit plus généralement convaincu que de celle-ci. Le temps de cette vie est court, et même très-court; à peine a-t-on commencé de courir, qu'on touche au terme. La plus longue vie s'écoule avec rapidité; à quatre-vingts ans on regarde cette suite de jours passés comme un torrent qui laisse à sec son lit quelques heures après avoir fait tant de bruit. La plus longue vie à l'heure de la mort, ne paroît plus qu'un songe : chacun pense ainsi, chacun parle ainsi, mais que produit cette universelle conviction ? profite-t-on du moins de cette briéveté du temps ? met-on à profit cette poignée de jours qui nous échappent ? Hélas ! on ne s'étudie qu'à perdre ce temps. A-t-on un procès : quelle diligence ne fait-on pas quand le temps du Jugement approche, quelle application pour instruire les Juges ? quelle étude pour que toutes les pieces soient en état ? quel empressement à solliciter, et à gagner tout ce qui pourroit nous être contraire ? On doit juger mon procès dans trois jours : on se prive de tout divertissement; on refuse toute invitation; on s'interdit toute autre affaire : et chacun reçoit cette excuse; on accuseroit, on condamneroit d'imprudence, de folie même, tout homme qui agiroit autrement. Le temps de la vie est court, ce qui nous reste de temps est très-court, le souverain Juge ne sauroit tarder; nous sommes chaque jour à la veille d'être jugés : l'affaire est certainement de conséquence. Il s'agit de notre bonheur, ou de notre malheur éternel. Le jugement est sans appel, on ne peut jamais plus revenir de la sentence; et nous ne pensons pas plus à mettre en ordre les pieces du

procès, que si cette importante affaire ne nous regardoit point. Si nous étions assurés par révélation que nous avons quatre-vingts ans de vie, serions-nous plus tranquilles ? La moindre maladie nous alarme, et quand nous sommes en santé, qui nous rassure ? C'est un article de foi que nous serons surpris ; on meurt toujours plutôt qu'on ne pense ; on ne pense même jamais à mourir, que quand on meurt. Quelle extravagance ! quelle imbécillité ! notre fausse sécurité sur ce point n'est-elle pas folie ? Si du moins cette folie, reconnue pour telle par tous les gens sages, excusoit : mais eut-elle jamais ce privilege ? Chose étrange ! on approche de quatre-vingts ans ; on sent les forces diminuer, la machine se déranger ; douleurs, infirmités, pesanteur, foiblesse, tout nous annonce le tombeau ; tout nous avertit que le Souverain Juge arrive : et ces vieillards au lieu de ne penser qu'à la mort, qu'à se préparer à la mort, ne pensent qu'à vivre. Toute leur application, tout leur soin, toute leur étude n'est qu'à chercher tout ce qu'ils s'imaginent propre à prolonger leur vie, et à leur faire accroire qu'ils sont encore éloignés du jour de la mort. Un Chrétien sage doit, quelque jeune qu'il soit, regarder chaque jour comme le dernier de sa vie, et agir chaque jour comme s'il ne devoit pas être en vie le lendemain. Et un homme âgé, un vieillard est-il sage, de ne pas s'étudier chaque jour à se préparer à bien mourir, de ne penser même chaque jour qu'à vivre ? Bon Dieu, que cette conduite est opposée à la Religion et au bon sens !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matth. Ch. 24.

In illo tempore : Sedente Jesu super montem Oliveti, accesserunt ad eum Discipuli secretò, dicentes : Dic nobis, quando hæc erunt ! et quod signum adventûs tui et consummationis sæculi ! et respondens Jesus, dixit eis : Videte ne quis vos seducat. Multi enim venient in nomine meo, dicentes : Ego sum Christus, et multos seducent. Audituri enim estis prælia et opiniones præliorum. Videte ne turbemini : oportet enim hæc fieri, sed nondum est finis. Consurget enim gens in gentem, et regnum in regnum, et erunt pestilentiæ, et fames, et terræ motus per loca. Hæc autem omnia initia sunt dolorum. Tunc tradent vos in tribulationem, et occident vos : et eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum. Et tunc scandalizabuntur multi, et invicem tradent, et odio habebunt invicem. Et multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos. Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas, multorum. Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

En ce temps-là : Comme Jesus étoit assis sur le Mont d'Olivet, ses Disciples l'aborderent en particulier, et lui dirent : Dites-nous, quand cela arrivera-t-il ! et quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siecles ? Jesus leur répondit: Prenez garde qu'on ne vous séduise ; car plusieurs viendront qui prendront mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de gens. On vous parlera de batailles, et de bruits de batailles. Prenez garde, ne vous alarmez pas, aussi-bien faut-il que ces choses arrivent ; mais ce n'est pas là encore la fin ; car les nations s'éleveront contre les nations, et les Royaumes contre les Royaumes ; et il y aura de tous côtés des pestes, des famines et des tremblemens de terre. Tout cela au reste, c'est le commencement des malheurs. Alors on vous livrera à la persécution, on vous fera mourir, et vous serez en haine à tous les peuples à cause de mon nom. Alors plusieurs viendront à tomber, les hommes se livreront, et se haïront les uns les autres. Il paroîtra beaucoup de faux Prophetes qui séduiront beaucoup de monde ; et parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira ; mais celui qui aura été constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

Combien il y a de faux dans le monde.

PREMIER POINT.

Considérez que le monde est plein de fausses idées qui occupent, de faux brillans qui imposent, de faux préjugés qui éblouissent, de faux principes qui trompent, de fausses maximes qui perdent tout. Faux biens, faux honneurs, faux plaisirs, fausse liberté, fausse paix, félicité chimérique. Les prétendus heureux du siecle sont des heureux de théâtre. On joue sans cesse dans le monde la comédie ; chacun y fait son rôle le mieux qu'il peut. Celui qui joue le mieux est le plus applaudi ; mais le Roi, le Maître, le Conquérant, s'ils n'ont point d'autre bien que les applaudissemens des spectateurs, sont bien à plaindre. Qu'ils soutiennent bien le personnage de Prince, de Héros, de Conquérant : ce ne sont, après tout, que des personnages de théâtre. On joue bien, on a bien joué, et voilà tout : un moment après la comédie on n'est plus rien de ce qu'on a paru. Bon Dieu ! quelle plus fausse félicité ! on peut dire que le faux est ce qu'il y a de plus commun, et, s'il est permis de parler ainsi, c'est ce qu'il y a de plus vrai dans le monde. La dissimulation y regne dans toutes les conditions et dans tous les états. Fausse amitié : car certainement parmi tant de démonstrations d'amitié, quoi de plus rare qu'une vraie amitié dans le monde ! Fausse joie : tout y rit, tout paroît parsemé de fleurs, tout y parle de plaisirs ; et sous une parure précieuse, sous un habit riche et pompeux, que de chagrins mortels, que de pleurs

en secret, que de soupirs, quelle tristesse! Qu'on ne vous vante plus tant son état, ses terres, ses revenus, ses emplois, sa bonne chere: le fiel est l'assaisonnement le plus ordinaire de tous les mets, les croix naissent jusque sur le Trône, l'amertume est répandue par-tout. On tâche, il est vrai, et c'est l'étude la plus universelle et la plus ordinaire des gens du monde; on tâche de charmer ses chagrins, ses déboires, ses déplaisirs secrets par le tumulte des fêtes publiques; mais, mon Dieu! est-on moins malheureux pour savoir mieux dissimuler? L'esprit du monde est un tyran qui n'épargne personne; nul de ses sujets qui ne soit esclave. Il n'est pas même permis de se plaindre de ses mauvais traitemens. Les maximes du monde sont toutes dures et toutes fausses. Il faut bien de la gêne, de la contrainte, il faut se faire bien de la violence pour suivre leur bizarrerie et leur caprice. Que ne coûte-t-il pas de suivre la mode? il faut s'accommoder au goût du monde, quelque déraisonnable, quelque mauvais que soit ce goût, il faut le louer, il faut le suivre; et que gagne-t-on en s'assujettissant servilement à ses maximes! une vie malheureuse, des inquiétudes mortelles, des regrets éternels et un malheur souverain qui ne doit jamais avoir de fin. Trouvez-moi une maxime du monde qui ne porte à faux; trouvez-moi un plaisir qui soit pur, qui soit solide, qui soit vrai; trouvez-moi un bien qui rassasie; trouvez même une fête, un divertissement, un plaisir selon l'esprit du monde qui ne soit mêlé de quelqu'amertume, qui ne laisse même du regret. C'est ainsi, Seigneur, que vous avez voulu nous dégoûter du monde: heureux qui sait trouver le vrai bien. Nulle véritable félicité qu'en vous seul, ô mon Dieu?

SECOND POINT.

Considérez que le vrai ne se trouve qu'au service de Dieu. Vrais biens, vraie joie, vraie paix, plaisirs purs, solides, permanens, félicité véritable, maximes vraies, principes vrais. Le monde a beau étaler avec parade ses lois et ses maximes, et les partisans, ou pour parler plus juste, les esclaves du monde ont beau les prôner avec art; toutes ces maximes sont fausses, et ne servent qu'à faire des malheureux. Toute la sagesse, la vérité et le bonheur du monde se trouvent dans les seules maximes de l'Evangile. Ce n'est qu'en les suivant qu'on devient heureux. S'il y a une paix douce, une consolation pleine, une joie pure, un plaisir exquis sur la terre, ce ne peut être qu'au service de Dieu, et dans le cœur de ses véritables serviteurs. Que les partisans du monde se récrient tant qu'il leur plaira; qu'ils en appellent à ces dehors trompeurs, à ces dissimulations étudiées, à ces avenues riantes, à ces joies artificielles qui se montrent dans le monde; qu'ils nous opposent cet esprit de retraite, cet amour de la croix, ces mortifications, ces pénitences qui se présentent d'abord à tous ceux qui servent Dieu, et qui font le caractere des personnes dévotes. Il sera éternellement vrai que le monde n'a rien de solide, que tout y est faux, que les plus grands prôneurs des douceurs du monde sentent à l'heure de la mort qu'ils se sont trompés dans leur choix; tandis que les Saints s'écrient alors : Bienheureux les pauvres, parce que le Royaume des Cieux est à eux. Bienheureux les humbles, parce qu'ils seront élevés. Bienheureux ceux qui menent une vie pure, mortifiée, qui passent leurs jours dans l'oubli, dans le mépris même, parce qu'ils seront comblés des biens éternels, et que Dieu sera lui-même leur grande récompense.

Hé, Seigneur, quand est-ce que je ne serai plus la dupe des illusions du monde, et que je prendrai la seule voie qui conduit au souverain bonheur!

Aspirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccl. 1.
Vanité des vanités; dans le monde, tout n'est que vanité.
Prœterit figura hujus mundi. 1. Cor. 7.
Tout ce qui brille le plus dans ce monde n'est qu'une apparence qui s'évanouit.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est étonnant, que le monde soit un trompeur, de l'aveu même de ceux qui se livrent au monde; que ce soit un maître dur, impitoyable, ingrat, de l'aveu de tous ceux qui le servent avec le plus d'empressement; nul qui ne se plaigne de la pesanteur de son joug, de la rigueur de ses lois, de la bizarrerie de son service; nul qui ne crie à l'injustice, pour avoir été maltraité, toujours eu beaucoup à souffrir, et toujours sans récompense; car en bonne foi que donne le monde pour reconnoître ceux qui l'ont le plus long-temps servi, et que peut-il donner qui aille jusqu'à la fin de la vie? chacun se plaint que le monde est injuste; on l'appelle fourbe, tyran: et ceux qui crient le plus haut, ne laissent pas d'en être tous les jours la dupe. Profitez de l'imprudence, de la bêtise de tant de gens; et reconnoissant aujourd'hui combien il y a du faux dans le monde, *æmulamini charismata meliora*, cherchez le vrai, vous ne le trouverez qu'au service de Dieu; attachez-vous pour toujours à son service. Soyez dans le monde, si Dieu vous

y veut, si vous y êtes engagé par votre condition, par votre état; mais reconnoissant le faux brillant de tous ses plaisirs et de tous ses honneurs, sentant le vide de tous ses biens, attachez-vous au solide, au seul vrai bien, qui est Dieu.

2.° Ayant cette juste idée du faux dont le monde est plein, ne parlez de tout ce qui flatte le plus dans le monde que selon cette idée. N'estimez ses biens et tous ses avantages, qu'autant qu'ils peuvent vous servir pour acquérir les biens du Ciel. Parle-t-on de la fortune, des emplois eclatans, de la faveur de quelqu'un des heureux du siecle : pensez d'abord combien cette fortune éclatante porte à faux; et parlez-en selon la même vue. Est-il quelque revers de fortune, quelque perte, quelque disgrace survenue à quelqu'un de ceux qui vivoient avec le plus d'éclat : moralisez sur le même ton; et ne manquez pas de faire sentir à vos enfans, à vos amis, à votre famille, combien il y a peu à compter sur ce qui brille le plus dans le monde; et combien tout y est fragile, caduque et faux.

SIXIEME JOUR.

SAINT BRUNO, CONFESSEUR.

SAINT BRUNO, le Restaurateur de la vie solitaire en Occident, la gloire de son siecle, l'admiration du monde chrétien, le Fondateur d'un des plus illustres et des plus saints Ordres Religieux de l'Eglise, naquit à Cologne vers l'an 1060. Il étoit d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du pays. Ses parens, distingués par leur rang et par leurs richesses, étoient encore plus recommandables par leur édifiante piété. Le

naturel heureux de leur fils, son esprit aisé, vif et brillant, une mémoire heureuse, sa docilité, et sur-tout une disposition au bien peu ordinaire aux enfans de son âge, le rendirent plus cher et plus aimable à ses parens, et les porterent à prendre encore plus de soin de son éducation. Elle coûta peu. Les belles qualités naturelles du jeune Bruno et les graces du Ciel dont il étoit prévenu, épargnerent bien des soins à ses Maîtres. L'auteur de l'histoire de sa vie le plus ancien, assure qu'on ne remarqua jamais rien de puérile dans ses mœurs. On le vit toujours élevé au-dessus des foiblesses ordinaires à ceux de son âge; et sa piété, sa tendre dévotion sur-tout envers la sainte Vierge, qu'il a laissée, pour ainsi dire, en héritage à ses Enfans, mirent à l'abri de tous les dangers son innocence.

Comme il joignoit une sagesse extraordinaire à un esprit excellent, il fit des progrès merveilleux dans les sciences. Après avoir excellé dans les Belles-Lettres, il se distingua encore plus dans la Théologie et dans la science des Peres, et il passa constamment pour un des plus habiles Docteurs de son temps. Etant allé à Paris pour se perfectionner dans l'Université, il y prit ses grades, et quoique fort jeune, il y enseigna avec applaudissement la Philosophie. Comme Bruno se faisoit admirer par-tout par sa piété et par sa science, saint Annon son Archevêque ne voulut pas que son Eglise fût plus long-temps privée d'un si bon sujet, il le rappela, et le pourvut d'un Canonicat dans l'Eglise de Saint-Cunibert de Cologne. Il y reçut les premiers Ordres sacrés; mais sa réputation augmentant tous les jours, saint Annon ne fut pas plûtôt mort, qu'on le fit Théologal de l'Eglise de Rheims, et peu après Chancelier et Recteur des Ecoles publiques.

Saint Bruno, l'exemple et l'admiration de tout

le Clergé, édifioit par la pureté de ses mœurs toute la Ville, lorsque Manassés s'étant intrus sur le Siége Archiépiscopal de Rheims par des voies simoniaques, tâchoit de s'y maintenir par toutes sortes de violences et de dissolutions. Notre Saint ne crut pas devoir dissimuler la douleur qu'il avoit de ce scandale. Sa conduite, d'ailleurs si réguliere et si exemplaire étoit une censure trop piquante des déréglemens de ce mercenaire Pasteur, pour ne le pas mettre en mauvaise humeur contre le Théologal; il le maltraita, et n'oublia rien pour le perdre. Mais cet indigne Prélat ayant été ignominieusement chassé de son Siege, après avoir été frappé des foudres de l'Eglise par le Légat, on convint de lui donner pour successeur saint Bruno. Ce Saint en étant averti, en fut alarmé. Il se retira secrétement, et se tint si bien caché dans sa retraite, qu'on fut contraint de faire un autre choix. Rainaud de Bellay, Trésorier de l'Eglise de Tours, fut élu pour remplir ce Siege. Quelques Historiens modernes ont cru que ces troubles de l'Eglise de Rheims, joints au dégoût qu'avoit notre Saint de tout ce qui flatte le plus dans le monde, furent le principal motif de sa retraite, et du parti qu'il prit de se retirer dans quelque affreux désert pour ne s'occuper plus que de l'affaire importante de son salut. Mais il est peu vraisemblable qu'une cause si légere ait eu un effet si surprenant. Une vie si innocente et si réglée n'auroit pas été suivie d'une pénitence si affreuse; une résolution si généreuse et si subite a dû avoir un principe plus effrayant.

C'est une tradition née avec l'Ordre des Chartreux, et autorisée par le témoignage du fameux Jean Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, de Saint-Antonin, et de tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans ce saint Ordre, que la véritable cause de la résolution que prit subi-

tement notre Saint de s'aller ensevelir pour le reste de ses jours dans le plus affreux désert, et de mener la vie la plus pénitente et la plus austere, fut un des plus effrayans événemens qui soit peut-être jamais arrivé.

L'Auteur de l'Histoire de la vie de notre Saint qui a écrit en 1150, c'est-à-dire, quarante-six ans seulement depuis sa mort, et qui fait une relation fort détaillée et fort exacte des commencemens des Chartreux; un saint Religieux de la Chartreuse de Merya en Bugey, qui vivoit en 1270; Guillaume d'Erbura, qui écrivoit en 1313; l'Auteur de la Chronique des Prieurs de la Chartreuse qui fleurissoit en 1383; Henri de Kalkar, qui composa en 1398 un Traité de l'origine de cette illustre Société; enfin le célebre Denys le Chartreux qui est mort en 1471, et Surius du même Ordre: tous ces grands Hommes qui certainement n'étoient ni si simples, ni si crédules, et encore moins visionnaires, font sur ce fait, une opinion bien plus probable que les Critiques du dix-septieme siecle, qui sont les premiers qui se sont inscrits en faux contre cette vénérable tradition. Voici comme tous ces anciens Historiens racontent le terrible événement dont Dieu se servit pour porter saint Bruno à aller s'ensevelir dans une affreuse solitude, et à instituer l'Ordre des Chartreux.

Pendant que notre Saint étoit à Paris, un célebre Docteur de l'Université, d'une probité reconnue, et qui avoit toujours passé pour un très-grand homme de bien, étant mort après avoir reçu les derniers Sacremens, avoit été porté dans l'Eglise. Pendant qu'on disoit pour lui l'Office des Morts autour du corps, et qu'on lisoit la quatrieme leçon, qui commence par ces mots: *Responde mihi;* le mort leve la tête hors de la biere, et d'une voix lamentable il crie tout haut: Je suis accusé par un juste jugement de

Dieu. L'effroi ayant saisi tous les assistans, on convint de renvoyer au lendemain les obseques. L'assemblée fut beaucoup plus nombreuse : on recommence l'Office, et aux mêmes paroles de la même Leçon, le mort crie encore plus haut : Je suis jugé par un juste jugement de Dieu, et se remet dans la biere. La frayeur redoubla, et l'on renvoie au jour suivant la sépulture. Le concours augmenta le troisieme jour : l'Office recommence comme les deux jours précédens, et aux yeux de toute l'assemblée, le mort levant encore la tête : Je n'ai plus besoin de prieres, s'écrie-t-il, je suis condamné par un juste jugement de Dieu, au feu éternel. Il est aisé de comprendre quelle impression fit sur les esprits un événement si funeste. Bruno qui avoit été présent à ce triste spectacle, en fut si fort frappé, que se retirant tout effrayé, il promet à Dieu de tout quitter, et d'aller passer le reste de ses jours dans quelque affreux désert, dans les exercices les plus rigoureux de la plus austere pénitence. Il falloit un événement aussi tragique pour prendre une si généreuse résolution. Six de ses amis l'étant venu voir, il leur fit confidence de son dessein. A quoi pensons-nous, leur dit-il, la larme à l'œil ? Un homme qui a toujours mené une vie, ce semble, assez Chrétienne, est damné; qui peut après cela se rassurer sur le témoignage de sa conscience ? O que les jugemens de Dieu sont terribles ! ce mort n'a pas parlé pour lui, c'est pour nous que Dieu a fait cet effrayant miracle. Pour moi, ajouta-t-il, j'ai déjà pris mon parti. Je suis déterminé à quitter tout, bénéfices, emplois, revenus, et à m'aller ensevelir dans le plus affreux désert pour y passer mes jours dans la pénitence. Tous ses amis touchés de ce qu'ils avoient vu, et de ce qu'ils venoient d'entendre, lui protestent qu'ils sont tous dans ces mêmes sentimens, et qu'ils sont

prêts à le suivre. C'étoit Lauduin, qui fut après saint Bruno le premier Prieur de la grande Chartreuse; Etienne du Bourg et Etienne de Die, tous deux Chanoines de Saint-Ruf à Valence en Dauphiné; un Prêtre nommé Hugues, et deux Laïques qui s'appeloient André et Guerin. Comme on délibéroit sur la solitude où ils devoient se retirer, les deux Chanoines de Saint-Ruf dirent qu'ils connoissoient dans leur pays un saint Evêque qui avoit dans son Diocese beaucoup de bois, de rochers et de déserts inaccessibles aux hommes; que plein de zele et de bonté comme ils savoient qu'il étoit, il ne manqueroit pas de favoriser leur dessein s'ils alloient le trouver. Ce Prélat étoit saint Hugues Evêque de Grenoble, celebre par sa sainteté, et l'un des plus grands Prélats de son siecle. Tous applaudirent à cet avis.

Saint Bruno s'étant démis de son bénéfice, et ayant renoncé à tout, prit le chemin du Dauphiné avec sa petite troupe, et alla se jeter aux pieds du saint Evêque de Grenoble pour lui demander une retraite pour lui et ses compagnons. Saint Hugues voyant ces sept étrangers à ses pieds, se souvint d'une vision qu'il avoit eue la nuit précédente dans un songe où il lui avoit semblé voir Dieu même qui se bâtissoit un Temple dans le désert de son Diocese que l'on appeloit la Chartreuse, et sept étoiles qui s'élevoient de terre, et qui étant disposées en rond, marchoient devant lui jusqu'en ce lieu, comme pour lui en montrer le chemin. Ayant fait asseoir saint Bruno et ses compagnons, il leur demande quel est le sujet de leur voyage. Saint Bruno lui ayant raconté, dit Surius, le prodige qui étoit arrivé à Paris, lui dit qu'ils venoient le supplier de leur assigner un désert où ils pussent passer leurs jours dans la pénitence, loin de tout commerce des hommes. Saint Hugues n'eut pas plutôt

appris leur dessein, qu'il leur appliqua sa vision, et ne douta point que ces sept étrangers ne fussent ce que signifioient ces sept étoiles mystérieuses. Il les embrasse avec tendresse, loue leur généreuse entreprise, et leur offre le désert de la Chartreuse, dont il leur fit le portrait. Si vous cherchez, leur dit-il, un lieu inaccessible aux hommes, vous ne sauriez trouver un lieu plus écarté; mais c'est une solitude affreuse. Tout y est hérissé de pointes de rochers qui semblent s'élever jusqu'aux nues. Les neiges et les brouillards y regnent tout l'hiver, le froid y est long et piquant, et ce lieu n'a été jusqu'ici que le repaire des bêtes farouches. Voyant que cette peinture qu'il leur faisoit de la Chartreuse, bien loin de les rebuter, allumoit encore l'ardeur qui les y portoit : Je vois bien, leur dit-il, que c'est Dieu qui vous a destiné cette affreuse retraite, il saura bien vous y conserver. Après les avoir retenus chez lui quelques jours pour les remettre des fatigues de leur voyage, il voulut les aller mettre en possession lui-même du lieu qu'il leur donnoit. Non-content de leur céder tout le droit qu'il avoit sur ce désert, il promit encore de dégager le fonds auprès du Seigneur qui y avoit quelques prétentions, ne fût-ce que pour la chasse ; afin que rien ne pût troubler le repos de leur solitude, ou les inquiéter. Saint Bruno et ses compagnons y bâtirent d'abord un Oratoire en l'honneur de la sainte Vierge, avec de petites cellules à une distance médiocre l'une de l'autre, dans un fonds qui est entre trois grands rochers, au pied desquels sort une petite fontaine, qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de saint Bruno, tout près de la Chapelle qu'on nomma dès-lors Sainte-Marie des Huttes : *Sancta Maria de Casalibus*. Ce fut vers la Fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste de l'an 1084, que ces Anges mortels commencerent d'habiter

ce désert, et d'y mener la vie la plus austere et la plus sainte qu'on eût encore vue dans l'Eglise.

Telle fut la célebre époque de la naissance de l'Ordre admirable des Chartreux, qui fait l'une des plus cheres portion du troupeau de Jesus-Christ, qu'on peut appeler avec raison le Séminaire des Saints, la gloire de la Religion, et l'un des plus fermes remparts du Christianisme. Cet Ordre si vénérable, qui peut compter autant de Prédestinés qu'il a eu de Religieux, et qui depuis près de sept cents ans se conserve dans toute la vigueur de l'esprit primitif de son Institut, sans s'être jamais relâché en rien, ni de l'exacte régularité de ses anciens Rits, ni de la constante sévérité de sa pénitence : illustre par le grand nombre de saints Evêques, Archevêques, Patriarches et Cardinaux qu'il a donnés au monde Chrétien, et par un plus grand nombre de ceux qui ont constamment refusé la pourpre, et même la suprême dignité de l'Eglise. Cet Ordre enfin qui enchérissant sur la solitude, sur l'abstinence, sur la multiplicité des prieres, sur la continuité des jeûnes, sur le silence et sur les austérités des plus anciens Solitaires d'Orient, réunit dans son sein toute la perfection Evangélique, et fait par la pratique de toutes les vertus, l'éloge le plus magnifique de notre Religion.

On peut aisément comprendre par la sainteté et l'exacte régularité des Chartreux de nos jours, quelle dut être l'éminente sainteté de la vie de leurs premiers Peres. Leur jeûne austere étoit encore continuel ; leur silence n'étoit interrompu que pour chanter dans l'Eglise les louanges du Seigneur. Outre l'abstinence de chair même dans les plus dangereuses maladies, outre la clôture perpétuelle et le cilice qu'on ne quitte jamais, et qui est un des points essentiels de la Regle, ils étoient encore exposés à toutes les rigueurs

des saisons, dans leurs petites huttes. Saint Bruno, malgré sa résistance, choisi de tous pour Supérieur, et établi comme tel par saint Hugues, l'étoit encore plus par son rare mérite et par son éminente vertu. Il étoit le plus humble, le plus pauvre, le plus mortifié, le plus régulier; et il n'y eût jamais un plus parfait modele de la vie monastique. Ce saint Evêque de Grenoble qui l'avoit reçu comme son enfant, charmé de son savoir et de sa piété, le prit bientôt pour son Directeur et pour son Maître dans la vie spirituelle; et sans avoir égard à la difficulté des chemins, il alloit si souvent se mêler avec ses saints Religieux, sous la conduite de notre Saint, que quelques-uns ont cru qu'il s'étoit rendu son Disciple.

Mais dans le temps que ces saints Solitaires goûtoient avec le plus de douceur la consolation de prendre la conduite de saint Bruno pour modele de la leur, ils se virent sur le point de le perdre. Il n'y avoit pas encore six ans que saint Bruno avec sa petite compagnie étoit renfermé dans la Chartreuse, lorsque le Pape Urbain II qui avoit connu fort particuliérement saint Bruno à Rheims, résolut de l'appeler auprès de lui pour se servir de ses lumieres et de ses conseils dans le gouvernement de l'Eglise. Il lui envoya un Bref, par lequel il lui ordonnoit de se rendre à Rome. L'affliction qu'eurent ces Solitaires de se voir dans la triste nécessité de se séparer de leur bon Pere, ne put trouver de soulagement que dans la résolution qu'ils prirent tous de le suivre. Saint Bruno eut beau faire tous ses efforts pour les arrêter dans leur solitude par la promesse de revenir bientôt, rien ne put les résoudre à supporter son absence; ils soutinrent qu'ils seroient toujours solitaires tant qu'ils seroient en sa compagnie, et ils partirent avec lui.

Saint Bruno ayant recommandé le soin de son

Hermitage à Seguin Abbé de la Chaise-Dieu, et reçu la bénédiction de saint Hugues, se rendit à Rome avec ses six compagnons. Le Pape le reçut avec tous les témoignages d'estime et d'affection imaginables. Il le retint auprès de sa personne, et l'admit dans le Conseil Ecclésiastique, pour être consulté sur les affaires de la conscience et de la Religion. Ses compagnons eurent aussi dans la ville un logement, où ils tâchoient de vivre retirés, et de pratiquer leurs exercices comme dans leur solitude de la Chartreuse. Mais ils sentirent bientôt la différence de la ville et du désert. Ils expérimentoient bien qu'ils n'avoient plus cette facilité de s'occuper à la méditation, à la psalmodie, à l'oraison ; le bruit des rues et le tracas troubloient cet aimable silence qu'ils ne pouvoient trouver que dans leurs rochers, et ce doux repos qu'ils avoient perdu par leur faute. Saint Bruno n'eut pas de peine à les déterminer à leur retour. Il leur nomma Lauduin pour être leur Prieur en sa place ; et après avoir reçu la Bénédiction du Pape et un Bref adressé à saint Hugues pour les remettre en possession de leur premier désert, ils se rendirent à la Chartreuse.

A peine étoient-ils rentrés dans les exercices de leur premiere ferveur, qu'une violente tentation faillit à tout perdre. Le démon effrayé de ces commencemens, leur mit dans l'esprit que c'étoit tenter Dieu que d'entreprendre une vie si austere et si au-dessus des forces de la nature. Comme ils conféroient un jour ensemble sur ce sujet, un vénérable vieillard leur apparut, et leur dit qu'ils avoient tort de se défier du secours du Ciel ; que la sacrée Vierge Mere de Dieu les prenoit tous sous sa puissante protection, pourvu qu'ils fussent exacts à réciter tous les jours en son honneur les sept heures Canoniales de son petit Office. Ce saint vieillard, qu'ils reconnurent être

l'Apôtre saint Pierre, ayant disparu, ils se consacrerent tous à la Mere de Dieu, mirent tout l'Ordre sous sa protection, résolus de ne plus sortir de leur désert, et de ne jamais rien relâcher de la sévérité de leur institut; et à l'instant la tentation fut dissipée, et de là vient la loi qu'ont les Chartreux de dire tous les jours en particulier le petit Office de la sainte Vierge.

Saint Bruno ne pouvant point obtenir du Pape la permission d'aller rejoindre ses chers Enfans, les instruisoit, les encourageoit sans cesse par ses lettres. Le séjour à la Cour de Rome lui devenant tous les jours plus dur, et ne soupirant qu'après sa chere solitude, il avoit enfin par ses instances réitérées obtenu son congé, lorsque les habitans de la ville de Rhege en Calabre vinrent le demander pour leur Archevêque. Le Pape ravi d'aise de donner à l'Eglise un tel Prélat, le leur accorda; mais le Saint fit tant par ses prieres et par ses larmes que le Saint Pere se laissa fléchir, et lui permit de retourner à sa solitude. Mais après avoir obtenu la décharge du fardeau de l'Episcopat, il tomba dans de nouvelles appréhensions touchant son retour à la Chartreuse. Le Pape alloit partir pour la France. Saint Bruno craignit qu'étant dans le Royaume, il ne se trouvât encore exposé à de nouveaux engagemens. Il résolut de se dépayser, et apprenant qu'il y avoit au fond de la Calabre une solitude encore plus affreuse que son premier désert, il ne pensa plus à retourner à la Chartreuse. Il se retira donc avec quelques disciples qu'il avoit faits à Rome dans le désert de la Torre au Diocese de Squillace, où enchérissant même sur sa premiere ferveur, il se livra tout à la contemplation et aux rigueurs de la plus austere pénitence. Il n'y put néanmoins oublier ni ses chers disciples de la Chartreuse, ni ses anciens amis de l'Eglise de Rheims. Il écrivit une lettre vive et touchante à Raoul le Verd, Prévôt de cette

Eglise, où le faisant ressouvenir de la promesse qu'ils avoient faite à Dieu autrefois de renoncer au siecle, il l'exhorta puissamment à s'acquitter des obligations de ce vœu; et s'il ne lui rappelle pas dans cette lettre le souvenir du prodige effrayant qui avoit été l'occasion de sa retraite, c'est qu'il vouloit par une délicatesse de conscience ménager l'honneur des parens du Docteur réprouvé.

Plus saint Bruno prenoit soin de se cacher, plus la Providence aimoit à le manifester au monde. Roger Comte de Sicile et de Calabre, étant un jour à la chasse dans la forêt de Squillace, fut agréablement surpris de trouver de pauvres cellules, une Chapelle dans ce désert, et des Solitaires; s'étant entretenu quelque temps avec saint Bruno, et s'étant informé de son genre de vie, il en fut si charmé, et il conçut une si haute idée de la vertu et du mérite extraordinaire de notre Saint, que voulant lui marquer combien il l'honoroit, il fit agrandir son hermitage, auquel il adjugea un fonds qui étoit proche, avec le Monastere de Saint-Jacques pour son entretien, et il y fit bâtir une Eglise que saint Bruno dédia sous le nom de la Sainte-Vierge, qui étoit sa dévotion favorite. Le pieux Comte qui ne cessoit de visiter le Saint et de le combler de nouveaux bienfaits, en reçut bientôt la récompense. Car assiégeant la Ville de Capoue, étant sur le point d'être trahi, saint Bruno lui apparut en songe, et l'avertit d'une entreprise faite contre sa vie; le Comte la prévint, et conserva toute sa vie pour le Saint une très-vive reconnoissance.

Comme saint Bruno avoit toujours présent à l'esprit ses premiers disciples de la Chartreuse, il leur envoya des Réglemens pour que la regle de vie de tous les Chartreux fût par-tout uniforme. Ce fut dans la même vue que Lauduin, qu'il avoit fait Prieur en sa place, entreprit le

voyage de Calabre, pour conférer de toutes choses avec lui. A peine le Prieur de la Chartreuse fut parti, que saint Bruno tomba malade. Il eut une connoissance certaine que cette maladie devoit le conduire au tombeau. Sa ferveur, sa dévotion, son zele, tout augmenta, jusqu'à sa pénitence. Connoissant que sa derniere heure étoit proche, il assembla ses Religieux, fit en leur présence sa confession de foi, en particulier touchant la Sainte Trinité, l'Incarnation et la mort de Jesus-Christ généralement pour tous les hommes, et enfin touchant les Sacremens, et nommément celui de l'Eucharistie, sur lequel il s'expliqua plus au long, à cause des erreurs de Beranger, qui avoient causé du trouble et du scandale parmi les Fidelles. Le Dimanche suivant, qui étoit le 6 d'Octobre, ayant reçu les derniers Sacremens, armé de son cilice, et tenant le Crucifix penché sur ses levres, il rendit paisiblement son ame à Dieu, au milieu de ses chers Enfans, l'an 1101, n'ayant pas encore atteint l'âge de cinquante ans, la quinzieme année depuis la fondation de son Ordre dans la Chartreuse du Dauphiné, et la cinquieme depuis sa retraite dans la Calabre.

Son corps fut enterré fort honorablement dans l'Eglise de Notre-Dame, qu'on appeloit aussi Saint-Etienne, et fut mis derriere le grand Autel. Dieu rendit bientôt son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles. Le premier de tous, fut une fontaine miraculeuse qui commença à paroître dès le jour de son enterrement auprès de son tombeau, et dont les eaux furent salutaires à tous les malades. L'esprit de solitude, de retraite et d'humilité ayant passé dans ses Enfans, ils se contenterent, comme le reste des Fidelles, d'invoquer en silence leur saint Fondateur durant long-temps sans en faire aucune Fête publique. Ce fut le Pape Leon X, qui l'an 1514 ordonna qu'on en fît solemnellement la Fête le 6 d'Oc-

tobre. Les Chartreux de Calabre leverent alors le corps du Saint pour l'exposer à la vénération publique. On fit la cérémonie de la translation avec beaucoup de solemnité. Ce saint Corps fut déposé sous le grand Autel ; mais pour la satisfaction des peuples, on en sépara le chef que l'on mit à part dans un reliquaire fort riche. On envoya à la grande Chartreuse la mâchoire inférieure avec deux dents. Et on fit encore une distribution de reliques en faveur des Chartreuses de Cologne, de Naples, de Paris, de Fribourg en Brisgaw, de Bologne et de quelques autres. Le Pape Grégoire XV fit insérer son Office dans le Bréviaire Romain, et Clément X ordonna qu'il seroit double.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Sancti Brunonis Confessoris tui, quæsumus Domine, intercessionibus adjuvemur : ut qui Majestatem tuam graviter delinquendo offendimus, ejus meritis et precibus nostrorum delictorum veniam consequamur. Per Dominum, etc.

Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que nous soyons aidés de l'intercession de saint Bruno votre Confesseur ; afin que nous, qui vous avons offensé par des péchés, très - griefs, obtenions le pardon de nos crimes par ses mérites et par ses prieres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit,

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a

nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

L'Auteur de l'Ecclésiastique a ramassé dans ce Livre une infinité de maximes et d'instructions pour tous les états de la vie, et pour toutes sortes de conditions. Il ne se borne pas au moral, il embrasse encore le civil. Les Grecs l'appellent Sagesse de Jesus fils de Sirach, ou Panaretos *de Jesus fils de Sirach. Ce mot* Panaretos, *signifie en Grec, un recueil de toutes les vertus, ou un Livre qui donne des préceptes pour la pratique de toutes les vertus.*

RÉFLEXIONS.

Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle. La tentation éprouve, et elle contribue beaucoup à la perfection d'une ame fidelle. L'or ne se consume pas dans le feu, il s'y purifie; et les vents les plus violens n'ébranlent point le Soleil, mais ils dissipent les parélies, et servent à faire aller plus vîte le vaisseau dans le port, pourvu que le pilote soit attentif à tous les coups de vents et à la manœuvre. *Dieu qui est fidelle ne souffrira pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces; mais jusque dans la tentation il vous fournira des moyens en abondance pour pouvoir la soutenir* (a). Non, Seigneur, votre sagesse

(a) 1. Cor. 10.

et votre bonté ne vous permettent pas de souffrir que nous soyons tentés au-delà de nos forces. Vous proportionnez vos secours aux efforts de nos ennemis ; et nous ne sommes jamais vaincus que par notre lâcheté. Dieu nous est fidelle dans la tentation, en combattant avec nous ; il nous est fidelle après la tentation, en couronnant nos victoires : soyons-lui fidelles de notre côté, en combattant avec courage, en lui attribuant toute la gloire du combat. Dieu nous est fidelle dans la tentation : mais pour éprouver sûrement sa fidélité, il faut n'être pas téméraire. Quand on s'expose à la tentation, c'est alors nous-mêmes qui nous tentons : faut-il être surpris si nous expérimentons malheureusement notre foiblesse ? Avant qu'on entre dans la lice, le cœur est déjà vaincu ; et l'on s'étonne après cela de ses chutes ! La prudence chrétienne nous porte sur-tout à être en garde contre les péchés auxquels nous avons été sujets. Ce sont des ennemis dont nous avons secoué le joug, mais qui ont peut-être encore quelque intelligence dans notre cœur. Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte, dit le Sage. Priez et veillez, disoit le Sauveur du monde, afin de n'être point engagés dans la tentation. Si les ames les plus innocentes, si les Disciples les plus fervens ont toujours à craindre, et doivent sans cesse prier et veiller : qui rassure les Chrétiens lâches et imparfaits ? Ces personnes mondaines qui ne respirent que la joie, ces Religieux peu réguliers et peu mortifiés, ces gens de plaisirs qui passent leurs jours dans l'oisiveté et dans la mollesse, sont-ils à l'abri de tous les dangers, pour être dispensés de veiller, de prier et de craindre ? *Quid tu sopore deprimeris !* Comment pouvez-vous ainsi dormir d'un profond sommeil au milieu d'un si grand danger, et agité d'une si violente tempête ? Il n'y a personne d'une si éminente vertu qui n'ait à craindre pour son salut,

Nul Ordre Religieux si saint, nul lieu si retiré, nulle solitude si affreuse où l'on puisse raisonnablement se dispenser de veiller, de peur d'être surpris par l'ennemi. Il n'y a point de si grand Saint qui n'ait craint le danger dans l'exercice même de la plus austere pénitence : qui nous rassure ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore :, Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la nécessité de l'esprit de retraite pour faire son salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu n'appelle pas tout le monde à la solitude : il faut une vocation particuliere pour vivre dans le désert ; et il s'est toujours trouvé des Saints dans les plus grandes Villes : mais l'esprit de recueillement et de retraite est nécessaire pour faire son salut dans toutes sortes d'états. *Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent à toute heure leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra, et qu'il heurtera.* La lampe s'éteint dans la dissipation, et l'on veut être au large dans le tumulte. Le grand bruit empêche qu'on entende quand on heurte ; il faut veiller, et veiller dans le repos et le silence : un cœur agité, un esprit dissipé par le trouble de ses passions, ou par le fracas du grand monde, ne sauroit guere être attentif. Ce n'est pas toujours pour arriver à une éminente perfection qu'on va dans le désert ; on cherche un abri à l'innocence, on ne cherche souvent qu'un moyen sûr de faire son salut. Si l'on fuit le monde, c'est qu'on comprend aisément, quand on est véritablement Chrétien, qu'il est bien difficile de faire son salut sans le recueillement. Veillez et priez sans cesse, dit le Sauveur. Ce n'est pas aux seuls Chartreux que Jesus-Christ parle ; cet Oracle s'adresse à tous les Fidelles. Et certainement il ne faut qu'avoir une teinture de notre Religion, pour ainsi dire, et

connoître à combien de dangers notre salut est exposé durant cette vie, pour juger s'il est aisé, s'il est même possible en quelque maniere de faire son salut sans attention sur soi-même, sans vigilance et sans recueillement. Tout est danger durant cette vie; que de pas glissans! L'air du monde est contagieux, les objets tentent, peu qui ne séduisent. Nous vivons en Pays ennemi; notre propre cœur nous trahit; nos passions sont autant d'ennemis domestiques qui ont conjuré notre perte. Croit-on, en bonne foi, qu'un cœur livré à toutes sortes d'objets, qu'une ame dissipée et toujours répandue au dehors n'ait rien à craindre de tant d'ennemis, et puisse vivre long-temps sans blessure; tout est piege dans un monde dont l'esprit ne fut jamais beaucoup Chrétien, sans vigilance, sans attention, sans recueillement interieur. S'appercevra-t-on de ces pieges? les évitera-t-on, après même les avoir apperçus? Les déserts les plus affreux, les solitudes les plus impénétrables ne sont pas toujours un asile sûr à l'innocence. Il y a des chutes jusque dans le lieu saint; les colonnes ont été quelquefois ébranlées, renversées par la tempête: et des gens exposés à tous les orages, sans préservatif contre la contagion, sans attention sur les dangers, sans appui contre les secousses; en un mot, des gens du monde, des Religieux même infectés de l'esprit du monde, se conserveront dans l'innocence, résisteront aux impétuosités de leurs passions, se défendront de tous les accidens; en un mot, feront leur salut, sans vigilance, sans prieres, sans recueillement, sans esprit de retraite? bon Dieu, quel paradoxe!

SECOND POINT.

Considérez combien il y a de lois Chrétiennes à garder, de devoirs à remplir, d'attentions à

faire pour s'acquitter de toutes les obligations de la justice : *Decet nos implere omnem justitiam* (a). Nulle condition qui n'ait ses devoirs, nul état qui n'ait ses regles. Que de préceptes qui obligent ? que de maximes dont on ne se dispense jamais sans déplaire à Dieu ? Que l'on soit engagé dans le monde, on doit y être véritablement Chrétien. Que l'on soit dans l'état Religieux, il faut y vivre selon l'esprit de son Institut ; sans quoi l'on s'y damne. Peut-on remplir tous ces devoirs, ou satisfaire à toutes ces obligations ? peut-on mener une vie réguliere et Chrétienne, sans veiller continuellement sur soi-même, sans être attentif à tous ses devoirs ? et peut-on avoir cette vigilance et cette attention, sans l'esprit de retraite ? On le peut perdre, cet esprit de retraite, au milieu du Cloître et du désert : le conserve-t-on au milieu du tumulte du monde ? Chose étrange ! les personnes du monde regardent le recueillement intérieur et l'esprit de retraite comme un fruit qui ne naît que dans la solitude et dans les Maisons Religieuses ; il est vrai que c'est leur air natal, pour ainsi dire, et la terre qui les nourrit : mais ces personnes du monde sont-elles moins obligées, pour faire leur salut, d'avoir ce recueillement et cet esprit de retraite ? Hé, Seigneur, quelle pitié de voir des gens qui croient l'Evangile, et qui vivent dans une dissipation continuelle, toujours dans l'agitation, et qui n'entrent dans elles-mêmes que quand il faut sortir de ce monde, que quand il faut mourir !

Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive ; c'est sur votre grace que je compte, bien résolu de vivre dans cet esprit de retraite si nécessaire au salut.

(a) *Matth.* 3.

Apirations dévotes durant le jour.

Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. Psal. 54.

C'en est fait, mon cœur et mon esprit ne resteront plus dans le tumulte : je veux passer mes jours dans le recueillement.

Beatus homo qui semper est pavidus. Prov. 28.

Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT le monde n'est pas appelé à être Solitaire ; mais nul Chrétien qui ne soit obligé de veiller et prier sans cesse, afin de n'être point engagé dans la tentation : et cette vigilance, cet esprit de priere se trouvent-ils dans la dissipation et dans le tumulte ? Ces cœurs toujours répandus au dehors, ces esprits toujours errans, ces ames ennemies de leur propre repos et toujours agitées sont-elles fort attentives à l'affaire épineuse et délicate de leur salut ? sont-elles en état de prévoir tous les accidens, de découvrir tous les pieges que tendent à leur innocence les objets, les passions, le tentateur et le monde au milieu duquel elles vivent ? Ceux qui passent leurs jours loin de toutes les occasions, ne le sont pas toujours de tous les dangers ; la plus affreuse solitude n'est pas toujours un abri. Les plus grands Saints ont été toute leur vie en garde contre tant d'ennemis, la plupart domestiques : et qui nous rassure au milieu du tumulte du monde, et dans la plus dangereuse dissipation ? Reconnoissez aujourd'hui le danger, et persuadé de la nécessité indispensable du recueillement, prenez la résolution dès ce jour de nourrir en vous cet esprit de retraite qui n'est point incompatible avec votre état quel qu'il soit,

2.° Outre la retraite de huit jours que vous devez faire tous les ans, et celle d'un jour que vous devez faire indispensablement tous les mois, si vous avez du zele pour votre salut, ne vous livrez jamais à une trop grande dissipation, et ayez soin d'éviter tout ce qui la cause. Grandes assemblées trop fréquentes, entretiens inutiles et trop longs, amusemens distrayans, soins superflus, et qui ne sont pas propres à votre état, visites peu nécessaires. Prenez chaque jour du moins un quart-d'heure le soir pour vous recueillir; une visite du saint Sacrement tous les soirs, est un moyen des plus efficaces pour tranquilliser l'ame.

SEPTIEME JOUR.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE, *communément* LA SOLEMNITE DU SAINT ROSAIRE.

COMME nous recevons sans cesse de nouvelles faveurs, et de nouveaux bienfaits de la très-sainte Vierge, l'Eglise a soin de lui en marquer notre juste reconnoissance par de nouvelles solemnités, et par des Fêtes particulieres qui excitent et augmentent tous les jours la dévotion tendre des Fidelles. Ce qui a donné occasion à la Fête de ce jour, est une des plus signalées faveurs qu'ait reçu la Chrétienté de la protection toute-puissante de la Mere de Dieu, dans le temps que les Turcs, fiers des grandes conquêtes qu'ils faisoient tous les jours sur les Chrétiens, ne se promettoient rien moins que d'envahir toute l'Europe, et d'aller arborer le Croissant sur le dôme de l'Eglise de Saint-Pierre de Rome.

Il y avoit déjà près d'un siecle que les Turcs

jetoient la terreur dans toute la Chrétienté par une continuité de victoires que Dieu permettoit, pour punir les péchés des Chrétiens, et pour réveiller une foi à demi-éteinte. Soliman III ayant pris Belgrade l'an 1522, et l'année d'après l'isle de Rhodes, ne pensa plus qu'à pousser ses conquêtes aussi loin que son ambition : il passa en Hongrie, gagna la bataille de Mohatz l'an 1526; il emporta Bude, Pest, Gran et quelques autres Places, vint jusqu'à Vienne en Autriche, prit et pilla Tauris, et soumit par ses Lieutenans plusieurs autres Provinces dans l'Europe. Selim II, son fils et son successeur, conquit l'isle de Chypre en 1571, et ne croyant pas que rien pût résister à ses armes, il mit en mer la plus nombreuse et la plus formidable flotte qu'on eût encore vue, avec laquelle il se promettoit de conquérir toute l'Italie. L'effroi avoit saisi une partie de la Chrétienté, dont le sort, pour ainsi dire, dépendoit d'une bataille. L'armée navale des Chrétiens étoit inférieure à celle des Turcs; et il n'y avoit que le secours du Ciel qui pût leur promettre la victoire. Ils l'obtinrent par l'intercession de la sainte Vierge, à qui toute l'armée se dévoua, selon l'intention du saint Pape Pie V. Ce fut le 7 d'octobre de l'an 1571 que se donna cette mémorable bataille, la plus célebre que les Chrétiens ayent jamais gagnée sur mer.

Les Turcs ayant mouillé à Lépante, apprirent que les Chrétiens, en quittant Corfou, venoient sur eux à pleines voiles. Ils avoient si mauvaise opinion de la flotte Chrétienne, qu'ils ne pouvoient s'imaginer qu'elle eût assez de hardiesse pour leur présenter le combat ; ils en savoient le nombre des vaisseaux, mais ils ne savoient pas qu'ils devoient combattre sous la protection de la très-sainte Vierge, en qui, après Dieu, ils mettoient toute leur confiance ; aussi furent-ils surpris d'apprendre que la flotte Chrétienne avoit

déjà gagné au-dessus de l'isle de Céphalonie. Les Turcs accoutumés depuis si long-temps à battre les Chrétiens, prirent leur approche pour un présage sûr de la victoire : supérieurs en vaisseaux et en troupes, ils leverent l'ancre pour fermer le passage aux Chrétiens, dans le dessein de les envelopper ; espérant que pas un n'échapperoit pour aller porter la nouvelle de leur défaite. La flotte Ottomane, commandée par Ali Bacha, n'eut pas plutôt paru, que la flotte Chrétienne, que Don Juan d'Autriche, frere naturel de Philippes II Roi d'Espagne, commandoit en qualité de Généralissime, conjointement avec Marc-Antoine Colonne Général de la flotte du Saint Siege, jeta un grand cri, invoquant la sainte Vierge, protectrice spéciale de la flotte.

Les deux armées n'étant éloignées que de douze milles, on fit donner le signal pour combattre, en faisant arborer l'étendart que les Commandans avoient reçu à Naples de la part de sa Sainteté. L'Image de Jesus-Christ sur la Croix, brodée sur cet étendart, ne fut pas plutôt déployée, que toute l'armée la salua avec de grands cris de joie. Alors tous les Officiers donnerent le signal de la priere, et toute l'armée à genoux adora l'Image sacrée de Jesus-Christ. C'étoit un spectacle assez surprenant de voir tous ces Officiers et tous ces Soldats armés pour combattre, se prosterner devant le Crucifix, et demander à Dieu, par l'intercession de la sainte Vierge dont l'Image étoit sur tous les bords, la grace de vaincre les Infidelles. Cependant les deux flottes s'approchoient, et celle des Turcs étoit poussée par un vent favorable qui faisoit tout craindre. On s'adressa encore avec plus de ferveur à la sainte Vierge sous les auspices de laquelle on combattoit ; et tout-à-coup le vent changea, et toute l'armée Chrétienne eut vent arriere qui porta la fumée de son artillerie dans l'armée Ottomane ; ce qui fut regardé

regardé de tous comme un secours visible du Ciel et un miracle. Le 7 d'Octobre les deux armées étant à la portée du canon, on fit un si grand feu de part et d'autre, que l'air en fut tout obscurci. Après qu'on se fut vaillamment battu pendant trois heures avec un avantage presque égal, les Chrétiens comptant plus sur la protection du Ciel que sur leur bravoure, virent tout-à-coup plier les ennemis, qui commençoient à se retirer vers la côte. Les Généraux de l'armée Chrétienne redoublant leur confiance avec leur courage, firent un nouveau feu sur la Capitane Turque, tuerent Hali Bacha, monterent sur sa galere et en arracherent l'étendard. Alors Don Juan fit crier Victoire ; et ce ne fut plus là un combat, mais un horrible massacre des Turcs, qui se laissoient égorger sans se défendre. Les Turcs perdirent plus de trente mille hommes dans cette célebre bataille, une des plus sanglantes pour eux qu'ils ayent jamais donnée depuis l'établissement de l'Empire Ottoman. Les Chrétiens firent cinq mille prisonniers, entre lesquels se trouverent les deux fils de Hali, et se rendirent maîtres de cent trente Galeres Ottomanes ; plus de quatre-vingt-dix se briserent contre terre, ou furent coulées à fond, ou consumées par le feu ; et près de vingt mille esclaves Chrétiens recouvrerent la liberté par cette insigne victoire. Les Chrétiens y perdirent si peu de monde, que tout l'Univers reconnut visiblement le secours du Ciel et le miracle. Toute la Ville de Constantinople en fut aussi alarmée que si l'ennemi eût été aux portes. La plupart des Turcs y donnoient leurs trésors à garder aux Chrétiens, et les prioient déjà de les épargner lorsqu'ils seroient maîtres de la Ville et de l'Empire.

Le saint Pape Pie V, eut révélation de la victoire au moment que les Turcs furent défaits ; et il fut si persuadé qu'elle étoit l'effet de la

protection particuliere de la sainte Vierge, qu'il institua cette Fête sous le nom de Notre-Dame de la Victoire; c'est ainsi que le Martyrologe Romain en parle en ces termes : *Le même jour*, septieme d'Octobre, *la commémoration de Notre-Dame de la Victoire, Fête que le saint Pape Pie V institua en action de graces de la glorieuse Victoire que les Chrétiens remporterent en ce jour sur les Turcs dans un combat naval, par l'assistance particuliere de la sainte Vierge.*

Comme la dévotion du saint Rosaire, si chere à la Mere de Dieu, et établie depuis long-temps avec tant de fruit dans l'Eglise, avoit été un des moyens dont ce saint Pape s'étoit servi pour engager la sainte Vierge plus particuliérement à favoriser les armes des Chrétiens dans une occasion si périlleuse, il voulut que la fête de Notre-Dame de la Victoire fût en même temps la solemnité du saint Rosaire. Et le Pape Grégoire XIII étoit si convaincu que la bataille de Lépante avoit été gagnée sur les Turcs par la vertu de cette célebre dévotion, qu'en reconnoissance envers la sainte Vierge, il ordonna qu'on en fît la solemnité le premier Dimanche de ce mois, dans toutes les Eglises où cette sainte Confrérie seroit érigée.

Le saint Pontife Clément XI qui gouvernoit l'Eglise avec tant de sagesse, de zele et de dignité, ayant appris la célebre victoire remportée sur les Turcs par les troupes de l'Empereur, le jour de la fête de Notre-Dame des Neiges, le 5 d'Août de l'an 1716, près Salankemen, et qu'on nomme la Victoire de Semlin, l'une des plus complettes qu'on eût encore remportée sur les Infidelles, puisqu'ils y avoient perdu plus de trente mille Turcs morts sur le champ de bataille, sans compter les prisonniers, tous leurs canons, les tentes, les bagages, les provisions, l'artillerie, la chancellerie, la caisse militaire, deux queues

de cheval, et tous leurs drapeaux et étendards. Le saint Pape reconnut bien qu'on devoit cette signalée victoire à la protection spéciale de la sainte Vierge, aussi fit-il d'abord dire la Messe à sainte-Marie Majeure en action de graces d'une si insigne faveur, laquelle fut suivie bientôt après d'une autre aussi signalée, qui fut la levée du siege de Corfou le jour de l'Octave de l'Assomption de la sainte Vierge, le 22 du même mois; et en reconnoissance de cette double protection, après avoir publié une Indulgence pléniere à sainte-Marie de la Victoire, et envoyé les étendards pris sur les Turcs, à Sainte-Marie Majeure et à Lorette, il ordonna que la solemnité du saint Rosaire, qui jusqu'alors n'avoit été célébrée que dans les Eglises des Révérends Peres Dominicains, fût une fête solemnelle de précepte dans toute l'Eglise, fixée le premier Dimanche d'Octobre; persuadé que la dévotion du Rosaire étoit le moyen le plus propre pour remercier la sainte Vierge des graces reçues par son assistance et sa toute-puissante protection, et pour en obtenir de nouvelles.

On sait que c'est au grand saint Dominique qu'on doit cette méthode de prier, et qu'il établit cette admirable dévotion ensuite d'une apparition dont la sainte Vierge l'honora en 1208, pendant qu'il prêchoit contre les Albigeois. Un jour que ce grand Saint étoit dans la plus grande ferveur de son oraison en la Chapelle de Notre-Dame de Pouille, cette Mere de miséricorde s'apparut à lui, et lui dit, que comme la Salutation Angélique avoit été le principe, pour ainsi dire, de la Rédemption du genre humain, il falloit aussi que cette Salutation fût le principe de la conversion des hérétiques, et de la victoire sur les Infidelles; et qu'ainsi en prêchant le Rosaire qui contient cent et cinquante *Ave Maria*, comme le Pseautier contient cent et cinquante Pseaumes,

il verroit un succès merveilleux de ses travaux, et une continuité de victoires sur l'hérésie. Saint Dominique obéit à cette voix, et au lieu de s'arrêter comme il avoit fait jusqu'alors aux disputes et aux controverses, qui d'ordinaire produisent peu de fruit, il ne s'appliqua plus qu'à prêcher les Grandeurs et les Excellences de la Mere de Dieu, et à expliquer aux peuples le mérite, les avantages et la pratique du Rosaire. On reconnut bientôt l'excellence de cette admirable dévotion. Plus de cent mille hérétiques convertis, et un nombre prodigieux d'insignes pécheurs retirés de l'habitude du péché, prouverent évidemment ce que peut auprès de Dieu cette sainte priere. Ce fut là proprement la premiere époque de cette célebre dévotion, et de l'établissement de cette sainte Confrérie si célebre par tout l'Univers, que tant de Souverains Pontifes ont autorisée par tant de privileges singuliers, et qui est devenue comme une marque de prédestination pour tous les Confreres.

A la vérité, quelle dévotion plus agréable à Dieu; quelle priere plus efficace auprès de la sainte Vierge? L'Oraison Dominicale qui y est répétée tant de fois, nous a été enseignée par Jesus-Christ : la Salutation Angélique qu'on dit cent et cinquante fois, est composée des propres paroles de l'Ange, et de celles de sainte Elisabeth; et la priere qui la suit, est la priere de l'Eglise. Ce Chapelet contient quinze dixaines d'*Ave Maria*. Les cinq premieres sont en mémoire des cinq Mysteres joyeux auxquels la sainte Vierge a eu tant de part; les cinq suivantes, des cinq Mysteres douloureux; et les cinq dernieres, des cinq Mysteres glorieux si consolans pour la sainte Vierge. Les Mysteres joyeux, sont l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Jesus-Christ, la Purification, et lorsque la Vierge trouva Jesus au milieu des Docteurs dans le Temple. Les

Mysteres douloureux, sont l'Agonie de Notre-Seigneur dans le Jardin des Oliviers, sa flagellation, son couronnement d'épines, son accablement sous le fardeau de la Croix qu'il portoit au Calvaire, et son Crucifiement. Les Mysteres glorieux, sont la Résurrection du Sauveur lorsqu'il apparut d'abord à sa Mere, son Ascension, la Descente du Saint-Esprit, l'Assomption de la sainte Vierge en corps et en ame dans le Ciel, et son couronnement dans la gloire. C'est en méditant ces Mysteres que le Rosaire devient une des plus saintes prieres de l'Eglise, où le cœur d'accord avec nos paroles, rend à Dieu un culte parfait de Religion, et rend à la Mere ce juste tribut de louange qui gagne son cœur, et lui fait répandre sur ses fidelles serviteurs cette abondance de bénédictions, et ces trésors de graces dont elle est la distributrice.

Cette répétition de la même priere n'est pas une nouvelle méthode de prier : elle a été familiere à tous les Saints du Nouveau Testament comme de l'Ancien ; rien n'est plus ordinaire que les répétitions dans les Pseaumes. Le Cantique ou le Pseaume cent trente-cinquieme, n'est presque qu'une répétition du Pseaume précédent, avec ce refrain, *Parce que sa miséricorde est éternelle*, qui se répete à chaque verset : *Quoniam in æternum misericordia ejus.* C'étoit peut-être le peuple qui récitoit ce refrain, après que les Lévites avoient prononcé la premiere partie du verset, à peu près comme nous faisons en récitant les Litanies. Jésus-Christ lui-même, comme dit l'Evangile, répéta plusieurs fois la même priere qu'il fit à son Pere au Jardin des Olives : *Eumdem sermonem dicens* (a). On dit de saint Barthelemi, qu'il prioit cent fois le jour et cent fois la nuit. Palade et Sozomene rapportent que Paul, Abbé du Mont Phermé en Lybie, qui vivoit du temps de saint

(a) *Matth.* 26.

Antoine, faisoit trois cents fois la même priere par jour, et qu'il les comptoit par de petites pierres qu'il tiroit pour cela de son sein. On assure que Pierre l'Hermite voulant disposer les peuples à la guerre sainte, en 1096, les exhortoit à réciter tous les jours un certain nombre de *Pater* et cent cinquante *Ave Maria*, pour le succès d'une si importante entreprise, assurant qu'il avoit appris cette pratique des plus saints Solitaires de la Palestine, parmi lesquels elle étoit en usage depuis long-temps. Le Pape Léon IV voulut que tous les Soldats qui chasserent les Sarrasins des portes de Rome, eussent un chapelet de cinquante *Ave Maria*, et ce fut à cette priere qu'il attribua la signalée victoire que les troupes de l'Eglise remporterent sur ces Infidelles. Nous lisons encore dans Surius, au 7 d'Avril, que saint Albert, Religieux de Crespin, faisoit tous les jours cent cinquante génuflexions, récitant à chacune la Salutation Angélique; et lorsqu'on leva le corps de sainte Gertrude, décédée en 667, on trouva dans le tombeau des grains enfilés qui paroissoient être des restes du chapelet avec lequel cette Sainte avoit voulu être enterrée. Tout cela fait assez voir combien l'usage du chapelet est ancien; mais c'est à saint Dominique que nous devons la pieuse pratique d'honorer la Mere de Dieu par le Rosaire; aussi est-ce à la piété éclatante et au zele de son Ordre envers la sainte Vierge que cette importante dévotion doit ses merveilleux progrès.

De tous les hommages qu'on rend dans l'Eglise à la Mere de Dieu, on peut dire que la dévotion du Rosaire est une de celles qui l'honorent davantage. Rien ne fut plus glorieux à la sainte Vierge que la députation de l'Ange Gabriel pour lui annoncer qu'elle seroit Mere de Dieu. Autant de fois qu'on récite cette Salutation, c'est en quelque façon remplir l'emploi et la mission de cet Ange, en rappelant le souvenir de l'honneur qu'elle a

reçu par ce choix. Nulle priere aussi qui lui soit plus agréable. La priere et la méditation, dit saint Bernard, sont étroitement liées ensemble ; la priere est comme le flambeau dont la méditation reçoit la lumiere et l'ardeur. *Oratio et meditatio sibi invicem copulantur, et per orationem illuminatur meditatio.* C'est ce qui se trouve dans le Rosaire ; c'est aussi ce qui a fait dire au Bienheureux Alain de la Roche, que le Rosaire est la plus insigne de toutes les pratiques de dévotion, et pour ainsi dire, la reine de toutes les prieres : *Regina omnium orationum* (a). C'est aussi avec raison qu'on dit du Rosaire ce que saint Chrysostôme disoit de la priere fréquente et répétée plusieurs fois : *Aptissima arma oratio est ; thesaurus certè perpetuus, divitiæ inexhaustæ* (b) : Cette priere est un bouclier contre tous les traits de l'ennemi, c'est un trésor continuel, c'est un fonds inépuisable de richesses spirituelles.

Il est certain qu'entre toutes les prieres vocales dont l'Eglise honore la sainte Vierge, le Rosaire est une des plus saintes et des plus agréables à Dieu, puisqu'elle est composée des deux plus saintes oraisons, savoir, de l'Oraison Dominicale et de la Salutation Angélique ; et qu'elle est accompagnée de plusieurs considérations sur la vie du Sauveur et celle de sa très-sainte Mere. Tout y est mystérieux, jusqu'au nombre de cent cinquante *Ave Maria* ; et c'est ce qui la fait appeler le Pseautier de la sainte Vierge. Les hérétiques de tous les siecles autant ennemis de la Mere que du Fils, se sont récriés bien des fois contre cette sainte dévotion, et sur-tout ceux des derniers temps se sont déchaînés contre le Rosaire. Cette pratique de piété avoit été trop funeste aux Albigeois, pour n'être pas l'objet de la haine et des imprécations de leurs descendans ; ils n'ont rien oublié pour la décrier, mais tous leurs efforts

(a) *In compend. Psalt. Mariæ.* (b) *Hom.* 30.

n'ont servi qu'à augmenter le nombre des Confreres. Nulle société des dévots de Marie plus célebre que celle-ci, nulle aussi plus avantageuse aux Chrétiens, ni mieux autorisée par l'Eglise. Avec quelle profusion douze ou treize souverains Pontifes n'ont-ils pas répandu sur cette sainte Confrérie, les trésors spirituels dont ils sont les dépositaires sacrés ? Avec quel empressement, les Rois et les peuples ne sont-ils pas entrés dans cette pieuse société ; et que de victoires sur les ennemis de la foi ? Quelle réformation dans les mœurs, quelle édifiante piété dans tous les états, depuis que cette solide dévotion s'est répandue par tout le monde ! Du vivant même du saint Instituteur, on la vit établie avec des fruits merveilleux en France, en Espagne, en Allemagne, en Pologne, en Russie, en Moscovie, et jusque dans les Isles de l'Archipel. Elle fit encore de plus grands progrès sous les héritiers du zele et de la piété de saint Dominique. Le Bienheureux Alain prêcha le Rosaire dans tous les Pays Septentrionaux, et il le fit avec tant de succès que le culte et la dévotion de la Mere de Dieu refleurirent dans tout l'Univers, par l'établissement de la célebre Confrérie du Rosaire dans toutes les villes Chrétiennes. C'est ce qui porta le Pape Sixte V à augmenter encore les graces et les priviléges dont cette Confrérie avoit été enrichie par ses Prédécesseurs, comme on le voit dans sa Bulle de l'an 1586, si honorable, et si avantageuse aux Confreres.

Le titre de Notre-Dame de la Victoire est plus ancien que la bataille de Lépante. C'est depuis le premier âge de l'Eglise que les Fidelles ont expérimenté la protection toute-puissante de la sainte Vierge sur les ennemis de la foi ; c'est cette visible protection qui lui a fait donner le nom de Notre-Dame de la Victoire.

Dans le fameux siege de Rhodes si glorieuse-

ment soutenu l'an 1480 par les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, aujourd'hui les Chevaliers de Malthe, sous le célebre Grand-Maître Pierre d'Aubusson, contre toutes les forces de l'Empire Ottoman, sous le regne de Mahomet II, la terreur de tout le monde Chrétien. Après que les Chevaliers eurent obligé les Turcs à lever le siege, plusieurs transfuges qui se vinrent rendre aux Chevaliers dans le temps que les troupes victorieuses revenoient dans la ville, raconterent que dans la chaleur du combat, les Turcs avoient apperçu en l'air une Croix d'or toute entourée de lumiere : qu'ils avoient vu une Dame extrêmement belle, vêtue d'une robe blanche, la lance à la main et le bouclier au bras, accompagnée d'un homme sévere qui portoit un habillement fait de poil de chameau, et suivie d'une troupe de jeunes Guerriers tous armés d'épées flamboyantes. Ils ajouterent que cette vision avoit fort effrayé les Infidelles ; et que lorsqu'on éleva l'Etendard de la Religion, où l'Image de la Vierge et celle de saint Jean-Baptiste étoient peintes, plusieurs étoient tombés morts sans avoir reçu aucune blessure des ennemis. Dès que le Grand-Maître fut guéri de ses blessures, il fit vœu de faire bâtir une Eglise magnifique sous le titre de Sainte-Marie de la Victoire ; et l'on travailla à ce grand ouvrage, aussitôt que les fortifications de la ville furent réparées.

La Messe de ce jour est de la solemnité du Rosaire.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

SOLEMNITATEM Rosarii *Beatissimæ Virginis Mariæ Genitricis tuæ ce-*

NOUS vous supplions, Dieu tout-puissant, de favoriser de vos graces ceux qui

lebrantes, quæsumus omnipotens Deus, benigno favore prosequere, quatenus tua ipsius sacra mysteria contemplemur in terris, ut post hujus vitæ cursum, eorum fructus percipere mereamur in cælis. Qui vivis et regnas, etc.

célebrent la solemnité du Rosaire à l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie votre Mere ; afin que tandis que nous méditons ses sacrés Mysteres sur la terre, nous méritions après cette vie, d'en retirer et d'en goûter les fruits dans le Ciel. Vous qui vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 24.

Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine Sanctorum detentio mea.

J'ai été créée dès le commencement, et avant les siecles ; je ne cesserai point d'être dans la suite de tous les temps ; et j'ai exercé devant lui mon ministere dans la maison sainte. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la sainte Cité, et ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, et dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints.

Rien ne convient mieux à la sainte Vierge que ce que l'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée, dit de la Sagesse. On y trouve cette prédilection de Dieu dans tous les privileges dont il a comblé cette bienheureuse Créature. Le sens allégorique des Livres saints n'est pas moins du Saint-Esprit que le sens littéral.

RÉFLEXIONS.

J'ai été affermie dans Sion..... Et ma puissance s'est établie dans Jérusalem. Si la sainte Vierge a eu tant de crédit sur la terre auprès de son Fils, jusqu'à lui faire devancer le temps de ses miracles, en lui représentant simplement le besoin où se trouvoient ceux qui les avoient conviés; si c'est par une seule de ses visites chez sa cousine Elisabeth qu'elle procure la sanctification de saint Jean avant même qu'il soit né, quelle abondance de bénédictions ne répand pas cette visite sur toute cette sainte famille! La sainte Vierge aura-t-elle moins de crédit dans le Ciel, où sa puissance s'est établie d'une maniere encore plus éclatante? C'est sans doute cette puissance de la Mere de Dieu qui effraye tout l'Enfer; c'est ce crédit tout-puissant auprès du Sauveur, joint à la tendresse qu'a pour tous les Fidelles cette Mere de miséricorde, qui allarme si fort les ennemis de notre salut, et qui a mis de tout temps de si mauvaise humeur contre elle toutes les hérésies. Nul siecle qui n'en ait vu naître quelqu'une: en fut-il jamais une qui n'ait pas inspiré à ses Sectaires, l'inimitié, et la haine qu'a le serpent contre cette Mere des Elus? Quelle consolation pour tous les Fidelles, de savoir qu'ils ont en elle une Mere qui les aime avec tendresse, une Protectrice toute-puissante qui s'intéresse à tous leurs besoins, une Médiatrice qui est leur plus douce consolation, et après Jesus-Christ toute leur espérance! Combien de fois l'Eglise a-t-elle expérimenté son puissant secours dans ses plus grands besoins, et dans les plus violentes tempêtes son assistance! Que les Infidelles soient venus fondre sur les plus florissantes contrées de la Chrétienté: que l'Empire Ottoman ait assemblé toutes ses forces pour venir engloutir le pe-

tit troupeau de Jesus-Christ ; il suffit que l'Eglise ait eu recours à la Mere de Dieu, pour qu'on ait vu aussitôt se dissiper en un moment ces nuées pleines de grêle et de carreaux ! Au milieu des tempêtes et des flots irrités, la seule vue de cette étoile de la mer rassure. Qu'une confiance véritablement chrétienne en la protection de la Mere de Dieu, attire de puissans secours ! et quelle ressource ne trouvent pas en elle dans tous leurs besoins, ceux qui lui sont singuliérement dévoués ! Peu de marques plus certaines de réprobation, que l'indifférence, l'indévotion envers la sainte Vierge.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 11.

In illo tempore : Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi : Beatus venter, qui te portavit ; et ubera, quæ suxisti. At ille dixit : Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

En ce temps-là : Lorsque Jesus parloit au peuple, une femme de la troupe élevant la voix, lui dit : Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

MÉDITATION.

Sur la Fête de ce jour.

PREMIER POINT.

Considérez que c'est singuliérement pour reconnoître la dignité de Mere de Dieu et le glorieux rang que tient la très-sainte Vierge par-

dessus toutes les créatures, que cette priere du Rosaire a été instituée, par les mêmes paroles que sa maternité divine lui fut annoncée la premiere fois, et qu'elle fut saluée par l'Ange comme remplie de grace. C'est de cette faveur singuliere et de cette éminente prérogative que nous la faisons souvenir et que nous la félicitons. Toute notre priere n'est qu'un témoignage solemnel de notre foi, de la part que nous prenons à son élévation et à son bonheur, et de notre confiance en sa bonté toute-puissante. Nous faisons profession publique de reconnoître avec toute l'Eglise la sainte Vierge véritablement Mere de Dieu, et en cette auguste qualité Dame souveraine de tout l'Univers, Reine des hommes et des Anges, Médiatrice entre les hommes et Jesus-Christ notre suprême Médiateur entre nous et son Pere, le refuge assuré de tous les pécheurs, l'asile inviolable de tous les malheureux, la consolation inépuisable des affligés, la Mere des Elus, la Mere de miséricorde et de la grace : et si nous répétons si souvent dans la même priere une profession si solemnelle, c'est pour vous marquer, Vierge sainte, la joie que nous avons de toutes vos éminentes et singulieres prérogatives, et de toutes vos grandeurs. Comprenons de quel prix et de quel mérite est devant Dieu une priere si intéressante et si agréable à la sainte Vierge; comprenons par-là l'excellence du saint Rosaire, et l'importance et les grands avantages de cette incomparable dévotion. Elle renferme tout ce qui fait honneur à la Mere de Dieu, et tout ce qui peut être le plus avantageux aux Fidelles. Quelle Société plus sainte, plus religieuse et plus utile pour le salut que celle du Rosaire ! On ne doit point être surpris, si tant de grands Hommes et de grands Saints ont paru si zélés pour cette dévotion, et s'ils l'ont prêchée, publiée, louée comme un moyen sûr d'obtenir de Dieu, par

l'intercession de la sainte Vierge, les plus grandes graces et les plus signalées faveurs : c'est aussi par la pratique de cette sainte dévotion qu'on désarme l'enfer, qu'on met en fuite tous les ennemis du salut, et qu'on rend inutiles tous leurs efforts et toutes leurs ruses. Aussi l'Eglise a-t-elle reconnu devoir à cette dévotion, pour ainsi dire, la célebre victoire des Turcs, et l'on a eu raison d'appeler Notre-Dame de la Victoire, Notre-Dame du Rosaire. C'est avec ces armes qu'on triomphe de toute la malignité des ennemis du salut, le Rosaire est un bouclier qui pare tous les coups. Quel malheur pour ceux qui négligent un secours si puissant, une source de biens si abondante !

SECOND POINT.

Considérez que nous avons sans cesse besoin de l'intercession de la sainte Vierge durant cette vie. Attaqués de mille tentations comme nous le sommes, environnés d'ennemis de tous côtés, et marchant sur le bord de tant de précipices, parmi les ténebres de cette affreuse nuit, et au milieu des pieges qu'on nous tend par-tout, sur des pas si glissans, le moyen de soutenir tant d'assauts, d'éviter tant d'embûches, de résister à de si terribles ennemis, qui joignent l'artifice à la force, et qui ont dans l'un et dans l'autre tant d'avantage sur nous ? Comment échapper de tant de dangers sans une aussi puissante protection que celle d'une si puissante protectrice ? Peut-on trop souvent la réclamer ? peut on même, sans une négligence criminelle, ne pas avoir recours à cet asile, surtout à l'heure de la mort, qui est le temps critique où nos ennemis redoublent leurs efforts et leurs ruses ; à ce moment qui décide de notre éternité ; à cette heure terrible où nous avons tout à craindre de notre foiblesse, et rien à espérer que de la miséricorde de Dieu ! Hélas !

dans cet abandon de toutes les créatures, ce sera vous, ô très-sainte Mere de mon Dieu, qui serez mon refuge, mon espérance et ma derniere ressource. Quelle consolation pour ceux qui sont enrôlés dans cette sainte Confrérie, de savoir qu'à ce moment critique et décisif de notre sort, tant de milliers de dévots de la sainte Vierge implorent pour nous son secours, réclament tant de fois sa protection, et sollicitent si vivement sa miséricorde. Ce n'est pas même seulement à la mort que ces Confreres ont droit d'attendre ce service de charité et ce secours, c'est encore dans toutes les adversités, c'est dans tous les besoins de la vie. L'union et la communication de prieres et de bonnes œuvres n'est pas un des moindres privileges, ni un des moindres avantages de cette sainte Société. Le nombre est prodigieux de ces fidelles et dévots serviteurs de Marie qui s'acquittent avec autant de ponctualité que de ferveur de ce devoir de Religion, en récitant tous les jours le Rosaire. Quelle consolation! et quel avantage pour ceux qui sont enrôlés dans cette Confrérie, d'avoir part à toutes les prieres de tous les Associés; de savoir que chaque jour, qu'à toute heure, qu'à tout moment un grand nombre de fervens serviteurs de Marie la supplient très-affectueusement de nous assister à présent et à l'heure de notre mort : *Nunc et in hora mortis nostræ*. Quand nous ne mériterions pas d'être écoutés, cette Mere de miséricorde peut-elle ne pas écouter les cris pitoyables de cette pieuse multitude? et si dix Justes suffisoient pour désarmer la justice de Dieu si justement irrité contre les abominations de cinq grandes Villes, quel sujet n'a-t-on pas d'espérer que la sainte Vierge exaucera les prieres que tant de saintes ames font chaque jour pour nous pauvres pécheurs. Quel tort, bon Dieu, ne nous faisons-nous pas de ne nous pas faire enrôler dans une société si intéressante?

Je reconnois, Vierge sainte, mon aveuglement et mon indolence criminelle à n'avoir pas été empressé jusqu'ici à entrer dans un commerce si avantageux de prieres et de bonnes œuvres avec ceux qui vous sont si particuliérement dévoués, ou si ayant eu le bonheur d'être membre de cette sainte Société, j'ai négligé moi-même de m'acquitter d'un si juste devoir, de vous payer chaque jour ce juste tribut de louanges et de prieres. Ne me refusez pas, sainte Vierge, cette protection que vous accordez à ceux qui sont fidelles à votre service. Je n'ose à la vérité me flatter de ce titre, mais je ne laisserai pas, dans le dessein que j'ai de le mériter, de l'opposer à tous les efforts les plus pressans de mes ennemis, et de compter sur votre bonté toujours bienfaisante.

Aspirations dévotes durant le jour.

Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et horâ mortis suscipe. L'Egl.

Marie, Mere de grace et de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi de notre salut, et assistez-nous sur-tout à l'heure de la mort.

Vitam præsta puram, iter para tutum : ut videntes Jesum semper collætemur. L'Egl.

Vierge sainte, obtenez-moi la grace de vivre dans l'innocence ; faites que je marche par une voie sûre, afin que j'aye le bonheur de voir éternellement mon Sauveur Jesus-Christ dans le séjour des Bienheureux.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUOIQUE la dévotion envers la glorieuse Vierge doive être recommandée en général à tous les Chrétiens, comme un puissant secours pour mener une vie plus sainte, comme un moyen de

trouver plus d'accés auprès de Dieu, et enfin comme une marque peu équivoque de prédestination, on peut dire qu'entre toutes les pratiques de dévotion que l'Esprit-Saint a inspirées aux Fidelles pour lui rendre le culte qui lui est dû, celle de réciter le Rosaire avec les sentimens conformes au dessein de son Institution, est l'une des plus authentiques et des plus agréables à la très-Sainte Vierge; aussi trouve-t-on peu de personnes recommandables par leur sainteté, respectables par leur rang, leur savoir, leur dignité, qui n'aient été zélées pour cette solide dévotion. Combien ne compte-t-elle pas de Princes, de Rois, de souverains Pontifes même qui se sont fait honneur d'être du nombre de ces fidelles et dévots serviteurs de Marie. Avez-vous le même bonheur? Si vous avez l'avantage d'être associé dans cette dévotion, soyez extrêmement exact à en remplir tous les devoirs, et sur-tout à réciter assidument tous les jours le Rosaire, ou du moins une partie. Si vous n'y êtes pas encore enrôlé, ne vous privez pas d'un si grand bien, entrez-y sans délai: vous connoîtrez sur-tout à l'heure de la mort de quelle utilité et de quelle importance est cette dévotion.

2.° Ne négligez aucune des pratiques de dévotion du service de la sainte Vierge; plus elles sont multipliées, plus êtes-vous inexcusable si vous les négligez. Ne passez aucun jour sans faire quelque priere particuliere à la sainte Vierge. Celle de saint Augustin est très-dévote, vous pourriez la faire à la fin du Rosaire, ou en quelqu'autre temps. *O beata Maria, quis tibi dignè valeat jura gratiarum, ac laudum præconia rependere, quæ singulari tuo assensu mundo succurristi perdito! Quas tibi laudes fragilitas humani generis persolvat, quæ solo tuo commercio recuperandi aditum invenit! Accipe itaque quascumque exiles, quascumque meritis tuis impares gratiarum actiones,*

et cùm susceperis vota, culpas nostras orando excusa. Amitte nostras preces intra sacrarium exauditionis, et reporta nobis antidotum reconciliationis : sit per te excusabile quod per te ingerimus : fiat impetrabile quod fidâ mente possimus. Accipe quod offerimus, redona quod rogamus, excusa quod timemus : quia tu es unica spes peccatorum. Per te speramus veniam delictorum, et in te beatissima nostrorum est expectatio præmiorum. Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro Clero, intercede pro devoto fœmineo sexu : sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem.

HUITIEME JOUR.

SAINTE BIRGITTE, VEUVE.

SAINTE BIRGITTE, qu'on nomme vulgairement Brigide, étoit fille de Birger, Prince du Sang Royal de Suede, et de Sigride, Princesse d'une aussi illustre Maison. Leur noblesse n'étoit pas cependant aussi éclatante que leur vertu. Il n'y avoit point dans le Royaume une famille plus Chrétienne, et leur piété édifiante faisoit l'admiration de toute la Cour. Sigride étant grosse de Birgitte, fut sur le point de faire naufrage sur mer, et ne sortit de ce grand danger que par un miracle. La nuit suivante il lui sembla voir en songe un homme vénérable qui lui disoit que Dieu ne lui avoit sauvé la vie qu'à cause de la fille dont elle devoit bientôt accoucher : Elevez-la, disoit-il, avec soin, car elle sera une grande Sainte.

Birgitte vint au monde vers l'an 1302 ; et sa naissance fut accompagnée d'une merveille éclatante. Car cette enfant ayant été ses trois premieres

années sans pouvoir rien articuler, ce qui faisoit craindre qu'elle ne demeurât muette, sa langue se délia tout-à-coup. Elle commença à parler dès ce moment, non en bégayant comme les enfans, mais avec toute la facilité d'une personne avancée en âge. Elle perdit sa mere peu après, et Birger son pere la mit sous la conduite d'une de ses tantes, dont il connoissoit la piété et la sagesse. Mais pendant que cette vertueuse Dame prenoit tous les soins extérieurs de son éducation, elle s'apperçut bientôt que Birgitte avoit un Maître intérieur, qui en éclairant son esprit lui formoit le cœur, et que l'Esprit de Dieu étoit son guide. En effet, dès l'âge de sept ans elle parut plus instruite des voies de la perfection, et elle pratiqua avec tant de courage les plus grandes vertus, que son enfance passoit pour un prodige. Dieu qui l'avoit choisie pour en faire un vase d'élection, la prévint des plus signalées faveurs dès son premier âge. Etant un jour seule dans sa chambre, la sainte Vierge lui apparut toute brillante d'un éclat éblouissant, tenant dans sa main une couronne de grand prix, et l'invitant à venir la recevoir. Birgitte transportée de joie court à elle, se jette à ses pieds, ne l'appelant que sa chere Mere. L'impression que fit sur son esprit et sur son cœur cette insigne faveur, fut si douce et si forte, qu'elle en garda le souvenir, et en ressentit les effets toute sa vie.

Elle n'avoit encore que dix ans, qu'ayant été vivement touchée d'un Sermon qu'elle avoit entendu sur la Passion de Jesus-Christ, elle eut la nuit suivante une vision encore plus frappante. Ce divin Sauveur lui apparut au même état qu'il étoit sur la croix lorsqu'il y fut attaché, tout couvert du sang qui couloit de toutes ses plaies. Pénétrée d'une vive douleur à la vue d'un objet si touchant, elle s'écria par un amoureux transport : Hé, Seigneur, qui vous a mis tout récemment

en un si pitoyable état ? Ce sont ceux, répondit le Seigneur, qui méprisent mes commandemens, et qui insensibles à ce que j'ai souffert pour eux, ne répondent à l'excès de mon amour que par un excès d'ingratitude. Elle demeura depuis tellement frappée de cette vision, qu'elle ne put plus songer aux mysteres de la Passion qu'en soupirant et en versant des torrens de larmes. Cette image sanglante du Sauveur ne s'effaça plus de son esprit; elle l'avoit présente par-tout, et s'occupant à la broderie, elle étoit obligée souvent d'interrompre son travail par l'abondance de ses larmes. Sa tante craignant qu'elle ne donnât trop de temps à la contemplation, lui avoit déterminé pour chaque jour son ouvrage. Observant un jour à quoi la jeune Princesse s'occupoit, elle l'apperçut l'aiguille en main, son ouvrage sur ses genoux, les yeux élevés vers le Ciel, immobile, et fondant en larmes; et elle vit en même temps auprès d'elle une jeune fille d'une beauté extraordinaire, qui travailloit à son ouvrage tandis qu'elle étoit toute ravie en Dieu. Cette vertueuse Dame frappée de cette double merveille, prit l'ouvrage de Birgitte, et le conserva avec soin comme une Relique.

Des faveurs du Ciel si extraordinaires dans un cœur noble et naturellement généreux, étoient suivies d'une dévotion et d'une ferveur peu communes. Non-contente de passer tout le jour en priere, ne perdant jamais de vue son Dieu, elle se levoit plusieurs fois la nuit pour prier, et elle avoit cent industries pour macérer son corps par des austérités au-dessus de son âge. Sa tante la reprenant un jour de ses excès : Ma chere tante, lui répondit-elle, ne craignez rien, mon divin Sauveur que j'ai vu sur la croix, m'apprend lui-même tout ce qu'il veut que je fasse.

A treize ans le Prince son pere, sans avoir égard au désir qu'elle avoit de n'avoir jamais

d'autre époux que Jesus-Christ, la maria à un jeune Seigneur nommé Wulfon, Prince de Nericie. Dieu bénit ce mariage; la vertu éclatante de la femme rendit bientôt le mari un des plus vertueux Princes de la Cour, et jamais famille ne fut plus Chrétienne. Birgitte aussi sainte dans l'état du mariage, qu'elle l'avoit été étant fille, devint l'admiration du public, et sanctifia en peu de temps toute sa famille. Elle eut quatre garçons et quatre filles. Charles et Birger, deux Princes accomplis, moururent allant en Palestine à la guerre sainte contre les Infidelles; Benoît et Gudmar furent trouvés mûrs pour le Ciel avant que l'âge leur eût pu faire perdre leur innocence. Ses filles Marguerite et Cecile, furent à la Cour deux parfaits modeles des Dames Chrétiennes: Ingeburge devint une des plus saintes Religieuses de son temps; et sa cadette fut l'illustre sainte Catherine de Suede. La sainteté des enfans fut le fruit de l'éducation et des grands exemples de la vertu de la mere. Elle regarda toujours le soin de sa famille comme le principal de ses devoirs; et quoiqu'elle fût toute dans les exercices de charité, ses dévotions ne la purent jamais distraire de ce qu'elle devoit à ses enfans et à ses domestiques.

La sainte Princesse instruisoit elle-même tous ses enfans; et ses leçons étoient toujours efficaces, parce qu'elles étoient toujours soutenues par ses exemples. Elle les dressa dès leur enfance dans les exercices de la piété, les accoutumant peu-à-peu à toutes les œuvres de misésicorde, et aux pratiques de la Pénitence. Lorsqu'elle se vit un nombre suffisant d'enfans pour le soutien de sa famille, elle persuada à son mari de vivre comme frere et sœur le reste de leurs jours dans une parfaite continence. Elle fit tant par ses exhortations, qu'elle le retira insensiblement de la Cour où il tenoit un des premiers rangs. Elle

lui communiqua son esprit de dévotion, régla ses exercices de piété, parmi lesquels elle lui fit inviolablement observer celui de réciter tous les jours le petit Office de la sainte Vierge, et de se confesser et communier tous les Vendredis. Elle lui fit agréer qu'elle mît les pauvres et les malades au rang de ses enfans pour en prendre soin ; et leur ayant fondé un hôpital, de son consentement, dans le lieu où elle demeuroit, elle ne se contentoit point de pourvoir à tous leurs besoins, elle les alloit servir réguliérement tous les jours, y faisant tous les exercices de servante.

Le salut de son mari lui tenoit si fort au cœur, que non-contente de prier sans cesse pour lui, de l'assister de ses conseils, et de l'animer par ses exemples, elle n'oublioit rien pour lui faire perdre le goût du monde, et pour lui faire goûter Dieu. Ses entretiens, ses réflexions, ses méditations, ses lectures, tout servoit à rendre tous les jours ce cher époux plus Chrétien. Pour le retirer des habitudes qui le tenoient encore attaché à son pays, elle le détermina à faire le pélerinage laborieux de Saint-Jacques en Galice, et voulut être la compagne de son voyage. Ils eussent pu le faire commodément, mais ils n'écouterent que l'esprit de pénitence qui le leur avoit fait entreprendre. A leur retour Wulfon tomba dangereusement malade à Arras ; mais Dieu lui rendit la santé à la priere de sa femme, à qui saint Denys qu'elle honoroit particuliérement apparut, et la rassurant sur la maladie de son mari, lui apprit ce que Dieu attendoit d'elle. A leur retour en Suede, Wulfon se trouva si dégoûté du monde, qu'il fit vœu de le quitter entiérement en se faisant Religieux avec l'agrément de sa femme. Il l'exécuta peu après. Et, étant entré dans le Monastere d'Alvastre de l'Ordre de Cîteaux, il y mourut saintement le vingt-sixieme

de Juillet comme il paroît dans le Ménologe de l'Ordre.

Notre Sainte se trouvant dégagée de tous ses liens, ne se servit de sa liberté que pour mener une vie plus pénitente et plus parfaite. Ayant fait le partage de ses biens entre ses enfans, elle prit occasion de son deuil pour changer d'habit, et elle se revêtit de l'habit de Pénitente. Le monde condamna sa résolution et sa ferveur, on en fit des railleries à la Cour : mais le monde et la Cour n'étoient pas sa Regle. Dieu ne tarda pas de lui faire connoître combien il agréoit le parti qu'elle avoit pris, par une nouvelle vision où Jesus-Christ lui apparoissant au milieu d'une grande lumiere, lui dit qu'il la prenoit pour son Epouse; qu'il lui feroit connoître divers secrets pour contribuer au salut de plusieurs ames choisies. Ecoutez donc ma voix avec humilité, ajouta le Seigneur, et rendez un compte exact à votre Confesseur de tout ce que je vous manifesterai dans la suite. Ce fut depuis ce temps-là que commencerent ces révélations si fréquentes dans lesquelles Dieu lui donna des connoissances particulieres de plusieurs Mysteres de la Religion, et des lumieres surnaturelles, nécessaires pour la conduire dans les voies de Dieu, et pour arriver à une sainteté éminente. Quoiqu'elle ne pût pas douter que ce ne fût l'Esprit de Dieu qui la conduisoit, elle eut toute sa vie une soumission parfaite à son Confesseur, lui soumettant toutes ses révélations, et ne voulant jamais rien faire que par son ordre.

Durant les trentes années qu'elle survécut à son mari, elle sut parfaitement allier les devoirs de la vie intérieure avec ceux de la plus ardente charité, de la plus tendre dévotion et de la plus austere pénitence. Elle ne porta plus de linge durant ces trente ans ; elle se couvrit le corps d'un rude cilice, et se ceignit de cordes pleines

de nœuds qui entroient dans la chair. Un simple tapis étendu sur des ais fut toujours son lit, et l'extrême rigueur du froid de ce pays-là ne put jamais l'obliger de prendre rien pour s'en défendre. Elle se mettoit tant de fois à genoux, elle faisoit un si grand nombre de prosternations, et baisoit si souvent la terre, qu'on ne pouvoit pas comprendre qu'une Princesse si délicate et d'une si foible complexion pût résister à toutes ces austérités.

Jamais personne ne fut plus ingénieuse à se faire souffrir. Elle avoit une plaie volontaire qu'elle renouveloit tous les Vendredis avec des gouttes de cire brûlante, pour s'imprimer encore davantage le souvenir des souffrances de Jesus-Christ en sa passion. Elle jeûnoit quatre fois la semaine, et le Vendredi au pain et à l'eau. Elle n'étoit pas moins austere dans ses veilles. Elle passoit la plus grande partie de la nuit en priere, que l'accablement du sommeil interrompoit pour peu de temps. La tendresse de sa dévotion répondoit à la rigueur de sa pénitence. Elle passoit une grande partie du jour aux pieds de Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement, où elle goûtoit des douceurs ineffables. Sa tendresse envers la sainte Vierge fut toujours dès son enfance sa dévotion favorite ; et ses révélations font assez voir combien cette grande Sainte étoit chérie de la Mere de Dieu. Le fréquent usage des sacremens embrasoit chaque fois son ame d'une nouvelle ardeur. Les trente dernieres années de sa vie, elle se confessoit tous les jours, et communioit plusieurs fois la semaine. Elle étoit aussi douce envers les autres qu'elle étoit sévere à elle-même. Sa tendresse s'étendoit principalement sur les pauvres. Elle en nourrissoit douze chaque jour, et les servoit elle-même à table. Elle n'eut jamais qu'une ambition dans la vie, c'étoit d'être née pauvre ; et

elle porta si loin l'estime et l'amour de la pauvreté, qu'on l'a vue dans ses pélerinages se mêler avec les pauvres, et demander l'aumône avec eux ; et pour être véritablement pauvre de Jesus-Christ, elle abandonna à une personne pieuse le peu qui lui étoit resté de biens, recevant d'elle par charité ce qu'elle lui donnoit pour son entretien et pour sa nourriture.

Elle avoit fondé un Monastere à Wastein pour des Religieuses ; elle y en avoit fait entrer jusqu'à soixante, à qui elle donna des Constitutions que l'Esprit de Dieu sembloit lui avoir dictées. Elle les proposa aussi à garder à vingt-cinq Religieux qui vivoient sous la Reglè de Saint-Augustin : ils la reçurent avec plaisir ; et ce fut ce qui donna l'origine à l'Ordre Monastique qu'on a depuis appelé de Saint-Sauveur, ou Brigittains, et qui a été approuvé du Saint Siege.

Il y avoit deux ans que sainte Brigite s'étoit retirée dans son Monastere de Wastein, lorsque Notre-Seigneur lui ayant apparu, lui fit connoître qu'il souhaitoit qu'elle fît un pélerinage à Rome pour y honorer les Reliques de tant de Saints, et singuliérement le tombeau des saints Apôtres. Elle obéit, et sans être rebutée par les difficultés d'un voyage si pénible et si long, elle partit avec sa chere fille Catherine. Sa haute vertu éclata encore plus à Rome qu'elle n'avoit fait ailleurs. Les curiosités de cette Capitale de l'Univers n'exciterent jamais la sienne. Elle ne sortoit avec sa fille que pour visiter à pied les saints Lieux, ou pour faire de bonnes œuvres. Après y avoir satisfait sa dévotion, Notre-Seigneur lui inspira le désir d'aller visiter les saints Lieux de la Palestine. Dès qu'elle eut connu que c'étoit la volonté de Dieu, rien ne put la rebuter. Elle s'embarqua avec sa chere fille sainte Catherine : elle reçut dans tout le cours de ce pénible voyage des marques sensibles de la protection divine.

Ce qui obligea le Pape Boniface de publier la Bulle de sa Canonisation l'an 1391, aprés toutes les informations et formalités ordinaires. Comme cette cérémonie se fit à Rome le 7 d'Octobre, sa fête fut d'abord fixée à ce jour-là, depuis elle a été transférée au lendemain. On a gardé à Rome un bras de la Sainte, et on bâtit incontinent aprés sa Canonisation une magnifique Chapelle en son honneur sur la place de sa sépulture. Nous avons un volume entier de ses révélations en huit livres, lesquelles furent approuvées par les Peres du Concile de Basle, aprés l'examen qu'en avoit fait par ordre du Concile, le savant Jean de Turrecremata Maître du Sacré Palais, et puis Cardinal, qui déclara qu'il n'avoit rien remarqué dans ces Révélations qui fût contraire à l'Ecriture-Sainte, à la regle des bonnes mœurs, et aux maximes des Peres.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DOMINE Deus noster, qui Beatæ Birgittæ per Filium tuum unigenitum secreta cœlestia revelasti, ipsius piâ intercessione da nobis famulis tuis in revelatione sempiternæ gloriæ tuæ gaudere lætantes. Per eumdem, etc.

SEIGNEUR notre Dieu, qui par votre Fils unique avez révélé les secrets célestes à la Bienheureuse Birgitte : faites par son intercession que nous qui sommes vos serviteurs, soyons comblés de joie dans la révélation de votre gloire. Par le même N. S. J. C., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre Saint Paul à Timothée. Chap. 5.

CHARISSIME : Viduas honora, quæ verè viduæ sunt. Si qua autem vidua

MON très-cher fils : Ayez soin des Veuves qui sont véritablement veuves. Que si

filios aut nepotes habet : discat primùm domum suam regere, et mutuam vicem reddere parentibus : hoc enim acceptum est coram Deo. Quæ autem verè vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus, nocte ac die. Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. Et hoc præcipe, ut irreprehensibiles sint. Si quis autem suorum, et maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, et infideli deterior. Vidua eligatur non minus sexaginta annorum, quæ fuerit unius viri uxor, in operibus bonis testimonium habens, si filios educavit, si hospitio recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit, si omne opus bonum subsecuta est.

quelque veuve a des enfans, ou des petits-fils, qu'avant toutes choses elle apprenne à bien gouverner sa famille, et à rendre le réciproque à son pere et à sa mere : car cela est agréable aux yeux de Dieu. Mais celle qui est véritablement veuve et délaissée, qu'elle mette son espérance en Dieu, et qu'elle passe constamment les jours et les nuits en priere et en oraison. Car celle qui est dans les plaisirs, c'est une personne morte, toute vivante qu'elle est. Donnez-leur encore cet avis-ci, afin que leur conduite soit irréprochable. Que si quelqu'un n'a pas soins des siens, et particuliérement de ceux qui sont dans sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidelle. Qu'on n'élise point de veuve qui n'ait au moins soixante ans : qu'elle n'ait eu qu'un mari : que ses bonnes œuvres rendent témoignage d'elle, si elle a bien élevé ses enfans, si elle a exercé l'hospitalité, si elle a lavé les pieds aux Saints, si elle a fourni au besoin des misérables, si elle a recherché l'occasion de faire toutes sortes de bonnes œuvres.

Saint Timothée étoit de Lycaonie, et apparemment de la ville de Lystres. Saint Paul y étant, apprit les bonnes qualités de Timothée qui étoit déjà zélé Chrétien. Il souhaita de l'avoir pour Disciple et pour compagnon de ses voyages, l'ordonna Prêtre et Evêque par un ordre particulier du Saint-Esprit. Ce fut de Macédoine que saint Paul lui écrivit cette Lettre.

RÉFLEXIONS.

Que si quelqu'un n'a pas soin des siens, et particulierement de ceux qui sont dans sa maison, il a renoncé à la foi, et il est pire qu'un infidelle. Un des plus essentiels et des plus importans devoirs des peres et des meres de famille, c'est l'éducation de leurs enfans et le soin de leurs domestiques. Le Saint-Esprit, dans l'éloge magnifique qu'il fait d'une femme accomplie, insiste singuliérement sur l'attention qu'elle a sur toute sa famille; et le détail qu'il fait de ses soins, les termes dont il se sert pour exalter sa haute vertu, font bien voir qu'une femme n'a du mérite qu'autant qu'elle est appliquée à bien élever ses enfans, et à veiller sans cesse sur ses domestiques. Saint Paul, animé du même esprit, fait encore plus sentir l'importance de ce devoir, en comparant une personne qui le néglige, à ceux qui ont perdu la foi. Bon Dieu! que doit-on penser de ces peres de famille qui négligent si fort l'éducation de leurs enfans, qu'à peine savent-ils s'ils sont au monde. Livrés à leurs affaires, ou à leurs plaisirs, ils les abandonnent à leurs passions et à leur destinée. Si l'on trouve des enfans si mal nés; si la corruption est aujourd'hui si universelle dans la jeunesse; si la plupart des jeunes gens n'ont presque point de Religion; si l'impiété de tant de jeunes libertins triomphe jusque dans le Lieu saint; si la colere du Seigneur éclate sur tant de familles: tous ces malheurs et ces désordres sont l'ouvrage des mauvais exemples, ou de l'indolence criminelle des parens. Quelle éducation donne à ses enfans, quels soins prend de ses domestiques une femme mondaine! le matin employé à se parer, l'après-midi au jeu, à des parties de plaisirs, aux spectacles. Oseroit-on mettre au rang des leçons qu'elle donne à ses filles ces

apparitions scandaleuses qu'elle fait à l'Eglise, et ces louanges, ces longues séances qu'elle fait dans les assemblées d'oisiveté et de mondanité ? Mais quelles autres leçons leur donne-t-elle ? s'aviseroit-elle de faire des instructions de retenue et de modestie à ces jeunes esprits, à ces jeunes cœurs tout mondains à qui elle donne à toute heure des exemples si contagieux de luxe, de vanité, d'indévotion, de coquetterie ? de quel fruit seroient ces leçons avec ces exemples ? On croit de remédier à la contagion en abandonnant à un précepteur, à une gouvernante, des enfans, dont on répond pour ainsi dire solidairement, du salut desquels Dieu leur demandera compte. Bon Dieu ! que de parens damnés pour avoir négligé le soin des domestiques et l'éducation des enfans !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cælorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cælorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cælorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam,

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache ; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein,

cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Du bon exemple.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le bon exemple est une éloquence muette et une parole d'action, qui s'insinuant insensiblement dans l'ame, gagne peu-à-peu le cœur, et par une douce, mais agréable persuasion, se rend absolument maîtresse de la volonté. Nous sommes naturellement portés à l'imitation. On fait ordinairement ce que l'on voit faire aux autres. Les anciens Philosophes ont eu beau exhorter leurs disciples à marcher dans le chemin de la vertu, et leur prouver par des motifs sublimes, par des raisonnemens forts, et par des pensées fines et délicates, qu'il n'y avoit rien de plus utile, rien de plus beau et de plus ai-

mable : ils ont toujours trouvé plus de partisans de leurs actions, qu'ils n'ont rencontré de sectateurs de leur doctrine; et quelques efforts qu'ils ayent fait pour les convaincre sur ce point de morale, ils n'ont jamais pu persuader aux autres par la pureté de leur doctrine, de suivre le chemin dont ils s'éloignoient eux-mêmes par la corruption de leurs mœurs. Le discours plaît, le raisonnement convainc, mais l'exemple seul persuade; il rend la vérité sensible, il répond en même-temps aux objections, il rend la pratique possible, il en applanit même les difficultés. On sent que la vertu est aimable; et pour peu qu'on ait de l'esprit, on convient qu'une vie innocente et Chrétienne a de grandes douceurs, que la probité est respectable, que la régularité est louable, que rien n'est plus estimable que la sainteté; mais l'amour-propre présente à l'esprit cent difficultés auxquelles le cœur souscrit toujours, ce qui rend la conviction peu efficace. Le bon exemple dissipe d'un seul coup tous ces obstacles : que mes sens d'intelligence avec l'amour-propre réclament contre la loi, qu'ils autorisent leur révolte, ou leurs erreurs par ma propre expérience; l'exemple détruit tout ces spécieux et seduisans raisonnemens. Ce Saint, cette Sainte, cette personne aussi jeune que moi, de même condition, encore plus délicate, plus foible, s'est conservée dans l'innocence au milieu des mêmes occasions, a mené une vie unie, réguliere, fervente, malgré la contagion du monde, malgré tous les efforts des passions, et malgré la séduction du mauvais exemple : certainement rien ne peut tenir contre une preuve qui fait taire l'amour-propre, qui désarme toutes les passions, et qui fait évanouir tous les obstacles. Eh quoi, disoit saint Augustin déchiré par ses irrésolutions, eh quoi ! ne pourrai-je pas faire ce que ceux-ci et celles-là ont fait pour leur salut ? Pourquoi au-

rois-je moins de force qu'eux, avec le secours de la grace, pour rompre ces liens, pour résister à la tentation, pour vaincre tous ces prétendus obstacles? O que le bon exemple est persuasif!

SECOND POINT.

Considérez qu'autant que le bon exemple a de force pour persuader, autant sommes-nous inexcusables si nous ne le suivons, autant sommes-nous obligés de donner bon exemple. Rien ne rend tant criminelle notre lâcheté, rien ne confond davantage notre timidité, rien ne détruit plus invinciblement nos faux prétextes, que l'exemple de tant de gens de bien dont la vertu fera notre procès, et fera tarir nos frivoles excuses. Les exemples des Saints font le désespoir des réprouvés. On détourne les yeux durant la vie, de tous ces grands modeles; mais à la mort, mais durant toute l'éternité, ces reproches muets déchireront le cœur de tant de lâches Chrétiens qui n'auront pas voulu se rendre à ces raisons pratiques auxquelles il n'y a jamais rien à répliquer. Le dessein de l'Eglise en nous proposant tous les jours tant de Saints de même condition que nous, de même profession, de même âge, c'est de vaincre notre lâcheté, ou de rendre du moins notre lâcheté inexcusable. Qu'aurons-nous à opposer à ces exemples éclatans de pureté, de mortification, de retenue, de modestie, de pénitence, de recueillement, de dévotion? Dirons-nous que la vertu Chrétienne étoit impraticable dans un siecle si corrompu? ces ames saintes du même siecle ne nous donneront-elles pas le démenti? Apporterons-nous pour excuse qu'il en coûtoit trop de se mortifier? ceux et celles avec qui nous aurons vécu, et qui, quoique plus innocens que nous, auront mené une vie si pénitente, ne s'éleveront-ils pas contre notre délicatesse?

Dirons-nous qu'ils ont eu le secours des bons exemples ? n'en aurons-nous pas eu plus qu'eux, puisque nous aurons eu encore les leurs ? Nous plaindrons-nous d'avoir manqué de moyens et de graces ? mais qu'aurons-nous à répondre quand on nous fera voir, quand nous avouerons nous-mêmes que nous aurons eu plus de secours, plus de moyens, plus de graces que plusieurs de ceux qui confondent notre lâcheté. Chose étrange ! on admire les vertus des Saints, on loue leur fidélité à la grace, on exalte leur mérite, leur courage, on envie leur bonheur ; mais on laisse aux autres Saints à suivre leurs exemples.

Ne permettez pas, Seigneur, que je pousse plus loin mon indifférence pour le salut. Que n'ai-je pas à me reprocher jusqu'ici sur ce point, et que n'avez-vous point à me reprocher vous-même ! Mais, mon Dieu, ces grands exemples ne me seront plus inutiles, et j'espere que vous me ferez la grace de les imiter.

Aspirations dévotes durant le jour.

Bonum æmulamini in bono semper. Gal. 4.

Ayons de l'ardeur pour ce qui est bon, dans la vue de faire toujours le bien.

Ne æmuleris viros malos, nec desideres esse cum eis. Prov. 24.

Gardez-vous bien de suivre l'exemple des méchans, et ne désirez point d'être avec eux.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PERSUADÉ du pouvoir du bon exemple, de l'obligation que vous avez d'en profiter, et de celle où vous êtes de le donner, prenez la forte résolution dès ce moment de remplir ce double devoir. Profitez des bons exemples que vous avez

devant les yeux, et étudiez-vous à donner vous-même de bons exemples aux autres. Vous le devez à votre famille, à vos domestiques, aux personnes qui vous sont soumises, et à tous ceux que vous fréquentez. Le public a droit à ce secours d'édification ; fussiez-vous l'homme le plus inconnu et le plus isolé, vous devez le bon exemple à vos freres. En donnez-vous de tels à tous ceux avec qui vous vivez ? Inutilement exhortez-vous, prêchez-vous ; vos actions sont toujours plus énergiques et plus persuasives que vos paroles. Examinez si votre conduite est une leçon édifiante à tous ceux qui vous approchent, et corrigez dès cette heure ce qui peut mal édifier.

1.° Manquez-vous de talens et de moyens pour procurer la gloire de Dieu et le salut des ames : consolez-vous, vous avez dans la régularité de votre vie le talent le plus précieux, le moyen le plus efficace pour convertir les gens. O qu'un Supérieur dont la vie est une regle vivante, qu'un homme de qualité irréprochable dans ses mœurs, qu'un pere, qu'une mere de famille véritablement chrétiens, qu'une Dame extrêmement réguliere et exemplaire, persuadent efficacement la vertu, et font de grands biens chacun dans leur état ! Soyez de ce nombre.

NEUVIEME JOUR.

SAINT DENYS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

SAINT DENYS étoit d'une des plus nobles familles d'Athènes ; il vint au monde huit ou neuf ans après la naissance du Sauveur, et fut élevé avec soin dans toutes les sciences et les superstitions du Paganisme. Il étudia dans cette célebre Ville

où se rendoient de toutes parts les plus beaux esprits, parce que c'étoient l'Université la plus célebre de toute la Grece. Toutes les Sciences et les Beaux-Arts y fleurissoient, et sur-tout la Philosophie et l'Astronomie. Denys s'y rendit habile dans la Philosophie et dans la connoissance des Astres et la science des Cieux; et il fit même un voyage à Héliopolis pour se perfectionner dans les Mathématiques. Ce fut dans cette Ville qu'il vit cette Eclipse miraculeuse du Soleil qui arriva à la mort du Sauveur, en pleine lune. Denys n'ignoroit pas que n'y ayant aucun corps solide et opaque entre le soleil et la terre, puisque la lune étoit alors dans son plein, cette Eclipse étoit surnaturelle; c'est ce qui l'obligea, frappé de ce phénomene, de s'écrier : Ou le Dieu de la nature souffre, ou toute la machine du monde se dissout.

Etant de retour à Athenes, il s'y distingua par sa sagesse, par son éloquence, et par son bel esprit; on l'honora des premieres charges, sans avoir égard à son âge peu avancé, et dans peu de temps il se vit l'un des premiers Juges de l'Aréopage. C'étoit le plus célebre Tribunal de la Grece. L'histoire vante en mille endroits l'intégrité de ceux qui le composoient; les Romains eux-mêmes en avoient une si haute opinion, qu'ils renvoyoient beaucoup de causes ambiguës à sa décision, et se faisoient un honneur d'être reçus parmi les Aréopagites. Cet auguste et fameux Tribunal étoit dans toute sa splendeur, lorsque saint Paul vint à Athenes. Cette Ville étoit alors la Ville du monde la plus célebre par les sciences qui s'y enseignoient, et par le concours des Ecoliers et des Maîtres de toutes les parties de l'Empire Romain qui s'y rendoient de toutes parts; c'étoit comme l'Académie générale de toutes les belles connoissances; et saint Paul ne pouvoit choisir un plus beau théâtre pour y

annoncer l'Evangile, ni un lieu où l'on fût plus curieux de nouvelles choses en matiere de Religion. Le saint Apôtre n'eût pas plutôt parcouru la ville, qu'il sentit son esprit tout ému au-dedans de lui-même, et touché de compassion à la vue d'une ville si idolâtre : il commença à son ordinaire par prêcher aux Juifs dans leurs Synagogues; puis allant dans les places publiques, il y annonçoit l'Evangile à toutes sortes de gens. L'unité de Dieu, son immensité et sa toute-puissance, les Mysteres de l'Incarnation du Verbe, et de sa résurrection, frapperent si fort les esprits, qu'on le mena à l'Aréopage. Saint Paul y rendit raison publiquement de la Religion, il en démontra visiblement la verité, la sainteté et l'excellence. Tous les Magistrats en furent charmés, mais tous ne furent pas convertis. Il n'y eut que peu de gens qui se rendirent à la vérité; et Denys l'Aréopagite fut de ce nombre. Les entretiens particuliers qu'il eut avec le saint Apôtre lui ouvrirent les yeux. Il renonça à ses superstitions, quitta ses biens et ses emplois pour ne suivre plus que Jesus-Christ; et il fut agréablement surpris quand il apprit que ce fut la mort du Sauveur qui avoit causé cette miraculeuse Eclipse.

Etant parfaitement instruit, saint Paul le baptisa, et le forma avec soin comme un de ses plus chers disciples. Il lui fit part sur-tout de toutes ces lumieres surnaturelles qu'il avoit puisées lui-même dans la source durant son ravissement jusqu'au troisieme Ciel, et en fit un des plus éclairés et des plus habiles Maîtres de la vie mystique. On croit que saint Denys accompagna saint Paul dans ses voyages durant trois ans; ensuite le nombre des Fidelles croissant tous les jours, le saint Apôtre le sacra Evêque d'Athenes.

Formé par un tel Maître, il est aisé de comprendre quelle fut sa conduite, son zele et sa

vertu dans l'Episcopat. Jamais Evêque ne ressembla plus aux premiers Apôtres. Sa vie fut une vive image de la leur : même innocence, même pénitence, même ferveur. Dieu ayant éclairé par un don singulier un esprit naturellement sublime et pénétrant, saint Denys devint un des plus grands Docteurs et des plus habiles Maîtres de la vie mystique. Les communications intimes qu'il avoit avec Dieu, un don éminent de contemplation, une science toute divine ; tout cela paroît visiblement dans son Livre admirable de la Hiérarchie Ecclésiastique, dans celui des Noms divins, dans ses Lettres à saint Tite, à saint Timothée, à saint Polycarpe. Sa conduite étoit réglée sur ses lumieres, et l'on vit bien dans le gouvernement de l'Eglise d'Athenes que c'étoit l'Esprit de Dieu qui dirigeoit ce saint Prélat. On ne vit jamais une charité plus étendue et plus ardente, un zele plus généreux et plus universel, un amour pour Jesus-Christ plus pur et plus tendre. Sa vénération sur-tout envers la Mere de Dieu fut toujours très-profonde dès sa conversion ; il assure lui-même que l'air majestueux et la modestie toute divine de la Sainte Vierge, disoient ce qu'elle étoit ; et cette modestie, cet air faisoient tant d'impression, qu'il avoit coutume de dire que si la foi ne lui eût appris qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, il n'eût pu croire que la Sainte Vierge ne fût qu'une pure Créature.

Il nous assure lui-même dans son livre des Noms divins, qu'il eut la consolation de se trouver à Jérusalem au temps du décès de la Mere de Dieu, et d'y être témoin de toutes les merveilles qui s'y passerent. La sainte Vierge voulut favoriser ce zélé serviteur qui conserva toute sa vie un amour et une dévotion extraordinaire pour elle.

A son retour à Athenes il s'appliqua avec plus

de zele que jamais à cultiver cette nouvelle vigne du Seigneur, qui devint en peu de temps une des plus florissantes portions de l'Eglise. La ferveur des nouveaux Fidelles d'Athenes égala celle des Chrétiens de Jérusalem : la docilité du troupeau répondit aux soins du Pasteur; et la foi triompha bientôt avec éclat dans cette capitale de la Grece. Saint Jean l'Evangéliste ayant eu la liberté de sortir de l'Isle de Pathmos, où il avoit été relégué pour la foi, et étant revenu à Ephese, saint Denys vint le trouver, et on croit que ce fut durant le séjour qu'il fit à Ephese, et dans les entretiens qu'il eut avec ce saint Apôtre, que Dieu lui fit connoître le besoin qu'avoient les plus grandes parties de l'Europe d'ouvriers Apostoliques, et qu'il lui inspira le dessein de venir à Rome s'offrir au Pape saint Clément pour cette importante mission. L'Eglise d'Athenes devenant tous les jours plus nombreuse et plus florissante, saint Denys choisit saint Publius qui avoit été converti par saint Paul, pour être son successeur. Il le sacra Evêque d'Athenes après sa démission; et après l'avoir instruit de l'état de son Eglise, dans laquelle Publius travailloit avec beaucoup de fruit depuis long-temps, il partit pour Rome, accompagné de Rustique Prêtre, et du Diacre Eleuthere les deux fidelles compagnons de ses voyages et de ses travaux. Notre Saint fut reçu de saint Clément avec cette charité qui unit si étroitement le cœur des hommes Apostoliques; et après avoir déclaré son dessein au saint Pontife, il le pria de lui déterminer le lieu de sa Mission. Le saint Pape éclairé par le même esprit, et animé du même zele, l'envoya dans les Gaules, où le Paganisme sembloit régner avec plus d'empire à l'abri de l'ignorance crasse dans laquelle les peuples vivoient.

Saint-Denys s'y rendit avec saint Rieul, saint Marcel surnommé Eugene, et quelques autres

excellens ouvriers que le Pape lui avoit donnés pour travailler à cette vigne en friche.

Saint Rieul disciple de saint Jean l'Evangéliste, ayant appris que saint Denys s'étoit rendu à Rome pour aller dans les Gaules prêcher l'Evangile aux Gentils, vint le trouver, et s'offrit à lui pour l'accompagner dans les Gaules; saint Lucien, saint Eugene et quelques autres excellens ouvriers s'étant joints à notre Saint, ce nouvel essaim d'hommes Apostoliques partit de Rome pour aller porter la lumiere de la foi au-delà des Alpes. L'ancienne tradition des Eglises de Provence nous apprend que ces saints Missionnaires vinrent d'abord à Arles où il y avoit déjà plusieurs Chrétiens qui avoient été baptisés par saint Trophime. Saint Denys cultiva durant quelque temps cette Eglise naissante avec beaucoup de succès; mais l'esprit de Dieu l'appelant plus loin, il consacra Evêque d'Arles saint Rieul, et vint avec ses autres compagnons à Paris pour y annoncer l'Evangile.

A peine fut-il arrivé dans cette ville qui étoit alors toute renfermée dans une île que forme la Seine, et qu'on appelle aujourd'hui l'Isle du Palais, qu'il se vit entouré d'un grand peuple. Doué sans doute du don des langues, ordinaire aux hommes Apostoliques, il leur parla avec tant de force et d'éloquence de la risible vanité des Idoles, de la folie qu'il y avoit de s'imaginer qu'il y eût plusieurs Dieux, de la nécessité de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu Créateur du Ciel et de la Terre, et un seul Jesus-Christ notre Sauveur et notre Dieu; enfin il leur parla avec tant d'énergie des vérités essentielles et de la sainteté de notre Religion, qu'un grand nombre des auditeurs demanda le Baptême. Un si prompt et si heureux succès augmenta le zele de ce nouvel Apôtre; on le regardoit comme un homme venu du Ciel, et les miracles qu'il faisoit tous les jours en faveur d'un

peuple si docile aux vérités de la Foi, rendoient ce peuple tous les jours plus Chrétien, et plus altéré des eaux sacrées de l'Evangile. On bâtit d'abord plusieurs Oratoires. Une tradition respectable par son ancienneté, et par le mérite des grands hommes qui l'ont adoptée, assure que la premiere de ces Eglises fut dédiée par notre Saint en l'honneur de la très-Sainte Trinité : elle étoit dans le lieu où est à présent l'Eglise de Saint-Benoît; et on y lit encore sur une vitre de la Chapelle de Saint-Denys ces mots : *In hoc sacello sanctus Dionysius cœpit invocare nomen sanctæ Trinitatis :* Saint Denys a commencé dans cette Chapelle d'invoquer le nom de la sainte Trinité. Le second Oratoire fut dédié à Dieu par le même Saint, en l'honneur de la sainte Vierge, qu'on a nommé depuis Notre-Dame des Champs, où sont aujourd'hui les Carmélites. Le troisieme fut sous le nom des Apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, et le quatrieme sous celui de Saint-Etienne.

On assure que le premier de ceux qui reçurent le Baptême des mains de saint Denys, fut un Gentilhomme des plus qualifiés parmi les Parisiens, nommé Lisbius, dont les Ducs de Montmorency font la tige de leur illustre Maison; et c'est pour cela qu'ils ont pris pour leur cri d'armes ces mots : *Dieu aide au premier Chrétien.*

Les conquêtes que faisoit tous les jours à Jesus-Christ notre Saint, étoient trop éclatantes pour ne pas alarmer les Païens, et en particulier les Prêtres des Idoles qui voyoient avec dépit la Religion Chrétienne s'élever sur les ruines du Paganisme, à leurs dépens. Ils allerent tout éplorés se jeter aux pieds de Fescennin Sisinne qui gouvernoit dans les Gaules sous l'Empereur, lui représentant que des étrangers venus de la Grece, avoient par leurs enchantemens si fort fasciné l'esprit du peuple, au grand mépris des dieux, que tous se faisoient Chrétiens; que les temples

étoient abandonnés, les sacrifices abolis; et que s'il n'arrêtoit promptement cette révolte par le supplice des chefs, on alloit voir proscrire bientôt dans Paris le culte des dieux de l'Empire. Le Gouverneur frappé de ces plaintes, ordonne qu'on arrête les chefs des Chrétiens. Ils furent bientôt trouvés. On se saisit de saint Denys, de Lisbius chez qui le Saint logeoit, et de Rustique et Eleuthére. Ils furent tous conduits chez Fescennin; et pendant qu'ils étoient devant ce tribunal, Larcie femme de Lisbius, Idolâtre jusqu'à la fureur, et qui étoit enragée contre le saint Apôtre et contre son mari, vint elle-même comme une furie les accuser, et son mari en particulier, d'avoir brisé toutes les idoles. Fescennin n'oublia ni prieres, ni promesses, ni menaces pour pervertir ce Gentilhomme Chrétien; mais voyant son inébranlable fermeté, il lui fit couper la tête en présence même de sa femme. Puis n'ayant rien oublié pour intimider saint Denys et ses compagnons, il les fit jeter dans les cachots de la prison voisine, qu'on appeloit alors la prison de Glaucin, et qu'on a dans la suite changée en une Eglise, sous le nom de Saint-Denys de la Chartre. Le temps qu'ils y passerent ne fut pas une simple détention, ils y passerent tout le temps dans une horrible torture qui leur brisoit tout le corps sous le poids de gros quartiers de pierre.

Le tyran les ayant fait ramener devant son tribunal, leur demanda fiérement si ce premier tourment ne les avoit pas rendus sages, et s'ils vouloient finir leur vie dans les plus cruels supplices. Saint Denys répondant au nom de tous, dit que les tourmens les plus horribles, ni la mort même n'ébranleroient jamais leur foi: Que Jesus-Christ pour lequel ils vouloient mourir étoit lui-même leur vie, et qu'ils s'estimoient trop heureux de donner leur sang pour la gloire de leur Dieu et de leur Sauveur. A cette généreuse réponse le Juge ne

répondit que par une grêle de coups de fouets armés de pointes de fer qui déchirerent les saints Martyrs jusqu'aux entrailles. C'étoit un spectacle digne des yeux des Anges de voir saint Denys, un vénérable vieillard de plus de cent et six ans, ne cesser de chanter les louanges de Dieu avec un visage riant au milieu de cette horrible boucherie.

Le tyran effrayé de cette magnanime persévérance, les fit ramener en prison, d'où on les retira bientôt pour souffrir les plus cruels supplices. On ne pouvoit s'imaginer qu'un vieillard de plus de cent ans pût résister à une si barbare cruauté. Il fut d'abord étendu sur le chevalet; on lui rouvrit toutes ses plaies avec des ongles de fer; puis l'ayant étendu sur un gril, on le rôtit à petit feu, sans qu'on pût tirer du Saint un seul soupir ou une plainte. Il est vrai que les miracles accompagnoient tous ces tourmens. On le jeta dans une fournaise ardente, où Dieu renouvela le miracle des trois enfans qui n'avoient senti que de la fraîcheur au milieu du feu. On l'attacha ensuite sur une croix dont il fit une chaire de vérité d'où il prêchoit au peuple la sainteté de notre Religion, le prix et le mérite de la croix, et l'impiété du paganisme. Tant de merveilles alarmerent tous les Païens. Le tyran en fut étourdi, il le fit renvoyer en prison, où les Fidelles se rendirent de toutes parts, et l'on assure que le saint Pasteur voulant fortifier tout le troupeau, y célébra les Mysteres divins, et il communia toute la troupe.

Le lendemain neuvieme d'Octobre, vers l'an 117, le tyran les condamna, lui et ses compagnons, à avoir la tête tranchée. Ce qui fut exécuté le jour même. On fit ensuite un horrible carnage des Chrétiens, parmi lesquels on assure que Larcie femme du saint Martyr Lisbius, convertie par ses prieres et par les merveilles de saint Denys, eut le bonheur de mériter la palme du martyre.

C'est une tradition aussi ancienne que la mort de notre Saint, qu'après avoir été décapité, le corps de saint Denys se leva sur ses pieds, et prenant sa tête entre ses mains, la porta jusqu'au lieu où est à présent la ville qui porte son nom, à deux lieues de Paris; ce qui acheva la conversion de presque tout le peuple. On ajoute qu'une sainte femme appelée Catulle, qui avoit été convertie par notre Saint, étant accourue au bruit de cette merveille, elle vit venir à elle ce Saint, qui lui ayant remis sa tête, tomba à ses pieds, la laissant dépositaire de ses Reliques. S'étant saisie de ce trésor, elle eut grand soin de le cacher durant une persécution si violente. Elle eut l'adresse de retirer à prix d'argent les corps des saints Martyrs Rustique et Eleuthere ses compagnons. Saint Rieul ayant appris le Martyre de nos Saints, se sentit inspiré de venir chercher leurs Reliques. Il donna le soin de son Eglise d'Arles à l'Evêque Felicissime qui l'étoit venu trouver, et partit pour Paris, accompagné de quelques-uns de ses Prêtres. Lorsqu'il y fut arrivé, sur les avis qu'on lui donna, il alla au village de Charouil, où ayant rencontré la pieuse Dame Catulle, il consacra sous le nom de Saint-Denys et de ses Compagnons une chapelle de bois que cette Dame fit bâtir sur leur tombeau. Plus de trois cents ans après, sainte Genevieve qui avoit une dévotion singuliere envers notre Saint, y fit bâtir une chapelle de pierre beaucoup plus grande, où le Roi Dagobert deux cents ans après fonda ce célebre Monastere de Saint-Denys, et cette Eglise magnifique où nos Rois ont choisi leur sépulture.

On n'ignore pas que de savans Critiques de ces derniers temps ont disputé à la France d'avoir eu pour l'un de ses Apôtres saint Denys l'Aréopagite; mais on a cru qu'on devoit s'en tenir au sentiment du Martyrologe Romain, et même de l'Eglise Romaine; et que la critique de ce temps

devoit céder à une tradition de plus de douze cents ans, et à l'autorité du savant Hincmar Archevêque de Rheims, de Fortunat Evêque de Poitiers, d'Eugene II Archevêque de Tolede, du Vénérable Bede, et de tout ce qu'il y a eu de grands hommes depuis plus de huit cents ans, du Concile même de Paris, et du consentement unanime de toute l'Eglise Grecque et Latine, comme l'a remarqué le savant Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe.

La Messe de ce jour est à l'honneur de S. Denys et de ses Compagnons.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui hodiernâ die Beatum Dionysium Martyrem tuum atque Pontificem, virtute constantiæ in passione roborasti: quique illi ad prædicandum Gentibus gloriam tuam, Rusticum et Eleutherium sociare dignatus es: tribue nobis, quæsumus, eorum imitatione, pro amore tuo prospera mundi despicere, et nulla ejus adversa formidare. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez fortifié en ce jour votre Martyr et Pontife saint Denys par la vertu de la constance pour endurer le Martyre, et qui avez daigné lui donner pour compagnons, Rustique et Eleuthere, afin d'annoncer votre gloire aux Gentils: faites-nous la grace de mépriser à leur imitation, pour l'amour de vous, les prospérités du monde, et de n'en point craindre les adversités. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 17.

In diebus illis: Stans Paulus in medio Areopagi, ait: Viri Athenienses per omnia quasi superstitiosio-

En ces jours-là: Paul étant au milieu de l'Aréopage parla de la sorte: Athéniens, vous me paroissez en tout reli-

res vos video. Prætereiens enim, et videns simulachra vestra, inveni et aram, in qua scriptum erat : Ignoto deo. Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis. Deus qui fecit mundum, et omnia quæ in eo sunt, hic cœli et terræ cùm sit Dominus, non in manufactis templis habitat, nec manibus humanis colitur, indigens aliquo, cùm ipse det omnibus vitam, et inspirationem, et omnia : fecitque ex uno omne genus humanum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum, quærere Deum, si fortè attrectent eum, aut inveniant, quamvis non longè sit ab unoquoque nostrûm. In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus : sicut et quidam vestrorum Poëtarum dixerunt : Ipsius enim et genus sumus. Genus ergo cùm simus Dei, non debemus æstimare, auro, aut argento, aut lapidi, sculpturæ artis, et cogitationis hominis, Divinum esse simile. Et tempora quidem hujus ignorantiæ despiciens Deus, nunc annuntiat hominibus, ut omnes ubique pænitentiam agant, eò quòd statuit diem, in quo judicaturus est orbem in æquitate, in viro, in quo statuit, fidem præbens omnibus, suscitans eum

gieux jusqu'à la superstition; car comme je passois, et que je regardois les simulacres de vos dieux, j'ai trouvé même un Autel où étoit écrit : Au dieu inconnu. Ce que vous adorez donc sans le connoître, c'est ce que je vous annonce : Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, étant le Seigneur du Ciel et de la Terre, n'habite point dans des temples faits de main d'hommes; et s'il reçoit de l'honneur de la main des hommes, ce n'est pas qu'il ait besoin de rien, puisque c'est lui qui donne à tous la vie, la respiration, et toutes choses. D'un seul homme il a fait sortir tout le genre humain pour habiter toute la terre, en réglant le temps précis, et les bornes de la demeure des hommes, afin qu'ils cherchent Dieu pour le trouver, s'il se pouvoit, comme à tâtons, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car c'est de lui que nous tirons la vie, le mouvement et l'être, selon ces paroles de quelques-uns même de vos Poëtes, car nous sommes aussi de sa race. Etant donc d'une race divine, nous ne devons pas nous imaginer que la Divinité soit semblable à des simulacres d'or, d'argent, ou de pierre, travaillés avec art, et de l'invention des hommes. Aussi Dieu sans avoir égard aux temps d'une semblable ignorance, annonce maintenant aux hommes qu'ils ayent à faire péni-

à mortuis. Cùm audissent autem resurrectionem mortuorum, quidam quidem irridebant, quidam verò dixerunt : Audiemus te de hoc iterùm. Sic Paulus exivit de medio eorum. Quidam verò viri adhærentes ei, crediderunt : in quibus et Dionysius Areopagita, et mulier nomine Damaris, et alii cum eis.

tence en tous lieux, parce qu'il a déterminé un jour où il jugera le monde dans les regles de la justice, par l'homme par lequel il a résolu de le faire, et il en a donné à tous un témoignage digne de foi, en le ressuscitant. Quand ils entendirent parler de résurrection, quelques-uns s'en moquerent; mais d'autres dirent : Nous vous entendrons là-dessus une seconde fois. Ainsi Paul sortit de l'Assemblée. Cependant quelques-uns s'attacherent à lui, et crurent; entre lesquels fut Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux.

Quoique l'ouvrage d'où cette Epître est tirée porte le titre d'Actes des Apôtres, *c'est cependant de S. Paul qu'il y est parlé plus particuliérement. S. Luc y fait un récit fidelle et abrégé des progrès que fit le Christianisme pendant les vingt-neuf ou trente premieres années qui suivirent l'Ascension du Sauveur.*

RÉFLEXIONS.

Quelques-uns s'attacherent à lui, et crurent. L'Assemblée étoit nombreuse; le saint Apôtre parloit à tous, et leur annonçoit la voie du Ciel; Dieu leur apprenoit les moyens du salut par la bouche de ce Héraut de l'Evangile. La lumiere de la foi luisoit à tous : *Sed non omnes obediunt Evangelio*, tous n'obéissent pas à l'Evangile. Denys, une femme de quelque nom, quelques autres en fort petit nombre : tel sera toujours le troupeau à qui le Seigneur a promis le Royaume des Cieux. On prêche, on annonce, pour ainsi dire, sur les toits les vérités de la Religion, on ne cache à personne la Loi de Jesus-Christ, et la sainteté de sa Morale : on court en foule pour entendre la parole de Dieu : riches, pauvres, gens

de qualité, Magistrats, Officiers, tous se trouvent du moins quelquefois dans ces assemblées chrétiennes : rien de plus édifiant, rien de plus consolant que ce concours d'auditeurs de la parole divine ; les conversions répondent-elles à la foule? On ne sauroit compter tous ceux qui assistent aux sermons : mais on compte aisément ceux qui se convertissent ; Denys, Damaris, et quelques autres avec eux. Denys étoit du nombre de ces Magistrats, Damaris étoit une Dame d'une condition distinguée. C'est ainsi que pour confondre ces ames sourdes à la voix de la grace, Dieu veut qu'il y ait toujours des ames dociles et fidelles dans tous les états. Saint Paul annonce à tout l'Aréopage la foi de JESUS-CHRIST ; près de cinq cents Magistrats de ce célebre et fameux Tribunal écoutent tranquillement la parole de Dieu, tous admirent le Prédicateur, un seul se rend à la sollicitation de la grace. Ainsi dans une ville la voix de Dieu se fait entendre à tous les Grands, à tout le peuple ; ainsi dans une Communauté tous ont les mêmes Regles, tous entendent la même morale, tous ont les mêmes exemples ; et cette divine semence produit-elle le centuple dans tous? Bon Dieu, que cela prouve bien sensiblement le petit nombre des Elus! *pauci electi.* Mais n'imputons qu'à notre mauvaise volonté, si ce nombre n'est pas plus grand. Durant toute l'éternité ce grand nombre de Sages d'Athenes, ces Juges de l'Aréopage si estimés, si prônés pour leur intelligence, pour leur prétendue sagesse, pour leur inaltérable intégrité, connoîtront, à n'en pouvoir douter, que Dieu, qui vouloit sincérement leur salut, leur avoit envoyé saint Paul pour leur offrir le moyen de le faire, pour leur apprendre la véritable sagesse et le chemin sûr du Ciel ; et que ç'a été par leur pure faute, s'ils n'en ont pas profité.

L'ÉVANGILE.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Attendite à fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis. Nihil autem opertum est, quod non reveletur : neque absconditum, quod non sciatur. Quoniam quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur : et quod in aurem locuti estis in cubiculis, prædicabitur in tectis. Dico autem vobis amicis meis : Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent ampliùs quid faciant. Ostendam autem vobis quem timeatis : timete eum qui, post quam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timete. Nonne quinque passeres væneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo ! sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus pluris estis vos. Dico autem vobis : Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius Hominis confitebitur illum coram Angelis Dei.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni de secret qui ne vienne à se savoir. Car ce que vous avez dit dans les ténebres, se dira en plein jour : et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres, se publiera sur le haut des maisons. Or, je vous le dis à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre : Craignez celui qui après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'Enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pieces de la plus petite monnoie ! néanmoins il n'y en a pas un que Dieu oublie : et même tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne craignez donc point; vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Je vous le dis encore : Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'Homme se déclarera pour lui devant les Anges de Dieu.

MÉDITATION,

Du mauvais exemple.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le mauvais exemple fait à l'égard de l'ame, ce que la contagion fait à l'égard du corps. Rien ne se communique plus aisément, plus promptement qu'une maladie contagieuse. On se portoit bien ; l'âge, l'embonpoint, la constitution, le tempérament, tout promettoit une vie fort longue. On a conversé avec un pestiféré, on est entré dans sa maison, on s'est servi de ses meubles ; et cette personne brillante de santé est atteinte sur l'heure même du même mal, et meurt dans moins de vingt-quatre heures. Voilà l'image la plus ressemblante, la plus naturelle des effets du mauvais exemple. Cette jeune personne vivoit dans l'innocence, elle ignoroit le mal, la seule ombre du péché la faisoit frémir. Elevée dans la crainte de Dieu, instruite de tous ses devoirs, elle vivoit dans une pureté de mœurs, et dans une ferveur de dévotion qui étoit un présage certain d'une persévérance chrétienne, lorsqu'un mauvais exemple étouffe en moins de rien, et ces sentimens de piété, et cette habituelle ferveur, et cette dévotion si édifiante. On ne s'est pas plutôt approché de ces personnes peu chrétiennes, on n'a pas plutôt eu lié amitié avec ces irréguliers, on n'a pas plutôt eu devant les yeux ces exemples pernicieux d'indévotion, de relâchement, de mondanité, de luxe, que tous ces principes d'éducation, de Religion, se sont évanouis ; le goût de la vertu s'est perdu, l'amour de la régularité s'est éteint, la délicatesse de conscience a

disparue, le vice n'a plus paru avec sa laideur naturelle, on n'en a plus eu horreur. A force de voir faire le mal, on s'apprivoise avec la passion qui le fait faire. Un jeune enfant n'entend parler dans sa famille que de ce qui feroit le sujet des entretiens ordinaires des Païens, il désapprend insensiblement à être Chrétien. Une mere n'est animée que de l'esprit du monde, elle l'inspire à sa fille. Elle passe le jour à des visites inutiles, au jeu, aux spectacles, au bal : sa fille n'écoute point d'autres leçons que la conduite de sa mere. Rien ne fait tant d'impression sur l'esprit, et sur un jeune cœur, que le mauvais exemple. On se défend des suggestions de l'ennemi du salut, on résiste à l'inclination au mal et à la tentation, mais qu'il est difficile de ne pas céder à l'insinuante persuasion du mauvais exemple, qui trouve toujours un cœur susceptible du mal, et des passions qui se révoltent toujours à la vue d'un exemple qui les favorise! D'ailleurs les sens, le penchant naturel, l'amour-propre, tout dispose à le suivre, tout sollicite, tout tente l'ame, dès que le mauvais exemple paroît ; et de là vient que vingt bons exemples ne convertiront pas une personne irréguliere et indévote dans une Communauté ; au lieu qu'un seul mauvais exemple est capable souvent d'en pervertir soixante. Combien faut-il être en garde contre un mal si contagieux !

SECOND POINT.

Considérez de quelle funeste conséquence sont les mauvais exemples que donnent ceux que la Providence a préposés pour être des modeles ; et quel compte terrible n'auront pas à rendre à Dieu ces peres et ces meres qui donnent de mauvais exemples à leurs enfans ! Meurtriers cruels de ceux dont ils sont les peres, auxquels ils n'ont,

ce semble, donné la vie du corps, que pour leur ôter celle de l'ame. Dieu avoit commis à leurs soins ces ames innocentes, il les avoit chargés de leur apprendre la Loi et ses Commandemens, et de les élever dans son service. Sacrileges prévaricateurs, de quel crime ne sont-ils pas coupables, si abusant de l'autorité et de la place que Dieu seul leur a donné, ils apprennent à leurs enfans, par leurs mauvais exemples, à violer cette loi, à mépriser ses Commandemens, à se révolter contre lui, à n'avoir que du dégoût pour son service! Dieu pardonnera-t-il une si criante et si impie prévarication? Que de peres et de meres damnés seulement pour les mauvais exemples qu'ils auront donnés à leurs enfans! et leurs regrets, leur pénitence sur le retour de l'âge, remédieront-ils jamais aux maux qu'auront causé leurs mauvais exemples? On peut dire que les mauvais exemples des personnes distinguées par leur naissance, leur rang, leurs emplois, leurs dignités, leurs belles qualités, leur âge, leur mérite, sont des péchés originels, qui se multiplient par une malheureuse fécondité, et qui se perpetuent. Est-il toujours au pouvoir de ceux qui causent les maux, de les arrêter ou de les réparer; et une impossibilité qu'on a pu prévoir, et qu'on a dû éviter, les justifiera-t-elle devant Dieu? Quel mal ne font pas dans une Communauté, ces exemples pernicieux de relâchement, d'irrégularité, d'indévotion et de dispense que donne un Supérieur peu réglé, que donnent des personnes recommandables par leur savoir et par leurs talens, que donnent ces anciens, respectables d'ailleurs par leur âge? Jesus-Christ a beau nous dire: Observez et faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas comme eux. Les actions font plus d'impression que les paroles; on fait toujours plus d'attention à ce qu'on voit faire, qu'à ce qu'on entend. Rien n'exténue

tant les ordres d'un supérieur que l'inobservation de ces mêmes ordres par le Supérieur même. Un conseil perd toute sa force, quand il n'est pas gardé par celui même qui l'a donné.

Que n'ai-je pas, Seigneur, à me reprocher sur cet article ? Pardonnez-moi, Seigneur, par votre infinie miséricorde, le mal que j'ai fait par mes mauvais exemples : je suis bien résolu de le réparer désormais par une conduite toute opposée.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ab alienis parce servo tuo. Psal. 18.

Pardonnez-moi, Seigneur, les péchés dont j'ai été la cause par mes mauvais exemples.

Ab omni specie mali abstinete vos. 1. Thess. 5.

Faites, Seigneur, que je m'abstienne de tout ce qui a l'apparence du mal.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, dit le Sauveur (*a*) ; ce seroit un bien pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. Que doivent penser de cette maniere de parler du Fils de Dieu, ceux qui donnent de si mauvais exemples à des sujets, à des enfans, à des domestiques ? Un pere, une mere, un maître peu Chrétiens, un Supérieur peu exemplaire ; que n'ont-ils pas à se reprocher ? Les particuliers même peu vertueux, peu réguliers, ne sont-ils pas coupables des impressions que font sur les autres leurs mauvais exemples ? Examinez aujourd'hui ce que votre conscience vous reproche sur un point si essentiel : et n'oubliez rien pour réparer le mal que vous avez pu faire par une conduite peu réglée, et par des discours peu chrétiens.

(a) *Matth.* 18.

2.° On ne donne pas seulement de mauvais exemples en faisant le mal, on n'en donne pas de moins contagieux en ne faisant pas le bien qu'on doit faire. Un pere, une mere, un maître qui ne paroissent jamais aux Offices divins, qui ne fréquentent point les Sacremens, qui assistent rarement à la Messe, édifient très-mal. Ces personnes d'autorité qui souffrent qu'on parle mal en leur présence du prochain ou de la Religion, autorisent l'impiété et la médisance. Examinez-vous sur tous ces articles; ils fournissent un grand fonds de réflexions.

DIXIEME JOUR.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

SAINT FRANÇOIS de Borgia, la gloire de son illustre Maison, l'admiration de tous les Princes Chrétiens, le modele des plus parfaits Religieux, l'un des plus grands Saints de son siecle, vint au monde le 28 d'Octobre de l'an 1510 dans la ville qui donne son nom au Duché de Gandie. Il étoit fils de Jean de Borgia troisieme Duc de Gandie, et de Jeanne d'Aragon petite-fille du Roi Ferdinand. Il fut nommé François pour acquitter le vœu que sa mere avoit fait à St. François d'Assise dans l'extrême péril de ses couches. Son enfance confirma le présage que sa vertueuse aïeule, Dona Maria Henriquez, avoit fait de sa future sainteté. Comme le Duc et la Duchesse avoient beaucoup de religion et de piété, ils n'oublierent rien pour lui en inspirer de bonne heure les sentimens; et afin que rien ne manquât à son éducation, ils lui choisirent un Gouverneur et un Précepteur aussi pieux qu'habiles. Né avec une forte inclination à

la vertu, François laissa peu à faire à l'éducation. Son cœur noble, docile et généreux, fit autant de progrès dans la vertu, que son esprit vif et brillant en faisoit dans les Belles-Lettres; et tout le monde étoit surpris de voir cette piété tendre, que la raison semble souvent diminuer, croître dans lui avec l'âge.

Ayant perdu à dix ans la Duchesse sa mere, l'affliction qu'il en eut ne se borna pas à verser beaucoup de larmes durant plusieurs jours; on s'apperçut avec admiration qu'il ajoutoit de sanglantes disciplines aux tendres prieres qu'il faisoit pour elle, sans qu'on pût découvrir qui lui avoit déjà inspiré cet esprit de mortification et d'austérité. Dom Jean d'Aragon Archevêque de Saragosse, son oncle maternel, charmé des belles qualités de son cher neveu, voulut le retenir auprès de lui. Il lui donna d'habiles Maîtres pour achever de l'instruire dans les Lettres humaines, tandis que la Providence lui fit trouver un sage et vertueux Confesseur de l'Ordre de Saint-Jérôme, sous la direction duquel il fit de merveilleux progrès dans la science du salut. Etant allé voir Marie de Luna sa bisaïeule, ses tantes et ses sœurs à Bacca, il tomba dangereusement malade: ce danger fut pourtant moindre que celui où on l'exposa en l'envoyant à la Cour. Le Duc son pere voulant l'accoutumer de bonne heure à cette sorte de vie à laquelle il le destinoit, le fit Enfant d'honneur de l'Infante Catherine sœur de Charles-Quint. Le jeune François fut aussi pieux à la Cour qu'il l'avoit été dans sa famille. L'Infante ayant épousé Jean III Roi de Portugal, François revint à Saragosse auprès de son oncle, pour y achever ses études de Philosophie, où son esprit brilla. Le pere et l'oncle voulant ensuite détourner le penchant qu'ils lui voyoient pour le Cloître, l'envoyerent à la Cour de Charles-Quint, où ils espéroient que son naturel facile et complaisant

lui donneroit des inclinations différentes. Si le séjour de la Cour ne nuisit pas à son innocence, il ne laissa pas d'affoiblir sa ferveur. François n'avoit que dix-sept ans. La fleur de l'âge étoit accompagnée d'un juste assortiment de tout ce qui peut rendre un jeune homme accompli. Une taille riche et avantageuse, un teint vif et fleuri, des yeux brillans, un air noble et gracieux, des manieres polies, un esprit fin, liant et aisé, une modestie qui rendoit toutes ces belles qualités encore plus aimables. Des avantages si brillans, dont la vanité des hommes fait tant d'état, exposoient ce jeune Seigneur à de grands dangers : François connut le péril. Il se munit contre les vices de la Cour par le fréquent usage des Sacremens, et singuliérement par une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Il sut trouver l'art d'accorder les devoirs d'un habile courtisan, avec les obligations d'un véritable Chrétien ; ce qui ne contribua pas peu à lui gagner l'estime et l'affection de l'Empereur et de l'Impératrice Isabelle. Cette Princesse, charmée des belles qualités de Dom François, résolut de lui faire épouser la plus accomplie de ses Filles d'honneur, nommée Eléonore de Castro, d'une des premieres Maisons de Portugal, que l'impératrice chérissoit comme sa propre fille. L'Empereur applaudit à ce mariage ; et pour donner à ce jeune Seigneur des marques de son estime et de son affection, il le fit Marquis de Lombay et Grand-Ecuyer de l'Impératrice. Jamais mariage mieux assorti, nul aussi plus heureux. Dieu le bénit d'une postérité si nombreuse et si illustre, que la plupart des Grands d'Espagne font aujourd'hui gloire d'en descendre, et tirent leur plus éclatante noblesse de l'alliance de leurs Maisons avec celle de saint François de Borgia.

Plus l'Empereur le voyoit de près, plus il estimoit sa vertu et son mérite, et il en fit bien-

tôt son favori. Ils étudioient ensemble les Mathématiques. C'étoit ordinairement avec l'Empereur qu'il prenoit le divertissement de la chasse; celle de l'oiseau sur-tout étoit sa belle passion : et comme il s'étoit accoutumé à sanctifier toutes ses actions, il mortifioit sa curiosité lorsqu'il la sentoit trop vive, se privant du plaisir qu'il avoit recherché avec beaucoup de peine, lorsqu'il étoit sur le point d'en jouir, et que l'oiseau fondoit sur la proie.

Devenu le confident de tous les desseins de l'Empereur, il le suivit à la guerre d'Afrique, et dans l'entreprise peu heureuse qu'il fit sur la Provence : et il se distingua par-tout par sa sagesse et par sa valeur. Deux maladies dangereuses servirent au dessein que Dieu avoit de le dégoûter du monde ; mais rien ne contribua plus efficacement à ce dégoût que la mort de l'Impératrice arrivée à Tolede l'an 1539. Il fut choisi par l'Empereur pour conduire le corps à Grenade. La vue du cadavre où il ne paroissoit plus aucun trait de la Princesse le frappa : et comparant l'état où il la voyoit à celui où il l'avoit vue, il résolut de n'estimer plus rien de périssable, et de ne s'attacher plus qu'à Dieu. De retour au logis, il s'enferma seul dans sa chambre, où prosterné devant Dieu, fondant en larmes : Non, Seigneur, s'écrioit-il, je ne servirai jamais de Maître que je puisse perdre par la mort. Il étoit encore tout occupé de ces sentimens, quand il fallut aller au Service. L'oraison funebre que prononça le célebre Avila, acheva dans son cœur ce que l'horrible spectacle du cadavre défiguré y avoit commencé ; et la grace venant au secours, il fit vœu de se faire Religieux, s'il survivoit à sa femme.

Ayant été nommé Vice-Roi de Catalogne par l'Empereur, et fait Commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques, sa conversion parut universellement. A peine se fut-il rendu à son Gouverne-

ment, que toute la Province changea de face. Ayant purgé le pays des bandits qui le troubloient, corrigé les abus qui s'y étoient glissés, et reprimé le vice, on vit bientôt refleurir partout la Religion ; par-tout on vit régner la paix, le bon ordre et la justice : en faisant honneur à sa dignité par sa magnificence, il en faisoit encore plus à la Religion par son édifiante piété. Il commença dès-lors à vivre en Religieux dans son Palais. Il donnoit quatre ou cinq heures tous les matins à la priere ; et sans rien ôter au soin des affaires publiques, il se donnoit tout aux œuvres de charité. Quelque splendide que fût sa table à l'égard des étrangers, elle n'étoit pas moins frugale pour lui. Son jeûne étoit presque continuel, et nul de ses repas qui ne fût pour lui un nouvel exercice de pénitence. Ses aumônes répondoient à ses austérités ; nul pauvre, nul malheureux qui ne trouvât dans le Vice-Roi un protecteur et un pere. Il récitoit tous les jours le Rosaire, joignant la méditation à la priere vocale ; et non content de communier en public les jours de Fêtes solemnelles, il le faisoit encore tous les Dimanches de l'annee en particulier. Cette solide dévotion donna occasion à ces contestations touchant la fréquente Communion, qui partágerent en ce temps-là toutes les Universités d'Espagne. Le Vice-Roi qui par les entretiens particuliers qu'il avoit eus avec le Pere Antoine Araoz, célebre Prédicateur de la Compagnie de Jesus, avoit appris avec plaisir les particularités de ce nouvel Institut, et le mérite extraordinaire, et l'éminente sainteté du Fondateur, écrivit à saint Ignace pour le prier de le déterminer sur le sujet de la fréquente Communion. Il fut si satisfait de la réponse du Saint, que dès-lors il résolut d'avoir dorénavant recours à lui dans tous ses doutes.

Cependant la sagesse et la haute vertu du Vice-Roi de Catalogne faisoient l'admiration de

tous les Princes de l'Europe ; et l'estime et l'amitié de l'Empereur croissoient avec sa réputation. Il lui en donna des preuves éclatantes aux Etats de Monçon, où dans les entretiens frequens et familiers que ce Prince eut avec lui, il lui découvrit confidemment l'impression que faisoient sur son cœur ses bons exemples. Notre Saint étant devenu quatrieme Duc de Gandie par la mort de son pere, bien loin de se repaître de sa nouvelle grandeur, il ne songea qu'à la retraite. Après bien des sollicitations et des prieres, il obtint enfin de l'Empereur de se retirer dans son Duché. Il ne fut pas plutôt à Gandie qu'il y rétablit l'hôpital, et y commença un établissement de Jésuites dans le temps qu'il fondoit un Couvent de Dominicains à Lombay dans son Marquisat. La Duchesse sa femme étoit de part à toutes ses bonnes œuvres ; mais dans le temps qu'il s'en promettoit le plus de secours, elle le laissa veuf à l'âge de 36 ans, chargé de deux fils et de trois filles, qui furent tous mariés aux premieres Maisons, hors la derniere qui se consacra à Dieu dans le Couvent de Sainte-Claire de Gandie.

La mort de la Duchesse lui laissa la liberté d'accomplir son vœu. Il fut bientôt déterminé sur le choix de l'Institut. Celui des Jésuites fut d'autant plus de son goût, qu'il lui fermoit l'entrée à toutes les dignités Ecclésiastiques. Ayant fait les exercices de saint Ignace sous la conduite du Pere le Fevre l'un des premiers Profès de la Compagnie, il reconnut visiblement la volonté de Dieu, et changea le vœu qu'il avoit fait en général de se faire Religieux, en un vœu particulier d'entrer dans la compagnie de Jesus. Il en écrivit à saint Ignace qui approuva son dessein avec joie, et lui régla le temps et la maniere dont il devoit entrer dans la Compagnie. Il lui conseilla d'étudier en Théologie, et de prendre le degré de Docteur dans son Université. Cependant comme il avoit encore

bien des choses à régler dans sa famille, et qu'il étoit dans un très-vif empressement d'accomplir son vœu, il obtint du Pape de faire les vœux de Religion, et de demeurer encore quatre ans dans le monde. Il n'en eut pas plutôt reçu le Bref, qu'il fit sa profession dans la Chapelle de son College de Gandie. Ayant laissé son château à son aîné, il se retira dans une autre maison pour vaquer plus librement aux exercices de sa nouvelle profession, et à ses études. Le premier ordre qu'il reçut de saint Ignace son Supérieur, fut de modérer ses austérités et ses excessives pénitences.

Jamais Religieux ne mena une vie plus réguliere. Il se levoit régulierement à deux heures après minuit; il en passoit six dans la méditation et la priere. Il se confessoit à huit heures, entendoit ensuite la Messe, à la fin de laquelle il communioit tous les jours. Il donnoit le reste du temps jusqu'à midi à l'étude de la Théologie, se contentant de prendre quelques momens avant que de se mettre à table pour donner audience aux Officiers de sa Justice, et à ses vassaux.

Après le repas, il donnoit une heure d'entretien familier à ses enfans et à ses domestiques. Ensuite il reprenoit l'étude de la Théologie, après quoi sa porte étoit ouverte à tous ceux qui avoient à lui parler. Il passoit le soir devant le Saint Sacrement, et profitoit du temps de la nuit pour macérer son corps par de sanglantes disciplines. Il ne coucha plus que sur des ais couverts d'un simple tapis de pied, et toute sa vie ne fut plus qu'un exercice de la plus austere pénitence.

Toutes les affaires qui l'avoient obligé de faire encore extérieurement le personnage de Duc et de Grand d'Espagne étant terminées, il prit le degré de Docteur, en ayant acquis la capacité. Il fit son testament selon la permission qu'il en

avoit du Pape par un Bref, et fut lui-même son exécuteur testamentaire, et partit pour Rome. Son voyage n'interrompit point ses pratiques de dévotion. Il fut reçu du Pape Jules III avec des honneurs peu communs; il reçut chez les Jésuites les visites de toute la Cour Romaine, et les rendit ensuite. Puis s'étant parfaitement abandonné à la conduite de saint Ignace, il écrivit à l'Empereur pour lui déclarer son dessein, et lui faire agréer la démission qu'il faisoit de tous ses titres et de toutes ses charges. Le dessein de Dom François n'eut pas plutôt éclaté, que le Pape et tout le sacré College penserent à honorer de la pourpre un si grand exemple de vertu. Le Saint en fut effrayé, et sortit subitement de Rome pour retourner en Espagne. Il alla se cacher dans la petite Province de Guipuscoa, et visita par dévotion la chambre du château de Loyola où étoit né saint Ignace. Il étoit à Ognate, quand il reçut la réponse de l'Empereur. On ne peut exprimer quelle fut sa joie. A peine eut-il achevé de lire la lettre, que s'étant prosterné pour remercier Dieu de voir ses vœux accomplis, il renonça dans les formes en faveur de son fils aîné à tout ce qu'il possédoit, se fit couper les cheveux, et prit l'habit de Jésuite. Il prit l'ordre de Prêtrise dès le premier jour d'Août de la même année, et alla dire sa premiere Messe dans la chapelle du château de Loyola, pour satisfaire sa dévotion particuliere. Il fut obligé de dire la seconde en pleine campagne, pour satisfaire à la dévotion du public. Il y eut un si grand nombre de personnes qui voulurent recevoir la sainte communion de sa main, qu'il ne put achever la Messe qu'à deux ou trois heures après midi. Après la Messe il prêcha à toute cette multitude, et il le fit avec tant d'onction et de fruit, qu'il fut interrompu bien des fois par les larmes des auditeurs, mais bien consolé par des conversions éclatantes.

Cependant le Pape sollicité par l'Empereur songeoit à faire Cardinal notre Saint, tout étoit conclu ; mais saint Ignace sut si bien faire valoir auprès du Pape ses raisons, et celles du Pere François, que le Pape se rendit, en disant que les prieres des Saints étoient toujours efficaces. Ayant reçu ordre de son Général de quitter sa solitude de Biscaye pour satisfaire au désir que l'Empereur et tous les Grands d'Espagne avoient de le voir, il obéit; et le sacrifice qu'il fit, fut bien récompensé par les fruits merveilleux que sa modestie, ses prédications et ses entretiens particuliers firent dans la Castille, à Burgos, à Valladolid où étoit la Cour, en Portugal, et dans toute l'Andalousie. Saint Ignace voyant les bénédictions que Dieu répandoit sur tout ce que le Pere François entreprenoit, le nomma Supérieur Général en Espagne, dans le Portugal et aux Indes Orientales; mais en même temps il le soumit à l'obéissance d'un autre Pere pour régler ses austérités qu'il portoit chaque jour à des excès. Dieu bénit son zele et ses travaux. Non-seulement il établit la Compagnie dans les douze plus grandes villes d'Espagne, mais il fit refleurir la piété dans bien des Monasteres, où l'esprit de ferveur étoit éteint, réforma les mœurs dans les Provinces et à la Cour, fit renaître la dévotion envers la sainte Vierge, et le fréquent usage des Sacremens par-tout, et par-tout dès qu'il se montroit, on se sentoit touché jusqu'aux larmes.

Il sentit, mais en Saint, la mort de S. Ignace. La crainte de réveiller l'envie qu'avoit toujours le Pape de le faire Cardinal, lui fit trouver cent raisons de se dispenser d'aller à Rome pour l'élection d'un nouveau Général. Le Pere Lainez qui succéda à saint Ignace eut bien voulu l'avoir auprès de lui, mais l'arrivée de l'Empereur dans sa retraite de Saint-Just, l'obligea de le laisser

encore en Espagne. Ce Prince souhaita de voir notre Saint. Le Pere François n'ignoroit pas les fâcheuses préventions que les ennemis de l'Eglise et de la Société avoient tâché de lui inspirer en Allemagne contre les Jésuites : il se rendit auprès de lui, et il en fut reçu avec les marques d'une affection qui avoit cru avec l'estime. Charles-Quint ne se fut pas plutôt entretenu avec le Pere François, et de ses dispositions, et du fond de son Institut, qu'il fut autant charmé du mérite du Saint, que de l'excellence et de la sainteté de son nouvel Ordre. Ce Prince qui l'honoroit plus que jamais de sa bienveillance, lui donna plusieurs commissions pour les Cours d'Espagne et de Portugal dont notre Saint s'acquitta avec d'autant plus de succès, que le zele du salut des ames accompagnoit toujours toutes ses entreprises.

Dieu qui vouloit que la Compagnie de Jesus, qui étoit née sur le tombeau des Martyrs, se nourrît dans les persécutions à l'exemple du Sauveur dont elle portoit le nom, permit qu'elle fût alors furieusement persécutée en Espagne. Mais le Saint conjura toutes ces tempêtes, et le ciel fut bientôt serein. L'Empereur Charles-Quint étant mort, le Pere François fit l'oraison funebre de ce Prince en présence de toute la Cour, et tout le monde avoua qu'un si grand Empereur étoit heureux d'avoir mérité les éloges d'un homme si saint, et d'un juge si équitable du véritable mérite. Relevé d'une dangereuse maladie, après avoir fait la visite de toutes les Maisons de la Compagnie qui étoient dans le Portugal, après avoir prêché le Carême dans la Cathédrale d'Evora, et visité le célebre Dom Barthelemi des Martyrs qui venoit de fonder un College de Jésuites dans sa ville Archiépiscopale de Brague; étant à Porto, il apprit sans le moindre ressentiment qu'un livre de piété qui paroissoit sous son nom, avoit été défendu par l'Inquisition

d'Espagne. Saint François de Borgia étant encore Duc de Gandie, avoit composé deux petits traités édifians sur l'humilité, qui fut toute sa vie sa vertu favorite ; l'un, sous le nom de *Miroir de l'homme Chrétien ;* l'autre, sous celui de *Collyre spirituel*, et ces ouvrages avoient été imprimés malgré lui en différentes villes d'Espagne. Les Libraires fâchés que la petitesse du volume empêchât le grand gain, trouverent le moyen de grossir le volume en ajoutant aux deux traités du Pere François, onze autres petits ouvrages de différens Auteurs, qu'ils mirent tous, pour les mieux vendre, sous le titre d'*Ouvrages du Duc de Gandie*, et ce fut ce livre qu'on mit dans la liste des livres défendus, sans distinguer les traités du Saint des autres ouvrages. Il lui eût été aisé de se justifier ; mais il aimoit trop l'humiliation pour ne la pas souffrir en silence, ou pour en affoiblir le mérite en se justifiant.

Le Pere Lainez et le Pere Salmeron devant se rendre au Concile de Trente, en qualité de Théologiens du Pape, notre Saint fut obligé de se rendre à Rome par ordre de son Général pour y faire la fonction de son Vicaire. Il s'acquitta de cet emploi avec un applaudissement si universel, que le Pere Lainez étant mort l'an 1565, il fut élu, malgré ses prieres et ses raisons, Général à sa place. Tout le monde applaudit à ce choix, mais il fallut bien du temps pour essuyer ses larmes. Son Ordre se ressentit bientôt de la bénédiction que Dieu donnoit à son gouvernement ; on le vit croître par une multiplication surprenante de Maisons nouvelles dans l'un et l'autre monde. La ferveur pour la piété et pour les Lettres augmenta encore plus que ces établissemens. Le zele de ces Ouvriers évangéliques devint tous les jours plus ardent sous un tel Chef ; et sous un Général si saint on vit partout avec admiration briller la sainteté de cette

Compagnie naissante. Il donna une nouvelle vigueur à ses Constitutions, enrichit cet Institut par de sages réglemens, et mit, pour ainsi dire, la derniere main à la discipline réguliere et scolastique. Le Pape saint Pie V enchérit encore sur ses Prédécesseurs dans la bienveillance et l'estime qu'il eut pour notre Saint et pour la Compagnie. Il se servoit de ses conseils, et s'adressoit à lui dans presque tous les besoins de l'Eglise. Il n'y eut point de Province dans la Chrétienté où sa charité ne s'étendît, point de pays infecté de l'erreur qui ne ressentît les effets de son zele.

Tout le privilege qu'il crut avoir dans cette premiere place, fut de ne donner plus de bornes à ses austérités. Il macéroit sa chair de toutes les manieres dont une cruauté ingénieuse pût s'aviser. Il avouoit que la vie lui eût été insupportable s'il avoit passé un jour sans faire souffrir à son corps quelque douleur extraordinaire. Il ne mettoit pas les jeûnes au nombre des mortifications. On compta jusqu'à plus de huit cents coups dans les disciplines qu'il prenoit plusieurs fois le jour, aussi ses épaules n'étoient qu'un ulcere. Mais on peut dire que la vertu principale qui faisoit son caractere, fut l'humilité. Jamais homme ne se méprisa plus soi-même, n'aima plus à être méprisé. Il ne signoit que François pécheur. Son élévation aux dignités lui servoit à s'humilier davantage; et il avoua confidemment à un de ses amis que la joie la plus sensible qu'il eût, c'étoit d'être maltraité. On ne doit pas être surpris si Dieu inondoit son cœur de ces torrens de délices spirituelles qui sont un avant-goût des joies du Ciel. Ses oraisons étoient continuellement des extases. Les larmes continuelles qu'il versoit à l'Autel étoient l'effet de l'amour ardent dont son cœur étoit embrasé, et c'étoit assez de prononcer en sa présence le saint Nom de Jesus ou de Marie, pour voir ses yeux baignés de

larmes, et son visage tout allumé. Sa tendresse extraordinaire pour la sainte Vierge l'obligea de se faire porter à Lorette dans le fort même d'une maladie violente. A peine fut-il parti, que sa fievre diminua, et il en fut entiérement guéri en arrivant au terme de son pélerinage. Le Pape l'ayant choisi pour accompagner le Cardinal Alexandrin son neveu dans les légations de France, de Portugal et d'Espagne, il laissa partout où il passa une odeur merveilleuse de la sainteté; il réveilla le zele de la Religion dans toutes les Cours, et il ne fut pas un simple médiateur de la paix, il remplit encore l'emploi de Prédicateur Evangélique.

A son retour il tomba dangereusement malade à Ferrare. Durant ce temps-là on pensa sérieusement dans le Conclave à l'élire Pape. Sa maladie et le souvenir du refus opiniâtre qu'il avoit fait du Cardinalat par sept différentes fois, firent tomber cette pensée. Son mal ne diminuant point, il reprit le chemin de Rome par Lorette, où sa tendre dévotion envers la sainte Vierge se satisfit. Etant arrivé à Rome assez mal, il ne voulut recevoir aucune visite que de ses freres. Il envoya seulement demander au Pape avec sa bénédiction une Indulgence pléniere pour ses péchés. Il reçut les Sacremens de l'Eglise avec un renouvellement de ferveur; puis ayant demandé pardon aux Peres de sa Compagnie des mauvais exemples qu'il croyoit leur avoir donnés, son esprit fut élevé à Dieu par une extase merveilleuse, à la fin de laquelle, plein de cette douce confiance qui accompagne les Saints jusqu'au dernier soupir, il rendit tranquillement son ame à Dieu le premier jour d'Octobre, l'an 1572, sur la fin de la soixante-deuxieme année de son âge.

A peine eut-il expiré que tous les Peres de la Maison Professe des Jésuites, qui avoient été témoins de la sainteté de ses actions et des mi-

racles de sa vie, se mirent à genoux pour l'invoquer. Dom Thomas Borgia, frere du Saint, qui étoit présent, eut la curiosité de vouloir voir les peaux vides de sa poitrine dont il avoit oui parler comme d'un effet si extraordinaire de ses jeûnes et de ses excessives austérités ; mais à chaque fois qu'il voulut porter la main sous sa soutane, il la sentit engourdie, et privée de tout mouvement. Ce Seigneur rendit depuis témoignage lui-même de cette merveille, dans la relation des vertus et des miracles du Saint, qu'il composa étant Archevêque de Saragosse, et qui ayant été compulsée dans les procès-verbaux de la Béatification et de la Canonisation, a été trouvée en toutes choses conforme aux dépositions de tous les autres témoins.

Le concours prodigieux du peuple qui voulut assister à son enterrement fut comme la voix de Dieu qui publioit la gloire de ce serviteur fidelle. Nul des Cardinaux et des Prélats qui ne voulût lui baiser les pieds. Ce précieux dépôt fut mis dans l'ancienne Eglise de la Maison Professe des Jésuites, où il fut honoré par la dévotion particuliere des Fidelles jusqu'à l'année 1617 qu'il fût transporté le 23 de Février dans la Sacristie de la même Maison; de là il fut déposé quelques jours après dans l'Eglise de Jesus, d'où le Cardinal Duc de Lerme, Premier Ministre d'Etat du Roi d'Espagne Philippe III, et petit-fils de notre Saint, eut le crédit de le faire transporter à Madrid, où ayant fait bâtir une magnifique Eglise, qui est celle de la Maison Professe des Jésuites, ce saint corps y fut déposé avec solemnité, et après que le Saint eut été béatifié le 24 de Novembre de l'an 1624 par le Pape Urbain VIII, la ville de Madrid, qui avoit saint Isidore pour Patron, prit encore notre Saint pour son Protecteur. La Providence l'ayant ainsi ménagé, afin que si les Grands du monde apprenoient à

mépriser la grandeur du siecle en voyant la gloire où Dieu a élevé un pauvre Laboureur, ils comprissent aussi le bon usage qu'ils doivent faire de leur grandeur par l'exemple d'un Grand d'Espagne. Le nombre des miracles qui se faisoient tous les jours par l'intercession de ce grand Saint, hâterent sa canonisation qui fut terminée par le Pape Clément X, l'an 1671, et célébrée avec solemnité par tous les peuples. Sa fête fut d'abord fixée au 3 d'Octobre, et puis transférée au 10 du même mois par le Pape Innocent XII.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DOMINE Jesu Christe, veræ humilitatis et exemplar, et præmium : quæsumus, ut sicut Beatum Franciscum in terreni honoris contemptu imitatorem tuî gloriosum effecisti; ita nos ejusdem imitationis, et gloriæ tribuas esse consortes. Qui vivis et regnas, etc.

MON Seigneur Jesus-Christ, le modele et le prix de la véritable humilité : nous vous supplions que comme vous avez rendu le Bienheureux François de Borgia votre imitateur par le mépris qu'il a fait des honneurs de la terre; vous nous accordiez la grace qu'en vous imitant nous soyons un jour participans de la gloire dont il jouit dans le Ciel. Vous qui vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanc-

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire

torum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis : il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois : il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire: il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes : Car il lui a fait entendre sa voix; et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

Dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau, tous ceux qui nous ont parlé des maximes de la Religion et de la vertu, nous ont proposé pour exemple ces grands hommes qui ont religieusement pratiqué cette vertu, et suivi ces maximes. C'est ce que l'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée, fait dans ce chapitre singuliérement.

RÉFLEXIONS.

Il a été chéri de Dieu et des hommes. C'est-là le sort et le partage de la véritable piété. Dieu cherit les gens de bien, et quelque grande que soit la corruption du cœur humain, les hommes les estiment. Cette estime est un tribut qu'on paye à la vertu, malgré la conspiration contre elle de toutes les passions, et le chagrin de l'amour-propre. Tant que la raison subsistera, et elle ne s'éteint guere tout-à-fait, elle sera forcée de rendre cet hommage à la véritable dévotion; si tant de gens se déchaînent contre les dévots, c'est qu'ils ne veulent point se persuader que leur dévotion soit sincere; ils voudroient

même que la véritable vertu fût bannie du monde, ou du moins qu'elle fût impraticable, pour être délivrés du regret et des remords que leur cause celle qu'ils ne peuvent s'empêcher d'admirer dans plusieurs de ceux avec qui ils vivent. L'artifice de l'amour-propre, toujours malin, c'est de leur faire accroire que ce n'est point-là une véritable vertu; et de là vient le déchaînement dans le monde contre les dévots. Tant il est vrai qu'on ne crie contre la dévotion que par libertinage, par jalousie et par dépit. Il ne faut qu'avoir une juste idée de la véritable vertu, pour être forcé, pour ainsi dire, à l'aimer et à lui rendre la justice qu'elle mérite. Rapprochons son portrait. Une personne solidement vertueuse, un homme qui aime parfaitement Jesus-Christ, c'est un homme sans amour-propre, sans déguisement, sans ambition. C'est un homme en tout temps sévere à l'égard de lui-même, ne se pardonnant rien, et extrêmement doux à l'égard des autres, parce qu'il excuse tout. Honnête sans affectation, complaisant sans lâcheté, obligeant sans intérêt, extrêmement exact sans scrupule, continuellement uni à Dieu sans contention; jamais oisif, et ne paroissant point trop empressé; jamais trop occupé, et encore moins distrait par les affaires, parce qu'il conserve toujours son cœur libre, ne l'occupant que de sa grande affaire, qui est l'affaire de son salut. Plein de bas sentimens de soi-même, il n'a de l'estime que pour les autres, parce qu'il n'envisage en eux que les vertus qu'ils ont, et qu'il ne considere en soi que les défauts qu'il a; ne se conduisant que par des maximes surnaturelles, il ne pense pas que ceux qui le méprisent lui fassent tort, parce qu'il ne croit point que l'honneur qu'ils ne lui rendent pas, lui soit dû. Enfin c'est un homme qu'on ne trouve jamais de mauvaise humeur, parce qu'il a toujours tout ce qu'il veut, ne voulant jamais que

ce qu'il a. Toujours content, toujours en paix, toujours égal à lui-même, que les plus heureux succès n'enflent point, que les plus fâcheux accidens n'abattent point, parce qu'il sait que c'est toujours de la même main que viennent les biens et les maux de cette vie; et comme la seule volonté de Dieu est la regle de sa conduite, il fait toujours tout ce que Dieu veut, et veut toujours tout ce que Dieu fait. Tel a été le Saint dont on fait aujourd'hui la Fête.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore: Dixit Simon Petrus ad Jesum: Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te: quid ergo erit nobis! Jesus autem dixit illis: Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là: Pierre dit à Jesus: Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi: qu'y aura-t-il donc pour nous! Jesus lui répondit: Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la véritable Mortification.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la mortification est si nécessaire pour aimer véritablement Jesus-Christ, que c'est la premiere leçon que Jesus-Christ donne lui-même à ceux qui veulent être ses disciples, et sans elle il ne faut pas s'attendre à être jamais les disciples de Jesus-Christ. Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, dit cet aimable Sauveur, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive; et qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, n'est pas digne de moi. Les Saints ne donnent point de marques plus sûres de la solide piété que la parfaite mortification, non-seulement parce qu'il n'est point de vertu qui puisse subsister long-temps sans une mortification généreuse et constante, mais encore parce que sans la mortification il n'est point de véritable vertu. Nous naissons avec un si grand penchant au mal; nos passions se fortifient, elles se multiplient même avec les années; nos sens nous séduisent, et, toujours d'intelligence avec ces ennemis domestiques, ils ne cessent de nous tendre des pieges que l'amour-propre nous empêche de découvrir. Nous sommes obligés de nous défier de notre propre cœur; tout semble conspirer notre perte, tout nous trahit. La mortification seule et du cœur et des sens peut affoiblir leur force : elle est le contre-poison qui sert de préservatif contre le venin préparé qu'on prend sans y penser. Il est vrai que la grace seule peut désarmer des ennemis si puissans; mais il n'est pas moins vrai que la grace sera peu efficace, tant

tant que nous laisserons aux passions, à l'amour-propre et aux sens la liberté de se nourrir et de de se satisfaire. Il faut mater le corps, il faut mortifier les sens, il faut tenir en servitude les passions, il faut restreindre la licence qui les met en état de défense. Quand les sens sont captifs, les passions ne sont jamais en liberté : leurs saillies sont foibles quand elles ne trouvent point un amour-propre qui les soutienne. On réprime aisément leur révolte quand la chair est matée, et que l'esprit et le cœur ne sont point d'intelligence avec eux; sans quoi la vigilance et la priere deviennent de foibles secours.

SECOND POINT.

Considérez que les Saints dans l'exercice de la plus austere mortification, dans le recueillement continuel avec les secours de tous les instrumens d'une pénitence sans relâche, ont eu encore bien à veiller, à prier, à combattre pour n'être pas vaincus : un homme immortifié, sensuel, un homme esclave de ses passions, assujetti par ses sens; un homme en un mot sans défense, sera-t-il long-temps victorieux, se conservera-t-il long-temps dans l'innocence? On regarde la mortification comme la vertu des parfaits, on la regarde tout au plus comme un conseil de Jesus-Christ, qui n'oblige personne. Mais est-ce un simple conseil qui laisse les Chrétiens dans une pleine liberté d'être ou de n'être pas Disciples de Jesus-Christ? Est-ce un simple conseil, quand le Sauveur déclare que celui qui ne se fait point violence n'entrera pas dans le Ciel? est-ce un simple conseil, quand il dit que celui qui ne porte point sa croix tous les jours, n'est pas digne de lui, et ne sauroit être son Disciple? Mais si ce sont-là des oracles pour tous les Chrétiens, si c'est-là la pure morale de Jesus-

Christ, ne sont-ce pas là des préceptes ? Désabusons-nous : ni l'âge, ni la condition, ni l'état ni les emplois, ni le rang qu'on tient ne sauroient nous dispenser de la Loi; et comme ni le temps ni le lieu ne nous délivrent point du penchant que nous avons au mal, qu'ils ne nous mettent pas à l'abri des ruses ni des pieges de l'ennemi commun, qu'ils n'éteignent point en nous le feu de la concupiscence, nul ne peut se dispenser de l'obligation de se mortifier sans mettre son salut en danger. Les gens du monde comme les Religieux, encore plus les Religieux que les gens du monde, tous sont indispensablement obligés de porter leur croix, de se haïr eux-mêmes, de se faire violence, de dompter leur naturel, de mortifier leurs sens, de vaincre leurs passions. C'est une Loi dans la Religion qui oblige et les grands du monde et les petits, les riches et les pauvres, les gens du monde et ceux qui y ont renoncé par état, les femmes mondaines et les personnes Religieuses. Tout le monde, dit-on, n'est pas en état de jeûner : Dieu examinera un jour cette proposition; et qu'il est à craindre qu'il ne la trouve fausse ! Tous ne sont pas en état de porter la haire et le cilice, ni macérer leur chair : peu de gens qui ne pensent autrement à l'heure de la mort. Mais du moins, tous peuvent et doivent se faire violence, pour entrer dans le Royaume des Cieux : tous peuvent se priver de leurs plaisirs; tous peuvent souffrir patiemment une injure, et pardonner à leurs ennemis. Il n'y a personne qui ne puisse faire cent petits sacrifices : commodités de la vie, satisfactions peu nécessaires, délicatesse, jeux, divertissemens, sensualités, tout peut être une matiere de sacrifices. Qui peut dire qu'il ne peut pas se mortifier ?

Je le puis, Seigneur, moyennant votre grace : je vous la demande avec d'autant plus d'ardeur,

que j'ai plus d'envie de me mortifier le reste de mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ipse me reprehendo, et ago pænitentiam. Job. 42.
Je m'accuse moi-même, Seigneur, et je vais faire pénitence le reste de mes jours.
Absit mihi gloriari nisi in cruce. Gal. 6.
Oui, mon Dieu, toute ma gloire, mon attention sera désormais à me mortifier.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La mortification est inséparable de la vie Chrétienne; trouvez un Saint qui n'ait excellé en cette vertu. Ne disons plus que la mortification est la vertu des Saints; si quelqu'un en devoit être dispensé, ce devroient être les ames innocentes; ce sont ces amis de Dieu qui sont d'ordinaire les plus mortifiés: qui a plus besoin cependant de mortification et de pénitence que les pécheurs? Disons désormais que la mortification est l'apanage de tous les Chrétiens, et la vertu qui caractérise tous les Elus de Dieu. Faites qu'elle soit désormais la vôtre. Pratiquez avec un esprit de Religion toutes celles qui sont de précepte. Ne vous dispensez ni des jeûnes de l'Eglise, ni des abstinences; la délicatesse est arrivée aujourd'hui à un point qui doit alarmer tous ceux qui ont de la Religion. On diroit qu'il suffit d'être de qualité, d'être riche, d'être en place, pour n'être plus en état de jeûner ou de faire maigre. On laisse aux Religieux, aux personnes roturieres ces devoirs. Ne suivez point cette erreur, elle damnera bien des gens. Rien ne révolte tant un esprit Chrétien que cet abus. Il y a des droits de dispense que Dieu approuve; mais ne vous faites point un faux droit.

2.° Pratiquez la mortification intérieure de vos passions, de vos inclinations, de votre naturel, de vos habitudes; personne ne peut en être dispensé : mais ne négligez pas la mortification extérieure. Les macérations du corps sont nécessaires : sachez de votre Directeur celles qui vous conviennent, et n'en négligez pas la pratique, elles servent et de remedes et de préservatifs.

ONZIEME JOUR.

LES SAINTS TARAQUE, PROBE ET ANDRONIC, MARTYRS.

SAINT TARAQUE étoit Romain, c'est-à-dire, qu'il avoit les droits et les privileges des citoyens Romains. Il étoit né à Claudiople en Isaurie, d'une famille d'épée. Il étoit âgé de soixante-cinq ans. Il avoit servi dans les armées des Empereurs sous le nom de Victor; mais s'étant fait Chrétien, il quitta les armes, ayant obtenu son congé du Capitaine nommé Polybion.

Probe étoit moins âgé que Taraque. Il étoit originaire de la Thrace, mais il étoit né dans la Pamphilie. Quoiqu'il fût d'une condition roturiere, il avoit de grands biens, mais il les quitta pour ne servir que Dieu seul.

Andronic étoit d'une des premieres familles d'Ephese; il étoit encore fort jeune, il étoit bien fait, et avoit de l'esprit. On ne sait pas par quelle aventure la divine Providence les avoit joints ensemble; on sait seulement que vers l'an 304, peu après la publication des Edits des Empereurs Dioclétien et Maximien contre les Chrétiens, deux archers nommés Eutolme et Pallade, présenterent au Gouverneur de Cilicie appellé Maxime, ces trois étrangers qui avoient

d'abord avoué qu'ils étoient Chrétiens. Maxime commença l'interrogatoire par le plus vieux, et lui demanda son nom. Taraque répondit qu'il étoit Chrétien. Je ne vous demande pas votre profession, impie, dit le Juge; mais votre nom. Je m'appelle Chrétien, parce que je le suis, repart Taraque. Maxime en colere le fit battre cruellement sur les joues; il ne laissa pas de l'exhorter à avoir pitié de sa vieillesse, et à adorer les dieux qui étoient adorés par les Empereurs. Si les Empereurs adorent des Démons, répond notre Saint, dois-je les suivre? il n'y a qu'un seul Dieu, et voilà celui que j'adore, et dont je garde la Loi. Malheureux que tu es, lui dit Maxime, y a-t-il une autre Loi que celle du Prince? Sans doute, repart le Saint, et c'est celle de Dieu qui condamne votre impiété. Qu'on le dépouille, dit le Tyran, et qu'on le déchire à coups de fouets pour le faire revenir de sa folie. Rien ne prouve mieux la sagesse des Chrétiens, répond Taraque, que de souffrir tous les tourmens, et la mort même pour l'amour de Dieu et de son Fils Jesus-Christ. Tu adores donc deux Dieux, dit Maxime, et pourquoi ne veux-tu pas adorer les nôtres? A Dieu ne plaise, répond le Saint, il n'y en a qu'un seul, et je n'en adore qu'un seul, quand j'adore le Fils de Dieu qui est en tout égal à son Pere. Il faut être Chrétien pour connoître ce mystere; il faut avoir la foi, pour penser et pour parler dignement de Dieu. Le Juge irrité par ses réponses, ordonne qu'on le charge de chaînes, et qu'on le ferme dans un cachot. Puis se faisant amener Probe: Seras-tu aussi fou que ton compagnon, lui dit-il d'un ton menaçant, pour préférer la mort à la faveur du Prince? Comment t'appelles-tu? Le nom qui me fait le plus d'honneur, répond ce généreux Confesseur de Jesus-Christ, c'est celui de Chrétien; qu'est-il besoin d'en savoir d'autre? le nom de

Probe qu'on me donne parmi les hommes ne signifie rien. Au reste, permettez-moi de vous dire que l'unique sagesse, c'est de connoître, d'aimer et de servir le seul vrai Dieu, et que c'est une insigne folie d'adorer comme des dieux des idoles qui sont les ouvrages des hommes. Maxime, pour toute réponse le fit étendre sur le chevalet, et le fit battre à coups de nerfs de bœuf, avec tant de violence, que la place demeura toute teinte de son sang. Le Saint conservant toujours un air doux et tranquille, dit que ses bourreaux faisoient l'office de Médecins qui ne blessent que pour guérir, et qu'il leur étoit obligé de l'ardeur avec laquelle ils exécutoient leurs ordres. Maxime, enragé de la tranquillité d'ame du saint Martyr, lui dit comme par raillerie : C'est bien dommage que ton Dieu, pour l'amour duquel tu souffres, ne soit pas ici présent pour panser tes plaies, et te donner quelque soulagement. Il y est, répond le Saint, et rien ne le prouve mieux que la satisfaction avec laquelle j'endure toutes mes souffrances. C'est mon Dieu qui me soutient, qui me console, qui m'assiste actuellement, et qui m'assistera encore, s'il lui plaît, jusqu'à la fin de ma vie. Le Tyran crevant de dépit, le fit ôter du chevalet, l'envoya en prison chargé de fer, ordonnant qu'on lui passât les pieds dans les entraves jusqu'au quatrieme trou, ce qui étoit un genre de torture effroyable.

Demetrius, Capitaine d'une Compagnie qui étoit en garnison dans la Ville, lui présenta le troisieme de nos Martyrs; c'étoit Andronic le plus jeune de tous, mais qui n'avoit ni moins de courage que ses deux compagnons, ni moins d'ardeur pour le martyre. Maxime sentit de la tendresse pour ce jeune héros, et touché de compassion lui demande d'abord, selon la forme ordinaire de l'interrogatoire, son nom, sa qualité, sa

ville. Je m'appelle Andronic, répond-il, et je suis d'une des premieres familles d'Ephese; mais mon nom, ma qualité, ma véritable noblesse dont je me fais honneur, c'est que je suis Chrétien. Je vois bien, mon cher enfant, lui dit Maxime, que ces deux insignes imposteurs que nous avons châtiés, vous ont fasciné l'esprit par leurs enchantemens et par leurs sortileges; mais, mon fils, vous êtes trop sage pour vous livrer de plein gré aux plus cruels tourmens, et à une mort infame. Si je suis sage, répond Andronic, je dois préférer tous les tourmens et la mort même qui passent après quelques momens, à une éternité de supplices qui sont le partage des ennemis du nom Chrétien et des Idolâtres. Maxime qui ne s'attendoit pas à cette réponse, en fut irrité; mais dissimulant son chagrin: Je pardonne à votre jeunesse, lui dit-il, une réponse si extravagante. Il n'est point besoin ici de tant de paroles, il faut, mon fils, sacrifier sur l'heure même aux dieux de nos Empereurs qui sont les dieux de nos Peres: Car il ne sera pas dit, ajouta-t-il d'un ton de colere, qu'une chétive secte de misérables Chrétiens viennent ici à nos yeux mépriser tous les dieux de l'Empire, et changer notre Religion. Je suis jeune, il est vrai, repart notre Saint d'un air modeste et d'un ton respectueux; je suis jeune, mais j'ai le bonheur d'être Chrétien, et la foi supplée à la jeunesse. Si vous connoissiez, comme je le connois, l'impiété du paganisme, l'impossibilité de la pluralité des dieux, la vérité, la sainteté de la Religion Chrétienne, non-seulement vous ne m'ordonneriez pas de sacrifier à des dieux fabuleux, mais vous vous feriez vous-même Chrétien. Maxime changeant sa tendresse en dépit, ordonne qu'on le dépouille, et qu'on le pende au chevalet. Demetrius, touché de ce spectacle, voulut l'exhorter à profiter de la bonne volonté qu'avoit pour lui le

Gouverneur ; mais le Saint se moqua de ses promesses. Un Officier de la geole nommé Athanase, entreprit encore de lui persuader de sacrifier, et employa tout ce que la compassion a de plus éloquent et de plus tendre. Croyez-moi, mon pauvre enfant, lui disoit-il, obéissez au Gouverneur, ne vous opiniâtrez point à vouloir vous perdre : suivez mon conseil, je suis d'un âge à pouvoir être votre pere. Vous n'en êtes pas plus sage, pour être plus vieux, répondit Andronic, puisque vous me conseillez d'offrir des sacrifices à du bois et à des pierres, au mépris du vrai Dieu, mon Créateur, mon Juge souverain, et le vôtre. L'Officier n'osa pas répliquer; mais Maxime ordonne aux bourreaux de le tourmenter cruellement sur les jambes, où la douleur est toujours fort sensible. Le Saint le sentit si vivement qu'il ne put s'empêcher de le témoigner, assurant que quelque sensible que fût la douleur qu'il souffroit, il enduroit tout avec joie par la confiance qu'il avoit en la miséricorde et en la vérité. Crois-moi, mon enfant, lui dit le Juge par un reste de compassion, renonce à ton entêtement, adore à présent même les dieux que les Empereurs adorent, et tu éprouveras bientôt les effets de leur bienveillance et de leur faveur. Je respecte les Empereurs; mais j'aurai toujours en horreur leur fausse Religion, qui leur apprend à adorer les Démons à qui ils offrent des Sacrifices. Maxime parut fort irrité de cette derniere réponse du Saint. Il lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer; ordonna qu'on lui jetât du sel sur ses plaies, et les lui fit racler avec des têts de pots cassés; le menaçant de lui faire souffrir tous les jours de nouveaux supplices. Andronic fit paroître alors plus de courage et de constance que jamais, protestant que les tourmens ne servoient qu'à le fortifier davantage, et qu'il ne craignoit ni les menaces, ni les supplices, parce que toute sa confiance étoit en

Dieu. Son corps n'étant plus qu'une plaie, le Juge commanda qu'on lui mît au cou et aux pieds une grosse chaîne, et qu'on le renfermât dans un cachot. Il donna ordre qu'on n'y laissât entrer personne pour le panser, voulant laisser envenimer ses plaies, et le faire pourrir tout vif.

Maxime quittant la ville de Tarse pour aller à Mopsueste, donna ordre qu'on y transportât les trois prisonniers, pour leur faire subir un second interrogatoire; il espéroit que le temps les auroit rendus plus dociles et moins constans. Saint Taraque fut présenté le premier. Le Juge lui dit, qu'il lui avoit donné du temps pour réfléchir, et qu'il ne doutoit point qu'il ne fût devenu plus raisonnable. Le Saint le pria de se souvenir qu'il étoit toujours Chrétien, et que plus les Chrétiens réfléchissoient, plus ils étoient inébranlables dans leur foi et intrépides dans leurs supplices. Alors le Tyran lui fit briser les dents et les mâchoires à grands coups de cailloux, et l'ayant fait étendre sur le chevalet, lui fit déchirer tout le corps avec des verges. Durant tous ces supplices, on entendoit le saint Martyr, qui disoit: Faites de mon corps ce qu'il vous plaira, Dieu est ma force, ainsi j'espere surmonter tous vos efforts. On lui brûla les mains, sans qu'on vît paroître en lui le moindre mouvement d'impatience. On le pendit les pieds en haut et la tête en bas sur une fumée épaisse. Le Saint se contenta de dire au Tyran, que puisqu'il n'avoit point craint son feu, il ne devoit point avoir peur de sa fumée; on lui versa du vinaigre et du sel sur ses plaies. Maxime lassé par la constance héroïque du Martyr, le fit remener en prison, disant qu'il lui alloit préparer de nouveaux supplices. Saint Probe parut encore plus hardi que la premiere fois dans sa contenance et dans ses réponses. On lui appliqua le fer rouge de feu sur tout le corps; et quoiqu'il eût la peau toute gril-

lée, il dit qu'il ne le trouvoit point chaud. On déchira sa chair jusqu'aux os, et ce généreux Martyr après avoir lassé ses bourreaux, dit au Juge que ses tourmens étoient trop foibles pour vaincre la constance des Chrétiens, et que s'il vouloit voir jusqu'où alloit la puissance du vrai Dieu en lui, il falloit qu'il inventât de nouveaux supplices. Maxime crevoit de dépit, de voir que les Martyrs se moquoient autant de ses dieux que de ses tourmens; ne sachant plus quel nouveau supplice employer, il ordonna qu'on le rasât, et qu'on couvrît sa tête de charbons ardens, qui n'altérerent point la patience de Probe. Il le fit reconduire en prison; et s'étant fait amener Andronic, il voulut lui persuader que ses deux compagnons avoient enfin sacrifié, et qu'on travailloit à guérir leurs plaies. Andronic souriant: Pour moi, dit-il, je n'ai pas besoin de sacrifier à vos dieux, puisque mes plaies sont parfaitement guéries. Me voilà donc tout prêt à souffrir de nouveaux tourmens pour l'amour de celui qui m'a guéri, et pour la gloire duquel mes chers compagnons combattent. Maxime fut extrêmement surpris de le voir guéri. Le Geolier lui jura que personne n'y avoit touché: mais le Saint se crut obligé de publier la merveille: Seigneur, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ma parfaite guérison; c'est mon Dieu, ce céleste Médecin tout-puissant qui guérit quand il lui plaît tous les maux par sa seule parole. Maxime sans approfondir la chose plus avant, dit au Saint qu'il en avoit coûté cher à Taraque et à Probe de s'être obstinés à refuser aux dieux l'honneur qui leur étoit dû, et aux Empereurs l'obéissance; qu'il espéroit qu'il seroit plus sage à leurs dépens. Puisqu'il faut obéir de gré ou de force, ajouta-t-il, faites-le de bonne grace, et vous vous épargnerez bien des tourmens. Je suis entre vos mains, repart le Saint, comme une victime prête à être immolée au Dieu

vivant, vous n'avez qu'à achever le sacrifice. Le Tyran vaincu par la magnanimité du saint Martyr, ne garda plus de mesures. Il le fit attacher à quatre pieux, et lui fit déchirer le corps ainsi bandé et suspendu à grands coups de nerfs et de cordes plombées. Le Saint parut toujours plus tranquille. Enfin Maxime las d'interroger et de faire souffrir, renvoya le Martyr en prison, le fit mettre dans le cachot le plus profond, et défendit qu'on le laissât voir à personne.

Maxime étant allé à Anazaïbe, ordonna qu'on y transportât les trois Martyrs. Le jour de l'Audience publique il se les fit amener. Il demanda à Taraque s'il étoit toujours aussi fier et aussi indifférent ici pour les tourmens qu'il l'avoit été à Tarse et à Mopsueste? Le Saint lui répondit que les Chrétiens ne connoissoient point la fierté; que pour lui il n'étoit point indifférent pour les tourmens, parce qu'il ne souhaitoit rien tant que de souffrir beaucoup pour l'amour de son Dieu, et pour sa gloire. Vous voudriez, repart Maxime, qu'on vous coupât la tête promptement. Non, répondit Taraque, vous me ferez plaisir de prolonger mon combat, afin que ma récompense en soit augmentée. Vous serez satisfait, reprend Maxime; car ne croyez pas que je vous condame à mourir tout d'un coup, vous ne périrez que par intervalles et par parties, et les bêtes auront ce qui restera de votre corps. Vous espérez, ajouta-t-il, qu'après votre mort de bonnes femmes prendront le soin de vous embaumer; mais j'y mettrai bon ordre. Faites de mon corps ce qu'il vous plaira devant et après ma mort; je m'en mets peu en peine. Le Tyran lui fit découper les levres et le visage, lui fit enlever la peau de la tête avec un raseoir, puis il fit répandre des charbons de feu sur la plaie. On lui passa des broches de fer rouges de feu sous les aisselles. On lui en passa dans l'estomac, et

durant cette horrible boucherie qui faisoit frémir d'horreur tous les spectateurs, le saint Martyr ne donna jamais le moindre signe d'impatience. Les saints Probe et Andronic subirent à leur tour un troisieme interrogatoire, et à-peu-près les mêmes tourmens, dans lesquels leur foi remporta la même victoire, avec une nouvelle intrépidité et une nouvelle constance. Le Tyran fit pendre saint Probe les pieds en haut, et lui fit appliquer sur les côtés des broches de fer rouges, lui fit percer les pieds et les mains avec des aiguilles rouges de feu. Le saint Martyr remercia Dieu de ces stigmates qui le faisoient souvenir de ceux que Jesus-Christ avoit souffert pour lui. Andronic ne fut pas tourmenté avec moins de cruauté; et comme il bénissoit Dieu dans tous ses tourmens, Maxime lui fit couper les levres, arracher toutes les dents, et couper la langue. Il ordonna ensuite qu'on mît toutes ces dents au feu avec la langue, et qu'on jetât les cendres au vent, pour empêcher, disoit-il, que les Chrétiens ne les gardassent comme des choses précieuses. Tant on étoit dés-lors persuadé que les Fidelles honoroient les saints Martyrs, et avoient du respect pour leurs moindres reliques.

Au sortir de l'Audience, Maxime fit publier qu'il y auroit le lendemain un combat de gladiateurs et de bêtes. On y accourut de toutes parts. Les saints Martyrs ne pouvant plus marcher, furent portés, et mis au milieu de l'Arene. Maxime s'étant rendu à l'amphithéâtre; ordonna qu'on lâchât sur eux plusieurs bêtes à la fois; mais aucune ne voulut les toucher. Le Tyran frémissant de rage et de confusion, commanda qu'on lâchât ce qu'il y avoit de plus cruel et de plus affamé. On fit sortir de sa taniere une ourse extrêmement furieuse qui parut d'abord les aller tous dévorer; mais elle s'arrêta tout-à-coup à deux pas des Martyrs, et après avoir fait deux ou

trois tours, en baissant la tête comme par respect, vint se coucher aux pieds de saint Andronic, et se mit à lécher ses plaies. Tout l'amphithéâtre retentissoit des cris d'admiration. Maxime enrageoit, et ne pouvant supporter la confusion, la fit tuer aux pieds du Saint. On fit sortir enfin une lionne qui fit trembler par ses rugissemens tous les spectateurs. On vit le moment qu'elle alloit mettre en pieces les saints Martyrs; mais on fut bien surpris de voir que cette bête féroce, quelque affamée qu'elle fût, après avoir regardé quelque temps nos trois Saints, vint se coucher aux pieds de saint Taraque, et baisser la tête comme si elle eût voulu lui marquer son respect. A ce spectacle le peuple jeta de grands cris d'admiration. Maxime devenu plus cruel qu'elle, la fit agacer pour la mettre en fureur; elle s'y mit en effet, mais ce fut pour dévorer ceux qui l'agaçoient, ce qui obligea le Tyran d'ordonner qu'on la fît rentrer promptement dans sa loge. Maxime alors craignant quelque émeute populaire, commanda aux gladiateurs de tuer les Saints, qui levant les yeux vers le Ciel, et priant le Seigneur d'accepter le sacrifice de leur vie, consommerent leur martyre par l'épée le 11 d'Octobre.

Maxime s'étant retiré, laissa dix soldats pour empêcher que les Chrétiens n'enlevassent leurs corps. Ceux-ci qui avoient tout vu de l'endroit où ils s'étoient cachés, prierent le Seigneur de leur donner le moyen d'enlever ces saintes reliques. Ils furent exaucés sur le champ; un furieux orage accompagné d'un horrible tremblement de terre obligea les gardes de s'enfuir. Comme c'étoit durant la nuit, et que les corps des Martyrs avoient été mêlés à dessein avec ceux des gladiateurs et des autres Païens qui avoient été égorgés, ils se trouverent dans de nouveaux embarras. Ils eurent encore recours à

la priere. Elle fut efficace. Ils virent descendre du Ciel un trait de lumiere comme une étoile qui se posa sur les trois corps l'un après l'autre : c'est ainsi qu'eux-mêmes l'ont assuré dans l'acte qu'ils en dresserent. Ils emporterent les corps sur la montagne, où à la faveur de la même étoile ils les enterrerent dans une roche creuse toute propre à leur servir de tombeau. Ils en boucherent l'entrée, se doutant bien que Maxime feroit faire des perquisitions pour trouver ces saints Corps. En effet, il fut trois jours à les faire chercher, et fit mourir les gardes qui avoient laissé enlever ces saintes Reliques. Après le départ du Tyran, les Chrétiens commencerent à rendre des honneurs publics à leur mémoire, et firent si bien qu'ils eurent du Greffe l'acte des trois interrógatoires des saints Martyrs. Ils y joignirent une relation fidelle de tout ce qui s'étoit passé depuis leur dernier interrogatoire, et communiquerent toute cette histoire aux Chrétiens d'Icone, de Pisidie, de Pamphilie, et aux autres Eglises d'Orient.

La Messe à l'honneur de ces trois Martyrs, est celle qu'on dit en l'honneur de plusieurs Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Taraquii, Probi et Andronici natalitia colere: da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.

Seigneur, qui nous faites la grace de solemniser la naissance dans le Ciel de vos saints Martyrs Taraque, Probe et Andronic : faites que nous soyons unis avec eux dans l'éternelle béatitude. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 11.

FRATRES: Sancti per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum, extinxerunt impetum ignis, effugerunt aciem gladii, convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello, castra verterunt exterorum: acceperunt mulieres de resurrectione mortuos suos. Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem. Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres: lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt: circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, augustiati, afflicti: quibus dignus non erat mundus: in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis, et in cavernis terræ. Et hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt: in Christo Jesu Domino nostro.

MES Freres: C'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes, qu'ils ont fait des œuvres de justice, qu'ils ont obtenu ce qui avoit été promis, ont fermé la gueule des lions, ont éteint l'activité du feu, ont échappé au tranchant de l'épée, sont sortis de leur infirmité pleins de force, sont devenus vaillans dans la guerre, ont mis en déroute les armées étrangeres, les femmes ont recouvré par la résurrection leurs enfans morts, mais d'autres ont été tirés sur les chevalets, refusant d'être délivrés, afin de trouver une résurrection plus avantageuse; et d'autres ont éprouvé les moqueries et les coups de fouet, outre cela les fers et les prisons: ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis à de rudes épreuves, ils ont péri par l'épée, ils ont mené une vie errante, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chevre, dans l'indigence, dans l'oppression, dans la misere; eux dont le monde n'étoit pas digne, vivant çà et là dans des déserts, dans des montagnes, dans des antres, et dans des creux souterrains: et tous ces gens-là à qui leur foi a rendu un témoignage authentique, se sont montrés à l'épreuve de tout, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Dans ce chapitre onzieme de l'Epître aux Hébreux, saint Paul explique la nature, fait l'éloge, et rapporte les effets merveilleux de la foi. C'est par elle que les Patriarches et les Prophetes ont fait tant de merveilles ; c'est par elle, dit-il, que tous les Saints sont arrivés au comble de la gloire et à la possession du souverain bonheur.

RÉFLEXIONS.

C'est par la foi que les Saints ont subjugué les Royaumes. Non-seulement le juste vit de la foi, mais on peut dire que la foi est comme un des premiers mobiles des plus grandes actions du juste. C'est elle qui inspire ce grand courage, qui donne cet esprit de discernement, qui démasque les plus séduisans objets, qui en fait voir tous les faux brillans; c'est la foi seule, quelque obscure qu'elle soit, qui produit dans l'esprit de véritables lumieres.

Nous avons peu d'amour de Dieu, peu de confiance en Dieu, peu de vertu, peu de courage, parce que nous avons peu de foi. On agit avec lâcheté, avec tiédeur, quand on croit foiblement. Ne disons pas que le chemin du Ciel est raboteux, que le joug du Seigneur est pesant, que les fruits de la Croix sont amers, que les Commandemens de Dieu sont difficiles, que sa Loi est austere : disons que notre foi est à demi-éteinte, qu'elle est fort languissante ; une foi vive trouve tout aisé.

Raisonnons proportionnément de la foi divine, comme nous raisonnons de l'efficacité de la foi naturelle ; c'est proprement par les effets qu'on peut juger de la foi.

Pourquoi dans un homme du monde cette assiduité obstinée au travail ? Pourquoi cette servitude gênante aux plus menus devoirs d'un emploi ? Pourquoi cette dépendance servile dans

le négoce, à la Cour, à l'armée? On croit que c'est un moyen sûr de s'avancer, peut-être même le seul moyen de faire fortune.

Il est dur de s'arracher de la douce société de ses parens, de se séparer de tout ce qu'on a dans le monde de plus cher, et d'aller exposer sa vie à mille dangers, à la violence des flots, à la fureur des vents et des orages. Cependant, croit-on ce voyage nécessaire à ses affaires, à sa famille, à son intérêt : on ne consulte ni plaisir, ni inclination, ni délicatesse. Ce jeune homme, sur qui, peut-être, portent de si riches successions, toute l'espérance de sa famille, seroit-il bien reçu à dire, quand il faut monter à l'assaut, quand il faut donner sur l'ennemi : Je ne puis pas m'exposer à de si grands dangers ni à de si pénibles travaux; je suis un riche héritier, je suis de qualité, je suis jeune. La condition est dure, n'importe; dès là qu'il a plu au monde d'en faire une loi de bienséance qu'on croit nécessaire pour faire fortune, pour faire sa cour, pour avoir les bonnes graces du Prince, quelque dure que soit la loi, on ne délibere même pas, il faut s'y soumettre. Faut-il faire ici l'application de ces vérités pratiques, et faire le détail de notre foi?

Ces Grands du monde, ces heureux du siecle, ces hommes vains et ambitieux, qui ne se repaissent que de grandeurs, qui ne servent que leurs passions, qui se font une idole de leur cupidité, qui usent leurs jours dans les délices; ces personnes croient-elles en un Dieu crucifié? croient-elles les plus terribles vérités de la Religion? Les maximes de Jesus-Christ entrent-elles dans l'objet de leur foi? Croient-elles que l'Evangile doit être la regle de leur conduite?

Cette femme mondaine, uniquement occupée de ses plaisirs, et qui passe sa vie au jeu et aux spectacles, croit-elle que pour être disciple de

Jesus-Christ, il faut se renoncer soi-même? croit-elle qu'une vie chrétienne est une vie humble, mortifiée, que les plaisirs du monde sont pour la plupart empoisonnés, que tout est piege, que tout est écueil dans le monde? Vivant comme l'on vit aujourd'hui dans le monde, oseroit-on répondre de sa foi?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Attendite à fermento Pharisæorum, quod est hypocrisis. Nihil autem opertum est, quod non reveletur: neque absconditum, quod non sciatur. Quoniam quæ in tenebris dixistis, in lumine dicentur: et quod in aurem locuti estis in cubiculis, prædicabitur in tectis. Dico autem vobis amicis meis: Ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent ampliùs quid faciant. Ostendam autem vobis quem timeatis: timete eum qui, postquam occiderit, habet potestatem mittere in gehennam. Ita dico vobis, hunc timete. Nonne quinque passeres væneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo! sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere: multis

En ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir, ni rien de secret qui ne vienne à se savoir. Car ce que vous avez dit dans les ténebres, se dira en plein jour: et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres, se publiera sur le haut des maisons. Or, je vous le dis à vous qui êtes mes amis: Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre: Craignez celui qui après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'Enfer. Oui, je vous le dis, craignez celui-là. Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pieces de la plus petite monnoie, néanmoins il n'y en a pas un que Dieu oublie! et même tous les cheveux de votre tête sont comptés. Ne

passeribus pluris estis vos. Dico autem vobis : Omnis quicumque confessus fuerit me coram hominibus, et Filius Hominis confitebitur illum coram Angelis Dei.

craignez donc point ; vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Je vous le dis encore : Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'Homme se déclarera pour lui devant les Anges de Dieu.

MÉDITATION.

De l'Hypocrisie.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a point de vice qui soit plus méprisable, ni en effet plus universellement méprisé que l'hypocrisie. Elle est odieuse à Dieu et aux hommes : à Dieu, dont elle se moque ; aux hommes, à qui elle veut imposer. Dieu regarde le cœur, Dieu veut le cœur ; il veut être adoré en esprit et en vérité, et il réprouve tout ce qui manque de sincérité et de droiture. Un hypocrite met de niveau Dieu et les hommes, puisqu'il veut les tromper également par un extérieur masqué ; ou, ce qui est encore vrai, l'hypocrisie compte Dieu pour rien, et elle ne cherche qu'à tromper les hommes par des dehors qui imposent : c'est une impiété sacrilege qui emploie ce qui sert le plus à honorer Dieu, pour mériter l'estime des hommes : exercices de piété, prieres, aumônes ; bonnes œuvres ; pénitences même ; modestie, humilité ; voilà avec quoi un hypocrite prétend faire fortune parmi les hommes ; en jouant une comédie impie qui tôt ou tard démasque ses acteurs ; certainement il faut avoit bien peu de religion et une ame bien basse, pour vouloir se faire honneur d'une vertu qu'on sait fort bien qu'on

n'a pas, et qu'on perdroit même, si on l'avoit, par cette impie momerie. Aussi il n'est personne contre qui le Sauveur se soit tant déclaré que contre les hypocrites, *Væ vobis hypocritæ*. C'est le reproche que Jesus-Christ fait aux Pharisiens : reproche que le Fils de Dieu a animé de tout son zele, et qui est le seul point, selon saint Jérôme, où il semble qu'il ait oublié sa douceur : reproche qui étoit le sujet le plus ordinaire de ses divines instructions, puisqu'il a employé plus de zele pour combattre la seule hypocrisie de ces Pharisiens, qu'il n'en a fait paroître contre les vices de tous les pécheurs. L'hypocrite veut paroître ce qu'il n'est pas, pour s'épargner la peine de travailler à devenir ce qu'il doit être. Bon Dieu, qu'un hypocrite est malheureux ! il a toute la peine de la vertu sans en avoir ni la douceur, ni le mérite. Il en coûte de contrefaire l'homme de bien. C'est comme ces gens qui n'ont rien et qui veulent paroître riches ; ils empruntent de toutes mains pour être magnifiques en meubles, en dépenses, en habits : mais enfin ils ne sauroient en imposer à leur propre esprit. De combien de troubles, d'inquiétudes, de chagrins et de frayeurs cette magnificence extérieure est-elle accompagnée ! et quel est enfin le dénouement de la comédie ! que de larmes suivent ces joies artificielles, et quelle confusion ! On a beau prendre le masque de la vertu, que d'amertumes, que de dépits, que de chagrins cuisans sous ce masque durant la vie ! et à la mort, lorsque ce masque tombe, quel désespoir d'avoir fait à pure perte tant de frais !

SECOND POINT.

Considérez que la fausse vertu imite quelquefois si adroitement la véritable, qu'il est aisé de s'y méprendre ; la dissimulation et le masque ne

coûtent rien à l'amour-propre : un air modeste, un ton de voix doucereux, un dehors de piété, ne sont pas toujours incompatibles avec des passions apprivoisées ; le naturel ne renonce jamais à ses droits, et revient souvent sur la scene. On dit qu'on veut être tout à Dieu, et l'on est tout au monde, tout à ses intérêts, tout à soi-même. Le goût, ou pour mieux dire, l'humeur regle les intervalles de dévotion. Prévenus de l'excellence des pratiques qui sont de notre goût, on agit avec vivacité, pour ne pas dire avec passion, dans l'exercice même des vertus morales. L'humilité cependant, la charité, l'esprit de mortification, le désir pur et sincere de ne plaire qu'à Dieu, s'affoiblissent ; et si l'on n'est en garde contre son propre cœur, tout sert de nourriture à l'amour-propre, à ses passions, et à la vanité, d'où il arrive qu'on fait autant de progrès dans l'estime de soi-même qu'on croit s'avancer dans la perfection, et peut-être dans l'estime des autres ; et dès que l'orgueil a pris racine, il ne faut plus demander comment on se perd ; il faudroit bien plutôt demander s'il est possible qu'on ne se perde pas sous les apparences et avec tout l'attirail, pour ainsi dire, de tant de vertus. Cette sorte d'hypocrisie est moins grossiere, il est vrai, mais elle n'en est pas moins hypocrisie, et elle n'a pas une meilleure fin. Peu de vices, peu de passions qui ne se servent du masque de la piété pour se déguiser. L'hérésie sur-tout n'a jamais manqué de mettre en œuvre cet artifice. En a-t-on vu naître une seule qui n'ait pris ce masque ? c'est toujours la premiere leçon qu'elle apprend à ses sectateurs. Arius, cet ennemi déclaré de la divinité de Jesus-Christ, ne se fit un nom, et ne s'insinua dans l'esprit des Grands et du peuple que par une ostentation étudiée de douceur, de modestie et de dévotion. C'est l'envi, c'est la jalousie, c'est l'édifiante piété dont il fait profession,

disoit-on, qui attirent une persécution à ce bon Prêtre. Nestorius et Eutychés n'affecterent pas une moindre dévotion. Pélage, l'ennemi mortel de la grace de Jesus-Christ, impose à tous les simples par son air modeste et mortifié. Luther et Calvin ne prêchoient que réforme. L'hypocrisie a toujours servi de masque à toutes les erreurs, et de véhicule à tous les venins des hérésies. Cependant elle a beau contrefaire la vertu, et en emprunter tous les dehors, les sépulcres blanchis sont toujours des sépulcres. Si les dehors trompent, la mauvaise odeur que cause la pourriture dont ils sont pleins, les trahit. Il est peu d'hypocrites qui soient toujours heureux. Il est rare de voir un hypocrite converti. Si les artifices de l'hypocrisie, si les mysteres d'iniquité ne sont découverts dans cette vie, ils le seront un jour dans l'autre à la face de l'Univers, mais avec quelle confusion.

Je sens, ô mon Dieu, l'iniquité, la malice, la bassesse même de ce vice si méprisable et si méprisé. Combien de fois ai-je voulu paroître aux yeux des hommes ce que je n'étois pas à vos yeux! J'en sens toute la confusion et le repentir, j'ai une véritable horreur de ce vice; faites, Seigneur, par votre grace, que je ne m'étudie plus qu'à vous plaire, et qu'à éviter ce qui vous déplaît.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.
Renouvelez en moi, Seigneur, cette pureté de cœur et cette droiture d'esprit, sans quoi je ne saurois vous plaire, quoi que je fasse.

Væ duplici corde, et peccatori terram ingredienti duabus viis. Eccli. 2.

Malheur au cœur double, et au pécheur qui marche sur la terre par deux voies.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus universellement méprisé, haï et condamné que l'hypocrisie, nul vice cependant qui soit plus commun et plus universel. Ce n'est pas toujours cette hypocrisie pharisienne qui fait le plus de mal ; elle est trop marquée pour n'être pas en exécration à tout le monde, elle est même trop grossiere pour ne pas révolter. Il y a une hypocrisie plus fine, plus civilisée, plus commune qui ne révolte presque personne, parce qu'elle regne généralement presque par-tout. C'est la dissimulation en matiere civile, et la contradiction en fait de Morale et de Religion. Que de démonstrations d'amitié, d'estime, de respect parmi les hommes ! y en a-t-il beaucoup qui soient sinceres ? Que d'hypocrisie par-tout ! y en a-t-il moins en fait de Piété, de Morale et de Religion ? Combien nos sentimens et nos actions ne démentent-elles pas nos paroles ! On parle, on prêche, on conseille ce qu'il faut faire, et l'on fait tout le contraire de ce qu'on dit. On veut l'ordre, et on ne le garde point. Modeste à l'Eglise, emporté au logis, tout est plein d'hypocrisie : évitez-la désormais.

2.° Parlez-vous toujours à vous-même, quand vous parlez aux autres en matiere de Morale et de Religion. Exhortez-vous des enfans, des sujets, des amis, des domestiques à la pratique de la vertu, à l'observation de la loi, à la réformation des mœurs, à la fuite du vice : faites-vous à vous-même le premier cette exhortation ; et ayez honte de ne pas faire ce que vous voulez que les autres fassent. Soutenez par votre exemple ce que vous dites, sans cela vous serez hypocrite long-temps.

DOUZIEME JOUR.

S. WILFRID, EVÊQUE D'YORCK, CONFESSEUR.

SAINT WILFRID étoit Anglois, il naquit vers l'an 634 dans le Royaume de Northumberland : ses parens qui étoient d'une famille distinguée dans le pays, et que la piété chrétienne distinguoit encore plus que la noblesse, eurent soin de le bien élever. Les belles qualités du jeune Wilfrid le rendirent si docile aux leçons de ses parens et de ses Maîtres, qu'il étoit difficile de trouver un jeune homme plus accompli. Bien fait, d'un air doux et gracieux, d'un esprit brillant, d'un naturel aimable, il devint les délices de ses parens, et l'admiration de tout le monde. La pureté de ses mœurs jointe à une sagesse prématurée fut dés-lors un présage de la haute sainteté où il arriva depuis. Il n'avoit encore que douze ans lorsqu'il perdit sa chere mere. Son pere s'étant remarié, et sa belle-mere ne le voyant pas de bon œil, il fut bien aise de quitter la maison paternelle. Son pere l'envoya à la Cour, et le fit présenter à la Reine Eanflede femme du Roi Osuvi. Cette vertueuse Princesse charmée de la bonne grace, de l'esprit et de la modestie du jeune Wilfrid, résolut de le prendre à son service. Mais le jeune homme lui ayant témoigné le désir qu'il avoit de se retirer du monde pour ne servir que Dieu, elle en conçut encore plus d'estime et d'affection pour lui, loua sa résolution; et afin de lui faciliter les moyens d'exécuter son dessein, elle le donna à l'un des principaux Officiers du Roi, qui se retirant de la Cour, alloit se faire Religieux à Lindisfarne. Wilfrid suivit

suivit cet Officier, et passa quelques années dans le Monastere, tout occupé des exercices de piété, et de l'étude des Lettres ; mais voyant que les Religieux de cette Maison, qui étoient presque tous Ecossois, avoient une discipline qui n'étoit pas conforme en toutes choses à ce qui se pratiquoit dans l'Eglise, et qu'ils ne lui enseignoient pas les voies sûres de la perfection, il résolut d'aller à Rome pour s'en instruire, et pour apprendre en même-temps les cérémonies Ecclésiastiques, et tout ce qui concernoit l'exacte régularité.

Comme il n'avoit point reçu la tonsure monacale, il obtint aisément de l'Abbé et des Religieux du Monastere l'agrément de se retirer. Etant retourné à la Cour, il proposa son dessein à la Reine. Cette Princesse l'approuva et lui donna des lettres de recommandation pour Ercombert Roi de Kent, qui avoit sa Cour à Cantorbéry. Il y arriva sur la fin de l'Episcopat de l'Evêque Honorius, l'un des derniers Disciples du Pape saint Grégoire. Le Roi le reçut avec beaucoup de bonté, et approuvant fort sa résolution, le joignit à saint Benoît Biscop, qui avoit le même dessein que lui, et qui étoit à peu près de même âge ; étant à Lyon, ils y furent reçus avec beaucoup de charité par l'Evêque Anemond. Ce Prélat fut tellement touché des belles qualités du jeune Wilfrid, que laissant aller Biscop à Rome, il le retint auprès de lui, et n'oublia rien pour l'arrêter en France. Quelque tentans que fussent les établissemens qu'il lui offrit, Wilfrid persista dans sa résolution et continua son voyage. Etant arrivé à Rome, ses premiers soins furent de visiter les tombeaux des saints Apôtres et des saints Martyrs, et de satisfaire sa dévotion, passant le jour et une partie de la nuit en priere.

Sa vertu lui acquit la connoissance de l'Archidiacre Boniface, considéré dans la ville pour sa

haute piété et pour son savoir ; lequel découvrant dans notre Saint un mérite peu commun, lui expliqua les Livres sacrés, et l'instruisit à fond de la discipline de l'Eglise. Après avoir passé près d'un an à Rome, il revint à Lyon auprès de l'Archevêque qui lui avoit témoigné tant d'amitié, et reçut de ses mains la tonsure cléricale. C'étoit le dessein du saint Prélat de le fixer à son Eglise et de le faire même son successeur ; mais la mort violente qu'il endura pour la justice à Châlons, obligea notre Saint de retourner en Angleterre. Il n'y fut pas plutôt arrivé que le Prince Alfrid, fils aîné du Roi Osuvi, l'appela près de lui, et lui donna beaucoup de part à son affection. Afin de pouvoir l'arrêter dans la Dorthumbrie, il lui donna la terre de Rhip ou Rippon au Diocese d'Yorck, qu'il avoit destinée pour la fondation d'un Monastere, et dont ce Prince avoit déjà jeté les fondemens. Notre Saint acheva l'ouvrage, et il en fut fait le premier Abbé. On connut bientôt dans cet emploi son rare talent pour gouverner ; et sa sagesse, sa réputation croissant tous les jours, il fut fait Prêtre par Agilbert Evêque de Dorcester; et peu après nommé à l'Evêché d'Yorck par le Prince. Son refus, et la longue résistance que lui fit faire son humilité, prouverent assez combien il en étoit digne. La plupart des Evêques d'Ecosse et d'Irlande refusant de suivre l'usage de l'Eglise Romaine touchant le temps de la célébration de la fête de Pâques, notre Saint ne voulant pas être ordonné par des Evêques Schismatiques, passa en France, et fut sacré à Compiegne l'an 664, par Agilbert qui étoit devenu Evêque de Paris, après l'avoir été en Angleterre.

Le nouvel Evêque d'Yorck ne fut pas plutôt en possession de son Eglise, qu'on vit refleurir la Religion. Les abus furent bientôt corrigés ; on vit d'abord une réformation générale des mœurs, et par-tout le rétablissement de la discipline Eccle-

siastique, et des cérémonies de l'Eglise Romaine. Saint Wilfrid étoit trop agréable à Dieu pour pour n'être pas éprouvé, et il étoit trop déclaré contre les erreurs des Schismatiques pour être long-temps sans éprouver leur malice. On fit un portrait de son zele à la Cour avec de si noires couleurs, on le noircit par de si grandes calomnies dans l'esprit du Roi, on rendit sa fidélité suspecte avec tant d'artifice, que le Roi le chassa de son Siege, et le contraignit pour n'être pas exposé aux effets de son indignation, de sortir d'Angleterre. Le Saint cédant à la malice de ses ennemis, s'embarqua dans le dessein de retourner à Rome; mais la providence permit qu'une tempête violente le jetât sur les côtes de la Frise, qui étoit encore toute Idolâtre. Il y prêcha la foi de Jesus-Christ avec tant de succès, qu'il convertit et baptisa le Roi Algise et un grand nombre de ses sujets, et en moins d'un an en devint l'Apôtre. Cependant Ebroin qui avoit été rétabli dans sa charge de Maire du Palais en France, ayant su que l'Evêque d'Yorck, qui avoit été le témoin de l'assassinat de saint Anemond que ce Prince avoit commis, étoit en Frise, sollicité par les ennemis du Saint, envoya prier le Prince Algise de le lui livrer mort ou vif. Mais ce religieux Prince ayant lu la lettre d'Ebroin, en présence des Envoyés la jeta dans le feu, en disant: Que Dieu détruise le regne des perfides, et qu'ils ayent le même sort que cette lettre.

Saint Wilfrid échappé de ce danger, prit congé d'Algise, et partit pour Rome avec le Prêtre Eddi Etienne qui a écrit sa vie. Il passa par l'Austrasie; où il fut reçu avec beaucoup d'honneur du Roi Dagobert II, et charma toute la Cour par son édifiante piété et sa modestie. Il n'oublia rien pour l'arrêter auprès de lui, et le pressa d'accepter l'Evêché de Strasbourg; mais le Saint ne voulut jamais quitter son Eglise d'Angleterre. Etant

arrivé en Italie, on offrit une grande somme d'argent à Bertharid Roi des Lombards, s'il vouloit l'arrêter : mais ce Prince eut horreur de la proposition, et se déclara le protecteur du saint Evêque. Il arriva à Rome l'an 679, et fut reçu du Pape saint Agathon avec des marques de la plus tendre bienveillance. On examina dans un Synode tous les chefs d'accusation qu'on portoit contre lui : il fut pleinement justifié, et son innocence reconnue. Il assista à un Concile de cent vingt-cinq Evêques, que le Pape tint contre les Monothélites; et l'Archevêque de Cantorbéry ne pouvant pas s'y trouver, envoya sa procuration et celles de tous les autres Evêques d'Angleterre à saint Wilfrid, pour y représenter toute la Nation, ce qui fut une espece de réparation de l'injustice qu'on lui avoit faite. Comblé des honneurs et des bienfaits qu'il avoit reçus du Pape, il partit de Rome pour retourner en Angleterre; mais passant par la France, il y courut de grands dangers par la haine qu'avoit Ebroin contre lui. Peu de Saints qui ayent souffert tant de traverses; peu aussi qui les ayent supportées avec une plus héroïque patience, et avec plus de douceur. Etant arrivé à Yorck, il y fut froidement reçu du Roi Egfrid, prévenu contre lui par les malignes pratiques de sa femme, et des Courtisans à qui la droiture et l'éclatante vertu de notre Saint déplaisoient. Il fut mis en prison, et souffrit d'autres mauvais traitemens. La Reine qui causoit cette nouvelle tempête, étant tombée dans une dangereuse maladie peu de jours après, fit rendre la liberté à saint Wilfrid, pour appaiser les remords de sa conscience. Le Saint ne s'en servit que pour aller dans le pays de Sussex annoncer la foi aux Saxons méridionaux qui étoient encore la plupart Idolâtres. Il y convertit le Roi Ediluvach, et y baptisa plusieurs milliers de personnes. Le Roi lui donna une grande terre où il bâtit le Monas-

tere de Selsey, et tandis qu'on le chassoit de son Siege Episcopal et de son pays, les Etrangers et les Païens l'honoroient comme leur Apôtre. Après la mort d'Ediluvach, il convertit à la foi de Jesus-Christ le nouveau Roi Nothelme, et la Princesse Nothgide sa sœur, laquelle ayant fondé un Monastere de Filles se fit Religieuse sous la direction du Saint, et fonda plusieurs Eglises.

Tout le pays de Sussex étant conquis à Jesus-Christ par le zele infatigable de saint Wilfrid, il passa dans le Royaume de Westsex ou des Saxons occidentaux, et y fit de semblables conquêtes. Tant de merveilles firent repentir les Anglois d'avoir tant persécuté un si saint Prélat. Théodore, Archevêque de Cantorbéry, touché de s'être laissé prévenir contre lui, le pria instamment de revenir, lui demanda pardon, et le fit rétablir dans son Siege. Le Saint fut reçu à Yorck avec beaucoup de joie. Toujours zélé, vigilant, infatigable au travail, il réforma les abus, rétablit la discipline Ecclésiastique dans le Clergé, et la ferveur dans les Monasteres. Mais le calme ne dura pas; Dieu vouloit épurer sa vertu jusqu'au bout par la tribulation. On lui disputa les droits de son Eglise; on persécuta les Religieux de son Monastere de Rippon; on fit revivre toutes les anciennes plaintes tant de fois assoupies. Voyant que le parti de ses adversaires se fortifioit, il crut qu'il falloit céder à la tempête. Il sortit du Royaume de Northumberland, et se retira auprès d'Ethelred Roi de Mercie qui le reçut avec beaucoup de témoignages d'affection et de respect. Ce Prince reçut de grands avantages pour son salut, du séjour que fit le Saint chez lui, et ce fut dès-lors qu'il conçut le dessein de quitter sa couronne et de renoncer au monde.

Il y avoit près de douze ans que notre Saint faisoit l'œuvre du Seigneur dans le pays de Mer-

cie, lorsque Brithvald nouvel Archevêque de Cantorbéry, et d'autres Prélats, s'étant assemblés dans Eastrefeld à la priere d'Alfrid Roi de Northumberland, prierent saint Wilfrid de venir assister à leur Synode. Le saint Evêque qui n'aimoit que la paix, ne se défiant de rien, s'y rendit; mais il fut bien surpris lorsqu'il vit qu'on le vouloit obliger de donner sa démission sur des crimes tous plus imaginaires. Il lui fut facile de se justifier; mais sur le refus qu'il fit de sa démission, ils l'exilerent dans son Monastere de Rippon, qui lui fut donné pour prison, tandis qu'on travailloit à sa dégradation dans l'assemblée. Pour arrêter le cours d'une conduite si étrange, il en appela au Pape, et malgré son grand âge, il partit pour Rome. Son affaire y fut examinée par le Pape Jean VI dans un Synode assemblé l'an 704 pour ce sujet. Il y fut reconnu innocent sur tous les chefs, et renvoyé à son Eglise. Etant arrivé à Meaux, il tomba malade, et fut à l'extrémité; mais il fut miraculeusement guéri par une faveur insigne de la sainte Vierge, en laquelle, après Jesus-Christ, il mettoit toute sa confiance. Etant arrivé en Angleterre, il trouva tous les Prélats revenus de leurs préjugés contre lui, mais le Roi avoit persisté dans les siens, et la maladie dont il mourut le fit repentir d'avoir persécuté le saint Evêque. Eadulf qui s'empara du Royaume ne fut pas de ce sentiment: il fit dire à notre Saint que s'il ne sortoit de l'Angleterre dans six jours, il lui feroit perdre la vie. Ce Prince ayant été lui-même chassé, Ofred fils d'Alfrid étant remonté sûr le Trône, rappela saint Wilfrid. On assembla un Synode où le Saint fut pleinement justifié, et tout le monde acquiesça au jugement du Pape qui le rétablissoit dans son Siege.

Dès qu'il fut dans son Eglise, il s'appliqua avec un zele infatigable à la réformation des mœurs,

et au rétablissement de la discipline. Ses tribulations et ses voyages ne l'avoient jamais pu obliger de relâcher en rien de ses excessives austérités ; sa vieillesse et ses infirmités ne furent jamais un prétexte pour les adoucir. Ses jeûnes, ses abstinences, les macérations de son corps durerent toute sa vie. Il fallut même que le Pape les modérât les deux dernieres années, mais une douloureuse maladie y suppléa. Enfin l'an 709, en la soixante-seizieme année de sa vie, et la quarante-sixieme de son Episcopat, il mourut de la mort des Saints, dans le Monastere d'Undal, et Dieu manifesta bientôt la sainteté de son Serviteur par un grand nombre de miracles.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qui se dit à l'honneur des Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus, ut beati Wilfredii Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Wilfrid, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Pierre. Chap. 5.

FRATRES: Seniores qui in vobis sunt, obsecro, consenior et testis Christi passionum: qui et ejus qui in fu-

MES Freres : Voici la priere que je fais aux Prêtres qui sont parmi vous. Moi qui suis Prêtre avec eux, et té-

turo revelanda est, gloriæ communicator: Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coactè, sed spontaneè secundùm Deum: neque turpis lucri gratiâ, sed voluntariè : neque ut dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo. Et cùm apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcessibilem gloriæ coronam.

moin des souffrances de Jesus-Christ, et qui dois aussi avoir part à la gloire qui se manifestera dans le siecle à venir : Paissez le troupeau de Dieu, que vous avez en garde ; lui donnant vos soins, non par force, mais de bon gré, selon Dieu ; non en vue d'un gain sordide, mais par affection ; ni comme des gens qui veulent dominer sur les héritages du Seigneur, mais vous appliquant de tout votre cœur à être le modele du troupeau ; et lorsque le Prince des Pasteurs viendra à paroître, vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit point.

Saint Pierre adresse cette Lettre à tous les Juifs qui avoient embrassé la foi dans les Provinces d'Asie, de Pont, de Galatie, de Bithynie, etc. Le but principal de l'Apôtre est de confirmer dans la foi les Fidelles à qui il écrit, de les soutenir dans les persécutions, et de réfuter les erreurs de Simon et des Nicolaïtes.

RÉFLEXIONS.

Vous appliquant de tout votre cœur à être le modele du troupeau. C'est le moyen le plus court et le plus efficace pour rendre le troupeau Chrétien, pour réformer les mœurs, pour faire refleurir la Religion, pour faire triompher la piété, et pour rendre à l'Eglise son premier éclat. Un saint Pasteur sanctifie bientôt le troupeau. L'exemple fait de fortes impressions sur tous les cœurs : on ne se rend guere aux paroles, mais on résiste peu à l'exemple ; et si sa vertu est efficace dans les sujets même les plus obscurs, quelle force, quel empire n'a-t-il pas dans ceux que la naissance, que le rang, que la dignité distingue ? Plus la personne est élevée, plus les exemples qu'elle

donne ont de force et d'éclat. Un Officier qui monte le premier à l'assaut, inspire, donne du courage aux plus lâches soldats; mais tant que cet Officier reste dans le camp, il a beau exhorter ses soldats, peu s'empressent de monter sur la breche: *In omni re præbe te exemplum bonorum operum* (a), disoit saint Paul à son cher Disciple. Voulez-vous faire du fruit; voulez-vous que vos corrections ne soient pas inutiles, que vos exhortations profitent: faites qu'en toutes choses vous soyez un exemple de bonnes œuvres. Dans tout ce qui regarde la doctrine, l'intégrité, la sagesse: *Cœpit Jesus facere et docere*: Jesus-Christ commençoit toujours par faire ce qu'il devoit enseigner. Vous voulez réformer le troupeau, vous voulez réformer votre Communauté, vous souhaitez de sanctifier votre famille, élever chrétiennement vos enfans, montrer la voie du Ciel à vos domestiques: *Præbe te exemplum bonorum operum*: soyez tel que vous voulez qu'ils soient, pratiquez les vertus que vous voulez qu'ils acquierent, évitez le mal que vous ne voulez pas qu'ils commettent; imitateurs de votre conduite, ils exprimeront en eux les mêmes traits qu'ils remarqueront en vous. Le bon exemple du moins est une forte censure de ceux qui n'ont pas le courage de le suivre. Une femme qui se réforme est une insupportable censure à cent autres qui savent bien qu'elles ont plus besoin qu'elle de se réformer, et qui n'ont ni assez de force d'esprit ni assez de bon sens pour le faire. Un jeune homme qui regle ses mœurs, fait une piquante leçon de réforme à tous ses compagnons de débauche, à qui son exemple fait sentir vivement l'indispensable nécessité qu'ils auroient de se réformer. On a un secret déplaisir de voir que ceux qui n'étoient pas meilleurs que nous, soient devenus plus sages; on tâche d'affoiblir, d'éluder, de détourner par de fades plaisanteries des

(a) *Ph.* 2.

reproches trop importuns ; mais la conscience ne prend pas aisément le change. Le dépit croît avec les remedes : voilà ce qui met les libertins de si mauvaise humeur contre les gens de bien ; voilà la véritable source des railleries qu'on fait de la dévotion et des dévots dans le monde ; et c'est à quoi l'on doit s'attendre tant qu'il y aura dans le monde des libertins. Trop de lumiere nuit à des yeux malades, et irrite la mauvaise humeur.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Beatus ille servus quem cùm venerit Dominus, invenerit ita facientem. Verè dico vobis, quoniam suprà omnia quæ possidet constituet. Quòd si dixerit servus ille in corde suo : Moram facit Dominus meus venire, et cœperit percutere servos et ancillas, et edere, et bibere, et inebriari : veniet Dominus servi illius in die quâ non sperat. et horâ quâ nescit, et dividet eum, partemque ejus cum infidelibus ponet. Illi autem servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non præparavit, et non fecit secundùm voluntatem ejus, vapulabit multis. Qui autem non cognovit, et fecit digna plagis, vapulabit paucis. Omni autem cui multùm datum est, multum quæ-

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Bienheureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens. Que si ce serviteur dit en soi-même : Mon maître n'est pas pour venir si-tôt, et qu'il se mette à battre valets et servantes, à manger, à boire, et à s'enivrer : le Maître de ce serviteur viendra le jour qu'il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas ; il le chassera, et pour son partage il le mettra avec les infidelles. Or, le serviteur qui sachant les intentions de son maître, n'a mis ordre à rien, et ne les a pas suivies, sera châtié rigoureusement. Pour celui qui ne les a pas connues, et qui a fait des choses dignes de châtiment, il ne sera que légérement châtié.

retur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo. Au reste, on exigera beaucoup de celui à qui on a beaucoup donné ; et plus on aura confié à quelqu'un, plus on lui redemandera.

MÉDITATION.

Du Jugement particulier.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'au moment qu'on expire on est jugé ; et que ce jugement décide irrévocablement de notre éternelle destinée. Représentez-vous ce moribond, à qui on vient d'administrer les derniers Sacremens, et à qui il ne reste plus qu'un souffle de vie ; c'est un criminel qui va comparoître devant le souverain Juge, pour rendre compte du bon ou du mauvais usage qu'il a fait de tous les momens de sa vie. Pensées volages, paroles inconsidérées, sentimens passionnés, désirs déréglés, actions peu chrétiennes, vues humaines, motifs moins épurés, tout est examiné, tout est jugé, et c'est un Dieu qui examine et qui juge tout dans la derniere rigueur de sa justice.

Concevez, s'il est possible, quelles sont alors les horribles frayeurs d'une âme qui sent qu'elle ne tient plus au corps que par un souffle, et que dans deux ou trois instans, elle va comparoître devant le redoutable tribunal de Dieu. Elle n'a point alors de pire ennemi que sa conscience : c'est elle qui lui représente, avant même qu'on expire, tous ses faits ; elle prévient, pour ainsi dire, le jugement et l'arrêt.

Bon Dieu ! quelle épouvante et quel effroi de voir comme renaître du fond de la conscience une multitude innombrable de fautes qui avoient été

jusqu'alors ensevelies dans l'oubli. Hélas! que de péchés de jeunesse qui avoient échappé à nos recherches! que de péchés griefs qui nous avoient paru des actions indifférentes, et combien de ceux même dont on s'est accusé, qui faute de contrition, ne nous ont pas été pardonnés! Tout cela se présente à l'esprit dans ces derniers momens: et quel trouble! quelle frayeur, à la vue de tant de monstres d'iniquité!

Que d'omissions dans les devoirs de son état! que d'actions même de piété qui ont besoin de pénitence! que de Sacremens profanés, et que de talens enfouis! que de graces, le prix du sang de Jesus-Christ, ou méprisées, ou perdues! Importuns remords, conscience accablante, quels regrets, et quelle épouvante ne causez-vous pas! Si du moins il restoit encore quelque rayon d'espérance d'avoir un an, une semaine, quelques jours pour ranger ses comptes, pour réparer ses fautes, pour gagner le Juge par la pénitence, et par toutes sortes de satisfaction; mais on est sûr, on voit, on sent que le temps expire, qu'il n'y a plus de temps. O mon Dieu! et l'on ne prévient pas ces regrets! et durant la vie, l'on ne pense pas continuellement à ce terrible jugement!

SECOND POINT.

Considérez combien il est difficile de ne pas succomber aux regrets, à la douleur, à la crainte, dans cette désespérante extrémité.

On sent que le temps va finir, et l'on se voit à l'entrée de cette épouvantable éternité. L'incertitude de son sort, la crainte d'un malheur éternel, les raisons qu'on a de le craindre, réduisent l'ame dans un état qu'on peut appeler un enfer anticipé.

Elle a présente toute la loi de Dieu, et ce qui est encore plus désolant, c'est qu'elle en voit l'importance et la justice; elle en conçoit la dou-

ceur et la facilité. Revenue de tous les préjugés, délivrées des saillies impétueuses de tant de passions, elle reconnoît, elle sent le tort qu'elle a de n'avoir pas vécu selon les maximes de l'Evangile.

Coutumes pernicieuses, bienséances outrées, idées frivoles, lois imaginaires du monde, abus autorisés, plaisirs, amusemens vains et trompeurs, joies superficielles, vous n'êtes plus, et vous ne subsistez plus que dans un amer repentir! O regrets! ô désespoir! ô supplice!

On sent alors tout le poids des devoirs de son état, de ses obligations; on le compare à ces vains, à ces indignes amusemens, à ces prétendus droits de l'ambition, à ces spécieuses inutilités qui ont absorbé la plus grande partie du temps de la vie. Accablantes, désespérantes comparaisons, qui ne servent qu'à nous faire pressentir la rigueur fatale du jugement particulier, en nous développant toute l'iniquité de notre conduite.

Si du moins dans cette terrible extrémité on savoit profiter de ces derniers momens pour avoir recours au sang et aux mérites du Rédempteur, pour implorer avec confiance la protection de la sainte Vierge: mais, de bonne foi, est-on en état de se servir de ces derniers secours? Hélas! un accident d'apoplexie, un mal de cœur, causent des troubles et des frayeurs mortelles, qui interdisent l'ame et la rendent incapable de tout. Et à ces derniers momens où l'ame ne sait plus si elle est encore dans la voie, ou si elle est arrivée au terme; à ces tristes momens où cent funestes objets, tous plus effrayans, se présentent en foule; à ces momens critiques où l'ame est livrée aux douleurs, aux regrets de la vie, et aux épouvantables horreurs de la mort, sera-t-elle, cette ame, assez tranquille? aura-t-elle toute la confiance nécessaire au salut? saura-t-elle trouver les voies secretes de la pénitence? Et je renvoie à ces critiques, à ces derniers, à ces périlleux mo-

mens ma conversion, l'affaire délicate de mon salut, le débrouillement du chaos; l'explication des mysteres d'iniquité de ma conscience!

O mon divin Sauveur! si après toutes ces réflexions, je ne préviens pas par une prompte pénitence la rigueur terrible de ce jugement, à quoi dois-je m'attendre? Ne permettez pas, mon doux Jesus, que la grace que vous me faites aujourd'hui me soit inutile. J'en connois l'importance, faites que j'en voie sur l'heure même les effets.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quòd si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. 1. Cor. 11.

Que si nous nous jugeons nous-mêmes, sans doute nous ne serons pas jugés.

Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Psal. 142.

N'entrez point en jugement, Seigneur, avec votre serviteur; car est-il sur terre un seul homme qui ose se flatter de paroître innocent à vos yeux?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOULEZ-VOUS prévenir le jugement de Dieu, dit l'Apôtre : jugez-vous vous-même. Voulez-vous vous rendre le juge favorable, et le jugement avantageux : examinez sans cesse votre conscience. J'ai passé par le champ du paresseux, et par la vigne de l'insensé, dit le Sage (*a*), et tout y étoit plein d'orties; tout y étoit couvert d'épines, et la muraille seche étoit renversée. La conscience de ceux qui ne s'examinent point est une vigne en friche, qui se remplit d'épines et de ronces, faute d'être travaillée. Il faut avoir sans cesse la serpe à la main; toujours s'appliquer à couper,

(a) *Prov.* 24.

ou à arracher, et c'est ce qu'on fait par le moyen de l'examen de conscience : c'est cet examen qui coupe le vice par le pied, pour ainsi dire; qui arrache les méchantes inclinations, dès qu'elles commencent à pousser, et qui empêche que les mauvaises habitudes ne prennent racine. L'usage de l'examen de conscience est le moyen le plus propre pour prévenir et pour calmer toutes les frayeurs qui accompagnent le jugement particulier, ou qui le précedent. On purge bientôt un champ quand on en arrache chaque jour quelque ronce; et un procès est bien instruit, quand on examine durant plusieurs jours chaque piece en particulier. Outre votre examen général, faites réguliérement tous les jours votre examen particulier sur un de vos défauts les plus marqués. Choisissez la passion dominante, le vice capital; qu'on peut appeler originel, parce qu'il est comme la source de beaucoup d'autres; faites-en le sujet de votre examen particulier : votre naturel, vos imperfections habituelles, vos occupations vous fourniront une ample matiere. Un Général habile s'attache toujours à l'endroit le plus foible de la place qu'il attaque; le démon en fait de même à l'égard de l'ame. L'examen particulier prévient ses ruses en fortifiant ce qui peut être insulté le premier par l'ennemi.

2.° Pour profiter plus surement d'une pratique de piété si importante, profitez des avis suivans. 1.° Si vous avez des défauts grossiers, ou extérieurs, qui offensent et scandalisent le prochain, comme des emportemens, des immortifications visibles, etc. commencez à les retrancher par le moyen de cet examen. Quand ceux-ci seront corrigés, les autres ne tiendront pas long-temps. 2.° Fixez à huit, à quinze jours, tout au plus à trois semaines, le temps de l'examen particulier. Un terme plus long ralentit la ferveur, et fait dégénérer souvent l'exercice en coutume. 3.° Voulez-

vous corriger un vice, un défaut : prenez pour sujet de votre examen particulier la pratique de la vertu opposée à ce défaut ou à ce vice. Etes-vous colere, dur, trop austere : faites votre examen particulier sur la douceur. 4.° Demandez tous les jours à Dieu dans la priere du matin, à la Messe et à la visite du Saint Sacrement, la grace particuliere de corriger le défaut, ou de pratiquer la vertu qui fait le sujet de votre examen. 5.° Faites régulièrement cet examen toujours à la même heure. 6.° Marquez chaque fois le nombre des fautes, pour voir le fruit que vous tirez de cet exercice. 7.° Ne vous proposez qu'un défaut, ou une vertu après l'autre. Le Seigneur votre Dieu, dit l'Ecriture, consumera ces nations en votre présence peu à peu, et séparément; car vous ne pourriez pas les exterminer toutes ensemble. *Non poteris eos delere pariter.* Tous les temps sont propres pour s'acquitter des exercices de piété ; mais il est certain que Dieu agrée extrêmement la ponctualité avec laquelle on s'acquitte de ces pieux exercices. La regle en toutes choses, est toujours selon l'esprit de Dieu.

TREIZIEME JOUR.

SAINT EDOUARD, ROI D'ANGLETERRE, CONFESSEUR.

SAINT EDOUARD III du nom, Roi d'Angleterre, dit le Confesseur ou le Débonnaire, dont la sainteté a si fort relevé l'éclat de son trône, vint au monde vers le commencement du onzieme siecle. Il étoit neveu d'un saint Roi Martyr de même nom, et fils du Roi Ethelrede et d'Emme fille de Richard Duc de Normandie. Il fut élu Roi d'Angleterre étant encore dans le ventre de sa mere,

par un choix bien singulier de la divine Providence, au préjudice du Prince Edmond son frere aîné du premier lit, et du Prince Alfred l'aîné du second. Les Etats du Royaume s'étant assemblés, et prévoyant l'inondation prochaine des Danois en Angleterre, convinrent de reconnoître pour l'héritier présomptif de la Couronne l'enfant que la Reine portoit encore dans son sein, lui jurerent fidélité; et avant même qu'il fût né, jurerent de le reconnoître pour leur Maître. A peine eut-il vu le jour, qu'il fut contraint de se réfugier en Normandie avec la famille Royale pour éviter la fureur des Danois.

Durant tout le temps de l'éducation qu'on lui donna dans cet exil, on vit croître en lui avec l'innocence des mœurs l'horreur du vice et l'amour de la vertu, avant même qu'il fût en âge d'en connoître le mérite et le prix. Il joignoit à la douceur de son naturel, qui étoit merveilleuse, une pureté qui le fit appeler l'Ange de la Cour, et qui parut surnaturelle. Le moindre mot, le moindre objet qui blessât cette délicate vertu, lui faisoit horreur et lui faisoit prendre la fuite. Dans un âge où les enfans n'ont du goût que pour le plaisir, le jeune Prince ne trouvoit de divertissement que dans les exercices de piété et dans la priere. Le temps qu'il passoit à l'Eglise lui paroissoit toujours trop court, et rien ne lui faisoit tant de plaisir que d'assister au divin sacrifice. Ennemi des amusemens des jeunes Princes, son délassement après son étude et ses exercices, c'étoit d'aller passer quelques heures dans un Monastere, et l'on remarquoit que les Religieux les plus modestes et les plus saints, c'étoient toujours ceux qu'il gracieusoit le plus.

Cependant son pere étant mort, et ses deux freres ayant été tués par la barbarie des Danois qui mettoient tout à feu et à sang, et par les artifices de Goduvin l'un des plus riches et des plus

puissans Seigneurs de l'Angleterre ; Edouard se trouva seul héritier du Royaume usurpé par les Danois, qui avoient tout rempli de sang et de carnage. On voyoit les Eglises pillées, les Monasteres ruinés, et par-tout une désolation générale. Durant ces malheurs publics un saint Evêque nommé Brithuvalde, qui s'étoit retiré dans un Monastere fort écarté, et qui gémissoit devant Dieu pour les péchés de son peuple, eut un songe qui le consola. Il lui sembla de voir S. Pierre, et à ses pieds le jeune Roi Edouard que le saint Apôtre sacroit Roi, en lui prédisant qu'il régneroit en paix et feroit la félicité de ses sujets, que Dieu avoit châtiés par cette inondation des Barbares.

Cependant le jeune Prince croissoit en piété et en sagesse; croissant en âge, sa douceur, sa modestie, sa dévotion faisoient l'admiration de la Cour; et les Courtisans lui disant un jour qu'il devoit s'attendre à ne remonter sur le trône qu'à la pointe de l'épée, il répondit, qu'il ne voudroit jamais de Royaume qui devroit être le prix du sang.

Etant remonté sur le trône de son pere, après la mort de l'usurpateur Danois nommé Canut, et de ses enfans, il rétablit bientôt dans ses Etats l'ancienne félicité que tant de désordres avoient bannie. Il commença par réparer toutes les Eglises que les ennemis avoient ou pillées ou ruinées ; il en bâtit de nouvelles ; il fonda plusieurs Monasteres nouveaux, et fit rendre les terres qu'on avoit enlevées aux anciens ; persuadé, comme il le disoit lui-même, que le moyen sûr de faire refleurir l'Etat, c'étoit de faire refleurir la Religion, et que le bien public dépendoit toujours de l'état florissant de l'Eglise.

Comme la guerre n'avoit pas seulement désolé les Provinces, mais qu'elle avoit encore corrompu les mœurs, toute son application fut à réformer les abus, à mettre le bon ordre par-tout, et

à faire renaître par-tout la bonne foi et la justice. En méritant l'estime de tous ses sujets, il gagna bientôt leur cœur. Jamais Roi ne fut plus aimé, jamais Prince aussi ne mérita mieux que lui le nom de Pere. L'affection de ses peuples ne parut jamais mieux qu'au jour de son sacre, qui fut le jour de Pâques de l'an 1043. La joie fut universelle, et les vœux de toute la nation pour la conservation d'un si bon Prince ne finirent plus.

Le désir de lui voir une longue postérité, et de voir perpétuer dans ses enfans les vertus éclatantes d'un Prince qui faisoit la félicité de l'Angleterre, porta tous les Grands du Royaume à le presser de se marier, afin qu'ils pussent s'assurer d'un successeur à la Couronne descendant d'un si saint Roi. Mais ils ne savoient pas que ce saint Roi avoit fait vœu de chasteté perpétuelle. Plein de confiance en Dieu, et en la protection de la Reine des Vierges, qu'il honora et aima toute sa vie comme sa chere mere, il voulut donner cette satisfaction à ses sujets, sans manquer de fidélité à son Dieu. Le Ciel lui avoit destiné une Epouse qui avec toutes les qualités dignes d'une grande Reine, avoit résolu depuis son enfance de mourir vierge, préférant l'auguste qualité d'épouse de Jesus-Christ à celle d'être mere du plus grand Roi. Cette illustre Princesse etoit Edithe fille du Comte Goduvin, le plus riche et le plus puissant des Seigneurs d'Angleterre. Edouard informé de sa rare vertu, consentit à l'épouser, et les noces furent célébrées avec autant de joie que de magnificence royale. Jamais mariage ne fut plus saint. La Reine à qui le Prince avoit fait confidence de son vœu, avoit gagné le cœur du Roi en lui faisant part à son tour de son engagement à l'Epoux des Vierges; et ces deux chastes Epoux conserverent au milieu de la Cour, et dans le mariage, cette fleur précieuse qui se fane jusque dans la solitude et dans l'ombre des plus affreux déserts.

Un cœur si pur ne pouvoit pas manquer de voir Dieu ; c'est l'insigne faveur que le Seigneur lui accorda plus d'une fois dès cette vie. Son amour pour Jesus-Christ dans la divine Eucharistie répondoit à cette vive foi dont ce Saint étoit animé. Il passoit tous les jours plusieurs heures devant le saint Sacrement, répandant son cœur devant Dieu avec ses larmes ; et son repect, sa dévotion, sa modestie rallumoient la foi dans l'ame des Courtisans. Assistant un jour à la Messe, il vit sensiblement Jesus-Christ dans sa forme humaine à l'élévation de l'hostie ; son air extasié, son visage tout allumé, ses yeux fixement arrêtés sur ce divin objet, sa joie, ses larmes manifesterent plus d'une fois aux assistans, la faveur insigne dont Dieu l'honoroit.

Doüé du don de prophétie, il connut en entendant la Messe le jour de la Pentecôte, la mort du Roi de Danemarck avec la perte entiere de son armée navale qui étoit partie pour venir faire une descente en Angleterre. On s'apperçut d'un étonnement subit où parut tout-à-coup le saint Roi, et on lui vit couler beaucoup de larmes. Les Grands de la Cour après la Messe ayant pris la liberté de lui demander ce que cela signifioit, il leur raconta simplement le funeste accident du Danois et de sa flotte ; et la nouvelle qu'on en reçut quelque temps après, apprit à tout le monde que Dieu le lui avoit révélé au moment que cet accident arriva.

Sa douceur et son affabilité lui gagnoient tous les cœurs ; et sa charité pour les malheureux lui mérita le glorieux titre du tuteur des orphelins, et de pere des pauvres. Après avoir donné les heures d'audience à tous ceux qui se présentoient, et travaillé aux affaires de l'Etat avec ses Ministres, il donnoit le reste du jour aux œuvres de charité, et la plus grande partie de la nuit à la priere. Ayant rencontré un jour un pauvre Para-

lytique, il le chargea lui-même sur ses épaules, et le porta jusqu'à l'Eglise où ce pauvre homme tâchoit de se traîner. Un acte de charité si héroïque fut sur l'heure même récompensé. Le Paralytique se trouva guéri sur-le-champ, et publia lui-même par-tout, le miracle visible que le Saint vouloit cacher. Ce fonds inépuisable de douceur et de charité parut encore en une autre rencontre. Son Surintendant des finances ayant laissé un jour par mégarde le trésor ouvert, un Officier qui l'avoit remarqué, et qui ne croyoit pas être apperçu du Roi, prit une somme considérable. Le Roi ne dit mot; mais le Surintendant étant revenu, et connoissant le vol, pria le Roi de faire faire incessamment une perquisition du coupable. Nullement, dit le Prince; car il est probable que celui qui a pris cette somme en a plus besoin que moi. Soyez seulement plus attentif une autre fois à ne pas rendre ces sortes de vols trop faciles. Jamais Prince ne fut plus universellement estimé non-seulement de ses sujets, mais encore des étrangers. Tous les Princes rechercherent son amitié, et jamais l'Angleterre ne fut plus florissante, ni ne jouit d'une plus douce paix que sous son regne.

Outre son amour ardent pour Jesus-Christ, et sa tendresse envers la sainte Vierge, il avoit une dévotion particuliere envers saint Jean l'Evangéliste, l'un des principaux protecteurs de la virginité; et son amour pour ce grand Saint l'avoit porté à s'engager à ne jamais refuser l'aumône à celui qui la lui demanderoit en son nom. S. Jean lui apparut sous la forme d'un pauvre qui lui demandoit la charité, et le Roi se trouvant sans argent, tira son anneau du doigt et le donna à ce pauvre. Peu de jours après le saint Apôtre s'apparut à deux Pélerins Anglais, et leur ordonna de rapporter cet anneau au saint Roi, et de l'assurer de sa part, qu'il n'avoit plus que six mois à vivre;

après quoi il viendroit lui-même pour le conduire au banquet céleste des noces de l'Agneau. Saint Edouard reçut avec une joie sensible cette faveur insigne de son aimable Protecteur. Il ordonna des prieres pour lui dans tout le Royaume, redoubla ses prieres, ses bonnes œuvres, et ses austérités. Ces six mois furent un renouvellement de ferveur, et un exercice continuel des œuvres de piété et de miséricorde. Enfin le jour même que le saint Apôtre lui avoit prédit, qui fut le 5 de Janvier de l'an 1066, après une courte maladie, ce saint Roi ayant reçu les derniers Sacremens, comblé de mérites, rendit son ame innocente à son Créateur, au milieu des pleurs de toute l'Angleterre, âgé d'environ 36 ans, et la vingt-troisieme année de son regne. Jamais Prince ne fut plus sincérement regretté, ni plus long-temps pleuré : et il n'y eut que l'opinion universelle de sa sainteté, et la confiance de tous les peuples en son crédit auprès de Dieu qui pût sécher de si justes larmes. Dieu continua de glorifier son serviteur par un grand nombre de miracles. Celui qui arriva quelques années après sa mort en présence du Roi Guillaume le Conquérant son cousin, et de Lanfranc Archevêque de Cantorbéry, du Clergé et de la noblesse d'Angleterre, ne contribua pas peu à augmenter son culte. Ce fut en faveur d'un Evêque établi de la main du Saint qu'on voulut déposer : celui-ci s'étant adressé à lui, ficha sa crosse dans le marbre de son tombeau, laquelle entra sans peine comme si c'eût été dans une terre molle. Le Roi Guillaume fit alors renfermer son cercueil dans une châsse d'or et d'argent. On leva son corps de terre trente-six ans après sa mort, lequel fut trouvé aussi entier, aussi frais, ses membres aussi flexibles, et ses chairs aussi palpables que s'il eût été en vie, et ses habits aussi neufs. Les Anglais ne cesserent depuis de sollicitor le Saint Siege pour rendre son culte public.

Ce qui leur fut accordé par la Canonisation que le Pape Alexandre III en fit dans les formes requises l'an 1161, à la priere d'Henri II Roi d'Angleterre. Le Pape innocent XI a fixé sa Fête le 13 d'Octobre, qui fut le jour qu'on trouva son corps tout entier rendant une odeur exquise.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Beatum Regem Eduardum Confessorem tuum æternitatis gloriâ coronasti: fac nos, quæsumus, ita eum venerari in terris, ut cum eo regnare possimus in cœlis. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez couronné de la gloire éternelle le Bienheureux Roi Edouard votre Confesseur: faites, s'il vous plaît, que nous le révérions tellement sur la terre, que nous puissions régner avec lui dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal,

eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum. et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

L'Auteur de ce Livre, ou plutôt l'Esprit-Saint qui en est le principal Auteur, fait ici l'éloge de l'homme qui a su vaincre la tentation éblouissante des richesses par le généreux mépris qu'il en a fait. Comme les richesses sont l'écueil de l'innocence, l'innocence conservée dans l'abondance est une merveille qui canonise, pour ainsi dire, celui qui étant riche est innocent.

RÉFLEXIONS.

Toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes. Voilà la matiere du plus pompeux éloge qu'on puisse faire d'un Grand. Les aumônes sont un grand titre. Rien ne montre mieux une grande ame, un grand fonds de Religion, un cœur noble, généreux et compatissant, un esprit juste, une raison droite et supérieure aux passions, des inclinations tout-à-fait chrétiennes, que cette charité libérale. La dureté à l'égard des pauvres est toujours l'effet d'une ame basse, d'un cœur dur et resserré, d'un esprit peu chrétien, d'une médiocrité de génie toujours roturiere, et si on l'ose dire, une marque de réprobation. On n'est guere libéral envers Dieu, quand on est si avare envers les pauvres. On attribue cette inconstance de prospérité à mille accidens, qui certainement n'y ont nulle part : la dureté des riches à l'égard des malheureux est la cause la plus ordinaire de ces révolutions de fortune. On refuse à Dieu les intérêts, il ne faut pas s'étonner s'il nous enleve les fonds. On ne laisse guere aux enfans des fonds qui ont été mal administrés par le pere : *Aliis locabit agricolis.* Bouche-t-on les canaux par où

la

la source doit se répandre : elle prendra bientôt une autre route. Veut-on fixer cette florissante fortune ; veut-on rendre long-temps héréditaire ces fonds et ces revenus ; veut-on assurer cette abondance dans la famille : qu'on soit riche en charités, qu'on soit libéral, magnifique même en aumônes ; la subsistance des pauvres est un grand titre de prospérité. Leurs bénédictions conjurent les tempêtes ; les biens qu'ôn leur fait, intéressent Dieu même : on met à profit tout ce qu'on leur donne. Ce ne sera point votre habileté ni votre prévoyance qui assurera à vos enfans ces riches héritages ; les aumônes ont plus de vertu que toutes les gloses et les contrats. Qu'on s'épargneroit de cruels repentirs si l'on remplissoit des devoirs qu'on ne viole jamais sans injustice ; et quel fonds de mérite ne se feroit-on point auprès de Dieu et des hommes, si enrichis des biens de l'Eglise, on en faisoit part à tous ceux qui y ont droit ! Un bénéfice qui n'est bénéfice que pour celui qui le possede, est un titre bien onéreux pour l'autre vie. Les riches, selon les desseins de la Providence, ne sont riches que pour les pauvres. Quel doit être le sort éternel d'un Bénéficier Ecclésiastique qui n'aura été riche que pour ses parens, que pour ses plaisirs, que pour lui-même ? Chose étrange ! tel se seroit estimé bienheureux d'avoir un bénéfice de dix mille livres de rente, qui se croit pauvre, et l'est en effet, avec un bénéfice de dix mille écus. Sont-ce les aumônes qui épuisent les fonds ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Ch. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins,

lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir ; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

Qu'on ne doit pas différer d'un seul jour sa conversion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que quelque régulier qu'on soit dans sa conduite, on a toujours beaucoup à réformer, beaucoup de vertus à acquérir, et quelque pénitence à faire. Personne qui n'ait besoin de se convertir : personne aussi qui n'ait eu quelquefois pendant sa vie la pensée et même le désir de se convertir à Dieu de toute son ame, et qui

voulût mourir sans s'être parfaitement converti. De là ces projets de conversion pour l'avenir, ces plans de vie toute chrétienne qu'on se fait au milieu même des plus grands désordres. Pour moi, dit un homme du monde dont la conscience est peu tranquille, j'espere que Dieu me fera la grace de finir mes jours dans la retraite où je ne penserai qu'à mon salut. Et moi, dit un homme d'affaire, je ne soupire qu'après la fin de ce procès, qu'après l'arrangement de mes affaires, pour me retirer de ce tas d'occupations qui ne me laissent pas un moment pour travailler à la grande affaire de l'éternité. Je ne souhaite que d'avoir établi mes enfans, que d'avoir fini le temps de mon emploi ou de ma charge, pour m'aller ensevelir dans une solitude, et là ne vaquer plus qu'à me préparer à la mort. Ce sont-là les leurres avec lesquels on appaise ces remords cuisans, et ces frayeurs salutaires que Dieu produit dans l'ame des plus grands pécheurs. Rien ne rassure tant une conscience justement alarmée, que ces projets de conversion tous plus frivoles, et tous plus vains. De tous les artifices dont le démon se sert pour perdre les hommes, il en est peu qui lui réussissent mieux que ces propos toujours infructueux. Pour se convertir il faut avoir le temps, la volonté et la grace. Quand on ne différeroit sa conversion que d'un jour, qui nous a dit que nous aurions ce jour pour nous convertir? qui nous a dit que quand ce jour sera venu, nous aurons une meilleure volonté qu'à présent? Mais quand la volonté se trouveroit avec ce temps-là; par quelle révélation sommes-nous sûrs d'avoir une grace qui soit moins inefficace que celles auxquelles nous avons résisté jusqu'ici? Et voilà cependant sur quoi porte le dessein d'une conversion chimérique: fut-il jamais fondement plus ruineux, condition moins plausible, projet moins sage, succès plus incertain?

L 2

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a durant la vie certains momens heureux, où à la faveur de je ne sais quelle lumiere intérieure, l'on découvre tout-à-coup tant de défauts dans toutes les créatures, tant de vide dans les biens créés, et l'on sent un si grand dégoût du monde, qu'on ne peut s'empêcher d'avouer que c'est être insensé que de ne pas servir Dieu. On a trop de bon sens pour ne se pas rendre aux raisons qu'on a de se convertir, mais on n'est pas assez généreux pour résister aux passions auxquelles on s'est livré. L'amour-propre toujours ingénieux pour nous perdre, trouve un tempérament entre ces deux partis; il satisfait la raison en nous faisant conclure notre conversion, et il s'accommode à notre lâcheté, en nous faisant renvoyer cette conversion à un autre temps que celui où nous sommes, et par ce délai il nous met dans un danger évident de ne nous convertir jamais. Quoi de plus incertain que le temps? une infinité de gens ont été surpris par la mort à la veille de leur conversion. O qu'il est triste de mourir dans le seul projet d'une conversion future! Il n'est pas temps, dit-on, de rompre cette attache criminelle, de quitter ces occasions de péché, de réformer ses mœurs, de mener une vie plus retirée, plus chrétienne. Eh! quand sera-t-il temps? Quand le feu de la jeunesse sera passé, quand l'âge et notre propre expérience nous auront désabusés des bagatelles qui nous occupent, et que tout conspirera à nous ramener à Dieu. C'est ainsi que presque tous les hommes raisonnent sur le projet de leur conversion; car personne ne prétend mourir sans s'être converti. Mais raisonne-t-on bien? Est-on assuré d'arriver jusqu'à cet âge, où l'esprit rassis, et les passions calmées, laisseront toute la liberté de connoître la

vanité et le néant de tout ce qui nous enchante? Depuis quand pouvons-nous disposer des temps et des momens dont le Pere Céleste s'est fait le maître? Mais qui nous a dit que les passions s'affoiblissent en vieillissant? hélas! tout le contraire arrive. Les forces du corps diminuent, l'esprit même se ressent de la foiblesse, mais les habitudes vicieuses se fortifient, et profitent, pour ainsi dire, de la foiblesse de l'esprit pour dominer avec plus d'empire. Il est rare de voir un vieux libertin qui se convertisse parfaitement. On peut se convertir, dites-vous, en tout temps: et qui vous a dit qu'en tout temps vous serez en état de vous convertir? Vous avez refusé de le faire lorsque Dieu vous en sollicitoit, lorsque les obstacles étoient moins grands, les liens moins forts, et les habitudes plus foibles: pouvez-vous raisonnablement espérer que vous le voudrez, que vous le pourrez, lorsque les obstacles seront multipliés, les habitudes invétérées, et Dieu lassé de votre résistance et de votre refus?

Ah! Seigneur, que je suis convaincu qu'il n'y a de conversion que celle qui se fait sur l'heure! Je suis résolu de me convertir dès ce jour: donnez-moi votre grace; car si je ne me convertis pas aujourd'hui, je cours risque de ne jamais me convertir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dixi, nunc cœpi. Psal. 76.

Oui, mon Dieu, c'est à cette heure même que je me convertis.

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. Psal. 50.

Daignez, Seigneur, regarder favorablement un cœur contrit et humilié.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° De quelque espérance qu'on se flatte, quelque véritable volonté qu'on ait, différer seulement d'un jour sa conversion, c'est ne vouloir pas se convertir. Qu'on se recrie tant qu'on voudra contre cette proposition, elle est vraie : n'en faites pas vous-même l'expérience, mais suivez le conseil du Prophete : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Dieu vous invite à présent de réformer votre cœur, de vous convertir; faites-le à présent sans délai. Commencez par demander pardon à Dieu de tous vos péchés, et en particulier de votre résistance jusqu'ici à la Grace, et ne quittez pas ce livre sans avoir fait un acte de contrition sincere et vraie.

2.° Ne passez pas ce jour sans voir l'effet de votre résolution. Privez-vous de ce jeu, absentez-vous de cette compagnie, ne voyez plus cette personne, mettez à part aujourd'hui même une partie de la somme que vous devez restituer, en marquant que c'est-là une partie d'une telle somme due. Avez-vous une confession générale à faire : commencez-la, commencez par réformer votre luxe et vos parures trop mondaines. Vous étiez peu régulier dans votre état, et vous y avez mal édifié vos freres : commencez aujourd'hui à les édifier par une exacte observation de vos Regles, sur-tout de celles que vous violiez le plus souvent. Suivez ce conseil aujourd'hui même. Si vous négligez cette pratique, vous risquez tout.



QUATORZIEME JOUR.

SAINT CALLISTE, PAPE ET MARTYR.

SAINT CALLISTE étoit Romain de naissance, fils de Domice, probablement d'une de ces familles Romaines, qui ayant eu le bonheur d'être instruites et converties à la foi de Jesus-Christ par les Apôtres, s'étoient conservées dans la pureté de la Religion depuis près de deux siecles. Nous n'avons rien de saint Calliste avant son Pontificat: il est sûr qu'il étoit du Clergé de Rome, et qu'il y étoit distingué par sa haute piété, par sa profonde érudition, par sa charité et par son zele, puisqu'après la mort de saint Zéphyrin, martyrisé le 26 du mois d'Août de l'an 218, saint Calliste fut élevé d'une commune voix quelques mois après sur le Saint Siege.

L'Église ne fut troublée par aucune persécution sous son Pontificat, Dieu lui ayant accordé la paix depuis la mort de l'Empereur Severe. Il y avoit six mois environ que régnoit Héliogabale, le plus indigne Prince qui fût jamais, et il étoit trop occupé de ses infames débauches pour songer à tourmenter les Chrétiens. Notre saint Pape n'oublia rien pour profiter de l'avantage qu'on pouvoit tirer de ce calme. Il excita la ferveur des Fidelles de Rome par ses fréquentes exhortations, et leur ardente charité par ses exemples. Sa sollicitude pastorale soutenue par l'éclat de sa sainteté, lui fit pourvoir efficacement à tous les besoins de l'Eglise. On vit la discipline Ecclésiastique reprendre par ses soins sa premiere vigueur; la foi ranimée par-tout, renouvela ses prodiges dans tout l'Univers; et son zele infati-

gable et universel augmenta par-tout le troupeau de Jesus-Christ, par de nouvelles conquêtes.

Ces beaux jours si tranquilles de l'Eglise devinrent encore plus sereins l'an 222, lorsque Rome et l'Empire se virent délivrés d'Heliogabale. Car Alexandre son successeur se trouva si favorablement disposé pour les Chrétiens, qu'il leur laissa une liberté plus grande qu'ils n'avoient encore eue depuis la naissance de l'Eglise, pour exercer leur Religion. Il fit paroître beaucoup de penchant pour la Religion Chrétienne dont sa mere Mammea faisoit profession; et il la favorisa en toute occasion dans Rome même. Il s'en présenta bientôt une dont le saint Pontife profita. Il s'étoit élevé une contestation entre les Chrétiens et les Cabaretiers de la ville de Rome pour un lieu que ces derniers vouloient avoir pour tenir la débauche, et que les Chrétiens demandoient pour tenir leurs assemblées de Religion. L'Empereur l'adjugea à ceux-ci, quoiqu'on lui eût dit qu'ils l'avoient usurpé sur le Public; ajoutant qu'il valoit mieux que Dieu y fût adoré de quelque maniere que ce fût, que si des Cabaretiers en étoient les maîtres. Saint Calliste s'en voyant en possession, y bâtit une Eglise en l'honneur de l'Enfantement de la sainte Vierge; parce que c'étoit une ancienne et constante tradition parmi les Fidelles, qu'en ce même lieu, au moment que la sainte Vierge accoucha, on vit sortir de la terre une grande abondance d'huile, pour annoncer aux hommes l'avénement de Jesus-Christ qui est l'Oint du Seigneur. Cette Eglise s'appelle aujourd'hui Notre-Dame au-delà du Tibre; et ce fut dès ce temps-là qu'on commença à avoir des Eglises publiques à la vue des Païens, par la permission ou la tolérance des Magistrats.

Ce fut vers le même temps qu'il fit faire sur le chemin d'Appius ce célebre cimetiere qui

porte son nom, et qui est si connu dans l'histoire; c'est le plus grand et le plus renommé de tous ceux qui sont autour de Rome, dans lequel on prétend qu'on y a enterré jusqu'à cent soixante et quatorze mille Martyrs et quarante-six Papes.

Quelque grande que fût la paix de l'Eglise sous un si bon Empereur; quelque estime, quelque vénération qu'il eût pour Jesus-Christ dont il avoit le portrait dans son cabinet, et à qui, dit-on, il avoit dessein de bâtir un Temple, on ne laissa pas que de voir quelques Martyrs sous son regne, sur-tout durant son absence de Rome, par la malignité des Prêtres et des Magistrats, et par le soulevement des peuples Idolâtres. Saint Calliste fut de ce nombre; et voici ce qui donna lieu à cette persécution qui fit plusieurs Martyrs, et qui fit tant d'honneur à l'Eglise.

L'an de Notre-Seigneur 224, la foudre tomba sur la partie du Capitole qui regardoit le midi, et le feu du Ciel brûla la plus grande partie de ce superbe édifice. En même-temps la main gauche de la statue d'or de Jupiter qui étoit dans un temple dédié en l'honneur de ce chef des faux dieux, s'étant détachée d'elle-même, fut fondue dans l'incendie. Les Idolâtres furent effrayés de cet événement, et les Prêtres s'étant assemblés, ne manquerent pas de conclure que les dieux étoient irrités, et qu'il falloit appaiser leur colere par de nouveaux sacrifices. Le jeudi suivant, jour consacré au culte de cette chimérique divinité, fut choisi pour cet acte public de Religion; mais la fête fut changée en deuil, par un événement encore plus tragique. Tandis qu'on vaquoit dès la pointe du jour à ces abominables superstitions, le Ciel paroissant fort serein, il s'éleva tout-à-coup une si furieuse tempête, que quatre Prêtres des Idoles furent écrasés et consumés par le feu du Ciel, et l'Autel de Jupiter réduit en poudre. Les Idolâtres furent

alors saisis d'une telle frayeur, que plusieurs prirent la fuite, et se sauverent hors de la ville. Quelques-uns se retirerent au-delà du Tibre, et étant entrés dans des lieux écartés, ils trouverent le saint Pape avec ses Clercs, et une multitude de Fidelles qui s'étoient assemblés sur les sépulcres des Martyrs pour y chanter les louanges de Dieu, et y offrir le divin sacrifice. Palmatius homme Consulaire étoit du nombre de ces fuyards. Appercevant cette multitude de gens assemblés, et les sacrées cerémonies de nos divins mysteres, il ne douta plus que tout ce fracas de foudres et de tempêtes ne fût l'effet des cérémonies secretes et des enchantemens de ces Chrétiens; et cette ridicule opinion devint bientôt la croyance du peuple. Palmatius plus zélé Païen que les autres, fut des premiers à déférer au Gouverneur de Rome les Chrétiens qu'il avoit trouvé assemblés et les conjectures qu'il avoit faites. Le Gouverneur ne délibéra point. Il donne la commission à Palmatius même de se saisir de ces prétendus enchanteurs, et de les contraindre par toutes sortes de tourmens de sacrifier aux dieux de l'Empire.

Palmatius, animé d'un zele qui alloit jusqu'à la fureur, prend un détachement de soldats, et les mene au lieu où se tenoit l'Assemblée Chrétienne; mais par une merveille étonnante, dès qu'on fut sur les lieux, les soldats perdirent la vue, et effrayés de cet accident prennent la fuite. Palmatius encore plus surpris, court au Préfet, et lui raconte ce qui se passe. On ne manqua point d'attribuer encore ce miracle à l'art magique des Chrétiens, et pour tâcher de se munir contre la force de ces prétendus enchantemens, on convint de faire un sacrifice à Mercure dans le Capitole. A peine avoit-on commencé cette sacrilege cérémonie, qu'une Vierge du Temple appelée Julienne, qui étoit possédée

du démon, s'écria au milieu de l'assemblée : *Le Dieu de Calliste est le vrai Dieu, il ne peut souffrir les abominations de votre République ; aussi punira-t-il tous ceux qui n'adorent pas la vérité.* Cette confession de la vérité que Dieu obligea le démon de faire, frappa si fort Palmatius, que reconnoissant alors et détestant son erreur, il sort secrétement du temple, va se jeter aux pieds du saint Pape Calliste, confesse hautement qu'il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens, et lui demande instamment le Baptême. Le saint Pontife et tous les Fidelles rendirent des actions de graces infinies à Dieu pour un changement si merveilleux. Palmatius fut bientôt instruit et baptisé ; et sa femme, ses enfans et ses domestiques au nombre de quarante-deux, suivirent son exemple. Cette conversion fut suivie de bien d'autres. Un Sénateur Romain nommé Simplic, grand ami de Palmatius, eut bientôt part au même bonheur. Il ne se fut pas plutôt entretenu avec lui de la sainteté de notre Religion, de l'aveuglement des Païens et de tout ce qui s'étoit passé, qu'il demanda le Baptême : il le reçut des mains de notre Saint, avec soixante-huit de ses domestiques. Un nommé Felix que Palmatius estimoit, étoit paralytique depuis quatre ans : ce zélé Chrétien l'ayant visité, plein d'une sainte confiance qui accompagne toujours une vive foi, l'assura que s'il lui promettoit de se faire Chrétien, il seroit bientôt délivré de sa paralysie. Felix le lui promet. Palmatius n'eut pas plutôt prié, que Felix est guéri et converti avec sa femme.

Ces merveilles étoient trop éclatantes pour ne pas faire du bruit. Le Gouverneur qui n'ayant point d'ordre de l'Empereur, agissoit mollement sur les plaintes qu'on lui avoit faites des Chrétiens, ne crut pas pouvoir dissimuler plus long-temps, apprenant l'émotion du peuple. Les Prê-

tres des Idoles crioient : les Païens menaçoient d'une sédition, si l'on ne punissoit des gens qui, selon eux, étoient la cause de toutes les calamités publiques. Dans ces circonstances, le Préfet de Rome fit arrêter tous ces nouveaux convertis avec le Prêtre saint Calepode qui les instruisoit, et sans autre formalité leur fit couper à tous la tête. Il donna en même-temps des ordres exprès de chercher par-tout saint Calliste auteur de toutes ces conversions, persuadé que sa mort appaiseroit la fureur du peuple. On le trouva enfin dans la maison de Pontient, où il se retiroit ordinairement pour y célébrer les divins Mysteres. On le chargea de chaînes après l'avoir roué de coups : on le mit en prison, où on le laissa cinq jours sans nourriture, le dessein du Préfet étant de s'en défaire à petit bruit, sachant que l'Empereur souffroit volontiers les Chrétiens, qu'il aimoit leur discipline et la plupart de leurs maximes, comme parle l'Auteur de l'histoire de ce Prince. Les Ministres du Gouverneur ennemis déclarés du nom Chrétien, ajouterent à ce tourment toutes sortes de mauvais traitemens, et tous les jours une cruelle bastonnade. Le saint Pontife souffroit ce martyre avec une constance et une joie qui étonna les Païens même. La grandeur de sa foi soutenoit la foiblesse de son corps usé par ses travaux apostoliques, par ses austérités, et exténué par un si violent jeûne. Dieu voulut le consoler dans ses tourmens, non-seulement par les douceurs intérieures dont il le combloit, mais encore par une vision consolante. Le saint Martyr Calepode lui apparut, et lui annonça que le jour de son triomphe étoit venu, et qu'il recevroit le lendemain dans le Ciel la couronne que Dieu lui avoit préparée. Il eut encore le temps le jour même de baptiser un soldat nommé Privat, et de le voir guéri subitement de plusieurs ulceres dont il étoit cou-

vert, au moment qu'il fut régénéré par les eaux du Baptême. Le Préfet ayant appris ce dernier fait, condamna à la mort le saint Pape avec son soldat Chrétien. Ce dernier expira sous les coups de fouets armés de plomb; et une populace furieuse s'étant saisie de notre Saint, le traîna par les rues, et le jeta dans un puits où il acheva son glorieux Martyre. Ce fut le 14 du mois d'Octobre de l'an 224, après avoir tenu le Saint Siege cinq ans un mois et douze jours. Son corps, dix-sept jours après sa mort, fut tiré du puits par le Prêtre Asterius, et enterré dans le cimetiere de Saint-Calepode sur le chemin d'Aurele. L'an 854, le Comte saint Everard obtint du Pape Leon IV le corps de saint Calliste, qu'il fit apporter l'année suivante dans le Monastere de Cisoin qu'il avoit fait bâtir; l'Eglise fut dédiée sous son nom. Mais le Comte Rodolphe fils de saint Everard ayant soumis l'Abbaye de Cisoin à l'Eglise de Rheims, l'Archevêque Foulques fit transporter à Rheims le corps de saint Calliste pour le garantir des insultes des Normands, où il est honoré par un grand concours de peuple.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos conspicis ex nostra infirmitate deficere: ad amorem tuum nos misericorditer per Sanctorum tuorum exempla restaura. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous voyez défaillir sans cesse par notre propre foiblesse: rétablissez-nous par votre miséricorde, en votre amour, par l'exemple de vos Saints. Nous vous en prions par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 5.

Fratres : Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis : qui condolere possit iis, qui ignorant, et errant : quoniam et ipse circumdatus est infirmitate : et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

Mes Freres : Tout Pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés ; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesses ; et c'est à cause de cela qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Et personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu comme Aaron.

Saint Paul, dans ce chapitre de son Epître aux Hébreux, releve les qualités du Sacerdoce de Jesus-Christ, et fait voir en quoi il est conforme à celui d'Aaron, et en quoi il est différent.

RÉFLEXIONS.

Personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu. Mais est-ce toujours Dieu qui y appelle tous ceux qui y prétendent ? Qu'on s'épargneroit de chagrins, et qu'on seroit heureux dans son état, si Dieu seul étoit consulté dans le choix qu'on en fait. Combien de gens dans le sacré Ministere qui n'y ont pas été appelés de Dieu comme Aaron ? L'éclat d'une

dignité et le revenu d'un bénéfice sont souvent le seul motif de la vocation; quel est celui du choix qu'on fait de l'état du monde ? Ce seroit imprudence de s'engager avec légéreté dans la vie monastique, quoique le motif en soit toujours si louable, quoique l'état soit si tranquille, si parfait et si sûr. C'est devoir, c'est sagesse aux parens de se défier d'une si généreuse résolution des enfans, en qui souvent une inclination passagere tient lieu de réflexion et de conseil; ils doivent suppléer par de salutaires avis et par un délai raisonnable, au défaut d'expérience dans un âge peu mûr, et qui est sujet d'ordinaire au dégoût et au repentir. Mais si de pareilles précautions sont nécessaires pour embrasser un état si saint que les mondains respectent, et que les plus heureux du siecle envient; le seront-elles moins quand il s'agit de s'engager dans une condition qui n'a jamais rendu personne heureux, et où tout le monde convient qu'il est encore plus difficile de se faire Saint ? Suffira-t-il d'être chéri des parens, d'avoir de l'esprit, d'être bien fait, d'attendre une riche succession, d'être l'aîné, d'être unique, pour être destiné au monde ? Car quel autre motif pour l'ordinaire plus chrétien d'une si périlleuse destination; tandis que tout ce qu'on regarde comme disgracié, tandis que le rebut d'une famille est pour l'Église, ou pour le Cloître. C'est assez que ce jeune enfant soit le cadet de sa maison, pour ne pas douter qu'il ne soit dès-là appelé au sacré ministere des Autels : si les choses changeoient de face, sa vocation changeroit de même. Une fille n'a pas de bien : on veut que ce soit toujours l'Esprit de Dieu qui fait dire aux parens qu'il faut qu'elle soit Religieuse. Mais a-t-elle une dot considérable; est-ce une riche héritiere : son attrait pour la retraite et pour le cloître est toujours regardé comme une tentation. Est-ce Dieu qui préside au

choix de l'une ou de l'autre part ? est-ce l'Esprit de Dieu qui fait ce département de condition ? nullement ; c'est une aveugle prédilection , c'est l'ambition , c'est l'intérêt , c'est un droit de naissance , qui sans consulter le Seigneur , décide souverainement du sort des enfans. Et l'on s'étonne après cela que le monde soit plein de mécontens et de malheureux ! On doit s'attendre à bien des revers , à bien des dégoûts , à bien des repentirs et des peines , quand on est seul l'artisan de sa destination.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 10.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nihil est opertum quod non revelabitur ; et occultum , quod non scietur. Quod dico vobis in tenebris , dicite in lumine : et quod in aure auditis, prædicate super tecta. Et nolite timere eos , qui occidunt corpus , animam autem non possunt occidere : sed potiùs eum timete , qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. Nonne duo passeres asse væneunt : et unus ex illis non cadet super terram sinè Patre vestro ! Vestri autem capilli capitis omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus meliores estis vos. Omnis ergo qui confitèbitur me coram hominibus , con-

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Il n'y a rien de caché qui ne vienne à se découvrir , ni rien de secret qui ne vienne à se savoir ; ce que je vous dis dans les ténebres , dites-le en plein jour , et ce qui vous est dit à l'oreille, publiez-le sur les toits. Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps , et qui ne peuvent ôter celle de l'ame ; mais craignez plutôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame et le corps. Ne donne-t-on pas deux passereaux pour une piece de la plus petite monnoie ! et cependant il n'en tombera pas un seul à terre sans l'ordre de votre Pere. Au reste, les cheveux de votre tête sont comptés : ainsi ne craignez rien ; vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble. Quicon-

fitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est. que donc se déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai de même pour lui devant mon Pere; et quiconque me désavouera devant les hommes, je le désavouerai devant mon Pere, qui est dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la vocation à un état de vie.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est la divine Sagesse qui a fait tous les états ; mais la Providence divine n'y destine pas indifféremment tous les hommes : les uns feront aisément leur salut dans l'état Religieux, les autres dans l'état du monde. Dieu proportionne ses graces et ses talens aux différens états de la vie, et il les donne à ceux qu'il destine à ces différens états. Il ne s'agit, pour être heureux et pour faire son salut, que d'être dans l'état auquel nous avons été destinés par la divine Providence. Tout est danger à qui ne suit pas la volonté de Dieu dans le choix de son état, au lieu que tout est sûreté à qui s'engage dans l'état que le Seigneur lui a marqué. Le Seigneur vouloit que vous marchassiez dans une voie, vous en avez suivi une autre ; il avoit préparé des graces pour vous soutenir dans l'état qu'il vous marquoit, sera-t-il obligé de vous les accorder dans celui que vous avez choisi vous-même ? C'étoit par-là qu'il vouloit vous conduire au salut, et vous avez pris une autre route. Prenez-vous-en à vous-même, si vous y trouvez de si mauvais pas, si vous y trouvez moins de secours, si vous y trouvez tant d'obstacles. Comprenons de tout ceci combien il importe de consulter

Dieu dans le choix de l'état de vie qu'on veut embrasser, et de quelle conséquence c'est de ne pas manquer la voie que Dieu nous a marquée. N'est-ce rien de s'engager dans l'état Ecclésiastique sans vocation, de s'ingérer dans le ministere sacré sans que Dieu nous y appelle ? L'intérêt d'une famille, l'éclat de la dignité, le revenu du bénéfice, seront-ils des motifs assez religieux pour nous rassurer, et des titres suffisans pour suppléer au manque de talens et de vocation ? *Amice, quomodò hùc intrasti !* Comment êtes-vous entré dans le sacré ministere ? qui vous y a appelé ? quel motif avez-vous eu ? par quelle voie y êtes-vous arrivé ? quelle fin vous y êtes-vous proposée ? vous y êtes-vous préparé par la pureté de vos mœurs, et par la régularité d'une édifiante conduite ? et en avez-vous rempli tous les devoirs avec édification, avec dignité ? Bon Dieu, quelle matiere de frayeurs et de regrets ! *Quomodò hùc intrasti !* Qui avez-vous consulté pour embrasser l'état du monde ? est-ce Dieu qui vous y a destiné ? n'est-ce point un esprit d'ambition, d'intérêt, de cupidité, de libertinage ? Est-ce le motif de votre salut, ou la passion qui vous y a engagé ? et si Dieu ne vous y appeloit point, qui sera votre pilote sur cette mer pleine d'écueils et orageuse ? Dieu vous avoit-il donné les talens pour l'emploi que vous avez acheté ? Avez-vous tout l'esprit, toute la capacité nécessaire pour cette charge ? Vous étiez assez riche pour l'acheter, mais les richesses ne donnent pas les talens ; et si vous manquez de capacité, qui réparera vos bévues ? Et l'on s'étonne après cela de la corruption qui se trouve dans tous les états ! Que d'intrus, bon Dieu, que de gens sans aveu, pour ainsi dire, dans les plus hautes places !

SECOND POINT.

Considérez que s'il faut de la vocation pour tous les états, il ne faut pas moins de fidélité pour en remplir tous les devoirs. Etes-vous fixé et lié dans un état que vous ne pouvez plus changer : ne pensez plus, et ne vous appliquez qu'à vous y sanctifier par l'exacte observation de tous les devoirs de l'état de vie que vous avez embrassé. Il n'est plus temps de délibérer sur le choix : doutes, craintes, retours, tout cela n'est plus de saison ; il ne faut plus que travailler à vous sanctifier dans l'état de vie où vous êtes, s'il est tel que vous ne puissiez plus réclamer. Inutilement examineriez-vous après avoir fait profession dans l'état Religieux, si Dieu ne vous appeloit point dans le monde. Ces regrets sont d'ordinaire des suggestions du tentateur, qui ne cherche qu'à troubler la conscience. Examinez quels sont les devoirs de votre état, et étudiez-vous à les remplir avec une ponctualité exemplaire. Plus on a de sujet de se défier des motifs qu'on a eus en y entrant, plus on doit avoir de ferveur et de fidélité après que l'on y est entré : rien ne prouve mieux la bonté de la vocation, que la vertu et la régularité de celui qui y a été appelé. Votre piété peut vous être garant que vous ne vous êtes pas trompé dans le choix d'un état. Au lieu que la meilleure vocation devient funeste dans l'état même le plus saint, si l'on néglige les devoirs de cet état. Saül fut appelé de Dieu pour régner sur son peuple : Dieu le réprouve cependant à cause de ses infidélités. Quelle vocation plus sûre, et dans un état plus saint que celle de Judas ? Cependant Judas, sous les yeux même de Jesus-Christ dans l'Apostolat, est réprouvé, et porte son impiété jusqu'à devenir d'Apôtre, le traître sacrilège de son divin Maître. Il faut

que Dieu nous appelle à l'état qu'il nous a destiné, il faut bien consulter Dieu pour le choix, il faut que nos motifs soient purs, et que la volonté de Dieu, que le salut soient le grand mobile de toutes nos démarches; mais après que le choix est fait, il faut de la fidélité.

Donnez-la moi, Seigneur, cette fidélité, et qu'elle seule me rassure sur le choix que j'ai fait, ou que j'ai à faire. Et comme il faut que votre sainte volonté nous montre la voie que nous devons prendre, je suis bien résolu, moyennant votre grace, de faire exactement tout ce qu'il vous plaît dans l'état que j'ai pris.

Aspirations dévotes durant le jour.

Notam fac mihi viam, in qua ambulem. Psal. 142.
Faites-moi connoître, Seigneur, la voie par où je dois marcher.

Notas mihi fecisti vias vitæ. Psal. 15.
Vous m'avez assez fait connoître les voies de la vie; faites, Seigneur, que je ne m'en écarte jamais.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. QUELQUE sages que soient les précautions qu'on a prises dans le choix qu'on a fait d'un état de vie; quelque raisonnables, quelque sûres que soient les preuves qu'on a que Dieu nous y appelle, comme la vocation ne délivre pas des dangers, ni ne dispense point des devoirs, la crainte et la ferveur ne doivent pas finir avec le choix. Etes-vous encore indéterminé sur l'état que vous embrasserez: consultez Dieu, demandez-lui ses lumieres. N'ayez d'autre motif que sa gloire et votre salut dans le choix que vous ferez; et choisissez un sage et saint Directeur

qui vous détermine : rien n'est de si grande conséquence que ce choix. Etes-vous engagé dans un état : n'examinez plus si Dieu vous y apppelle ; mais ne vous appliquez qu'à vous y sanctifier.

2.° Avez-vous des enfans : ne faites jamais leur destination pour l'état de vie ; vous devez seulement leur donner de sages avis sur ce qu'ils ont à faire pour bien choisir. Témoignez-leur à tous de l'indifférence pour tous les états. Ne dites jamais aux enfans : Celui-ci sera Abbé, et cette fille veut être Religieuse. Est-elle pensionnaire : faites-lui entendre qu'elle peut librement choisir l'état qu'il lui plaira. Et priez Dieu tous les jours qu'il les éclaire.

QUINZIEME JOUR.

SAINTE THERESE, VIERGE.

SAINTE THERESE qui a été la merveille de son siecle, et qui fait encore aujourd'hui l'admiration du monde Chrétien, naquit à Avilla, ville du Royaume de Castille en Espagne, le 12 de mars de l'an 1515 : elle étoit la cadette de trois filles d'Alphonse Sanchez de Cepede et de Beatrix d'Ahumade, qui étoient tous deux d'une ancienne noblesse, mais qui se distinguoient encore plus par la régularité de leurs mœurs et par leur probité. Comme ils faisoient leur principal devoir de l'éducation de leurs enfans, ils éleverent leur cadette avec d'autant plus de soin, qu'ils lui trouverent plus de brillant et de vivacité, et un esprit supérieur à son âge : ce qui les charmoit sur-tout, c'étoit le penchant qu'elle avoit au bien, et une tendresse prématurée de dévotion envers la sainte Vierge. Le pere aimoit les livres de

piété, et faisoit lire tous les jours la vie de quelque Saint devant toute sa famille. Therese trouvoit un plaisir exquis dans ces lectures; non-contente de les entendre, elle lisoit souvent avec un de ses freres nommé Rodrigue de Cepede, à peu-près de même âge qu'elle, ces histoires édifiantes, et sur-tout celles de ces jeunes fille qui avoient donné leur sang pour Jesus-Christ. Ces exemples firent tant d'impression sur ces jeunes cœurs, qu'ils résolurent de se retirer secrétement de la maison pour s'en aller chez les Maures chercher le martyre. Therese n'avoit encore que sept ans, et Rodrigue dix. Ils étoient déjà en chemin, lorsqu'ayant été rencontrés par un de leurs oncles, ils furent ramenés dans la maison paternelle. Cependant la pensée de l'éternité bienheureuse ou malheureuse occupoit si fort la jeune Therese, qu'elle ne cessoit de répéter ces mots : *Quoi, pour toujours ! quoi, sans fins !* Voyant qu'ils ne pouvoient plus être martyrs, ils prirent la résolution de se faire hermites. Ils dresserent donc de petites cellules avec des branches d'arbre dans le jardin, où Therese se retiroit plusieurs fois le jour, pour y faire, disoit-elle, son oraison, devant une image qui représentoit la Samaritaine, s'entretenant avec Jesus-Christ sur le bord d'un puits, le Saint-Esprit répandant déjà dans ce cœur innocent quelques étincelles de cet esprit sublime d'oraison, dont ces premiers exercices étoient comme les préludes.

Sa tendresse pour la sainte Vierge lui inspiroit cent petites industries pour l'honorer. Elle récitoit plusieurs fois le jour le chapelet, mettant au pied de son image quelques fleurs, et accompagnant toujours ces petits présens de quelque priere dévote. De si beaux commencemens que les bons livres avoient fait naître, furent tout-à-coup arrêtés par la lecture des mauvais. A l'âge de douze ans, ayant perdu sa mere, elle prit

goût à lire des romans. Cette lecture fut la premiere cause du refroidissement de ses bons désirs, et de son infidélité pour tout le reste. Elle y apprit le luxe, la mondanité, la passion de briller et le désir d'être aimée. La liaison qu'elle fit à l'âge de quatorze ans avec une parente un peu trop volage et évaporée, mit son innocence en de grands dangers. L'esprit de ferveur et de dévotion fut bientôt éteint, et ce dérangement seroit allé plus loin, si son pere, s'en étant apperçu, ne l'eût mise en pension dans un Couvent des Augustines.

Elle n'y fut pas huit jours qu'elle n'eut plus que du dégoût et du regret de toutes ses vanités, et alors toutes les vertueuses inclinations de ses premieres années se réveillerent. Elle attribua ce retour à la protection particuliere de la Mere de Dieu, devant l'image de laquelle s'étant prosternée dès que sa mere eut expiré, elle la supplia de vouloir être désormais sa chere mere. Elle flottoit encore entre le choix de l'état du mariage ou de la Religion, lorsqu'elle tomba dangereusement malade ; ce qui obligea son pere de la retirer de cette pension pour la faire traiter chez lui. Etant guérie, il l'envoya à la campagne chez sa sœur. En chemin elle rendit visite à un de ses oncles qui vivoit dans la solitude. Les pieux entretiens de ce vertueux Solitaire, la lecture des livres de piété, et en particulier des Epîtres de saint Jérôme, lui firent entrevoir le danger où elle avoit été de se perdre éternellement ; et malgré l'horreur que lui donnoit la vue des travaux et des austérités de l'état Religieux et celle de la délicatesse de son tempéramment, elle résolut de se faire Religieuse. Ce ne fut qu'avec bien des larmes et des sollicitations, qu'elle obtint de son cher pere son consentement. Mais à peine fut-elle sortie du logis pour aller au Couvent, qu'elle sentit une grande répugnance et souffrit

des douleurs capables de la faire mourir, si Dieu ne l'eût secourue.

Victorieuse de ce dernier combat, elle entra avec un courage héroïque dans le Couvent des Carmélites d'Avila, où elle avoit une bonne amie; ce fut le second jour de Novembre de l'année 1535, qui étoit la vingtieme de son âge. Elle n'eut pas plutôt pris l'habit de Religion, que son cœur fut embrasé des flammes du plus pur amour, et la victoire qu'elle venoit de remporter, récompensée par une surabondance de graces. Rien ne lui fit plus de peine dans la pratique des plus héroïques vertus. Affamée des humiliations et des austérités, elle n'avoit point de plus grand plaisir que de remplir les offices les plus pénibles et les plus vils de la maison; cilices, haires, disciplines, jeûnes presque continuels, rien ne pouvoit rassasier cette grande ame. Ces mortifications altérerent extraordinairement sa santé naturellement fort délicate; il lui prit des maux de cœur si violens et des vomissemens si fâcheux, qu'on craignit les suites. Cela n'empêcha point qu'elle ne fît sa profession avec un courage et une ferveur qui firent l'admiration de tout le monde. Comme on n'étoit point obligé à la clôture dans son Couvent, son pere l'envoya avec la Religieuse son amie chez sa sœur pour faire des remedes. Dieu avoit déjà commencé à la favoriser de beaucoup de graces qui allerent toujours croissant, et il l'avoit déjà élevée à un don de contemplation très-sublime, jusqu'à l'oraison de quiétude, et quelquefois jusqu'à celle d'union accompagnée du don des larmes. Elle ne connoissoit point encore le prix de ces graces; elle ne trouvoit point de Confesseur qui l'entendît, ou qui comprît ses dispositions. Ce qui la rassuroit, c'est qu'elle se sentoit toujours plus portée à aimer Dieu, et à ne le jamais perdre de vue.

Les

Les remedes acheverent de ruiner sa santé ; son séjour cependant dans ce lieu fut l'occasion de la conversion d'un méchant Prêtre, qui vivant depuis plusieurs années dans les derniers déréglemens, fut si touché de l'innocence de cette ame pure dont il entendoit les confessions, qu'il lui avoua lui-même son pitoyable état pour l'engager à prier Dieu pour lui ; et s'étant converti, il passa le reste de ses jours dans les exercices de la plus austere pénitence.

Therese devenant tous les jours plus malade, fut en peu de jours réduite à la derniere extrémité. Ses nerfs s'étant retirés, lui causoient des douleurs insupportables. Une maigreur étonnante, une toux seche, un teint pâle et plombé faisoient craindre pour sa vie. Son pere la voyant en cet état, la ramena chez lui. A peine y étoit-elle arrivée, que le jour de l'Assomption elle tomba dans une syncope et un évanouissement si profond, que quatre jours durant on la crut morte. Elle en revint cependant ; mais elle ne fut tout-à-fait délivrée de tant de maux qu'au bout de trois ans, après avoir été inspirée de se recommander à saint Joseph, à qui elle reconnut devoir sa guérison, et à qui elle assure ne s'être jamais adressée vainement ; aussi n'oublia-t-elle rien pour faire augmenter son culte.

Le rétablissement de sa santé fut, pour ainsi dire, l'affoiblissement de sa vertu ; les conversations trop fréquentes avec les personnes qui l'avoient visitée durant ses maladies, produisirent certaines liaisons qui, quoiqu'innocentes, ne laisserent pas de nuire à sa dévotion. L'oratoire et la grille partageant tout son loisir, elle se dégoûta bientôt de la priere ; elle en vint même jusqu'à s'imaginer que c'étoit hypocrisie de vouloir être réguliere étant si dissipée ; et sur cela, elle se dispensa de la plupart des exercices de la Religion et du cloître. Sa dissipation et son relâchement

mirent son salut en grand danger; mais le Seigneur la retint sur le bord du précipice. La mort de son pere qu'elle étoit allé assister durant sa maladie, la fit rentrer dans son Couvent, résolue de reprendre l'oraison à laquelle un saint Religieux de l'Ordre des Freres Prêcheurs à qui elle s'étoit confessée, l'avoit fort exhortée. Elle n'eut pas plutôt repris ce saint exercice, qu'elle sentit toute l'iniquité et l'amertume de son relâchement. Elle le détesta, et ce fut le reste de ses jours le sujet ordinaire de ses larmes. Elle s'y appliqua tous les jours avec beaucoup de fidélité malgré le silence de l'Esprit-Saint, qui durant dix-huit ans, l'y tint dans une dégoûtante aridité, privée des dons célestes dont il l'avoit autrefois favorisée.

Therese avoit à la vérité retranché ce qu'il y avoit de dangereux dans ses conversations avec les gens du dehors, mais elle n'avoit pas brisé tous les liens qui attachoient son cœur aux créatures. Dieu la sollicitoit intérieurement de tout sacrifier, mais son cœur ne pouvoit se résoudre à faire ce sacrifice. Ce combat la faisoit gémir; sa situation étoit triste. Elle ne goûtoit de joie pure ni dans le commerce du monde, ni dans le service de Dieu; c'étoient même son grand courage et son bon cœur qui faisoient son plus rude supplice. La lecture des Confessions de saint Augustin ébaucherent, pour ainsi dire, sa parfaite conversion; et la vue inopinée d'un tableau qui représentoit Notre-Seigneur dans sa flagellation, fut, ce semble, l'instrument dont Dieu se servit pour achever ce grand ouvrage. Therese fortifiée d'une nouvelle grace rompit tous ses liens; et à l'instant Dieu l'éleva à un degré de contemplation très-sublime; mais comme le Seigneur l'avoit choisie pour sa chere Epouse, il voulut épurer encore son cœur par une rude épreuve. Il permit que tous les Confesseurs à qui elle s'adressoit, traitassent d'illusion toutes

les graces que Dieu lui faisoit, condamnassent sa maniere d'oraison, ne croyant pas que Dieu voulût favoriser de ses dons une ame qui lui avoit été tant de fois infidelle. La crainte d'être trompée faisoit son tourment. Mais une de ses plus sensibles mortifications, étoit que les faveurs particulieres que Dieu lui faisoit fussent devenues publiques : les uns s'en entretenoient, pour la juger ; les autres en parloient, pour la blâmer. On disoit qu'elle vouloit passer pour Sainte, avant que d'être bonne Religieuse, et que négligeant les devoirs communs, elle cherchoit à se distinguer par des pratiques nouvelles. Ses Sœurs n'étoient pas les plus indulgentes sur son compte ; et ce jugement commun que le souvenir de ses infidélités passées lui rendoit plus que vraisemblable, la mit dans un état d'autant plus désolant qu'elle étoit plus timide et plus délicate sur le point de l'illusion ; elle délibéroit même si elle ne quitteroit pas tout-à-fait l'oraison, lorsque Dieu, qui veilloit particuliérement sur elle, la rassura en lui envoyant un Confesseur sage et éclairé dans les voies de la vie intérieure. Ce fut un Pere de la Compagnie de Jesus, qui lui prescrivit la maniere de se conduire, et lui inspira sagement de renoncer à de petites choses, qui n'étant pas des fautes essentielles, la retardoient néanmoins beaucoup dans les voies de Dieu. Il lui ordonna de méditer sur la Vie et sur les Mysteres de Jesus-Christ, et de faire plus de fond sur la mortification de ses désirs et de ses passions, que sur ses dévotions sensibles. Ces manieres douces du nouveau Directeur l'engagerent. Elle prit les armes contre elle-même ; elle s'abandonna, sans s'épargner, à toutes les rigueurs de la pénitence, et joignit à cela plus de silence, de retraite et de recueillement.

Saint François de Borgia étant arrivé à Avila, notre Sainte fut bien-aise de le consulter sur ses

doutes. Ce grand homme lui répondit, sans hésiter, que ce qu'elle éprouvoit étoit véritablement l'opération de l'Esprit-Saint. Il lui recommanda de ne plus résister à son attrait, de commencer son oraison par la considération des souffrances de Jesus-Christ; et que si Dieu l'élevoit à une contemplation plus sublime, elle ne s'opposât plus à son mouvement. Elle comprit alors l'importance qu'il y avoit de joindre toujours la mortification du corps et de l'esprit, aux douceurs de la contemplation. Dès-lors il n'y eut plus rien au monde qu'elle ne fût en état de sacrifier à Dieu pour arriver à la perfection où elle étoit appelée. Etant en oraison, elle tomba pour la premiere fois dans le ravissement, où elle crut entendre Jesus-Christ qui lui disoit, que désormais toute sa conversation ne devoit être qu'avec les Anges. Depuis cet heureux jour, elle se trouva comme transformée par la bonté de Dieu, en une toute autre personne. On la vit également insensible au mal et au bien qu'on pouvoit penser d'elle, mais plus sensible que jamais aux moindres apparences de péché. Ayant perdu son Confesseur, elle choisit le célebre Pere Balthazard Alvarez de la même Compagnie de Jesus. Elle fit des progrès merveilleux dans la voie de la plus haute perfection sous un Directenr si expérimenté dans la vie intérieure.

Cependant l'Esprit-Saint qui se plaisoit dans cette ame parfaitement purifiée, ne cessoit de la combler de ses faveurs. Ses oraisons n'étoient plus que ravissemens, qu'extases; et dans ces communications intimes avec Dieu, son cœur étoit embrasé des flammes du plus pur amour, et son ame éclairée des lumieres surnaturelles. Jesus-Christ lui apparoissoit très-souvent, et ce divin Epoux prenoit plaisir à l'instruire lui-même des plus grands Mysteres. Son désir étoit de tenir ces dons cachés; mais comme une de ses maximes

étoit d'obéir scrupuleusement à ses Directeurs, et de leur soumettre ses visions et ses inspirations secretes, il n'y eut que cette obéissance qui l'obligea à manifester ces dons précieux, et ce fut-là pour elle un nouvel exercice de patience. Comme les plus savans ne sont pas toujours les plus expérimentés dans ces voies surnaturelles, il s'en trouva plusieurs à qui ces voies parurent suspectes. Six personnes qui faisoient profession de spiritualité par état, après avoir conféré ensemble sur les dispositions de notre Sainte, déciderent qu'elle étoit trompée. On voulut lui interdire la Communion : on pensa de la déférer à l'Inquisition ; on délibéra même de l'exorciser, la croyant possédée. Le Directeur qui étoit absent ne fut pas épargné ; on l'accusa de foiblesse et de crédulité. On ne parloit plus dans Avila et dans la plupart des Universités que des prétendues illusions de Therese. Jamais martyre plus douloureux, jamais état d'une ame plus à plaindre. Accablée de tristesse et de frayeurs, fondant en larmes, elle va se jeter aux pieds du Crucifix, prête à expirer de douleur, lorsqu'au même moment elle entendit une voix intérieure qui lui dit : Ne craignez point, ma fille, c'est moi, je ne vous abandonnerai pas. Et à ces paroles toutes ses peines s'évanouirent. Sa joie fit couler des torrens de larmes, et son cœur jouit d'une paix que rien ne put plus altérer. Mais ce nouvel état de ferveur commença à lui causer du dégoût de la vie mitigée de son Monastere ; et depuis une terrible vision de l'enfer, où elle avoit connu les supplices qui lui étoient préparés si elle eût continué de vivre dans le relâchement, elle étoit sans cesse occupée du désir d'entreprendre quelque chose qui pût marquer à Dieu sa reconnoissance. S'entretenant un soir avec une de ses nieces qui étoit Pensionnaire, et avec une jeune Religieuse de ses amies, il lui échappa de dire, en riant, que la vie qu'on me-

noit dans cette Maison n'étoit plus de son goût. Eh bien, dit aussitôt sa niece, retirons-nous en toutes trois, et commençons un genre de vie plus austere ; je vous offre pour cela, ajouta-t-elle, trente mille ducats. Une Dame d'une grande vertu confirma la Sainte dans ce projet, et elles s'y engagerent toutes quatre de bon cœur, après que Jesus-Christ eut fait connoître à sainte Therese qu'il l'avoit destinée pour établir cette Reforme. Assurée de la volonté de Dieu, elle ne put être rebutée par aucun obstacle. Animée à cette généreuse entreprise par le Pere Alvarez son Confesseur, par saint Pierre d'Alcantara et par le Pere Louis Bertrand de l'Ordre de Saint-Dominique, elle fit éclorre ce grand dessein, et mit la main à l'œuvre. Dieu ayant tourné en sa faveur les cœurs du Pape, de son Evêque, et du Général des Carmes, Therese acheta une maison pour y commencer sa Réforme. Mais les plaintes de son Monastere de l'Incarnation, les contradictions des Peres Carmes, la résistance de la Noblesse, l'opposition des Magistrats, les murmures des Peuples, et les oppositions de la Ville firent un si grand éclat, qu'il fallut surseoir l'entreprise. Alors tout le monde se déchaîna contre sainte Therese. Railleries piquantes, interprétations malignes, calomnies noires, tout fut employé contre l'œuvre de Dieu. Therese souffrit tout avec une patience héroïque, et surmonta tout avec un courage encore plus grand. Enfin après bien des traverses, ayant reçu le Bref d'établissement que le Pape Pie IV avoit envoyé, elle entra dans son nouveau Couvent qui fut consacré sous l'Invocation de Saint-Joseph, dont nulle autre Eglise ne portoit encore le nom ; ayant avec elle quatre Filles d'une vertu rare, qu'elle avoit choisies pour être les quatre colonnes de ce saint édifice. Cet établissement se fit avec solemnité le 24 d'Août de l'an 1562, et ce jour-là même l'Evêque d'Avila

bénit l'Eglise. Telle fut la naissance de cette célebre Réforme, ou pour mieux dire, de cet Ordre nouveau, l'un des plus beaux ornemens de l'Epouse de Jesus-Christ qui est l'Eglise. Cet Ordre qui depuis cent et cinquante-six ans qu'il fleurit, n'a rien perdu de son premier éclat, ni de l'esprit primitif de son Institut, où l'on trouve cette foule de Vierges destinées à suivre l'Agneau quelque part qu'il aille, lesquelles au milieu des plus grandes Villes, vivent dans la plus grande solitude, où la voix du divin Epoux se fait toujours entendre; Vierges sages, dont la vie est toute intérieure, et à qui leur sainte Mere a laissé pour héritage l'esprit de pénitence et le don d'oraison.

Sainte Therese voyant croître tous les jours le nombre de ses Filles, s'appliqua à leur donner la Regle de vie qu'elles devoient mener. Elle mit pour fondement de sa Regle l'exercice de l'oraison et la mortification des sens. Elle établit la clôture la plus exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens et les communications du dehors, et rendit les conversations du dedans fort rares; établit le fréquent usage des Sacremens; en bannit tout commerce du monde. Elle ne permit à ses Religieuses, pour se soulager dans leurs peines, que le recours aux consolations divines qui leur sont comme héréditaires; elle réforma l'habillement, changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses, et la délicatesse des alimens en grossiere nourriture, voulant que la mortification régnât par-tout.

Sainte Therese n'eut pas plutôt réglé son Couvent de Saint-Joseph, que non-seulement il fallut agrandir la Maison, mais multiplier beaucoup le nombre des Couvens qui embrasserent la Réforme. Le Général des Carmes étant venu à Avila, conçut une si haute idée de la vertu extraordinaire de notre Sainte, et fut tellement charmé de voir

refleurir dans le Monastere de Saint-Joseph la régularité primitive des anciens Peres du Carmel, qu'il souhaita l'accroissement de la Réforme. Il vit bientôt ses souhaits accomplis. Sainte Therese fonda en moins de douze ans, des Couvens à Medine-du-Champ, à Malagon, à Valladolid, à Tolede, à Pastrave, à Salamanque, à Albe, à Segovie, à Veas, à Seville, à Caravaque, à Villeneuve-de-Laxeve, à Palence, à Sovie, à Burgos, à Grenade. Mais que de merveilles dans toutes ces fondations! quels miracles de confiance, de mortification, de zele et de patience dans ses projets, durant tant de contradictions, dans ses voyages!

La Réforme des Hommes ne lui coûta guere moins que celle des Filles; mêmes obstacles à surmonter, mêmes contradictions à vaincre: mais son zele, son courage et sa grande confiance en Dieu vinrent à bout de tout. Le Pere Antoine de Heredie et le Bienheureux Jean de la Croix jeterent les fondemens de ce célebre édifice. La Sainte leur ayant donné les Statuts qu'elle leur avoit dressés, elle les mena à Valladolid pour y prendre l'habit de la Réforme, et les envoya ensuite à Durvel; et ce fut-là que le 30 de Novembre de l'an 1568 commença la Réforme des Carmes Déchaussés, qui animés par cet esprit intérieur que leur sainte Mere leur a laissé, font tant d'honneur à l'Eglise par leur exacte régularité, par l'éclat toujours plus vif de tant de vertus, et par leur zele qui, passant au-delà des mers, fait tous les jours de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ au milieu même des Infidelles.

Tant de prodiges que Dieu opéroit par sainte Therese n'étoient pas les seuls dons qu'elle eût reçus du Ciel; nulle Sainte qui ait été si éclairée dans les voies de Dieu, qui ait possédé la science des Saints dans un plus haut degré de perfection; nulle qui ait été douée de plus de lumiere et de

plus de sagesse avec un plus grand fond d'humilité. Aussi ne fut-ce que par pure obéissance à ses Confesseurs qu'elle fit part au public de tant de merveilles. On l'obligea d'écrire d'abord l'histoire de sa vie, et ce ne fut pas le moindre sacrifice qu'elle ait fait. Elle composa ensuite son Traité de la perfection, par l'ordre de son Confesseur, qui l'obligea peu après d'écrire l'histoire des fondations de ses Monasteres. Le quatrieme de ses ouvrages dans l'ordre de ses écrits, est le Château de l'Ame, le Traité des Pensées de l'Amour de Dieu sur le Cantique des Cantiques : Livre admirable que son humilité lui fit jeter au feu, et il n'y eut qu'une portion de la premiere partie de l'ouvrage qui fut sauvée des flammes, parce qu'on la trouva quelque temps après dans la cellule d'une Religieuse qui l'avoit copiée pour son usage. Ses autres ouvrages, sont le Livre du Chemin de la Perfection, ses Instructions sur l'Oraison mentale, son Livre des Méditations après la Communion, et le Recueil de ses Lettres; tous ces ouvrages, en faisant l'éloge de son excellent esprit, font encore le portrait des sublimes vertus de son cœur, et sont un précieux trésor dont l'Esprit-Saint a voulu enrichir l'Eglise.

Ce qui est encore plus admirable, c'est que cette vie si active, n'affoiblit jamais en elle l'esprit intérieur ; la multiplicité d'actions ne fit qu'augmenter le feu du divin amour dont elle étoit embrasée. Elle étoit aussi recueillie durant ses voyages que dans sa cellule ; et semblable aux Anges qui ne perdent jamais Dieu de vue en faisant ce pour quoi ils sont envoyés, elle étoit aussi unie à Dieu au milieu de tant d'occupations, qu'à son oratoire. Il est difficile d'aimer Dieu avec plus d'ardeur, de tendresse et de générosité; il n'est pas plus aisé de comprendre combien elle en étoit aimée. Les visions les plus consolantes lui étoient ordinaires. Un jour elle entendit une voix

qui lui disoit : Ma fille, je t'ai donné mon Fils et le Saint-Esprit pour Epoux, et la Vierge ma Fille bien-aimée pour ta Mere : que peux-tu me donner pour une telle faveur ! Elle vit un jour un Séraphin qui avec un dard de feu lui perçoit le cœur; on la voyoit après ces insignes faveurs, des deux, des trois heures pâmée. On l'entendit une fois durant ses ravissemens, s'écrier : Mon divin Epoux, ou élargissez la capacité de mon cœur, ou mettez des bornes à vos divines graces. Son désir des souffrances égaloit, ce semble, son ardent amour. Son acte d'amour favori, qui a fait depuis sa devise, étoit : *Aut pati, aut mori :* Ou souffrir, ou mourir. Un abrégé convient peu à l'histoire d'une vie si merveilleuse.

La Sainte sentant sa santé s'affoiblir tous les jours, écrivit à la plupart de ses Communautés, leur donnant à toutes les avis salutaires qui leur convenoient. Elle leur recommande à toutes une observance exacte des moindres regles, une assiduité constante à la priere, et de joindre à l'esprit intérieur une persévérante mortification. Elle les exhorte à être tout embrasées du plus pur amour de Jesus-Christ, et à s'étudier à devenir ses dignes Epouses. Elle veut que toutes ses Filles aiment la sainte Vierge comme leur chere Mere, et donne à tout l'Ordre saint Joseph pour Patron. Elle leur recommande à toutes une sainte simplicité ; et elle veut que toute étude étrangere à leur état soit interdite à toute Carmélite. *Il faut*, écrit-elle à la Prieure du Couvent de Séville, *il faut que je n'oublie pas à vous mander que la Lettre du Pere Marian m'auroit paru belle, s'il n'y avoit point eu de latin. Je prie Dieu de délivrer toutes mes Filles de la vanité d'entendre le latin : que cela ne leur arrive jamais plus, et ne le permettez point du tout. J'aime bien mieux qu'elles ayent la sainte ambition de paroître simples et ignorantes, comme plusieurs Saints ont fait, que de vouloir être Rhétoriciennes.*

L'an 1582, le jour de saint Matthieu, elle arriva à Albe accablée de ses maux, et toute épuisée; elle communioit tous les jours avec une ferveur qui ne se ressentoit point de sa foiblesse. Un flux de sang l'obligea de se mettre au lit le jour de saint Michel : elle passa toute la nuit et le jour suivant dans une oraison très-fervente. Le premier jour d'Octobre elle fit appeler le Pere Antoine de Jesus pour se confesser. Ce Pere lui ayant demandé, si supposé qu'elle mourût, elle ne vouloit pas que son corps fût porté à Saint-Joseph d'Avila qui étoit son propre Couvent : Ai-je quelque chose qui m'appartienne, lui répondit-elle; et ne me donnera-t-on pas bien ici un peu de terre pour m'enterrer ? La veille de saint François ayant demandé le saint Viatique, elle joignit les mains, et dit à ses Religieuses ces touchantes et dernieres paroles : Mes filles et mes Dames, je vous prie pour l'amour de Dieu que les Regles et les Constitutions soient exactement observées, et que vous ne vous arrêtiez pas aux exemples de cette indigne pécheresse qui va mourir; pensez plutôt à lui pardonner. Dès qu'elle apperçut dans sa cellule le Saint Sacrement, son amour pour Jesus-Christ lui donna des forces, elle se leva seule sur son séant; son visage se ranima, et parut tout allumé. Alors tournant ses yeux ardens vers Jesus-Christ : Venez, Seigneur, s'écria-t-elle, venez; cher Epoux; enfin l'heure est venue, et je vais sortir de cet exil. Il est temps et il est bien juste que je vous voie, après que ce violent désir m'a si long-temps dévoré le cœur. Enfin, après avoir reçu l'Extrême-Onction, répétant souvent ces mots : Je suis fille de l'Eglise; ayant les yeux ouverts et fixement attachés sur le Crucifix qu'elle tenoit à la main, elle rendit doucement son ame à Dieu le 14 d'Octobre sur les neuf heures du soir, l'an 1582, âgée de soixante-sept ans, la vingtieme année depuis la Réforme.

Au moment que la Sainte expira, sa cellule fut embaumée d'une odeur exquise qui se répandit dans tout le Monastere. Son visage rajeunit, son teint devint frais et vermeil, et les rides de la vieillesse disparurent. Le corps fut inhumé avec grande solemnité le lendemain dans le chœur, sous la double grille, de maniere que les Religieuses du dedans et les personnes du dehors pouvoient se vanter de l'avoir de leur côté. Les miracles éclatans par lesquels Dieu manifestoit la haute sainteté de sa servante, prévinrent même sa sépulture; il s'en fit tous les jours depuis à son tombeau. Le 4 de Juillet de l'année suivante, c'est-à-dire, neuf mois après sa mort, on ouvrit le cercueil qui étoit tout rompu à cause du poids des pierres dont on l'avoit chargé, et par-là rempli de terre et d'humidité qui avoit pourri les habits de la Sainte; mais on trouva son corps aussi entier, aussi frais et vermeil, aussi flexible que s'il eût été en vie, exhalant toujours une odeur qui embauma toute l'Eglise et le Couvent. Le Provincial qui étoit présent coupa la main gauche pour être envoyée au Monastere d'Avila, et ayant fait revêtir ce saint Corps d'un nouvel habit, et l'ayant renfermé dans une caisse neuve, il le fit remettre dans son premier sépulcre. Trois ans après on leva le corps, qu'on porta à Avila; on le trouva aussi entier et aussi frais qu'à la premiere visite. Enfin l'an 1589 le Pape Sixte V, sollicité par le Duc d'Albe, ordonna que ce précieux trésor seroit rendu au Monastere d'Albe où il est aujourd'hui aussi entier que le jour de sa mort. Un de ses pieds fut envoyé à Rome au Couvent des Carmes Déchaussés, l'an 1615; et quelques années après Elisabeth de France Reine d'Espagne femme de Philippe IV obtint un de ses doigts, qu'elle fit enchâsser dans un Reliquaire d'or, qu'elle envoya à la Reine Marie de Médicis sa mere qui en fit présent aux Carmélites de Paris.

Sainte Therese fut béatifiée l'an 1614 par le Pape Paul V, et solemnellement canonisée l'an 1622 par le Pape Grégoire XV.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette grande Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Exaudi nos, Deus salutaris noster, ut sicut de Beatæ Theresiæ Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita cœlestis ejus Doctrinæ pabulo nutriamur, et piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

Exaucez-nous, ô Dieu qui êtes notre salut, afin que comme la fête de votre sainte Vierge Therese nous cause tant de joie, nous soyons nourris de sa Doctrine toute céleste, en y recevant aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

Fratres: Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est: sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me: æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro Virginem castam exhibere Christo.

Mes Freres: Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur; car ce n'est pas celui qui se fait valoir, qui mérite d'être approuvé, mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie: et en effet supportez-moi; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est: aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Saint Paul emploie les derniers chapitres de cette Epître à faire son apologie contre quelques faux

Docteurs qui cherchoient à se faire valoir, en le décriant : telle est encore aujourd'hui la conduite des ennemis de l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Si ce sage et salutaire conseil étoit suivi, une sotte vanité ne régneroit plus tant dans le monde ; chacun se faisant justice à soi-même, reconnoîtroit son peu de mérite, et ne chercheroit sa véritable gloire qu'à servir Dieu, et à lui plaire ; il ne s'en trouve point de vraie, de solide, de durable ailleurs. Que la délicatesse sur le point d'honneur marque de foiblesse de génie ! et que cette sensibilité outrée sur ses prétendus droits, cette peine secrette, mais vive, que causent les applaudissemens qu'on donne aux hommes, ces chagrins intérieurs qui approchent si fort de l'envie, s'ils n'en ont pas tout-à-fait la malignité ; que tout cela prouve bien que nous avons peu de mérite ! Quelque puissant, quelque bien établi que soit le regne de l'orgueil dans l'esprit et dans le cœur des hommes, la défaite d'un si fier ennemi ne paroît pas si difficile. Un peu moins de préjugés en notre faveur, un peu plus de réflexions sur la nature du mal et sur ce qui l'irrite, serviroient peut-être à le guérir. Cette passion semble porter avec elle son contrepoison. On est vain, on est fier, altier, superbe : que ne se demande-t-on quelquefois à soi-même, pourquoi on est tel ? La plupart des gens, et sur-tout des femmes, ne trouveront guere d'autre principe de la bonne opinion qu'on a de soi, et du mépris qu'on fait des autres, que des raisons tout-à-fait étrangeres, qui devroient plutôt servir à nous humilier. La qualité, un rang de distinction que donne un emploi, un magnifique train, des habits superbes et précieux, beaucoup de

bien, un esprit vif, enjoué et délicat, qui brille par-tout, et qui prime; voilà d'ordinaire ce qui fait naître, ou du moins ce qui nourrit cette fiere passion qui ne regne jamais sans tyrannie. Convainquons-nous de la bassesse de son origine, et de la foiblesse de tout ce qui lui donne du secours, et nous aurons honte d'en avoir été si long-temps les esclaves. Si nous aimons la véritable gloire, nous rechercherons ce qui seul la procure. La vertu chrétienne seule la produit, elle ne se trouve que dans la vertu.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit regnum cœlorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des cieux sera semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de

nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en veudent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

Sur les principales vertus de sainte Therese.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les principales vertus de sainte Therese qui semblent faire son caractere, peuvent se réduire à ces trois : Un amour sans mesure envers Jesus-Christ, qui lui a fait souhaiter avec passion toutes les amertumes de sa croix : une générosité sans bornes, qui lui a fait tout entreprendre pour sa gloire : une confiance sans interruption, qui l'a fait venir à bout de tout ce qu'elle a entrepris. L'amour pour Jesus-Christ sembla avoir prévenu l'âge de raison dans sainte Therese ; dès son enfance elle ne soupiroit qu'à plaire à ce divin Epoux ; et si la dissipation sembla pour quelque temps diminuer ces divines

ardeurs, elle se dédommagea bien dans la suite, par la douce violence de ce feu sacré dont elle fut continuellement embrasée. Quels transports, quels accès de ce divin amour, non-seulement durant ses oraisons et ses extases, mais même dans toutes les actions les plus ordinaires de la vie ; et quels désirs de souffrir pour témoigner à Jesus-Christ son ardent amour ! *Ou souffrir, ou mourir*, ce fut là sa devise. Quelles continuelles macérations de sa chair ! quelles austérités sur son corps ! et dans ses peines intérieures, quel martyre ! Les souffrances pour Jesus-Christ, furent les seuls adoucissemens qu'elle souhaitoit dans cet exil. La plaie mystérieuse que lui fit dans son cœur un Séraphin avec un dard tout de feu, fut le symbole de son ardent amour pour Jesus-Christ, et de son désir immense des souffrances. Quel reproche ne nous fait pas cette grande Sainte ! et qu'une vie si crucifiée condamne hautement notre délicatesse et notre lâcheté ! Jugeons de notre amour pour Dieu, par notre désir des souffrances, par notre patience à souffrir. Mais quelle fut la générosité de cette grande ame ? elle répondit parfaitement à son ardent amour. Dès l'âge de sept ans elle se mit en chemin pour aller chercher le martyre chez les Barbares. Le monde met en œuvre tous ses artifices pour gagner son cœur par des liaisons assez innocentes : elle n'a pas plutôt connu la ruse, qu'elle rompt tous ses liens ; elle sacrifie tout à l'amour de son Dieu : esprit brillant, beauté rare, partis avantageux, qualités éminentes, espérances tentantes ; rien ne peut l'arrêter ni la faire délibérer un seul moment. Dieu la choisit pour la Réforme d'un Ordre Religieux : que d'insurmontables difficultés, bon Dieu ! que de contradictions, que d'obstacles ne se présentent pas à son esprit ! Une jeune fille entreprendre de réformer un Ordre célebre par son ancienneté,

plein de Filles de qualité dont la moindre croit avoir autant d'esprit, autant de vertu, autant de mérite que Therese. Elle voit tout cela, elle sent toutes ces effrayantes difficultés, ce dessein même paroît chimérique. Dieu le veut, Dieu le demande d'elle; rien n'est capable d'effrayer, de décourager un cœur plus généreux que celui de tous les Héros. Son courage croît avec les difficultés. Toute sa vie est mise à de terribles épreuves. On croit qu'elle donne dans des illusions; son oraison paroît suspecte même à plusieurs de ses Directeurs; on la prend pour une visionnaire: sainte Therese n'est jamais plus contente que dans ses humiliations. Son courage n'en devient que plus fort, bien loin d'être abattu; imaginez une ame plus généreuse: mais comparez ce grand cœur, ce grand courage à notre lâcheté. Un mot, une imagination, une crainte, quelque légere qu'elle soit, nous abat, nous décourage, nous arrête; le courage est l'effet de l'amour: jugeons de celui que nous avons pour Dieu, par notre timidité et notre peu de courage.

SECOND POINT.

Considérez que c'est singuliérement à la confiance que cette Sainte a eue en Dieu qu'elle doit toutes les merveilles qu'elle a faites. Jamais personne n'eut de plus bas sentimens de soi que sainte Therese. Se défiant d'elle-même, elle ne compte jamais que sur le bras du Tout-Puissant; aussi vint-elle à bout de tout par son inaltérable confiance. On eut beau s'opposer à son admirable entreprise; les Grands, le Peuple, les Villes même, et sur-tout sa Communauté, eurent beau rejeter et désaprouver ses desseins, elle ne manqua jamais d'obéir à tous ses Supérieurs au premier signe de leur volonté. On lui défend d'agir, elle obéit; elle est tranquille dans son obéis-

sance, mais elle a un fond de confiance qui la rend victorieuse de toutes les difficultés. Les Grands changent de sentiment et sont les premiers à louer, à appuyer ses entreprises. Les Peuples, les Villes, les Communautés paroissent les plus empressées pour la Réforme. Ses Supérieurs sont les plus ardens à la procurer, à la soutenir, à l'avancer. Sainte Therese, toute jeune qu'elle est, réforme l'Ordre illustre et ancien des Carmélites : les hommes veulent avoir part à ce bienfait ; et embrassant son Institut, la reconnoissent pour leur Mere. Elle fait un nombre étonnant de fondations, et tout cela avec une santé ruinée. Bon Dieu ! qu'on est efficace, qu'on est puissant quand on ne cherche que votre pure gloire, quand on ne compte que sur votre secours, quand on ne veut que ce que vous voulez, et comme vous le voulez, et quand vous le voulez. Sainte Therese réforme tout un Ordre, en très-peu de temps : quand travaillerons-nous à la réformation de nos mœurs et de notre conduite ? Nous ne pouvons pas douter que Dieu ne le veuille ; ayons une véritable volonté de nous réformer, aimons Dieu sans ménagement, ayons du courage fondé sur une entiere confiance en la grace du Seigneur ; et nous en viendrons à bout sûrement.

Daignez, Seigneur, me donner ce courage, cette confiance et cet ardent amour ; et mes résolutions seront efficaces. Je vous le demande par l'intercession de cette grande Sainte à qui vous ne refusez rien.

Aspirations dévotes durant le jour.

Adjutor meus esto, ne derelinquas me. Psal. 26.

Continuez, mon Dieu, de me secourir, et assistez-moi sur-tout dans la résolution présente.

Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo? Psal. 26.

Tant que vous serez mon Protecteur, ô mon Dieu, rien ne sauroit me décourager.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On a grand tort d'attribuer sa lâcheté à sa foiblesse. Aimons Dieu avec ferveur, avec tendresse : et nous pourrons beaucoup. Le courage suit la mesure de l'amour. N'attribuons point notre lâcheté à notre foiblesse : les Saints, les Saintes que l'Eglise nous propose tous les jours pour modeles, nous confondent. Il n'y a ni âge, ni sexe, ni maladies, ni difficultés qui puissent nous servir d'excuse légitime : toute notre foiblesse, à proprement parler, consiste dans notre mauvaise volonté ; et cette volonté lâche et inefficace est l'effet de notre peu d'amour pour Dieu. Aimons Dieu, et nous aurons du courage, de la confiance, du succès. Ne vous contentez point d'honorer et d'invoquer chaque jour les Saints que l'Eglise nous propose non-seulement comme Protecteurs, mais encore comme des modeles; mais représentez-vous-les comme tels. Dites-vous à vous-mêmes : Voilà ce qu'ils ont fait pour être Saints : le deviendrai-je moi-même en ne faisant que ce que je fais ?

Dieu ne demande pas de tous qu'ils réforment des Communautés ; mais il exige de tous qu'ils les édifient. Il demande de chacun qu'il réforme ses mœurs et sa conduite. Peu de peres et de meres de famille qui n'ayent bien des choses à réformer dans leur famille, dans leur domestique et dans leurs personnes : voilà la réforme que Dieu demande de vous ; ayez ce zele. Nul qui ne puisse réformer efficacement sa Communauté, en se réformant soi-même. Le bon exemple est

une réforme muette. Que chacun se réforme soi-même ; et la famille, la Communauté, l'Ordre même seront bientôt réformés.

SEIZIEME JOUR.

SAINT GAL, ABBÉ.

SAINT GAL étoit Irlandois, d'une famille distinguée dans le pays par sa noblesse, et encore plus par une probité reconnue, et par une édifiante piété. Il vint au monde vers le milieu du sixieme siecle. Comme ses parens regardoient l'éducation de leurs enfans comme un de leurs premiers devoirs, ils n'eurent pas plutôt donné au jeune Gal les premiers principes de la vie Chrétienne, qu'ils l'offrirent à Dieu dès sa premiere jeunesse dans le Monastere de Bencor au pays d'Ultonie, pour y être élevé dans la piété et les Lettres sous la discipline de saint Colomban, dont la vertu universellement reconnue donnoit alors beaucoup d'éclat à ce lieu et rendoit ce Monastere célebre. Gal avoit les inclinations si heureuses, un penchant si marqué pour la vertu, un esprit si vif et si pénétrant, et avec cela si docile, qu'il fit en peu de temps des progrès merveilleux dans la science des Saints et dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte ; en sorte qu'il en expliquoit admirablement les lieux les plus obscurs et les plus difficiles. En étudiant les Livres saints, il ne négligeoit pas les sciences humaines. Il avoit beaucoup de génie pour la poésie, mais il ne l'employoit que dans des ouvrages de piété ; et saint Colomban étoit autant charmé de l'innocence que de l'habileté de son éleve.

L'Abbé saint Gongal, fondateur du Monastere où il vivoit, admirant les belles qualités de ce jeune homme, et prévoyant que Dieu ne l'avoit prévenu de ses dons que pour en faire un Saint, le reçut à la profession Religieuse dès qu'il eut l'âge de faire ses vœux. La ferveur régnoit dans ce Monastere : Gal y trouvoit de grands exemples; il sut merveilleusement en profiter, et surpassa bientôt les plus fervens. Le premier à tous les exercices de la Religion, exact observateur des lois, humble, mortifié, dévot, il devint bientôt et l'admiration et le modele des Freres; et le saint Abbé en fut si charmé qu'il voulut qu'il fût promu aux Ordres sacrés, de l'avis même de toute la Communauté. Notre Saint effrayé de la dignité du sacré caractere, et encore plus frappé de son indignité, mit en œuvre toute son éloquence et tout son esprit pour persuader qu'il en étoit indigne. Les efforts de son humilité confirmerent toujours plus l'Abbé dans sa premiere résolution; il fallut obéir. Tout ce qu'il obtint, fut qu'il ne prendroit alors que le Diaconat, et qu'on lui donneroit quelques années pour se préparer à la Prêtrise.

Cependant saint Colomban étant destiné par la Providence à venir faire revivre en France cet esprit de retraite, d'oraison et d'austérité qu'on avoit vu en Orient, et qu'on admiroit alors en Irlande, choisit douze Religieux de Bencor par la permission de saint Congal, pour l'accompagner dans le dessein qu'il avoit de chercher quelque affreuse solitude où ils pussent goûter tranquillement les douceurs de la contemplation loin du tumulte. Saint Colomban n'oublia pas saint Gal son éleve; il fut choisi le premier. La Communauté de Bencor eut de la peine à perdre ce trésor dont le prix lui étoit si bien connu, et on ne vit sortir du Couvent qu'avec regret ce jeune Religieux, qui en étoit l'admiration et l'exemple. Ils pas-

serent d'Irlande en Angleterre, et de là en France vers l'an 589. Il s'arrêterent quelques temps dans les états de Childebert II, qui régnoit en Austrasie, et qui souhaitoit fort de le retenir dans le pays avec sa troupe : mais l'amour de la solitude leur fit aller chercher quelque affreux désert, où il pussent ne converser qu'avec Dieu, loin du commerce des hommes. Ils le trouverent tel qu'ils le souhaitoient sur le mont de Vosge, sur les confins des Dioceses de Toul et de Besançon, qui sépare la Lorraine de la Bourgogne et de l'Alsace. La forêt étoit affreuse et stérile, plus propre à servir de retraite aux bêtes féroces, qu'aux hommes; rien ne pouvoit mieux convenir au désir de saint Colomban et de saint Gal. Ils demeurerent près de deux ans manquant de tout ce qui peut servir aux commodités de la vie, mais abondamment dédommagés par les douceurs extraordinaires qu'ils recevoient du Ciel.

Quelque soin que prissent nos saints Solitaires d'être cachés, leur vertu les trahit en attirant bien des gens dans ce désert qui y venoient admirer un genre de vie toute céleste. Agnoald, pere de saint Ayl et plusieurs autres personnes de piété les prierent instamment de passer sur les terres de Bourgogne, et leur offrirent une vieille maison appelée Luxeu, au Diocese de Besançon, qui étoit placée de l'autre côté de la montagne de Vosge. Saint Colomban y batit un Monastere. Saint Gal fut des premiers à embrasser la Regle que saint Colomban y prescrivit à tous ceux qui voudroient vivre sous lui. Il y devint bientôt un modele de ferveur, de pénitence et de régularité; et sa réputation y attira en peu de temps un nombre prodigieux de personnes qui venoient tous les jours s'enrôler au service de Dieu sous de si saints Guides.

Saint Gal embrasé tous les jours davantage du désir de plaire à Dieu, passa plusieurs années

dans le silence et la retraite de ce saint lieu, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de mettre sa vertu à de nouvelles épreuves, dans les traverses et les persécutions que Thierry Roi de Bourgogne, successeur de Childebert, fit à saint Colomban et à ses disciples, par l'instigation de Brunehaut, irritée de ce que ce Saint avoit repris le Roi de ses déréglemens qu'elle autorisoit. Le saint Abbé ayant été enlevé et exilé à Nantes pour le faire passer en Irlande, saint Gal accompagné de saint Eustache, autre Religieux de Luxen qui en fut depuis Abbé, ne trouvant point de sûreté dans son Couvent contre les insultes de cette Princesse, se réfugia auprès de Théodebert Roi d'Austrasie. Saint Colomban que la tempête avoit rejeté sur les côtes de Flandres, étant venu chercher un asile auprès du même Roi, fut ravi d'aise d'y trouver son cher disciple. Les deux Saints que l'air de la cour n'accommodoit pas, demanderent au Roi la permission de se retirer en Italie; mais ce religieux Prince ne pouvant se résoudre à voir sortir de ses Etats ces deux grands Serviteurs de Dieu, les pria de choisir dans tout son Royaume tel lieu qu'il leur plairoit pour y servir Dieu en paix et instruire les peuples. Ils accepterent cette faveur, et remontant le long du Rhin, ils entrerent dans le pays que nous appelons maintenant les Suisses, et s'avançant par la riviere du Limat jusqu'au bout du Lac de Zurich, ils passerent au territoire de Zug, où ils trouverent un désert propre à y fixer leur solitude. Tous les peuples voisins ensevelis encore dans les ténebres de l'idolâtrie, se mirent en devoir de les en chasser. Nos Saints touchés de leur aveuglement, s'appliquerent à les instruire de la Religion Chrétienne; mais ils les trouverent peu disposés à les écouter. Saint Gal ne pouvant retenir son zele, mit le feu aux temples de leurs faux dieux, et jeta dans le lac les oblations et tout ce qui étoit destiné à leurs détestables

détestables sacrifices. Cette action généreuse irrita tellement les Païens qu'ils résolurent de le tuer. Ayant appris cette résolution, saint Colomban l'obligea de se retirer avec ses compagnons, attendant une occasion plus favorable pour travailler à la conversion de ces peuples. Etant arrivé au bourg d'Arbon, ils y trouverent un saint Prêtre nommé Willimar, qui informé du dessein qu'ils avoient de chercher une solitude où ils pussent bâtir un Monastere, leur indiqua un désert voisin, où ils trouverent de vieilles masures qui pouvoient leur servir de cellules. Le désert étoit des plus affreux, et par là même il fut fort de leur goût. Ils y trouverent une chapelle dédiée à sainte Aurélie, profanée par les Païens qui y avoient attaché à la muraille deux ou trois Idoles. A la vue de ces abominations, le zele de saint Gal se ralluma, et il résolut de ne rien oublier pour travailler au salut de ces pauvres gens, espérant d'y trouver le martyre. Saint Colomban voyant que notre Saint savoit assez bien parler la langue du pays, ne mit point de bornes à son zele. Le jour de la grande fête du lieu étant venu, il s'y rendit une multitude étonnante de toutes sortes de gens, que la curiosité de voir ces étrangers y avoit attirés. Saint Gal y signala son zele; il prêcha avec une force et un courage vraiment Apostolique, contre les superstitions païennes; il en démontra la fausseté, l'impiété, la malice. Puis joignant les effets aux paroles, il arrache les statues, les brise et en jette les pieces dans le lac. Dieu bénit son zele. Un grand nombre se convertit; et saint Colomban ayant purifié la Chapelle, la bénit, et ayant mis une pierre sacrée sur l'Autel, y dit la Messe. La Communauté s'accrut, on bâtit des cellules tout autour, et l'on vit cette colonie de saints Religieux faire triompher la vie Monastique au milieu même du Paganisme.

Depuis long-temps saint Colomban, qui gardoit toujours comme Abbé un droit de supériorité sur saint Gal, tâchoit de le faire consentir à devenir Prêtre : il y réussit enfin. Cette auguste dignité donna un nouveau lustre à sa vertu, et un nouveau degré à sa ferveur. Quelque sainte qu'eût été sa vie jusqu'alors, il crut qu'elle devoit être bien plus parfaite depuis qu'il étoit Prêtre. Il ne montoit jamais au saint Autel qu'il ne fût saisi d'une sainte frayeur. Il ne mit plus de bornes à ses austérités; son jeune étoit continuel, et l'on fut effrayé après sa mort quand on apperçut les affreux instrumens de sa pénitence. Cependant saint Colomban ayant passé en Italie, saint Gal resta à Bregentz; mais y étant tombé malade, il fut contraint de se faire porter à Arbon chez le Prêtre Willimar. Dès qu'il fut un peu remis, il ne soupira qu'après la solitude. Hiltibod, Diacre du Prêtre Willimar, lui ayant indiqué un désert encore plus retiré que celui de Bregentz, il s'y retira. Sa présence délivra ce lieu des serpens et des bêtes féroces à qui ce désert servoit de retraite. En y arrivant il planta une croix, et commença par un jeune de trois jours qu'il passa sans rien prendre. Il désigna le plan d'une Eglise en l'honneur de la Mere de Dieu, à laquelle il eut toute sa vie une tendre dévotion, et qu'il appeloit sa chere Mere.

Quelque éloigné que fût notre Saint du commerce des hommes, il ne put long-temps demeurer inconnu. A peine s'étoit-il établi dans ce lieu, que sa réputation lui attira des disciples. Le Duc de Cunzon, Seigneur de ce pays, conçut une si haute opinion de sa vertu, qu'ayant une fille possédée sur qui plusieurs exorcismes n'avoient eu aucun effet, il eut recours à saint Gal, et sa fille fut délivrée. Ce Seigneur eut tant de reconnoissance de ce bienfait, qui étoit une preuve bien sensible de la haute vertu de notre Saint, que le

Siege Episcopal de Constance étant vacant, il n'oublia rien pour le faire Evêque. Mais celui qui se croyoit si indigne de la Prêtrise, étoit bien éloigné d'accepter l'Episcopat. Il ne fut pas possible de vaincre son humilité. On le pria de donner du moins un de ses disciples pour remplir ce Siege vacant : il proposa le Diacre Jean qu'il avoit lui-même formé. On l'accepta, et saint Gal prêcha le jour de son Sacre.

Ayant passé quelques jours avec le nouvel Evêque pour l'assister de ses sages conseils, il retourna dans sa solitude où il bâtit l'Eglise dont il avoit désigné le plan, et l'environna de douze cellules pour ses Disciples. Ce fut-là l'origine de la célebre Abbaye de Saint-Gal qui subsiste encore aujourd'hui dans le pays des Suisses, accompagnée d'une Ville de même nom, dont l'Abbé est Seigneur souverain, et a rang parmi les Princes de l'Empire. Le Saint y établit d'abord la discipline réguliere selon la Regle de saint Colomban, dont il se fit toujours honneur d'être le disciple.

Saint Eustache Abbé de Luxeu étant mort, tous les Religieux choisirent saint Gal pour Abbé. Il refusa cette place avec la même fermeté avec laquelle il avoit refusé l'Episcopat, et il ne voulut point sortir de sa solitude. Il y vécut encore quelques années après la mort de saint Colomban, de laquelle il eut révélation. Le silence, la priere et la pénitence crûrent avec ses jours; la vieillesse avec les infirmités qui l'accompagnent, ne put jamais lui faire rien relâcher de la rigueur avec laquelle il macéroit sa chair; aussi sa dévotion devint toujours plus tendre. Enfin le saint Prêtre Willimar ayant prié saint Gal de le venir voir le jour de la fête de sa Paroisse, le Saint y alla : il y prêcha devant une grande multitude de peuple qui étoit venu à la solemnité. Trois jours après il y tomba malade,

et y mourut de la mort des Saints le 16 Octobre vers l'an 646, âgé de plus de quatre-vingts ans, qu'il avoit passés presque tous dans la solitude.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit en l'honneur des saints Abbés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Galis Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Gal Abbé nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prières ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis: il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois: il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire: il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: Car il lui a fait entendre sa voix; et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

L'éloge raccourci que fait de Moyse l'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique, fait le caractere de la plupart des Saints, qui comme ce grand Législateur, ont gouverné saintement le peuple de Dieu qui habite les Monasteres.

RÉFLEXIONS.

Il a été chéri de Dieu. Que peut-on dire qui fasse plus d'honneur à un homme, et qui lui soit plus avantageux, que de dire, qu'il est chéri de Dieu. Etre honoré de l'amitié de Dieu, être le favori du Très-Haut, avoir le bonheur de lui plaire; n'est-ce pas-là le comble de la félicité humaine et l'ambition du cœur humain? peut-elle aspirer plus haut? Etre aimé d'un grand Prince; voilà l'objet de tous les soins, de tous les empressemens, de tous les vœux du plus ambitieux des Courtisans. En effet, rien ne procure tant de graces que la bienveillance affectueuse du Prince. L'amour que Dieu a pour nous est la source et la mesure de celle qu'il nous fait. Nul de nous qui ne puisse se flatter d'être chéri de Dieu, nul qui n'ait en particulier des preuves bien marquées de sa tendresse. Celles auxquelles les hommes ont coutume d'être plus sensibles, ce sont les bienfaits. En manquons-nous? Outre les bienfaits généraux et communs à tous les hommes, de création, de rédemption, de secours universels, que d'effets intéressans d'une Providence sur chacun de nous toute particuliere! Elle a fait, et fait encore chaque jour, cent petits miracles en notre faveur: protection spéciale, inspirations salutaires, soins paternels, malgré notre peu de retour, malgré même nos infidélités et nos ingratitudes; rien ne rebute, pour ainsi dire, un Dieu toujours plus empressé à nous temoigner son amour. Cette bonté est incompréhensible; mais comprend-on plus aisé-

ment notre ingratitude envers un Dieu si bon ! L'homme a un cœur sensible à l'amitié, et aux bienfaits qui en sont les preuves ; il n'y a, ce semble, que l'amour infini que Dieu a pour nous qui ne nous touche point. On se fait honneur, on se glorifie de l'amitié d'un Grand : nous savons que Dieu nous chérit ; et qui se fait honneur de sa bienveillance infinie ? Que ne fait-on pas pour mériter les bonnes graces du Prince ? et que fait-on pour mériter celle de notre Dieu ? On étudie tout ce qui peut plaire aux Grands ; y eût-il danger de sa vie, on s'expose à tout, on se gêne en tout pour mériter leur approbation. Nous n'ignorons pas ce qui plaît à Dieu : faisons-nous beaucoup de frais pour nous rendre dignes de son amour ? que sacrifions-nous pour ne lui pas déplaire ? Voilà ce qui paroît aussi incompréhensible que ce qui l'est en effet. On comprendra un jour ce mystere d'iniquité ; mais sera-ce pour remédier au désordre ? Si nous ne prévenons ces cuisans regrets par notre pénitence, tirerons-nous alors quelque fruit de notre étonnement ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim,

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur

judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Sur les divers accidens de la vie.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que notre vie est pleine d'événemens qui en font tout le fonds et comme toute l'économie. Peu de jours parfaitement sereins : sans rappeler ici tous les accidens de l'enfance dans lesquels la Providence nous a singulierement assistés, pensons seulement à cette multiplicité d'événemens qui accompagnent également la destinée des Grands et des petits, des riches et des indigens, de ceux qui vivent dans l'obscurité et de ceux qui brillent sur les plus beaux théâtres. De combien de mauvais pas, de combien d'inégalités sont pleins tous les chemins! Quelle vicissitude continuelle, bon Dieu, de haut et de bas! quel tas de révolutions dans la vie des plus heureux du siecle! Tel étoit, il y a vingt ans, dans la plus haute faveur, qui est aujourd'hui dans un oubli vil et obscur, à qui il ne reste plus qu'un affligeant souvenir de ses aventures. Combien de gens mendient aujourd'hui les bonnes graces et la protection de ceux qu'ils ont produits! combien de gens dépendent de la bienveillance de ceux dont ils ont fait la fortune!

De tant de grandes Maisons qui tiennent un si haut rang dans l'histoire, que reste-t-il aujourd'hui que le nom! leurs terres, leurs charges, leurs dignités ont passé à des étrangers ; le nom même a passé à d'autres familles. Que de riches négocians deviennent tous les jours les débiteurs de leurs commissionnaires et de leurs facteurs! A peine a-t-on meublé richement une maison, à peine a-t-on acheté une terre, qu'on se voit obligé de les céder à un créancier. Un naufrage, une perte, une banqueroute, un procès perdu renverse toute une famille. L'amitié la mieux cimentée se dément. L'ambition, l'intérêt, la passion rendent méconnoissables jusqu'aux parens. L'estime et l'amitié suivent les fortunes. Un accident, une maladie fait changer de face aux plus zélés Courtisans. Mais que d'événemens tristes, fâcheux dans les plus heureuses familles! peu d'enfans qui ne soient tôt ou tard un sujet de beaucoup de chagrins. Y a-t-il beaucoup de mariages heureux, et dans ceux qui sont les plus assortis, que d'événemens inquiétans et bizarres! Trouvez une condition exempte de chagrins ; imaginez un état à l'abri des fâcheux accidens de la vie ; nous avons en nous-mêmes un fonds fécond en inquiétudes, en chagrins qui croissent avec nos années. C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une sagesse admirable vous avez voulu nous faire sentir que nous vivons dans un lieu d'exil, et que nous ne pouvons être heureux que dans le Ciel, notre chere patrie.

SECOND POINT.

Considérez quelle folie c'est de chercher sa félicité sur la terre. Il n'y a que Dieu seul qui puisse nous rendre heureux. Mais quelle perte ne faisons-nous point si nous ne profitons pas du moins des fâcheux accidens de cette vie! nul de

ces événemens que nous ne puissions mettre à profit. Et l'on peut dire que c'est la fin que Dieu se propose en les permettant. Rien n'est plus propre pour nous détacher du monde, et pour nous en donner du dégoût. Ces amertumes dont Dieu détrempe les douceurs de la vie, peuvent servir merveilleusement à prévenir les illusions où la plupart des gens sont touchant le service de Dieu, et à nous persuader une vérité dont il nous intéresse si fort d'être convaincus, qui est, qu'il n'y a de véritable félicité sur la terre que dans une vie véritablement Chrétienne. Tout le monde n'est pas appelé à l'état Religieux, mais tout le monde est obligé de se sanctifier dans son état. Les fâcheux accidens, les événemens les plus tristes servent à rendre une vie Chrétienne plus estimable, parce qu'elle apprend seule le secret de ne point sentir les chagrins que causent ces tristes événemens. Les plus grands Rois ne sauroient empêcher que les croix ne naissent jusque sur le trône, Dieu en a semé par-tout. La vertu chrétienne sait seule en émousser toutes les pointes. Elle seule par le moyen de la grace tranquillise l'esprit, réjouit le cœur, dissipe nos frayeurs et nos craintes, et fait goûter à l'ame une joie qui est un avant-goût de celle des Bienheureux. Qu'on décrie tant qu'on voudra par de fades plaisanteries la modestie, la vie unie, mortifiée et retirée des gens de bien : on est obligé de leur porter envie. Il n'y a qu'eux qui soient véritablement heureux sur la terre malgré les événemens les plus fâcheux.

Faites, Seigneur, par votre grace que je goûte si bien ces vérités expérimentales, que je sache profiter de tous les événemens, et que j'expérimente moi-même combien cette vie chrétienne a de véritables douceurs sur la terre.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ Domine; quam abscondisti timentibus te. Ps. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent.

Quid mihi est in cœlo ! et à te quid volui super terram ! Psal. 72.

Qu'ai-je à désirer dans le Ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Les établissemens sur la terre ne sont pas, à proprement parler, des demeures fixes ; ce ne sont que des routes, des voies que chacun prend pour arriver au terme de la vie des hommes, qui est l'éternité. Il y a bien des mauvais pas dans chaque voie, tout chemin est raboteux, tout est plein de haut et de bas ; il n'y a point de meilleure route. Cette vie est, pour ainsi dire, une navigation ; la mer est orageuse, pleine d'écueils, sujette à bien des tempêtes ; les coups de vent y sont fréquens et violens. Lorsqu'on se croit en haute mer, il faut bien des fois relâcher à la rade ; le vent change, on va rarement à pleines voiles, et fort souvent à la rame. Toutes les côtes sont dangereuses, et les écueils qu'on ignore sont encore plus à craindre que ceux qu'on connoît. Tout cela signifie qu'il faut s'attendre à bien des événemens durant cette vie ; peu qui soient agréables, presque tous fâcheux. Résolvez-vous, non pas à les éviter tous, vains efforts! mais à profiter de tous pour le Ciel. Gardez-vous bien de murmurer contre la Providence ; vous connoîtrez un jour qu'il ne vous est rien arrivé qui n'ait été utile pour votre salut.

2°. En regardant tous ces événemens comme des marques que Dieu vous donne de l'amour qu'il vous porte, non-seulement ne vous en plaignez jamais, mais remerciez-en Dieu chaque fois, cet accident, quelque incommode qu'il soit, vous étoit nécessaire, pour vous détacher du monde et de la vie. Il n'y a que cette considération qui puisse les adoucir, et les rendre fructueux.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINTE HEDWIGE, VEUVE.

SAINTE HEDWIGE, bien plus illustre par sa haute vertu que par la noblesse de son sang, étoit fille du Prince Bertold, Duc de Carinthie, Marquis de Moravie et Comte de Tyrol, et d'Agnès, fille de Rotlech Marquis dans l'Empire. Elle eut quatre freres et trois sœurs, dont la premiere nommée Agnès fut mariée à Philippe-Auguste Roi de France; la seconde épousa André Roi de Hongrie, et fut mere de sainte Elisabeth, et la troisieme s'étant consacrée à Dieu dans la Religion, fut Abbesse de Lutzing en Franconie. Hedwige vint au monde vers la fin du douzieme siecle. Dieu l'avoit douée d'un naturel si heureux, et de tant de belles qualités, qu'on doute s'il y eut jamais une Princesse plus accomplie. Elle joignit à la grandeur de sa naissance une pureté de mœurs et une innocence qui éleva la noblesse de son ame beaucoup au-dessus de celle de son sang. Elle eut l'esprit mûr dès l'enfance; toutes ses inclinations parurent si portées à la vertu dès le berceau, qu'on eût dit qu'elle étoit née Chrétienne. On la mit toute jeune dans le Monastere des Bénédictines de Lutzing, où on eut plus à admirer en elle qu'à lui apprendre. Elle ne trouvoit point

de plus doux plaisir que d'être au pied des Autels, ou à genoux devant l'image de la sainte Vierge; et quoique naturellement elle aimât la lecture, elle ne put jamais trouver de goût que dans les livres de piété.

L'éclat et la grandeur de sa Maison ne l'éblouirent jamais, et si elle eût pu être dispensée d'obéir à la volonté de ses parens, elle n'eût jamais embrassé que l'état Religieux, et elle eût été la plus humble des Religieuses. Mais Dieu qui pour confondre les faux prétextes des gens du monde, se plaît à donner de temps en temps des exemples de la plus haute sainteté dans tous les états, l'avoit destinée pour être un modele de perfection dans celui du mariage. Elle n'avoit que douze ans lorsqu'elle fut mariée au Prince Henri Duc de Silésie et de Pologne. Ce nouvel état fit éclater en elle de nouvelles vertus. Elle fit profession d'abord de piété dès qu'elle parut à la Cour, et loin de vouloir ménager l'esprit du monde qui regne toujours à la Cour, elle ne reconnut jamais d'autres devoirs que ceux que sa Religion autorisoit, ni d'autre mérite que celui qui étoit fondé sur la vertu chrétienne, et c'étoit mal faire sa cour à la Princesse que de paroître trop mondain.

Elle s'étudia d'abord à connoître l'humeur et le naturel du Duc son mari, et elle s'appliqua avec soin à lui plaire; et en effet elle lui plut si fort, qu'en gagnant son cœur, elle le gagna à Dieu; et profitant de la complaisance qu'il avoit pour elle, elle en fit un des plus chrétiens et des plus vertueux Princes de l'Allemagne. Elle se proposa de chercher son salut dans l'éducation de ses enfans, persuadée que c'étoit un des principaux devoirs de son état. Elle en eut trois fils, qui furent Henri, Boleslas et Conrad; et trois filles, Agnès, Sophie et Gertrude. Une de ses pratiques de piété durant les neuf mois de sa grossesse,

c'étoit de vivre dans une parfaite continence, du consentement de son mari, passant tout ce temps dans une espece de retraite. La priere, les pratiques particulieres de dévotion, la lecture des livres de piété, et les bonnes œuvres partageoient tout son temps. Une de ses maximes, c'étoit que plus on étoit grand par sa naissance, plus devoit-on l'être par ses vertus; et que plus on est élevé, plus est-on obligé de donner de bons exemples.

Sétant chargée du soin d'élever elle-même ses enfans dans les sentimens les plus purs de la Religion et de la vertu, elle eut la consolation de les voir tous aussi distingués par leur piété, que par les grandes qualités qui les rendirent illustres dans toutes les Cours de l'Europe. Henri son aîné, qui fut héritier des Etats du Duc son pere, le fut aussi de sa piété; c'est ce qui lui acquit le surnom de Pieux. La vertueuse Princesse n'apporta pas moins d'application pour régler sa maison, et pour en faire une famille toute Chrétienne. Demoiselles, Dames d'honneur, domestiques, tout étoit en regle, tout se ressentoit de la piété de la Duchesse; tout publioit, par je ne sais quel air chrétien et modeste, l'éminente vertu de la Maîtresse qu'ils servoient.

On ne pouvoit voir sans admiration qu'une jeune Princesse qui possédoit éminemment toutes les belles qualités qui brillent si fort dans le monde, au milieu d'une Cour pompeuse, aimée avec tendresse d'un Epoux magnifique et puissant, estimée, respectée, applaudie de tout le monde, à la fleur de son âge, vécût plutôt en Religieuse qu'en Souveraine, et passât ses jours dans la retraite et dans l'austérité. Mais ce qui est encore plus merveilleux, c'est que n'ayant que vingt ans, et son mari n'en ayant pas encore trente, elle lui persuada de vivre jusqu'à la mort en parfaite continence, et ce fut entre les mains de leur Evêque qu'ils allerent déposer le vœu so-

cret qu'ils en firent à Dieu. Depuis ce jour-là le Duc et la Duchesse firent des progrès prodigieux dans la voie de la perfection. Sainte Hedwige sentit son cœur embrasé d'un nouveau feu divin; tous ses désirs, ses soupirs n'étoient plus que pour le Ciel, et elle ne se regarda plus que comme la mere des orphelins, des veuves et des pauvres. Elle en nourrissoit tous les jours un grand nombre dans son palais, tous les jours elle en avoit plusieurs à sa table qu'elle servoit de ses propres mains; et l'on avoit coutume de dire que la visite des pauvres malades dans les hôpitaux étoit les seuls divertissemens de la Princesse. Elle porta le Duc Henri son mari à bâtir à quelque distance de Breslaw, Ville Capitale de la Silésie où ils demeuroient, le grand et célébre Monastere de Trebnitz, où elle établit des Religieuses de l'Ordre de Cîteaux. Le Duc l'avoit richement fondé; la Sainte en augmenta si fort le revenu, qu'il avoit de quoi entretenir mille personnes. On y recevoit toutes les veuves et les filles qui vouloient s'y consacrer à Dieu. Le nombre des Religieuses fut d'abord de plusieurs cents, à la tête desquelles étoit la Princesse Gertrude fille de notre Sainte. Ce Monastere devint bientôt et l'école de la perfection, et l'asile de l'innocence. Sainte Hedwige prit encore le soin d'y élever beaucoup de jeunes Demoiselles pauvres ou orphelines, et plusieurs autres filles de basse condition, mettant les unes en Religion, mariant les autres, et donnant à toutes les moyens de faire leur salut.

Elle n'avoit jamais eu de goût pour la parure, mais depuis son vœu elle s'habilla encore plus simplement; jamais personne ne fut habillée avec plus de modestie, et son exemple corrigea bientôt le luxe et la vanité des Dames de la Cour, comme la piété exemplaire du Duc réforma les mœurs des Courtisans, et leur conduite. Comme la Sainte

passoit la plus grande partie du temps dans le Monastere de Trebnitz avec les Religieuses, elle se détermina enfin avec l'agrément du Prince à en prendre l'habit, sans en faire les vœux, quoiqu'elle en observât avec plus de ponctualité qu'elles toutes les Regles. Elle ne vouloit point qu'on la distinguât en rien. Elle s'abaissoit aux offices les plus vils de la maison. C'est à moi, disoit-elle aux Sœurs, à faire ce qu'il y a de plus abject : vous êtes les Epouses de Jesus-Christ, et je ne suis qu'une de ses servantes. Ces sentimens l'obligeoient de prendre toujours la derniere place au chœur, au réfectoire, dans l'assemblée; c'étoit-là le seul usage qu'elle faisoit de son droit de Fondatrice; rien ne put jamais vaincre son humilité.

Sa tendresse et sa reconnoissance pour Jesus-Christ crucifié lui inspira un si ardent désir de souffrir pour son amour, que ses Directeurs eurent bien de la peine à mettre quelques bornes à ses pénitences. Jeune, délicate, d'une complexion foible, elle portoit jusqu'à l'innocent excès les macérations de sa chair. Elle jeûnoit tous les jours, excepté le Dimanche et les plus grandes Fêtes de l'année. Elle s'étoit interdit absolument l'usage de la viande. Dans une grande maladie le Légat du Saint-Siege en Pologne lui ordonna d'user de toutes sortes d'alimens, elle obéit, mais elle assura depuis que cette délicatesse avoit plus exercé sa patience que sa douloureuse maladie. Le Dimanche, le Mardi et le Jeudi elle mangeoit du poisson et du laitage; le Lundi et le Samedi elle ne prenoit que des légumes; le Mercredi et le Vendredi elle jeûnoit au pain et à l'eau. Elle portoit jour et nuit un rude cilice, et une ceinture qui étoit toute chargée de sang caillé. Elle marchoit les pieds nus sur la neige et sur la glace; le froid ayant fait fendre ses pieds, ses vestiges ensanglantés marquoient d'ordinaire par où elle avoit passé. Son lit étoit con-

venable à la qualité d'une si grande Princesse; mais elle ne couchoit que sur des ais. Ses veilles étoient excessives. Elle prenoit à peine deux ou trois heures de repos, avant Matines, après lesquelles elle passoit le reste de la nuit en prieres, qu'elle n'interrompoit que par de sanglantes disciplines, dont la rigueur paroissoit jusque sur le pavé ensanglanté. Quand ses indispositions l'obligeoient à quelques ménagemens, elle souffroit qu'on lui donnât une paillasse couverte seulement d'un gros drap. Une vie si austere l'amaigrit si fort, que ce n'étoit plus qu'un squelette. Elle entendoit le matin toutes les Messes avec une dévotion qui en inspiroit aux moins dévots; elle communioit très-souvent, et elle goûtoit à la Communion ces ineffables douceurs dont Dieu favorise les ames ferventes et mortifiées. Mais nulle grande vertu sans croix, nul Saint sans de grandes épreuves.

Conrad Duc de Kirn ou de Cirne entra sur les terres de Henri mari de notre Sainte. Le Duc de Pologne donna bataille, et ayant été blessé, fut fait prisonnier. Hedwige ressentit vivement ce fâcheux accident, mais sa tranquillité n'en fut pas altérée. Elle se contenta de dire à ceux qui lui avoient apporté cette triste nouvelle, qu'elle espéroit de le voir bientôt délivré et guéri de ses blessures. Conrad ne voulant point le mettre en liberté, quelque raisonnables que fussent les conditions de paix qu'on lui avoit proposées, obligea le jeune Prince Henri fils de la Sainte à lever une armée pour l'aller retirer de force. Hedwige eut horreur du sang; c'est ce qui la fit résoudre d'aller elle-même trouver Conrad, et de s'exposer seule pour le salut de tous les autres. Conrad la voyant fut saisi d'une respectueuse frayeur; il oublia sa fierté qui l'avoit rendu inflexible, accorda à la Princesse tout ce qu'elle lui demanda, fit la paix, et mit en liberté le Duc de Pologne. Ce Prince étant mort peu de temps

après, on admira la constance et la supériorité de vertu de notre Sainte. Elle vit expirer le Duc avec des yeux secs, et dit aux Religieuses de Trebnitz qui témoignoient assez par leurs larmes combien elles étoient sensibles à cette perte, qu'il falloit recevoir avec soumission les ordres de la Providence et durant la vie et à la mort. Dieu remit encore, trois ans après, cette constance héroïque de notre Sainte à une aussi rude épreuve par la mort du Duc Henri le Pieux son fils qui fut tué dans un combat contre les Tartares. Elle soutint cette perte, qu'elle sentoit vivement, avec une résignation et une tranquillité qui a peu d'exemples; et il parut combien elle étoit morte à la chair et au sang. Quoiqu'elle fît pour dérober à ses Filles les graces extraordinaires dont Dieu combloit son ame, et les consolations célestes dont son cœur étoit inondé dans l'oraison, ses soupirs, ses pieux élans, ses douces larmes manifestoient assez ces faveurs divines; elles ne tarrissoient point quand elle parloit de Dieu; ses entretiens de l'amour de Jesus-Christ touchoient quelquefois jusqu'aux larmes. Au seul nom de Marie on la voyoit tressaillir de joie, et l'ardeur de son amour se montrait d'abord sur son visage. Dieu la favorisa du don des miracles et du don de prophétie; et long-temps avant sa derniere maladie, elle prédit le jour de sa mort. Quoique toute sa vie n'eût été qu'une préparation à ce grand jour, elle redoubla sa ferveur dès qu'elle vit approcher cette derniere heure. Durant sa derniere maladie, Dieu lui fit connoître beaucoup de choses qu'elle n'avoit jamais apprises ni entendues de personne. Elle voulut recevoir les derniers Sacremens dans un temps où il ne paroissoit pas qu'elle fût plus malade. Mais on reconnut bientôt qu'elle étoit instruite de l'heure de sa mort; car peu après les avoir reçus, elle passa tranquillement au repos du Seigneur, le 14 d'Octobre de l'an 1243,

après avoir passé, par une espece de miracle continuel, quarante années entieres dans ces grandes austérités, qui confondent la délicatesse et la lâcheté des gens du monde.

Son corps fut enterré dans l'Eglise du Monastere de Trebnitz, avec la pompe et la solemnité qui étoit due à une si sainte Princesse. Les miracles rendirent bientôt son tombeau glorieux. On travailla sans cesse à sa canonisation, qui se fit solemnellement le 15 d'Octobre de l'an 1267, vingt-quatre ans après sa mort, par le Pape Clément IV. On assure que ce Pape se préparant à cette canonisation, demanda à Dieu en célébrant la Messe, qu'il lui plût guérir par l'intercession de sainte Hedwige une fille aveugle, pour preuve de sa sainteté; et à l'instant même cette fille fut guérie. Le Corps de la Sainte fut levé de terre l'année suivante le 17 d'Août, rendant une odeur suave, qui fit l'admiration et la joie de tous les assistans. Ses chairs étoient toutes consumées, hors trois doigts de la main gauche qui tenoient une petite image de la sainte Vierge qu'elle avoit portée sur elle toute sa vie; elle la tenoit à l'heure de sa mort, et elle la serra si fort avec ces trois doigts, que ne pouvant la lui ôter, on l'enterra avec elle. Le Pape Innocent XI a fixé sa fête au 17 du mois.

La Messe de ce jour est à l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Beatam Hedvigen à sæculi pompa ad humilem tuæ Crucis sequelam toto corde transire docuisti: concede ut ejus

O Dieu, qui avez appris à la Bienheureuse Hedwige à renoncer de tout son cœur aux pompes du siecle, pour suivre l'humilité de votre

meritis et exemplo discamus perituras mundi calcare delicias, et amplexu tuæ Crucis omnia nobis adversantia superare. Qui vivis et regnas, etc.

Croix : accordez-nous par ses mérites et à son exemple que nous apprenions à mépriser les fausses délices du monde, et à surmonter par l'amour de votre Croix, toutes les adversités de la vie. Vous qui vivez et régnez, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

MULIEREM fortem quis inveniet! procul, et de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit : reddet ei bonum, et non malum, omnibus diebus vitæ suæ. Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum. Facta est quasi navis institoris, de longè portans panem suum, et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis et cibaria ancillis suis. Consideravit agrum et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam. Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum. Gustavit, et vidit quia bona est negotiatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus. Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum : manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. Non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim

QUI trouvera une femme forte! elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouilles ; elle lui rendra le bien, et non le mal, pendant tous les jours de sa vie ; elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle est comme le vaisseau d'un Marchand, qui apporte son pain de loin. Elle se leve lorsqu'il est encore nuit ; elle a partagé le butin à ses domestiques, et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ, et l'a acheté : elle a planté une vigne du fruit de ses mains, elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon : sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent ; elle a étendu ses bras vers la

domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Stragulatam vestem fecit sibi : byssus et purpura indumentum ejus. Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum Senatoribus terræ. Sindonem fecit et vindidit, et cingulum tradidit Chananæo. Fortitudo, et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo : mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus.

pauvre. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des meubles de tapisseries ; elle se revêt de lin et de pourpre. Son mari sera illustre dans l'assemblée des Juges, lorsqu'il sera assis avec les Sénateurs de la terre. Elle a fait un linceul, et l'a vendu; et elle a donné une ceinture au Chananéen. Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse ; et la loi de la clémence est sur sa langue. Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfans se sont levés, et ont publié qu'elle étoit très-heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée. Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompeuse, et la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur, est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des Justes.

On a déjà dit plusieurs fois que l'Église donne le nom de livre de la Sagesse à tous les ouvrages de Salomon. L'Épitre de ce jour est tirée du 31.e chapitre des Proverbes de ce Roi. Le nom de Proverbes ne doit point s'entendre ici dans sa signification triviale. Il marque en cet endroit, des sentences, des maximes, des leçons courtes et instructives, écrites d'un style concis et sentencieux.

RÉFLEXIONS.

Qui trouvera une femme forte? c'est-à-dire, une femme qui ait assez de force d'esprit pour ne se pas laisser éblouir à tant de faux brillans qui charment les petits génies; assez de pénétration d'esprit pour découvrir la bizarrerie d'une mode, la pitoyable vanité d'une parure, la caducité d'une fortune éclatante, le poison et l'iniquité des maximes du monde, et assez de courage pour mépriser ce qui ne donne aucun mérite, et assez de religion et de sagesse pour n'estimer que la vertu. Voilà ce que l'Esprit-Saint a raison de trouver rare. Il est étonnant cependant qu'une femme de ce caractere soit si rare. Il y a bien des femmes qui ont de l'esprit, on en trouve même d'un génie noble, pénétrant, solide et élevé, qui ont des sentimens très-chrétiens, et une générosité supérieure à leur sexe; cependant peu de celles-là même qui ne se laissent éblouir par le faux éclat, peu qui ne trouvent du mérite dans la beauté, encore moins qui n'ayent de la passion pour les parures, pour cent inutilités, pour la bagatelle. La vanité a un ascendant impérieux sur leur esprit et sur leur cœur. Le désir de primer, de briller, domine. Sur quoi roulent leurs ingénieux entretiens? une mode, une coiffure, une étoffe, un ajustement, une livrée, un meuble, font le sujet de leurs brillantes et longues assemblées; rien n'est plus mince, rien n'est plus vide, rien n'est plus pitoyable pour l'ordinaire que leurs conversations; le vide et l'inutilité de la vie caractérisent ces beaux génies. D'où peut venir cet étonnant dérangement, aujourd'hui si universel? A la vérité, l'éducation contribue beaucoup à avilir des esprits, qui naturellement seroient solides: mais la raison et la réflexion seroient bien capables de redresser

ce que l'éducation auroit pu inspirer de défectueux. La source de ces dérangemens, c'est le manque de piété. C'est l'esprit du monde, qui s'étant une fois emparé de l'esprit et du cœur d'une femme, laisse peu de liberté à sa raison et à sa Religion. Dès qu'on devient mondain, on devient peu Chrétien; et dès-lors, l'esprit, le cœur, les plus nobles inclinations, les sentimens les plus vrais, tout dégénere. Voulez-vous trouver une femme forte, c'est-à-dire, d'un vrai mérite, et qui soit véritablement respectable: cherchez une femme véritablement vertueuse, Chrétienne, qui ne met son mérite que dans le parfait accomplissement de tous ses devoirs; une femme modeste, sage, qui aime la retraite, et qui fuit une ridicule ostentation. L'Epître de ce jour en fait le portrait, et sainte Hedwige en est un modele. La crainte de Dieu, qui est le principe de la véritable sagesse, et comme la base, dit le Sage, de toutes ses belles qualités; le soin de bien vivre avec l'Epoux que le Ciel lui a donné, et de conserver l'union et la paix dans sa famille, est une de ses principales occupations; et la vigilance sur toute sa maison, et l'application à y maintenir le bon ordre, font son étude. Une femme n'a du mérite qu'autant qu'elle a de la piété.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Simile est regnum Cœlorum thesauro abscondito in agro: quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius

En ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache; et de la joie qu'il en a, il va ven-

vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

dre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Combien un état de tiédeur est à craindre.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point d'état d'où il soit plus difficile de sortir que de l'état de tiédeur. Pour sortir d'un état dangereux pour le salut, il faut

connoître qu'on est dans cet état, et en connoître le danger; et c'est justement ce qu'une ame tiede ne connoît pas. Qu'un pécheur soit plongé dans les plus grands desordres, il n'a pas de la peine à connoître le danger où il est. Il y a toujours des momens heureux dans lesquels, à la faveur du moindre rayon de la grace, il découvre tant de difformités dans son ame, qu'il est le premier à déplorer son malheur; et cette connoissance et cet aveu si salutaire rendent sa conversion moins difficile. Une ame tiede manque toujours de ce secours, parce qu'elle ne croit jamais être dans la tiédeur. On peut dire que dès qu'on connoît qu'on y est, on commence de n'y être plus. Ce n'est guere que dans la ferveur qu'on découvre le malheur d'une vie tiede; et voilà ce qui rend le retour d'une ame lâche si difficile : car par quelle voie lui persuadera-t-on qu'elle est dans cet état, puisque l'aveuglement est le premier effet de la tiédeur. Comme cette ame ne se relâche que peu-à-peu, elle s'apprivoise insensiblement avec le péché, elle s'accoutume à ses défauts, et enfin elle s'y plaît. Rien ne la frappe dans cet état, et elle ne se défie jamais de rien. On ne trouve jamais rien de nouveau en soi-même qui scandalise. On tombe dans la tiédeur sans omettre un seul de ses exercices de piété. La tiédeur prend toujours sa naissance des imperfections qui se glissent insensiblement dans ses exercices; et on se dérobe à soi-même la vue de beaucoup de défauts réels, par l'apparence d'une fausse vertu; et voilà ce qui contribue tant à rendre ce mal presque incurable. Il semble même que Dieu qui fait tant de bruit pour éveiller le pécheur, se tait, et empêche le bruit qui pourroit réveiller une ame tiede; comme s'il vouloit la laisser mourir dans son assoupissement. Je commencerai, dit-il, à vous vomir. Je commencerai : ce ne sera donc pas tout-à-coup, mais insensiblement, peu-à-peu, sans

sans éclat, sans clameur, de peur, pour ainsi dire, qu'on ne s'en apperçoive : en sorte qu'une ame est rejetée, est réprouvée sans qu'elle appréhende de l'être, sans qu'elle se défie le moins du monde du malheureux état où elle est. Sur quoi donc peut-on espérer qu'elle en voudra sortir ? Bon Dieu, y a-t-il un état en cette vie plus à craindre ?

SECOND POINT.

Considérez que le malheur d'une ame tiede est d'autant plus grand, que, dans ce pitoyable état, les conseils des meilleurs amis, les plus salutaires avertissemens d'un sage Directeur, d'un Supérieur zélé, les bons exemples, tout est mal reçu ; et cette insensibilité, cet endurcissement va quelquefois si loin, qu'on diroit qu'une personne est obsédée. Rien ne frappe, rien ne touche, pas même ce qui effraie les plus grands pécheurs. La foi paroît éteinte en elle, la raison même interdite ; on voit en elle des marques sensibles d'un funeste abandon de Dieu et d'une réprobation certaine. Tout le monde doit craindre un état si funeste, mais ceux-là le doivent appréhender plus que personne, qui exhortent les autres à la pratique des vertus qu'eux-mêmes n'ont pas. Ces personnes si zélées pour la perfection des autres, et qui savent si bien reprendre les moindres défauts, tombent d'ordinaire dans la tiédeur, s'ils ne pratiquent ce qu'ils enseignent, s'ils négligent de corriger leurs propres imperfections, et s'ils se dispensent eux-mêmes de la pratique des vertus qu'ils conseillent. On a vu, dit saint Bonaventure, les plus grands pécheurs sortir de leurs désordres, et faire une sincere pénitence ; mais on n'a presque jamais vu une ame tiede sortir de sa langueur. En effet, qui peut la toucher, cette ame, qui depuis un long-temps ajuste la connois-

sance des plus terribles vérités de la Religion avec des infidélités continuelles ? ce ne seront point ces effrayantes vérités remâchées sans goût depuis si long-temps : ce ne seront point les bons exemples avec lesquels elle s'est comme apprivoisée. Mais, mon Dieu, que serviront toutes ces réflexions à une ame qui languit dans la tiédeur ? On revient rarement d'une fievre lente, à moins que par un miracle de votre miséricorde, vous ne lui fassiez vous-même connoître son malheur. Se reconnoîtra-t-elle jamais à ce portrait, si vous ne lui dites intérieurement, d'une voix bien forte, que c'est le sien ? et que lui servira-t-il de le reconnoître, si vous ne lui donnez une puissante grace qui la fasse sortir de ce malheureux état ? Accordez-nous-la cette grace ; car je suis bien résolu de n'y plus résister.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne derelinquas me, neque despicias me Deus salutaris meus. Psal. 26.

Ne m'abandonnez pas, Seigneur ; pourriez-vous me rejeter lorsque je mets en vous seul l'espérance de mon salut ?

Concaluit cor meum intrà me : et in meditatione mea exardescet ignis. Psal. 38.

Je sens une nouvelle ferveur, ô mon Dieu, allumez-la tous les jours davantage.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° UNE ame qui est dans la tiédeur reçoit peu de graces, parce qu'elle est trop infidelle à ce peu même qu'elle reçoit. Ses fautes sont toujours considérables, parce qu'elles sont toutes accompagnées d'un plus grand mépris, d'une malice plus volontaire, et d'une plus noire ingratitude que celles des autres pécheurs. Le mélange odieux de

bien et de mal qui fait le portrait d'une ame tiede, fait voir combien sa conduite est injurieuse à Dieu. Le bien apparent qu'elle fait, montre que ce n'est pas par oubli de Dieu qu'elle peche ; mais la maniere imparfaite et languissante dont elle fait ce peu de bien, montre le peu d'idée, ou pour mieux dire le mépris qu'elle fait d'un Dieu qu'elle sert avec tant de nonchalance, d'indifférence et de dégoût. Aussi peut-on dire que ce dégoût est mutuel, elle est dégoûtée de Jesus-Christ, et Jesus-Christ est dégoûté d'elle. Il ne faut donc pas s'étonner si ces sortes de gens au sortir d'une communion, sont aussi prêts à retomber dans leurs anciens défauts, et à commettre leurs premieres fautes, que s'ils n'avoient pas communié. Concevez l'horreur que vous devez avoir de ce funeste état, et jusqu'à quel point vous devez le craindre. Pour nourrir cette horreur, et pour vous éloigner de cet état, pensez au commencement de vos prieres, de vos exercices de Religion, de vos bonnes œuvres, de quelle maniere vous devez les faire, pour les faire avec ferveur.

2.° La tiédeur est un grand mal, mais il naît toujours d'une source fort légere. On ne tombe pas dans ce malheur tout-à-coup, ni par des fautes grieves, mais parce qu'on appelle distractions volontaires, infidélités ordinaires, péchés veniels habituels, négligences dans ses devoirs, etc. Soyez donc d'une attention extraordinaire pour éviter les moindres imperfections volontaires : les plus petites fautes faites de propos délibéré conduisent à la tiédeur.

O 2

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT LUC, EVANGÉLISTE.

SAINT LUC, surnommé l'Evangéliste, non-seulement parce qu'il a été choisi par les Apôtres pour aller annoncer aux peuples l'Evangile de Jesus-Christ, ce qui lui est commun avec les saints Philippe, Thimothée, Tite, Silas, Sosthene, Tichique, et autres; mais singuliérement parce qu'il a été choisi de Dieu pour écrire l'Evangile, c'est-à-dire, l'histoire de la vie, de la mort, des miracles et de la doctrine de Jesus-Christ, ce qui ne convient qu'aux Auteurs sacrés, tels que sont saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean.

Saint Luc que saint Paul appelle quelquefois Lucius pour rendre son nom un peu plus Latin, étoit d'Antioche, ville Métropole de Syrie: il étoit Gentil d'origine, né dans le Paganisme, et converti par saint Paul dont il étoit parent, et dont il devint depuis le Disciple, l'ami particulier, le compagnon de ses voyages, et l'historien. Il avoit été instruit en sa jeunesse dans les sciences humaines, et comme il avoit beaucoup d'esprit, il y avoit fait de grands progrès. Ses écrits font juger qu'il avoit une grande connoissance de la langue Grecque, car son style est plus poli, plus éloquent que celui des autres Ecrivains sacrés; c'est ce qui fait crôire qu'il étoit plutôt Grec que Syrien d'origine. Quelques-uns ont cru qu'il étoit Juif de naissance, et du nombre des septante Disciples, et qu'il étoit le compagnon de Cléophas, et l'un des deux Disciples auxquels le Sauveur s'apparut en allant à

Emmaüs. Mais cet Evangéliste nous assure lui-même qu'il n'a écrit son Evangile que sur le rapport de ceux qui avoient vu Jesus-Christ, et qui avoient été témoins de ses actions : *Selon que nous les avons apprises de ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement* (a), c'est-à-dire, des Apôtres. Ce qui prouve qu'il n'avoit pas vu le Sauveur. Il étoit Médecin, et saint Paul nous l'apprend lui-même dans son Epître aux Colossiens, par ces paroles : *Luc le Médecin qui m'est très-cher, vous salue* (b); et saint Jérôme ajoute qu'il étoit très-habile dans cette profession : il ne l'étoit guere moins dans l'art de la peinture ; mais nous n'avons de lui que le portrait de la sainte Vierge, que l'ancienne tradition assure être de la main de saint Luc.

Saint Paul étant à Antioche y trouva Luc son parent, homme d'esprit, estimé par ses belles qualités de toute la ville, mais enseveli dans les ténebres du Paganisme, dans lequel il avoit été élevé. Le saint Apôtre ne lui eut pas plutôt parlé de Religion, que la grace dissipa toutes ses ténebres. Luc fut baptisé, et devint le Disciple bien-aimé du saint Apôtre. Saint Jérôme l'appelle son fils spirituel, et saint Chrysostôme le fidelle compagnon de ses voyages et de ses travaux. Saint Luc passa avec saint Paul, de Troade en Macédoine, dans le premier voyage que cet Apôtre fit en Grece vers l'an 51, après sa séparation d'avec saint Barnabé dont saint Luc prit la place ; et depuis ce temps-là il ne le quitta point. Ayant demeuré quelque temps avec saint Paul à Philippes en Macédoine, et parcouru avec lui les villes de la Grece, où la moisson devenoit tous les jours plus abondante, saint Luc eut la consolation de converser avec plusieurs des Apôtres et des Disciples de Jesus-Christ, et d'apprendre d'eux toutes les circonstances de sa vie, de sa

(a) *Luc* 1. (b) *Coloss.* 4.

passion, de sa résurrection, de ses miracles et de sa doctrine. Ce fut en ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an 53, que saint Luc étant en Achaïe fut inspiré par l'Esprit-Saint d'écrire son Evangile. Saint Matthieu et saint Marc avoient déjà écrit les leurs. Mais ils avoient omis bien des faits singuliers de la vie du Sauveur, et pour y suppléer, quelques faux Apôtres s'étoient ingérés à en composer des histoires remplies de fables. Dieu choisit saint Luc pour apprendre la vérité aux Fidelles, et lui donna la pensée d'écrire l'Evangile. Les particularités de la vie de la sainte Vierge et de l'Enfance de Jesus-Christ que saint Luc nous a conservées, son Cantique et les réponses qu'elle fit à l'Ange, le détail de son voyage vers Elizabeth et Zacharie, et ce que l'Evangéliste remarque que Marie, à mesure qu'il arrivoit quelque chose de nouveau au Sauveur, *ne perdoit rien de tout cela, et s'en entretenoit en elle-même.* Toutes ces particularités font croire que saint Luc avoit eu le bonheur de connoître particuliérement la sainte Vierge, et d'apprendre de sa bouche plusieurs circonstances de sa vie et de celle de Jesus-Christ. Toute l'Eglise reconnut bien dans cet Evangile, l'Esprit-Saint qui l'avoit dicté. St. Paul et tous les Apôtres l'approuverent comme l'histoire abrégée et fidelle de la vie de Jesus-Christ, et comme l'un des livres sacrés de l'Eglise. Il fut bientôt reçu comme tel par-tout; et saint Paul envoyant par saint Tite et saint Luc sa seconde Lettre aux Corinthiens : *Tite est parti*, dit-il, *pour vous aller trouver ; nous avons aussi envoyé avec lui un de nos Freres, qui par l'Evangile s'est rendu recommandable dans toutes les Eglises ; et non-seulement cela, mais qui a été établi par les Eglises compagnon de notre voyage.* On ne doute point que ce ne soit de l'Evangile écrit par saint Luc, et que saint Paul avoit comme adopté, dont cet Apôtre parle quand il l'appelle son Evangile.

Evangelium meum, dans sa seconde Lettre à Timothée. Saint Luc adresse son Evangile à un nommé Théophile, que saint Ambroise, saint Epiphane, Origene ont pris pour un nom général, par lequel cet Evangéliste vouloit marquer tous ceux qui aiment Dieu. Mais saint Augustin, saint Chrysostôme et plusieurs autres ont cru que Théophile étoit un homme de qualité, ou un Gouverneur de Province converti au Christianisme. La maniere dont cet Evangéliste cite l'Ecriture, toujours conformément aux Septante, même dans les endroits où ils s'éloignent de l'Hébreu, fait assez juger qu'il n'étoit pas Juif d'origine; et la conformité que l'on voit entre son Evangile et ce que dit saint Paul dans sa premiere Lettre aux Corinthiens, est une grande preuve de ce que disent les anciens, que cet Apôtre avoit comme adopté cet Evangile. Ils racontent tous les deux en mêmes termes l'institution de l'Eucharistie; et saint Paul et saint Luc sont les seuls qui nous parlent de l'apparition de Jesus-Christ à saint Pierre le jour de la Résurrection. Tout le temps que saint Paul demeura en Macédoine, il parcourut presque toutes les villes de la Grece avec saint Luc. Ce n'étoit point simplement pour sa satisfaction particuliere que cet Apôtre avoit pris saint Luc pour son compagnon inséparable, c'étoit encore pour l'édification qu'il avoit voulu que ce cher Disciple lui fût associé pour l'accompagner dans ses voyages, et recueillir avec lui les aumônes des Fidelles, afin d'avoir un témoin irréprochable de son entier désintéressement. Car il ne suffit pas à un Apôtre d'être innocent et irrépréhensible, il doit être au-dessus de tout soupçon d'intérêt et de mauvaise foi. Saint Paul témoignoit en toute occasion l'estime qu'il faisoit du saint Evangéliste, et l'amour qu'il avoit pour lui. Il l'appelle son frere dans sa seconde Lettre aux Corinthiens, où il assure qu'il faisoit grand hon-

neur à l'Evangile, non-seulement par la pureté de ses mœurs et par l'éclat de sa haute vertu, mais encore par son grand zele. Aussi assure-t-il, dans le même endroit, qu'il étoit très-célebre dans toutes les Eglises ; il l'appelle même l'Apôtre des Eglises, et la gloire de Jesus-Christ : *Gloria Christi* (a).

Saint Luc ayant été envoyé avec saint Tite à Corinthe pour y porter cette seconde Lettre, il y travailla avec succès à cultiver cette florissante vigne du Seigneur. Saint Paul ne tarda pas de l'y venir rejoindre. Et c'est de là qu'il écrivit aux Romains, à qui il fit des recommandations de notre Saint sous le nom de Lucius son parent. Peu de temps après ils partirent ensemble pour l'Asie, et passerent par la Macédoine. Lorsqu'ils furent débarqués à Césarée en Palestine, saint Luc n'oublia rien pour détourner saint Paul d'aller à Jérusalem, effrayé de ce que le Prophete Agab prédisoit qu'on l'arrêteroit prisonnier, et qu'il seroit livré aux Gentils ; mais le voyant déterminé à y aller, malgré la connoissance qu'il avoit de tout ce qui devoit lui arriver, saint Luc ne voulut point abandonner le saint Apôtre ; il y fut avec lui, et l'accompagna dans la visite qu'il rendit à saint Jacques. Saint Paul y fut en effet arrêté par le Tribun Lysias, et envoyé à Félix Gouverneur de la Judée, qui le retint prisonnier pendant deux ans à Césarée, et qui en partant le laissa en prison pour faire plaisir aux Juifs. Si saint Luc ne put être le compagnon de ses souffrances et de ses chaînes à Césarée, il ne le quitta point dans sa prison tout le temps qu'il y fut, et partagea du moins avec lui les incommodités de sa prison et toutes ses peines. Il s'embarqua avec lui pour aller à Rome, où se devoit juger l'appel que cet Apôtre avoit interjeté à l'Empereur. On sait quels furent les dangers et

(a) 2. *Cor.* 2.

les peines qu'ils eurent à souffrir durant cette navigation. Rien ne put affoiblir l'attachement du fidelle Disciple pour le saint Apôtre : ni travaux, ni fatigues, ni mauvais traitemens. Ils arriverent à Rome sur la fin de l'hiver de l'an 61, et saint Luc voulut rester auprès de lui durant tout le temps de sa prison, qui fut de deux ans, pour l'assister, n'ignorant pas à quels dangers il s'exposoit au milieu d'une Ville où le seul nom de Chrétien irritoit la bile de tous les Idolâtres, d'une Ville qui étoit autant la Capitale du paganisme que de l'Univers. Saint Paul écrivant de sa prison aux Colossiens, fait mention de saint Luc, et de quelques autres de ses Disciples, qui faisoient toute sa consolation au milieu de ses liens. *Luc Médecin, notre cher frere*, dit-il, *et Demas vous saluent.* Et dans sa Lettre à Philemon écrite dans le même temps : *Epaphras*, dit-il, *qui est prisonnier avec moi pour Jesus-Christ, vous salue, aussi bien que Marc, Aristarque, Demas et Luc, les compagnons de mes travaux.*

Ce fut vers la fin de cette premiere captivité de saint Paul, l'an 63, que saint Luc composa son livre des Actes des Apôtres, c'est-à-dire, l'histoire des principales actions des Apôtres de Jesus-Christ, et de ce qui s'est passé de plus merveilleux et de plus édifiant dans la naissance de l'Eglise. Saint Luc après avoir donné dans son Evangile l'Histoire de la vie de Jesus-Christ, nous donne dans cet ouvrage l'histoire de la fondation et de l'établissement de l'Eglise. C'est un récit fidelle et abrégé des progrès que fit le Christianisme pendant les vingt-neuf ou trente premieres années qui suivirent l'Ascension du Sauveur. Certainement après la vie et la Doctrine du Sauveur rapportée dans l'Evangile, après tout ce qu'il nous avoit appris de la sainte Vierge, dont on peut dire qu'il a été le confident, il ne pouvoit nous proposer un plus grand et un plus

noble objet, il ne pouvoit rien faire de plus utile ni de plus important pour l'Eglise, soit qu'on regarde les grands exemples qu'il nous offre pour les mœurs, ou les instructions pour la doctrine. Il nous y représente, dit saint Chrysostôme, l'accomplissement de diverses choses que le Fils de Dieu avoit prédites, la descente du Saint-Esprit, le changement prodigieux qu'il a opéré dans l'esprit et dans le cœur des Apôtres. Nous y voyons le modele de la perfection Chrétienne dans la vie des premiers Fidelles, et la pratique des plus éminentes vertus; nous y admirons les opérations miraculeuses du Saint-Esprit dans la conversion des Gentils, et enfin cette merveille des merveilles qui est la fondation de l'Eglise Chrétienne.

Saint Luc a intitulé cet ouvrage les Actes des Apôtres, afin que nous y cherchassions, dit saint Chrysostôme, non pas tant les miracles qu'ils ont faits, que les actions saintes et les vertus qu'ils ont pratiquées. On croit que ce qui donna occasion à saint Luc de faire cet ouvrage, furent les faux actes des Apôtres qu'on répandit dès-lors, auxquels notre Saint voulut opposer une véritable et sincere histoire des actions de saint Paul et de saint Pierre. On ne lui attribue point d'autre ouvrage, si ce n'est la traduction grecque de l'Epître de saint Paul aux Hébreux.

Saint Paul après deux ans de prison ayant été mis en liberté, fit plusieurs voyages, non-seulement en Italie, mais encore dans des pays plus éloignés; quelques-uns même croient qu'il passa en Asie et dans la Grece, toujours accompagné de son cher Disciple saint Luc, qui revint avec lui à Rome, où Dieu l'appeloit avec saint Pierre pour y consommer leur martyre. Saint Luc n'abandonna point ces deux grandes lumieres de l'Eglise jusqu'à la mort.

Saint Epiphane dit qu'après la mort glorieuse

des saints Apôtres, saint Luc animé de leur esprit, et comme l'héritier de leur zele, annonça Jesus-Christ avec un succès merveilleux dans l'Italie, dans les Gaules, dans la Dalmatie et dans la Macédoine. Les Grecs assurent qu'il alla prêcher l'Evangile dans l'Egypte, dans la Thébaïde et la Lybie, faisant par-tout de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, et y semant ce grain mystérieux qui dans la suite y a produit cette foule de Martyrs, de Confesseurs et de Saints Anachoretes. Mais sans déterminer tous les lieux en particulier qu'il a sanctifiés par ses courses Apostoliques et par ses travaux, quel pays y a-t-il dans toute l'étendue de la Chrétienté, disent les Peres, que saint Luc n'ait pas éclairé de la lumiere de la foi par le livre de son Evangile, et par celui des Actes qu'Œcumenius appelle l'histoire de la conduite du Saint-Esprit dans la naissance de l'Eglise. Saint Jérôme dit qu'il mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, ayant été vierge toute sa vie. Saint Grégoire de Nazianze, saint Paulin et saint Gaudence assurent qu'il couronna par le martyre une vie si illustrée par tant de travaux. Nicéphore dit qu'il fut pendu par les Idolâtres à un olivier. Ce qui est certain, c'est qu'il est peu de Saints qui ayent tant souffert pour Jésus-Christ, et que sa vie seule est un glorieux martyre. Aussi l'Eglise dans son oraison le jour de sa Fête lui rend ce glorieux témoignage, qu'il a continuellement porté en son corps pour le nom de son divin Maître, la mortification de la Croix. On ne doute point qu'il ne soit mort en Achaïe. Son corps demeura à Patras jusqu'au milieu du quatrieme siecle, où son tombeau étoit glorieux par un grand nombre de miracles qui s'y faisoient tous les jours. Ce fut l'an 357, sous l'Empereur Constance, que son corps fut transporté d'Achaïe à Constantinople avec celui de saint André;

d'où il a été porté à Pavie, où il est honoré aujourd'hui, excepté le chef que saint Grégoire le Grand avoit rapporté à Rome en revenant de sa nonciature de Constantinople, et qu'on conserve dans l'Eglise de Saint-Pierre avec beaucoup de vénération.

Parmi les images de la sainte Vierge, qu'une ancienne et vénérable tradition assure avoir été peintes par saint Luc, la plus célebre est celle qu'on voit à Rome dans l'Eglise de Sainte-Marie Majeure, dans la Chapelle que le Pape Paul V a fait embellir avec tant de magnificence.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERVENIAT pro nobis, quæsumus Domine, sanctus tuus Lucas Evangelista, qui Crucis mortificationem jugiter in suo corpore pro tui nominis honore portavit. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que votre Evangéliste saint Luc intercede pour nous, lui qui a toujours porté sur son corps la mortification de la Croix pour la gloire de votre Nom. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 8.

FRATRES: Gratias ago Deo qui dedit eamdem sollicitudinem pro vobis in corde Titi, quoniam exhortationem quidem suscepit, sed dùm sollicitior esset, suâ voluntate pro-

MES Freres: Graces soient rendues à Dieu, qui a mis dans le cœur de Tite le même zele pour vous. Car il s'est chargé du soin de vous exhorter, et même ayant sur cela plus d'empres-

fectus est ad vos. Misimus etiam cum illo Fratrem, cujus, laus est in Evangelio per omnes Ecclesias: non solùm autem, sed et ordinatus est ab Ecclesiis comes peregrinationis nostræ in hanc gratiam, quæ ministratur à nobis ad Domini gloriam, et destinatam voluntatem nostram: devitantes hoc, ne quis nos vituperet in hac plenitudine, quæ ministratur à nobis. Providemus enim bona non solùm coram Deo, sed etiam coram hominibus. Misimus autem cum illis et fratrem nostrum, quem probavimus in multis sæpè sollicitum esse: nunc autem multò sollicitiorem, confidentia multa in vos. Sive pro Tito, qui est socius meus et in vos adjutor, sive fratres nostri, Apostoli Ecclesiarum, gloria Christi. Ostensionem ergo, quæ est charitatis vestræ, et nostræ gloriæ pro vobis in illos ostendite in faciem Ecclesiarum.

sement, il est parti de son plein gré pour vous aller trouver. Nous avons aussi envoyé avec lui un de nos Freres, qui par l'Evangile, s'est rendu recommandable dans toutes les Eglises; et non-seulement cela, mais qui a été établi par les Eglises compagnon de notre voyage, pour cette œuvre de charité qui se fait par notre ministere pour la gloire du Seigneur, et selon la résolution que nous avons prise; ayant en vue d'éviter que personne ne nous blâme à l'occasion de ces largesses abondantes qui se font par notre ministere. Car nous pensons à nous bien conduire non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes. Nous avons aussi envoyé avec eux un de nos Freres qui nous a souvent donné des preuves de son zele en plusieurs choses, mais beaucoup plus en cette occasion, parce que nous avons beaucoup de confiance en vous. Soit qu'il s'agisse de Tite qui est mon compagnon, et qui m'a aidé dans ce que j'ai fait pour vous, ou de mes Freres les Apôtres des Eglises, la gloire de Jesus-Christ. Faites-leur donc voir, à la face des Eglises, que vous avez de la charité, et pourquoi nous nous glorifions à votre sujet.

Dans le chapitre de cette seconde Lettre aux Corinthiens, duquel l'Epître de la Messe est tirée, saint Paul exhorte les Corinthiens à donner l'aumône aux pauvres de Jérusalem à l'exemple des Macédoniens qui l'ont faite abondamment, et il y fait l'éloge des Ministres qu'il envoie recueillir les aumônes.

RÉFLEXIONS.

Le désintéressement de saint Paul est une grande leçon non-seulement pour les Ministres du Seigneur, mais encore pour tous les Fidelles, dont toute la confiance doit être en Dieu *. Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras du Pere des miséricordes et du Dieu de toute consolation, comme parle saint Paul : alors on ne désire plus rien que de connoître ce qu'on doit à Dieu, et on ne craint rien davantage que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Si-tôt qu'on découvre une lumiere nouvelle dans sa loi, on est transporté de joie comme un avare qui a trouvé un trésor. Le vrai Chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, se résigne à tout ce qui lui arrive, et ne murmure pas de ce qui lui manque. Plus il aime Dieu, plus il est content ; et la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger. Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu! c'est craindre d'être trop heureux ; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses ; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolations dans l'amour de Dieu, et trop de détachement pour les passions, qui nous rendent misérables. Méprisons donc les choses de la terre, pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument : car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées : mais nous ferons pour servir Dieu, ce que nous faisons pour servir et pour plaire au monde, et pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura seulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos passions tyranniques, et par la censure ma-

* *Sent. de Piété de Monseigneur de Cambray.*

ligne du monde, nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec ferveur, avec espérance en Dieu. La confiance nous animera; l'attente des biens éternels qui s'approchent, tandis que ceux d'ici-bas nous échappent, nous soutiendra au milieu des peines; notre amour pour Dieu, qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des ailes pour voler dans sa voie.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 10.

In illo tempore: Designavit Dominus et alios septuaginta duos: et misit illos binos ante faciem suam, in omnem civitatem et locum, quò erat ipse venturus. Et dicebat illis: Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam. Ite: Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta, et neminem per viam salutaveritis. In quamcumque domum intraveritis, primùm dicite: Pax huic domui: et si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra; sin autem, ad vos revertetur. In eadem autem domo manete edentes, et bibentes, quæ apud illos sunt: dignus est enim operarius mercede suâ.

En ce temps-là: Le Seigneur en nomma encore soixante et douze autres, et les envoya deux à deux devant lui dans toutes les villes, et dans tous les lieux où lui-même devoit aller. Il leur disoit: A la vérité la moisson est grande, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le Maître de la moisson, d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez avec vous ni bourse, ni sac, ni souliers, et sur le chemin ne saluez personne. En quelque maison que vous entriez, commencez par dire: La paix soit sur cette maison; et s'il y a là un enfant de paix, votre paix s'arrêtera sur lui, sinon elle reviendra à vous. Demeurez au reste dans la même maison, buvant et mangeant de ce qui se trouve chez ces gens-là; car l'ou-

Nolite transire de domo in domum. Et in quamcumque civitatem intraveritis, et susceperint vos, manducate quæ apponuntur vobis : et curate infirmos qui in illa sunt, et dicite illis : Appropinquavit in vos regnum Dei.

vrier mérite sa récompense. Ne passez point d'une maison à une autre ; et en quelque ville que vous entriez, si on vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous servira. Guérissez les malades qui seront là, et dites-leur : Le Royaume de Dieu est proche de vous.

MÉDITATION.

Des faux attraits dont le Démon se sert pour nous séduire.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'amour des plaisirs, l'amour des honneurs et l'amour des richesses, sont comme les grands ressorts qui font agir les hommes, et qui mettent en mouvement toutes les passions. L'ennemi du salut, qui connoît combien le cœur humain a de penchant pour ces trois objets, ne cesse de les tenter par ces trois leurres. Le seul exemple de Salomon devroit suffire pour nous désabuser. Ce Roi si puissant n'avoit rien refusé à ses désirs : rassasié de biens, d'honneurs et de plaisirs, il est obligé d'avouer, au milieu même de cette vie délicieuse, qu'il n'a trouvé que vanité et affliction d'esprit sur la terre, et que tout ce qui flatte le plus, tout ce qui brille davantage dans le monde n'est qu'illusion. En effet, quelle autre chose peut-on trouver dans cet exil ? Le monde promet toujours de grandes richesses et de grands honneurs ; mais depuis quand est-il devenu le dispensateur de tous ces biens ? Il engage à de grands frais tous ceux qui prennent son parti ; et quels fruits, quelle récompense ? la paix et la

douceur de la vie furent-elles jamais le partage mondains ? Le monde promet des plaisirs, et ne donne-t-il jamais des chagrins ? fut-il jamais dans le monde un plaisir qui n'ait été détrempé d'amertume ? et y en goûte-t-on beaucoup qui ne soient suivis de regrets et de repentirs ? Le monde promet des honneurs, et en est-il le maître ? Doit-on s'attendre à être fort honoré, là où tout est plein d'envieux, de malins et de concurrens ? Le mérite n'y est presque jamais connu, et encore moins récompensé. A-t-on beaucoup d'égards pour la vertu, là où regnent la passion, l'intérêt, l'humeur et le caprice ? et, dût-on être fort honoré, quoi de plus vain, quoi de plus vide, quoi de plus imaginaire que ces honneurs ? Enfin le monde promet des richesses ; (car être pauvre dans le monde, c'est le comble du malheur :) mais c'est à qui sera assez heureux pour faire fortune après beaucoup de sueurs et de soins. Il en coûte pour acquérir du bien ; et ce qui vous a tant coûté, est-ce le monde qui vous le donne ? Mais pour un homme riche dans le monde, pour un homme qui y fait fortune, combien de malheureux, quoique la cupidité soit universelle et que les travaux soient communs ? Mais peut-on même compter sur ces prétendus biens qui nous échappent par leur propre fragilité ? Honneurs, plaisirs, richesses, tout fuit, tout s'éteint, tout disparoît avec le dernier souffle de vie. Est-il possible, ô mon Dieu ! que depuis que le démon nous trompe par des appâts si frivoles, si vains, nous n'ayons pas encore appris à ne nous laisser plus tromper ?

SECOND POINT.

Considérez quel est l'aveuglement et l'imbécillité de l'esprit des hommes ! Si l'amour du plaisir, des honneurs et des biens a tant de pou-

voir sur notre cœur, pourquoi les aller chercher ailleurs que dans leur source ? Où goûte-t-on, où peut-on même goûter de purs et de doux plaisirs qu'au service de Dieu ? La joie et la tranquillité sont l'apanage des seuls gens de bien ; la vertu seule enrichit, c'est un trésor pour lequel il faudroit donner tous les biens périssables du monde. La vertu seule rend respectable : quels biens plus précieux et plus solides que ceux dont Dieu est la source ? et quelle gloire plus digne de notre ambition, que de servir le souverain Maître de toutes choses, l'arbitre de notre sort éternel ? O aveuglement ! ô folie des hommes ! de se laisser éblouir et séduire par des idées flatteuses d'une imaginaire et chimérique félicité, et que tous les mondains se promettent, et que nul n'a jamais pu trouver. Mais où est le bon sens de croire qu'on sera heureux en se livrant en proie à ses passions, en condamnant les maximes de Jesus-Christ, en se faisant une espece de Religion selon ses sens et ses propres idées, en vivant sans foi, sans piété, en se damnant ? Joies, plaisirs, abondance, félicité, ce sont les noms spécieux dont le monde se sert pour leurrer ses adorateurs ; mais après tout, que sont-ils autre chose que des noms qui ne sauroient imposer à un homme sage ? Je le vois, je le sens : Seigneur, faites-moi la grace d'en être tous les jours plus convaincu.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccl. 1.

Je confesse, Seigneur, que tout est vanité dans ce monde, et qu'il n'y a que vanité.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ? Psal 4.

Enfans des hommes, jusqu'à quand vous laisserez-vous éblouir par la vanité, et tromper par un mensonge si visible ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CROIT-ON que Jesus-Christ soit notre Dieu et notre Maître? croit-on qu'il n'est point d'autre voie pour aller dans le Ciel que celle qu'il nous a montrée; que nul n'y est reçu s'il n'est de son parti; que pour être sauvé il faut l'imiter et le suivre? Mais si l'on croit ces vérités, comment peut-on délibérer sur le parti qu'on a à prendre? comment le monde peut-il partager avec Dieu nos vœux? comment peut-il faire un parti, et ce parti insulter même effrontément au petit nombre de vrais Fidelles? Pourquoi tant de ménagemens et de détours? pourquoi tant de délibérations sur le choix qu'on doit faire d'un Maître, disoit le Prophete? *Si Baal vous a créé, s'il est le Dieu que vous adorez, suivez-le, et n'en servez point d'autre; mais si le Seigneur est votre Dieu, déclarez-vous hautement pour lui.* Y a-t-il à délibérer s'il faut le suivre? Réfléchissez mûrement sur ces importantes vérités. Déclarez-vous hautement pour Dieu, et que votre respect, votre modestie, votre dévotion dans le lieu saint; que vos paroles en toute occasion, vos sentimens, vos maximes, et toute votre conduite, prouvent hautement que vous êtes disciples de Jesus-Christ, et que vous n'êtes point des esclaves du monde.

2.° Regardez les biens de ce monde comme des biens que vous n'avez qu'en dépôt, et que vous devez transmettre à vos héritiers; ayez-en soin, conservez-les, mais n'y attachez point votre cœur. Regardez les honneurs qu'on rend dans le monde comme des hommages qu'on rend aux dignités plutôt qu'aux personnes. Pour ce qui est des plaisirs, peu qui ne soient empoisonnés; préservez-vous-en avec soin, et n'en prenez que de ceux dont vous ne devez jamais vous repentir.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA, CONFESSEUR.

SAINT PIERRE, si célebre par le don sublime de contemplation dont il fut doué, et par la rigueur de ses pénitences dont il nous a donné de si grands exemples, naquit l'an 1499, dans Alcantara, petite ville de la province d'Estramadure en Espagne, et c'est du lieu de sa naissance que lui est venu son surnom. Il étoit fils de don Alphonse Garavito, habile Jurisconsulte et Gouverneur de cette Ville; et de Marie de Villela de Sanabria, d'une aussi ancienne noblesse que son mari, et d'une piété aussi solide et aussi exemplaire. Comme l'éducation de leurs enfans faisoit l'un de leurs plus essentiels devoirs, ils mirent tous leurs soins à élever leur fils dans la crainte de Dieu, et ils le firent avec d'autant plus de plaisir et de succès, qu'ils trouverent en lui un des plus heureux naturels, et des inclinations, pour ainsi dire, toutes chrétiennes. Sa piété prévint l'âge de raison; et prévenu de la grace d'une maniere extraordinaire, on le vit doué du don d'oraison avant même qu'il fût en âge d'apprendre à la faire. Qu'il fût à l'Eglise ou au logis, il falloit qu'il priât Dieu; la priere fut le seul amusement de son enfance, présage certain de cette sainteté éminente où il est arrivé.

Les études sont d'ordinaire l'écueil des jeunes gens. Pierre d'Alcantara y perfectionna sa vertu, et y fit briller avec éclat son innocence. En devenant savant dans les Humanités et dans la Philosophie, il devint encore plus saint. Ayant été envoyé à Salamanque pour y étudier en Droit Canon, il y parut si réglé dans tous ses exercices,

partagés entre ceux de l'Eglise et de l'école, de l'hôpital et du cabinet, qu'il mérita d'être proposé à tous les écoliers de l'Université pour modele de vertu et de science. Rappelé à Alcantara, l'ennemi du salut n'oublia rien pour ternir son innocence et ébranler sa vertu. Dans un âge où tout est tentation, jeune, bien fait, plein d'esprit, il connut le danger, il sentit l'ennemi dans la place même; aussi prit-il les armes, ayant recours à la priere, au fréquent usage des Sacremens, à la dévotion envers la sainte Vierge, à la fuite des occasions, et singuliérement aux plus durs exercices de la pénitence. La tentation de la chair cessa, mais celle de l'ambition lui succéda. Tout le flattoit de l'espérance des honneurs qu'il pouvoit acquérir, soit dans la profession des Lettres, soit dans l'exercice des premieres charges : mais Dieu lui fit la grace de découvrir la ruse de l'ennemi, et de le vaincre; car connoissant que le monde est plein d'écueils, il résolut d'aller chercher dans l'état Religieux un asile. Il choisit l'Ordre de saint-François, et il en alla prendre l'habit au couvent de Manjarez, situé dans les montagnes. Dieu voulut autoriser par un miracle bien visible la généreuse résolution de notre jeune Saint; car n'ayant point trouvé de bateau pour passer la riviere de Tietar, et priant le Seigneur de l'assister, il se trouva, à l'instant même, transporté à l'autre bord par le ministere d'un Ange.

Il n'avoit encore que seize ans quand il entra au noviciat, et dans moins de six mois on le proposoit comme un vrai modele de la perfection Religieuse. Sa mortification sur tout, étonna dès-lors les plus anciens Profès. Il mangeoit très-peu, et ne dormoit presque point. Les plus grandes austérités n'avoient rien de difficile pour lui. Son amour des humiliations étoit ingénieux; c'étoient chaque jour nouveaux tours pour se faire mé-

priser, nouvel empressement, nouvelles industries. Il trouvoit dans la plus austere pauvreté sés délices; on ne vit jamais un dénuement plus parfait. Uni continuellement avec Dieu, rien ne put jamais le distraire. On le vit successivement à la sacristie, à la porte, au réfectoire, et à la dépense : il remplit avec ponctualité tous ces emplois, auxquels il ajoutoit, par surérogation, ce qu'il y avoit de plus pénible et de plus rebutant dans les plus bas offices; tout étoit au-dessous de sa ferveur.

Ce ne fut pas seulement à l'égard des personnes du sexe qu'il avoit fait un accord avec ses yeux; on peut dire qu'il s'étoit interdit la vue de tout objet moins indispensable : il eut toute sa vie les yeux baissés, en sorte qu'il ne sut jamais si le chœur et le dortoir étoient voûtés, et quel étoit le plancher de sa chambre. Il ne connoissoit ses freres qu'à la voix : et à force de mortifier ses sens, il en avoit perdu l'usage.

Peu de mois après sa profession, il fut envoyé en un Couvent fort solitaire; il s'y bâtit une cellule si pauvre et si étroite, qu'elle ressembloit plutôt à un tombeau qu'à la chambre d'un Religieux. Ce fut-là qu'il commença ce continuel exercice de pénitence qui effraie, et qu'on auroit peine à croire si la Bulle de sa canonisation ne l'avoit confirmé. Son jeûne étoit continuel. Il ne mangeoit que de trois jours l'un, et quelquefois il passoit les huit jours sans prendre aucune nourriture. Il déchiroit cruellement son corps deux fois le jour avec une discipline de chaînes de fer; et il portoit jour et nuit un cilice de fer-blanc percé par-tout en forme de rape, dont les pointes aiguës tournées en dedans, lui perçoient aussi la peau, et renouveloient sans cesse les plaies que lui faisoit la discipline. Quoiqu'il ne se nourrît que de quelques légumes sans apprêt, et pour l'ordinaire de pain sec, il suffisoit qu'il trouvât du goût

dans ce qu'il mangeoit, pour le rendre insipide en y mêlant des cendres. Mais la mortification qui lui coûta le plus, comme il l'avoua lui-même depuis à sainte Therese, fut de vaincre le sommeil. De tous les besoins de la vie nul ne lui étoit plus insupportable que le sommeil; parce que c'est le seul, disoit-il, qui nous prive de la présence de Dieu, ce que ne fait pas la mort même. Il ne dormoit qu'une heure et demie, et durant quarante ans ce ne fut que sur ses genoux, ou assis sur ses pieds, et la tête appuyée contre la muraille. Le reste de la nuit étoit employé à la priere, toujours accompagnée de quelque nouvelle austérité. Sa cellule étoit si basse, si étroite et si courte, qu'il ne pouvoit y être ni debout, ni couché de son long. La mortification qui vient du temps et des saisons étoit fort de son goût. L'hiver est rude sur la montagne où il étoit, et c'étoit durant la rigueur de l'hiver qu'il laissoit toujours la fenêtre de sa chambre ouverte. Il marcha toujours les pieds nus et la tête découverte, par respect, disoit-il, pour la présence de Dieu qui est partout. On peut dire qu'on ne porta jamais la mortification si loin; aussi n'étoit-il plus qu'un squelette. Il est vrai que les douceurs spirituelles que Dieu répandoit sans cesse si abondamment dans son ame, le dédommageoient bien avantageusement des violences qu'il se faisoit. Nous avons peu de Saints qui ayent été élevés à un don d'oraison si sublime; ce n'étoit presque qu'une extase continuelle, durant laquelle Dieu se communiquoit extraordinairement à cette ame pure, et lui faisoit goûter par avance les joies du Ciel.

Une vertu si éminente ne devoit pas rester sous le boisseau. Il n'avoit encore que vingt ans, et n'étoit point dans les Ordres, lorsque ses Supérieurs l'envoyerent à Badajox pour y être Gardien. Ce ne fut pas une petite croix pour un homme si humble. Comme il se trouvoit le plus

jeune parmi ses inférieurs, il crut qu'on ne l'avoit fait Supérieur que pour être le serviteur de tous : c'est ce qu'on jugea aisément par tout ce qu'on lui vit faire durant sa supériorité, dont il ne se servit que pour choisir tout ce qu'il y avoit de plus humiliant, de plus vil et de plus pénible. Dès qu'il eut atteint l'âge de vingt-quatre ans, il reçut ordre de ses Supérieurs de se préparer aux Ordres sacrés, et à la Prêtrise. Son humilité en fut alarmée, mais il fallut obéir; et l'an 1524 il fut fait Prêtre. C'étoit un Ange par la pureté de ses mœurs et par toute sa conduite, ce ne fut plus qu'un véritable Séraphin à l'Autel. Le feu divin dont son cœur étoit tout embrasé, se manifestoit alors sur son visage, et les larmes dont l'Autel étoit arrosé, publioient assez l'ardeur de son amour. Un an après il fut fait Gardien du Couvent de Notre-Dame des Anges. La situation de cette Maison dans l'endroit le plus froid de toute l'Espagne, fut le seul attrait qu'il trouva dans ce nouvel emploi. Les glaces, les neiges, les frimats, lui fournirent cent industrieuses occasions de satisfaire la faim qu'il avoit des souffrances.

Le zele du salut des ames, inséparable de la véritable charité, lui fit accepter le ministere de la parole. Jamais Prédicateur ne prêcha avec tant de fruit; outre le talent naturel, et un fonds de sciences que ses fréquentes communications avec Dieu avoient enrichi de ces connoissances sublimes qu'on ne doit jamais à l'étude, sa seule présence touchoit les cœurs les plus endurcis; il n'avoit qu'à se montrer pour faire des conversions. Aussi vit-on les plus insignes pécheurs interrompre le Prédicateur par leurs sanglots et par leurs larmes. L'emploi de Supérieur ne l'empêcha point de parcourir plusieurs Dioceses, prêchant par-tout avec un succès inoui, par-tout faisant revivre l'esprit de pénitence.

Cependant le désir de la retraite étoit toujours, pour

pour ainsi dire, la passion dominante de notre Saint; il pria ses Supérieurs de vouloir bien le mettre dans un Couvent où il fût à l'abri du commerce des gens du monde. On eut égard à son inclination; et on l'envoya Gardien dans celui de Saint-Onofre de Lapa, qui étoit une affreuse solitude. Ce fut-là, que pour contenter un ami qui l'avoit pressé de lui donner par écrit les regles de bien faire l'oraison, qu'il lui avoit souvent expliquées de bouche, il composa son petit Traité *de l'Oraison et de la Contemplation*, qui a été si universellement estimé, et qui a mérité de si grands éloges de sainte Therese, de Louis de Grenade, de saint François de Sales, et sur-tout du Pape Grégoire XV. Cet ouvrage ne fut pas plutôt sorti de ses mains, qu'on le vit se répandre par toute l'Espagne; et ce Traité donna tant d'éclat à la réputation de notre Saint, que les Peuples le demandoient de tous côtés pour apprendre les vérités du salut de sa bouche. Le Roi de Portugal Jean III sur-tout, fit de si grandes instances auprès des Supérieurs pour avoir ce grand serviteur de Dieu, que malgré toutes ses raisons, il fallut qu'il entreprît ce voyage. Il le fit à pieds nus à son ordinaire. On ne sauroit exprimer les grands biens qu'il fit en cette Cour. On y vit les plus grands Seigneurs renoncer au monde et aller chercher dans les Ordres Religieux les plus austeres, les voies sûres et abrégées du salut. L'Infante Marie sœur du Roi, non-contente d'avoir retranché tout ce qui ressentoit l'esprit du monde, parures magnifiques, meubles somptueux, divertissemens mondains, se consacra toute à Dieu par les trois vœux de Religion, par le conseil du Bienheureux Pierre; et l'Infant dom Louis, frere de cette Princesse, fit bâtir le Couvent de Salvatierra, où il se renferma, passant le reste de ses jours dans tous les exercices de la Religion, et dans une ferveur de dévotion qui fut d'un grand

exemple à tout le Royaume. On n'oublia rien pour l'arrêter en Portugal; mais Dieu destinoit notre Saint à la réformation de son Ordre. Après avoir appaisé par sa présence et par ses soins les troubles qui s'étoient élevés à Alcantara, il reçut la nouvelle qu'on l'avoit élu Provincial dans sa Province. Il eut beau apporter pour raison de son refus qu'il n'avoit pas encore quarante ans, personne ne voulut le croire trop jeune. Il fallut accepter cet emploi, qu'il remplit avec toute la suffisance des personnes les plus expérimentées. Il se servit de cette nouvelle autorité pour dresser quelques réglemens, que sa vertu seule fit recevoir; mais son grand ouvrage fut la réforme de son Ordre.

Le désir que Dieu lui inspira de voir revivre l'esprit primitif de la Regle de Saint-François dans toute sa premiere vigueur, lui fit entreprendre ce grand ouvrage. Il n'ignoroit pas qu'il est plus difficile de réformer un Ordre Religieux que de le fonder; mais persuadé que Dieu étoit l'auteur de ce pieux dessein, il passa sur tous les obstacles. S'étant associé quelques Peres des plus vertueux, il alla jeter les fondemens de la Province réformée d'Arabida en Portugal, près de l'embouchure du Tage. Arabida étoit une montagne affreuse, et c'est ce que cherchoit notre Saint. Avec les secours du Duc d'Aveiro il y bâtitun Couvent composé de quelques cellules, la plupart pratiquées dans des trous de rocher, et ce fut-là que prit naissance cette célebre Réforme, qui faisant revivre l'esprit de la mortification et de l'extrême pauvreté dont saint François faisoit profession, donna à l'Eglise une nouvelle famille d'Anges mortels dont l'esprit de solitude, de dévotion, de pénitence et de tout ce qu'il y a dans la Religion de plus parfait, fait encore aujourd'hui l'admiration et l'objet de la vénération de tous les Fidelles. Ce fut l'an 1554 que com-

mença ce saint établissement que sainte Thérese ne pouvoit assez louer, et qui fut confirmé par un Bref exprès du Pape Jules III. L'Evêque de Coria lui donna un hermitage dans son Diocese où il fut quelque temps avec un seul compagnon ; la tempête que l'enfer lui suscita, ayant dispersé les autres. Il alla ensuite à Rome la tête et les pieds nus à son ordinaire, où il obtint un second Bref du Pape, et des Lettres du Général de l'Ordre pour établir de nouveaux Couvens selon l'étroite Réforme. Il en bâtit un à son retour auprès de Pedroso, et il le fit faire si étroit et si petit, qu'il sembloit qu'on eût plutôt voulu faire des tombeaux que des cellules. Celle qu'il prit pour lui en qualité de Supérieur, étoit selon les mêmes dimensions de celles qu'il avoit ailleurs, c'est-à-dire, si basse, si courte et si étroite qu'il ne pouvoit y être qu'à genoux, ou courbé, et toujours dans une posture gênante.

La réputation de notre Saint augmentant tous les jours, il y eut peu de personnes distinguées par leur vertu qui ne voulussent avoir quelque commerce avec lui, et avoir part à ses prieres. Sainte Therese le consultoit en toute occasion; saint François de Borgia avoit lié une étroite amitié avec ce grand serviteur de Dieu ; et l'on ne parloit qu'avec admiration de saint Pierre d'Alcantara dans toute l'Espagne. L'Empereur Charles-Quint méditant sa retraite au Monastere de Saint-Just, résolut de le prendre pour son Confesseur ; mais le Saint sut si bien s'en défendre, que l'Empereur eut égard à ses raisons. Son Général fut plus efficace : il le fit Commissaire général dans toute l'Espagne pour la Réforme, et il s'acquitta de cet emploi avec un grand succès ; il eut la consolation de recevoir deux Brefs du Pape Paul IV, pour le maintien de son Institut, et de voir dans moins de six ans neuf Couvens de la Réforme.

Il y avoit long-temps que saint Pierre d'Alcan-

tara ne vivoit plus que par miracle, exténué par ses excessives austérités, épuisé par ses travaux, usé par tant de pénibles exercices, il tomba malade ; son mal augmentant et sachant bien que sa derniere heure étoit proche, il se fit porter dans son Couvent d'Arenas. Il y reçut d'abord les derniers Sacremens, après quoi il entra dans une extase. La sainte Vierge accompagnée de saint Jean l'Evangéliste, lui apparut, et l'assura de son bonheur éternel. Alors prononçant lui-même ces paroles du Pseaume 122 : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus :* J'ai été comblé de joie, apprenant que nous irons dans la Maison du Seigneur : il rendit doucement son ame à son Créateur, le 18 d'Octobre de l'an 1562, âgé de soixante-trois ans, la quarante-septieme de sa vie religieuse.

Dieu déclara la gloire de son serviteur, au moment de sa mort, par un grand nombre de miracles. Au moment qu'il expira il apparut à sainte Therese tout éclatant de lumiere, et lui dit ces belles paroles : O heureuse et douce pénitence, qui m'a mérité une si grande gloire ! Son corps fut enterré dans l'Eglise d'Arenas, où Dieu ne cesse de rendre son tombeau glorieux par des miracles qui s'y font encore tous les jours. Il fut solemnellement béatifié par le Pape Grégoire XV l'an 1622, et canonisé par le Pape Clément IX l'an 1669, et sa fête fixée au dix-neuvieme d'Octobre.

Ce que sainte Therese écrit dans le dix-septieme chapitre de sa vie est trop glorieux à ce Saint pour l'omettre dans cet abrégé de sa vie.

« Je sais, dit-elle, que l'on dit que le monde
» n'est plus capable d'une si grande perfection ;
» que cela étoit bon au temps passé, mais que la
» nature est maintenant affoiblie. Le bienheureux
» Pierre d'Alcantara que Dieu vient de retirer à
» lui, étoit né en ce siecle, et ne cédoit point

» toutefois en ferveur à ces grands serviteurs de » Dieu des siecles passés.... Durant quarante ans » il n'a jamais dormi qu'une heure et demie dans » les vingt-quatre heures ; et il m'a dit que de » toutes les austérités qu'il a pratiquées, celle » de vaincre le sommeil lui a le plus coûté. Que » pour en venir à bout, il étoit toujours debout » ou à genoux, et qu'il ne dormoit qu'assis, la » tête appuyée sur un morceau de bois attaché à » la muraille de sa cellule. Quel temps qu'il fit, » il étoit toujours tête nue. Il marchoit toujours » nus pieds. Il n'eut jamais qu'un habit à la fois, » et un petit manteau, qu'il quittoit au grand » froid, et tenoit alors la fenêtre et la porte de » sa cellule ouvertes. Il ne mangeoit pour l'ordinaire que de trois en trois jours, et quelquefois il en passoit huit sans rien prendre ; c'étoit » apparemment durant ses extases et ses ravissemens, que son ardent amour pour Dieu lui » causoit, et dont j'ai été une fois moi-même » témoin. Sa pauvreté étoit extrême, et il étoit » si mortifié, même dès sa jeunesse, qu'il m'a » avoué confidemment qu'il avoit demeuré trois » ans dans un Couvent sans connoître aucun Religieux qu'à la voix, parce qu'il ne levoit jamais » les yeux. Il ne lui est jamais arrivé de regarder » un femme en face. Je ne l'ai connu que dans un » âge avancé ; il étoit si exténué et si décharné, » que ce n'étoit qu'une peau seche collée sur des » os, semblable à une écorce d'arbre. Il parloit » peu et toujours avec un air gracieux, car il » n'avoit rien de farouche dans ses manieres. Il » est mort comme il a vécu, c'est-à-dire, en » Saint. J'ai reçu bien des graces de Dieu par » son intercession depuis sa mort. Je l'ai vu plusieurs fois tout éclatant de gloire ; et la premiere fois il m'a dit ces paroles : O heureuse » pénitence qui m'a mérité une si grande récompense » ! Voilà ce qu'a écrit de ce grand Saint sainte Therese.

Le Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui Beatum Petrum Confessorem tuum, admirabilis pœnitentiæ, et altissimæ contemplationis munere illustrare dignatus es : da nobis quæsumus, ut ejus suffragantibus meritis, carne mortificati, faciliùs cœlestia capiamus. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui avez daigné rendre illustre le Bienheureux Pierre votre Confesseur par le don d'une sublime contemplation, et d'une pénitence admirable : accordez-nous, nous vous en supplions, que par son intercession et ses mérites, ayant mortifié nos sens et notre chair, nous puissions comprendre plus aisément les choses célestes. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epitre de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens. Chap. 3.

Fratres : Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei : propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens meam justitiam, quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu : quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis

Mes Freres : J'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages les avantages que j'avois ; et même je compte toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la loi, mais avec celle qui vient de la foi en Jesus-Christ, avec la justice qui vient de Dieu par la foi, pour connoître ce qu'il est,

ejus, et societatem passionum illius : configuratus morti ejus : si quo modo occurram ad resurrectionem, quæ est mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim : sequor autem, si quomodo comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.

quelle est la vertu de la résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort. En sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts ; non que j'aye déjà atteint jusques-là, ou que je sois déjà parfait : mais je suis ma route, afin de pouvoir gagner le terme, pour lequel aussi j'ai été gagné par Jesus-Christ.

Philippes étoit la ville Capitale de la partie maritime de la Macedoine : les Peuples de cette ville ayant été convertis par saint Paul, demeurerent fermes dans la Foi, et si pleins de reconnoissance pour tout ce que ce grand Apôtre avoit fait pour leur salut, qu'ils envoyerent à Thessalonique, et puis à Rome par Epaphrodite, un secours considérable pour sa subsistance. Cette lettre aussi n'est proprement qu'un remercîment.

RÉFLEXIONS.

J'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages les avantages que j'avois. Que ce langage est peu connu aujourd'hui ; et qu'il y a peu de gens qui puissent parler ainsi ! Ç'a été cependant le témoignage qu'ont pu rendre de leur fidélité tous les Disciples du Sauveur du Monde. Sommes-nous les Disciples de Jesus-Christ ? et ce divin Maître nous reconnoîtra-t-il pour tels ? portons-nous ses livrées ? le monde n'a-t-il point droit de nous avouer pour siens ? Quels sont nos sentimens sur le mépris des honneurs, sur le vide des plaisirs, sur la fragilité des biens créés, sur la victoire des passions, sur la vérité et l'importance des maximes de l'Evangile ? on a renoncé en notre nom à toutes les pompes du monde dans notre Baptême : avons-nous ratifié cette promesse

solennelle et sacrée, faite en notre nom ? notre conduite ne dement-elle point notre croyance ? nos mœurs font-elles l'éloge de notre foi et de notre Religion ? Nous sommes Chrétiens, Jesus-Christ est donc notre Dieu, notre Législateur, notre Chef, notre Maître, notre Guide ; d'où vient que nous avons besoin de faire tant de réflexions pour nous déterminer à le croire, à lui obéir, à l'imiter, à-le suivre ? d'où vient que c'est toujours avec violence, ou du moins avec dégoût, avec nonchalance que nous le suivons ? Est-il possible que des réflexions si frappantes ne nous frappent point, ne nous effraient point ? Cependant de qui sommes-nous les disciples ? Mon Dieu ! qu'aurions-nous à répondre, et que penserions-nous, s'il falloit sur l'heure même rendre compte de notre conduite, et dire combien de jours nous vous avons servi ? Nous ne serions pas tant en peine s'il falloit compter les jours que nous avons sacrifiés au monde et à ses faux plaisirs : et à ne juger que par nos sentimens, lequel des deux diroit-on que nous avons choisi pour maître ? Chose étrange ! rien de plus sage, rien de plus saint que la Doctrine de Jesus-Christ ; c'est l'école du salut, et nous nous glorifions tous d'avoir été élevés à cette école : quel progrès, bon Dieu, y avons-nous fait ? Et quel progrès ne fait-on pas à l'école du monde, quoique tout ce qu'on y apprend soit pernicieux et doive être un sujet désespérant d'un éternel repentir ? Il faut avouer que notre conduite est un affreux mystere.



L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos, qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte d'avoir deux bourses qui ne s'usent point ; un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De la douceur du joug de Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il ne faut qu'aimer véritablement Jesus-Christ pour trouver doux tout ce qu'il y a de difficile à son service. Voilà tout le secret des Saints ; c'est cet amour qui leur a rendu si aisés non-seulement les commandemens, mais encore les conseils, et qui leur a fait goûter de si grandes douceurs dans le pénible exercice de la plus austere pénitence ; l'admirable saint Pierre d'Alcantara en est un grand exemple. Dieu fait aimer son joug, et l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs :

il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption, et le rend fort malgré sa foiblesse. Mon Dieu, que craignons-nous ? laissons faire Dieu, abandonnons-nous à lui. Nous souffrirons peut-être, mais nous souffrirons avec joie, avec paix, avec consolation. Nous combattrons, il est vrai, mais nous remporterons la victoire; et Dieu lui-même après avoir combattu avec nous, nous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez, mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous entrerez dans une liberté nouvelle et inconnue au monde. Hélas ! on se refuse à Dieu qui ne nous veut que pour nous sauver ; on se livre au monde qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre. O mon Dieu, préservez-moi de ce funeste esclavage ; c'est en vous seul qu'on est libre ; c'est votre vérité, c'est votre pur amour qui seul peut nous remettre en liberté ; on n'est véritablement libre qu'à votre service ; vous servir c'est régner.

SECOND POINT.

Considérez quel aveuglement c'est de craindre d'aller trop avant dans l'amour de Dieu. Plongeons-nous-y ; plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire ; c'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous y fait trouver une douceur incompréhensible à qui ne l'a jamais goûtée ; c'est cet amour qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille passions, qui nous montre une miséricorde toujours bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle ; c'est enfin cet amour qui change tous nos maux en bien. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir

trop de celui que nous aimons ? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes? Que tardons-nous de nous jeter avec une pleine confiance entre les bras du Pere des miséricordes et du Dieu de toute consolation? Il nous aimera, nous l'aimerons. Son amour croissant nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul notre cœur. Il ne nous fera mépriser que ce monde, que nous méprisons dès que nous le connoissons, dès que nous l'envisageons d'un œil Chrétien ; il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux. Il ne nous fera faire que ce que nous faisons tous les jours. Les actions les plus simples et les plus raisonnables que nous faisons mal, faute de les faire pour lui, il nous les fera faire bien, en nous inspirant de les faire pour lui obéir ; jusqu'aux moindres actions d'une vie simple, commune, tout se tournera en mérite, en consolation, en paix et en récompense ; nous verrons en assurance venir la mort ; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien-loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme dit saint Paul. O que la Religion est aimable ! et que nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux de plein gré, en n'aimant pas la Religion !

C'en est fait, Seigneur, je ne veux plus aimer que vous ; c'est m'aimer véritablement, en vous aimant avec tendresse. O le doux ! ô le saint! ô le juste amour ! Votre amour, ô mon Dieu ! rend le séjour de cette vie, un précis ressemblant du séjour des Bienheureux. Donnez-le moi ce pur amour, je vous en supplie.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis me separabit à charitate Christi ? Rom. 8.
Qui est-ce qui me séparera jamais de l'amour de Jesus-Christ ?

Certus sum, quia neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque creatura alia poterit me separate à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. Rom. 8.

Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni nulle autre créature ne me pourra séparer de l'amour de Dieu qui est fondé en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'y a rien sur quoi l'on se forme dans le monde de plus fausses idées que sur la piété. On se la représente comme une terre dont les avenues sont parsemées de croix et d'épines ; on se fait des moindres obstacles qui se présentent, autant de monstres ; nul de ces portraits qui n'effraie, qui ne rebute ; on diroit que chacun prend plaisir à s'en faire une image affreuse. Toutes les passions se révoltent, les sens sont alarmés à la seule pensée, au seul nom de vie chrétienne et de dévotion. Corrigez dès ce jour tous les faux préjugés injurieux au Dieu que nous servons, et si opposés à l'excellence de la Religion que nous professons et à la sainteté de l'Évangile. Dès que ces fantômes chimériques se présenteront à votre esprit, dès que votre amour-propre grossira à plaisir les difficultés ; écoutez Jesus-Christ qui vous dit que son joug est doux et léger, et dites-vous à vous-même : Mon amour-propre dit que ce joug est pesant et amer. Qui se trompe ? Tous les Saints, tous ceux qui l'ont porté nous disent qu'il est doux : tous ces Saints se sont-ils accordés pour nous tromper ? C'est donc mon esprit seul, c'est mon amour-propre qui me trompe.

2.° Rappelez dans votre esprit ces jours de dévotion, de régularité et de ferveur où le service

de Dieu vous paroissoit à vous-même si consolant et si aisé ; ces jours où charmé de cette paix du cœur dont vous jouissiez, de cette douce confiance qui applanissoit tout, vous cherchiez à ajouter à ce joug de nouvelles austérités, de nouvelles pénitences ; et concluez que si vous y trouvez aujourd'hui de la peine, elle n'est que dans votre dérangement et dans votre tiédeur. Reprenez votre premiere ferveur, et vous goûterez la même douceur en expérimentant la même confiance. Ne jugez du poids des croix que quand vous les porterez avec courage et avec ferveur.

VINGTIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS.

De tout temps l'Eglise a prié pour tous ses enfans quand ils mouroient dans sa Communion. Ses prieres étoient des louanges à Dieu et des actions de graces pour ces Patriarches, pour ces hommes illustres par leur Religion et leur piété, pour ces Martyrs dont la vie et la mort toute sainte a servi de témoignage à la foi de Jesus-Christ : mais elles étoient des suffrages et des supplications pour les autres qui en avoient besoin. C'est ce que nous apprenons par une de ses plus anciennes traditions, attestée par Tertullien, qui a parlé de ces deux manieres de Commémorations, dans son livre de la Couronne. Il témoigne qu'on offroit le divin sacrifice, qu'on faisoit des offrandes tous les ans au jour natal, c'est-à-dire, au jour du triomphe des Saints sur la mort, qui étoit le jour de la naissance glorieuse au Ciel, expressions que l'Eglise a toujours conservées : *Natalitia colimus.* Et il ajoute

qu'on en faisoit aussi un jour anniversaire de la mort des Fidelles; ce que la même Eglise observe. Ce qu'on fait en l'honneur de la mémoire de ceux-là, est une congratulation de leur bonheur; ce qu'on fait en mémoire de ceux-ci, est une priere qu'on fait à Dieu pour eux par un mouvement de charité et de piété à la vue de leurs souffrances. Il n'y a que les excommuniés qui se trouvent exclus de ces honneurs et de ces secours, soient qu'ils ayent été retranchés de leur vivant, du corps des Fidelles, comme des membres déjà pourris; soit que s'étant attiré la disgrace de l'Eglise après leur mort, ils soient censés déchus des droits de la Communion des Saints et des Fidelles. Saint Cyprien nous a laissé un exemple de cette excommunication posthume dans la personne d'un Laïque appelé Victor, pour avoir nommé en mourant un Ecclésiastique pour être le tuteur de ses enfans; et saint Grégoire en fit de même à l'égard d'un Religieux qu'on reconnut après sa mort avoir été propriétaire durant sa vie.

Rien n'est plus autorisé, ni mieux établi que la religieuse pratique de prier pour les morts, afin que Dieu leur remette en l'autre vie des dettes dont ils sont restés comptables à la Justice divine en sortant de celle-ci. Judas envoya douze mille dragmes, qui répondent à la somme de quatre mille et six cents livres de notre monnoie, à Jérusalem, afin qu'on y offrît un sacrifice pour les morts. La pratique des Juifs, autorisée par les Prophetes et par les plus saints Personnages de l'ancienne Loi, étoit déjà bien établie sur cela. Les Apôtres et Jesus Christ lui-même l'ont autorisée (a). S'il y a des péchés, selon l'oracle du Sauveur, qui ne sont pardonnés ni dans ce monde, ni dans l'autre; il y en a donc dans l'autre vie, dont on peut obtenir le pardon; et

(a) *Matth.* 12.

ce sont toutes ces fautes, légeres à la vérité, mais qui ne laissent pas de souiller l'ame des Justes, et avec lesquelles on meurt. L'or même, dit saint Paul, aura besoin d'être épuré par le feu; peu en effet de vertus qui ne soient mêlées de quelque imperfection, à plus forte raison tant d'actions, bonnes à la vérité, c'est-à-dire, faites en état de grace, mais accompagnées de tant de défauts. Le feu dans l'autre vie, dit l'Apôtre, consumera cette rouille, brûlera ce bois et cette paille, et purifiera cet or, *ignis probabit* (a); afin que ceux qui meurent dans la grace sanctifiante puissent entrer dans le séjour des Bienheureux où n'entre rien de souillé : *Non intrabit in eam aliquid coinquinatum* (b).

Peu de Fidelles qui ayent satisfait pleinement à la Justice divine avant leur mort, peu qui ne soient par conséquent obligés d'expier après leur mort ces fautes légeres avec lesquelles ils sortent de ce monde : *Non exies indè donec reddas novissimum quadrantem* (c). Il faut payer par les souffrances, ce à quoi on ne peut plus satisfaire par le mérite. A quelles peines et pour quel temps ne sont pas condamnées ces ames qui sortent de cette vie chargées de tant de dettes! et si ces Saints dont les Reliques faisoient des miracles, n'ont pas laissé que de passer par le Purgatoire, à quoi doivent s'attendre ceux qui à beaucoup près ne sont pas si saints? A la vérité Dieu a laissé à ces ames affligées une ressource dans la charité des vivans et dans les secours de l'Eglise. Quelle dureté, si ces vivans, plusieurs liés d'amitié, de parenté, d'intérêt avec ces morts, tous unis par le nœud sacré de la Religion, tous membres d'un même corps qui est l'Eglise; quelle dureté, dis-je, s'ils refusent à ces amis, à ces parens, à ces bienfaicteurs, à ces freres les secours qu'on peut si aisément leur donner

(a) 1. *Cor.* 3. (b) *Apoc.* 21. (c) *Matth.* 5.

dans leur plus grand besoin? Qu'un homme tombe dans un précipice, dans une riviere, dans la mer, chacun se sent comme naturellement porté à lui tendre la main; et quelle inhumanité ne seroit-ce point, si quelqu'un à portée de le secourir, lui refusoit ce charitable service! Que seroit-ce si ce malheureux que nous refuserions de secourir étoit un de nos meilleurs amis, si c'étoit un homme à qui nous fussions singuliérement obligés, de qui nous eussions reçu de signalés bienfaits, si c'étoit notre frere, notre sœur, notre pere, ou notre mere? Voilà cependant ce qu'on fait tous les jours quand on oublie, quand on néglige d'assister par ses prieres, par ses bonnes œuvres, par ses aumônes et par des actes de Religion les ames qui souffrent dans le Purgatoire.

C'est une conséquence juste qu'on peut secourir les ames du Purgatoire, et les délivrer des peines qu'elles endurent, si l'on peut satisfaire pour elles à la Justice de Dieu. Or c'est une vérité, que nos bonnes œuvres sont des moyens institués et établis de Dieu même pour faire cette satisfaction, et pour rendre en même temps ce charitable office aux morts; puisque toute action faite en état de grace, et avec les motifs et les circonstances qui la rendent sainte, tire son mérite de la vertu du sang et des mérites du Sauveur que lui-même a bien voulu y attacher : car c'est ce qui leur donne la vertu d'impétrer pour nous ou pour les autres quelque faveur de la miséricorde divine, et afin de satisfaire pour nos péchés, ou pour ceux d'autrui. C'est cette satisfaction qu'on doit offrir pour les Fidelles défunts, que la charité, la reconnoissance et notre propre intérêt nous portent à soulager. Nos bonnes œuvres faites en état de grace ont cette vertu satisfactoire; et cette vertu est fondée sur la communion de l'Eglise militante et souffrante sous le même

chef. Nous composons avec cette Eglise souffrante un même corps qui n'a pas seulement part aux biens de notre commun chef, qui est Jesus-Christ, mais encore à ceux des autres membres; et comme ils sont hors d'état de mériter et de satisfaire par de bonnes œuvres, aux dettes qu'ils ont contractées dans cette vie, et dont ils sont comptables en l'autre, ce n'est que par le transport et par la communication que nous leur en faisons qu'ils participent à ce trésor commun. C'est de notre bien qu'ils payent leurs dettes par le transport que nous leur faisons de ce bien. Ainsi comme nous pouvons racheter nos propres péchés par des aumônes, nous pouvons par cette même voie racheter ceux de nos proches, de nos amis et de tous ceux pour qui nous faisons ces charités. Comme nous jeûnons et nous pratiquons les autres austérités de la pénitence pour expier nos propres fautes, comme nous prions et nous offrons le divin sacrifice pous appaiser la Justice divine; de même pouvons-nous employer ces mêmes austérités, ces prieres, cet adorable sacrifice pour appaiser cette même Justice en faveur des défunts. Il y a même ce rapport entre la satisfaction que nous faisons pour nous et celle que nous offrons pour les autres, que comme quand nous satisfaisons pour nos propres péchés en ce monde, Dieu se contente de peu pour nous remettre beaucoup; de même quand nous voulons satisfaire à Dieu pour les péchés des défunts, une pénitence de peu d'heures ou de peu de jours, une légere aumône, une Messe peut les acquitter envers la Justice divine pour des supplices inconcevables qu'elle exigeroit peut-être durant long-temps.

Ce sont ces petits devoirs de charité, c'est ce peu que vous demandent ces saintes ames qui languissent dans ces tristes prisons. Elles vous conjurent par les plus saintes lois de l'amitié,

par les liens les plus étroits de la nature et du sang, par tous les devoirs de la charité Chrétienne, d'avoir pour elles des entrailles de compassion, de les secourir dans leurs miseres, de les soulager dans leurs tourmens, en les acquittant à peu de frais de leurs dettes. Le service même n'est pas gratuit; la même charité qui vous fait agir, les oblige à une généreuse reconnoissance. Vous vous trouverez dans le même besoin dans peu de temps, vous serez dans les mêmes peines; ne croyez pas que ces ames bienheureuses oublient jamais les bons offices que vous leur aurez rendus. Ne leur eussiez-vous avancé la jouissance de leur bonheur éternel que d'un instant, elles emploîront un jour dans le Ciel tout leur crédit auprès de Dieu pour votre soulagement et votre délivrance du Purgatoire. L'ingratitude et l'oubli des services reçus n'entrerent jamais dans le Ciel. Que si nous fermons les oreilles aux cris, pour ainsi dire, de ces saintes ames affligées dans le Purgatoire; si nous sommes sourds à leurs prieres; si nous ne sommes touchés d'aucun sentiment de compassion à la vue de leurs maux, ou si notre pitié est seche et stérile, craignons qu'on ne dise de nous ce que le Disciple bien-aimé dit de ceux qui n'ont nulle compassion de leurs freres. *Qui habuerit substantiam hujus mundi et viderit fratrem suum necessitatem habere, et clauserit viscera sua ab eo, quomodo charitas Dei manet in eo!* Tout homme qui ayant des biens de ce monde, verra son frere dans la nécessité et aura le cœur fermé pour lui, comment a-t-il en soi l'amour de Dieu? Mes chers enfans, ajoute le même Apôtre, que notre amour ne soit point en paroles, ni sur la langue, mais qu'il soit effectif et véritable. Ne craignons pas qu'en acquittant leurs dettes nous ne payons pas les nôtres. Souvenons-nous que cet acte de charité est souvent d'un plus grand mérite

pour nous que toutes les austérités, les prieres et les bonnes œuvres que nous faisons pour les morts. Saint Paul appeloit les personnes qu'il avoit tirées des ténebres de l'idolâtrie, et qu'il avoit conquises à Jesus-Christ, en les convertissant à la foi, il les appeloit sa joie et sa couronne : *Gaudium meum et corona mea.* Ces ames que vous aurez délivrées de ces affreuses prisons seront votre gloire, votre couronne, votre joie; elles publieront éternellement qu'elles sont votre conquête, que leur gloire est en partie le fruit de vos charités et de vos bonnes œuvres; que vous êtes leur Libérateur, puisque vous avez payé et satisfait pour elles. Quels puissans Protecteurs ne vous faites-vous pas dans le Ciel par cette charité!

La Messe est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FIDELIUM Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum famularumque tuarum remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis, etc.

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les Fideles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés ; afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'ils ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

In diebus illis : Audivi vocem de Cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui, qui in Domino moriuntur. A modò-jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

Au même-temps, j'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Dès-à-présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent.

L'Ange dit à saint Jean que le trésor des bonnes œuvres que les Saints ont faites pendant leur vie sur la terre, les accompagnent dans le séjour des Bienheureux. Il dit ceci contre les Simoniens ; les Nicolaïtes et d'autres hérétiques de ces premiers temps qui nioient la nécessité des bonnes œuvres.

RÉFLEXIONS.

Est-ce être heureux, de mourir au lit d'honneur ou dans l'abondance, quand cette mort doit être suivie d'une infamie éternelle, et d'une éternité de tourmens ? Que sert au lit de la mort ce triste souvenir des joies passées ? Fêtes mondaines, divertissemens multipliés, rafinemens de plaisirs, continuité de prospérités, somptuosité, magnificence, que vous paroissez peu de chose à qui se meurt ! Est-ce une grande consolation, de passer d'un Palais magnifique au tombeau, d'un lit riche dans les enfers, et du milieu d'une nombreuse Cour dans les flammes éternelles ? est-ce un grand bonheur, de mourir puissant, estimé, craint, ou aimé de tout le monde, si l'on est damné ?

Beati qui in Domino moriuntur. Voilà le seul

secret d'être heureux ; voilà qui seul vaut tous les trésors de l'Univers, toutes les prospérités de cette vie, toutes les grandeurs du monde ; voilà sur la terre la seule félicité, toute autre n'est qu'illusion, que prestige, que chimere. Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, c'est-à-dire, qui meurent dans la grace, dans l'amitié du Seigneur. Alors c'est mourir riche, puissant ; c'est mourir comblé d'honneur et de gloire.

Que la vie ait été traversée de mille contretemps, que cette poignée de jours qu'on a vécu ait été accompagnée de fâcheux accidens et de déplaisirs, que les croix ayent surpassé le nombre de ces jours : ces traverses, ces chagrins et ces croix ne paroissent plus que comme des songes. On est si aise de penser qu'il n'en reste plus qu'un fort superficiel souvenir ; et si l'on meurt dans l'amitié de Dieu, une félicité pleine et rassasiante commence à ce moment ; une joïe pure et éternelle, une surabondance de douceurs et de consolations va inonder ; des jours calmes et toujours sereins vont succéder à ces jours nébuleux et obscurs, dont à peine il reste alors la mémoire. Meurt-on dans le Seigneur, on meurt pour vivre. Voilà ce qui s'appelle faire fortune. Que sont aujourd'hui devenus tous ces puissans Monarques qui ont fait tant de bruit, ces personnes si distinguées par tant de belles qualités du corps et de l'esprit, ces gens qui ont rempli avec tant d'éclat les premieres places dans l'Etat ou dans l'Eglise ? que sont devenus ces prétendus heureux du siecle s'ils sont damnés ? et que deviennent tous ceux qui ne meurent point dans le Seigneur ? Combien de ceux qui liront ces réflexions mériteront ce triste sort, pour n'avoir pas travaillé durant la vie à en mériter un tout contraire ! Il faut vivre et persévérer dans l'amitié du Seigneur, si l'on veut avoir le bonheur de mourir dans le Seigneur.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 6.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui de cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

En ce temps-là, Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ! Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

De la nécessité de se préparer à la mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la nécessité de se préparer à faire une sainte mort, est indispensable ; rien n'est de si grande conséquence que la mort, rien n'est si difficile qu'une bonne mort, sur-tout à qui

ne s'y prépare pas durant la vie. Y a-t-il rien de si irréparable qu'une mort malheureuse? et cependant y a-t-il rien à quoi on se prépare moins qu'à faire une sainte mort?

Si l'on mouroit deux fois, il y auroit moins d'imprudence à risquer de mourir une fois mal; on pourroit réparer sa faute, et l'on seroit encore en état de faire en même-temps pénitence et d'une mauvaise vie et d'une mauvaise mort. Mais on ne meurt qu'une fois, et l'éternité bienheureuse ou malheureuse dépend absolument de cette mort.

Plus nous avons travaillé pour le Ciel, plus notre vie a été sainte, plus avons-nous d'intérêt à la finir saintement, pour ne pas perdre le fruit de nos travaux. Il est vrai que la bonne mort est le fruit ordinaire d'une sainte vie; mais il n'est pas moins vrai qu'une mort dans le péché anéantit tous les mérites de la plus sainte vie, et que tous les mérites de la plus sainte vie ne peuvent pas nous répondre d'une bonne mort. Et cependant pense-t-on beaucoup à la mort? se prépare-t-on beaucoup à cette mort? et, à voir notre indolence sur cet article, ne diroit-on pas qu'il n'est rien de plus aisé, rien de plus ordinaire que de faire une sainte mort?

S'il ne s'agissoit pour bien mourir que de recevoir les derniers Sacremens, que de baiser le Crucifix, que de verser même quelques larmes, notre imprudence seroit peut-être moins intolérable. Il n'est pas toujours difficile de trouver un Confesseur zélé et habile qui nous assiste dans ce dernier péril; mais combien de gens qui n'ont manqué de nul de ces secours, et qui sont morts dans le péché. Mourir sur la cendre et sous le cilice; mourir environné de Prêtres et de saints Religieux, c'est faire une mort édifiante; mais ce n'est pas-là précisément une mort sainte. Faire une bonne mort, c'est mourir après avoir effacé tous les déréglemens de sa vie; c'est mourir en

état de grace ; c'est mourir plein d'une foi vive ; d'une espérance inébranlable , d'une charité ardente ; c'est mourir plein d'horreur pour tout ce que le monde aime ; c'est mourir dans un amour pour Dieu qui surpasse tout autre amour : et tout cela est-il si fort aisé à qui a si peu aimé Dieu durant sa vie , à qui a passé presque toute sa vie sans penser à bien mourir ?

Chose étrange ! doit-on paroître sur un théâtre , ou en chaire ; doit-on donner quelque preuve de son habileté et de son savoir : on passe les mois , on met les années entieres à s'y préparer, quoique la chose soit de si peu de conséquence ; et quel temps , bon Dieu , met-on durant la vie à se préparer à la mort , quoique cette préparation demande tout le temps de la vie ?

SECOND POINT.

Considérez qu'on ne sauroit trop se préparer à bien mourir , ce qu'on ne peut faire qu'une fois , quand c'est de cette seule fois que dépend notre destinée éternelle. S'il étoit si peu difficile de faire une bonne mort , après s'être si peu préparé à bien mourir , les Saints auroient eu tort d'avoir fait tant de frais , et d'avoir employé à cette préparation toute leur vie. Pourquoi tant jeûner , tant prier et verser tant de larmes ? pourquoi s'interdire tout commerce avec le monde , pour avoir l'avantage de faire une mort sainte , si sans toutes ces préparations , sans nul préparatif on peut mourir saintement ?

Cette jeune personne qui au milieu de ses plus beaux jours renonce à tout ce qui flatte le plus , et va s'ensevelir dans le Cloître, que prétend-elle si ce n'est de se disposer à faire une mort sainte ? Oserions-nous ne pas louer, ne pas admirer sa sagesse et sa résolution ? Eh quoi , tandis que nos freres , que nos sœurs , que nos amis passent leurs jours dans la retraite et dans les rigueurs de la pénitence ,

pénitence, pour se préparer à une sainte mort, pour obtenir la grace finale; nous au milieu du tumulte du monde et de ses plaisirs; nous dans un oubli éternel de cette mort, dans une ignorance crasse de la préparation à la mort, nous attendons tranquillement une mort chrétienne, nous espérons d'être prêts à la mort, et de bien mourir!

Y a-t-il rien à quoi le Fils de Dieu, qui prévoyoit notre négligence, nous ait tant exhortés qu'à cette préparation?

Veillez, nous dit-il, car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur (*a*). Soyez prêts, dit-il ailleurs, et veillez à toute heure, parce qu'à l'heure que vous y penserez le moins, le Fils de l'homme viendra (*b*). Au reste ce que je vous dis à vous, ajoute ce divin Sauveur, je le dis à tous: *Quod autem vobis dico, omnibus dico: Vigilate* (c). Il faut être prêt à ouvrir au moment que le Maître heurte.

Il n'est personne qui ne convienne aisément qu'on a besoin de préparation pour bien mourir; c'est pour cela qu'on craint si fort une mort subite. Mais enfin que produit cette crainte, et à quelle préparation nous a-t-elle engagés jusqu'à présent? Cependant je puis mourir dans peu d'heures; il est aussi peu sûr que je sois en vie demain que dans dix ans. Si c'étoit ici le dernier jour de ma vie, serois-je prêt de mourir en ce jour? si je mourois ce soir, tout seroit-il prêt? n'aurois-je rien à craindre? Je frémis à cette pensée; mais qui m'a rassuré jusqu'à ce moment? et si je ne commence à ce moment de m'y préparer, quel regret, quel désespoir à cette derniere heure!

Ne le permettez pas, Seigneur; et puisque vous me donnez du moins cette heure, dès cette heure, mon Dieu, je vais commencer à me pré-

(a) *Matth.* 24. (b) *Matth.* 24. (c) *Marc.* 13.

parer à bien mourir, et à vous en demander tous les jours la grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paucitatem dierum meorum nuncia mihi Psal. 101.

Faites-moi si bien comprendre le peu de jours que j'ai à vivre, que je ne differe pas un moment à me préparer à la mort.

Timenti Dominum benè erit in extremis. Eccl. 1.

Il n'y a que ceux qui craignent Dieu durant leur vie, qui doivent s'attendre de faire une sainte mort.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'est pas surprenant que tant de gens meurent mal, puisqu'il y en a si peu qui apprennent à bien mourir. La bonne mort est une science pratique qui ne s'apprend que durant la vie : il faut étudier long-temps pour s'y rendre habile ; une étude précipitée ne sert souvent qu'à faire sentir davantage combien on est ignorant. La meilleure préparation à la mort est une sainte vie. Notre vie doit être une continuelle préparation à la mort. Chaque jour doit être pour nous une nouvelle leçon, et un nouvel exercice ; demandez-vous tous les soirs quels progrès vous y avez fait. C'est une pratique de piété bien utile de faire toutes ses actions comme autant de préparations à la mort. Messes, prieres, aumônes, devoirs de son état, divertissemens même, tout nous peut servir à faire une mort sainte, quand tout est fait dans cet esprit. Il nous importe de savoir l'art de bien mourir; fussions-nous habiles en toute autre chose, c'est ne rien savoir que d'ignorer cet art.

2.° Outre cette préparation générale, il y'en a de particulieres qu'on ne doit jamais négliger. 1.° Choisissez un jour tous les ans, que vous con-

sacrerez tout entier à cette grande affaire. Vous vous représenterez, en vous éveillant, le souverain Juge qui vous dit ces terribles paroles : *Redde rationem villicationis tuæ* : Rendez-moi compte de votre recette ; et vous examinerez dans une méditation au moins de demi-heure, si vos comptes sont prêts. Ne sortez pas du logis que vous n'ayez supputé et rangé tout ce qui reste à faire. Ne négligez rien, épargnez-vous encore moins ; vous avez à faire à un Juge infiniment éclairé, et qui ne passe rien, mais qui veut bien s'en remettre à vous sur tous les articles. Faites une confession qui préviendra son Jugement. Avez-vous réglé les affaires de la conscience : réglez celles de votre famille. Quelle imprudence d'attendre la derniere maladie pour faire la disposition de vos biens ! *Fac testamentum tuum*, dit saint Augustin, *dum sanus es*, *dum sapiens*, *dum tuus es*. Faites votre testament tandis que vous êtes en santé, tandis que vous savez ce que vous faites, tandis que vous êtes à vous, et en liberté de disposer. Faites la communion comme si ce devoit être la derniere de votre vie ; et s'il se peut, exécutez vous-même vos legs pieux. Allez faire le soir votre priere sur votre tombeau, ou du moins dans l'Eglise où vous devez être enterré, et où vous serez exposé un jour à la vue du peuple. Faites des lectures propres à l'objet de cette pieuse pratique, et ne vous occupez durant ce jour que de l'affaire de votre salut. Ce n'est pas assez d'un jour tous les ans, la retraite d'un jour de chaque mois est encore une pratique de préparation à la mort, excellente. Chaque semaine doit avoir la sienne ; et ne passez aucun jour sans faire quelque pieux exercice qui soit une préparation plus marquée à bien mourir. Ayez quelque livre qui apprenne à se préparer à la mort. Vous trouverez plusieurs pratiques à la fin du second tome de la Retraite d'un jour de chaque mois.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES.

LA mémoire de sainte Ursule et de ses Compagnes a été si célebre dans l'Eglise depuis la fin du quatrieme siecle, qui est le temps où l'on met l'époque de leur glorieux martyre, que leur véritable histoire s'étant perdue, peu d'Ecrivains qui ne se soient donné la liberté d'en substituer une selon leur génie, remplies la plupart de circonstances peu vraisemblables, et de faits fabuleux. L'histoire la plus sûre est celle qui se trouve dans un manuscrit fort ancien qui se garde dans le Vatican, et c'est de ce fonds que nous avons tiré l'histoire de ces glorieuses Martyres.

Sainte Ursule vint au monde vers l'an 362, dans l'Isle de la Grande-Bretagne, où la Religion Chrétienne régnoit alors avec éclat dans la plupart de ses Provinces. Elle étoit fille de Dionnot Roi de Cornouaille, et de Darie, Princesse qui ne cédoit en rien à son mari, ni pour la noblesse de son sang, ni pour la piété, en quoi elle faisoit consister tout le mérite. La vertu des parens leur fit regarder l'éducation de leur fille comme l'un de leurs plus essentiels devoirs; et les belles qualités dont ils la virent douée dès le berceau augmenterent les soins qu'ils prirent de la jeune Princesse. Jamais enfant ne fit paroître un esprit plus brillant, et n'eut un naturel plus heureux; tout ce qui frappe, tout ce qui éblouit, tout ce qui charme dans un enfant, se trouvoit réuni dans Ursule : un cœur noble, bienfaisant et généreux; un esprit vif, aisé, docile; des inclinations

toutes portées à la vertu, et une beauté si rare, que dès l'âge de douze ans Ursule passoit pour une des plus belles Princesses de l'Europe. Mais toutes ces brillantes qualités naturelles recevoient un nouveau lustre par l'éclat de sa vertu. Ursule avoit trop d'esprit pour ne pas découvrir le vide de tous les biens créés, et le faux brillant de toutes les grandeurs mondaines. Ce fonds de Religion dont elle avoit été prévenue dès son enfance, perfectionnoit tous les jours et son esprit et sa raison, et lui faisoit regarder cette beauté qu'on louoit si fort, comme une fleur qui commence à se faner dès quelle brille. Aussi le faste, le luxe et la magnificence qui naissent avec les Princesses, ne furent jamais de son goût : elle comprit dès ses premieres années que la modestie doit faire dans tous les états, le plus bel ornement d'une fille chrétienne; et méprisant tout ce que sa naissance lui promettoit de plus flatteur, tout ce que la Cour a de plus séduisant, tout ce que les louanges ont de charmes, elle n'eut pas plutôt connu Jesus-Christ, qu'elle souhaita passionnément de n'avoir jamais d'autre Epoux que lui. Le Sauveur aussi ne l'avoit prévenue de tant de graces que pour en faire une de ses plus cheres Epouses, et la tendresse qu'il lui avoit inspirée pour sa divine Mere la Vierge des Vierges, étoit un présage qu'elle ne perdroit jamais l'éclat de sa virginité, à laquelle Dieu voulut bien ajouter la gloire du martyre.

Le Tyran Maxime, surnommé Flavius Magnus Clemens, qui commandoit en qualité de Général les troupes de l'Empereur Gratien, dans la Grande-Bretagne, s'étant fait proclamer Empereur l'an 382, passa la mer et vint descendre avec toute son armée sur les côtes de la partie des Gaules qu'on nommoit alors Armorique, c'est-à-dire, Maritime, et s'en rendit le maître. Un de ses Chefs nommé Conan, Prince Breton qui étoit

Chrétien, se signala dans cette expédition par sa conduite et par son courage ; ce qui obligea Maxime à lui donner le gouvernement de l'Armorique, qui fut bientôt après appelée la Petite-Bretagne, lorsqu'il lui donna aussi le titre de Duc. Conan établit son siege dans la ville de Nantes, et retint dans le pays une grande partie de l'armée presque toute composée de Bretons ou Anglois. Comme le nouveau Duc n'étoit point encore marié, il pensa à choisir une épouse. Les belles qualités d'Ursule, sa vertu et sa rare beauté n'étoient pas inconnues au Prince Breton ; aussi fixerent-elles son choix. Il envoya des députés en la Grande-Bretagne pour demander au Roi de Cornouaille la Princesse sa fille en mariage ; et comme presque tous les Seigneurs qui l'avoient suivi, les Officiers et les Soldats n'étoient point mariés, il chargea ses députés d'emmener avec la Princesse autant de filles de cette Isle qu'ils en pourroient avoir, pour les leur donner en mariage. Les Députés furent reçus du Roi avec honneur ; ce Prince qui connoissoit le mérite du Duc, agréa fort la proposition qu'on lui fit de sa part, et promit de lui donner sa fille en mariage. Mais il ne lui fut pas aisé de faire consentir la Princesse à cette alliance, quelque avantageuse qu'elle fût, quoique Conan fût un Prince Chrétien, maître souverain d'une des plus grandes et des plus riches Provinces des Gaules. Ursule avoit d'autres vues ; élevée dans la piété, nourrie dans l'estime et l'amour d'une condition toujours vierge, elle n'écouta la proposition du Prince qu'avec dégoût, et ne fit aucune réponse. Le Roi son Pere qui l'aimoit tendrement, et qui trouvoit de grands avantages et pour elle et pour lui dans ce mariage, crut devoir se servir de toute son autorité pour l'obliger à y donner son consentement. Elle eut beau lui représenter la répugnance qu'elle avoit pour cet état, et le désir qu'elle avoit

de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ; mais ni ses prieres, ni ses raisons, ni ses larmes, ne purent rien avancer. Enfin la soumission qu'elle avoit toujours eue pour les volontés de ses parens lui arracha un consentement dont elle se réservoit secrétement la liberté d'en appeler aux ordres de Dieu même; et animée d'une vive confiance en la bonté de son Sauveur qu'elle souhaitoit ardemment d'avoir pour seul Epoux, elle va se prosterner à ses pieds, et le conjure de ne la point refuser pour épouse. Vous savez, mon divin Maître, lui disoit-elle dans la ferveur de son oraison, vous savez quels sont les sentimens de mon cœur : les grandeurs du monde ne l'ont jamais tenté, et tous ses faux brillans l'ont encore moins ébloui, vous êtes seul l'objet de tous ses désirs et de ses projets; maître de tous les événemens, vous pouvez rendre inutiles toutes les mesures les mieux concertées. Ne rejetez pas ma très-humble priere; daignez prendre soin de la plus humble de vos servantes, et conduisez tout pour mon salut et pour votre gloire, selon votre sainte et divine volonté.

Cependant on préparoit tout pour le départ de la Princesse, et l'on rassembloit de toute part un grand nombre de filles, la plupart Demoiselles, qui devoient accompagner Ursule, et qu'on destinoit pour épouser des Officiers Bretons. Lorsque tout fut prêt pour l'embarquement, la Princesse et toutes ses compagnes se rendirent à Londres. En attendant que le temps permît de mettre à la voile, sainte Ursule eut de fréquens entretiens avec toutes ces filles, sur le faux éclat des biens et des honneurs de cette vie, sur le vide et le néant de toutes les grandeurs, sur leur caducité et leur peu de durée; et comme toutes ces filles étoient Chrétiennes, elle leur parloit fort souvent du bonheur de celles qui n'ont d'autre Epoux que Jesus-Christ.

Comme la Sainte possédoit éminemment toutes les belles qualités qui gagnent le cœur et qui charment, qu'elle avoit infiniment de l'esprit et encore plus de vertu, qu'elle parloit bien, et que tous ces grands talens étoient accompagnés d'une douceur et d'une modestie qui enchante, elle gagna bientôt l'estime et le cœur de toutes ces filles; et elle réunit tous leurs désirs et toute leur ambition à ne vouloir aimer que Jesus-Christ. On ne vit jamais un si grand nombre de filles plus chrétiennes. Ursule étoit leur modele, et ses exemples enchérissoient encore sur ses instructions. Enfin la mer et les vents étant devenus propres pour faire en peu de temps le trajet, toute cette nombreuse compagnie de Vierges s'embarque. Mais Ursule ne perdoit jamais de vue l'étoile qui la conduisoit, et quoique les vents fussent très-favorables pour les faire arriver en peu d'heures en la Petite-Bretagne, elle ne perdit jamais l'espérance de voir accomplir ses souhaits. En effet, à peine eut-on perdu de vue l'Angleterre qu'une furieuse tempête jette l'effroi partout, et menace d'un triste naufrage. Ce fut alors que sainte Ursule ne douta plus que Dieu n'eût exaucé ses vœux : tout étoit dans une morne consternation, la Sainte seule paroissoit ne rien craindre. Courage mes filles, disoit-elle d'un air et d'un ton qui marquoit visiblement sa confiance et sa joie, ne craignons rien, nous servons un Dieu, et nous avons un Epoux qui commande aux flots et aux tempêtes; faisons-lui généreusement un sacrifice de notre vie, et laissons à ceux qui ont le malheur de ne le pas connoître les horreurs de la mort. Pour nous, ayons confiance en sa miséricorde.

L'intrépidité de la Sainte rassura toutes ses compagnes et tout l'équipage; cependant les vents devenant toujours plus furieux, et les vaisseaux cédant enfin à la tempête, toute la flotte fut

emportée vers le Nord, sur la côte de la Gaule Belgique. De là notre Sainte, avec son illustre troupe, se retira à Tiel qui est un Port vers l'embouchure du Rhin, dans le Pays appelé maintenant le Duché de Gueldres, et de là on assure qu'elle fut obligée d'avancer vers Cologne par le Rhin; et ce fut ce Pays qui devoit être le théâtre du glorieux triomphe de sainte Ursule et de ses Compagnes.

L'Empereur Gratien ayant appris la révolte du tyran Maxime et sa descente sur les côtes des Gaules, n'ayant pas assez de troupes à lui opposer, appela les Huns, peuples barbares de l'ancienne Sarmatie, lesquels étant sortis de leur Pays, s'étoient répandus dans la Germanie, le long du Rhin et dans la Gaule Belgique. Comme ils joignoient un naturel féroce et cruel, aux superstitions païennes, étant tous Idolâtres, ils portoient la désolation par-tout. Ces Barbares commandés par Gaunus, qui tenoit alors la campagne pour l'Empereur Gratien contre le tyran Maxime, voyant des vaisseaux Bretons leurs ennemis, les attaquerent et s'en saisirent facilement, n'y ayant qu'un petit nombre de gens de guerre qui les escortoient. On ne peut dire quel fut leur étonnement quand ils aperçurent que cette flotte n'étoit chargée que de filles chrétiennes destinées en mariage aux Officiers et Soldats Bretons leurs ennemis, lesquelles avoient à leur tête une Princesse, la future épouse du Duc Conan, le principal Chef de l'armée de Maxime.

Si l'aventure surprit les Barbares, elle découvrit à notre Sainte les secrets d'une Providence particuliere qui la consola fort, et qui la réjouit. Elle comprit alors que ses vœux avoient été exaucés, et que Jesus-Christ, en l'acceptant pour son Epouse, vouloit encore ajouter à la gloire de la virginité la couronne du Martyre. Animée d'un nouveau courage et d'un zele tout

nouveau, elle passe sur tous les vaisseaux, et parle à toutes ses compagnes en héroïne chrétienne ; et exaltant alors la perle précieuse de la virginité, pour laquelle elles devoient être prêtes de donner tous leurs biens et leur vie, elle les exhorte avec tant de grace et de force à donner leur sang pour la foi, que cette heureuse troupe de Vierges, revenues tout-à-coup de leur frayeur, regardent ces Barbares comme les ministres de leur bonheur, et elles ne soupirent plus qu'après le martyre.

Le Commandant de l'armée voulut voir Ursule dont on lui avoit si fort vanté la beaute : il en fut épris, et mit tout en œuvre pour la gagner, pour l'intimider et pour la vaincre. Mais la Sainte lui parla avec une fermeté si chrétienne et avec tant de hardiesse et de majesté, que la passion brutale des Barbares se changeant tout-à-coup en fureur, sans délibérer un moment, ils firent main-basse sur toutes ces Vierges. Les unes finirent leur vie par l'épée, et les autres par les traits ; toutes furent égorgées, et allerent augmenter la Cour céleste de l'Agneau, en remportant la palme du martyre. Ce fut le 21 d'Octobre de l'an 383, et dès-lors toute l'Eglise célébra avec beaucoup de solemnité la glorieuse mémoire de sainte Ursule et de ses Compagnes Vierges et Martyres. Leurs corps furent enterrés dans le territoire de Cologne, d'où ces saintes Reliques se sont répandues par toute la Chrétienté. Il s'est établi dans la suite une célebre Congrégation Religieuse de Filles et de Veuves qui suivent la Regle de Saint-Augustin sous le nom et la protection de sainte Ursule, et qu'on appelle Ursulines. Elles sont toutes sous la conduite des Evêques. On ne peut dire combien leur Institut est avantageux au Public, non-seulement par ses grands exemples de piété, de modestie, de régularité et de toutes les vertus qui édifient si fort par-tout les Fidelles, mais encore

par cette chrétienne, cette belle éducation qu'elles donnent aux filles qu'elles instruisent avec tant de zele, de charité et de succès selon l'esprit de leur Institut, lequel n'a rien perdu de sa premiere ferveur; aussi n'a-t-il jamais eu besoin de réforme. La Bienheureuse Angele de Bresce établit premiérement cet Institut en Italie l'an 1537, lequel fut approuvé l'an 1544 par le Pape Paul III, et mis sous la clôture et les vœux solemnels l'an 1572 par le Pape Grégoire XIII, à la sollicitation de saint Charles Borromée à qui ce saint Institut fut toujours à cœur. Depuis, Magdelaîne l'Huillier Dame de Sainte-Beuve, fonda l'an 1611 les Ursulines en France. Le premier Monastere est celui de Paris, d'où elles se sont répandues avec un bien infini dans le reste du Royaume. Mais l'an 1606 la Mere Anne de Xaintonge de Dijon, si illustre par sa haute vertu et par son zele pour l'instruction chrétienne des filles, avoit fondé à Dole les Ursulines de la Franche-Comté, qui, n'étant point cloîtrées, font depuis plus d'un siecle l'admiration et le bonheur des Villes qui ont l'avantage de les posséder, sans qu'elles ayent jamais rien relâché de la perfection et de la premiere ferveur de leur saint Institut; élevant les jeunes filles dans l'esprit le plus pur du Christianisme, avec un zele que Dieu comble tous les jours d'un nouveau succès; se distinguant dans le Public autant par une modestie édifiante, que par une régularité qui ne s'est jamais démentie, et s'exerçant avec un bien infini dans toutes les œuvres de charité conformes à leur état. Cette illustre Congrégation fit en peu de temps de merveilleux progrès; et dans moins de trente ans on la vit établie à Dole, à Vesoul, à Besançon, à Saint-Hypolite, à Arbois, à Porentru, à Grey, à Pontarlier, à Ornans, à Fribourg en Suisse, à Lucerne et à Clerval.

La Messe en l'honneur de sainte Ursule et de ses Compagnes, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur de plusieurs Vierges et Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Da nobis, quæsumus Domine Deus noster, sanctarum Virginum et Martyrum tuarum Ursulæ et Sociarum ejus palmas incessabili devotione venerari : ut quas dignâ mente non possumus celebrare, humilibus saltem frequentemus obsequiis. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, qui êtes notre Dieu, faites-nous la grace d'honorer par une continuelle dévotion les victoires de sainte Ursule et de ses Compagnes Vierges et Martyres ; afin que si nous ne pouvons leur rendre de dignes honneurs, nous leur rendions au moins nos humbles devoirs. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre Saint Paul aux Corinthiens. Chap. 7.

Fratres : De virginibus præceptum Domini non habeo : consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus à Domino, ut sim fidelis. Existimo ergo hoc bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse. Alligatus es uxori ! noli quærere solutionem. Solutus es ab uxore ! noli quærere uxorem. Si autem acceperis uxorem non peccasti. Et si nupserit virgo, non peccavit. Tribulationem

MES Freres : Pour ce qui regarde les vierges, je n'ai point sur cela de précepte du Seigneur. Je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidelle. Je pense donc, qu'eu égard aux miseres qui nous environnent, c'est un état avantageux, puisque c'est un avantage à l'homme de vivre de la sorte. Etes-vous engagé avec une femme, par le lien du mariage ! ne cherchez point à vous dégager. Etes-vous sans femme ? n'en cherchez point. Que si

tamen carnis habebunt hujusmodi. Ego autem vobis parco. Hoc itaque dico, fratres: Tempus breve est: reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint: et qui flent, tanquam non flentes: et qui gaudent, tanquam non gaudentes: et qui emunt, tanquam non possidentes: et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur: prœterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sinè solicitudine esse. Qui sinè uxore est solicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, solicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. Et mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt; ut sit sancta corpore, et spiritu, in Christo Jesu Domino nostro.

vous avez pris une femme, vous n'avez point péché: et si une fille s'est mariée, elle n'a point péché non plus: mais ces personnes-là auront à souffrir les tribulations de la chair. Pour moi je vous épargne là-dessus. Ainsi, mes freres, j'ai ceci à vous dire: Le temps est court. Du reste il faut que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avoient point: que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuroient point: ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'y étoient pas: ceux qui font des acquisitions, comme s'ils ne possédoient rien: ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usoient point. Car la figure de ce monde passe. Or, ce que je désire, c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquietent. Celui qui n'a point de femme donne ses soins aux choses qui regardent le Seigneur, et aux moyens de plaire à Dieu. Mais celui qui a une femme donne ses soins aux choses qui regardent le monde, et aux moyens de plaire à sa femme, et il est partagé. De même une femme qui n'est point mariée, et une vierge pense aux choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

L'Apôtre connoissant le prix et le mérite de la virginité, souhaiteroit que tous eussent reçu ce don de perfection, mais sachant bien que tous ne sont pas appelés à un état si parfait, il se garde bien de faire un précepte de ce qui n'est qu'un conseil.

RÉFLEXIONS.

Pour ce qui regarde les Vierges, je n'ai point pour cela de précepte du Seigneur. Le Seigneur n'a

point voulu imposer aux Vierges le précepte de lui consacrer leur virginité : il veut des Epouses qui se donnent à lui par choix et par amour; mais il veut des Epouses vigilantes, prévoyantes et fidelles. La négligence dans les devoirs de son salut et de la Religion est une véritable folie. Jesus-Christ ne donne point d'autre nom à ces Vierges, irréprochables d'ailleurs dans la virginité dont elles faisoient profession, louables même par le désir qu'elles avoient toutes de recevoir le divin Epoux, et par l'empressement qu'elles témoignerent d'aller chercher au milieu même de la nuit, de quoi garnir leurs lampes, qui étoient sur le point de s'éteindre. Cependant ce sont des Vierges folles, parce qu'elles manquent de prévoyance, et qu'elles sommeillent dans le temps qu'il faut le plus veiller. Belle, mais terrible leçon pour ces personnes Religieuses qui, après avoir sacrifié à Dieu leur virginité, leur liberté même, et tout ce qu'elles avoient de plus précieux dans le monde : c'est-à-dire, après avoir fait pour l'amour de Dieu tout ce qu'il y a de plus pénible, de plus difficile, de plus grand, viennent à négliger ce que ce même Dieu demande d'elles de plus aisé, de plus mince; et sous prétexte qu'elles ne voudroient point manquer à rien d'essentiel et qui oblige sous peine de péché mortel, violent sans scrupule la plupart de leurs Regles. Ces ames lâches, tiedes, peu régulieres, ces ames qui sommeillent, qui s'endorment même au service de Dieu, et qui voyant bien que l'huile manque et que leurs lampes pourroient s'éteindre, comptent qu'elles auront assez de temps pour pourvoir à tout : ces personnes sont-elles sages ? ne risquent-elles rien pour le salut ? n'y a-t-il point de danger qu'elles ne crient inutilement à la fin de la vie : *Aperi nobis*, et qu'on ne leur dise : *Nescio vos.* Elles n'étoient pas mortes; elles dormoient seulement. Eh! Seigneur, que de personnes Reli-

gieuses qui sommeillent ! ces ames lâches et imparfaites, qui négligent les plus petits devoirs, qui conservent l'esprit du monde dans l'état Religieux, qui se répandent si fort au-dehors, qui ont si peu de ferveur et de dévotion; ces personnes sont-elles des Vierges sages ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cælorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cælorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cælorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem forâs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexis-

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache ; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleu-

tis hæc omnia! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

rera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Du defaut de sincérité, qui se trouve dans la volonté que la plupart des Chrétiens ont de se sauver.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est personne qui ne prétende avoir la volonté de faire son salut. Mais qu'il est peu de gens en qui cette volonté soit sincere! Il n'est point de pécheur si endurci, qui ne dise quelquefois en sa vie, qu'il veut se convertir. Il n'est point de Religieux si lâche, qui ne croie vouloir en quelque façon arriver à la perfection. Il n'est point de Chrétien si imparfait, qui ne forme quelquefois le dessein de mener une vie plus réguliere; parce qu'il n'y a point d'homme assez insensé, assez ennemi de lui-même pour vouloir se perdre; car on n'ignore pas que c'est vouloir se perdre, que de ne vouloir pas se convertir. Mais quand on se contente de dire qu'on veut se sauver, sans en prendre les moyens, cela marque tout au plus qu'on en a la pensée; mais nullement qu'on en a la volonté. Il n'est pas difficile d'avoir horreur des feux de l'enfer : pour peu qu'on ait de foi et de raison, les grandes vérités de la Religion effraient; on en est convaincu, on

en est même touché. Sur cela, on s'imagine qu'on est tout converti, parce qu'on est persuadé qu'il faut l'être. Mais est-on pour cela plus avancé? Consultons-nous nous-mêmes, nous avons bien des fois résolu de travailler sérieusement à l'affaire importante de notre salut : à la vue d'une mort, à la nouvelle de quelque funeste accident, après une méditation, au sortir d'un sermon, après avoir fait une lecture touchante, nous avons pris la résolution de changer, nous avons conclu à la réforme; et depuis cette volonté alors si bien marquée, sommes-nous devenus meilleurs? Pour peu qu'on ait d'éducation et de bon sens, on a aisément de l'horreur pour le vice, et de l'estime pour la vertu; mais il est tout visible que l'esprit a plus de part à ces sentimens que la volonté; et il est bien à craindre, que si la volonté forme quelques mouvemens d'aversion pour le mal, et d'amour pour le bien, cette aversion ne soit qu'un simple dégoût des suites fâcheuses du vice, et cet amour une simple estime et une foible complaisance pour le bien, sans aucun désir efficace du salut. Certainement c'est s'abuser, que de s'en tenir à ces demi-volontés. Nous ne serons point jugés sur les bons sentimens que nous aurons eus, mais sur le bien que nous aurons fait. L'enfer est plein de gens qui vouloient être sauvés, mais qui ne le vouloient que comme la plupart le veulent, que comme nous l'avons voulu nous-mêmes jusqu'ici.

SECOND POINT.

Considérez combien ces sortes de volontés du salut sont illusoires. Nous ne prétendons pas être damnés : et y a-t-il un damné qui ait jamais prétendu l'être? Que diroit-on d'un malade qui se contenteroit de vouloir guérir? nul certainement qui ne veuille; mais si le malade, avec toute sa prétendue volonté, ne vouloit point de remede,

et se contentoit de penser quelquefois aux avantages de la santé, la recouvreroit-il sans en prendre les moyens ? Tels sont ces sortes de gens, qui se contentent de vouloir faire leur salut sans prendre aucun moyen efficace. Quoi ! pour être sauvé, il suffira de le vouloir, ou plutôt de dire qu'on le veut, en pensant qu'il le faut. Si le Ciel se donnoit à ce prix, quel scélérat n'y trouveroit pas une place ? Il semble qu'il n'est pas possible de trouver dans le Christianisme des gens qui soient dans cette erreur; mais ne prouvons-nous pas nous-mêmes cette possibilité ? Nous voulons être sauvés, en prenons-nous les moyens ? une vie aussi tiede, aussi imparfaite que celle que nous menons, est-elle un moyen efficace pour cette fin ? Les Saints ont eu la volonté de se faire Saints : ils y ont travaillé, et ils y ont réussi. Comparons ce que nous faisons pour le devenir, avec ce qu'ils ont fait pour l'être, et concluons, si nous l'osons, que notre volonté est aussi sincere que la leur. Comparons leur dévotion, leurs austérités, la pureté de leurs mœurs, la régularité de toute leur conduite avec la nôtre : quelle affreuse disproportion, quelle horrible différence !

Mon Dieu, ne permettez pas que ces réflexions qui sont l'effet de votre miséricorde, me soient inutiles. Je suis bien résolu, moyennant votre grace, de ne plus juger de la sincérité de ma volonté que par l'efficacité des moyens que je prendrai.

Aspirations dévotes durant le jour.

Pax hominibus bonæ voluntatis. Luc. 1.

Je reconnois, Seigneur, qu'il n'y a de paix, de salut, que pour ceux qui ont une volonté sincere.

Spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Donnez-moi, Seigneur, un esprit et un cœur tout nouveau, pour faire mon salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° POUR juger de la volonté que chacun se flatte d'avoir d'être sauvé, il ne faut que la comparer avec la volonté qu'a un malade de recouvrer la santé, un Marchand de faire fortune, un Officier de s'avancer; avec la volonté que nous avons tous en certaines occasions de venir à bout d'une entreprise qui nous tient à cœur. Un malade a de l'horreur de certains remedes dégoûtans, amers, douloureux; cependant un Médecin lui a-t-il dit que le remede est nécessaire, qu'il est efficace: on ne délibere plus si on le prendra. Un Négociant apprend qu'un voyage est nécessaire pour faire un grand gain, pour réussir dans son commerce: rien ne l'arrête; parens, amis, patrie, on quitte tout, on s'expose à toutes les incommodités du voyage, parce qu'on veut faire fortune: et quel sacrifice de ses plaisirs, de sa santé, de sa vie même ne fait pas un Officier qui veut s'avancer par la voie des armes. Comparez la volonté que vous avez de faire votre salut à toutes ces volontés, et jugez par-là si elle est sincere.

2.° Commencez dès ce jour à pouvoir dire que vous voulez sincérement vous sauver, en en prenant efficacement les moyens. Avez-vous quelque habitude dangereuse pour votre salut, quittez-là dès ce jour. Avez-vous quelque restitution à faire, commencez par payer sans délai; si vous ne pouvez pas donner tout, donnez-en du moins une partie, bien résolu d'achever la somme au plutôt. Avez-vous quelque réforme à faire dans vos mœurs, dans vos meubles, dans votre conduite, ne la renvoyez pas au lendemain. Et qu'avant la fin du jour vous puissiez dire : **Je veux me sauver ; en voilà une preuve.**

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT HILARION, ABBÉ.

SAINT HILARION, le Chef et le Patriarche des Religieux Cénobites de la Palestine, comme saint Antoine l'avoit été de ceux de l'Egypte, et saint Pacôme de ceux de la Thébaïde, naquit à Thebate, bourgade de Palestine, vers l'an 291. Ses parens étoient Païens, et ils l'envoyerent tout jeune à Alexandrie pour y étudier la Grammaire. Le Seigneur qui l'avoit choisi pour être un des plus éclatans modeles de la vie monastique, permit que le Maître qu'il rencontra étoit Chrétien. Celui-ci trouvant dans le jeune Hilarion un naturel heureux, un esprit excellent; et un fond d'innocence peu ordinaire aux jeunes gens de son âge, prit un soin particulier de cultiver cette jeune plante; et la premiere preuve qu'il lui donna de sa prédilection, fut de l'instruire des vérités de la vraie Religion, et de lui faire recevoir le Baptême. Hilarion devenu Chrétien, en acquit bientôt toutes les vertus, et quelque surprenans que fussent les progrès qu'il faisoit dans les sciences, il en faisoit chaque jour de bien plus merveilleux dans la science des Saints. Tout son divertissement étoit d'être dans les assemblées des Fidelles. Sa modestie et sa tendre dévotion le distinguoient dans l'Eglise, et l'on ne pouvoit assez admirer dans un jeune homme de douze ans une sagesse si fort au-dessus de son âge, et une pureté qui le faisoit regarder comme un Ange pour les mœurs. Comme on ne parloit par toute l'Egypte que de la vie admirable de saint Antoine, le jeune Hilarion eut une grande envie de voir un homme

si célebre par sa sainteté, et d'apprendre d'un si habile maître la Science des Saints. Il sort d'Alexandrie, et se rend auprès du saint Patriarche, qui charmé des grandes qualités du jeune homme, et de son généreux dessein, prit un soin particulier de cet éleve que le Seigneur lui envoyoit, et qu'il prévit dès-lors devoir être un des grands ornemens de l'Eglise.

Hilarion demeura quelque temps dans le Monastere, dont il devint bientôt l'admiration. Rien n'échappoit à son attention et à sa ferveur. Il n'étudioit pas seulement les pieuses industries de saint Antoine, les exemples édifians de chaque Religieux étoient pour lui autant de leçons dont il profitoit. Enfin parfaitement instruit de tous les secrets de la vie ascétique, il témoigna au saint Patriarche le désir qu'il avoit de se retirer dans quelque désert et de passer ses jours dans la solitude. Saint Antoine le confirma dans un si pieux dessein, lui donna de salutaires instructions, et lui permit de suivre l'esprit du Seigneur qui le portoit à une plus grande retraite. Hilarion ayant pris congé de tous ces saints Religieux qui ne le voyoient partir qu'avec regret, revint à Alexandrie. Il apprit la mort de ses parens, et se voyant héritier d'une assez grande succession, il donna une partie de ses biens à ses freres, et ne voulant plus que Dieu pour son partage, il distribua le reste aux pauvres.

Il n'avoit alors que quinze ans. S'étant dépouillé de tout pour suivre Jesus-Christ, il se retira dans un désert à deux lieues et demie du Bourg de Majume. Ce lieu étoit d'autant plus affreux qu'il étoit plus désert, étant fort décrié par les meurtres qu'y faisoient les voleurs, et par leurs brigandages. Le péril n'ébranla pas la généreuse résolution du Saint, ni la rigueur des saisons n'alarma point sa complexion délicate. Ce fut-là que saint Hilarion commença cette vie parfaite qu'il continua

durant soixante et douze années par une ferveur qui ne se ralentit jamais, et par des austérités surprenantes. Il n'avoit pour habit qu'un sac fort grossier, et une tunique de peau que saint Antoine lui avoit donnée. Toute sa nourriture se réduisit d'abord à quinze figues par jour, qu'il ne prenoit qu'après le soleil couché; et lorsqu'il se sentoit sollicité par quelque tentation de volupté, il diminuoit cette nourriture, jusqu'à passer les trois et quatre jours sans manger. Ennemi de l'oisiveté, la priere et le travail partageoient tout son temps; le labourage et les corbeilles à quoi il s'occupoit, n'interrompoient même pas sa priere. Depuis l'âge de seize ans jusqu'à vingt, il n'eut point d'autre loge qu'une pauvre cabane de jonc qu'il avoit fait lui-même, et qui ne le défendoit ni de la rigueur de l'hiver, ni des ardeurs excessives du soleil en été. Il se bâtit depuis une cellule qui n'étoit proprement qu'un tombeau, aussi en avoit-il la figure. Il coucha jusqu'à la mort sur la terre couverte seulement d'une natte de jonc. Depuis vingt-un ans jusqu'à vingt-sept il ne se nourrit que d'une poignée de lentilles par jour, trempée dans l'eau froide; et le reste de sa vie, qui ne fut qu'un jeûne continuel le plus austere, il n'eut pour toute nourriture que six onces de pain d'orge par jour, avec quelques racines fades et sans apprêt, ne mangeant ni fruit ni légume.

Mais cette affreuse austérité de vie ne fut pas ce que saint Hilarion eut de plus rude à souffrir. Il eut à soutenir de rudes combats durant plus de soixante ans contre tout l'enfer qui, pour se venger de l'empire que Dieu lui avoit donné sur ces Puissances des ténebres, qui au seul nom d'Hilarion sortoient des corps des possédés, et dès qu'il paroissoit, étoient contraints de quitter et les idoles et les temples, mit en œuvre toute sa malice pour perdre, ou du moins pour inquiéter, pour tourmenter notre Saint. Il n'est point de

spectres hideux ou agréables dont il ne se servît pour l'effrayer, ou pour salir son imagination. Notre Saint n'avoit pas seulement recours à la priere, il y ajoutoit la pénitence; et tâchant par les mauvais traitemens qu'il faisoit à son corps, de châtier son esprit qui le fatiguoit par mille fantômes impurs, il se retranchoit son peu de nourriture, passant les quatre et cinq jours sans rien prendre, ajoutant encore à ces excès d'abstinence un excès de travail. On entendoit quelquefois qu'il disoit à son corps : Malheureux animal, je t'empêcherai bien de regimber; je te ferai souffrir la faim et la soif; je te chargerai excessivement, et te ferai travailler par le chaud et par le froid, afin que tu cherches plutôt à manger et à te reposer, qu'à prendre du plaisir. S'il étoit fatigué par son ennemi, il le fatiguoit à son tour par ses excessives pénitences. Aussi son corps devint un squelette, n'ayant plus qu'une peau seche collée sur les os.

Le démon n'ayant pu venir à bout de lui faire quitter ses exercices de piété, il entreprit de le troubler durant ses prieres. Tantôt il lui faisoit entendre des plaintes lamentables de petits enfans, des pleurs de femmes désolées à la porte de sa cellule, des bêlemens de brebis, des mugissemens de bœufs, des rugissemens de lions, des hurlemens qui faisoient frémir, et trembler quelquefois sa cellule. Une fois en chantant des Pseaumes il eut pour spectacle un combat de gladiateurs, dont l'un tombant comme mort à ses pieds, le prioit de lui donner la sépulture. Un jour s'étant mis en oraison la tête appuyée contre terre, il fut distrait; il sentit alors comme le poids d'un homme qui le fouloit aux pieds, et il entendit une voix qui lui disoit d'un ton moqueur : Hé quoi! tu t'endors, tu te distrais, tu t'amuses.

Il y avoit déjà vingt-deux ans que saint Hilarion combattoit jour et nuit sans relâche dans son

affreux désert, lorsque Dieu voulut enfin manifester au monde la haute sainteté de son grand serviteur par des miracles. Elpide, homme de grande qualité, qui fut depuis Préfet du Prétoire, revenoit avec sa femme Aristenere et ses enfans de voir saint Antoine. Etant arrivé à Gaze, ses trois fils tomberent dangereusement malades, et furent désespérés des Médecins. La mere affligée les pleuroit déjà comme morts, lorsqu'elle apprit qu'il y avoit un grand serviteur de Dieu dans un désert assez proche. Elle s'y rendit, et fit tant par ses larmes et ses prieres, qu'elle le fit venir à Gaze. Il ne se fut pas plutôt approché des lits des malades, qu'après une courte priere à Jesus-Christ, les trois fils d'Elpide furent parfaitement guéris. Le bruit de ce miracle s'étant répandu dans toute l'Egypte, on vit venir de toute part les peuples en foule chercher leur guérison auprès du Saint, et nul qui ne fût exaucé. La conversion de l'ame accompagnoit d'ordinaire la guérison du corps; et dans moins de six mois il gagna à Jesus-Christ un nombre prodigieux d'Idolâtres. Une sainteté douce, gracieuse, compatissante, qui fit toujours le caractere de notre Saint, gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient de près; aussi vit-on bientôt ce désert se peupler d'un grand nombre de Solitaires. Quelque désir qu'il eût de rester seul dans sa retraite, le nombre de ses disciples croissoit tous les jours. Jusques-là on n'avoit point encore vu de Monastere dans la Palestine, et la Syrie n'avoit point connu de Solitaire avant notre Saint. Il fut l'Auteur et le premier Instituteur dans ce Pays, de cette maniere de vivre. Sa réputation croissant tous les jours par les merveilles qu'il opéroit, on bâtit plusieurs Monasteres dans la Palestine, qui voulurent tous être sous sa conduite. Il leur donna des Regles, et les gouverna avec tant de sagesse, de douceur et de charité, que le nombre des

des Saints, égala celui de ses Disciples. On compta jusqu'à trois ou quatre mille Moines ou Solitaires sous la discipline et la direction de saint Hilarion, il les visitoit tous chaque année, leur parloit à tous; et ses visites, ses discours, ses exemples, rallumoient la ferveur parmi tous les freres. Durant le cours de ses visites il étoit accompagné de deux mille de ses enfans, qui ne pouvoient perdre de vue un si bon pere. Comme les racines et les herbes sauvages faisoient presque toute la nourriture de ces saints Anachoretes, la provision que chacun portoit d'un peu de pain, ne les chargeoit pas beaucoup, et ils n'étoient à charge à personne.

Dans une de ses visites allant au désert de Cadès, il se rencontra par hasard à Eluse en Idumée, le jour que tout le peuple, qui étoit Idolâtre, étoit assemblé dans le temple de Vénus pour célébrer sa fête. On ne peut dire de quelle vive douleur fut touché le Saint à la vue de cette multitude païenne. Comme ils connoissoient saint Hilarion à cause de plusieurs possédés de leur nation qu'il avoit délivrés, et de plusieurs malades qu'il avoit guéris, ils n'eurent pas plutôt appris son arrivée, qu'ils vinrent en foule audevant de lui avec leur Sacrificateur couronné comme il étoit, et prêt à offrir la victime à l'Idole. Le Saint se voyant au milieu d'eux, touché plus vivement de leur pitoyable aveuglement, ne put retenir ses larmes; et animé alors de ce zele qui est inséparable de la véritable sainteté, il leur parla avec tant de force et d'onction du malheur qu'ils avoient de vivre dans le paganisme, et d'offrir des sacrifices au Démon; il leur parla de la vérité et de la sainteté de la Religion Chrétienne avec tant d'énergie et de majesté, que toute cette multitude en fut émue. La Grace achevant le prodige qu'elle avoit commencé par le moyen de notre Saint, il s'éleva d'abord un cri universel de tous les Païens, qui reconnoissant et

détestant leur aveuglement, demandoient le Baptême. Un événement si consolant sécha bientôt les larmes de saint Hilarion ; il employa toute son éloquence et son zele pour les confirmer dans leur sainte résolution, et pour les instruire. Le Sacrificateur chargé de tous ses ornemens païens, parut un des plus fervens, et ne voulut pas se retirer qu'il n'eût été reçu Catéchumene. Le temple fut renversé, et l'idole mise en pieces par eux-mêmes qui ne s'étoient assemblés que pour lui faire des sacrifices; et ils ne laisserent point partir le Saint qu'il ne leur eût tracé le plan d'une Eglise, qui fut bientôt bâtie. On raconte qu'étant arrivé dans un Monastere, celui qui avoit soin du temporel de cette Maison, et qui aimoit fort l'argent, voulut le régaler. Ce Moine avoit un jardin en son particulier; et il y étoit si fort attaché, qu'il étoit toujours dans une inquiétude chagrine qu'on ne lui volât quelque chose ; aussi le regardoit-il avec un soin qui marquoit son esprit d'avarice et de propriété. Ce moine avare sachant que le Saint ne le voyoit pas de bon œil, à cause de son peu de désintéressement, crut pouvoir le gagner en lui envoyant une botte de pois-chiches qui étoient verts. Hesyque, compagnon du Saint, les lui ayant servis le soir sur la table, saint Hilarion s'écria qu'il ne pouvoit supporter cette puanteur, disant que ces pois avoient une odeur d'avarice insupportable. Il ajouta que les bêtes même n'en pourroient manger, et il en fit faire l'épreuve par Hesyque. En effet les bœufs à qui celui-ci les porta, s'effrayerent à les voir seulement, et mugissant d'une maniere extraordinaire, ils devinrent tout furieux, et ayant rompu leurs cordes, s'enfuirent.

Cependant saint Hilarion, qui avoit un attrait particulier pour la solitude, gémissoit de se voir continuellement accablé de la multitude de ceux qui venoient le chercher, les uns pour des mira-

cles, les autres pour des instructions. Les Evêques, les Prêtres, des troupes de Clercs et de Moines, les Dames Chrétiennes, les peuples de la campagne et des villes, les Magistrats, et les personnes de la premiere qualité accouroient à lui pour leurs besoins spirituels. Cédant enfin à son amour pour la retraite, il résolut de se retirer, et de s'aller cacher dans un désert où il fût inconnu au reste des hommes. Sa résolution ayant été découverte, l'alarme fut dans tout le pays: plus de dix mille personnes s'attrouperent autour de lui, le conjurant par leurs cris et par leurs larmes de ne pas quitter la Palestine. Le Saint fut inébranlable dans sa résolution, et protesta de ne boire ni manger si on s'opposoit à sa retraite. On le gardoit à vue; mais enfin voyant qu'il avoit passé sept jours sans rien prendre, on fut obligé de le laisser aller. Il partit avec une multitude infinie de peuple qui l'accompagna jusqu'à Bethel: là, ayant congédié toute cette troupe, il ne retint que quelques Solitaires, avec lesquels il se rendit au Monastere de saint Antoine, pour y célébrer le jour de son anniversaire. De là il revint à Aphrodite en la haute Egypte, et n'ayant retenu que deux Freres avec lui, il s'arrêta dans un désert proche de là où il pratiqua l'abstinence, le silence et les autres austérités, avec tant de ferveur, qu'on eût dit qu'il ne faisoit que de commencer sa carriere. Une sécheresse de trois ans désoloit tout le pays; les habitans apprenant l'arrivée de saint Hilarion, vinrent en foule le supplier de leur obtenir de la pluie: il l'obtint, et cette merveille fut suivie de beaucoup d'autres. Les honneurs qu'on lui rendit dans ce pays, l'en chasserent bientôt. Il résolut de s'aller cacher dans le désert d'Oasis: étant arrivé à Bruchion, faubourg d'Alexandrie, il en partit le soir même, disant à ceux qui vouloient l'arrêter, que s'il y restoit la nuit, ils en

seroient maltraités à son occasion. En effet, des soldats Idolâtres arrivent dès le lendemain matin, envoyés par ordre de Julien l'Apostat pour arrêter le Saint comme le plus grand ennemi du paganisme, que cet impie Empereur vouloit rétablir.

Saint Hilarion étant entré dans l'affreux désert d'Oasis, y demeura caché environ un an ; mais sa réputation l'y suivit; et ne pouvant se défaire d'elle, il résolut de passer dans des Isles désertes où il pût vivre inconnu. Dans ce dessein il vint à Paretoine, où il s'embarqua avec un de ses disciples nommé Zanan pour passer en Sicile. Etant en pleine mer, le fils du Patron du vaisseau fut saisi du démon, et se mit à crier : Hilarion, que ne nous laisses-tu en repos au moins sur mer ? donne-moi seulement le temps d'arriver à terre. Le Saint lui répondit : Si mon Dieu te le permet, demeure ; s'il t'en chasse, ne t'en prends point à un misérable pécheur comme moi. L'enfant fut délivré, et toute la grace que le Saint demanda au Patron et à tout l'équipage, fut de ne dire son nom à personne. Il débarqua au port de Pachyn, et s'avança dans les terres. Il s'étoit enseveli dans une solitude affreuse, lorsqu'un possédé découvrit sa retraite, et sur l'indice de son démon, il vint en Sicile, et s'étant allé prosterner devant la cabane du Saint, il fut délivré sur l'heure. Ce miracle fut suivi de la guérison de tous les malades, qui vinrent en foule de toute part, et sa réputation passa jusque dans la Grece ; ce fut-là que son cher disciple Hesyque apprit qu'il étoit en Sicile. Il vint l'y trouver, et le voyant résolu de se retirer dans quelque pays barbare, le mena à Epidaure en Dalmatie. L'an 365, la mer ayant passé ses bornes, menaçoit la ville d'Epidaure d'un renversement général : les habitans informés que l'étranger étoit le faiseur de miracles, vinrent prendre le Saint, et l'amenerent sur le rivage. Il fit trois croix sur le sable, et la

mer s'arrêta aussitôt. Le bruit que fit ce miracle lui fit prendre la fuite. Il s'embarqua et vint dans l'Isle de Chypre, et alla s'ensevelir dans le creux d'un rocher affreux; mais à peine y étoit-il arrivé que les possédés le découvrirent. Il demeura deux ans dans cette Isle : il crut y avoir trouvé un désert où il vivroit inconnu ; mais ses miracles le trahissoient par-tout. Il y resta cinq ans, menant une vie plus semblable à la vie des Anges qu'à celle des hommes. Enfin le bruit s'étant répandu que le Saint avoit prédit sa mort, il s'assembla autour de lui une foule de gens de l'Isle, à qui il fit promettre que d'abord après sa mort ils enterreroient son corps dans le lieu même où il expireroit. L'heure étant arrivée que Dieu vouloit enfin récompenser son serviteur, il sentit quelque crainte; alors ranimant sa confiance et sa ferveur : Sors mon ame, s'écria-t-il d'une voix mourante, sors, que crains-tu ? qui est-ce qui t'arrête ? Il y a près de soixante et dix ans que tu sers Jesus-Christ, et tu crains la mort ! En achevant ces paroles il rendit l'esprit, l'an 371, en la quatre-vingtieme année de son âge. On enterra son corps dans le lieu même qu'il avoit souhaité; mais, dix mois après, son cher disciple Hesyque l'enleva secrétement, et l'emporta dans son ancien Monastere de Majaume. Les miracles rendirent bientôt après son tombeau célebre. Ses habits se trouverent au même état que lorsqu'il mourut, et son corps aussi entier et aussi frais que s'il eût été encore en vie. Il mourut le 22 d'Octobre, auquel jour l'Eglise solemnise sa Fête.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit en l'honneur des saints Abbés.



L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Hilarionis Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, par l'intercession du Bienheureux Hilarion Abbé, de nous rendre agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu célebre et redoutable à ses ennemis: il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois: il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire: il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: Car il lui a fait entendre sa voix; et il l'a fait entrer dans la nuée; et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

Quoique l'éloge que fait ici l'Ecclésiastique de Moyse, convienne parfaitement aux saints Abbés qui ont été chéris de Dieu par leur haute vertu, mais qui ont dû l'être encore des hommes, pour gouverner leurs inférieurs avec sagesse, en gagnant leur

cœur, cette Épître fait le portrait sur-tout de saint Hilarion si chéri de Dieu et des hommes.

RÉFLEXIONS.

Sa mémoire est en bénédiction. Quelle différence de la mémoire des Saints, et de celle des plus grands hommes. Celle-là est en bénédiction, en louange, en vénération, en action de graces. On loue les Saints après leur mort, dans l'assemblée des Fidelles. Que leur naissance ait été obscure, qu'ils ayent été d'une condition vile et abjecte, qu'ils n'ayent eu ni esprit, ni talens, ni aucune de ces brillantes qualités dont on fait tant de cas dans le monde, et qui attirent les regards et les applaudissemens : ils sont Saints ; la sainteté supplée avantageusement à tout. Quelle vénération a-t-on pour ces grands hommes qui ont fait une belle figure durant leur vie ? la figure s'est éteinte avec leur vie. Ils ont fait du bruit, mais un moment après leur mort, que reste-t-il de ce bruit ? le bruit cesse, et leur mémoire périt avec le bruit. La seule idée d'un homme mort fait peur ; on a même de l'horreur pour tout ce qui a servi à son usage. Mais est-on persuadé que ce mort est un Saint, quelle vénération n'a-t-on pas pour son corps ? la chambre où il a expiré, bien loin d'effrayer, inspire je ne sais quel air de joie, de respect, de confiance. Le cercueil où on l'a mis devient précieux ; on s'estime heureux d'avoir quelque chose de tout ce qui a servi à son usage. Les draps de plus grand prix, les choses les plus riches ne le sont pas assez pour renfermer un os, des cheveux, une petite portion de ses habits, de son suaire. Chacun s'empresse de baiser ses mains et ses pieds ; on se prosterne devant ce corps : Grands du monde, Maître des peuples, Souverains, chacun fléchit les genoux devant lui, chacun implore son crédit auprès de Dieu, cha-

cun se recommande à ses prieres. Mais c'est un corps mort ; n'importe, la sainteté ne rend pas seulement la mort douce à ceux qui meurent Saints, elle rend encore le corps mort digne de la vénération publique. Fût-ce la personne du monde la plus abjecte, tout ce qu'il y aura de gens de distinction par leur naissance ou par leurs emplois, se feront un honneur et un devoir d'assister à ses funérailles. On portera son corps en triomphe, parmi les vœux et les applaudissemens de tous les peuples. Dans combien de temples posera-t-on son portrait; et sur combien d'Autels placera-t-on ses Reliques. Les siecles les plus reculés célébreront sa mémoire avec dévotion; tout retentira de ses éloges. Quels Grands du monde ont jamais reçu tant d'honneur ? quelle fortune comparable au bonheur dont les Saints jouissent ? Tandis que les plus heureux du siecle meurent, et que tous les honneurs qu'on leur rendoit expirent avec eux, l'honneur qu'on rend aux Saints passe jusqu'à leurs Reliques. La Relique n'est pas l'objet principal et direct de notre culte, c'est le Saint régnant dans le Ciel avec Jesus-Christ que nous honorons, que nous invoquons. L'opinion que la Relique présente est son saint Corps, ou une partie de son saint Corps, cette opinion vraie ou fausse suffit pour exciter la dévotion, et pour rendre agréable au Saint, et à Dieu même, le culte que nous rendons à ce que nous croyons les Reliques des Saints. Dieu n'exige pas de nous une critique sévere, mais un pieux penchant à honorer ce qu'il honore, et à l'honorer à proportion de ce qu'il l'honore; et c'est peut-être, dit le grand saint Grégoire, pour nous instruire d'une vérité si utile et si consolante, que Dieu a fait des miracles dans des lieux même où les corps des Saints qu'on invoquoit n'étoient point. *Sancti ad majus fidei nostræ meritum sæpè illic majora signa faciunt, ubi minimè per semetipsos jacent* (a).

(a) *Lib. 2. Dialog. cap. ultimo.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius Hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

En ce temps-là : Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siege de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze sieges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Combien Dieu récompense libéralement ceux qui le servent.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle libéralité Dieu récompense tout ce qu'on fait pour l'amour de lui. Inspirations salutaires, secours particuliers, graces surabondantes, le prix des mérites et du sang

d'un Homme-Dieu, dons surnaturels, plus précieux que tout le monde ensemble; tout cela est quelquefois la récompense d'une petite œuvre de charité, d'un seul acte d'amour de Dieu, d'un simple désir d'une ame juste.

On diroit que Dieu oublie les biens infinis qu'il nous a faits, dès que nous lui donnons occasion, pour ainsi dire, de nous en faire de nouveaux par notre fidélité à son service. En donnant des talens, il donne les moyens et l'habileté de les faire valoir, et si l'on en a gagné deux, il en donne quatre. Toute l'Ecriture est pleine de paraboles et d'exemples, qui nous montrent avec quelle libéralité Dieu récompense en nous ses propre dons.

Mais quelle attention sur les besoins de ses serviteurs, et que de merveilles en faveur de ceux qui le suivent! Le peuple affamé des instructions du Sauveur le suit; et avec quelle bonté pourvoit-il à leurs nécessités! et pour y pourvoir, que de miracles!

Puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien: quelle proportion entre le salaire et le travail, entre le mérite et la récompense? quand il s'agit de reconnoître nos petits services, Dieu ne consulte que son cœur.

Mais quels services à l'égard d'un Dieu? ne sont-ce pas nos plus essentiels devoirs? et n'est-ce pas pour nous une gloire et une récompense assez grande d'avoir l'honneur d'être à son service? Cependant Dieu veut bien nous faire un mérite de nos devoirs, et attacher une récompense infinie aux plus légeres preuves de notre obéissance. Pour avoir été prompts à sa voix, pour avoir donné un verre d'eau en son nom, pour lui avoir rendu nos respects, un paradis! une éternité de bonheur! toute la félicité de Dieu même! O qu'il est vrai que Dieu récompense tout en Dieu!

Et après cela, mon divin Sauveur, je servirois un autre Maître !

SECOND POINT.

Considérez que quand Dieu ne feroit qu'agréer seulement nos services sans autre récompense, nous serions beaucoup récompensés. Combien de fois à la Cour ou au service des Grands ne reçoit-on point d'autre récompense ? On a usé sa santé et sa vie, on s'est ruiné au service du Prince : et un mot obligeant, un regard gracieux vaut un éloge, et tient lieu bien souvent de toute récompense ; et un petit acte de mortification, un sacrifice d'un moment, un rien fait ou souffert pour Dieu, est suivi sur-le-champ d'une abondance étonnante de bénédictions. Jesus-Christ ne veut même faire mention que de ce que nous aurons fait de plus ordinaire, de moins éclatant, de plus aisé, au grand jour de ses récompenses. Mon Dieu ! un torrent de délices, des océans de consolations, un bonheur infini, éternel, pour une obole que j'aurai mise dans votre trésor, pour une visite que j'aurai faite à un pauvre malade ou à un prisonnier, pour un acte de religion dont je me suis acquitté, et auquel j'étois obligé sous de grieves peines ; et comme si tout cela étoit encore trop peu, comme si ce n'étoit pas assez, vous voulez être vous-même ma récompense : *Ego ero merces tua magna nimis.* O mon Dieu ! et vous avez peu de serviteurs, et l'on trouve qu'il en coûte trop de vous servir, et l'on est lâche, négligent, dégoûté même à votre service ! Avons-nous la foi ? savons-nous notre Religion ?

Voilà que nous avons tout quitté, dit saint Pierre, nous vous avons suivi. Hélas ! ils n'avoient pas quitté grand chose : une barque, quelques vieux filets ; et cependant quelle récompense ! Abondance des dons de l'Esprit - Saint, favo-

ris privilégiés du Dieu vivant. Ce n'est pas encore assez ; assis sur les sieges avec Jesus-Christ pour juger les mortels, et à la tête des Elus, suivre Jesus-Christ dans sa gloire. Mon Dieu, que vous récompensez libéralement ceux qui vous aiment ! et que les Saints ont eu raison de vous servir avec tant de courage et de fidélité !

Et de peur qu'on ne crût que cette libéralité divine ne fût restreinte à ses seuls Apôtres, il ajoute d'abord : Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison ou ses freres ; c'est-à-dire, quiconque m'aimera avec tendresse, me servira avec fidélité, gardera mes commandemens avec persévérance, je serai moi-même sa récompense durant toute l'éternité. Oui, rien de ce qui est fait pour Dieu n'est oublié ; pas un cheveu arraché pour lui, qui ne soit compté ; pas une action extérieure, pas un acte intérieur dont Dieu soit le motif, qui ne soit éternellement récompensé. O libéralité ! ô prodigalité divine, que vous me confondez !

Quel regret, ô mon Dieu ! quel désespoir de n'avoir pas voulu servir un Maître si libéral, et qui compte pour l'effet la volonté même. C'en est fait, je vous le promets avec toute la sincérité dont je suis capable, je vous aimerai toute ma vie, et je vous servirai avec la derniere fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te. Psal. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous servent !

Quàm bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde ! Psal. 72.

O que le Dieu d'Israël a de bonté pour ceux qui le servent avec un cœur droit !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. Il ne faut qu'avoir une simple teinture de notre Religion, une connoissance médiocre des infinies bontés de notre Dieu, le souvenir de ce que Dieu a dit, et de ce qu'il a fait en faveur de ceux qui le servent, pour être convaincu que Dieu récompense libéralement les moindres services, et qu'il les récompense toujours en Dieu. Ce ne sont pas seulement sur les grandes actions qu'on fait pour lui, qu'il verse ses libéralités, il récompense jusqu'au moindre désir, jusqu'à la volonté qu'on a de lui plaire. Chose admirable! on veut lui plaire, et dès-là même on lui plaît. Rappelez le souvenir de tant de bienfaits reçus durant votre vie; nul que vous ne deviez à la pure bonté, à la pure libéralité de votre Dieu. Mais ce ne sont pas les récompenses de cette vie qui doivent nous frapper; ne regardez jamais le Ciel, que vous ne pensiez que c'est là où Dieu prétend vous récompenser de vos plus petits services. Eternité de bonheur infini, biens portés à leur comble, félicité sans bornes, sans mesure. Dieu lui-même : voilà quelle doit être votre récompense.

2.° Vous ne devez pas servir un si bon Maître en vue seulement de la récompense; notre motif doit être plus pur et plus désintéressé. Le souvenir cependant de la bonté, de la libéralité avec laquelle Dieu récompense ses serviteurs, réveille notre courage. Les adversités, les peines, les contre-temps, les mortifications, sont ordinaires et communes durant la vie; comparez dans l'occasion ces travaux avec la récompense. S'il semble que Dieu est peu libéral en récompenses temporelles à votre égard, réjouissez-vous-en, remerciez-le, c'est une marque qu'il vous réserve toute la récompense pour l'autre vie : quel plus juste sujet de consolation!

VINGT-TROISIEME JOUR.

St. Jean Capistran, Confesseur.

Saint Jean Capistran, si célebre dans le quinzieme siecle par sa haute vertu et par son grand zele pour la Religion, qui l'ont fait si bien mériter de toute la Chrétienté, naquit à Capistran près d'Aquila dans l'Abruzze au Royaume de Naples. Il étoit fils d'un Gentilhomme Angevin qui s'étoit marié en Italie, étant à la suite du Duc d'Anjou qui avoit été couronné à Avignon Roi de Naples. Il étudia la Grammaire et les Humanités en son pays, et les progrès qu'il fit en peu de temps, répondirent de ceux qu'il devoit faire dans la suite dans les sciences. On l'envoya à Perouse pour y étudier le Droit Canon et le Droit Civil : il s'y distingua si fort par la régularité de ses mœurs, par le brillant de son esprit et par son éloquence, qu'on lui donna une Charge de Judicature, dont il s'acquitta avec une intégrité et une sagesse si peu communes, qu'un des principaux de la Ville charmé de ses rares qualités, lui donna sa fille en mariage. Tout lui rioit dans le monde, et le jeune Magistrat brilloit autant par son propre mérite, que par la faveur et le rang qu'il avoit dans la plus florissante fortune, lorsque Dieu, qui ne l'avoit pas doué de tant de belles qualités pour en faire un esclave du monde, détrempa d'une salutaire amertume ces premieres joies, arrêta le cours de ces séduisantes prospérités, et dissipa en un moment toutes les flatteuses espérances de cette fortune naissante.

Ceux de Perouse s'étant déclarés contre Ladislas Roi de Naples, eurent à soutenir une

guerre qui tourna à l'avantage des habitans. On s'apperçut que Jean favorisoit le parti de Ladislas, et qu'il avoit de l'intelligence avec l'armée de ce Prince. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre suspect. On l'arrêta, il eut beau se justifier et faire voir qu'il n'avoit travaillé qu'à accommoder les parties; on le mit en prison, où il attendit long-temps, mais en vain, que Ladislas le réclamât, et qu'il s'employât à lui procurer une liberté qu'il n'avoit perdue qu'à son service. Cet oubli du Prince fit faire de sérieuses réflexions à notre Saint, sur le peu qu'il y a à compter sur l'amitié des Grands, et sur l'instabilité et le néant des biens de ce monde. Pour comble de bonheur pour lui, sa femme vint à mourir; et ses liens étant brisés, il résolut de travailler à une fortune plus solide. Les sentimens de Religion s'emparerent alors de son cœur. Il eut honte d'avoir eu un autre objet de son ambition; le monde lui parut tel qu'il est, et sentant un secret dépit de l'avoir si long-temps servi au préjudice de son salut, il résolut d'embrasser l'état Religieux, de se consacrer tout à Dieu, et de n'avoir jamais d'autre Maître. Il vendit tous ses biens, paya sa rançon, et passa de la prison au Monastere. Il avoit choisi l'Ordre de Saint-François. Ayant donc payé ses dettes, et distribué aux pauvres tout ce qui lui restoit de biens, il se rendit au Couvent du Mont, de l'Etroite-Observance. Il y fut reçu; mais le Gardien craignant que sa résolution ne fût que l'effet d'un dépit passager, voulut éprouver sa vocation par tout ce qu'il put imaginer de plus humiliant et de plus pénible. Il lui fit faire d'abord le tour de la ville de Perouse monté sur un âne, couvert d'un habit ridicule, ayant sur la tête une mitre de carton où étoient écrits divers péchés. L'épreuve étoit bien rude pour un homme de trente ans, qui avoit paru avec éclat dans la

ville, et qui s'y étoit fait une réputation de sagesse, de prudence et d'homme d'esprit; mais son grand cœur et sa générosité pour Dieu firent en toute occasion son caractere. Il n'avoit pas quitté le monde à demi; et ravi d'étouffer en lui le reste de son esprit, il en éteignit jusqu'au moindre sentiment par cette signalée victoire. Toutes les autres humiliations du Noviciat ne lui coûterent plus rien. Sa dévotion, sa ferveur dévoroit tout. Comme il avoit commencé tard, Dieu voulut le faire avancer dans la voie de la perfection par des actes héroïques; et mesurant la profondeur des fondemens à la hauteur de l'édifice, le Seigneur l'exerça par des humiliations bien proportionnées aux grands desseins qu'il avoit sur lui. Il fut chassé à deux reprises du Couvent comme un misérable sujet, incapable des moindres emplois de la Religion. Cet affront ne fut pas capable de le rebuter. Il resta à la porte du Couvent, satisfait d'avoir les restes même des pauvres. Une persévérance si héroïque le fit rentrer, mais à des conditions si dures, qu'on n'auroit jamais pu s'imaginer qu'il eût eu le courage de les accepter. Il enchérissoit encore sur les pénitences qu'on lui imposoit, jusqu'à ce que sa patience et son humilité ayant lassé la dureté qu'on avoit pour lui, firent rougir de leur sévérité outrée ceux qui vouloient lasser sa patience. Il fut enfin admis à la Profession. Il s'y prépara par une nouvelle ferveur qui lui fit passer trois jours entiers en prieres, sans prendre aucune nourriture.

Depuis sa profession sa vie fut un jeûne continuel; il ne mangeoit qu'une fois le jour, et fut trente-six ans sans manger de viande. Il couchoit sur le plancher de sa cellule, et ne dormoit pas plus de trois heures. Le sang dont les murailles étoient teintes, publioit les excessives macérations de sa chair, et l'innocente cruauté

de ses sanglantes disciplines. Les sept premieres années il marcha toujours pieds nus, sans socques, ni sandales. Ses habits tissus de pieces, marquoient son extrême pauvreté, qu'il chérit toujours selon le premier esprit de son Ordre. Il est aisé de comprendre par toutes ces vertus quelle fut sa dévotion. Mort à lui-même, il ne vivoit plus que de Jesus-Christ, et de Jesus-Christ sur la Croix. Son cœur embrasé du plus ardent amour de Dieu, ne le perdoit jamais de vue. Sa vie étoit une oraison continuelle, que les occupations de charité n'interrompoient point: on ne le voyoit guere à genoux aux pieds du Crucifix, ou devant le Saint-Sacrement, qu'on ne le crût ravi en extase; et les larmes qui couloient alors de ses yeux manifestoient les sentimens d'amour de son cœur. Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge répondoit à l'amour ardent qu'il avoit pour Jesus-Christ, et il disoit que la Providence ne lui avoit donné le nom de Jean, que pour lui faire entendre qu'elle le destinoit à être le favori du Fils, et le Fils de la Mere.

La Prêtrise qu'il reçut d'abord après sa profession, fut pour lui une source abondante de ces graces extraordinaires dont Dieu le favorisa. Ses Supérieurs ayant reconnu son talent éminent pour la chaire, l'employerent au sacré ministere de la parole de Dieu; il prêcha dans les principales villes avec des succès inouis; les sanglots et les larmes des Auditeurs interrompoient d'ordinaire ses prédications, lesquelles étoient toujours suivies de conversions éclatantes. Ce fut alors que notre Saint lia une si étroite amitié avec saint Bernardin de Sienne. Le même esprit unit étroitement ces deux grands cœurs, qu'on appeloit les Apôtres de l'Italie. La Réforme que saint Bernardin avoit entreprise de son Ordre lui ayant attiré bien des persécutions, notre Saint non-

content d'être le Sectateur de ses grandes vertus, voulut être encore son Apologiste. Il alla exprès à Rome pour le défendre devant le Pape et les Cardinaux, contre les calomnies et les erreurs de ceux qui improuvoient sa dévotion au saint Nom de Jesus. Notre Saint se fit connoître de toute la Cour de Rome en cette occasion, et il se fit une réputation qui nuisit fort au dessein qu'il avoit conçu de finir ses jours dans l'obscurité de la solitude.

Dès la fin du treizieme siecle il s'étoit élevé dans la Marche d'Ancone une secte monstrueuse de Moines vagabonds, presque tous apostats, sous le nom de Frérots ou Fraticelli, dont les mœurs corrompues et les erreurs scandalisoient toute l'Eglise. Le Pape Boniface VIII les ayant condamnés, ordonna aux Inquisiteurs de procéder contre eux comme contre les hérétiques. Jean XXII renouvela contre eux tous les anathemes qu'avoient fulminé ses Prédécesseurs. Ces fanatiques ne purent être exterminés ni par ce Pape, ni par plusieurs de ses Successeurs; et du temps de notre Saint, cette race de viperes pulluloit encore dans l'Italie. Saint Jean de Capistran fut chargé de l'Office d'Inquisiteur contre les Bizoches et les Frérots; et son zele fut si efficace et si heureux, qu'il vint à bout d'en délivrer l'Italie. Le Pape Eugene IV, charmé des bénédictions abondantes que Dieu répandoit sur tout ce que notre Saint entreprenoit, le fit son Nonce en Sicile, et l'employa dans le Concile de Florence à travailler pour la réunion des Grecs avec les Latins. Il l'envoya vers les Ducs de Bourgogne et de Milan, pour les détacher du parti de ceux qui s'étoient révoltés contre le Saint Siege, et de l'Antipape Félix V, dont ces deux Princes s'étoient rendus les fauteurs; il le députa même vers le Roi de France Charles VII; et il s'acquitta de toutes ces commissions avec le succès que Dieu donne ordi-

nairement aux Saints, et à la satisfaction du Pape.

Cependant en travaillant avec tant de gloire au bien de toute l'Eglise, saint Jean ne travailloit pas avec moins de fruit au bien particulier de tout l'Ordre de Saint-François. Il en fit renouveler le premier esprit par de sages Constitutions qu'il fit faire dans un Chapitre général où il assista, et par le soin qu'il prit d'y faire refleurir la discipline réguliere. Il fut sur-tout d'un puissant secours à saint Bernardin de Sienne pour le succès de sa Réforme, et il fut député en Orient par l'autorité du Saint Siege pour rétablir l'observance dans les Maisons que son Ordre y possédoit. Les fruits de son zele et de ses travaux s'étendirent encore plus loin, et il fut associé encore à saint Laurent Justinien pour visiter les Maisons des Jésuites qui avoient besoin de quelque réforme.

Nicolas V, successeur du Pape Eugene, connoissant le rare mérite et la vertu si puissante de ce grand serviteur de Dieu, le fit Commissaire Apostolique en Allemagne, en Boheme, en Pologne et en Hongrie; et l'on vit par-tout même zele, même fruit, même succès. Toutes sortes de bénédictions accompagnoient ses travaux. On sortoit en foule des villes pour venir au-devant de lui, et il n'en quittoit aucune que tout n'eût changé de face. Gens du monde, Communautés Religieuses, Clergé, tout avoit part à ses bénignes influences. Il convertit des hérétiques sans nombre, et sur-tout des Hussites, dont il confondit Rockisana leur chef, et ramena à l'Eglise un nombre prodigieux de schismatiques. Ses prédications et ses visites des hôpitaux annonçoient son arrivée, et les conversions miraculeuses qu'il faisoit en étoient le fruit. Il pensa périr dans cette longue et périlleuse expédition, non-seulement par les travaux immenses qu'il eut à souffrir, mais sur-tout par le poison que lui firent

donner deux fois les hérétiques, et dont il ne fut préservé que par une protection particuliere du Ciel. Son zele infatigable se répandit encore sur les Juifs. Leur endurcissement ne put tenir contre la charité d'un Apôtre si puissant en œuvres et en paroles. Enfin, si les Turcs, ces ennemis mortels du nom Chrétien, refuserent d'ouvrir les yeux aux lumieres de la foi que notre Saint portoit par-tout, ils furent du moins contraints de céder à l'efficacité de ses prieres.

Mahomet II, la terreur de l'Europe et le fléau de Dieu pour châtier les déréglemens des Chrétiens, menaçoit toute la Chrétienté par la supériorité de ses armes. Il venoit d'anéantir l'Empire des Grecs par la prise de Constantinople l'an 1453. Il s'étoit déjà rendu maître de douze Royaumes, et avoit emporté plus de deux cents villes, lorsqu'il vint assiéger Belgrade l'an 1456, avec une puissante armée, laquelle fiere de ses victoires, ne se promettoit rien moins que la conquête de tout l'Empire Chrétien, et se flattoit d'arborer au plutôt l'étendard Ottoman dans Rome même. A une puissance si formidable on ne crut pas pouvoir rien opposer de plus fort que saint Jean de Capistran; le Pape le choisit pour Prédicateur et pour chef de la Croisade. Les premiers fruits de ses prédications furent un présage sûr de la victoire. Il réunit toutes les forces de Ladislas Roi de Hongrie, du brave Hugnade Vaivode de Transylvanie et de Georges Despote de Russie. Mahomet, supérieur en troupes et en bravoure, craignoit peu tous ces Princes ligués, mais il ne connoissoit pas la vertu toute-puissante de saint Jean de Capistran, que le Ciel avoit mis à la tête de l'armée Chrétienne. Les deux armées étant prêtes d'en venir aux mains, on vit notre Saint, le Crucifix à la main, aller de rang en rang animer les soldats, les faisant souvenir qu'ils combattoient pour Jesus-Christ le Dieu des armées. La

présence de notre Saint inspira tant de confiance aux Chrétiens, que dès le premier choc l'armée Ottomane fut mise en déroute; Mahomet fut blessé, presque toutes ses troupes furent taillées en pieces. La victoire fut complete, aussi fut-elle miraculeuse; et non-seulement tous les Princes, mais encore toute la Chrétienté, reconnurent qu'on la devoit au zele, aux prieres et à la sainteté de notre Saint, qui ayant rempli tous les devoirs d'un homme Apostolique et d'un fidelle serviteur, et terminé glorieusement les emplois de son ministere, alla bientôt triompher dans le Ciel, et y recevoir les fruits éternels de ses travaux. Car s'étant retiré dans le Couvent de Villech près de Sirmich en Hongrie, il y mourut de la mort des Justes, trois mois après, l'an 1456, âgé de soixante et onze ans, comblé de vertus et de mérites. Son saint corps ayant échappé à la barbarie des Turcs, ne put être soustrait à l'impiété des Luthériens. Il fut déterré et jeté dans le Danube; mais il fut heureusement retrouvé par les Catholiques, qui le porterent à Elloc près de Vienne en Autriche, où il est aujourd'hui religieusement conservé, et honoré avec beaucoup de dévotion des Fidelles. Dieu a rendu son tombeau si glorieux par tant de miracles, qu'on en a composé des livres entiers. Il fut béatifié par le Pape Léon X, et l'an 1690 il a été solemnellement canonisé par le Pape Alexandre VIII.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs non Pontifes.

❧

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos Beati Joannis Confessoris tui annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, etiam actiones imitemur. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité du Bienheureux Jean Capistran votre Confesseur ; faites-nous la grace qu'honorant la nouvelle vie qu'il a reçue dans le Ciel, nous imitions celle qu'il a menée sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus vir, qui inventus est sinè macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum? Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus : facere mala, et non fecit. Ideò stabilita sunt bona illius in Domino, et eleemosinas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Le Texte porte Beatus dives : *Heureux le riche qui s'est conservé dans l'innocence. Le verset qui précede celui-ci, dit que l'or est un arbre de chûte à tous ceux qui lui sacrifient :* Lignum offensionis est aurum. *On prétend que le Sage fait allusion à*

l'arbre de la science du bien et du mal, qui fut pour Adam un bois d'achoppement. L'or est aux avares ce que cet arbre fut à Adam et Eve.

RÉFLEXIONS.

Toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes. Par les aumônes on peut entendre, non-seulement les largesses que les riches font aux pauvres, mais encore leurs bonnes œuvres, et sur-tout les fruits de leur zele; ce qui peut convenir à tous les Saints, de quelque condition qu'ils soient. Le véritable zele a le pur amour de Dieu pour principe; le faux zele n'a pas une source si pure: c'est l'amour-propre, la vanité, l'esprit de parti qui le produisent. Le faux zele ne sert qu'à masquer les passions. C'est une erreur de croire que le zele ne consiste qu'à travailler avec éclat, qu'à faire aux autres de belles leçons de spiritualité, et à être toujours en mouvement pour le salut des ames. Il faut que les paroles soient soutenues par les exemples, et que la piété édifiante d'un homme zélé soit la premiere leçon qu'il fasse, et le premier artifice dont il se sert pour toucher les cœurs. Sans ce secours il est à craindre que ce qu'on appelle zele ne soit proprement qu'un épanchement au-dehors, qu'une activité de naturel qui cherche à se satisfaire dans un emploi où l'on veut exceller, et dans lequel on gagne la confiance de bien des gens, laquelle fait honneur et flatte l'amour-propre. Ce qui trompe en ceci, c'est l'éloquence, le talent, l'onction même avec laquelle on parle de la plus sublime spiritualité. Un homme d'esprit découvre aisément les diverses voies de la perfection Chrétienne, il en connoît tous les devoirs, et pour peu qu'il soit instruit des maximes de l'Evangile, il ne lui est pas difficile de savoir ce qu'une ame doit éviter et ce qu'elle doit faire pour arriver à une haute vertu.

De là cette pénétration qui lui fait découvrir les moindres défauts dans les autres ; de là cette attention à ne pas souffrir la plus légere imperfection dans une ame ; de là ces leçons spirituelles et pathétiques qui embrasent le cœur des autres sans échauffer le sien, parce qu'elles viennent toutes de l'esprit. On crie fortement contre le vice ; on développe tous les mysteres d'iniquité du cœur humain. Un homme habile en connoît toute la malice, et il se répand en reproches, en invectives contre le péché et contre le pécheur. Voilà bien souvent ce qu'on appelle zele. Mais si ce zele n'est pas animé de la charité, si ce n'est là qu'une spiritualité de pure spéculation, une habileté de talent ; si c'est de nous que le Sauveur parloit, quand il disoit : *Faites tout ce qu'ils vous diront, mais ne faites pas comme eux : car ils disent et ne font pas :* pouvons-nous nous flatter d'avoir du zele ? *Æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Il est étrange qu'en matiere de salut, on puisse dire aux autres ce qu'il faut faire, et que celui qui fait ces importantes leçons, ne fasse pas lui-même ce qu'il dit. Qu'une personne qui ne cherche continuellement que ses aises, et qui est quelquefois sensuelle jusqu'au raffinement, reprenne dans un autre avec zele, avec chaleur un simple retour d'amour-propre, une légere satisfaction ; qu'il fasse sentir les conséquences qu'il y a à épargner une seule passion, tandis qu'il en est lui-même l'esclave : que seroit l'hypocrisie, que seroit l'irréligion, si ce n'en est ici une criante ? que la fin de cette irréligieuse comédie causera de regrets et de pleurs !



L'ÉVANGILE.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum, quando revertatur à nuptiis : ut cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi quos cùm venerit Dominus invenerit vigilantes. Amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias, quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis, Filius Hominis veniet.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins, ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le maître en arrivant trouvera qui veillent. Je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir; que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.



MÉDITATION.

Des fausses maximes du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que puisque l'esprit du monde est si opposé à l'esprit de Jesus-Christ et que Jesus-Christ n'a pas de pire ennemi que l'esprit du monde, on ne doit point s'étonner si les maximes de l'un sont si opposées aux maximes de l'autre, et si les goûts son différens. Ce qui doit révolter tout bon esprit, c'est que le monde ait plus de sectateurs que le Sauveur du monde; et que quoiqu'on convienne que Jesus-Christ a les paroles de vie, on suive si peu sa morale, tandis que les pernicieuses maximes du monde regnent presque par-tout. En bonne foi, où est-ce que l'ambition, que l'intérêt, que l'amour du plaisir ne regnent pas avec empire? où est-ce qu'on ne regarde pas la croix de Jesus-Christ et sa doctrine sur l'abnégation de soi-même avec frayeur, avec dégoût? Hélas! le monde n'est regardé aujourd'hui que comme la région des plaisirs; les passions y regnent en tyrans, l'humilité Chrétienne y est proscrite. Parmi les fléaux dont Dieu châtie tous les jours les mondains, au milieu même de cette foule de malheurs qui les font tant gémir, ce monde perd-il beaucoup de ses faux brillans? Hé, mon Dieu! le luxe se nourrit de ses débris, et bien loin d'être étouffé sous les ruines d'une fortune décousue, la cupidité n'en est que plus vive. En quel âge, dans quelle condition, dans quel état se propose-t-on les maximes de Jesus-Christ pour regle de sa conduite? quelles leçons en font les maîtres et les parens? quelles instructions en donne-t-on, et quels exemples?

On ne parle aujourd'hui qu'un langage mondain; mais vit-on d'une maniere plus chrétienne? Entretiens familiers, conversations sérieuses, leçons de bienséance, beau monde, honnêtes gens, éducation même qu'on donne à la jeunesse, tout porte, tout roule sur les maximes du monde; celles de l'Evangile sont si peu connues, si peu goûtées, elles ont si peu d'autorité parmi les gens du grand monde, qu'on diroit qu'elles ont prescrit. Mon Dieu! à quoi se réduit aujourd'hui notre foi dans le monde? et quelle plus énorme contradiction entre notre croyance et nos mœurs!

SECOND POINT.

Considérez sérieusement et avec attention ces maximes mondaines; n'en appelez qu'au tribunal de la raison. Quand on est dans le monde, dit-on, il faut faire comme les autres; et Dieu veuille que cette pernicieuse maxime n'ait pas lieu même dans les Maisons Religieuses où le nombre des imparfaits est bien souvent le plus grand. Il faut faire comme les autres; c'est-à-dire, qu'il faut se laisser entraîner étourdiment, servilement, comme un esclave, par la foule, sans se mettre en peine de savoir où l'on va, étant même prudemment sûr qu'on s'égare et qu'on se perd: donnez un sens plus naturel à cette maxime si commune. En bonne foi, est-il du bon sens de suivre aveuglément de tels guides? quelle raison de se livrer à l'humeur, à la bizarrerie et aux passions d'autrui? et si les autres font mal, pourquoi faire comme les autres? Raisonne-t-on ainsi en toute autre matiere qu'en fait de Religion et de mœurs? si les autres ruinent leur santé par tels excès et telles débauches, trouve-t-on beaucoup de gens qui disent: Il faut faire comme les autres? Si les autres se ruinent dans le commerce

en faisant des entreprises téméraires, en entreprenant certains projets, en faisant tel négoce; conclut-on qu'il faut faire comme les autres, quand ces autres seroient en plus grand nombre! Quelle imprudence, quelle extravagance, quelle folie de suivre, par exemple, une troupe de gens ivres, qui vont tous se précipiter! Et voilà cependant ce que signifie cette ridicule maxime, aujourd'hui si autorisée et si commune dans le monde: Il faut faire comme les autres; c'est-à-dire, il faut se damner tranquillement comme les autres; il faut n'avoir de Religion que par coutume, par bienséance et par grimace comme les autres; il faut se livrer à ses propres désirs, ne suivre que ses passions, ne consulter que ses intérêts, ne vivre que pour ses plaisirs, ou pour sa fortune; car c'est ainsi que font les autres: c'est-à-dire, qu'il faut passer ses jours dans un oubli profond de Dieu et de son salut; il faut renvoyer à la fin de la vie une conversion imaginaire, et mourir comme les autres dans le regret désespérant de ne s'être pas converti.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ces réflexions si justes et si salutaires que je dois à votre pure miséricorde, me soient inutiles. J'en connois la solidité, le mérite et les conséquences; faites, mon divin Sauveur, que je ne fasse jamais comme ceux qui vous déplaisent, et qui se perdent; et que si je veux faire comme les autres, je ne me propose pour modeles et pour guides que ceux qui vous aiment, qui vous servent, et qui font leur salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Averte oculos meos ne videant vanitatem, Psal. 118.

Détournez mes yeux, Seigneur, de ceux qui ne suivent que la vanité.

Sensum tuum, ô Domine, quis sciet, nisi tu dederis sapientiam. Sap. 9.

Qui goûtera, Seigneur, vos saintes maximes, si vous ne nous donnez cette sagesse, qui seule en découvre le prix?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. QUAND on considere sérieusement et de sang froid les maximes du monde, on ne peut s'imaginer qu'un homme de bon sens n'en découvre point l'erreur et le ridicule, et qu'un homme Chrétien n'en ait pas horreur. Examinez aujourd'hui celle que vous venez de méditer. N'avez-vous pas souvent fait le mal, par cette fausse maxime, qu'il faut faire comme les autres? Si vous avez assisté aux spectacles profanes, si vous avez suivi la mode et le luxe aux dépens même de votre famille et de votre conscience; si vous avez été de ces parties de jeu, de ces repas, de ces assemblées, l'écueil de l'innocence: n'est-ce point sur ce pernicieux principe, qu'il faut faire comme les autres? Et si vous avez été irrégulier, indévot dans votre Communauté Religieuse, n'est-ce pas parce que vous avez voulu faire comme les autres, c'est-à-dire, comme les imparfaits? Condamnez avec regret votre pitoyable conduite.

2°. Prenez la résolution aujourd'hui de faire comme les autres qui sont véritablement Chrétiens et exemplaires: vous en trouverez de ces grands modeles sans sortir de votre état. Dites hardiment que s'il faut faire comme les autres, vous ne voulez suivre que ceux qui font bien. Proposez-vous pour modeles ceux qui sont les plus fervens, les plus réguliers, les plus dévots; et en prenant pour vous cette sainte maxime, ne manquez pas de la donner souvent à vos enfans, à vos domestiques, à vos amis. Cette pratique est importante.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT-PIERRE PASCAL, ÉVÊQUE ET MARTYR.

DEPUIS que les Maures s'étoient emparés de toute la partie méridionale d'Espagne, c'est-à-dire, depuis l'an 713, que le malheureux Roi Roderic fut tué dans la bataille qu'il perdit; ces infidelles que le Comte Julien y avoit appelés d'Afrique, ayant réduit les Goths à se retirer dans les montagnes de Leon, des Asturies, de la Galice, établirent leur tyrannique domination dans le pays, et réduisirent tous les Chrétiens dans une déplorable servitude. Quelque cruelle que fût la persécution, elle n'eteignit pas la foi; Dieu s'y conserva durant plus de sept cents ans, des serviteurs fidelles et généreux, qui au milieu d'un si dur esclavage, conservoient toute la liberté et tout le zele des vrais enfans de Dieu; qui employoient leurs biens et leur vie même pour entretenir le culte divin, et pour soulager leurs freres captifs dans leurs miseres.

Une famille sur-tout originaire de Valence, distinguée par sa piété et par ses grand biens, se signaloit depuis long-temps dans ces exercices de charité. Elle comptoit déjà cinq héros Chrétiens qui avoient donné leur sang pour la Religion; et leurs descendans, héritiers de leur zele et de leur piété, employoient la plus grande partie de leurs revenus à entretenir le Couvent du Saint-Sépulcre à Valence. Leur Maison étoit le refuge de tous les malheureux, et le logis ordinaire des Religieux qui venoient racheter les captifs, et singuliérement du célebre Fondateur de l'Ordre de la Mercy, Saint-Pierre Nolasque.

Ce grand Saint voyant que ses insignes bienfaicteurs n'avoient point d'enfans, demanda à Dieu avec ferveur qu'il lui plût leur donner un héritier et de leur piété et de leur zele. Il fut exaucé. Ils eurent un fils, qui vint au monde l'an 1227, et qu'ils nommerent Pierre, en considération de saint Pierre Nolasque.

L'éducation qu'ils donnerent à cet enfant de prieres, répondit parfaitement aux desseins que Dieu avoit sur ce vase d'élection, et au fond de Religion qui distinguoit ses parens. Le naturel heureux et les belles inclinations du jeune Pierre firent bientôt connoître que le Seigneur l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions dès sa naissance ; on eût dit qu'il étoit né avec l'amour de la Religion et avec une charité ardente pour les pauvres. Son plaisir étoit de leur distribuer lui-même les aumônes que ses parens leur faisoient. Il y ajoutoit lui-même ce que sa pieuse industrie l'obligeoit de se retrancher de tout ce qu'on lui donnoit ou pour ses divertissemens, ou pour sa propre nourriture, et il ne fut jamais possible, tout enfant qu'il étoit, de le faire manger le matin les jours qu'on jeûnoit. Dès qu'il eut appris son catéchisme, son plaisir fut de l'enseigner lui-même aux enfans de son âge avec qui il se trouvoit, et singuliérement aux enfans des Maures. On raconte un fait fort singulier. Ayant ouï raconter les mauvais traitemens que les Maures faisoient aux esclaves Chrétiens, dont quelques-uns avoient remporté la palme du martyre, ce jeune enfant conçut un si grand désir d'être Martyr, qu'il pria un jour ses compagnons de le traiter comme leurs pêres traitoient les Chrétiens esclaves ; et les Infidelles de Valence ayant suscité une horrible persécution contre les Chrétiens, on eut bien de la peine à retenir dans la maison le petit Pascal ne soupirant qu'après le martyre.

Ses parens ayant racheté un saint Prêtre, qui

étoit fort savant, le chargerent de l'éducation et des études de leur fils. Il fit dans une si bonne école des progrès étonnans. En devenant habile dans toutes les sciences, il en devint encore plus Saint. La priere et l'étude occupoient tout son temps; et on ne parloit parmi les Chrétiens que de la haute vertu et du mérite extraordinaire de ce jeune homme, lorsque le Roi d'Aragon, ayant défait les Maures, et conquis sur eux le Royaume de Valence, apprit les rares qualités, la piété et le zele de notre Saint, et le nomma Chanoine de la Cathédrale. Engagé dans l'Etat Ecclésiastique, il en voulut remplir les devoirs; il s'appliqua à l'étude avec plus de soin, et il vint avec son Précepteur à Paris, pour s'y perfectionner dans la Théologie. Sa vertu et son bel esprit s'y firent bientôt admirer; on ne parloit dans l'Université que du jeune Espagnol, et l'Evêque charmé de sa piété et de ses rares talens, lui conféra les Ordres sacrés, et lui ordonna de prêcher par-tout l'Evangile. Il le fit avec un succès inoui; cela n'empêcha pas qu'il n'enseignât encore dans l'Université : il y prit le bonnet de Docteur, quoiqu'il fût encore fort jeune.

Les honneurs qu'il recevoit à Paris, ne refroidirent point son zele pour les pauvres esclaves Chrétiens qui gémissoient sous la cruelle domination des Maures en Espagne. Sa tendre dévotion envers la sainte Vierge, jointe à son ardente charité pour les esclaves, lui avoit inspiré depuis long-temps le désir d'entrer dans l'Ordre de Notre-Dame de la Mercy de la Rédemption des Captifs, nouvellement institué par saint Pierre Nolasque : il vint le trouver en Espagne. Le saint Fondateur qui l'avoit obtenu du Ciel par ses prieres, le reçut avec d'autant plus de plaisir, qu'il connoissoit mieux le prix du présent que le Seigneur faisoit à son Ordre. Il lui donna l'habit à Valence, l'an 1251, et dès le premier jour on admira dans le

Novice un modele parfait de la perfection Religieuse. Toute l'application des Supérieurs fut à modérer sa ferveur dans l'amour des humiliations et des souffrances.

D'abord après sa profession, il fut employé à prêcher et à enseigner la Théologie. Il s'acquitta de l'un et de l'autre avec le fruit et le succès qui l'accompagnoient par-tout. Sa réputation croissant tous les jours, le Roi d'Aragon le demanda pour Précepteur du Prince Infant Don Sanchez son fils, qui avoit embrassé l'état Ecclésiastique. La Cour étoit un triste séjour pour lui, il fallut cependant s'y rendre. Il y remplit son emploi si fort à la satisfaction du Prince et avec tant de dignité et de succès, que l'Infant fit des progrès merveilleux sous sa conduite dans les sciences humaines et dans celle des Saints, et qu'entre dans l'Ordre de la Mercy, il en devint l'ornement et la gloire. Cette retraite du jeune Prince donna le loisir à notre Saint de s'occuper de la rédemption des esclaves Chrétiens chez les Maures. Il y sanctifia ceux qu'il ne put pas racheter. A son retour il trouva que le Prince avoit été élu Archevêque de Tolede, et qu'il l'avoit demandé au Pape Urbain IV pour son suffragant. Quelque éloigné que fût notre Saint de toute dignité Ecclesiastique, il fallut obéir au Souverain Pontife, qui l'avoit nommé Evêque titulaire de Grenade qui étoit encore sous la puissance des Maures. Il fut sacré l'an 1262, et l'on vit bientôt en sa personne un des plus dignes successeurs des Apôtres. Comme le Diocese de Tolede lui étoit confié, il commença par en faire la visite. Nulle ville, nul village, nul bourg, qui ne changeât de face sous un tel Pasteur. La discipline Ecclésiastique qui s'étoit beaucoup relâchée, reprit son premier éclat, la Religion sa premiere ferveur; et tout le Diocese se ressentit bientôt de ses courses Apostoliques. Il fit des réglemens admirables pour la réformation

des mœurs. L'ignorance y régnoit parmi les gens d'Eglise, et sur-tout les Curés ; il composa un excellent livre pour leur instruction, et les abus les plus invétérés furent bientôt abolis par l'efficacité de sa vigilance pastorale. Mais trois ans après, le jeune Archevêque étant mort, il fut déchargé de la conduite du Diocese.

Il ne se vit pas plutôt déchargé de ce fardeau, que l'amour de la solitude l'obligea de s'aller renfermer dans un Couvent de son Ordre. Le désir de donner son sang pour Jesus-Christ, dont son cœur étoit embrasé depuis l'âge de sept ans, lui fit souhaiter ardemment de passer en Afrique. Dans l'espérance d'obtenir du Seigneur cette mission, il en fit plusieurs encore plus fructueuses en Portugal et en Espagne ; et pour rendre le fruit de ses missions éternel, il fonda des Couvens de son Ordre, à Tolede, à Baeça, à Xeres, qui sont encore des Séminaires d'ouvriers Evangéliques. Mais rien ne le touchoit si fort que l'état pitoyable où se trouvoit sous la tyrannie des Mahométans, l'Eglise de Grenade. Il en étoit Evêque, et il crut être obligé d'exposer sa vie pour son troupeau. Il s'y rendit avec tout l'argent qu'il put amasser, pour rendre tous les services corporels et spirituels à ses ouailles qui gémissoient dans l'esclavage. On ne peut exprimer les biens infinis qu'il y fit. Il visitoit ces pauvres esclaves jusque dans les cachots les plus puans ; il les consoloit dans leurs travaux, il les instruisoit, et leur administroit les Sacremens, passant souvent les nuits avec eux dans ce triste lieu. Et ce qui est plus admirable, c'est qu'il y convertit un grand nombre de Juifs et de Maures. Les Infidelles ne purent s'empêcher d'admirer sa vertu, et d'avoir pour lui du respect.

Les nécessités de son Eglise affligée, qu'il avoit vues de plus près durant le séjour qu'il avoit fait à Grenade, l'ayant obligé de faire un voyage

à Rome, il y fut reçu du Pape Nicolas IV, avec tous les témoignages d'estime et de vénération dus à son rare mérite et à sa haute vertu. Le Saint Pere voulut qu'il prêchât à Saint-Pierre et à Sainte-Marie Majeure. Il le fit avec tant d'éloquence et d'onction, que le Pape le fit son Légat, et l'envoya prêcher la Croisade en Espagne et en France. Il fut reçu à Paris avec de grands honneurs; le Roi, les Princes, le peuple et le Clergé s'empresserent de lui donner des marques de leur vénération et de leur estime. Ses prédications eurent le même succès à Paris qu'elles avoient eu partout ailleurs: on fut touché, et on se convertit. Mais ce qui lui fit encore plus d'honneur, fut le zele et la force avec lesquels il y soutint publiquement l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Il la prêcha avec tant d'éloquence, il la prouva avec tant d'évidence, il la persuada avec tant de succès et avec un applaudissement si universel, qu'on assure que la nuit suivante, étant en oraison, la sainte Vierge lui apparut éclatante d'une brillante lumiere, accompagnée d'un grand nombre d'Esprits célestes, et qu'après lui avoir fait connoître combien son zele lui avoit plu, elle lui mit sur la tête une couronne de gloire qui inonda son ame de ces consolations célestes, qui sont un avant-goût des joies du Ciel.

Etant encore en France, on l'élut, avec l'agrément du Pape, Evêque de Jaën. C'étoit un Diocese presque tout en friche, ayant été plusieurs années sans Pasteur. Son zele y trouva de quoi travailler, et bientôt l'abondante moisson répondit à son zele. L'an 1297 il se crut obligé de retourner à Grenade. On eut beau lui représenter le danger où il s'exposoit. Le désir du martyre fut toujours sa passion dominante. Il y travailla à la rédemption des captifs, il eut même le courage d'entreprendre la conversion des Maures. On lui en fit un crime d'Etat. Il fut arrêté, mis en pri-

son, et chargé de chaînes. Dès qu'on apprit à Jaën qu'il étoit arrêté, on lui envoya une grande somme d'argent pour payer sa rançon. Il la reçut avec des sentimens d'une vive reconnoissance. Mais par une charité dont il n'y a peut-être point d'exemple, au lieu de l'employer pour se mettre en liberté, il l'employa pour la procurer à un grand nombre de pauvres esclaves. Il composa dans sa prison plusieurs admirables Traités également énergiques et touchans, pour ramener ceux qui avoient malheureusement renié la foi, et pour confirmer dans leur Religion les Fidelles. Il fut merveilleusement consolé par plusieurs graces extraordinaires dans sa prison. Jesus-Christ lui apparut plus d'une fois, et une fois sur-tout sous la figure et l'habit d'un jeune esclave. On eut beau lui défendre d'écrire contre la secte impie de Mahomet; on eut beau le resserrer plus étroitement, son zele et sa charité ne purent jamais être esclaves. Il fit un excellent ouvrage contre les extravagances de l'Alcoran, et un deuxieme contre les impiétés de cette monstrueuse secte. Quelque obscur que fût son cachot, une lumiere céleste l'éclairoit jour et nuit. Les gardes en furent témoins, le Prince même en fut si frappé, qu'il l'élargit avec défense de rien dire contre la secte Mahométane. Mais le zele de notre Saint ne put pas être muet. Il prêcha, il confondit les Marabouts, il convertit plusieurs Infidelles. La populace animée et soulevée par les Docteurs de l'Alcoran, vint tumultueusement au Palais du Roi demander la tête du saint Missionnaire. Ce Prince, tout barbare qu'il étoit, estimoit notre Saint; mais craignant une sédition, il le fit arrêter sur-le-champ, et le condamna à avoir la tête coupée. On lui vint signifier la sentence le soir, et il passa toute la nuit à se préparer à son sacrifice qui étoit le comble de ses souhaits. Sa joie fut cependant suspendue quel-

ques momens. Il fut saisi tout-à-coup d'une vive crainte, et de je ne sais quelle frayeur qui l'étonna; mais il fut bientôt rassuré par une vision fort consolante. Jesus-Christ lui apparut attaché sur la Croix au milieu d'une grande lumiere, et lui dit ces paroles : Pierre, ne soyez pas surpris de cette petite révolte de la nature. J'ai été moi-même triste jusqu'à la mort, la veille de ma Passion, et ce n'a été que pour l'amour de vous que j'ai souffert cette amere agonie. Les frayeurs cesserent avec ces paroles du Sauveur, et le courage et la joie succéderent à la tristesse. Dès la pointe du jour notre Saint dit la Messe, avec une ferveur qui montroit assez combien le cœur étoit embrasé du feu divin qui devoit bientôt consumer la victime. A peine s'étoit-il prosterné pour faire son action de graces, que les Barbares étant entrés tout furieux, lui couperent la tête d'un coup de cimeterre. C'est ainsi que ce grand Saint consomma son sacrifice, en remportant la couronne du Martyre. Ce fut le sixieme de Janvier de l'an 1300, à la soixante-treizieme année de son âge. Les Maures avoient bien résolu de brûler son corps avec ses habits pontificaux et tout ce qui avoit servi à son usage. Mais une terreur subite les ayant saisis, ils laisserent aux Chrétiens toute la liberté de l'enlever et de l'aller enterrer dans la grotte d'une montagne, près de Mazzemore. Dieu vengea bientôt cette mort par toutes sortes de calamités sur cette malheureuse ville, et sur la famille du Prince Turc. Il périt lui-même misérablement, avouant que c'étoit le saint Evêque de Jaën qui le punissoit dès cette vie.

Son corps fut porté dans la suite à Baëça; et Dieu continue encore d'honorer les Reliques du Saint d'un grand nombre de miracles. Comme la mort du saint Martyr arriva le 6 de Janvier, jour de l'Epiphanie, le Pape Clément X fixa la Fête

à ce jour qui fut celui de la translation de ses Reliques.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Evêques et Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Petri Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

O DIEU, tout-puissant, regardez notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife saint Pierre. Par N. S., etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. I.

FRATRES : Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra : ut possimus et ipsi consolari eos, qui in omni pressura sunt, per exhortationem quâ exhortamur et ipsi à Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis : ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur pro vestra exhortatione et salute, sive, consolamur pro

MES Freres : Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le Pere des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations, afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux : car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Or, soit que

vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatur tolerantiam earumdem passionum, quas et nos patimur : ut spes nostra firma sit pro vobis : scientes quòd sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis in Christo Jesu Domino nostro.

nous soyons affligés, c'est pour votre instruction, et pour votre salut, soit que nous soyons consolés, c'est pour votre consolation, soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour votre instruction et pour votre salut, qui vous fait supporter des afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons. De sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche est solide; étant persuadé que comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

La seconde Épître de saint Paul aux Corinthiens est une suite et comme un supplément de la premiere. L'Apôtre y console les Corinthiens consternés par les vifs reproches qu'il avoit été obligé de leur faire; leur faisant cependant entendre qu'il restoit encore parmi eux bien des choses à réformer.

RÉFLEXIONS.

Béni soit le Pere des miséricordes, et le Dieu de toute consolation. Les joies vaines et passageres peuvent couler sur nous d'autant de sources que nos passions se forment d'objets pour se satisfaire; mais la vraie et la solide consolation n'a que Dieu pour principe, elle vient toute de lui. Les satisfactions qui naissent des créatures sont trop vides et trop superficielles pour rassasier. Elles font le même effet dans le cœur qu'un verre d'eau glacée dans un corps qui brûle d'une fievre ardente. On paye toujours chèrement le plaisir court et léger que les créatures nous font, qui seul ne peut pleinement consoler. Le Dieu qui console, est le Dieu qui pardonne; et il ne console pleinement qu'après avoir pardonné. Dieu est mon Pere, et le Pere des miséricordes; il ne

peut donc être pour moi qu'un Dieu de toute consolation, lorsque je ne mettrai point d'obstacles à ses bontés. Il est de l'état et de l'avantage du Chrétien de souffrir; et il est de la bonté de Dieu de soutenir et de consoler le Chrétien dans ses peines. Les croix naissent par-tout, mais elles portent avec elles la consolation quand elles sont des rejetons de celle du Sauveur. Les passions ne produisent, à proprement parler, que des croix, mais elles sont toutes ameres; elles se ressentent de la terre qui les produit. Si le Seigneur est le Dieu de toute consolation, ses Ministres doivent être des hommes de toute consolation. C'est dans leur sein que les fidelles doivent aller répandre leur cœur, et trouver du soulagement à toutes leurs peines. Que signifient les qualités de Pere, de Pasteur, d'Epoux, de Médecin que le Sauveur prend si souvent dans l'Evangile? noms de douceur et de consolation. Tels doivent être ses Ministres. Ces airs séveres, ces tons aigres et menaçans, ces conduites dures et rebutantes, conviennent peu à des Ministres du Pere des miséricordes. Au service de Dieu rien n'est perdu de ce qu'on souffre pour lui. Les consolations répondent aux souffrances; et aux grandes souffrances, une abondance de consolations. Que les hommes sensuels les traitent de chimeres, ces douceurs que Dieu verse sur ceux qui l'aiment, il n'en est pas moins vrai que dans les conditions les plus riantes, les fêtes et les amusemens du monde ne font que suspendre leurs chagrins: au lieu que l'état le plus pénible à leurs yeux, est une source des plus pures délices pour une ame qui aime véritablement Jesus-Christ.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ! Aut quàm dabit homo commutationem pro anima sua ! Filius enim Hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis, et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive : car qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui l'aura perdue pour moi la retrouvera. Car que sert à un homme de gagner tout l'Univers s'il vient à se perdre ! ou que donnera-t-il en échange pour soi-même ! car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere, et accompagné de ses Anges ; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

Du manque de bon sens qui se trouve dans les maximes du monde.

PREMIER POINT.

Considérez combien les fausses maximes du monde, quelque universelles et autorisées qu'elles soient parmi des gens qui se piquent de sagesse et d'esprit, manquent de bons sens. Une de ces maximes, qui certainement est aujourd'hui des

plus accréditées, c'est qu'il faut faire comme les autres. Considérez de sang froid qui sont ces autres qu'on doit, selon le monde, se proposer pour modeles. Sont-ce des personnages sages et d'une probité reconnue, qu'une vie chrétienne et édifiante rend respectables ? le nombre en est petit. Se propose-t-on du moins ce petit nombre ? nullement. Ces autres qu'on se propose pour les imiter, sont cette foule de gens oisifs, plusieurs fort décriés, la plupart sans regle, sans conduite, sans vertu, plusieurs même presque sans Religion, qui laissent aux gens de bien le soin de travailler à l'affaire du salut, passant leur vie dans un éternel oubli de Dieu, et ne se repaissant que d'inutilités, de chimeres. C'est cette multitude confuse de femmes mondaines qui se contentant d'une très-légere teinture de Religion, décrient si fort par leur vie molle et peu chrétienne la morale de Jesus-Christ, et se font un systême de félicité d'une conduite toute païenne. C'est enfin ce tas de jeunes étourdis, presque tous libertins, qui ont beaucoup de hardiesse et d'effronterie, peu d'esprit, la plupart nul mérite, dont les mœurs font le scandale de toute une ville, et dont la pitoyable conduite fait le supplice des parens. Voilà les excellens modeles que le monde propose à imiter ; voilà, selon lui, ceux qui doivent, pour ainsi dire, régler tout l'Univers ; voilà quels sont ces autres dont on veut qu'on suive les exemples. Est-il possible, mon Dieu, qu'on s'aveugle jusqu'à ce point ; et qu'une servile et indigne complaisance pour des gens que certainement on n'estime point, maîtrise notre raison, lie, pour ainsi dire, notre liberté, et nous impose une espece de nécessité de mal faire ? Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'on appelle cela, savoir vivre, comme si toute la sagesse, l'esprit, la civilité et le bon sens ne se trouvoient que dans les mœurs des libertins, et que la doc-

trine de Jesus-Christ, qui a civilisé les peuples les plus sauvages, et qui seule doit être la regle des mœurs, ne pût pas nous apprendre à vivre. Où est en tout cela le bon sens? où est seulement la droite raison? tous les gens de bien ignorent donc cet art. Ces Saints dont nous admirons la sagesse, dont nous louons publiquement la piété, dont nous implorons la protection, dont nous révérons les Reliques; ces Saints, ces grands hommes n'ont pas su vivre, puisqu'ils n'ont pas suivi cette multitude de mondains, puisqu'ils n'ont pas fait comme les autres. Mon Dieu, faut-il avoir beaucoup d'esprit pour reconnoître le ridicule de cette pitoyable maxime?

SECOND POINT.

Considérez l'imbécillité des jugemens des gens du monde dans leurs raisonnemens. Eh quoi! suffira-t-il d'être Chrétien, d'être dévot, d'être disciple de Jesus-Christ, pour ne savoir pas vivre? Quelle extravagance! ignore-t-on que ce n'est qu'à son école qu'on apprend à vivre? Il n'est point de véritablement honnête homme que le véritable Chrétien; ce n'est qu'à son école qu'on apprend cette douceur inaltérable, cette parfaite humilité de cœur; sans quoi toute politesse, toute civilité n'est que grimace, et avec quoi on connoît si bien toutes les bienséances, et on les pratique si à propos. Faire dans le monde comme les autres, c'est savoir s'étourdir sur la Religion comme les autres; mais ce n'est pas savoir vivre en véritable Chrétien. Certainement s'il faut faire comme les autres, ne doit-ce pas être plutôt comme ce petit nombre d'élus à qui le Royaume des Cieux est promis? comme ces personnes sages et vertueuses, si respectables par la pureté de leurs mœurs, par leur conduite unie, par leur probité, au mérite desquelles, malgré la plus

effrénée licence du siecle, on rend justice, et pour qui les libertins même ont intérieurement du respect? comme ces gens enfin d'une piété édifiante, dont on envie le sort, et de qui on sera un jour au désespoir de n'avoir pas suivi l'exemple! S'il reste à l'heure de la mort quelque raison, si l'on est encore Chrétien, si l'on ne meurt pas en athée, qui se saura bon gré d'avoir suivi l'exemple de tant d'insensés? quel regret, quel désespoir d'avoir fait alors comme faisoient tant de libertins? qui ne voudroit pas alors avoir imité ces gens de bien, avoir vécu comme les plus fervens de sa Communauté, comme ceux qui ont mené une vie véritablement Chrétienne?

Je puis, mon Dieu, par votre grace éviter ces désespérans regrets, j'y suis encore à temps; faites Seigneur que ce temps et ces réflexions ne me soient pas inutiles.

Aspirations dévotes durant le jour.

Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. Psal. 67.

Rendez efficaces, mon Dieu, les sentimens que vous me donnez.

Justificationem meam, quam cæpi tenere, non deseram. Job. 27.

Je suis bien résolu, ô mon Dieu, de vivre selon vos maximes, et de ne régler ma conduite que selon votre sainte Loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQU'IL est certain que vous ne voudriez pas à l'heure de la mort avoir vécu comme ce tas de libertins, comme cette multitude de femmes mondaines, comme ces personnes qui ne vivent que selon l'esprit du monde, comme ces indévots,

et ces imparfaits, qui sont l'opprobre de l'Etat Ecclésiastique et de l'Etat Religieux ; et que tout ce qui vous rassure dans vos déréglemens que vous condamnez, dans cette vie tiede que vous menez, dans ces irrégularités de conduite qui alarment de temps en temps votre conscience, c'est l'espérance bien ou mal fondée que vous avez, qu'avant que de mourir vous réformerez vos mœurs, vous romprez vos liens, vous menerez une vie fervente et exemplaire. Pourquoi ne commencerez-vous pas aujourd'hui ce que vous ne savez pas si vous serez en état de faire un autre jour ? Ce jour est incertain, et vous avez aujourd'hui sûrement le temps, le moyen, et j'ose dire la grace de le faire ; ayez la consolation de voir, avant qu'il soit nuit, que votre espérance n'a pas été vaine. Vous espériez de vous convertir tout à Dieu avant votre mort ; faites que vous puissiez dire ce soir : Par la miséricorde de Dieu, je me suis enfin converti.

2.° Il n'est pas possible que vous ne connoissiez quelqu'un de même condition que vous, et à peu près de même âge, qui mene une vie chrétienne ; quelqu'un de la même Communauté, ou du même Ordre, qui vit saintement. Proposez-vous de les imiter, d'être aussi exact, aussi régulier, aussi dévot, aussi sage. Nous pouvons, en fait de mœurs, ce que nous voulons.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT CHRYSANTHE, ET SAINTE DARIE, VIERGE, MARTYRS.

PARMI les saints Martyrs qui ont souffert la mort pour Jesus-Christ vers le milieu du troisieme siecle, sous l'Empereur Numérien, un des plus

célebres est saint Chrysanthe. Il étoit d'Alexandrie. Son pere nommé Polemie, homme de condition et fort estimé de l'Empereur, venant à Rome y mena son fils, qui se distinguoit par un naturel doux et poli, et par la beauté de son génie. Les honneurs qu'ils reçurent dans cette Capitale de l'Empire, les obligerent de s'y arrêter. Polemie y fut fait Sénateur Romain, et Chrysanthe devint bientôt l'admiration de toute la ville. La lecture faisoit sa belle passion; et comme il avoit l'esprit excellent, il savoit faire le choix de tout ce que les Anciens avoient de meilleur, et rien n'échappoit à sa pénétration et à sa critique. Avide de tous les ouvrages d'esprit, il se plaignoit souvent de ne rien trouver dans tous ces anciens Philosophes, qu'on regardoit comme des oracles, qui le satisfit pleinement. Il sentoit partout un vide qui rendoit son cœur inquiet, et son esprit toujours plus affamé de lecture. Comme il recherchoit avec avidité toutes sortes d'écrits, il lui tomba heureusement entre les mains les livres sacrés des Chrétiens, et sur-tout les livres de l'Evangile. Il les lut avec application. Il en fut frappé, et sentant à toutes les pages un fond de vérité et de solidité, qui saisissoit son cœur en captivant son esprit; dans cette majestueuse simplicité qui fait le caractere des livres saints, il conçut un mépris infini de tous les ouvrages des Païens, et un dégoût de tout ce qui n'étoit point Ecriture sainte.

Le désir d'être instruit à fond des vérités divines qu'il ne découvroit qu'à demi dans ces livres sacrés, lui fit souhaiter avec passion de trouver quelque habile maître qui pût lui en donner une parfaite intelligence. La Providence le lui envoya bientôt. Ce fut un saint Prêtre appelé Capophore, qui plein de l'esprit de Dieu, possédoit parfaitement la science de la Religion, et avoit un talent merveilleux pour expliquer les vérités de l'Evan-

gile. Chrysanthe eut plusieurs entretiens avec lui. La grace agissant sur un esprit docile et sur un cœur qui ne cherchoit que la vérité, acheva de le convaincre et de le convertir. La lumiere de la foi dissipa bientôt les ténebres du paganisme. Chrysanthe découvrit visiblement la folie et les impiétés des superstitions païennes ; et la vérité de la foi chrétienne se faisant jour à travers les erreurs de naissance et d'éducation, Chrysanthe déclara qu'il vouloit être Chrétien, demanda instamment le Baptême. Il le reçut après avoir été suffisamment instruit.

Une conversion si illustre ne fut pas long-temps cachée. On s'apperçut bientôt que Chrysanthe qui faisoit la joie des compagnies, ne paroissoit plus dans les assemblées profanes, ni aux jeux publics. Sa réservé, sa modestie, l'amour de la retraite, ses conversations fréquentes avec les Chrétiens, firent soupçonner qu'il n'étoit plus Païen. Son pere voulut s'en éclaircir ; et il apprit de son fils même, que cherchant depuis long-temps la vérité, il l'avoit enfin trouvée ; qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit de véritable Religion que la Religion Chrétienne, ni par conséquent de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens.

On ne peut exprimer quelle fut la surprise du pere. Elle se changea bientôt en colere, et la colere en fureur. Il fit d'abord enfermer son fils dans un affreux cachot, résolu de le faire mourir de faim et de misere. Après quelques jours le trouvant inébranlable dans sa foi, et rempli même du désir ardent de donner sa vie pour Jesus-Christ, Polemie crut qu'il falloit employer un autre artifice. Il s'imagina que Chrysanthe étant jeune, bien fait, et élevé dans les principes d'une Religion voluptueuse, le moyen le plus sûr de le vaincre, c'étoit de le livrer à la volupté. Il le fit tirer du cachot, et le mit dans une chambre richement parée, où il le renferma avec plusieurs jeunes

courtisanes des plus enjouées, et ornées de tout ce qui est le plus capable de tenter. Le combat étoit violent, et à moins d'un secours du Ciel bien puissant, il falloit désespérer de la victoire. Il le demanda sur le champ avec instance au Seigneur, et il l'obtint. Car à peine ces filles parurent avec tous leurs charmes, qu'un profond sommeil les saisit, et il fallut les emporter de la chambre sans sentiment, et comme mortes. On ne manqua d'attribuer cet événement merveilleux aux sortileges dont on avoit coutume d'accuser les Chrétiens. Polemie crut avoir trouvé le moyen de rendre inutiles ces prétendus artifices magiques. Il gagna une vierge du nombre des Vestales, ou selon quelques Auteurs, une fille consacrée à la Déesse Minerve, nommé Darie, qui étoit d'une rare beauté, et qui avoit encore plus d'esprit que de bonne grace; et il lui persuada d'épouser son fils, espérant que par ses belles manieres et par ses artifices ingénieux, elle le feroit renoncer à la foi chrétienne. Darie ayant donné son consentement, fut présentée à notre Saint comme sa future épouse. Chrysanthe connoissant en cette fille un esprit peu ordinaire aux personnes de son sexe, et se sentant inspiré de Dieu d'entreprendre de la convertir à la foi de Jesus-Christ, lui parla avec tant de force, d'éloquence et d'onction de la vérité de la Religion Chrétienne, et de la chimérique divinité des faux dieux, qu'elle demanda le Baptême. Ayant été instruite, elle fut baptisée en secret, et devint d'abord une des plus généreuses et des plus ferventes Chrétiennes. Unis de Religion et de sentimens, ils convinrent de l'être encore par les liens du mariage, à condition qu'ils seroient vierges jusqu'à la mort. Polemie qui ignoroit tout le mystere, fut appaisé dès qu'il apprit ce mariage; et il ne douta point que Darie, qu'il croyoit toujours Païenne, n'obligeât Chrysanthe à n'être plus Chrétien.

Ces

Ces deux chastes Epoux profiterent avantageusement pour la Religion, de la liberté qu'ils avoient dans la ville. Ils se firent instruire des besoins corporels et spirituels des Chrétiens. Toutes leurs visites étoient des courses de charité. Ils les alloient chercher jusque dans les tombeaux et les grottes, où la plupart se tenoient cachés durant la persécution. Ils les assistoient, les consoloient, les encourageoient à tout souffrir pour un Dieu qui récompense d'un bonheur éternel jusqu'au désir des souffrances. Leur charité et leur zele ne se bornoient pas aux seuls besoins des Fidelles, les Paiens mêmes en ressentirent les effets. Plusieurs, convaincus par leurs discours, et touchés de leurs exemples, renoncerent à leurs erreurs, ouvrirent les yeux aux lumieres de la foi, et reçurent le Baptême. Ces conversions firent du bruit. Chrysanthe et Darie étoient trop Chrétiens pour ne le pas paroître. Ils furent déférés, on les arrêta; et le Tribun nommé Claude, voulant être convaincu du fait, ordonna que Chrysanthe seroit mené au temple de Jupiter pour y offrir un sacrifice, et que s'il refusoit d'obéir, il fût déchiré à coups de fouet, comme un vil esclave, puisqu'il se rendoit indigne de la faveur de l'Empereur.

La sentence fut exécutée. Chrysanthe se moqua de l'idole, et la traita avec un souverain mépris. On le depouilla à la porte du temple, et il y fut fustigé avec tant de cruauté, que ses entrailles paroissoient, et il eût expiré sous les coups sans un miracle. On le porta dans un obscur cachot, qui servant de cloaque à la prison, étoit infecté d'une puanteur insupportable. Mais à peine le saint Martyr y eût-il été enfermé, qu'il fut éclairé d'une lumiere surnaturelle plus brillante que le soleil, et la puanteur changée en une odeur exquise. Les bourreaux ayant eu ordre de le fouetter une seconde fois avec des verges de fer, ils ne

s'en furent pas plutôt saisis, qu'elles se ramollirent entre leurs mains, de telle sorte qu'il leur fut impossible de s'en servir; et le Tribun fut si frappé de cette seconde merveille, qu'il avoua qu'il n'y avoit de vrai Dieu que le Dieu des Chrétiens; et il se convertit sur l'heure même. L'Empereur averti de ce qui se passoit, en fut si irrité, qu'il ordonna que tous ceux que ces merveilles avoient convertis, fussent décapités sur le champ, et que le Tribun Claude fût jeté dans le Tibre; ce qui fut exécuté.

Chrysanthe fut remis en prison, tandis qu'on traînoit Darie dans un lieu infame. Mais la même main qui soutenoit le saint Confesseur, défendoit miraculeusement la Vierge: car un lion forçant la porte et la barriere de son cachot, vint se prosterner aux pieds de la Sainte pour la défendre des insultes des libertins. En effet nul n'osa l'approcher, dès qu'on eut vu avec quelle furie le lion s'étoit jeté sur un étourdi qui avoit osé approcher de la Sainte. Il fut délivré par ses prieres, et ce double miracle le convertit. Le tyran effrayé, ordonna qu'on mît le feu autour de la chambre où étoit Darie, afin qu'elle y fut brûlée avec son gardien; mais le lion passa à travers les flammes sans se brûler, et retourna dans sa loge sans faire mal à personne. La chambre brûla, mais la Sainte ne fut point endommagée. La même merveille se fit en faveur de saint Chrysanthe; car le Juge ayant ordonné qu'on lui brûlât les côtés avec des torches ardentes, les torches allumées furent appliquées sur le corps du saint Martyr, mais sans effet. Enfin le tyran honteux de se voir vaincu par ces deux jeunes héros Chrétiens, commanda qu'on les menât hors de la ville dans un champ qu'on nommoit le Scélérat, parce qu'on y enterroit toutes vives les Vestales qu'on avoit trouvées en faute, et ce fut là, que ces deux saints Martyrs consommerent leur

Martyre, ayant été enterrés tout vivans dans une sablonniere, le 25 d'Octobre vers l'an de Notre-Seigneur 284.

Après que la paix fut rendue à l'Eglise, et que la ville de Rome eut quitté publiquement le culte des idoles pour se soumettre à Jesus-Christ, il plut à Dieu, dit saint Grégoire, de révéler le lieu où étoient les corps de ces saints Martyrs. On déterra ces précieuses Reliques, et les miracles qui accompagnerent cette découverte, rendirent leur sépulcre glorieux, et augmenterent la dévotion et le culte des Fidelles.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la messe, est celle qui suit.

Beatorum Martyrum tuorum, Domine, Chrysanthi et Dariæ, quæsumus, adsit nobis oratio: ut quos veneramur obsequio, eorum pium jugiter experiamur auxilium. Per Dominum, etc.

Nous vous supplions, ô Seigneur, que la priere de vos Bienheureux Martyrs Chrysanthe et Darie, ne nous manque point dans le besoin; afin que nous ressentions sans cesse le charitable secours de ceux que nous honorons par nos respects. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 6.

Fratres: Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in augustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus:

Mes Freres: Montrons-nous en toutes choses tels que doivent être des Ministres de Dieu, par beaucoup de patience dans les tribulations, dans les miseres, dans les déplaisirs extrêmes, sous

in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longanimitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non ficta, in verbo veritatis, in virtute Dei, per arma justitiæ à dextris, et à sinistris; per gloriam, et ignobilitatem; per infamiam, et bonam famam: ut seductores, et veraces; sicut qui ignoti, et cogniti: quasi morientes, et ecce vivimus: ut castigati, et non mortificati: quasi tristes, semper autem gaudentes: sicut egentes, multos autem locupletantes; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.

les coups, dans les prisons; au milieu des séditions: parmi les travaux, par les veilles, par les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la constance à supporter tout, par la douceur, par la vertu du Saint-Esprit, par une charité sincere, par la parole de la charité, par la puissance qui vient de Dieu, par les armes de la justice à droite et à gauche: soit que nous soyons dans l'honneur, ou dans l'abjection: soit que nous soyons diffamés, ou que nous ayons une bonne réputation; comme si nous étions des séducteurs, tout véritables que nous sommes en nos paroles: comme si nous étions des inconnus, tout connus que nous sommes: comme près de mourir, et ne laissant pas de vivre; comme des gens qu'on châtie, mais qu'on ne tue pas: comme étant tristes, et ayant toujours de la joie: comme étant pauvres, et enrichissant plusieurs personnes: comme n'ayant rien, et possédant tout.

L'Apôtre, dans cette seconde Lettre aux Corinthiens, les console, et en même temps les instruit. Il tempere la sévérité de ses réprimandes par toutes sortes de témoignages d'estime et d'affection, faisant plutôt l'apologie du ministere Apostolique, que la sienne propre.

RÉFLEXIONS.

Montrons-nous en toutes choses tels que doivent être des Ministres de Dieu, par beaucoup de patience. Quand on ne recherche dans le sacré ministere que l'éclat, la prééminence et le propre intérêt, on est les ministres et les artisans de sa propre gloire; mais on n'est pas tels que doivent

être les Ministres de Dieu. Est-ce la gloire de Dieu, ou est-ce sa propre gloire que recherche le Ministre du Seigneur? Qui le sait, tant que l'une et l'autre se trouvent réunies, et que les fonctions saintes ne font que relever aux yeux des hommes celui qui les exerce? Mais les peines, mais les humiliations qui sont souvent attachées à une partie du saint ministere plutôt qu'à une autre; voilà, quand on les embrasse et qu'on les supporte avec courage, ce qui fait le discernement du vrai zele. Prêcher avec éloquence, avec politesse, avec applaudissement dans un auditoire brillant; diriger des personnes d'une qualité distinguée; avoir du zele pour de bonnes œuvres d'éclat, et pour des directions ou éclatantes, ou lucratives, tandis qu'on néglige les pauvres et les bonnes œuvres obscures, et qu'on ne se sent ni zele, ni talent, ni goût pour instruire le pauvre, l'idiot, l'artisan : est-on tels que doivent être les sacrés Ministres? Comparons notre zele avec celui des Apôtres et des hommes Apostoliques : cette seule ressemblance en montré tout le mérite et le prix. Il est grand de souffrir pour Dieu : mais le fruit des souffrances se perd aisément. Prenons garde, ou qu'enflés du mérite de nos peines, nous ne soyons moins circonspects aux approches de la tentation; ou qu'aigris par leur âpreté et par leur longueur, nous n'en contractions de la dureté pour les autres; ou que trop prévenus sur la cause qui nous les attire, nous ne pensions donner à la Religion et à la charité ce que nous ne donnons qu'à l'obstination et au caprice. Où la parole de vérité n'est pas, la force de Dieu ne sauroit y être. C'est fanatisme que d'attribuer à la grace un courage dans la persécution qui n'est qu'un endurcissement dans l'erreur, de ne soutenir, d'un côté, tout l'effort du combat, que pour céder, de l'autre, tout l'avantage au démon. Ainsi saint Augustin

déploroit l'entêtement insensé des Donatistes ; ainsi a-t-on vu de nos jours des fanatiques porter jusque sur l'échafaud leurs extravagances et leur irréligion. Ayons un zele pur, ne cherchons que Dieu dans les exercices de notre zele ; et nous aurons alors une charité humble et soumise, un esprit docile et un cœur chrétien.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon S. Matthieu. Chap. 5.

In illo tempore : Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cùm sedisset, accesserunt ad eum Discipuli ejus. Et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est Regnum Cælorum. Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur. Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cælorum. Beati estis cùm maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos mentientes, propter me : gaudete, et exultate, quo-

En ce temps-là : Jesus voyant cette multitude, monta sur une montagne, et quand il se fut assis, ses Disciples s'approcherent de lui. Alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes : Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient. Heureux ceux qui ont de la douceur : car ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent : car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : car ils seront justifiés. Heureux ceux qui usent de miséricorde : car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux dont le cœur est pur : car ils verront Dieu. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique : car ils seront appelés enfans de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : car le royaume des Cieux leur appartient. Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres ; qu'ils vous per-

niam merces vestra copiosa est in cælis. sécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie : parce que la récompense qui vous attend dans le Ciel est grande.

MÉDITATION.

Du bon usage des adversités.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les adversités et les miseres de cette vie ne sont pas de purs châtimens; car le coupable en souffrant la peine qui lui est due ne mérite par justice aucune récompense; mais le Fils de Dieu voulant faire de cet exil auquel nous avons été condamnés, une carriere glorieuse pour nous, lui a ôté le nom de supplice, et lui a donné le nom de combat, et il l'a encore ennobli lui-même par son exemple et par la dignité de sa personne. De sorte que celui qui souffre le plus et le mieux pour Dieu, obtient la plus belle couronne. On a beau fuir l'adversité : nulle condition si éclatante, nulle fortune si brillante, nul état durant la vie si florissant qui soit à l'abri des adversités. Les croix naissent jusque sur le trône. Quelle folie de s'imaginer qu'on peut les prévenir ou les éviter !

L'habileté ne consiste pas à les fuir, mais à en faire un bon usage. Nul homme sur la terre n'en est exempt. On les aigrit à force de les vouloir éloigner : rien ne les adoucit que le bon usage. Comprenons le mérite des afflictions, et nous cesserons de les craindre. Rien ne peut être plus avantageux aux Fidelles. On regarde les adversités comme des châtimens; elles en ont toute l'amer-

tume à qui les regarde d'un œil peu chrétien : mais envisageons-les des yeux de la foi, et par rapport à la main de celui qui les distribue ; ce sont des marques sensibles de prédestination. Les peines qui nous viennent de la part de Dieu, disoit l'incomparable Judith, ne sont pas des châtimens d'un Juge qui veut nous perdre, mais d'un Pere qui a dessein de nous corriger. Nul moyen plus efficace que les disgraces pour obliger le pécheur à se convertir et à réformer ses mœurs ; nul plus propre à lui faire expier les péchés de sa vie passée à peu de frais, et à lui faire payer les dettes qu'il a envers la Justice divine. Etes-vous juste : les afflictions sont un feu qui ne consume que les impuretés du cœur, et qui purifie ; l'or ne sort jamais plus pur que du creuset. Mon Dieu, que de biens secrets et invisibles dans les disgraces ! Mais qu'il est à craindre qu'on ne soit plus sensible à la pesanteur du bras, qu'à la bonté du cœur de celui qui frappe. L'amertume du remede ne révolte et n'irrite jamais le malade sans danger. A la vérité les adversités alarment les sens et l'amour-propre ; le monde les regarde toujours comme des malheurs : mais à travers les lumieres de la foi, elles ont bien une autre face. Elles sont des remedes amers à la vérité, mais très-propres à guérir les maladies de l'ame, à rompre les liens qui nous attachent à la terre : ce sont des coups de vents qui secouent, mais qui dissipent tous les brouillards. Elles sont toujours précieuses à une ame véritablement chrétienne ; lorsqu'on en sait faire un bon usage, on en connoît alors le prix.

SECOND POINT.

Considérez qu'il est vrai que le monde ne veut point de pauvres ni de malheureux. L'adversité, selon le monde, est un obstacle invincible pour

faire fortune : voilà l'idée qu'a le monde des adversités. Mais se soumet-on aux ordres de la Providence ; est-on content de l'état où Dieu nous a mis ; en supporte-t-on avec patience les incommodités et les besoins ; reçoit-on avec résignation cette affliction, cette disgrace : le ciel est l'héritage et l'apanage des affligés et des ames humbles. L'adversité sanctifiée par un bon usage est le gage le plus certain, ou du moins le moins équivoque de notre prédestination ; et l'on se récrie, et l'on se plaint des adversités de cette vie ! Un état vil et obscur a de grands avantages pour le Ciel ; les mépris, les pleurs, les infirmités sont des sources de bonheur pour l'autre vie ; rien n'avance tant l'affaire du salut. On dégoûte un enfant du lait, on le sevre par les amertumes. Rien ne dégoûte si efficacement de cette vie, que les disgraces, les maladies et les afflictions. On peut dire que pour réussir dans l'affaire du sâlut, celui-là est le plus habile qui sait le plus souffrir pour Dieu. Mais, qui manque de ces moyens durant cette vie ? qui peut s'excuser sur sa pauvreté, sur son peu d'esprit, sur son peu d'adresse en ce point ? Il n'est rien dont il soit plus aisé de faire un bon usage que des souffrances : bien des gens n'ont pas assez de talens pour travailler beaucoup pour la gloire de Dieu, pour agir ; mais qui peut dire qu'il n'en a pas assez pour souffrir ? Il faut du génie, de l'habileté, du crédit, de l'appui, pour réussir dans les affaires temporelles : ici la simplicité, la pauvreté, le mépris, l'obscurité, peuvent être regardés comme un des principaux talens, et des plus efficaces.

Faites, Seigneur, que je ne le rende plus inutile, et que je me serve utilement d'un si puissant moyen.

Aspirations dévotes durant le jour.

Multiplicatæ sunt infirmitates eorum, postea acceleraverunt. Psal. 15.

Je reconnois, mon Dieu, que le moyen le plus efficace pour avancer dans la vertu, c'est de souffrir.

Benedico te, Domine Deus Israël; quia tu castigasti me, et tu salvasti me. Tob. 11.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu, de ce que vous ne m'avez châtié que pour me sauver.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Nous avons en main un fonds de mérites; et au lieu de faire valoir ce trésor, nous l'enfouissons. On cherche quelquefois les moyens de se faire Saint, on consulte les Directeurs, on cherche dans les livres de piété ces artifices industrieux de faire fortune pour le Ciel, d'acquérir de grands mérites : nous trouvons des afflictions plus que nous n'en voudrions; les croix naissent sous nos pas, il en naît toutes les heures : faisons un bon usage de ces contre-temps; remercions Dieu de ce qu'il nous châtie en cette vie; bénissons la main qui nous frappe. Loin de murmurer ou de nous plaindre, reconnoissons une bonté, une miséricorde singuliere de notre Dieu dans toutes ces adversités; et si vous ne pouvez pas les recevoir avec joie, recevez-les avec résignation, avec patience. Et malgré la révolte des passions et de l'amour-propre que ces revers de fortune mettent toujours de fort mauvaise humeur, paroissez contens, et témoignez votre résignation à la volonté de Dieu, par vos paroles; dites alors avec Job : *Dieu nous avoit donné cet enfant, ces biens, cette santé, cette*

charge; il lui plaît de nous l'ôter; que son Nom soit éternellement béni.

2.° Vous ne pouvez pas faire de grandes choses pour Dieu; mais vous pouvez du moins souffrir pour l'amour de lui tout ce qui se présente de fâcheux et de désagréable. Que n'a-t-on pas à souffrir dans les familles? l'humeur bizarre, violente, dure d'un mari débauché; le génie âpre, hautain, indocile, capricieux d'une femme vaine, des enfans mal nés. La malice d'un envieux, d'un concurrent, la perte d'un procès, un méchant succès dans les affaires; tout cela sont des croix bien pesantes, il est vrai, mais ce sont des croix; et pourquoi vous les rendre inutiles par vos impatiences? Il y a à souffrir dans une Communauté : que de naturels difficiles, impolis, tracassiers! souffrez tout avec douceur; c'est à ce rude exercice de patience que Dieu a attaché votre perfection.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT EVARISTE, PAPE ET MARTYR.

SAINT EVARISTE étoit Grec de naissance, mais originaire de la Judée, étant fils d'un Juif natif de Bethléem appelé Jude, qui s'étoit établi dans la Grèce, et qui eut soin d'élever son fils dans sa Religion. Il vint au monde vers l'an 60 de Notre-Seigneur, avec de si belles dispositions pour la vertu et pour les sciences, que son pere eut grand soin de les cultiver, en lui donnant d'habiles maîtres. Evariste qui avoit l'esprit excellent et les mœurs pures, fit de grands progrès en peu de temps. On ne sait pas quand, ni où il eut le bonheur de se convertir à la foi de Jesus-Christ,

ni par quelle aventure il vint à Rome ; on sait seulement qu'il étoit du Clergé de cette Eglise, mere et maîtresse de toutes les autres, le centre de la foi et de la Religion, dont saint Ignace Evêque d'Antioche fait de si grands éloges. Saint Ignace loue les Fidelles de Rome singuliérement sur leur fidélité, leur courage, et leur constance dans la foi, sur la pureté de leurs mœurs, et sur la charité dont ils s'étoient rendus les modeles pour tous les Fidelles des autres Eglises. Il louoit la grande union qui étoit entre eux, et leur extrême aversion pour le schisme et les erreurs de tant d'hérétiques qui faisoient alors gémir l'Eglise. Mais tout le monde convient que ces éloges font celui du Saint Pape Evariste, dont le zele, et la sainteté reconnue universellement dans Rome, nourrissoit la piété de tous les Fidelles, et qui n'étant encore que simple Prêtre, allumoit la ferveur et la dévotion dans tous les cœurs, par ses instructions, par sa charité et par ses exemples. L'estime et la vénération qu'on avoit pour lui étoient si grandes et si universelles, que le saint Pape Anaclet, successeur de saint Clément, ayant été couronné du Martyre, qui étoit le sort glorieux de tous ces premiers Papes, le Saint Siege ne vaqua qu'autant de temps qu'il en fallut pour assembler tout le Clergé, qui, sans délibérer un moment, tout d'une voix, élut pour Souverain Pontife Saint Evariste. Il n'y eut dans toute l'Eglise que lui seul qui désapprouva son élection. Sa profonde humilité, les bas sentimens qu'il avoit de lui-même, l'estime qu'il avoit du savoir, de la vertu et du mérite de tous ceux qui composoient le Clergé, le firent douter que le Saint-Esprit eût présidé à ce choix ; il s'en défendit, il refusa, il représenta son indignité ; sa répugnance et son refus déclarerent encore plus visiblement combien il étoit digne de cette suprême dignité, et malgré son humilité, il fut

contraint de céder à la volonté de Dieu, manifestée par la voix du peuple et les suffrages de tout le Clergé. Il fut sacré le 27 de Juillet de l'an de Jesus-Christ environ 108.

Le nouveau Pape ne se vit pas plutôt élevé sur le Saint Siege, qu'il mit tous ses soins à pourvoir à tous les besoins de l'Eglise dans un temps où elle étoit persécutée de toute part par les païens, et déchirée cruellement par les hérétiques. Les Simoniens, les disciples de Menandre, les Nicolaïtes, les Gnostiques, les Caïaniens, les disciples de Saturnin et de Basilide, ceux de Carpocrate, les Valentiniens, les Elcesaires, et quelques autres hérétiques, qui animés par l'Esprit de ténebres, faisoient tous leurs efforts, et employoient tous leurs artifices, pour répandre par tout le venin de leurs erreurs, et singuliérement parmi les Fidelles de Rome; persuadés que si une fois la Capitale du monde Chrétien étoit infectée, le poison de l'erreur se répandroit bientôt dans tout le corps, et feroit un dégât étrange. Mais Jesus-Christ qui a promis que toutes les Puissances de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise, avoit pourvu à cette inondation d'iniquité, et à cette multiplicité d'ennemis, en mettant sur le Saint Siege saint Evariste. En effet, le saint Pape veilla avec tant de soin sur le champ du Seigneur qui lui avoit été confié, que l'ennemi ne put jamais y semer l'ivroie. Les Fidelles de Rome se conserverent toujours dans la pureté de la foi; et quoique la plupart de ces hérésiarques fussent venus dans cette Capitale pour la pervertir, le zele, les instructions, la sollicitude pastorale du saint Pape, furent de si efficaces préservatifs, que le poison ne put jamais gagner le cœur ni l'esprit d'un seul Fidelle.

Cette sollicitude pastorale du saint Pontife ne se borna pas à préserver seulement les Fidelles

de tant d'erreurs, elle s'appliqua encore à perfectionner la discipline Ecclésiastique par les plus sages Réglemens, qui devoient être si utiles à toute l'Eglise. Il distribua les Titres de Rome à des Prêtres particuliers, pour en avoir soin. Ces Titres n'étoient pas encore alors des Eglises publiques, mais seulement des Oratoires renfermés dans des maisons de particuliers, où les Chrétiens s'assembloient pour entendre la parole de Dieu, et pour y participer aux saints Mysteres; et on les appeloit des Titres, parce que pour les distinguer des lieux profanes, et faire voir que c'étoient des lieux sacrés, on y mettoit des croix sur la porte; de même qu'on connoissoit les lieux destinés aux assemblées publiques, par les statues des Empereurs, qu'on appeloit Titres. Ces Prêtres destinés à régir ces Oratoires, étoient proprement les Curés de Rome; on en comptoit quarante du temps d'Optat. Le saint Pape ordonna encore que lorsque l'Evêque prêcheroit, il seroit accompagné de sept Diacres, pour honorer davantage la parole de Dieu, et la dignité Episcopale dans le premier Ministre de cette divine parole. Il ordonna aussi que conformément à la tradition Apostolique, les mariages se célébrassent en public, et que les mariés y reçussent la bénédiction du Prêtre. On lui attribue deux lettres écrites, l'une aux Evêques Africains, et l'autre aux Fidelles d'Egypte. Celle-ci regarde la réformation des mœurs; celle-là condamne le changement d'Evêché par un esprit d'ambition ou d'intérêt; et elle déclare qu'un Evêque ne peut pas passer d'une Eglise à une autre sans une évidente nécessité, et sans une translation Canonique. Saint Evariste uniquement occupé à remplir tous les devoirs d'un bon Pasteur, ne se reposoit pas du soin de distribuer le pain de la parole de Dieu, sur les saints Prêtres qu'il avoit fixés à chaque Paroisse, il le distribuoit lui-même tous

les jours, et plusieurs fois le jour à son peuple. Son zele infatigable se répandoit jusqu'aux enfans et aux esclaves; et c'étoit par ce détail de sollicitude, par cette charité universelle et efficace, qu'il conserva tout son troupeau dans la pureté de la foi au milieu des pieges et de tous les artifices de tant d'hérésiarques.

Quoique l'Empereur Trajan ait été un des meilleurs Princes du Paganisme, par sa douceur envers les peuples, et par sa modération, les Chrétiens cependant n'en furent pas mieux traités. La persécution même que l'Eglise souffrit sous cet Empereur, ne cede point aux autres en tourmens et en cruautés. Trajan se faisoit une gloire d'être plus religieux que les autres Princes, et de maintenir les lois Romaines dans toute leur vigueur. Il est vrai qu'il ne publia aucun nouvel Edit contre notre Religion, comme il paroît par Tertullien et par saint Meliton; mais il avoit une aversion mortelle contre les Chrétiens, parce qu'il ne les connoissoit que par les portraits affreux que lui en faisoient ses courtisans païens, et les Prêtres des idoles; et cette aversion suffisoit pour exciter contre eux les peuples et les Magistrats.

Dès que notre Religion a commencé à paroître sur la terre, elle a commencé à éprouver la haine qui accompagne d'ordinaire la vérité, et elle a trouvé autant d'ennemis que la vérité a d'adversaires. La pureté de sa morale si opposée à la corruption universelle des Païens, fut un des plus puissans motifs de cette aversion générale et publique. Et comme les Puissances de l'enfer qui régnoient sur la terre, avoient été vaincues par Jesus-Christ le Chef et l'Instituteur du Christianisme, toute leur rage se répandoit contre les Chrétiens. Ils étoient l'exécration des Grands et des peuples, parce que la pureté de leurs mœurs et la sainteté de leur conduite étoient une cruelle

censure de leurs déréglemens communs, et de l'impiété du paganisme. Cependant pour rendre l'Evangile encore plus odieux à tout le monde, le démon ne cessoit de semer de tous côtés les plus horribles calomnies contre les Chrétiens. C'étoient des sorciers et des Magiciens qui par leurs sortileges savoient l'art d'ensorceler les gens. Les miracles qu'ils faisoient, passoient tous pour des enchantemens. Leurs assemblées nocturnes ou secretes, n'étoient que d'abominables prostitutions, et sous des dehors modestes et composés, on vouloit qu'ils eussent l'ame la plus noire. C'étoit sous ces faux préjugés que chacun crioit au scélérat, dès qu'on voyoit un Chrétien, et que sans autre formalité, sur l'aveu qu'ils faisoient d'être Chrétiens, on les condamnoit au dernier supplice. De là ces émotions populaires au cirque, dans les amphithéâtres, aux jeux publics, où, sans que les Fidelles y eussent donné le moindre sujet, on demandoit tumultueusement leur mort, et l'extirpation de leur secte. C'est à ces soulevemens populaires qu'on attribue la cruelle persécution que l'Eglise souffrit sous Trajan. Eusebe dans sa Chronique marque cette persécution vers l'an de Jesus-Christ 108, qui étoit l'onzieme du regne de cet Empereur, laquelle dura jusqu'à la mort de ce Prince, qui arriva l'an 117, après dix-neuf ans de regne.

Le Saint Pape Evariste étoit trop célebre dans toute l'Eglise par sa haute sainteté, et son zele étoit trop efficace et trop éclatant pour pouvoir être à l'abri de cette violente tempête. Les soins qu'il avoit de tout le troupeau rendirent odieux aux ennemis du Christianisme le S. Pasteur. Et quoique fort âgé, sa charité Apostolique ne put jamais modérer ni ses courses ni ses travaux. Les bénédictions que Dieu donnoit à son zele, étoient trop éclatantes et trop sensibles pour ne pas faire du bruit, ou pour être inconnues du

moins aux ennemis de la Religion. On voyoit croître chaque jour le nombre des Fidelles ; et le sang des martyrs rendoit la vigne du Seigneur tous les jours plus féconde en l'arrosant. Les Païens connurent bientôt que cette fécondité étoit le fruit des sueurs et du zele du saint Pontife : ils résolurent de s'en défaire, persuadés que le moyen de disperser le corps, c'étoit de perdre le Pasteur. On s'en saisit, on le mit en prison. La joie qu'il fit paroître d'être jugé digne de donner son sang et sa vie pour Jesus-Christ, étonna les Magistrats, qui ne pouvoient comprendre qu'un vieillard pût avoir encore tant de fermeté et de courage. Il fut donc condamné à mort comme le chef des Chrétiens. On ignore quel fut le genre du supplice ; mais enfin il est sûr qu'il mérita la couronne du martyre le 26 d'Octobre l'an de Notre-Seigneur 117 ou 118 ; et c'est en cette glorieuse qualité de Martyr qu'il est honoré en ce jour dans l'Eglise.

La Messe de ce jour est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Pontife Martyr.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Infirmitatem nostram respice, omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, Beati Evaristi Martyris tui atque Pontificis, intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

O Dieu tout-puissant, regardez notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife saint Evariste. Nous vous en supplions par N. S., etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Jacques, Chap. 1.

CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat, quoniam à Deo tentatur : Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat. Unusquisque verò tentatur à concupiscentia sua abstractus, et illectus. Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum : peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem. Nolite itaque errare, fratres mei dilectissimi. Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est ; descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.

MES très-chers Freres : Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal: aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement: Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

L'Epître de l'Apôtre saint Jacques dit le Mineur, Évêque de Jérusalem, est une des sept Épitres Catholiques ou Canoniques que l'on met dans la Bible après celle de saint Paul ; on les appelle Canoniques, parce qu'elles contiennent des regles importantes pour les mœurs, des instructions sur les ma-

tieres de la foi. Le mot de Canon signifie regle : on les appelle aussi Catholiques, c'est-à-dire, circulaires ou universelles, n'étant point adressées à quelques particuliers, mais à tous les Fidelles généralement.

RÉFLEXIONS.

Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente : Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal, aussi ne tente-t-il personne ; mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Peu de libertins, peu de gens du monde, peu de personnes parmi tous ceux qui péchent, qui ne rejettent leur faute sur la malice du tentateur, et qui ne cherchent à excuser leur foiblesse par la violence de la tentation. Tout est danger dans le monde, on en convient ; mais parce que tout y est danger, faut-il s'y engager étourdiment ? faut-il y être sans préservatif, sans attention, sans crainte ? Le monde est une mer orageuse et pleine d'écueils ; les petits vaisseaux peu chargés les évitent plus aisément que ces grands et superbes navires, qui prennent toujours plus de vent, et qu'on ne gouverne qu'avec peine. Mais depuis qu'on parle tant de cette mer si fameuse en naufrages, est-on devenu plus craintif, plus avisé ? Si du moins le nombre des dangers du salut rendoit plus vigilant ? Mais, hélas ! tout le contraire arrive, plus on a à craindre pour le salut, moins on craint. Où est-on moins en garde contre les mauvais désirs, qu'au milieu des objets qui les font naître ? A la Cour des Princes, au milieu d'un monde empoisonné et séduisant, quels préservatifs contre la contagion ? et l'on se plaint ; et l'on s'étonne que si peu de gens s'en défendent ! La merveille seroit bien plus surprenante, si l'on s'en défendoit ; si dans un état où tout est tentation, où tout est piege, dans un pays où il y a

peu de sources qui ne soient empoisonnées, et où l'on prend peu de précautions pour se garantir du poison, on se conservoit long-temps dans une parfaite santé. Chose étrange ! les ames les plus innocentes se nourrissent dans la pénitence ; entourées d'épines et de haies, elles ne croient pas encore la fleur de leur pureté en sûreté. Elles craignent jusqu'au moindre souffle ; leur ferveur craint la moindre imperfection, la moindre infidélité ; et avec toutes ces précautions elles ne sont pas encore rassurées, ni hors de danger ; tandis qu'un imparfait, une personne Religieuse peu réguliere, peu mortifiée, peu innocente, s'expose sans crainte à tous les dangers. Ne nous plaignons plus, ni de la multitude des dangers du salut, ni du petit nombre des prédestinés. Nous portons les dangers avec nous, la tentation naît dans notre fonds ; non-contens de l'ennemi que nous nourrissons, nous en allons chercher d'étrangers ; faut-il être surpris si nous sommes vaincus, et si nous faisons de si grandes chutes ? Il y a des conditions, il est vrai, où les dangers sont plus grands, où les pieges sont en plus grand nombre ; mais nulle terre féconde en insectes venimeux qui ne porte le contre-poison, et qui ne soit même abondante en préservatifs et en remedes.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Luc.
Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut

potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

être mon Disciple: Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant: Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever: ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon Disciple.

MÉDITATION.

De la nécessité de la Pénitence.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'y a que deux voies pour aller dans le Ciel, l'innocence, ou la pénitence. Nul milieu: ou vous n'avez jamais péché, ou vous êtes pécheur. Bon Dieu! qui peut se flatter

de cette premiere innocence ? et qui peut se dispenser des rigueurs de la pénitece ? Trouvez un autre sentier ; Jesus-Christ l'a ignoré. Faisons-nous tel système qu'il nous plaira, forgeons-nous telle morale que nous voudrons ; prétexte de santé, vains titres d'âge ou de condition, défaites frivoles de l'amour propre ; feignez des privileges ou des raisons pour vous exempter d'une loi si indispensable : Nul autre parti à prendre : ou pleurer dans le temps, ou brûler durant l'éternité ; ou l'enfer, ou la pénitence.

Cette vie est le temps de la miséricorde, c'est le fruit de la mort du Rédempteur : mais la justice ne peut pas être frustrée de ses droits ; c'est à quoi pourvoit la pénitence, Elle prend, pour ainsi dire, la place de la justice divine. Oui, Dieu veut bien s'en remettre à votre bonne foi, pour punir vos péchés, il veut que vous soyez vous-même le vengeur de vos propres crimes, et que vous vous en imposiez le châtiment ; vos intérêts peuvent-ils être en des mains plus favorables, et plus amies ? détrompons-nous ; tout péché doit être puni ou par un Dieu vengeur, ou par l'homme pénitent.

Quelle pénitence n'a pas fait Jesus-Christ lui-même, pour avoir seulement pris l'apparence du pécheur ? Les ames les plus pures, les Saints les plus innocens ont passé leurs jours dans d'effrayantes austérités ; dans quelle amertume de leur cœur, et combien long-temps, pour les plus petits péchés, ont-ils trempé leur pain dans leurs larmes ! Nous sommes, graces au Seigneur, de la même Religion ; nous avons péché : hélas ! nul de nous qui ne puisse dire avec vérité comme le Prophete (a) : J'ai des iniquités par-dessus la tête. Et quelle est notre pénitence ? Cependant nul de nous qui n'espere d'avoir le même bonheur dont jouissent les Saints ; nul qui ne prétende à la

(a) *Psal.* 37.

même couronne. Sur quoi porte cette confiance ? sur les mérites de Jesus-Christ. Sans doute ce n'est qu'à ses mérites que nous devons notre salut; mais sera-ce sans faire pénitence ? Ecoutons Jesus-Christ lui-même : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (a). Il n'ignoroit pas le prix de son sang; il connoissoit parfaitement la valeur, la vertu de ses mérites : Cependant avec toute la Rédemption surabondante, avec le fruit de ma passion et de ma mort, dit le Sauveur, nul ne sera sauvé, s'il ne fait pénitence. *Omnes :* Vous périrez tous. Le Roi comme le sujet, le maître comme l'esclave : *tous.* La femme de qualité comme la simple bourgeoise, la maîtresse comme la servante : *tous.* Le savant, l'homme d'affaire, le laïque et l'homme d'Eglise ; jeunes gens, et vous qui êtes dans la vieillesse ; gens du monde et Religieux, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Ce seul oracle vaut toute une méditation, vaut tout une livre.

Hé, mon Dieu, quels reproches ne me fait pas à ce moment ma conscience ! mais quels regrets ! quelles justes frayeurs ! quelles alarmes ! Et tout cela sera-t-il sans fruits ?

SECOND POINT.

Considérez quelle erreur c'est de vouloir être sauvé sans vouloir faire pénitence (b). A moins que vous ne renonciez à mon Evangile, dit le Sauveur du monde, vous devez conclure que sans pénitence, celui qui a péché, ne doit point se flatter de faire son salut. Suit-on aujourd'hui cette morale ?

Mais n'est-ce pas assez faire pénitence, que de confesser ses péchés et faire quelques prieres, ou quelques œuvres légeres de piété assignées pour une pénitence de confession ? ne peuvent-elles

(a) *Luc.* 13. (b) *Marc.* 1.

pas tenir lieu de toute autre pénitence? La doctrine de Jesus-Christ, touchant la nécessité de faire pénitence, n'a-t-elle point d'autre sens?

Les Saints qui n'ont point eu d'autre morale que celle de Jèsus-Christ, l'ont-ils étendue selon cette bénigne interprétation? Et pour peu que nous ayons de teinture de notre Religion, nous persuaderons-nous aisément que tout le châtiment que la justice divine exige de nos péchés, doive se réduire à une si courte, si mince et si superficielle satisfaction? Est-ce donc là, après les plus énormes péchés, toute la pénitence chrétienne?

Quoi! ces libertins, ces insignes pécheurs, ces femmes mondaines, dont à peine la confession a interrompu pour quelques heures, une ou deux fois l'année, le jeu, le faste, les divertissemens, la bonne chere, et peut-être même les plus grands péchés; ces personnes qui se disposent à la confession de Pâques par des raffinemens de plaisirs en carnaval, et qui se dispenseront même du jeûne et de l'abstinence du Carême, font-elles pénitence?

Quoi! ces personnes si immortifiées, qui sous dès dehors de piété, dans un état même de pénitence, cherchent peut-être en tout leurs aises et leurs commodités; qui aux yeux de Dieu n'ont peut-être du vrai pénitent que l'indispensable obligation de l'être; ces personnes qui ne suivent que leur amour-propre, auront-elles fait pénitence? et si elles ne menent pas une vie plus pénitente, sur quels principes, contre la parole de Jesus-Christ même, se flattent-elles de faire leur salut?

Ne sommes-nous pas dans le cas? Nous sommes sûrs d'avoir péché; sommes-nous sûrs de notre pénitence? Cette contrition véritable a-t-elle été suivie de la fuite des occasions, de la réformation des mœurs, de la modestie dans les habits, de dignes fruits de pénitence?

Mon Dieu, que de reproches n'ai-je pas à me faire?

faire ? et comment soutenir un jour ceux que vous me ferez, si je ne commence dès ce jour à faire pénitence ? J'en sens le besoin, j'en connois l'indispensable nécessité ; je risque tout si je differe ? Dussé-je mourir dans vingt-quatre heures, j'aurai du moins la consolation, moyennant votre sainte grace, d'avoir commencé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Isaï. 38.

Je repasserai désormais, ô mon Dieu, toutes mes années dans l'amertume de mon cœur.

Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum ? et plorabo die ac nocte. Jerem. 9.

Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit mes péché ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. PEU de gens qui ne disent, encore moins qui n'ayent raison de croire qu'ils sont de grands pécheurs ; et où est la pénitence ? Ces aveux stériles ne servent qu'à augmenter nos dettes. Que sert de se reconnoître pécheur si l'on ne devient pénitent ? Et qu'on ne se retranche point sur la foiblesse de l'âge, la délicatesse du tempérament, et encore moins sur ses emplois, son rang, sa qualité : point de salut sans pénitence à qui a peché. Outre cette pénitence intérieure qui se passe dans l'amertume du cœur, il faut une pénitence extérieure qui matte le corps et qui humilie. Commencez par les pénitences de précepte : abstinences d'obligation, jeûnes de l'Eglise, ce sont des lois dont vous ne devez jamais vous dispenser sous de vains prétextes. Quel désordre aujourd'hui ! on diroit que ces saintes observances

ne sont plus que pour les cloîtres, ou pour les pauvres gens. Est-on de qualité, est-on riche : on n'a jamais assez de santé pour faire maigre ou pour jeûner, il faut des dispenses ; mais Dieu les autorisera-t-il ? Examinez les faute que vous avez faites sur ce point ; prenez la résolution de faire toutes ces pénitences de précepte dans la rigueur. Gardez-vous bien de permettre que ceux qui dépendent de vous s'en dispensent ; vous vous rendriez coupables de leur péché.

2°. Ne vous contentez pas de ces pénitences communes dont nul des Fidelles ne doit jamais se dispenser ; il y en a de particulieres, qui par rapport à vos besoins spirituels, ne vous seront pas moins nécessaires. La seule vue, le seul nom d'instrument de pénitence, effraie souvent des personnes que les plus grands désordres n'ont pas effrayés. N'auroit-on pas droit de demander à bien des gens, si le nombre et l'énormité des péchés dispensent de ces sortes de pénitences ? Car comment est-on relancé, si dans la confession, pour des crimes énormes, on a le zele et le courage de vous les imposer ? Chose étonnante ! un jeune homme, une jeune fille, quittent le monde, avant même que de l'avoir connu, et vont nourrir leur premiere innocence dans les rigueurs de la pénitence toute leur vie ; tandis qu'un frere libertin, qu'une sœur mondaine vivent dans le désordre, et ne veulent pas entendre parler de pénitences et d'austérités : leur sort éternel sera-t-il semblable ? Sachez au plutôt de votre Directeur ce que vous devez faire sur cet article ; n'ecoutez pas votre délicatesse, mais votre conscience, votre Religion, vos besoins. Etes-vous dans l'innocence : la pénitence est comme le sel qui empêche qu'on ne se corrompe. Etes-vous dans le péché : la pénitence en est le contrepoison.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINTE ANASTASIE, VIERGE, ET SAINT CYRILLE, MARTYRS.

VALÉRIEN ayant été élu Empereur après la mort de Gallus l'an 244, parut très-favorable aux Chrétiens dans le commencement de son regne. Nul de ses prédécesseurs ne les avoit traités si favorablement : il leur témoignoit, et en public, et en particulier, toute sorte de bonté et d'affection; aussi il y avoit un si grand nombre de serviteurs de Dieu dans son Palais, qu'on le pouvoit prendre pour une Eglise. Mais si cette douceur pour eux étoit extraordinaire, la violence avec laquelle il les persécuta ensuite, ne le fut pas moins. Ce malheureux Prince s'étant laissé abuser par un Egyptien qui faisoit profession de magie, il se livra à toutes sortes d'impiétés, ne faisant point de difficulté d'immoler au démon des victimes humaines; la persécution de l'Eglise étoit une suite nécessaire de cette impiété, parce que les Chrétiens étoient les plus grands et les plus déclarés ennemis de la magie; et il y avoit peu de Fidelles qui, au seul nom de Jesus-Christ, ou par le seul signe de la croix, ne dissipassent et n'anéantissent tous les efforts et les enchantemens du Diable. Ce Prince aigri et animé par son abominable confident, qui avoit un empire absolu sur son esprit, alluma contre l'Eglise la plus cruelle persécution qu'elle eût encore éprouvée. Elle commença sur la fin de l'an 247, et est comptée pour la huitieme.

Parmi ce grand nombre de victimes sacrées qui furent immolées à Jesus-Christ par ce tyran,

sainte Anastasie est une des plus illustres. Elle étoit née à Rome de parens Chrétiens, d'une famille distinguée par sa noblesse, et encore plus par sa piété. Ses parens l'éleverent avec soin dans les principes de la Religion Chrétienne. Son éducation coûta peu. Anastasie, née avec un penchant naturel à la vertu et avec des inclinations toutes chrétiennes, prévenoit souvent les leçons de Religion qu'on lui faisoit. La modestie, la dévotion et l'amour de la virginité furent surtout les principales vertus qui firent son caractere. Et quoiqu'elle fût une des plus belles personnes de la ville, et que le brillant de son esprit relevât encore l'éclat de sa beauté, on vit bien, dès sa plus tendre enfance, qu'elle n'avoit point de goût pour le monde, et qu'elle n'auroit point d'autre Epoux que Jesus-Christ. Elle passa sa premiere jeunesse dans la maison paternelle, vivant dans une retraite continuelle, invisible aux hommes, et uniquement occupée du soin de plaire à Dieu. Elle lui plut. Le Seigneur qui l'avoit choisie pour en faire une de ses plus cheres Epouses, répandit en abondance dans son ame ses plus précieux dons. Anastasie sut les faire valoir. Embrasée du feu du divin amour, elle passoit ses jours dans les exercices continuels d'une piété fervente. La priere étoit sa principale occupation; goûtant Dieu au point qu'elle le goûtoit, rien ne pouvoit la distraire; et ennemie de toute oisiveté, son travail manuel n'étoit que pour des ouvrages destinés pour l'Autel, ou pour les pauvres.

Ses parens étant morts, elle ne pensa plus qu'à une retraite encore plus parfaite. Il y avoit dans Rome même une Société de Vierges toutes consacrées à Dieu, qui vivoient en communauté dans une espece de Monastere. Elles étoient gouvernées par une Supérieure nommée Sophie, qui étoit une fille d'une éminente vertu, parfaitement ins-

truite dans les voies de Dieu, et douée d'une sagesse peu ordinaire. Anastasie ayant renoncé à tous ses biens et à tous les avantages que sa naissance et ses belles qualités lui promettoient dans le monde, alla à l'âge de vingt ans se renfermer dans ce Couvent, et se mettre pour toujours sous la direction d'une si sainte Supérieure. Elle y fut reçue comme un présent du Ciel, mais qui n'étoit dans cette Communauté qu'en dépôt; car sa Maîtresse eut un pressentiment qu'une si éclatante vertu mériteroit un jour la gloire du martyre. Elle eut plus besoin de modérer sa ferveur, que d'exciter sa Religion. Attentive à remplir les plus petits devoirs de son nouvel état, elle devint bientôt un des plus parfaits modeles de la vie Religieuse; son ardent amour pour Jesus-Christ son divin Epoux, et sa tendresse extrême pour la Reine des Vierges, augmentoient tous les jours l'estime qu'elle faisoit de la virginité et le désir qu'elle avoit pour le martyre. Ce fut sans doute pour la préparer à cette double victoire, que Dieu permit qu'elle fût exercée par plusieurs combats. Le démon souffroit avec impatience une si grande vertu dans une fille à la fleur de son âge, douée de tant de belles qualités, et en particulier d'une si rare beauté qu'elle avoit eu tant de soin de tenir cachée; ce formidable ennemi des Epouses de Jesus-Christ, mit tout en œuvre pour la perdre. Elle fut attaquée par les plus furieuses tentations. Les passions les plus violentes, qu'elle ne connoissoit point, se révolterent, et le tentateur fit tous ses efforts pour la vaincre, ou du moins pour la décourager; mais Anastasie eut recours à la priere, et toutes ces attaques ne servirent qu'à l'aguerrir. Ce fut par ces combats intérieurs que Dieu la préparoit à des victoires bien plus éclatantes.

Valérien ayant fait publier ses Edits contre les Chrétiens, on vit sortir les Officiers Païens

comme autant de furies altérées du sang des Chrétiens, courant par-tout pour les traîner au supplice. Anastasie avoit fait trop de bruit dans Rome par son attachement à la foi de Jesus-Christ et par sa piété exemplaire, pour n'être pas un des premiers objets de leur fureur. Ayant appris qu'elle étoit retirée chez la matrone Sophie, on court pour l'enlever. Une troupe de scélérats ayant à leur tête un Officier, viennent au Monastere. Ils enfoncent les portes, et demandent Anastasie de la part du Préfet de Rome nommé Probe, un des plus cruels ennemis du nom Chrétien. Sophie avertie de ce qui se passoit, court toute éplorée vers sa chere éleve, et l'embrassant avec tendresse: Voici l'heure, ma chere fille, lui dit-elle, que votre divin Epoux vous appelle. Allez, innocente victime, allez être immolée pour la gloire de celui qui a bien voulu lui-même s'immoler pour vous sur la Croix. Combattez comme une généreuse Chrétienne, et montrez-vous digne d'un tel Epoux. A peine avoit-elle achevé ces mots, que ces furies d'enfer se saisissent de la sainte fille, et la menent dans le Palais de Probe. Celui-ci ne l'eut pas plutôt apperçue, que frappé de l'éclat de sa beauté et de sa modestie, bien loin de paroître en colere, il lui parla d'un ton gracieux et avec respect. Il lui demande d'abord quel est son nom : Je m'appelle Anastasie, répond la Sainte, et j'ai le bonheur d'être Chrétienne. Tant pis pour vous, repart le Juge, et c'est cette qualité de Chrétienne qui vous fait tort ; elle seule ternit toutes les belles qualités qui brillent dans votre personne. Je vous conseille, ma fille, de ne pas hésiter un moment à renoncer à une Religion odieuse qui attire toutes sortes de malheurs à ceux qui la suivent. Je suis charmé de votre modestie, et encore plus de votre beauté ; je me charge moi-même de votre fortune ; vous méritez une des premieres places et à la Ville et à la Cour;

venez au temple de Jupiter pour y offrir avec moi le sacrifice. Au reste, je suis bien aise de vous dire que si vous étiez si insensée que de refuser d'obéir, il n'est point de tourmens auxquels vous ne deviez vous attendre.

Je m'y attends, répond la Sainte, et je suis toute résolue à les souffrir pour la gloire de mon Dieu. Oui, je suis Chrétienne, et je la veux être aux dépens même de ma vie; et ne croyez point de me tenter par vos promesses, ni de m'effrayer par vos menaces; le Dieu Tout-Puissant que j'adore, mon Maître et le vôtre, saura bien me soutenir dans les plus grands tourmens. Une réponse si hardie et si peu attendue étonna tous les assistans, mais elle irrita furieusement le Préfet. Il ordonna qu'on la souffletât; on le fit avec tant de cruauté qu'on la mit tout en sang; après quoi l'ayant chargée de chaînes, elle fut envoyée en prison. Sa joie parut jusque sur son visage, tandis que le sang qui couloit de son nez, ses joues meurtries et ses chaînes tiroient les larmes des yeux mêmes des Païens. Sa persévérance à confesser Jesus-Christ, porta le Préfet, homme d'ailleurs cruel et barbare, à ordonner qu'on mît la Sainte dans la plus horrible torture, et que tandis qu'on disloqueroit tous ses membres, on lui brûlât les côtés avec des torches ardentes. Terrible supplice que notre Sainte supporta, non-seulement sans se plaindre, mais même avec un air de joie qui surprit. Comme le tyran avoit ordonné aux bourreaux de mettre toute leur industrie à tourmenter la Martyre, voyant que le feu et la torture ne l'ébranloient point, ils s'aviserent de lui arracher les mamelles; ils en vinrent jusqu'à cet excès de cruauté, que de lui arracher les ongles et lui casser les dents à coups de marteaux, sans que notre Sainte cessât de benir le Seigneur et de chanter ses louanges. Elle devoit expirer par la violence de ces tourmens; mais celui qui pos-

sédoit son cœur, soutenoit son corps délicat au milieu de cette horrible boucherie. En effet, à peine l'eut-on ramenée en prison, que toutes ses plaies se trouverent guéries.

Un miracle si visible eût dû convertir le tyran, si les tyrans se convertissoient. Probe apprenant cet événement merveilleux, et avec quel mépris elle insultoit aux dieux des Païens, ne les appelant que des dieux de métal, de pierre, de bois et de boue, il commanda qu'on lui arrachât la langue. Sainte Anastasie apprenant l'ordre du Préfet, employa tout le temps qui précéda cette cruelle exécution à remercier Dieu tout haut de la grace qu'il lui faisoit, et à chanter encore plus haut ses louanges. L'opération fut douloureuse, et l'on vit sortir de sa bouche un ruisseau de sang dont toute sa robe fut teinte. Se sentant défaillir, elle aperçut auprès d'elle un Chrétien nommé Cyrille, elle lui fit signe de lui donner quelques gouttes d'eau. Il le fit, et cette généreuse charité lui mérita la palme du Martyre. Comme au défaut de la langue, la Sainte ne cessoit de lever les mains vers le Ciel pour bénir toujours plus le Seigneur, et lui demander son secours jusqu'au dernier moment de sa vie, le tyran eut encore la barbarie de lui faire couper les mains et les pieds, après quoi ayant eu la tête tranchée, elle alla, parée de ces supplices, comme d'autant d'ornemens, dit le Martyrologe Romain, trouver son époux dans le Ciel. En même-temps Cyrille qui lui avoit donné de l'eau qu'elle lui avoit demandée, reçut l'honneur du martyre pour récompense de sa charité, ayant eu le même jour la tête tranchée. Ce fut le 27 ou le 28 d'Octobre vers l'an 249.

Surius raconte que la vertueuse Sophie, qui avoit passé en priere pour sa chere éleve tout le temps du combat, ayant appris la victoire qu'elle avoit remportée par son glorieux martyre, trouva

le moyen d'avoir son corps. Elle l'envelopa avec respect dans un drap ; mais comme elle n'étoit pas en état de l'emporter, étant déjà fort âgée, elle vit venir deux hommes vénérables, qui enleverent ce saint Corps, et l'enterrerent hors de la ville.

La Messe en l'honneur de cette Sainte, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'une Sainte Vierge et Martyre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui inter cætera potentiæ tuæ miracula, etiam in sexu fragili victoriam martyrii contulisti: concede propitius, ut qui Beatæ Anastasiæ Virginis et Martyris tuæ natalitia colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum, etc.

O Dieu, qui entre les autres merveilles de votre puissance, avez fait remporter la victoire du martyre au sexe même le plus fragile ; faites-nous la grace, qu'en suivant l'exemple de votre Vierge et Martyre sainte Anastasie dont nous célébrons la fête, nous puissions aller à vous. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

Domine Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecatus sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen tuum assiduè, et collau-

Seigneur mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant le regne des superbes. Je

dabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Et liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor et laudem dicam tibi, et benedicam nomini tuo: Domine Deus noster.

louerai sans cesse votre nom et je le glorifierai dans mes actions de graces; et parce que vous avez exaucé ma priere, et parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls dans un temps d'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai grace; je chanterai vos louanges, et je bénirai votre nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

Jesus fils de Sirach, Auteur du Livre d'où l'Epître de ce jour est tirée, finit son ouvrage par une priere, où il nous apprend plusieurs particularités de sa vie, les dangers qu'il a courus, et la grace que Dieu lui a faite de l'en délivrer.

RÉFLEXIONS.

Seigneur, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre. Nous sommes tous des étrangers sur la terre; le Ciel est proprement notre Patrie, la vie est un voyage dans un pays étranger: quel égarement, quelle imbécillité d'esprit de ne s'occuper, de n'avoir du goût que pour les biens de cette vie! Un voyageur se met peu en peine de ce que l'on fait sur la route: plaisirs, coutumes, agréables campagnes, superbes édifices, maisons de plaisance, délicieux objets, rien ne l'arrête. Un passant profite de la vue de ce qui se présente d'agréable, il prend seulement ce qui lui est nécessaire: le souvenir et le désir de sa patrie l'occupent entièrement. Il faut avoir l'ame bien basse et le cœur bien gâté, pour se plaire dans le lieu de son exil, quelque vil, quelque pénible que soit l'emploi qu'on y fait pour vivre, et s'y plaire jusqu'à perdre le goût et le souvenir de sa patrie, quoiqu'on y doive être avec distinction, avec éclat, et que le séjour en soit charmant. Que de gens, bon Dieu, dans cette odieuse

disposition ! la terre nous plaît, quoiqu'elle soit la région des pleurs ; et le Ciel, ce séjour bienheureux, le Ciel, le centre de tous les biens et d'une félicité sans bornes, nous est indifférent. La pensée du Paradis occupe-t-elle beaucoup ces personnes mondaines, ces gens d'affaires ou de plaisirs, ces ames basses et terrestres qui semblent mettre leur souveraine félicité dans leurs amusemens sur la terre, et qu'on diroit n'avoir d'autre fin derniere que les biens créés ? Certainement si c'est un état criminel de ne pas soupirer pour le Ciel et d'être content de ce qu'on possede en ce monde, nous ne sommes pas en sûreté de conscience ? O que nous nous épargnerions de chagrins ! que nous trouverions du moins dans les chagrins et les miseres de cette vie, une consolation bien douce, si nous regardant comme futurs citoyens de la sainte Cité, comme fils adoptifs du Dieu vivant, comme héritiers présomptifs de la gloire éternelle, nous nous souvenions que nous ne sommes dans cette triste vie, que pour être un jour habitans à jamais de la céleste Jérusalem. Je gémis, je vis depuis long-temps dans l'indigence et dans l'obscurité ; je ne trouve par-tout que ronces, qu'épines, que croix ; je détrempe mon pain avec mes larmes. Un peu de patience, le jour viendra que je serai Saint. Méprisé, haï, persécuté ; nul jour sans inquiétude, nul chemin sans écueils, obligé de ne vivre jamais que les armes à la main, je trouve par-tout des pieges tendus à l'innocence : mon esprit m'est suspect, mon propre cœur, d'intelligence avec les sens, se révolte. Quelle vie, Seigneur, plus triste, plus ennuyeuse, plus dégoûtante ! Un peu de patience, le Ciel doit être l'heureux terme de tous ces travaux; Dieu lui-même sera ma récompense ; et à chaque jour et à chaque heure, nous avançons vers cet heureux séjour. Que cette pensée est consolante à qui est plein de Religion, à qui est peu attaché à la terre !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem forás miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache ; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asséyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a point de temps dans la vie où nous ne devions travailler à notre salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout le temps de la vie ne nous est donné que pour travailler sans relâche à l'affaire de notre salut ; et que pour y réussir, il ne faut pas moins de temps. Comprenez par-là l'erreur de ces fausses maximes du monde : Il faut laisser passer la jeunesse, c'est la saison des plaisirs ; le temps viendra qu'on se fera homme de bien. Un âge plus mûr est plus propre pour la persévérance. Chaque chose en son temps ; c'est-à-dire, que les prémices de la vie de l'homme ne doivent pas être pour Dieu. Ces premieres années, comme plus florissantes, sont toutes, selon l'esprit du monde, destinées pour les plaisirs. Un reste encore incertain de quelques jours languissans et à demi-éteints, est tout ce qu'on destine à l'affaire du salut, à laquelle sont dus tous les momens de la vie. On sera toujours assez bon pour Dieu, quand on ne sera plus bon pour le monde, quand on ne sera plus bon à rien. Il faut laisser passer la jeunesse. Mais sur quel principe porte cette pernicieuse maxime ? Quoi ! l'âge le plus propre pour la vertu et le plus capable de vice, ne doit pas être soumis à la loi ! Il faut rompre toutes les digues, parce que le torrent est impétueux. Les passions sont fougueuses dans la jeunesse, il faut ôter tous les freins, et leur pardonner tous les dégâts. Hé quoi, parce qu'un jeune esprit se gâte plus aisément, faut-il laisser passer

la corruption jusque dans le cœur ? Les jeunes gens ont plus de penchant au mal ; est-il de la charité, est-il du bon sens, de leur laisser toute la liberté de se perdre ? Un pere, une mere, un maître, un supérieur voient de sang froid les irrégularités de la vie de leurs enfans, de leurs inférieurs ; et ils ferment les yeux, et ils se tranquillisent en disant qu'il faut donner quelque chose à la jeunesse ! Cela signifie, qu'il faut les laisser vivre dans leurs déréglemens, parce qu'ils sont dans un âge propre à devenir tous les jours plus méchans. Il faut les laisser entraîner au torrent du mauvais exemple, parce qu'ils sont en état d'aller loin. Il faut leur passer leurs égaremens, parce qu'ils s'égarent dès le commencement de leur carriere. Bon Dieu ! quel sujet de regrets et de repentirs !

SECOND POINT.

Considérez que comme nous n'avons, à proprement parler, qu'une seule affaire durant cette vie, tous les temps, tous les âges de la vie doivent être employés à cette seule et importante affaire, qui est celle du salut. Le premier âge est innocent; rien n'est donc plus important que de mettre tout en œuvre pour se conserver dans cette innocence, de laquelle dépend souvent notre salut. Le temps de la jeunesse est le plus exposé et le plus dangereux ; que ne doit-on pas faire pour se préserver de ces dangers et de ces occasions si périlleuses ? Nul âge plus critique, nul peut-être où la retenue, la fuite des occasions, l'usage fréquent des Sacremens, la dévotion, soient plus nécessaires. Si la jeunesse est corrompue, tout le reste de la vie se ressentira de la corruption. L'âge plus mûr n'est pas plus à l'abri des tentations : c'est proprement l'âge des affaires. En avons-nous une de plus grande conséquence que l'affaire de

notre salut ? Si nous n'y travaillons pas efficacement en ce temps-là, quels jours lui destinons-nous, et quel âge ? La vieillesse est plus près de la mort; grande raison pour travailler uniquement à son salut en ce dernier âge ! Il est vrai que la vieillesse est proprement l'âge des habitudes; nous ne sommes guere alors que ce que nous avons été par le passé; mais enfin si nous n'employons pas à notre salut ces derniers jours de la vie, quelle sera notre destinée ! Cependant peu de vieillards qui commencent dans leur vieillesse à devenir dévots. Comprenez combien il importe de travailler à être dévot de bonne heure; on n'agit guere plus que par habitude quand on est vieux.

Hé quoi ! Seigneur, le bel âge n'est plus pour vous ! vos serviteurs craignent d'avoir à vous servir trop long-temps, s'ils commençoient à vous servir dès leur jeunesse; et pourvu qu'ils servent le monde de bonne heure, ils croiront vous donner encore assez, quand ils vous promettent leurs vieux jours. Que j'ai de regret, Seigneur, de vous servir si tard ! mais enfin je commence, et j'espere avec le secours de votre grace, de ne travailler plus qu'à l'affaire de mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quid mihi est in cælo ? et à te quid volui super terram ! Psal. 72.

Seigneur, je ne souhaite plus rien que vous et dans le Ciel et sur la terre.

Custodiam legem tuam semper in sæculum et in sæculum sæculi. Psal. 118.

C'en est fait, Seigneur, je ne veux passer aucun jour de ma vie sans garder votre loi, et vous servir.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUELLE erreur de s'imaginer qu'il y a un certain âge durant la vie où l'on peut impunément suspendre notre application touchant l'affaire de notre salut! Comme si Dieu avoit excepté des jours où nous ne fussions pas obligés de travailler à cette unique affaire; comme si Dieu ne nous devoit pas demander compte de tous nos jours. Pas un qui ne nous soit donné pour cette fin; pas un qui soit de trop. Que deviendront donc ces personnes qui auront perdu leur jeunesse, et peut-être plus des trois quarts de leur vie, n'ayant rien fait pour leur salut? Le nombre des jours de la vie est déterminé. En quel endroit de l'Evangile trouve-t-on qu'il y en a plusieurs dont Dieu ne nous demandera pas compte? et l'on s'étonne, on se récrie même quand on dit qu'il y aura très-peu de gens sauvés! Considérez aujourd'hui combien vous en avez perdu, et gémissez sur cette perte.

2.° Employez si bien le peu qui vous reste, que vous puissiez avoir quelque raison de croire que Dieu par son infinie miséricorde aura pitié de vous. Travaillez incessamment à l'affaire de votre salut, ne perdez pas un moment, vous n'avez pas de temps à perdre, vous n'en avez que trop perdu. Prenez la résolution tous les matins d'employer tout le jour à cette pressante affaire; et renouvelez cette résolution au commencement de toutes vos actions.



VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APÔTRES.

SAINT SIMON est peut-être celui des Apôtres de Jesus-Christ, dont le saint Evangile nous ait appris le moins de choses; il est vrai qu'il nous en dit assez, quand il nous dit qu'il fut choisi de Jesus-Christ pour être du nombre des douze Apôtres; ce choix et cette seule qualité d'Apôtre font son éloge, et nous en disent plus que tous les Historiens n'auroient pu nous en apprendre par un récit plus détaillé de ses actions et de ses vertus. Saint Matthieu l'appelle toujours Simon le Cananéen, pour le distinguer par ce surnom de saint Pierre, qui s'appeloit aussi Simon. Le nom de Cananéen lui vient de la ville de Cana en Galilée où il étoit né. Saint Luc ne l'appelle que Simon le zélateur, *Simon zelotes*, soit à cause du zele ardent qui fit toujours son caractere, soit principalement parce que le mot Hébreu *Cana* signifie en Grec, *zele;* et comme saint Luc n'a écrit qu'en cette langue, il lui donne le surnom de *Zélé*, qui signifie le même que *Cananéen*, fixant ainsi l'équivoque de l'Hébreu *Canani*, qui peut signifier un Cananéen ou Phénicien, ou un homme zélé. Théodoret dit qu'il étoit de la Tribu de Zabulon, ou de Nephtali. Nicéphore assure que notre Saint étoit l'Epoux de ces noces de Cana auxquelles Notre-Seigneur et la sainte Vierge assisterent, et où le Sauveur à la priere de sa sainte Mere fit le premier de ses miracles, en y changeant l'eau en vin; et l'on ajoute que ce nouveau marié fut si touché de la merveille que Jesus-Christ venoit de faire en sa faveur, qu'il quitta tout pour le suivre, et

que du consentement de sa nouvelle Epouse, qui n'avoit pas été moins touchée que lui, il conserva dans le mariage une perpétuelle virginité, servant de modele à tant de grands Saints qui devoient suivre un si bel exemple.

Depuis que Saint Simon eut résolu de renoncer à tout pour suivre Jesus-Christ, il n'eut point d'autre Maître. Il fut si attaché à ce divin Sauveur qu'il ne put plus le perdre de vue : attentif à toutes ses instructions, témoin assidu de toutes ses merveilles, il devint bientôt un de ses plus fervens disciples; et son amour pour Jesus-Christ, son zele tout de feu pour la gloire de son divin Maître, en firent bientôt un des plus grands Apôtres du Sauveur.

Saint Jude surnommé Thadée : Jude et Thadée sont deux noms qui signifient la même chose; le premier est Hébreu, et le second Syriaque. Ils signifient *Confession*. Il étoit frere de saint Jacques dit le Mineur, fils d'Alphée, et de Marie, si connue dans l'Evangile par son attachement à la personne de Jesus-Christ. Il sont nommés tous deux freres du Seigneur, selon la coutume des Juifs, parce qu'ils étoient proches parens de la sainte Vierge. Saint Jérôme appelle encore saint Jude *Lebbée*, qui signifie homme généreux et fort sage, et le Grec de saint Matthieu lui donne le même surnom. Il est fort vraisemblable que notre Saint ne fût pas appelé des derniers à l'Apostolat, et qu'ayant l'honneur d'être proche parent de la sainte Vierge, il eut le bonheur d'être des premiers Disciples du Sauveur. C'est un de ceux qui semble même avoir eu le plus de part à l'amitié de son divin Maître, et qui prenoit avec plus de confiance la liberté de l'interroger. Le Fils de Dieu après l'institution de l'adorable Eucharistie, ayant fait à ses Apôtres cet admirable discours rapporté au chapitre 14 de saint Jean, saint Jude n'ayant pas bien com-

pris ce que le Sauveur avoit voulu dire par ces paroles : *Le monde ne me verra plus, mais vous autres vous me verrez ; parce que je serai vivant, et que vous le serez aussi :* Seigneur, lui dit-il, pourquoi est-ce que vous vous ferez connoître à nous, et non pas au monde ? est-ce donc que votre empire ne s'étendra pas sur toute la terre, et que toutes les Nations n'auront pas l'avantage de vous connoître ; et qu'enfin Juda et Israël seront exclus de votre Royaume ? est-ce que vous bornerez à un petit nombre de vos serviteurs et de vos disciples le fruit de votre venue dans ce monde, et du grand ouvrage de la Rédemption ? Jesus-Christ lui répondit avec cette douceur et cette condescendance qui lui étoient ordinaires; et prenant occasion de la demande qu'il lui avoit faite, il rendit raison pourquoi il ne se faisoit point connoître au monde de cette maniere dont il promettoit de se faire connoître à ses Apôtres, parce que le monde ne l'aimoit point ; et la marque que le monde ne l'aimoit pas, c'est qu'il ne gardoit point ses commandemens.

Saint Jude inséparable de Jesus-Christ, qu'il aimoit avec tendresse, fut présent à tous les grands Mysteres de notre Rédemption. Il eut le bonheur de voir plusieurs fois Jesus-Christ depuis sa résurrection, d'apprendre de ce divin Maître toutes les vérites de la Religion, et tous ses mysteres. Après l'Ascension du Sauveur dans le Ciel et la Descente du Saint-Esprit sur tous les Apôtres, saint Jude eut la consolation de souffrir pour le nom de son divin Maître cent mauvais traitemens dans la persécution que les Juifs exciterent contre l'Eglise naissante.

Après donc que les Apôtres eurent quitté la Judée pour porter la foi de l'Evangile par toute la terre, S. Simon alla dans l'Egypte, et y jeta cette divine semence, qui devoit dans la suite devenir, par sa merveilleuse fécondité, une pé-

piniere de Saints, en devenant le séjour ordinaire de tant de milliers d'Anachoretes. Cette vaste étendue de pays n'ayant pas pu borner son zele, il parcourut les vastes Provinces de l'Afrique, qu'il cultiva avec tant de fruit, qu'elle devint peu après une des plus florissantes et des plus abondantes contrées de la Chrétienté, et l'une des plus nobles portions de l'Eglise. On assure même qu'il passa jusqu'en Angleterre, tant son zele étoit insatiable de travaux et de conquêtes pour Jesus-Christ. On eût dit que tout l'Univers ne pouvoit pas suffire à l'immensité du zele de notre Saint; il eût voulu lui seul, pour ainsi dire, convertir toute la terre. L'opinion la plus ancienne le fait encore passer dans la Perse, où après des travaux inimaginables et des fruits infinis, après avoir porté la lumiere de la foi dans les trois Parties du monde, il eut le bonheur de couronner son Apostolat de la gloire du martyre, comme nous le dirons après.

Saint Jude, selon le Martyrologe Romain, alla prêcher l'Evangile dans la Mésopotamie, où il fit un très-grand nombre de conversions. Saint Paulin dit qu'il porta encore la lumiere de la foi dans la Lybie. Ce fut dans l'une de ces deux Provinces que saint Jude non-content de travailler avec tant de succès à la conversion des Gentils, voulut encore répandre son zele sur tous les Fidelles en leur adressant son admirable Lettre qui est la derniere des Epîtres catholiques, n'étant adressée à aucune Eglise particuliere, mais en général à tous les Fidelles. Il déclare d'abord que son dessein avoit été depuis long-temps d'écrire aux Juifs convertis et répandus dans les diverses Provinces d'Orient; mais qu'il s'y étoit enfin trouvé engagé par la nécessité de combattre certains faux Docteurs qui corrompoient la saine Doctrine, qui jetoient le trouble dans l'Eglise, et qui la scandalisoient par le déréglement de

leurs mœurs. On croit qu'il vouloit parler principalement des Simoniens, des Nicolaïtes et des autres hérétiques d'alors, qui sont connus dans l'histoire sous le nom de Gnostiques, et dont les opinions extravagantes et les désordres honteux et criminels nous sont décrits par saint Epiphane, par saint Irénée et par les autres anciens Peres. Saint Jude en fait une peinture qui n'est nullement flattée, dès le commencement de sa Lettre. Mais comme le zele de la vérité est sans amertume, et qu'il a toujours pour but la conversion et le salut des plus grands ennemis de Jesus-Christ, saint Jude exhorte les Fidelles à travailler avec humilité par leurs prieres et par leurs bons exemples, à les sauver et à les retirer du feu où leur folie les précipite. Origene fait l'éloge de cette Lettre, en disant que saint Jude a écrit une Lettre, qui dans le peu de lignes qu'elle contient (*a*), renferme des discours pleins de la force et de la grace du Ciel; et saint Epiphane dit qu'il croit que le Saint-Esprit a inspiré à saint Jude le dessein d'écrire contre les Gnostiques dans l'Epître que nous avons de lui, quoiqu'on n'ait rien de certain touchant le lieu et le genre du martyre de ces deux grands Apôtres. Voici ce qu'on trouve dans des Actes fort anciens, et ce qui semble autorisé par le Martyrologe, du moins pour le lieu de leur martyre.

Saint Simon et saint Jude ayant parcouru une grande étendue de pays durant près de trente ans, et augmenté par-tout le troupeau de Jesus-Christ d'un grand nombre de Fidelles, furent inspirés du Ciel d'aller en Perse pour y prêcher la foi. En y arrivant, ils tomberent sur un gros de troupes commandées par le Général Baradach, et destinées contre les Indiens à qui le Roi de Perse avoit déclaré la guerre. Les saints Apôtres ne furent pas plutôt entrés dans le camp, que tous les dé-

(a) *In S. Matt.*

mons qui parloient par l'organe des Devins et des Magiciens, devinrent muets, et ne rendirent plus de réponse. Ce silence si subit étonna et effraya l'armée. On alla consulter une célebre Idole qui étoit à quelques lieues du camp. Elle répondit que la présence des deux étrangers Simon et Jude, Apôtres de Jesus-Christ, avoient fermé la bouche aux dieux de l'Empire, et elle ajouta que leur puissance étoit si redoutable, que nul esprit n'osoit paroître devant eux. Tous les Prêtres des Idoles ou Devins de l'armée s'étant attroupés autour du Général, demanderent la mort des deux étrangers, le menaçant d'une révolte générale. Baradach, homme sage, ne voulut rien précipiter. Il se fit amener les deux Saints, il les interrogea, et il fut si content et si charmé de leur réponse, qu'il conçut de l'estime et du respect pour eux, et voulut avoir avec eux une conversation particuliere. Nos deux Saints, après lui avoir expliqué la sainteté et la vérité de notre Religion, lui démontrerent les impostures de tous ces enchanteurs, et l'imbécillité de toutes ces Idoles; et pour le convaincre, ils lui dirent qu'ils permettoient à ces séducteurs de parler, et de prédire l'événement de cette guerre. Ils répondirent tous, après avoir consulté les démons, que cette guerre seroit longue, périlleuse et sanglante. Alors les Apôtres prenant la parole, s'adressant au Général : Voyez, Seigneur, et reconnoissez la fausseté et l'imposture de vos Oracles. Cette prédiction de vos Devins est si fausse, que demain, à la même heure que nous parlons, les Ambassadeurs Indiens arriveront dans ce camp pour vous demander la paix, aux conditions qu'il vous plaira la leur accorder, sans faire la moindre résistance. Toute l'armée fut dans l'impatience de voir l'effet de cette prédiction. A l'heure marquée les Ambassadeurs arriverent au camp, et la paix fut conclue. Un événement si merveilleux ne

produisit pas seulement la conversion du Général, des Officiers et de la plus grande partie de l'armée, le Roi qui étoit à Babylone, informé de ce qui se passoit, voulut voir les saints Apôtres, et il se convertit avec toute la famille Royale. Les miracles qui suivirent ce premier, contribuerent beaucoup à la conversion de presque toute la Nation, par les courses que firent ces grands Saints dans toutes les principales Villes du Royaume; il n'y eut que les Prêtres des Idoles et les Magiciens qui demeurerent obstinés, et qui enragés de se voir dans le mépris et dans l'oubli, résolurent de se défaire des saints Apôtres. Ils souleverent le peuple dans une ville éloignée de la Cour; et tandis que nos Saints se mettoient en devoir de leur annoncer l'Evangile, la populace se jette sur eux, et les traîne l'un devant l'Idole du Soleil, et l'autre devant celle de la Lune, et leur ordonne d'offrir de l'encens à ces imaginaires divinités. Sur l'horreur que les saints Apôtres témoignerent d'une si détestable impiété, ils furent sur l'heure même mis à mort. Saint Simon, selon l'ancienne tradition, fut scié par le milieu du corps, et saint Jude eut la tête tranchée. C'est sur cette tradition qu'on donne pour symboles de leur martyre, une scie à saint Simon, et une hache à saint Jude, comme les instrumens de leurs supplices. Dieu ne laissa pas long-temps impunie leur mort; car on assure qu'il s'éleva à l'heure même une si horrible tempête, que les temples des faux dieux furent renversés, leurs idoles brisées, et tous ceux qui avoient eu part à leur mort, écrasés.

Les saintes Reliques des deux Apôtres furent dans la suite portées à Rome. On en a une partie à Toulouse, et quelques ossemens à Cologne dans l'Eglise de saint André et dans celle des Chartreux.

La Messe de ce jour est à l'honneur de ces grands Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

DEUS, qui nos per Beatos Apostolos tuos Simonem et Judam ad agnitionem tui nominis venire tribuisti : da nobis eorum gloriam, et proficiendo celebrare, et celebrando proficere. Per Dominum, etc.

O DIEU, qui nous avez fait la grace d'arriver à la connoissance de votre nom par vos Apôtres saint Simon et saint Jude : faites qu'en nous avançant dans la vertu, nous célébrions leur gloire, et qu'en la célébrant, nous avancions toujours de plus en plus dans la vertu. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 4.

FRATRES : Unicuique nostrum data est gratia secundùm mensuram donationis Christi. Propter quod dicit : Ascendens in altum captivam duxit captivitatem : dedit dona hominibus. Quòd autem ascendit, quid est, nisi quia et descendit primùm in inferiores partes terræ ! Qui descendit, ipse est et qui ascendit super omnes Cœlos, ut impleret omnia. Et ipse dedit quosdam quidem Apostolos, quosdam autem Prophetas, alios verò Evangelistas, alios autem Pastores, et Doctores, ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi : donec occurra-

MES Freres : La grace a été donnée à chacun de nous selon la mesure des largesses de Jesus-Christ. C'est pour cela qu'il est dit : En montant aux lieux les plus hauts, il a emmené captive la captivité même ; il a fait des largesses aux hommes. Mais que veut dire qu'il est monté, sinon qu'il est descendu auparavant dans les plus bas lieux de la terre ? Celui qui est descendu, c'est celui-là même qui est monté au-dessus de tous les Cieux, pour accomplir toutes choses; et c'est lui-même qui en a fait quelques-uns Apôtres, quelques-uns Prophetes, d'autres Evangélistes, d'autres Pasteurs et Docteurs, pour rendre les Saints en-

mus

mus omnes in unitatem fidei, et agnitionis Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi.

tièrement capable d'exercer le ministere, et de former l'édifice du corps de Jesus-Christ; jusqu'à ce que nous venions à nous unir tous dans la foi et dans la connoissance du Fils de Dieu; à être dans l'état d'un homme parfait, et à attendre la mesure de l'âge complet de Jesus-Christ.

Saint Paul étant venu à Ephese sur la fin de l'année 54, y demeura trois ans. Il fut ensuite à Corinthe, puis à Jérusalem, ensuite à Césarée, d'où il alla à Rome, et il demeura dans les liens depuis l'an 61 jusqu'en l'an 63; c'est de là qu'il écrivit cette Epître vers l'an 62.

RÉFLEXIONS.

La grace a été donnée à chacun de nous, selon la mesure des largesses de Jesus-Christ. Tous ne reçoivent pas la même mesure de graces, Dieu les distribue selon la sagesse infinie de sa divine Providence : mais la grace est donnée à tous, et elle ne manque jamais à personne. C'est nous qui manquons de docilité, de fidélité à la grace. Les graces sont différentes, *divisiones gratiarum sunt;* mais c'est le même esprit, c'est la même miséricorde, la fin est la même; et la fin que Dieu se propose, c'est que nous fassions notre salut, dont il nous donne toujours les secours et les moyens. Dieu n'exige pas que celui qui n'a reçu de lui qu'un talent, en gagne cinq autres : il se contente qu'on fasse valoir et qu'on double ceux qu'on a reçus. Il loue et il récompense autant à proportion le serviteur qui en a gagné deux, n'en ayant pas reçu davantage, que celui qui en a gagné cinq, en ayant reçu autant. Mais il réprouve le serviteur lâche et paresseux qui n'en ayant reçu qu'un, ne l'a pas fait profiter en le mettant à la banque. Leçon mystérieuse, mais importante pour tous les Fidelles; nul qui n'ait reçu assez de graces

pour être Saint : il n'avoit qu'à les mettre à profit. C'est les faire profiter, que d'y correspondre. Nous cachons en terre cette grace : les désirs terrestres dominant, l'amour du monde, la cupidité, la convoitise, en un mot les passions qui sont tout autant d'ennemis mortels de la grace, prévalant dans notre cœur, l'y étouffent, ou du moins la rendent inutile. Nulle grace, quelque petite qu'elle soit, qui ne soit l'effet des mérites du sang, de la mort même du Rédempteùr. Dieu en nous la donnant, la proportionne avec le danger où nous nous trouvons. Avec cette grace vous pouviez résister à la tentation. Vous pouviez ne pas faire cet usuraire contrat ; elle vous en découvroit toute l'injustice. Vous pouviez ne pas aller dans cette maison, l'écueil de votre innocence ; vous en aviez la pensée, et elle vous en faisoit sentir tout le danger. Vous pouviez avoir recours au Sacrement ; elle faisoit parler assez haut votre conscience. Vous pouviez avec elle recourir à la priere ; vous pouviez réformer vos mœurs, et profiter de tant de belles occasions et de tant de beaux exemples dont la grace se servoit pour vous reprocher intérieurement votre négligence et votre lâcheté : il ne vous a pas plu. Votre foiblesse, c'est votre mauvaise volonté. Avec la même grace, avec une moindre, vous saurez un jour que plusieurs personnes ont fait pour leur salut, ce que vous, méchant et paresseux serviteur, n'avez pas eu le courage de faire. Ne disons pas que la grace a été plus foible que la passion ; elle auroit été cent fois plus forte que la passion, si votre cœur, si votre volonté toujours d'intelligence avec la passion, l'avoit été avec la grace. Nul Saint dans le Ciel, qui ne reconnoisse, durant toute l'éternité, qu'il doit uniquement son salut à la grace du Sauveur du monde. Nul damné dans les enfers, qui ne soit convaincu, qui ne sente, durant toute l'éternité malheureuse, qu'il

a été lui seul l'artisan de sa funeste réprobation. Que cette vérité bien pénétrée produiroit de grands effets dans un cœur chrétien !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 15.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Hæc mundo vobis ut diligatis invicem. Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat, diligeret : quia verò de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. Mementote sermonis mei, quem ego dixi vobis : Non est servus major Domino suo. Si me persecuti sunt, et vos persequentur : si sermonem meum servaverunt, et vestrum servabunt. Sed hæc omnia facient vobis propter nomen meum : quia nesciunt eum qui misit me. Si non venissem, et locutus fuissem eis, peccatum non haberent : nunc autem excusationem non habent de peccato suo. Qui me odit : et Patrem meum odit. Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent : nunc autem et viderunt, et oderunt me, et Patrem meum. Sed ut adimpleatur sermo,

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je vous fais ce commandement, de vous aimer les uns les autres. Si le monde vous hait, sachez que j'en ai été haï avant vous. Si vous eussiez été du monde, le monde aimeroit ce qui seroit à lui ; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. S'ils ont pratiqué ce que je leur ai dit, ils pratiqueront aussi ce que vous leur direz. Mais c'est en haine de mon nom qu'ils vous feront tout cela : parce qu'ils ne connoissent point celui qui m'a envoyé. Si je n'étois point venu, et que je ne leur eusse rien dit, ils seroient exempts de péché : mais maintenant, ils sont inexcusables dans leur péché. Celui qui me hait, hait aussi mon Pere. Si je n'avois pas fait parmi eux des choses que nul autre n'a faites, ils se-

qui in lege eorum scriptus est : Quia odio habuerunt me gratis. roient exempts de péché ; mais maintenant, et ils les ont vues, et ils m'ont haï et moi et mon Pere. Mais c'est afin que ce qui est écrit dans leur Loi s'accomplisse : Ils m'ont haï sans que je le méritasse.

MÉDITATION.

De la haine que le monde a pour les gens de bien.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est étonnant que les gens de bien soient si mal venus dans le monde ; eux qui en sont la plus saine partie. Où trouve-t-on de la droiture, de la bonne foi, de la probité, de la douceur, de la politesse, du mérite que dans les gens de bien ? par-tout ailleurs, ce n'est que fourberie, infidélité, mauvaise foi, passion, envie, supercherie, malignité. Où trouve-t-on une amitié sincere, une fidélité, une constance sûre et à l'épreuve de l'intérêt ? ce n'est que dans l'esprit et le cœur des gens de bien. Sort-on du district, pour ainsi dire, de la véritable vertu, ce n'est plus que faux brillans, qu'apparences trompeuses, que grimaces ; parenté, alliance, société, tout est trompeur, tout est suspect. D'où vient donc que cette vertu chrétienne si majestueuse, si respectable, si utile, si aimable, ne sauroit paroître aux yeux des gens du monde qu'elle n'irrite toute leur bile, qu'elle n'aigrisse leur mauvaise humeur ? c'est qu'elle est une censure incommode, et un reproche muet, mais piquant, de la malignité qui regne dans le monde. Un homme vertueux, une personne véritablement chrétienne ne peut se montrer qu'elle ne reproche à des

libertins, à des gens dont la conscience est ulcérée, leurs plus secrets déréglemens. Les vicieux voudroient que tout le monde fût aussi corrompu qu'eux. Les méchans souhaiteroient que la pratique de la vertu fût impossible. La régularité des autres fait leur supplice, en faisant leur procès. C'est pour cela qu'on regarde toujours de mauvais œil dans le monde la vertu chrétienne, et qu'on sent un secret, mais malin plaisir, dès qu'on découvre le moindre défaut dans les gens de bien. De là vient qu'on ne veut pas qu'il y ait de la véritable piété dans les personnes dévotes; de là ces plaisanteries impies, ces railleries fades qu'on fait de la vertu et de la dévotion; de là vient qu'on se déchaîne si fort contre les dévots, et qu'on voudroit les bannir et les proscrire de la vie civile. Ce n'est pas la vertu qu'on persécute, ce sont les reproches secrets de la propre conscience, qu'on ne peut pas sitôt étouffer, qui mettent les libertins et les mondains de si mauvaise humeur. Le temps viendra qu'on fera réparation d'honneur à la vertu qu'on a tâché de noircir par de si noires calomnies : mais sera-t-il temps à la mort, au jour du Jugement, dans les enfers, de dire et d'avouer qu'on a eu tort, qu'on s'est trompé ?

SECOND POINT.

Considérez que la haine que les mondains ont pour les gens de bien, est une suite de la haine que le monde a eue pour Jesus-Christ lui-même : quoi de plus avantageux, quoi de plus glorieux pour les véritables dévots, pour les véritables Chrétiens ? *Si le monde vous hait*, dit le Fils de Dieu, *sachez que j'en ai été haï avant vous. Si vous eussiez été du monde*, continue le Sauveur, *le monde aimeroit ce qui seroit à lui. Mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis*

au milieu du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. Cette aversion du monde pour les gens de bien est une continuation de celle que le monde a encore pour le Sauveur du monde. C'est ce qui porte les mondains à condamner ses lois et son Evangile. La religion qui condamne le déréglement de leurs mœurs, leur est à charge. On ne peut souffrir cette multiplicité de préceptes. La morale de Jesus-Christ les révolte, elle gêne trop les sens, l'amour-propre et les passions, pour être de leur goût. Le Maître leur déplaît; les serviteurs ne sauroient leur plaire. La doctrine du Fils de Dieu chagrine leur mauvais cœur; ceux qui la suivent, leur deviennent insupportables. Comme les mondains sont les ennemis déclarés du Sauveur, ils ne sauroient être amis de ceux qui servent ce bon Maître; et comme ils sont en plus grand nombre, qu'ils sont hardis, effrontés, qu'ils osent tout, et que ni la crainte de Dieu, ni le respect pour la Religion, ni rien ne les retient, ils se déchaînent avec liberté contre les personnes dévotes. Doit-on craindre leur déchaînement? Seroit-ce un honneur pour les Serviteurs de Dieu d'être estimés et aimés par des gens qui haïssent leur divin Maître? quel honneur au contraire n'est-ce pas aux serviteurs de Dieu d'être l'objet de la haine de ces sortes de gens? Seroit-ce une bonne marque si l'on avoit les suffrages de ceux qui désapprouvent si fort les maximes de l'Evangile? *Si j'avois encore envie de plaire aux hommes*, disoit saint Paul, *je ne serois pas serviteur de Jesus-Christ.* Quelle honte, qu'on craigne si fort cependant la critique maligne de ces pitoyables censeurs! quelle pitié, de voir des gens de bien craindre encore les jugemens de ceux qui condamnent la morale de l'Evangile! Faut-il craindre de faire son devoir, de faire le bien aux yeux de ceux qui vivent mal? leur persécution fait l'éloge de ceux qu'ils haïssent. Doit-on après

cela déférer au respect humain ? ne doit-on pas mépriser leurs irréligieuses railleries ? sera-t-on toujours esclave du caprice et de la bizarre et mauvaise humeur de ceux qui ne blâment la vertu, que parce qu'ils font profession d'être vicieux ?

Je suis honteux, Seigneur, d'avoir si long-temps eu peur de ce fantôme. Je sens toute la honte de ma lâcheté ; non, mon Dieu, je ne craindrai plus la haine maligne de vos ennemis : qu'ils soient les miens, j'en fais gloire, et je suis bien résolu, moyennant votre sainte grace, de ne faire plus aucun cas de leur persécution.

Aspirations dévotes durant le jour.

Diligam te, fortitudo mea. Psal. 17.

Plus le monde me haïra, plus je veux vous aimer, vous, ô mon Dieu, qui êtes toute ma force.

Quis me sperabit à charitate Christi ? Rom. 8.

Qui est-ce qui me séparera jamais de l'amour de mon Sauveur Jesus-Christ ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QU'UNE dévotion feinte révolte tous les esprits, et excite l'indignation de tout le monde, rien de plus juste : les hypocrites sont des objets de la haine de Dieu, et de l'aversion de tous les honnêtes gens. Mais que l'on se révolte encore contre la véritable piété, et que la vertu Chrétienne souffre une espece de persécution au milieu même du Christianisme : ce sont-là de ces faits que la seule expérience rend croyables, et qui paroissent également opposés à la Religion et à la raison. Ne soyez donc pas surpris, et encore moins effrayés des manieres dures et désobli-

geantes des mondains envers les personnes qui font profession de piété, ni du peu de justice qu'ils rendent à la vertu. Il faut même vous attendre à être peu approuvés de ces sortes de gens, dès que vous ne serez plus de leurs assemblées, et que vous aurez réformé vos mœurs; mais gardez-vous bien de déférer jamais à leurs faux jugemens; et pour cela ne vous déclarez jamais à demi pour Dieu. Faites une profession éclatante de servir Dieu; déclarez-vous hautement pour la perfection Chrétienne; le monde ne méprise personne davantage que les dévots qui craignent de passer pour tels.

2.° C'est une pratique de piété très-utile de vous acquitter de vos devoirs de Chrétien publiquement, et d'une maniere exemplaire. Assistez réguliérement à la Messe de Paroisse les Dimanches, à l'Office divin, et par-tout avec une modestie exemplaire. Fréquentez les Sacremens en public, et ne craignez jamais de paroître Chrétien.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINT NARCISSE, EVÊQUE.

SAINT NARCISSE, l'un des plus saints Prélats du second siecle, vint au monde vers la fin du premier. Dans ces temps heureux, si voisins de la naissance de l'Eglise, les successeurs de ces premiers Fidelles avoient presque tous hérité de l'innocence, du zele et de la ferveur de ceux que le Sauveur du monde avoit lui-même formés, ou qui avoient été instruits et élevés par les Apôtres mêmes. Il est probable que saint Narcisse étoit de Jérusalem, et qu'il avoit été élevé dans cet

esprit primitif de la Religion qui régnoit dans cette Capitale de la Judée, le théâtre célebre de notre Rédemption. On ignore ce qui se passa dans les premieres années de sa vie ; on sait seulement qu'il s'appliqua avec soin à l'étude des sciences, et sur-tout à celle de la Religion, dans laquelle il excella. Comme la droiture et la pureté de son cœur répondoient à l'excellence de son esprit, il devint encore plus saint qu'il n'étoit habile dans l'intelligence de l'Ecriture sainte ; et cette science ne contribua pas peu à purifier ses mœurs. Etant entré dans le Clergé sous le Patriarche Valens, ou du moins sous celui de l'Evêque Dulchien, il devint bientôt le modele des plus saints Ecclésiastiques. Le Sacerdoce où il fut élevé malgré les oppositions de son humilité, donna un nouveau lustre à son innocence et à sa vertu. On ne l'appeloit que le saint Prêtre. Peu de Fidelles qui ne ressentissent les doux effets de sa piété et de son zele ; nul pauvre sur-tout qui ne publiât sa charité.

Saint Narcisse étoit dans cette estime universelle de tous les Fidelles et du Clergé, lorsque le Siege de l'Eglise de Jérusalem vint à vaquer par la mort du Patriarche Dulchien. On ne délibéra pas long-temps sur le choix de son successeur. Saint Narcisse fut élu Patriarche de Jérusalem par tous les suffrages. Lui seul s'opposa à cette élection ; mais le sujet étoit trop digne, et la volonté de Dieu trop marquée, pour y déférer. Il fallut se rendre aux vœux de tous les gens de bien. Il fut sacré vers l'an 180, et fut le trentieme des Evêques de cette ville depuis les Apôtres.

Cette nouvelle dignité lui inspira un nouveau zele et une nouvelle ferveur ; et quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans, il gouverna son troupeau avec le zele et la vigueur d'une jeunesse florissante. Sa sollicitude pastorale lui fit dévorer tous

les travaux de l'Episcopat. Sa vie toujours pénitente ne fut austere que pour lui-même. Il ne cessoit ni de prêcher, ni d'instruire, ni de visiter son troupeau, toujours attentif à écarter les loups qui déguisés sous la peau de brebis, employoient tous les artifices des hérétiques, pour faire du dégât dans la bergerie. Infatigable dans les fonctions de son ministere, il consoloit les uns, encourageoit les autres, et se faisoit tout à tous pour les gagner tous à Jesus-Christ.

Il assista vers l'an 195 au Concile de la Palestine, assemblé pour décider de la célébration de la Pâque, qui divisoit alors les esprits. Saint Narcisse y présida. Les Peres de l'assemblée y composerent une Lettre Synodale, très-utile et très-propre, au sentiment de saint Jérôme, pour confondre ceux qui refusoient de se soumettre à la décision du Pape Victor, en soutenant qu'on devoit célébrer la Pâque avec les Juifs le quatorzieme de la lune de Mars, contre la décision du saint Siege. On croit que ce fut à Césarée, qui étoit alors la Métropole de toute la Palestine, que ce Concile se tint. On assure que notre Saint en assembla un de quatorze Evêques dans son Eglise de Jérusalem pour le même sujet, et par-tout il fut écouté et regardé comme l'oracle.

Les Fidelles de Jérusalem conservoient encore dans le quatrieme siecle la mémoire d'un grand nombre de merveilles que Dieu avoit opérées par ce saint Evêque, l'un des plus célebres Patriarches de Jérusalem. Eusebe en raconte une entr'autres des plus éclatantes. L'huile manqua un jour aux Ministres de l'Eglise, lorsqu'on étoit sur le point de célébrer les solemnités de la veille de Pâques. Saint Narcisse touché du trouble que ce manque de prévoyance causoit parmi le peuple, commanda à ceux qui avoient soin des lampes, d'aller tirer de l'eau à un puits qui étoit proche;

et de la lui apporter. Animé d'une foi vive, et de cette entiere confiance qui fait en partie le caractere des Saints, il fait sa priere sur cette eau, et ordonne aux Ministres d'en mettre dans les lampes. Ils ne l'eurent pas plutôt fait, que par un effet tout miraculeux de la puissance divine, cette eau se trouva changée en huile. Chacun s'empressa d'avoir de cette huile miraculeuse; on la conserva long-temps en mémoire d'un prodige si nouveau; et l'on en voyoit encore des restes du temps d'Eusebe, c'est-à-dire plus de cent quarante ans après saint Narcisse.

Mais, quelque éclatante que fût la vertu de notre Saint, Dieu qui vouloit l'épurer par le feu de la persécution, permit qu'elle ne fût pas à l'abri de la plus noire calomnie. Trois scélérats ne pouvant supporter l'éclat d'une si éminente vertu, et encore moins les salutaires corrections que leur attiroit de la part du saint Pasteur leur mauvaise vie; regardant d'ailleurs sa vigueur Episcopale, et l'exacte régularité de sa conduite comme un joug fâcheux, convinrent entre eux de l'accuser d'un crime atroce; et pour donner plus de croyance à leur accusation, ils l'autoriserent par un serment solennel, chacun sous une condition différente. Le premier eut le front de dire qu'il vouloit périr par le feu, si ce qu'il avançoit n'étoit pas vrai; le second, qu'il vouloit avoir la lepre, s'il accusoit à faux; et le troisieme, qu'il vouloit perdre les yeux, si ce qu'il disoit n'étoit pas véritable. Leurs sermens ne purent cependant jamais persuader à aucun des Fidelles que leur saint Evêque fût coupable du crime dont on l'accusoit. Mais le Saint fut frappé d'une accusation si injuste. Il pardonna de tout son cœur à ses calomniateurs; mais comme il y avoit long-temps qu'il soupiroit après le repos et la solitude, il crut que Dieu lui donnoit cette occasion pour suivre son attrait. Il part secrétement, se dérobe

à son Eglise, va s'ensevelir dans un affreux désert, et il sut si bien se cacher, qu'il passa huit ans sans qu'il fût possible de découvrir le lieu de sa retraite.

Cependant Dieu ne tarda pas de venger son serviteur, et par la peine précipitée des calomniateurs, de punir une si noire calomnie. On vit en peu de jours ces infames parjures tomber dans les malédictions qu'ils avoient eux-mêmes prononcées sur eux. Car le feu prit une nuit à la maison du premier, avec tant de violence, que ce malheureux y fut brûlé tout vif avec sa famille, sans qu'on pût jamais lui donner du secours : le second fut couvert d'une lepre si horrible, qu'il ne put plus paroître jusqu'à la mort; et le troisieme considérant le malheur qui étoit arrivé aux deux autres, en fut si effrayé, qu'il avoua devant tout le monde le complot criminel qu'ils avoient tous trois formé contre le saint Prélat. La douleur de sa pénitence fut si vive, et les larmes qu'il versa furent si continuelles, qu'il en perdit la vue. C'est ainsi que la Justice divine vengea l'innocence calomniée de son serviteur, en punissant leurs faux sermens.

Saint Narcisse ayant disparu, sans qu'on pût durant plus d'un an avoir aucune nouvelle de sa retraite, les Evêques de la Province furent d'avis de procéder à l'élection d'un autre Pasteur. Dius fut élu; mais étant mort peu de mois après, Germanion fut mis à sa place, à qui Gordius succéda peu après. Cependant Dieu fit connoître à notre Saint, qu'ayant été chargé du soin d'un grand peuple, il devoit préférer les travaux de l'Episcopat à son propre repos, et que son innocence ayant été si visiblement prouvée, et si universellement reconnue, il devoit retourner à son Eglise. Ce sacrifice lui coûta; il le fit, et parut à Jérusalem comme un homme venu de l'autre monde. Tous les Fidelles le reçurent avec tant

de joie et d'empressement, que quoiqu'il les priât instamment de lui laisser finir ses jours dans la retraite et dans l'obscurité, il ne put se défendre de reprendre le soin de son Eglise. Il parut que Dieu le vouloit; car à peine saint Narcisse fut arrivé, que l'Evêque Gordius mourut; ce qui fit croire à notre Saint que Dieu vouloit qu'il reprît le soin de son Eglise. Il le fit avec la vigueur d'un zele qui n'avoit point vieilli. Il travailla encore quelques années avec beaucoup de fruit. Mais enfin son extrême vieillesse, jointe à ses travaux Apostoliques, et à ses excessives austérités, ayant usé toutes ses forces, il se vit hors d'état de remplir plus long-temps les fonctions de l'Episcopat. Il demanda instamment au Seigneur que s'il ne vouloit pas le retirer encore de ce monde, il lui donnât du moins un aide qui pût suppléer à la foiblesse d'un vieillard de cent douze ans. Il fut exaucé. Dieu inspira à saint Alexandre Evêque de Flaviade dans la Cappadoce, de venir faire un voyage de dévotion à Jérusalem, pour y visiter les saints Lieux; et une vision qu'il eut le détermina à faire ce voyage. La veille de son arrivée, Dieu révéla à saint Narcisse et à plusieurs personnes de son Clergé, que le lendemain à la pointe du jour il entreroit dans l'Eglise un Evêque étranger, qui devoit être le Coadjuteur et le Successeur du Patriarche Narcisse. On passa la nuit en prieres dans l'Eglise. Le matin on entendit une voix miraculeuse, qui leur dit fort distinctement de sortir au-devant de celui que Dieu leur avoit destiné pour leur Evêque. On sort, et le premier qu'on rencontra fut saint Alexandre, qui fut fort surpris de voir venir devant lui le Clergé, ayant à sa tête le saint Patriarche. On l'introduisit dans l'Eglise avec solemnité, et saint Narcisse lui ayant déclaré les desseins de Dieu, il le pria de prendre conjointement avec lui le soin de son Eglise. Les Fidelles

instruits de ce qui se passoit, vinrent en foule joindre leurs vœux à ceux du Clergé ; et une volonté de Dieu si marquée, obligea le saint Evêque de se joindre au saint Pasteur, pour gouverner sous lui toute la bergerie. Saint Alexandre, illustre déjà pour avoir confessé Jesus-Christ plusieurs fois, et plus illustre depuis par le glorieux martyre qu'il souffrit sous l'Empereur Dece, seconda merveilleusement le zele de notre Saint. Ecrivant quelque temps après aux Antinoïtes d'Egypte : *Je vous salue*, leur dit-il, *de la part de Narcisse, qui a gouverné cette Eglise avant moi, et qui la gouverne encore avec moi, par ses prieres : il est âgé maintenant de plus de cent seize ans.*

Notre Saint en effet ne se trouvoit guere plus en état, par son grand âge, de faire autre chose que de prier. Son union continuelle avec Dieu, la tendresse de sa dévotion, l'ardeur de sa charité, l'immensité, pour ainsi dire, et l'infatigabilité de son zele, jusque dans un âge si avancé, tout faisoit voir que Dieu ne le conservoit si long-temps sur la terre, que pour donner plus long-temps à l'Eglise un modele parfait des vertus Episcopales, et à tous les Fidelles, l'idée de la plus haute sainteté. Dieu voulut enfin récompenser son serviteur de cette longue suite de travaux, et d'un si grand trésor de mérites qu'il avoit acquis dans la longue carriere qu'il avoit si glorieusement fournie. Il mourut de la mort des Justes, âgé de plus de cent seize ans, qu'il avoit passés dans l'exercice continuel de toutes les vertus chrétiennes.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit en l'honneur d'un saint Confesseur Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Exaudi, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Narcissi Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus : et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

Exaucez, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confesseur et Pontife saint Narcisse ; et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 5.

Fratres : Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis : qui condolere possit iis, qui ignorant, et errant : quoniam et ipse circumdatus est infirmitate : et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

Mes Freres : Tout Pontife pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés ; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesses ; et c'est à cause de cela qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu comme Aaron.

Cette Epître fut écrite en Hébreu par saint Paul. L'original Hébreu s'est perdu d'assez bonne heure.

On n'en doit pas être surpris, puisque l'Evangile de saint Matthieu, si respectable par une infinité d'endroits, et connu par Origene et par saint Jérôme, qui l'avoient vu et consulté, est toutefois absolument inconnu depuis plus de douze cents ans. On croit que c'est saint Luc qui en a fait la traduction Grecque, et comme la Langue Grecque étoit la plus universelle, et commune aux Juifs convertis, on en a négligé l'original Hébreu.

RÉFLEXIONS.

Il doit offrir des sacrifices pour les péchés. Le sacrifice de la nouvelle Loi surpasse infiniment le mérite et la vertu de tous les autres sacrifices de la Loi ancienne. Institution toute divine, oblation sainte, victime d'un prix infini, immolation du corps et du sang adorable de l'Homme-Dieu, Pontife égal en tout à Dieu même; peut-on imaginer quelque chose de plus divin et de plus digne de notre culte? Tout cela se trouve réuni dans le sacrifice de la Messe. Le sacrifice de la Messe n'est pas seulement l'acte de la Religion le plus parfait, il est encore la merveille par excellence de la Religion même, c'est un abrégé, pour ainsi dire, de toute la Religion. Tous ces sacrifices si augustes de la Loi ancienne, n'étoient que des ombres et de foibles figures de la majesté, de la dignité, de l'excellence du sacrifice de la Loi nouvelle. La Messe est proprement le trésor de l'Eglise; c'est le chef-d'œuvre de la sagesse et de la miséricorde de Dieu; avec quel respect et quelle dévotion y doit-on assister? mais avec quelle pureté de mœurs, avec quelle foi, avec quelle ferveur de dévotion, avec quelle modestie, avec quelle gravité, avec quelle majesté un Prêtre ne doit-il pas offrir cet adorable sacrifice? avec quel fonds de Religion ne doit-il pas paroître à l'Autel? L'Ecriture dit que Salomon immola au Seigneur

vingt-deux mille bœufs, et six vingts mille brebis dans la solemnité de la Dédicace du Temple. L'Eglise compte près de vingt millions de Martyrs, qui en donnant leur sang pour la foi, ont été autant de victimes immolées au Dieu vivant. Quel honneur ne rendroit pas encore à Dieu le sacrifice volontaire de toutes les créatures! tous ces actes de Religion cependant, et cent autres encore plus parfaits que peuvent faire les plus nobles créatures, sont inférieurs, n'ont même nulle proportion avec l'excellence du sacrifice non sanglant de Jesus-Christ sur nos Autels. Dieu est plus honoré par une seule Messe, qu'il ne le sauroit être par toutes les actions des Anges et des hommes, quelque ferventes, quelque parfaites et quelque héroïques qu'elles puissent être. L'Hostie immaculée qui est immolée en sacrifice, est d'un mérite proportionné à la majesté du Dieu même à qui ce divin sacrifice est offert. Dieu est-il irrité? avons-nous besoin de nouveaux secours? gémissons-nous sous la violence des passions? languissons-nous en des infirmités accablantes et opiniâtres? avons-nous à remercier Dieu de ses bienfaits? faut-il satisfaire à sa Justice? on trouve dans ce seul sacrifice de quoi fournir abondamment à tous ces besoins, de quoi acquitter toutes ces dettes. La Messe est ce remede universel, cet arbre de vie et de l'immortalité; Dieu y reçoit les hommages de ce Fils bien-aimé en qui il trouve ses délices: c'est une victime qui désarme sa colere; c'est un sacrifice de propitiation qu'il ne sauroit ne pas agréer. Bon Dieu, quel doit être l'empressement de tous les Fidelles pour y assister! mais quelle est la dignité des Prêtres, respectable aux Anges mêmes! et quelle doit être leur innocence, leur foi et leur piété!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 24.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vigilate ergo, quia nestitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique : et non sineret perfodi domum suam. Ideò et vos estote parati : quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ? Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, invenerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi, soyez de même tout prêts, vous autres ; car à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra. Quel est à votre avis le serviteur fidelle et sage, que son Maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir ? Heureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

MÉDITATION.

De ce qu'on appelle le monde.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il est étonnant que depuis qu'on parle du monde, qu'on a des égards infinis pour le monde, qu'on s'étudie de plaire au monde,

qu'on ne craint rien tant que de lui déplaire, on ne se soit pas appliqué à connoître ce que c'est que le monde, et à voir si on ne raisonne pas sur de faux préjugés, si nos craintes sont bien fondées, si cette idole n'est pas un pur fantôme ; en un mot, si ce qu'on appelle le monde est quelque chose qu'on doive tant appréhender, et à quoi il faille sacrifier son bien, son repos, son ame même ; si ce monde enfin est quelque chose qui mérite tant de circonspection et tant de ménagemens. Chose étrange ! on ne propose nulle vérité de la Religion, nulle maxime de l'Evangile, que l'esprit du monde ne soit consulté ; on appelle de tout à son tribunal. La morale de Jesus-Christ passe pour l'ordinaire par son examen. La conscience a beau être alarmée, Dieu a beau menacer, condamner, défendre, tout est suspendu jusqu'à ce que l'oracle des mondains ait donné son avis ; tout se regle, pour ainsi dire, selon ses interprétations, tout cede à ses coutumes et à ses lois ; tout doit être ajusté à ses maximes. Le monde veut, le monde condamne, le monde ne souffre pas ; cela n'est pas du goût du monde. Quel langage, bon Dieu, parmi un peuple Chrétien ! et quelle honte que des Chrétiens se servent aujourd'hui de ce langage ! Le monde veut, ou ne veut pas ; et qu'est-ce donc que ce monde, dont l'empire est si étendu, dont le pouvoir est si universel, dont les décisions sont des oracles ? Si ce monde moral est un fantôme qui ne subsiste que dans l'imagination, ne sommes-nous pas insensés de nous faire un maître si incommode des fantaisies d'autrui, et une idole formidable de nos propres idées ? Si ce monde est quelque chose de réel, quel droit a-t-il de nous faire de si rudes lois ? de qui tient-il son autorité ? par quelle fatalité sommes-nous ses esclaves ? Certainement quand on raisonne sans passion et sans préjugé, quand on regarde de près ce que c'est que ce

monde, on ne peut s'empêcher de sentir de l'indignation contre soi-même de lui avoir tant déféré, et d'en avoir été si long-temps la dupe ?

SECOND POINT.

Considérez que ce monde qui a tant d'empire sur les esprits et sur les cœurs, n'est, à proprement parler, que cette foule tumultueuse de gens de différens caracteres et de divers goûts, qui ne s'accommodant pas des maximes de Jesus-Christ, n'ont en vue que leurs intérêts, n'ont pour regle de leur conduite que leurs passions, et pour objet de leurs empressemens que les biens, les honneurs et les plaisirs de cette vie : gens ordinairement d'un esprit vain et turbulent, d'un cœur encore plus corrompu, et d'une ambition sans mesure, qui ne s'occupent que de cent frivoles amusemens, qui n'ont du goût que pour la vanité, qui ne se repaissent que de chimeres : gens qui n'ont souvent d'autre mérite que celui des parures et des riches étoffes dont ils sont couverts, qui n'ont la plupart de l'esprit que dans l'art de savoir imposer, dont les plus habiles sont ceux qui savent le mieux profiter des malheurs d'autrui, et les plus heureux, ceux qui savent le mieux dissimuler les leurs, et sous des dehors éblouissans envelopper avec plus d'artifice leurs chagrins et leurs propres miseres : gens enfin qui font tous profession de n'être pas dévots, et, à la faveur de cet ignominieux aveu, croient être en droit de se moquer de la vertu la plus édifiante, de plaisanter scandaleusement sur les plus respectables et les plus saintes pratiques de piété ; de se faire même un honneur de leurs déréglemens, et de n'avoir de religion que par coutume et par bienséance. Le monde est un grand théâtre où les hommes se jouent les uns les autres. Tel donne une scene ridicule au public, qui s'imagine que

chacun l'admire. Là regne despotiquement une multitude de jeunes étourdis, de libertins et de femmes d'une réputation pour le moins équivoque. C'est ce tas d'esprits gâtés qui juge souverainement, qui condamne ou qui approuve, selon son bizarre caprice; et voilà ces censeurs formidables que des gens sages appréhendent; voilà ces maîtres imaginaires à qui des gens de bien craignent si fort de déplaire; voilà ce grand et ce beau monde qui prétend être l'arbitre de la fortune des hommes, et si on l'en veut croire, de la félicité du genre humain. En vérité l'imbécillité de l'esprit humain peut-elle aller plus loin? Quoi! se faire un monstre d'un fantôme fait à plaisir; respecter, ménager, craindre même les jugemens de gens pour qui on a souvent un souverain mépris, et qui certainement ne méritent pas notre estime!

Ah! que j'ai de regret, Seigneur, d'avoir tant ménagé jusqu'ici, aux dépens mêmes de mon salut, ce ridicule fantôme! Non, mon Dieu, je ne craindrai plus ce monde, j'aurai un souverain mépris pour ses maximes, et j'espere que par votre grace le monde n'approchera plus de mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ego non sum de hoc mundo. Joan. 8.

Oui, Seigneur, il est vrai, et je fais gloire de le dire, je ne suis pas de ce monde.

Si quis diligit mundum, non est charitas in eo. 1. Joan. 2. 15.

Si quelqu'un aime le monde, il n'a point d'amour pour Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Nous sommes indignés, et avec raison, quand nous pensons à l'impiété de ce peuple insensé, qui, témoin de tant de miracles que Dieu

venoit de faire en sa faveur, comblé de ses bienfaits, instruit par ses propres yeux des merveilles de sa toute-puissance, sacrifie ce qu'il a de plus précieux, donne ses bijoux, les jette en fonte pour former un veau d'or, dont il se fait un Dieu. Hé, Seigneur! sommes-nous moins ingrats, moins insensés, lorsque nous sacrifions nos devoirs les plus essentiels, notre salut, notre Religion, notre ame aux lois et aux vaines maximes du monde, lorsque nous quittons Dieu pour le monde, lorsque pour plaire au monde, nous déplaisons à Dieu? Rougissez devant Dieu de votre infidélité; détestez votre imbécillité, votre bassesse, d'avoir jusqu'ici si fort déféré au caprice imaginaire de ce fantastique monde, de l'avoir même préféré à Dieu. Ne laissez passer aucune occasion dans votre famille, en présence de vos enfans et de vos domestiques, de faire sentir combien ce qu'on appelle monde est ridicule, et combien on doit y avoir peu d'égard.

2.° Ne vous servez jamais de ces manieres de parler si usitées, si communes aujourd'hui parmi les gens du monde : Le monde n'approuve pas cela; c'est la mode; ce sont les usages aujourd'hui dans le monde; le monde parle, le monde condamne. Je suis, vous êtes du monde : il faut vivre comme le monde. Bon Dieu, que ces usages, que ces maximes de penser et de parler sont peu chrétiennes! Disons : Dieu veut, Dieu exige, l'Evangile condamne, Dieu désapprouve, Dieu demande ceci ou cela.

TRENTIEME JOUR.

SAINTE PELAGIE, PÉNITENTE.

SUR le milieu du cinquieme siecle, c'est-à-dire, vers l'an 453, sous le regne du grand et religieux Empereur Marcien, le Seigneur donna à l'Eglise un des plus illustres exemples de son infinie miséricorde à l'égard des pécheurs, dans la personne de Pelagie, une des plus insignes pécheresses qu'il y ait eu dans le monde.

Maxime, Patriarche d'Antioche, avoit assemblé un Concile de tous les Evêques de son Patriarchat, parmi lesquels se trouvoit Nonnus un des plus saints Prélats de son siecle. Il avoit été Religieux de Tabenne en Thébaïde, d'où il avoit été tiré à cause de son éminente vertu, pour être fait Evêque d'Edesse en Mésopotamie, et depuis transféré à l'Evêché d'Héliopolis en Syrie près du Liban, où il avoit converti à la Foi un nombre prodigieux de Sarrasins et autres peuples idolâtres. Ses prédications avoient eu par-tout un succès merveilleux; tout prêchoit en lui : son air modeste, son visage exténué par ses continuelles austérités, son humilité, ses manieres simples, mais respectables.

Maxime étant un jour assis avec le saint Prélat et huit Evêques du Concile, devant l'Eglise du Martyr saint Julien, pria saint Nonnus de leur faire une conférence spirituelle. Il le fit avec une éloquence et une onction qui charmerent toute l'assemblée. Pendant qu'on l'écoutoit avec admiration, on vit passer une célebre courtisane nommée Pelagie. C'étoit la premiere Comédienne de la ville d'Antioche, fameuse par sa rare beauté,

et encore plus par les déréglemens de sa vie licencieuse. On lui avoit donné le surnom de Marguerite, qui dans la langue du pays signifioit la Perle, soit à cause de sa grande beauté, soit parce qu'elle étoit toujours couverte de pierreries. Elle s'étoit parée ce jour-là avec tout l'art que le désir de plaire peut inspirer : elle étoit superbement vêtue, mais d'une maniere fort immodeste; ses cheveux artificieusement arrangés, sa coiffure orgueilleusement élevée, sans voile, la gorge et les épaules découvertes, montée sur une mule, pour se faire mieux regarder et admirer. Elle étoit escortée d'une troupe de filles et de jeunes garçons qui composoient son train, et elle marchoit comme en triomphe dans cette grande ville. Les Evêques en furent scandalisés, et détournerent les yeux d'un objet si dangereux et si profane. S. Nonnus, contre sa coutume, la regarda fixement tout le temps; puis fondant en larmes : Hélas, mes Freres! s'écria-t-il, que je crains que cette femme qui a pris tant de peine à se parer pour plaire aux hommes, ne soit un jour notre condamnation, pour avoir eu si peu de soin de nous rendre agréables à Dieu! Après quoi se retirant à son logis avec son Diacre, qui a écrit toute cette histoire, il se prosterna à terre dans sa chambre, pleurant, gémissant, frappant sa poitrine : Hé, Seigneur! disoit-il, ayez pitié de ce pauvre pécheur. Voilà une malheureuse créature qui passe les journées entieres à s'ajuster, et qui met en usage tout ce que l'art a de plus séduisant, tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus précieux sur la terre, pour se rendre agreable aux yeux des hommes, et pour se faire aimer d'eux; et moi Prêtre, et moi Evêque, quels soins prends-je de parer mon ame de l'éclat des vertus? quel temps mets-je à purifier mon cœur, pour vous être présenté, et pour vous plaire? Faut-il que cette malheureuse femme ait plus

plus d'industrie, pour se faire aimer des hommes, que je n'en ai pour me faire aimer de mon Dieu! Le saint Evêque étoit inconsolable sur son indolence et sur sa prétendue lâcheté; et il passa tout le reste du jour dans une componction et un regret extrême.

La nuit suivante saint Nonnus eut une vision mystérieuse, qu'il raconta à son Diacre, et que celui-ci a eu soin de transmettre lui-même à la postérité. Il m'a semblé, lui dit le saint Evêque, qu'étant monté au saint Autel, une colombe noire toute couverte d'ordure, d'une puanteur insupportable, voltigeoit autour de moi : j'avois beau la chasser, elle revenoit sans cesse, jusqu'à ce que le Diacre ayant dit aux Catéchumenes de se retirer, elle a disparu. Après la Messe ayant achevé mon action de graces, et voulant me retirer, j'ai trouvé la même colombe sur le seuil de la porte. Il m'a semblé que l'ayant prise, et l'ayant jetée dans un bassin plein d'eau, elle est devenue toute blanche, sans qu'il parût aucune tache; et prenant tout à coup son vol vers le Ciel, elle a disparu à mes yeux. Plaise au Seigneur, ajouta le Saint, nous apprendre ce que tout cela signifie.

Le lendemain jour de Dimanche, tous les Evêques étant assemblés dans l'Eglise pour la célébration des saints Mysteres, après qu'on eut dit l'Evangile, le Patriarche se présenta à saint Nonnus, le priant de distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu, en leur expliquant le texte sacré qu'on venoit de lire. Le concours du peuple étoit prodigieux. La solemnité du jour, la célébrité de l'assemblée, et la réputation de saint Nonnus qu'on savoit devoir prêcher, y avoit attiré tous les Fidelles du lieu, et les Catéchumenes. Le saint Evêque monta en chaire, et prêcha d'une maniere si touchante sur les grandes vérités de la Religion, sur le mal infini du péché,

sur les trésors infinis de la divine miséricorde ; que tout ce grand auditoire fondoit en larmes. La fameuse Courtisane Pelagie se trouva heureusement dans la foule. Elle avoit été autrefois inscrite parmi les Catéchumenes, mais le libertinage avoit étouffé en elle tous les principes de Religion, et c'étoit seulement par un esprit de curiosité, qu'elle étoit venue dans l'assemblée. La grace qui vouloit faire cette illustre conquête, la toucha. Elle fut si pénétrée de tout ce qu'elle entendit, qu'elle ne put pas retenir ses larmes. Le Prédicateur ne se fut pas plutôt retiré, qu'elle lui envoya un billet écrit en ces termes :

« Au saint Disciple de Jesus-Christ : la péche-
» resse et l'esclave du démon. J'ai oui dire, que
» votre Dieu est descendu du Ciel en terre pour
» le salut des hommes, et que celui que les
» Chérubins n'oseroient regarder par respect, a
» bien daigné converser avec les pécheurs, et
» les Publicains, et n'a pas dédaigné de parler
» avec une Samaritaine, et une insigne péche-
» resse. Si vous êtes disciple d'un tel Maître,
» ne méprisez pas une infâme courtisane telle
» que je suis, et ne me refusez pas le bien et
» la consolation d'avoir avec vous une conférence ;
» afin que par votre moyen, je puisse trouver
» grace auprès de Jesus-Christ notre Sauveur ».

Nonnus parut étonné en lisant cette lettre ; et craignant que le demon ne voulût lui tendre quelque piege par l'artifice d'une femme si dangereuse, lui répondit que Jesus-Christ son divin Maître n'ignoroit pas qui elle étoit ; qu'il connoissoit parfaitement quelles étoient ses intentions : qu'au reste elle ne prétendît point le tenter ; que quoique serviteur de Dieu, il étoit pécheur, et qu'il n'ignoroit pas sa foiblesse : que si ses intentions étoient saintes, elle pourroit lui parler, mais non pas seul à seul, et qu'il ne la verroit qu'en présence de tous les Evêques. Pelagie n'eut pas

plutôt reçu la réponse du Saint, qu'elle court à l'Eglise de Saint-Julien, et le trouvant parmi les autres Evêques du Concile, elle se jette à ses pieds en leur présence, et les arrose de ses larmes qui couloient en abondance; et d'une voix entrecoupée de sanglots, lui demande le Baptême. Le saint Prelat eut beau lui représenter que les saints Canons défendoient de baptiser une pécheresse publique, et sur-tout une courtisane comme elle, si auparavant elle ne renonçoit à sa mauvaise vie, et si elle ne donnoit une caution suffisante, qu'elle ne se replongeroit plus dans le déréglement. Pelagie qui se tenoit toujours prosternée aux pieds du saint Evêque : Mes larmes, dit elle, doivent, mon Pere, vous répondre de la sincérité de ma conversion; et prenez garde que Dieu qui ne m'a conduite à vos pieds que pour se servir de votre ministere pour me laver de mes péchés, ne vous sache mauvais gré, si vous différez plus long-temps de m'admettre au nombre de ses Epouses. Le Saint reconnut la sincérité de son changement dans ses instances; et tous les Evêques étant d'avis qu'il ne devoit pas lui refuser ce qu'elle demandoit avec tant de marques de contrition, et avec une persévérance si édifiante, il ne put se défendre de le lui accorder. Cependant on avertit le Patriarche de ce qui se passoit; en lui demandant la permission de lui administrer les Sacremens, on le pria de choisir quelque vertueuse Dame qui prît soin d'une si illustre Néophyte. Le Patriarche charmé d'une conversion si peu attendue, en bénit le Seigneur, et pria une vertueuse Dame nommée Romaine, distinguée dans la ville par sa haute piété, et par le nombre de ses bonnes œuvres, de se charger du soin de cette nouvelle brebis qui alloit entrer dans le bercail, et d'être sa marraine. Charmée de cette bonne œuvre, elle court à l'Eglise de Saint-Julien, et embrasse tendrement

Pelagie. S. Nonnus lui ayant expliqué les principaux articles de notre Religion, dont elle étoit déjà instruite, lui demande quel étoit son nom. Mes parens, répondit-elle, m'ont donné le nom de Pelagie; je me suis acquis par ma vanité et par la richesse de mes habits, celui de Marguerite; vous pouvez, mon Pere, me donner le nom qu'il vous plaira. Saint Nonnus, après avoir fait les exorcismes ordinaires, la baptisa sous le nom de Pelagie, et l'ayant confirmée, la communia. L'Historien de sa vie dit que le saint Evêque tressaillant de joie au retour d'une fonction si consolante, lui dit : Mon cher Frere, voici un jour bien solemnel pour nous, et le plus agréable que j'aie eu en ma vie, il faut que tout se ressente de la fête; ainsi, contre notre ordinaire, apprêtez-nous des légumes avec de l'huile, et usons du vin aujourd'hui. A peine s'étoient-ils mis à table, que le démon fit un bruit horrible dans le logis. On entendit des hurlemens et des cris affreux, et une voix piteuse, qui disoit : Ah! que ce vieillard me fait souffrir! n'étoit-ce pas assez d'avoir converti et baptisé trente mille Sarrasins, et toute la ville d'Héliopolis? noncontent de toutes ces conquêtes que tu as faites à ton Dieu à mes dépens, tu viens encore m'enlever cette courtisane, qui seule me dédommageoit de toutes mes pertes. Maudit vieillard, puisse-tu crever bientôt! Le Saint connoissant les ruses du démon, n'en fit que rire, et faisant le signe de la croix, le fit taire, et le chassa.

Cependant sainte Pelagie, retournée chez elle comme une nouvelle créature, distribua tous ses bijoux et tous ses biens aux pauvres, ne retint rien, et donna la liberté à tous ses esclaves. Elle eut beaucoup à souffrir de l'Esprit de ténebres les deux premieres nuits; mais instruite par son Directeur, elle mit en fuite par le signe

de la croix, et par le nom de Jesus et de Marie, toute cette armée.

Huit jours après elle changea sa robe blanche en cilice, et s'étant couverte d'un petit manteau que lui donna le saint Prélat, elle quitta secrétement la ville d'Antioche, prit le chemin de Jérusalem, et alla se renfermer dans une grotte de la montagne des Oliviers, où passant pour un jeune Solitaire appelé Pelage, elle y mena une vie très-pénitente, passant ses jours dans les plus grandes austérités, et dans une oraison continuelle. Le Concile d'Antioche étant fini, saint Nonnus retourna à Héliopolis, sans dire à personne ce qu'étoit devenue sa pénitente, quoiqu'il eût su par révélation, le parti qu'elle avoit pris. Son Diacre Jacques qui l'avoit accompagné au Concile d'Antioche, et qui nous a laissé toute cette histoire, souhaita de faire le pélerinage de Jérusalem, et il en demanda la permission à son Evêque. Saint Nonnus le lui permit; mais il lui recommanda de s'informer, quand il y seroit arrivé, d'un Solitaire nommé Pelage qui étoit sur la montagne des Oliviers depuis trois ou quatre ans, et de lui en apporter des nouvelles. Jacques ne l'oublia pas. Dès qu'il fut à Jérusalem, il demanda des nouvelles du Solitaire Pelage. On lui dit que c'étoit un Ange mortel, l'admiration de tout le pays par son éminente sainteté, et qu'on le regardoit comme un prodige de pénitence; que depuis environ quatre ans qu'il s'étoit enseveli dans une espece de tombeau, il ne se nourrissoit que de quelques racines fades qui croissoient dans le désert, et qu'il ne conversoit qu'avec Dieu et avec les Anges. Jacques courut chercher le saint reclus. Il le trouva dans une cellule sous le roc, laquelle n'avoit point d'autre ouverture qu'une petite fenêtre qui étoit presque toujours fermée. Prévenu de la pensée qu'il avoit de voir un homme, il n'eut garde d'y reconnoître

Pelagie. D'ailleurs elle étoit si méconnoissable, elle avoit les yeux si enfoncés et si éteints par ses larmes continuelles, le visage si décharné par les austérités de sa pénitence, l'air et le teint si altérés et si changés, qu'il ne lui eût pas été possible de la reconnoître, quand même il en eût été prévenu. Jacques lui dit qu'il venoit de la part de l'Evêque Nonnus dont il étoit le Diacre. La Sainte se contenta de répondre que Nonnus étoit un Saint, et qu'elle se recommandoit à ses prieres : après quoi elle ferma aussi-tôt sa fenêtre ; et Jacques l'entendit commencer Tierce. Celui-ci s'en revint à Jérusalem plein d'admiration et de consolation d'avoir vu ce prodige. Aprés avoir visité les saints Lieux, et visité plusieurs Monasteres, où il n'entendoit parler que de la sainteté du Solitaire Pelage, il voulut l'aller revoir, avant que de retourner en Syrie. Etant arrivé à sa cellule, il fit du bruit pour se faire entendre. Et voyant qu'elle ne paroissoit point : Serviteur de Dieu, s'écria-t-il, ayez la charité de paroître. Comme on ne parut pas, il revint le lendemain, et personne ne lui ayant répondu, il revint encore le troisieme jour, et n'entendant point remuer, il eut la curiosité de regarder par la fenêtre qui étoit entr'ouverte, et il fut bien surpris de voir que le prétendu Solitaire étoit mort. Il courut d'abord avertir tous les Solitaires voisins, qui vinrent aussi-tôt lui rendre les derniers devoirs. Ayant enfoncé la porte, on mit dehors le saint Corps pour l'embaumer ; mais on fut admirablement surpris quand on reconnut que c'étoit une femme. Alors on s'écria de tous côtés: Soyez éternellement béni, ô mon Dieu, d'avoir tant de trésors cachés sur la terre, non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi le sexe le plus foible et le plus délicat. Le bruit de cette merveille s'étant d'abord répandu, il vint en foule de Jérusalem et des Monasteres de Filles

qui étoient dans la plaine de Jéricho et le long du Jourdain, un nombre prodigieux de saintes Vierges, qui toutes le flambeau à la main et chantant des Hymnes, assisterent à ses obseques. Elles se firent avec beaucoup de solemnité, et depuis ce temps-là le nom de sainte Pelagie fut célebre dans toute l'Eglise. Cette mort si précieuse aux yeux de Dieu, arriva au mois d'Octobre vers l'an de Notre-Seigneur 468. Son corps, plusieurs siecles après sa mort, fut transporté en France, et déposé dans l'Abbaye de Jouare en Brie dans le Diocese de Meaux, où l'on célebre sa translation le douzieme de Juin.

La Messe en l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit en l'honneur des Saintes ni Vierges ni Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

EXAUDI nos, Deus salutaris noster, ut sicut de Beatæ Pelegiæ solemnitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu qui êtes notre salut, afin que comme la solemnite de sainte Pelagie pénitente, nous donne une véritable joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 5.

VIDETE, Fratres, quomodo cautè ambuletis: non quasi insipientes. Sed ut sapientes: redimentes

PRENEZ garde, mes Freres, à marcher avec précaution, non comme des gens sans raison, mais com-

tempus ; quoniam dies mali sunt. Propterea nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei.

me des personnes raisonnables; rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais; c'est pourquoi n'agissez point imprudemment, mais comprenez bien la volonté de Dieu.

Les souscriptions qu'on lit dans les Exemplaires Grecs à la fin de l'Epître de saint Paul aux Ephésiens, marquent assez qu'elle fut écrite de Rome ; et cet Apôtre y parle souvent de ses liens. Comme saint Paul y a été deux fois dans les chaînes, il est très-probable que c'est de la premiere de ces deux prisons que saint Paul parle, d'autant mieux que ce fut le Diacre Tychique qui en fut le porteur.

RÉFLEXIONS.

Rachetons le temps, parce que les jours sont mauvais. On rachete le temps, lorsqu'on sacrifie son repos, sa commodité, ses biens, ses plaisirs, pour se procurer le loisir de vaquer à son salut qui est l'unique nécessaire en ce monde. Tout conspire à nous dérober ce temps si précieux, ou du moins à nous le faire perdre : nos amis, nos ennemis, le soin du corps, celui des biens, nos emplois, nos affaires. Nous sommes exposés à mille dangers, mille tentations, mille scandales. Notre application, notre empressement, notre grande affaire doivent être de racheter, de conserver, de gagner ce temps si précieux et qui coule si vîte. Le temps de cette vie n'est pas à nous, nous ne sommes ici que comme des étrangers et des passans ; usons-en avec sagesse, ménageons-le avec industrie ; rachetons-le aux dépens de toutes choses. Le temps perdu ne se retrouve plus; mais en faisant un bon usage du temps qui nous reste, nous pouvons nous dédommager de la perte que nous avons faite dans le temps passé. Peu de gens connoissent le prix du

temps de cette vie. Que fait-on de ce temps si précieux ? la plupart ne savent qu'en faire, ils cherchent à le perdre. De là tant de gens oisifs, tant de personnes ennuyées de leur loisir. Le temps dure à qui le perd, tandis qu'il échappe, qu'il vole à l'égard de ceux qui en savent faire un bon usage. Nos jours sont comptés ; et ce n'est que durant cette poignée de jours, que nous pouvons faire notre fortune pour le Ciel et pour l'éternité. Chose étrange ! ces femmes mondaines dont toute la vie n'est qu'un tissu d'amusement, de jeux, d'oisiveté, de divertissemens, ne peuvent faire leur salut que dans ce temps qu'elles perdent : Tombe-t-on malade dangereusement ? on court au Confesseur, on a recours aux Sacremens, on s'empresse pour profiter de quelques momens fugitifs, avec une raison et une religion, pour ainsi dire, à demi-éteintes, et tout cela pour faire son salut dans ce reste de temps : et l'on perd tout le temps de la vie de sang froid, avec réflexion, en le voulant bien perdre ! Le temps futur n'est pas dans les mains de la fortune, il est dans celles de Dieu ; mais il nous a donné le temps présent, comme un talent dont il nous demandera compte. N'attendons pas à connoître le prix du temps, qu'il soit inutile de le connoître. Il faut que notre empressement à bien user du temps, égale la vîtesse avec laquelle il s'écoule : rien n'est plus triste ; rien n'est plus désespérant que le regret d'avoir perdu le temps, quand le temps nous a échappé.



remettre en grace avec lui, me pardonner, oublier même tous mes pechés, pourvu que je me convertisse. J'ai besoin pour cela du secours de sa grace, et d'une grande grace; il veut me la donner, il me l'offre, puisqu'il veut sincérement ma conversion. Est-il possible qu'il n'y ait que nous qui ne voulions pas nous convertir! Il faut bien que nous ne le voulions pas, si nous ne nous convertissons point. On dit bien qu'on voudroit se convertir; mais quand on dit qu'on le voudroit, on ne le veut pas encore. On le voudroit, si on étoit dégoûté de l'habitude criminelle; on le voudroit, s'il n'en devoit rien coûter à l'amour-propre et à l'inclination, s'il ne falloit point se faire violence, si les liens qui nous lient, se brisoient d'eux-mêmes, si tout étoit applani et aisé: mais tant qu'il en coûte, on n'a qu'une volonté conditionnelle, qu'une demi-volonté. On veut se convertir, mais imparfaitement; on ne veut rien sacrifier, on ne veut pas qu'il nous en coûte; c'est-à-dire, qu'on ne veut pas se convertir. Et de-là vient qu'il y a aujourd'hui si peu de conversions, quoiqu'il y ait tant de gens qui ont si grand besoin de se convertir, et qui disent qu'ils le veulent. Ces demi-volontés amusent, étourdissent, endorment le pécheur, mais elles ne le convertissent pas.

SECOND POINT.

Considérez combien il y a peu de gens qui veuillent sincérement se convertir. Dès qu'il s'agit de se convertir parfaitement, on veut et on ne veut pas; on ne sait même bien ce qu'on veut, parce qu'en effet on ne veut souvent rien moins que ce qu'on fait semblant de vouloir. On se ménage éternellement avec Dieu; on retient toujours quelque chose de ce qu'on a promis de lui donner; on délibere sur tout ce qu'il de-

mande ; on lui dispute, pour ainsi dire, tous ses droits ; et donnant des interprétations bénignes à ses volontés, on compte tous les pas qu'on fait, on appréhende de se trop engager. Eh ! Seigneur, en agit-on ainsi quand on se perd en se livrant au monde, aux plaisirs, à la licence des mœurs, au déréglement ? craint-on de se trop engager dans le monde, et dans cette carriere qui conduit à la perdition ? Et pour Dieu et pour son salut, on croit toujours en faire trop, ou du moins assez ! Eh, mon Dieu ! que craint-on ? on craint de s'abandonner entiérement à vous. Ce n'est pas qu'on ne soit persuadé que cet abandon seroit très-utile, mais on a de la peine à faire cette démarche, sans doute, parce que la foiblesse d'une foi languissante affoiblit la confiance ; on se défie, ce semble, parce qu'on vous aime peu. On seroit fâché d'avoir rompu tous les liens qui nous attachent au monde ; on se contente d'en briser quelques-uns. La véritable conversion ne connoît point ces lâches ménagemens, elle ne souffre point tous ces irréligieux partages : Dieu étant son motif, sa fin et son principe, elle lui sacrifie tout sans délai : passions, amour-propre, honneur, vie, intérêt. Elle brise ses chaînes, et brûle tous les liens qui l'attachoient, par le feu de l'amour divin qui anime, pour ainsi dire, la véritable conversion. On est sourd aux cris des sens et des plus vieilles habitudes, on n'entend plus que la voix de Dieu.

Daignez, Seigneur, me la faire entendre cette voix ; car je suis bien résolu, moyennant votre sainte grace, d'y être docile. Je ne vous dirai plus, Je me convertirai ; mais mon changement de vie, la prompte réforme de mes mœurs, ma pénitence vous diront désormais que par votre miséricorde je suis converti.

Aspirations dévotes durant le jour.

Converte me, et convertar : quia tu Dominus Deus meus. Jerem. 31.

Convertissez-moi, et je me convertirai à vous, parce que vous êtes le Seigneur mon Dieu.

Converte nos Deus salutaris noster : et averte iram tuam à nobis. Psal. 84.

Convertissez-nous à vous, ô Dieu notre Libérateur, et détournez votre colere de dessus nous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il ne suffit pas de faire de beaux projets de conversion, si l'on n'en prend les moyens sûrs et efficaces ; toutes les résolutions sans effet, sont des résolutions vaines qui ne serviront qu'à notre condamnation. La conversion sincere et efficace est inséparable de la pénitence réelle ; les fruits de celle-ci prouvent la vérité de celle-là. Convertissez-vous aujourd'hui même, et faites dès ce jour de dignes fruits de pénitence. Si vous avez besoin de faire une confession extraordinaire, commencez-là aujourd'hui, et ne la renvoyez pas à demain. S'il y a quelque réconciliation à faire, faites-là dès ce jour. S'il faut rompre quelque attachement, quelque lien, commencez par-là, et privez-vous pour cela, dès ce jour, de cette visite, de cette conversation, de cette assemblée. Quand on agit ainsi, on veut véritablement se convertir.

2.° La conversion n'exige pas seulement qu'on retranche le mal, elle demande qu'on fasse le bien. Commencez aujourd'hui même ces exercices de Chrétiens, que vous avez si fort négligés jusqu'ici : la Messe, les prieres, certaines dé-

votions, certaines bonnes œuvres qui vous conviennent le plus, et sur-tout une visite du très-saint Sacrement tous les soirs. C'est une pratique de piété des plus utiles. Donnez quelques marques encore de votre tendre dévotion envers la sainte Vierge ; outre les prieres que vous devez faire chaque jour en son honneur, visitez chaque semaine l'Eglise ou la Chapelle où elle est particuliérement honorée.

TRENTE-UNIEME JOUR.

SAINT QUENTIN, MARTYR.

SAINT QUENTIN étoit fils d'un Sénateur Romain, nommé Zenon, distingué dans Rome par son crédit auprès des Empereurs, et par ses grands biens. Quoique les Chrétiens fussent persécutés par-tout depuis la naissance de l'Eglise, sous plus de trente Empereurs Païens, le Christianisme ne laissoit pas de fleurir par-tout, et singuliérement dans cette capitale de l'Empire, où le nombre des Chrétiens croissoit tous les jours, et faisoit voir que le sang des Martyrs étoit comme une semence de vrais Fidelles. On ne sait pas précisément en quel temps saint Quentin se convertit à la foi ; il est probable que ce fut sur la fin du Pontificat de saint Eutychien, auquel succéda saint Caïus. Cette illustre conquête fit honneur à l'Eglise. Quentin avoit beaucoup d'esprit, et le Seigneur qui vouloit en faire un des plus célebres Martyrs, lui inspira dès son Baptême un si grand zele pour la Religion, qu'il marcha dès-lors sur les vestiges des Apôtres. Son ardent amour pour Jesus-Christ alluma dans son cœur une charité si ardente, qu'il eût voulu em-

braser tous les cœurs du même feu divin dont le sien brûloit, et réduire en cendres toutes les idoles.

Saint Caïus ne fut pas plutôt monté sur le Saint Siege l'an 283, que saint Quentin lui ouvrant son cœur, lui témoigna le désir qu'il avoit de porter la lumiere de la foi dans les pays où Jesus-Christ étoit le moins connu, et sur-tout dans les Gaules. Le saint Pontife ravi d'aise de trouver un si excellent ouvrier, dans un temps où la moisson étoit si abondante, loua son zele, et lui donnant la mission, lui donna pour compagnon S. Lucien, que saint Ouen appelle son collegue dans le ministere de l'Evangile. Dès que les Fidelles de Rome surent la généreuse résolution de saint Quentin, un grand nombre des plus zélés s'offrirent pour l'accompagner dans cette expédition apostolique. On croit que les saints Crépin et Crépinien, Victoric et Tuscien, Platon, Eugene, Rufin, Dalere et Marcel furent de ce nombre. Saint Quentin ayant quitté ses biens, sa maison, et renoncé à tout pour Jesus-Christ, partit de Rome avec saint Lucien, et s'avança en prêchant la foi jusqu'à la ville d'Amiens sur la riviere de Somme. Là se fit leur séparation. Saint Lucien alla planter la foi à Beauvais, et saint Quentin s'arrêta à Amiens. Le champ étoit vaste et fécond, mais en friche; et le saint Missionnaire eut besoin d'un grand zele, et d'un aussi grand courage pour le défricher. Mais que ne peut pas un homme vraiment apostolique!

A peine saint Quentin eut commencé de prêcher, que tout le pays changea de face. La lumiere de l'Evangile en éclairant les esprits, embrasa les cœurs; et le nombre des Fidelles croissant tous les jours, l'Eglise d'Amiens devint en peu de temps l'une des plus florissantes des Gaules. Certainement il eût été difficile de tirer plus de fruit des travaux apostoliques de l'homme

de Dieu. Ce nouvel Apôtre, puissant en œuvres et en paroles, faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ par ses prédications et par ses miracles. Le seul nom de Jesus dans la bouche de Quentin mettoit en fuite des légions de démons, et rendoit la santé à tous les malades. On venoit à saint Quentin de toutes parts pour être guéri. La santé du corps qu'il rendoit sur-le-champ, étoit toujours accompagnée de celle de l'ame : on voyoit des aveugles conduits au Saint, s'en retourner sans guide, et des gens perclus de tous leurs membres s'en retourner chez eux sans soutien et sans appui. On ne parloit par tout le pays que des merveilles que le Seigneur opéroit par son serviteur, et les bénédictions qu'on donnoit à Dieu, publioient par-tout la haute sainteté du nouvel Apôtre.

Le grand nombre de conversions insignes qu'il faisoit tous les jours, non-seulement à Amiens, mais encore dans tous les pays voisins, faisoient trop de bruit, et trop de déplaisir aux Prêtres des Idoles, pour ne les pas mettre de mauvaise humeur contre le Saint. Les temples étoient déserts, et les offrandes étoient taries; c'est ce qui leur fit prendre la maligne résolution de perdre l'homme de Dieu. Ils s'adresserent pour cela à Rictiovare l'un des plus cruels persécuteurs des Chrétiens, qui venoit d'être fait Préfet, ou Gouverneur des Gaules. Celui-ci ravi d'aise d'avoir occasion de satisfaire sa haine contre le nom Chrétien, se rendit à Amiens, où il vit par lui-même les progrès merveilleux qu'avoit fait l'Evangile par le zele et sous la conduite de S. Quentin. Il le fit arrêter, et l'ayant fait comparoître devant son tribunal, il commença par lui reprocher le tort qu'il faisoit à sa naissance, puisqu'étant fils d'un Sénateur Romain, il s'étoit laissé infatuer des superstitions chrétiennes. Le Saint lui répondit que la Religion chrétienne ne connoissoit

point de superstitions; qu'elle ne rendoit le culte qu'au seul vrai Dieu, et qu'elle avoit horreur des superstitions païennes.

Cette Réponse irrita si fort le Gouverneur, que sans avoir égard à sa qualité, ni aux droits de Citoyen Romain, il le fit fustiger avec des verges, qui étoit le supplice des seuls esclaves. Le saint Martyr levant les yeux, remercioit Dieu de la grace qu'il lui faisoit de souffrir pour son nom, et ne cessoit de prononcer le saint nom de Jesus. Durant ce tourment on entendit une voix céleste qui disoit : Courage, Quentin, c'est moi qui souffre dans toi; c'est moi qui te soutiens et qui t'assiste. A l'heure même on vit les bourreaux tomber par terre presque morts, comme s'ils eussent été frappés d'un coup de foudre. Le Préfet témoin de cet événement, en devint plus furieux, et attribuant cet accident à l'art magique auquel on avoit coutume d'attribuer tous les miracles que Dieu faisoit en faveur des Chrétiens, il envoya le saint Martyr dans un affreux cachot jusqu'au lendemain, résolu d'en venir à de plus grands supplices. Le saint n'y fut pas plutôt renfermé, que l'obscurité de ce lieu sombre fut changée en une clarté brillante, et sur le minuit un Ange lui apparoissant, lui brisa ses liens, le transporta miraculeusement dans la plus belle place de la ville, où dès le point du jour il prêcha avec plus de zele que jamais; et le geolier avec les gardes, qui au bruit de cette merveille y avoient accouru pour s'en saisir, furent si frappés en le voyant, et si touchés en même temps de l'entendre, qu'ils se convertirent.

Rictiovare étourdi, mais non pas converti à la vue d'un miracle si frappant, craignant que cette victoire du saint Martyr ne le décriât parmi le peuple et dans l'esprit de l'Empereur, s'il mollissoit, ordonna que le Saint fût mis à la torture, et tandis que cette cruelle machine lui

disloquoit tous les os, on le déchirât de coups avec des cordes plombées ; et parce que le saint Martyr paroissoit insensible à cet effroyable tourment, il fit arroser ses plaies avec de l'huile bouillante, mêlée de poix et de graisse fondue ; et comme si ce feu pénétrant n'eût pas été assez vif, il lui fit brûler tout le corps avec des torches ardentes. Mais que peut toute la cruauté des tyrans contre la toute-puissance de Dieu ? Le Saint avoua lui-même au tyran, que ses tourmens étoient pour lui de véritables délices. On versa dans sa bouche de la chaux vive avec du vinaigre piquant ; le Saint l'avala comme il eût fait d'une potion exquise.

Toute la ville d'Amiens accourue à ce spectacle, fut émue, et commençoit à se soulever contre le tyran ; celui-ci craignant une émotion populaire, fit enlever le saint Martyr, et l'envoya à la ville d'Auguste alors Capitale du Vermandois, où il le suivit dès le même jour. Il se fit amener notre Saint, et après avoir employé tout ce que les promesses ont de plus flatteur, et tout ce que les menaces ont de plus terrible, trouvant le héros Chrétien toujours plus inflexible, il le fit percer depuis le cou jusqu'aux cuisses avec deux broches de fer, et pour comble de cruauté, il lui fit ficher encore des clous entre la chair et les ongles. Notre Saint souffrit cette affreuse boucherie avec une patience qui alloit jusqu'à la joie. Ce que le tyran ne pouvant supporter, il ordonna qu'on lui coupât la tête ; ce qui fut exécuté le dernier jour d'Octobre l'an de Notre-Seigneur 287. Les actes de ce martyre ajoutent que le saint étant arrivé au lieu du supplice, pria le bourreau de lui donner quelques momens pour offrir à Dieu le sacrifice qu'il lui faisoit de sa vie ; s'étant mis à genoux, il supplia le Seigneur de recevoir son ame en paix, et au moment où on lui coupa le cou, on entendit une voix miraculeuse qui disoit :

Quentin, mon serviteur, viens recevoir dans le Ciel la Couronne que tu as méritée par tant de supplices. On fit garder le corps du saint Martyr, pour empêcher que les Chrétiens ne lui rendissent l'honneur de la sépulture; et dès que la nuit fut venue, le Gouverneur le fit jeter dans la Somme. On ajoute qu'il lui fit attacher une masse de plomb, afin qu'il demeurât enfoncé dans la bourbe, et qu'il y devînt la proie des poissons.

La persécution ayant cessé après la mort de Dioclétien et de Maximien, une vertueuse Dame Romaine nommée Eusebe ayant perdu les yeux, entendit une voix durant sa priere, qui lui disoit qu'elle n'avoit qu'à aller dans le Vermandois, et que dès qu'elle auroit fait retirer de la riviere de Somme le corps de saint Quentin, elle recouvreroit la vue. Eusebe s'y rendit, et s'étant informée où pouvoit être le corps de saint Quentin, elle apprit d'un vieillard le lieu où l'on disoit qu'il avoit été jeté dans la riviere. Elle fit la dépense de le faire retirer de l'eau, et à peine le saint corps parut-il, qu'on vît venir d'assez loin la tête qui en avoit été séparée, et par un nouveau miracle, la Dame Romaine n'eut pas plutôt révéré le saint corps, qu'elle recouvra la vue sur l'heure même. On se contenta alors de mettre ces Reliques dans un tombeau, qu'on eut soin de tellement cacher dans la terre dont on le couvrit, qu'on ignora bientôt après où il étoit, quoiqu'on fût persuadé qu'il étoit dans l'Eglise qu'on y avoit bâtie.

Le culte du Saint augmentant tous les jours, on souhaita de tirer de l'obscurité ce sacré trésor pour l'exposer à la vénération des Fidelles. Vers l'an 640 un Clerc nommé Maurin, peu réglé dans ses mœurs, mais plein d'une ambition démesurée, publia qu'il avoit appris par révélation où étoit le corps du Saint, et avec une effronterie encore mieux marquée, il se mit en devoir de creuser

lui-même la terre pour le déterrer ; mais il n'eut pas plutôt commencé de creuser, dit saint Ouen, que le manche du hoyau dont il se servoit, lui demeura attaché aux mains, de telle sorte que les vers s'y mirent, et qu'il en mourut le lendemain. Cet événement ralentit le désir qu'on avoit de le chercher. Mais saint Eloy ayant été fait Evêque de Noyon et du Vermandois, il résolut de trouver cette précieuse Relique. Après un jeûne de trois jours et plusieurs prieres, le saint Evêque trouva enfin ce sacré trésor, qu'il mit dans une châsse. Le concours du peuple augmentant tous les jours, le bourg devint bientôt une ville, qui prit dès-lors le nom de Saint-Quentin, où reposent aujourd'hui ses Reliques.

La Messe à l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire pour un martyr.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Præsta, quæsumus, omnipotens Deus : ut qui Beati Quintini Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus, in tui nominis, amore roboremur. Per Dominum, etc.

Faites, ô Dieu Tout-Puissant, que nous soyons fortifiés dans l'amour de votre saint nom, par l'intercession de votre bienheureux Martyr Quentin dont nous honorons aujourd'hui l'heureuse naissance dans la gloire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre. Chap. 4.

Charissimi : Communicantes Christi passionibus, gaudete, ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis : quoniam quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit. Nemo autem vestrûm patiatur ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum appetitor. Si autem ut Christianus, non erubescat : glorificet autem Deum in isto nomine : quoniam tempus est ut incipiat judicium à domo Dei. Si autem primùm à nobis : quis finis eorum, qui non credunt Dei Evangelio ! et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ! Itaque et hi qui patiuntur secundùm voluntatem Dei, fideli Creatori commendent animas suas in benefactis.

Mes très-cher Freres : Réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jesus-Christ, afin que quand sa gloire se manifestera, vous sentiez aussi des transports de joie. Si on vous fait des affronts à cause du nom de Jesus-Christ, ce sera un bonheur pour vous : parce que tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu divine, et l'Esprit même de Dieu, repose sur vous. Que nul de vous au reste ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme médisant, ou comme un homme qui en veut au bien d'autrui. Que si quelqu'un souffre comme Chrétien, qu'il n'en rougisse point, mais qu'il glorifie Dieu à ce sujet-là : car voici le temps propre pour que le jugement commence par la maison de Dieu : et si c'est par nous qu'il commence, quelle sera la fin de ceux qui n'ont pas de foi pour l'Evangile de Dieu ! Et si le juste à peine se sauvera-t-il ; où est-ce que l'impie et le pécheur paroîtront ! Ainsi ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, que ceux-là même, s'appliquant aux bonnes œuvres, confient leurs ames au Créateur, qui est fidelle.

Quoiqu'on ne sache pas précisément en quelle année cette premiere Epître de saint Pierre a été

écrite, comme il est certain qu'on donnoit alors communément le nom de Chrétiens aux Disciples de Jesus-Christ, que saint Marc étoit avec lui, et que saint Pierre dit ici que le jour du Seigneur étoit proche, ce qui marque la ruine prochaine de Jérusalem, on peut dire qu'elle a été écrite entre l'an 45 et 50 de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Si on vous fait des affronts à cause du Nom de Jesus-Christ, ce sera un bonheur pour vous. Voilà comme pensoit saint Paul, et voilà comme ont pensé depuis ce grand Apôtre, et comme penseront jusqu'à la fin des siecles tous ceux qui ont l'esprit de Dieu. Quel plus grand honneur, quel avantage plus glorieux, quel bien plus vrai et plus solide que de souffrir, d'être maltraité pour le nom de Jesus-Christ? Rien ne prouve mieux notre amour pour Dieu; rien ne démontre plus clairement un fond de Religion que cette illustre patience; rien ne peut être plus honorable, plus glorieux à l'homme sur la terre, que de souffrir pour la gloire de Dieu. Les Apôtres triomphoient de joie au sortir de l'assemblée, parce qu'ils avoient été jugés dignes d'être maltraités pour le nom de Jesus-Christ. Rappelons-nous ces millions de Martys qui ne se sont jamais estimés plus heureux que quand ils ont été rassasiés d'opprobres pour l'amour de celui pour la gloire duquel ils ont donné leur vie. Remettons-nous devant les yeux la maniere indigne dont le monde a traité tous ces grands serviteurs de Dieu, dont le monde n'étoit pas digne; et sans remonter aux siecles passés, avec quelle indignité la vertu Chrétienne n'est-elle pas encore traitée de nos jours par les impies et les libertins, et par tous ceux qui n'ont que l'esprit du monde? que de fades plaisanteries et sur la dévotion et

sur les dévots ? que de mordantes railleries sur la régularité des mœurs, sur la modestie, sur la retenue, sur la retraite des gens de bien ? On les traite de petits esprits, on les regarde comme des gens proscrits de la société, on en parle comme des génies imbécilles. C'est le monde qui leur fait leur procès comme à des ennemis de ses déréglemens, c'est le monde qui ne peut pas souffrir que la sagesse soit tout leur partage. La pureté de leurs mœurs, la régularité de toute leur conduite sont une importante et piquante censure du libertinage des mondains ; c'est ce qui les mettra toujours de mauvaise humeur contre les serviteurs de Dieu. On honore les Saints après leur mort ; mais on les a bien maltraités durant leur vie. N'en soyons pas surpris ; *Mundus vos odit, quia me priorem vobis odio habuit.* Si le monde vous hait, dit le Sauveur du monde, sachez que j'en ai été haï avant vous.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Évangile selon saint Jean. Chap. 12.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit multum fructum affert. Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Si quis mihi ministrat, me sequa-

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : en vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé étant tombé sur la terre ne vient à mourir, il demeure là seul ; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Qui aime sa vie la perdra : et qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive ; et en quelque lieu que je sois, le

tur : et ubi ego sum, illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus, qui est in cœlis.

serviteur qui est à moi, y sera aussi. Si quelqu'un est à mon service, mon Pere l'élevera en honneur.

MÉDITATION.

Du délai de la conversion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est personne qui n'ait eu quelquefois pendant sa vie la pensée et même le désir de se convertir à Dieu parfaitement. Il y a certains momens heureux, où à la faveur de je ne sais quelle lumiere intérieure, l'on découvre tout-à-coup tant de défauts dans toutes les créatures; on trouve si peu de solidité dans tout ce qui est ici-bas; on sent tant de dégoût pour tout ce qui avoit eu le plus de charmes, qu'on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il faut être insensé pour ne pas servir Dieu. On a trop de bon sens pour ne pas se rendre aux raisons qu'on a de changer : mais on n'est pas assez généreux pour résister aux passions dont on est esclave. L'amour-propre trouve un tempérament entre ces deux partis : il satisfait la raison, en nous faisant conclure notre conversion; et il s'accommode à notre lâcheté, en nous portant à la différer, et en nous laissant cependant dans les mêmes habitudes : mais il est tout visible qu'il nous trompe, puisque ce délai nous met dans un danger évident de ne nous convertir jamais. Pour se convertir, il faut avoir le temps, la volonté et la grace. Quand on ne différeroit sa conversion que d'un jour, qui nous

nous a dit que nous aurions ce jour pour nous convertir ? Qui nous a dit que quand ce jour sera venu, nous aurons une meilleure volonté qu'à présent ? par quelle révélation sommes-nous sûrs d'avoir une grace qui soit moins inefficace que celles auxquelles nous avons résisté jusqu'ici ? Quoi de plus incertain que le temps ? une infinité de gens ont été surpris par la mort à la veille de leur conversion. Qu'il est triste de mourir avec le seul projet d'une conversion future ! Il n'est pas temps, dit-on, de rompre cet attachement, de quitter ces occasions de péché, réformer ses mœurs, de mener une vie plus sainte et plus chrétienne. Et quand sera-t-il temps ? Quand le feu de la jeunesse sera passé ; quand l'âge et la propre expérience nous auront désabusé des bagatelles qui nous occupent, et que tout conspirera à nous ramener à Dieu. C'est ainsi que presque tous les hommes raisonnent sur le projet de leur conversion : car personne ne prétend mourir sans s'être converti. Mais raisonne-t-on juste ? est-on assuré d'arriver jusqu'à cet âge, où l'esprit rassis, et les passions calmées laisseront toute la liberté de connoître et de sentir le néant de tout ce qui enchante ? Depuis quand pouvons-nous disposer des temps et des momens dont le Pere céleste s'est fait le Maître ? et voilà cependant sur quoi tous les hommes comptent le plus. Mais qui nous a dit que les passions s'affoiblissent en vieillissant ? Hélas ! tout le contraire arrive ; à mesure que les forces du corps diminuent, l'esprit s'affoiblit, il est vrai, mais les habitudes vicieuses se fortifient, et profitent, pour ainsi dire, de la foiblesse de l'esprit. O qu'il est rare de voir un vieux libertin qui se convertisse parfaitement !

SECOND POINT.

Considérez qu'on se trompe si l'on s'imagine que la derniere maladie soit une ressource sûre pour remédier à tous ces délais. Car pour peu qu'on ait de bon sens, le doit-on croire ? une véritable conversion n'est pas l'affaire d'un jour. Il faut que la maladie soit longue : mais plus elle est longue, moins s'attend-on de mourir bientôt. On s'apprivoise avec son mal. La longueur de la maladie rend bien plus languissant et plus lâche ; mais rend-elle plus dévot ? Il faut une grande liberté d'esprit pour se convertir véritablement : l'a-t-on quand on est malade ? l'accablement, de grandes douleurs, beaucoup de crainte, laissent à l'ame peu de tranquillité ; qui nous a dit que notre derniere maladie sera exempte, par un nouveau miracle, de tous ces inconvéniens ? Quel homme sage voudroit renvoyer à sa derniere maladie, une affaire temporelle de quelque conséquence ? est-on sage de renvoyer à cette derniere maladie l'affaire de son salut éternel ? Mais quel malade croit que sa maladie doit être la derniere ? de tous ceux qui different de se convertir jusqu'à la mort, en trouve-t-on beaucoup qui soient véritablement convertis quand ils meurent ? Il est vrai, dit saint Augustin, qu'on reçoit la pénitence de ceux qui semblent se convertir alors ; mais je ne crois pas, ajoute-t-il, qu'il y faille faire grand fond. Nous n'avons pas voulu jusqu'ici nous convertir véritablement, nous ne le voulons pas même à présent ; quel sujet avons-nous de croire que nous le voudrons efficacement dans la suite ? Nous avons eu jusqu'ici des obstables ; ignorons-nous que les obstacles croissent avec les passions, et les passions avec les habitudes, qui croissent avec l'âge ? Les amusemens de la jeunesse vous ont arrêté jusqu'ici, l'embarras des affaires vous arrêtera davantage dans un âge plus avancé. On peut se convertir, dites-vous, en

tout temps : et qui vous a dit qu'en tout temps vous serez en état de vous convertir ? Vous avez refusé de le faire lorsque Dieu vous en sollicitoit, lorsque les obstacles étoient moins grands, les liens moins multipliés et moins forts, lorsque les habitudes étoient plus foibles : pouvez-vous raisonnablement espérer que vous le ferez, lorsque les obstacles seront presque infinis, les liens encore plus serrés et les habitudes invétérées ? Dieu lassé par votre résistance à sa grace ne vous sollicitera plus que foiblement. Il est probable, il est même certain qu'on risque tout en différant de se convertir : et l'on ne craint point de risquer.

C'en est fait, Seigneur, c'en est fait, je ne saurois différer davantage. Mais quelque bonne volonté que j'aye, rien ne se fera, si votre grace toute-puissante ne vient à mon secours. Ne permettez pas que ces salutaires réflexions que vous me faites faire, et qui sont une marque sensible du désir que vous avez de ma conversion ; ne permettez pas-dis-je, qu'elles me soient inutiles. Vous voulez que je me convertisse, je veux me convertir, faites que ce soit sans délai.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dixi : Nunc cœpi: hæc mutatio dexteræ Excelsi. Psal. 76.

C'en est fait, Seigneur, voici le moment heureux où je vais être tout à vous : je reconnois la main du Très-Haut dans le changement que j'éprouve.

Adhæsi testimoniis tuis, Domine, noli me confundere. Psal. 118.

Seigneur, j'ai résolu dès ce moment de ne vivre plus que selon votre sainte loi, ne permettez pas que je m'en départe jamais.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. S'EST-il jamais trouvé un criminel, qui sur le point de recevoir sa grace, ait prié le Prince de la différer à un autre temps ? Dieu nous offre

son amitié, il nous présente sa grace ; et il ne nous plaît pas de la recevoir à présent : nous le prions d'attendre que nous soyons d'humeur d'y répondre. Il a beau nous solliciter : nous prétendons qu'il nous garde son amitié pour un autre temps. En voudrions-nous user ainsi avec le dernier des hommes ? et de quelle maniere nous comporterions-nous avec celui qui en useroit ainsi à notre égard ? Cette conduite révolte tout esprit raisonnable, encore plus tout esprit chrétien. Ne vous contentez pas de la condamner spéculativement : ayez-en en horreur la pratique. Vous avez fait déjà plus d'une fois durant le cours de cette année, bien des réflexions et des méditations sur ce même sujet ; examinez aujourd'hui, si vos résolution ont été efficaces, et prenez garde que la méditation que vous venez de faire n'ait le même sort.

2.° Voyez aujourd'hui au pied de votre Crucifix, ou devant le saint Sacrement, les chefs de votre conversion. Eh quoi, devez-vous vous convertir ? Qu'avez-vous à réformer dans vos mœurs, dans votre conduite ? quelle passion à dompter ? quelle victoire à remporter sur vos inclinations, sur vos habitudes ? Que devez-vous régler dans votre famille, dans votre domestique, en particulier, en public ? Que devez-vous corriger dans vos paroles, dans vos actions, dans vos divertissemens, dans votre luxe ? Ne renvoyez rien à demain, mais que votre conversion aujourd'hui paroisse par votre réforme : si vous passez le jour sans que vous soyez converti, il y a grand danger que vous ne vous convertissiez point. *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas.* Faites promptement tout le bien que vous pouvez faire ; parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans le tombeau où vous courez.

Fin du mois d'Octobre.

